Écriture encyclopédique - écriture romanesque. Représentations et critique du savoir dans le roman allemand et français de Goethe à Flaubert

Hildegard Haberl

▶ **To cite this version:**

Hildegard Haberl. Écriture encyclopédique - écriture romanesque. Représentations et critique du savoir dans le roman allemand et français de Goethe à Flaubert. Littératures. École des Hautes Etudes En Sciences Sociales; Université de Vienne, 2010. Français. NNT : 2010EHES0046 . tel-02173650

HAL Id: tel-02173650

https://normandie-univ.hal.science/tel-02173650

Submitted on 4 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES
UNIVERSITE DE VIENNE

Doctorat Nouveau Régime – Thèse en cotutelle
Discipline : Histoire et littérature comparée

Hildegard HABERL

Ecriture encyclopédique – écriture romanesque

Représentations et critique du savoir dans le roman allemand et français de Goethe à Flaubert

Directeur de thèse à l'EHESS : Gérard JORLAND
Directrice de thèse à l'Université de Vienne : Birgit WAGNER

Thèse soutenue publiquement le 15 octobre 2010

Jury

M. Gérard JORLAND
Directeur d'étude à l'EHESS, Directeur de recherche au CNRS, Centre de Recherches Historiques
M. Andreas B. KILCHER
Professeur, ETH Zürich, Departement der Geistes-, Sozial- und Staatswissenschaften
M. Gérard LAUDIN
Professeur, Université Paris Sorbonne - Paris IV, UFR d'Etudes germaniques
M. Alfred NOE
Professeur, Université de Vienne, Institut für Romanistik
Mme Birgit WAGNER
Professeur, Université de Vienne, Institut für Romanistik

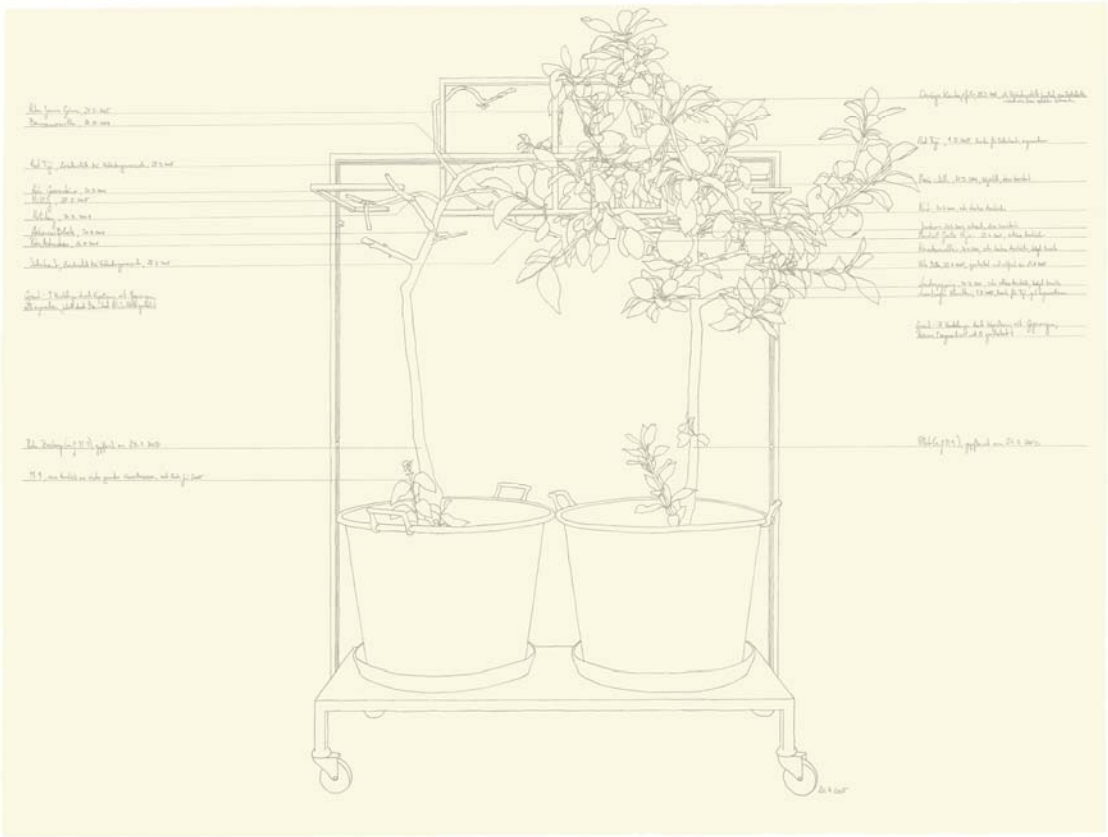
Hildegard Haberl
Thèse en cotutelle : CRH, EHESS et Institut für Romanistik, Universität Wien

Ecriture encyclopédique – écriture romanesque : représentations et critique du savoir dans le roman allemand et français de Goethe à Flaubert

A partir de deux romans expérimentaux du 19e siècle - *Les Affinités électives* de Johann Wolfgang Goethe (1809) et *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert (1880/81) - ce travail propose une contribution à la réflexion sur la littérature encyclopédique et plus largement sur les relations complexes et riches entre « littérature et savoirs ». Sur le plan théorique, il se situe dans les discussions actuelles sur les relations multiples entre critique littéraire et histoire des sciences. D'un point de vue historique, il interroge l'idée même d'encyclopédie, pour montrer non seulement l'influence que celle-ci a pu exercer sur la littérature, mais plus profondément la circulation entre texte fictionnel et texte factuel d'un discours qui exprime la volonté humaine de classer et d'ordonner le savoir dans un tout systématique. Revenir sur la réception de Goethe par Flaubert permet de montrer que l'universalisme goethéen et son écriture objective ont fortement influencé la réception de l'écrivain allemand dans la deuxième moitié du XIXe siècle en France. En mettant l'accent sur les figures du sujet connaissant, les espaces, les thèmes et motifs encyclopédiques, l'analyse des textes, montre que les auteurs prennent des décisions formelles semblables lorsqu'ils abordent des thèmes encyclopédiques dans le roman. Dans la pluralité des savoirs repérables dans les deux textes, j'insiste sur trois domaines du savoir qui constituent à eux seuls le cœur du nouvel esprit scientifique du XIXe siècle : la chimie, la botanique/l'art du jardin et la pédagogie. Ces trois domaines de savoir permettent finalement trois formes de réflexion sur et de critique du projet encyclopédique.
Mots-clés: Goethe, Johann Wolfgang / Flaubert, Gustave / *Les Affinités électives* / *Bouvard et Pécuchet* / Encyclopédie / Littérature et savoir / jardin / musée / dilettante / roman de formation

Factual and Fictional Encyclopaedia: Representation and Critique of Knowledge in the German and French Encyclopaedic Novel from Goethe to Flaubert

Based on an analysis of two experimental novels of the 19th Century - *The Elective Affinities* (1809) by Johann Wolfgang Goethe and *Bouvard et Pécuchet* (1880/81) by Gustave Flaubert, this dissertation aims at making a contribution to both existing research on fictional encyclopaedias and, more largely, to the study of the complex relationships between literature, science and knowledge. The first chapter introduces current theoretical debates on the relationships between literary theory and the history of science. It discusses existing theoretical approaches to encyclopaedic literature at hand as well as their attempts at giving a definition of an encyclopaedic novel. The second chapter traces the social and intellectual history of encyclopaedia from its roots in the baroque era to the late 19th Century. It offers a detailed analyses of a specific discourse that reflected the human strive to collect, order and systematize knowledge. Analysing in detail the reception of Goethe by Flaubert shows that Goethean universalism and his objective writing have strongly influenced the reception of the German writer in the late nineteenth century France. Focusing on the figures of the knowing subject, encyclopaedic spaces, themes and motifs, my analyses of both texts reveals how both authors take similar formal decisions when addressing encyclopaedic issues in the novel. Among the various fields of knowledge that are embraced in both novels, I focus on three areas of knowledge - chemistry, education and botany, that embodied the new scientific spirit of the 19th Century, as well as three different forms of reflection on and criticism of the encyclopaedic project.
Keywords: Goethe, Johann Wolfgang von / Flaubert, Gustave / *The Elective Affinities* / Bouvard et Pécuchet / Encyclopaedia / Literature and Science / garden / museum / dilettante / education novel



Klaus Mosettig, “Die Übergänge sind beim leidenschaftlichen Gleichgewicht, was die Dübel und Verzapfungen bei einem Fachwerk sind“, *work in progress, depuis 2001*.
Reproduit avec la permission de l’artiste.

REMERCIEMENTS

> *Daher* mag es kommen! Der Mensch ist kein lehrendes, er ist ein lebendes, handelndes und wirkendes Wesen. Nur in Wirkung und Gegenwirkung erfreuen wir uns!
>
> J.-W. Goethe in : *Diderots Versuch über die Malerei*

Je tiens à exprimer ma gratitude envers mes deux directeurs de thèse Birgit Wagner (Université de Vienne) et Gérard Jorland (EHESS) pour leur disponibilité, leur rigueur et surtout pour leur grande patience qui m'a permis de mener à terme cette entreprise biculturelle.

Je suis très reconnaissante également à Gérard Laudin pour les repères qu'il a bien voulu me donner dans mon parcours de germaniste. Je remercie chaleureusement Laurence Dahan-Gaida pour ses encouragements et ses références épistémocritiques ainsi qu'Yvan Leclerc pour ses réponses digitales rapides à mes questions sur la bibliothèque de Flaubert. Merci aussi à Mme Martine Mesureur-Ceyrat de l'ITEM pour son accueil sympathique au fonds documentaire Flaubert.

Je remercie tout particulièrement Ulrike Krampl de toutes les suggestions et conseils qu'elle m'a fournis aussi généreusement en tant qu'amie et historienne de la culture lors de nos pauses communes à la Bibliothèque Nationale et ailleurs.

Mes remerciements vont aussi à d'autres amis pour leur présence et leur écoute à différents moments de ma vie de thésarde : Anna Babka, Stefanie Buchenau, Franck Lemonde, Laurence Moinereau, Monika Neuhofer, Mathilde Roussat, Anja Schnabel et John Tresch.

J'ai une pensée particulière pour mes collègues et étudiants de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense où j'ai enseigné les dernières années.

Merci enfin et surtout à Nicolas Henckes dont l'aide, le soutien et la confiance ont largement contribué à ce que j'apporte la dernière brique à cet édifice intellectuel. Nous y sommes.

SOMMAIRE

Abréviations *9*

Introduction et problématique *11*

Le discours encyclopédique **13**

Deux romans du XIX^e^ siècle encyclopédique **17**

Deux auteurs modernes : raison et imagination **23**

Chapitre I. Le roman encyclopédique entre théorie littéraire et histoire des sciences *31*

1.1 Une ou divisible ? **32**
La science – une activité sociale et culturelle 34
Le tournant culturel en étude littéraire 37
Influences et/ou coévolution 40

1.2 De l'encyclopédique en littérature **46**
L'encyclopédisme en théorie littéraire 47
Vers un modèle graduel du roman encyclopédique 59

Chapitre II. L'idée encyclopédique aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles *63*

2.1 Des premières Lumières à *l'Encyclopédie* **66**
L'encyclopédie des premières Lumières 66
Les entreprises encyclopédiques au temps des Lumières : commerce éditorial et commerce des idées 77
Les fonctions de l'encyclopédie : inventaire, combinatoire et critique 83

2.2 Les métaphores du savoir **94**
Images organicistes : Arbre et rhizome 95
Images spatiales, géographiques, maritimes et mécanistes 101

2.3 Goethe et l'*Encyclopédie* **105**
La réaction face aux « philosophes » dans *Faust I* 110

2.4 Les transformations du projet encyclopédique au XIX^e^ siècle : de l'*Encyclopédie* aux encyclopédies pratiques et aux lexiques de conversation **118**
La *Deutsche Encyclopädie* et le Ersch und Gruber 119
Vulgarisation et utilité pratique : Krünitz et Roret 121
Larousse : héritier de Bayle et Diderot et contemporain de Flaubert 124
De nouvelles systématisations encyclopédiques « positives » et la critique de Flaubert 125

2.5 Flaubert et l'Encyclopédie en farce **131**
Roman encyclopédique et « livre sur rien » 133
La *Copie* : l'archéologie d'un projet inachevé 136
Le statut complexe de la *Copie* 139
Les encyclopédies dans *Bouvard et Pécuchet*, le *Sottisier* et la *Correspondance* 143
« Une sorte d'encyclopédie à rebours du XIX^e^ siècle » : le *Dictionnaire des idées reçues* 148

Conclusion **152**

Chapitre III. Flaubert et l'inspiration goethéenne: style et savoirs ***157***

3.1 Goethe : le modèle qu'on se propose **164**
Flaubert et la lecture de Goethe 165
La réception de Goethe, poète et savant 180
Esthétiques de l'impersonnalité romanesque et styles objectifs 190
Imaginaire exact contre sciences exactes 199

3.2 Sympathie et chimie entre Goethe et Flaubert - de l'analogie tragique au jeu comique **202**
L'affinité élective et l'analogie entre chimie et psychologie 204
L'entretien sur la chimie dans les « Affinités électives » 214
La sympathie entre Bouvard et Pécuchet 221
Bouvard et Pécuchet – amateurs chimistes et magnétiseurs 223
De la chimie au magnétisme animal 230

Conclusion **234**

Chapitre IV. Des lieux du savoir : jardin et musée ***237***

4.1 De l'idylle, du jardin et du regard **242**
Goethe, Flaubert et les arts du jardin 244
Botanique, généalogie et politique 247
L'idylle – peinture en littérature 257
Le regard par la fenêtre, la vue d'en haut et la *camera obscura* 259
Le jardin en ruines de Bouvard et Pécuchet 266

4.2. Musée – objets curieux et tableaux vivants **271**
Collections d'objets curieux chez Goethe 275
Le musée de Bouvard et Pécuchet : « les mémoires du temps » 281
Le musée des tableaux vivants 286
Bélisaire : du tableau vivant au cliché 289

Conclusion **295**

Chapitre V. Les figures du sujet connaissant : élèves (atypiques), dilettantes, copistes ***297***

5.1 *Bildung* : une utopie du XIX^e^ siècle **303**
Réformes pédagogiques en Allemagne 1800 304
La notion de *Bildung* du temps de Goethe et le *Bildungsroman* 310
Réformes pédagogiques en France : projets révolutionnaires et réalités législatives 315

5.2 Elèves (atypiques) et enseignants **319**
Le roman de formation tragique d'Ottilie 320
Bouvard et Pécuchet : élèves et enseignants comiques 335

5.3 Dilettantisme et copie : entre imaginaire et répétition **349**
Le dilettante – une figure de contraste ? 350
Bouvard, Pécuchet et le polytechnicien comme dilettante 353
Edouard, Charlotte et le dilettantisme noble 355
Le copiste – une figure de l'écrivain ? 357
Bouvard et Pécuchet - copistes 359
Le copiste goethéen 363
Ecriture et imaginaire – original et copie 366

Conclusion 369

Conclusion. Le roman encyclopédique « critique » 371

Le savoir dans le texte littéraire, le savoir du texte littéraire 373

De l'optimisme sceptique au pessimisme esthétique 375

Annexe. Les traductions des Wahlverwandtschaften au XIX^e^ et XX^e^ siècle 379

Bibliographie 381

1. Corpus étudié 381

2. Autres sources primaires 384

3. Littérature secondaire 389

4. Sources électroniques 422

ABREVIATIONS

Sauf mention contraire, dans ce qui suit j'utiliserai les conventions de citation suivantes :

AE — *Les Affinités électives*, traduction, introduction et notes par J.-F. Angelloz, Paris, Flammarion, 1992 (1968).

WV — *Die Wahlverwandtschaften*, in : Johann Wolfgang Goethe, *Sämtliche Werke, Briefe, Tagebücher und Gespräche*, hg. von Friedmar Apel, Hendrik Birus, Anne Bohnenkamp et al, t. 8, *Die Leiden des jungen Werthers, Die Wahlverwandtschaften, Kleine Prosa, Epen,* hg. von Waltraud Wiethölter in Zusammenarbeit mit Christoph Brecht, Frankfurt am Main : Deutscher Klassiker Verlag, 1994 [FA = Frankfurter Ausgabe].

BP — *Bouvard et Pécuchet, avec un choix de scénarios, du Sottisier*, édition de Claudine Gothot-Mersch, Gallimard, « Folio », 1979.

DIR — *Le Dictionnaire des idées reçues suivi du Catalogue des idées chic*, édition d'Anne Herschberg-Pierrot, Librairie générale française, « Livre de Poche classique », 1997.

Corr. — *Correspondance* de Gustave Flaubert, t. I-V, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1973-2007.

Enc. — *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* / par une société de gens de lettres. Mis en ordre & publ. par Diderot & par d'Alembert, nouvelle impression en facsimilé de la première édition de 1751-1780, Stuttgart – Bad Cannstatt : fromman-holzboog, 1988-.

Zedler — *Johann Heinrich Zedlers Grosses vollständiges Universallexicon aller Wissenschafften und Künste*, Bibliothèque digitale (Bayerische Staatsbibliothek München): http://www.zedler-lexikon.de/.

INTRODUCTION ET PROBLEMATIQUE

> Encyklopädie = Philosophie + Philologie (Friedrich Schlegel)[1]
>
> L'âge de la science est aussi celui de la littérature. (Jacques Rancière, *Les mots de l'histoire*)[2]

Les encyclopédies impressionnent. Au moins moi, elles m'ont longtemps impressionnée et elles continuent à me fasciner. Dans mon enfance, l'encyclopédie, c'était le *Brockhaus* – la rangée de livres précieux à dos verts dont les pages dorées apportaient réponse à tout. J'étais, certes, un peu naïve en croyant que ce livre de référence, ce livre-trésor, renfermait tous les savoirs et j'ai dû apprendre qu'il avait des lacunes, que son savoir serait dépassé par le temps. J'ai aussi rapidement compris qu'un autre type de livre n'était pas moins fascinant pour le savoir qu'il arrive à faire passer, mais d'une manière différente : le roman. Fascination qui a été si bien exprimée par Roland Barthes dans sa préface à l'*Encyclopédie Bordas* :

> […] la littérature peut se substituer à chacune des sciences de l'homme : elle peut se faire tour à tour sociologie, économie, linguistique, géographie, histoire, politique ; et ce pouvoir encyclopédique n'est pas réservé aux grandes œuvres emblématiques de l'humanité, telles *La Comédie humaine*, *Faust* ou le théâtre de Brecht, chacune de ces œuvres, parce qu'elle est un texte, une expérience de langage, détient forcément un savoir multiple, étoilé pourrait-on dire, puisqu'il se ramifie dans plusieurs directions, provient de plusieurs champs de culture : l'œuvre littéraire est toujours un compendium de savoir (en incluant, bien sûr, dans le savoir, les erreurs qui le font progresser).[3]

[1] Schlegel, *Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe. XIX*, Paderborn/München/Wien/Zürich, F. Schöningh Thomas-Verlag, 1967, p. 18, n° 184.

[2] Rancière, J., *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992, p. 22.

[3] Barthes, R., *Oeuvres complètes, III, 1968-1971*, Paris, Seuil, 2002, p. 629.

Ainsi les Encyclopédies et les romans *ne sont-ils pas* le savoir, mais ils le *représentent*. C'est cette manière de représenter et d'interroger le savoir qui m'intéresse. Dans ce travail, je veux interroger les manières dont ce que j'appelle le discours encyclopédique peut transformer, influencer voire façonner le genre romanesque, ou plus généralement des textes littéraires. La littérature incorpore le savoir, mais ce faisant elle prend ses distances par rapport à une certaine représentation du savoir. C'est ce double mouvement d'absorption et de déconstruction du savoir dans le texte littéraire que je veux analyser dans le cadre de cette thèse : je considère dans ce travail l'encyclopédie comme le livre de tous les livres, comme une totalité mise en question par la littérature, et comme une volonté de refléter le monde qui est nécessairement limitée par un moi-ici-maintenant socio-historique.

J'ai choisi *Les Affinités électives* de Johann Wolfgang Goethe (1809) et *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert (1880/81) comme base du corpus sur lequel mettre en œuvre cette analyse, en les confrontant à l'histoire et l'idée de l'encyclopédie du XVIII^{e} et du XIX^{e} siècle. Ce choix s'est imposé tout d'abord par la portée encyclopédique et expérimentale des deux romans, dans un second temps par une volonté de réinterroger les rapports littéraires entre Goethe et Flaubert. L'importance de Goethe pour Flaubert a souvent été soulignée[1], mais on a rarement procédé à une mise en relation systématique des *Affinités électives* et de *Bouvard et Pécuchet*, encore moins sous l'angle de l'encyclopédique dans le littéraire. Je chercherai dans ce travail à mettre en évidence leurs rapports intertextuels mais aussi leur proximité dans leur choix de motifs et de thèmes. Mon entrée par le discours encyclopédique me paraît à ce titre ouvrir des perspectives peu empruntées par la critique littéraire[2].

---

[1] Cf. Baldensperger, Fernand. *Goethe en France*. Paris: Hachette, 1920. Degoumois, Léon. *Flaubert à l'école de Goethe*. Genève: Sonor, 1925.

[2] Le romaniste Dietrich Scholler a déjà utilisé et problématisé le concept de « discours encyclopédique » dans sa thèse sur la mise en scène du savoir dans *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert en soulignant avec Foucault l'historicité de la notion « encyclopédie ». Je vais souvent recourir à son travail, tout en me distinguant par une approche comparatiste. Scholler, D., *Umzug nach Encyclopaedia. Zur narrativen Inszenierung des Wissens in Flauberts Bouvard et Pécuchet*, Berlin, Weidler Buchverlag, 2002.

Le discours encyclopédique

Une difficulté pour qui veut aborder le « roman encyclopédique » vient du fait que l' « encyclopédie » peut être représentée dans un texte littéraire sous plusieurs formes : des formes concrètes et des formes abstraites. Sous sa forme concrète, elle peut être un objet d'une fiction qui a une existence dans le cadre d'une histoire culturelle. C'est un livre de référence, dont le contenu prétend ramasser l'ensemble des savoirs. C'est également un dispositif de classification et de présentation des savoirs, et à ce titre c'est un outil cognitif, outil qui sert à maîtriser les connaissances humaines. La référence à l'encyclopédie dans un texte littéraire peut toutefois prendre également une forme abstraite, métaphorique ou allégorique, à travers l'image ou de la métaphore, comme par exemple celle de l'arbre, du voyage, du cercle, etc. Ces images véhiculent toujours la référence à une totalité ou à un système, mais aussi à l'enchaînement, la connexion et la continuité. Il y a, dans la réflexion sur l'encyclopédie, toujours ce paradoxe : la volonté de fixer le savoir et le dynamisme inhérent au savoir.

La notion de « discours encyclopédique » vise ainsi à embrasser ces différentes formes de références encyclopédiques. Elle emprunte au concept de discours élaboré par Michel Foucault l'idée de considérer les références encyclopédiques comme plurielles et l'intérêt pour la comparaison entre des textes fictionnels et des textes informatifs ou référentiels. Par discours, Foucault entend « un ensemble d'énoncés en tant qu'ils relèvent de la même formation discursive ; il ne forme pas une unité rhétorique ou formelle, indéfiniment répétable et dont on pourrait signaler (et expliquer le cas échéant) l'apparition ou l'utilisation dans l'histoire ; il est constitué d'un ensemble limité d´énoncés pour lesquels on peut définir un ensemble de conditions d´existence »[1]. La notion foucaldienne de discours paraît ainsi particulièrement féconde pour comprendre les interactions de l'encyclopédie et du roman, dans la mesure où elle place au premier plan l'historicité du discours et ses conditions institutionnelles de légitimation de l'énonciation. Elle me permettra d'éviter les anachronismes, l'« encyclopédie » ne renvoyant pas à la même chose selon l'époque.

[1] Foucault, M., *L´archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 153.

Tout au long de son histoire, le discours encyclopédique réagit à ou accompagne l'évolution des technologies des médias. L'étymologie du mot « encyclopédie » fait remonter les débuts de son histoire au XVI^e^ siècle, à un moment de profondes transformations dans les systèmes de communication marquées par l'invention de l'imprimerie. Surgissent dès lors à la fois un projet et un objet qui d'emblée se moquent de la volonté humaine de tout savoir comme de ses tentatives d'organiser, rendre accessible, transmettre et archiver ce savoir. Si comme on le verra l'histoire du mot débute dans la fiction avec l'œuvre de Rabelais, il est bientôt utilisé pour qualifier un certain type d'ouvrage. L'histoire de l'encyclopédie est donc parallèlement mais indissociablement à la fois l'histoire d'un savoir condensé dans un imprimé dont l'histoire commence avec l'*Encyclopaedia* de Johann Heinrich Alsted, et celle d'une certaine réflexion philosophique sur les manières de penser, de présenter et d'arranger le savoir, qui attire d'emblée les esprits parmi les plus brillants : Francis Bacon, Pierre Bayle, Gottfried Wilhelm Leibniz ont tous contribué à des degrés divers à cette tradition intellectuelle même si leurs projets ont parfois conservé une forme fragmentaire. L'encyclopédie a en effet toujours eu du mal à boucler la boucle, à se contenter du savoir amassé, à trouver son dernier mot.

En m'appuyant sur l'exemple de deux encyclopédies importantes du XVIII^e^ siècle, le *Zedler* allemand et l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, j'analyserai l'idée encyclopédique au siècle des Lumières avant d'en examiner les évolutions au XIX^e^ siècle avec l'émergence et le succès des lexiques de conversation et des encyclopédies pratiques. Des unes aux autres, l'Encyclopédie passe du statut de livre dangereux, censuré et interdit, au lectorat limité à un cercle restreint de personnes cultivés, à celui de collection d'ouvrages à grand succès, produits de masse pour une bourgeoisie éduquée qui ne lit plus seulement des livres mais aussi la presse. Elle devient un organe de l'opinion publique et participe à former les idées reçues d'une société, tandis que se poursuivent également les projets d'encyclopédies philosophiques : Cournot, Ampère, Hegel, Comte ou Spencer proposent chacun un système encyclopédique.

Pour éviter tout malentendu, je tiens à distinguer la notion de discours encyclopédique du terme d'encyclopédie tout court et de celui d'encyclopédisme[1]. Si le dis-

[1] voir à ce propos le terme en allemand de « Enzyklopädik » dans l'ouvrage de Kilcher, A. B., *"mathesis" und "poiesis". Die Enzyklopädik der Literatur 1600-2000*, München, Wilhelm Fink, 2003 ; quant à l'encyclopédisme voir aussi Becq, A. (dir.), *L´encyclopédisme. Actes du Colloque de Caen 12-16 janvier*

cours encyclopédique est une catégorie analytique qui qualifie un type de discours pouvant prendre des formes très différentes selon ses conditions d'existence, mais qui se caractérise toujours par le souci d'accumuler et d'ordonner les mots et les choses dans un ordre systématique[1], j'utiliserai le terme d'encyclopédie en référence à un type d'ouvrage, dont l'histoire commence avec l' *Encyclopaedia septem tomis distincta* d'Alsted et se poursuit au XVIII^e^ avec le *Zedler* allemand et l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert jusqu'aux *Manuels Roret* du XIX^e^ siècle, ouvrages qui visent à réunir, dans une perspective didactique, l'ensemble des connaissances du moment[2]. L'encyclopédisme, enfin, renverra pour moi au travail sur et avec le discours encyclopédique qu'entreprennent à un moment donné des individus ou des groupes d'individus.

L'idée que des textes littéraires peuvent être marqués par la présence du discours encyclopédique me semble féconde pour décrire un ensemble de romans dont les auteurs se soucient du « savoir », s'efforcent de thématiser les savoirs comme totalité et système, et donnent à la littérature une fonction d'élucidation et de critique de ces savoirs. Car c'est bien à des savoirs plutôt qu'à des sciences que nous aurons affaire dans ce travail. A nouveau j'emprunte cette distinction à Foucault qui a frayé la voie à l'idée qu'il existe un fond commun à tous les champs du discours permettant par là de transgresser les limites disciplinaires. Ce point permet en particulier de parler du savoir en incluant le non-savoir, tel que la littérature l'aborde depuis presque son origine.

Poser la question du savoir (et du non-savoir) dans le texte littéraire nécessite de préciser *de quels savoirs* il est question concrètement dans le texte littéraire. J'examinerai donc les manières dont Goethe et Flaubert abordaient dans leurs romans trois domaines du savoir particulièrement significatifs du nouvel esprit scientifique du XIX^e^ siècle : la chimie, la pédagogie et la botanique/l'art du jardin. Comment ces domaines du savoir sont-ils présents dans le roman ? Comment les écrivains travaillent-ils lorsqu'ils abordent ces savoirs ? Comment ceux-ci sont-ils mis en récit ? Quels procédés sont utilisés dans la production littéraire de ces savoirs ? A quelles fins servent-ils dans le texte littéraire ? Je poserai aussi la question des lectures sur lesquelles les auteurs se

---

1987, Paris, Aux Amateurs de Livres, Klincksieck, 1991 et plus récemment Rey, A., *Miroirs du monde. Une histoire de l'encyclopédisme*, Paris, Fayard, 2007.

[1] Cf. Scholler, *Umzug nach Encyclopaedia*, p. 19.

[2] Cf. Dierse, U., *Enzyklopädie. Zur Geschichte eines philosophischen und wissenschaftstheoretischen Begriffs*, Bonn, Bouvier Verlag Herbert Grundmann, 1977.

sont appuyés. Goethe va même jusqu'à devenir lui-même chimiste et faire des expériences[1]. Les écrivains sont-ils à la hauteur de la recherche de leur temps ?

C'est en ce sens que je m'intéresse à la signification et au rôle de l'encyclopédie pour et dans l'écriture littéraire. Comment la revendication de la totalité du savoir peut-elle prendre forme en littérature ? Que devient cette prétention à l'exhaustivité de la connaissance lorsqu'elle est reprise et travaillée par des textes littéraires ? La volonté d'embrasser tous les savoirs a, dès son apparition, fait débat. La critique de l'encyclopédisme est d'après Paul Michel une forme particulière de la critique générale du savoir. Elle peut se déployer selon plusieurs dimensions : « Elle va de la théorie de la connaissance à la question de l'organisation de savoirs concrets, en passant par la critique de ces savoirs concrets et des méthodes de la production du savoir ; elle peut jouer un simple rôle heuristique, être utilisée comme méthode pour trier le savoir, ou encore nier radicalement toute possibilité de connaissance ; elle peut se référer à des propositions empiriques, métaphysiques , déontiques ou encore à des procédés de chiffrage. »[2]

Dans ce travail, je veux ainsi proposer une tentative de repérer le discours encyclopédique dans des œuvres littéraires. L'étude comparée de textes de la littérature française et des pays de langue allemande peut permettre de mettre en évidence des différences et des similitudes dans leur manière de se saisir des savoirs en général et du discours encyclopédique en particulier. Mon objectif n'est pas de faire une histoire générale de la littérature encyclopédique, ce qui a déjà été entrepris par Andreas B. Kilcher[3]. Mais je veux me concentrer sur un corpus de textes littéraires limités en analysant les liens intertextuels aussi bien entre textes littéraires, qu'entre textes littéraires et textes

[1] Cf. sur l'importance de l'expérience et l'expérimentation du temps de Goethe les articles d'un collectif réuni autour de Schimma, S. et J. Vogl (dir.), *Versuchsanordnungen 1800*, Zürich-Berlin, diaphanes, 2009.

[2] Michel, P., "Nihil scire felicissima vita. Wissens- und Enzyklopädiekritik in der Vormoderne", *in* T. Stammen et W.E.J. Weber (dir.), *Wissenssicherung, Wissensordnung und Wissensverarbeitung*, Berlin, Akademie Verlag, 2004, pp. 247-289, p. 247. Dans la longue tradition de cette critique de l'encyclopédisme Paul Michel évoque entre autres Socrate, Heinrich Wittenwiler (1387 bis 1426), Henricus Agrippa von Nettesheim (1486-1535) : De incertitudine et vanitate scientiarum et artium et exellentia verbi Dei, Pico della Mirandola : Examen vanitatis scientia (1520), François Rabelais et son adaptateur en Allemagne Johann Fischart (1546-1590) : Geschichtklitterung, Catalogus catalogorum perpetuo durabilis, Michel de Montaigne, Jakob Christoffel von Grimmelshausen (1621-1676) : der Satyrische Pilgram, Jonathan Swift (1667-1745) : la grande académie de Lagado, l'utopie académique de Bacon dans New Atlantis (où celui-ci se moque de la Royal Society avec des références à Boyle et d'autres chercheurs de l'époque), Pierre Bayle, Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733), Georg Christoph Lichtenberg (1742-1799) : Sudelbücher, et Gustave Flaubert.

[3] Cf. Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*.

référentiels. Pour mener cette dernière comparaison, Dietrich Scholler a très justement montré qu'il est toujours utile de se servir des fonctions linguistiques développées par Roman Jakobson[1] pour analyser si un texte est plus ou moins fictionnel, poétique, narratif ou référentiel[2]. Ce concept permet de comparer des textes qui à première vue n'ont rien en commun. Il permet de reconnaître les différences, mais aussi la continuité entre le texte fictionnel et le texte factuel. On s'aperçoit alors que le statut de ces deux types de textes est parfois plus proche qu'on ne le penserait à première vue et on peut dire aussi avec Henri Meschonnic que « de même que les traductions sont des œuvres, de même certaines grammaires, certaines encyclopédies, certains dictionnaires sont des œuvres, et fonctionnent culturellement comme des œuvres littéraires »[3].

Mon interrogation a donc une portée théorique, parce qu'elle se veut une contribution à la recherche dans le domaine de « littérature et savoir », qui est devenu depuis une vingtaine d'années un champ d'investigation privilégié de nombreux chercheurs en études littéraires (chapitre I). Je présente en outre une série de réflexions théoriques sur la fiction encyclopédique et je pose ainsi la question du comparatisme entre texte littéraire et histoire des sciences et/ou épistémologie. Elle a aussi une portée historique, parce qu'elle s'intéressera à l'histoire du roman et avant tout au roman du XIX^{e} siècle en se concentrant sur la question de l'encyclopédique dans le littéraire. Cette histoire du roman est constituée parallèlement à une histoire de l'encyclopédisme (chapitre II et III). Finalement elle a une portée analytique parce qu'elle essaie de montrer le fonctionnement et la mise en scène du scientifique et de l'encyclopédique dans le texte littéraire (chapitres IV et V).

Deux romans du XIX^{e} siècle encyclopédique

Je l'ai dit, le cadre chronologique retenu pour cette thèse concerne avant tout le XVIII^{e} et le XIX^{e} siècle. Cet âge d'or de l'encyclopédisme est le témoin d'une produc-

[1] Jakobson, R., *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963.

[2] Cf. Scholler, *Umzug nach Encyclopaedia*, p. 218.

[3] Meschonnic, H., *Des mots et des mondes. Dictionnaires, encyclopédies, grammaires, nomenclatures*, Paris, Hatier, 1991, p. 21.

tion croissante de livres de références et une augmentation importante de leurs lecteurs[1]. Cette inflation encyclopédique se reflète également dans la littérature, où elle est reprise, commentée et critiquée. Dans les *Affinités électives* comme *Bouvard et Pécuchet* s'exprime en effet de manière particulièrement sensible, bien que dans des styles différents et avec des motifs également différents, une réaction à l'ordre, au stockage et aux limites du savoir. Si Flaubert avait bien l'intention de donner à son ouvrage le sous-titre d'une « encyclopédie de la Bêtise humaine »[2], Goethe lui-même n'a jamais eu recours à ce qualificatif ; en revanche il s'est servi d'un discours encyclopédique dès l'annonce de la publication du roman dans la *Gazette du matin pour les classes cultivées (Morgenblatt für gebildete Stände*) du 4 septembre 1809 pour justifier le choix de son titre :

> Il semble que des travaux de physique assidûment poursuivis ont conduit l'auteur à ce titre singulier. Il a fort bien pu observer que, dans les sciences de la nature, on se sert très souvent de comparaisons d'ordre éthique, afin de rendre plus proche, dans le cercle des connaissances humaines, ce qui était fort éloigné ; c'est ainsi que, dans un cas moral, il a pu ramener une comparaison symbolique de la chimie à son origine spirituelle, d'autant plus qu'il n'existe partout qu'*une seule nature* et que, dans le domaine éclairé de la liberté raisonnable, on relève constamment les traces de la sombre nécessité des passions qui ne sauraient être entièrement effacées que par la main d'un être supérieur, et non pas encore, peut-être, en cette vie.[3]

Cette citation fait référence non seulement à l'image du cercle, l'une des images-clé de l'encyclopédisme, mais aussi à toute la problématique de la relation des mots aux choses, de la nomenclature et de la terminologie scientifique qui se sert parfois de métaphores ou d'une « comparaison symbolique » (*Gleichnis*) pour rendre une idée plus claire et compréhensible. Pour écrire ce roman, Goethe, on le sait, s'est imprégné entre

[1] Cf. Chartier, R., *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien régime*, Paris, Seuil, 1987 ; Cavallo, G. et Chartier, R. (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 1997 ; Chartier, R., *L'ordre des livres: lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIVe et XVIIIe siècle*, Aix-en-Provence, Alinea, 1992.

[2] *Corr.* V, p. 535.

[3] Goethe, J. W., *Les Affinités électives. In: Romans*, Paris, Gallimard, 1954a, p. 1361. « […] Es scheint, dass den Verfasser seine fortgesetzten physikalischen Arbeiten zu diesem seltsamen Titel veranlassten. Er mochte bemerkt haben, dass man in der Naturlehre sich sehr oft ethischer Gleichnisse bedient, um etwas von dem Kreise des menschlichen Wissens weit Entferntes näher heranzubringen; und so hat er auch wohl in einem sittlichen Falle, eine chemische Gleichnisrede zu ihrem geistigen Ursprunge zurückführen mögen, um so mehr, als doch überall nur eine Natur ist, und auch durch das Reich der heitern Vernunft-Freiheit die Spuren trüber leidenschaftlicher Notwendigkeit sich unaufhaltsam hindurchziehen, die nur durch eine höhere Hand, und vielleicht auch nicht in diesem Leben, völlig auszulöschen sind. » (*WV*, p. 974)

autres du discours chimique. Il a indiqué à son secrétaire Riemer, le 24 juin 1809, l'une des sources où il avait trouvé son idée, dans la traduction d'un ouvrage du chimiste suédois Torbern Bergman intitulé *De attractionibus electivis*. Jeremy Adler et Christoph Hoffmann ont cependant démontré que d'autres sources et inspirations ont également joué un rôle dans la genèse du roman – je reviendrai plus en détail sur cette discussion au chapitre III[1].

Le roman est composé de deux parties symétriques, comprenant à chaque fois 18 chapitres. Quatre personnages sont au centre. Charlotte et Edouard, un couple d'aristocrates d'âge mur ont décidé de quitter la ville et la cour, c'est-à-dire la société aristocratique, pour vivre leur ménage à deux tranquillement à la campagne. Ils se sont connus et aimés jeunes, mais leurs parents ont décidé autrement de leur mariage. Après le décès de leurs deux premiers conjoints ils se retrouvent et décident de mener vie commune. Comme le rapporte Charlotte dans un entretien au début du roman, Edouard souhaite se reposer auprès d'elle des tracas de la cours, de la vie militaire et de voyages dont il est revenu un an auparavant. Pour réaliser leur nouvelle vie à deux, Charlotte a décidé de donner en pension son unique fille Luciane et sa nièce Ottilie[2], dont elle s'occupe depuis le décès de ses parents.

Leur nouvelle vie se déroule dans un château entouré d'un jardin et un parc qu'ils tentent d'aménager. Le roman débute par les tentatives d'Edouard de convaincre sa femme d'inviter et d'occuper chez eux un ami d'enfance : le Capitaine, pour l'heure désœuvré. D'abord hésitante, Charlotte donne finalement son accord et fait venir pour équilibrer le ménage sa nièce Ottilie que le pensionnat rend malheureuse. Le caractère expérimental, voire épistémologique du roman est établi dès la première phrase du roman en mettant en scène Edouard en train de travailler à des greffes[3]. Cette ambiance d'expérimentation revient au chapitre IV de la première partie avec le fameux entretien sur la chimie. Edouard lit à haute voix « des ouvrages de physique, de chimie et de

[1] Adler, J., *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*, München, 1987 ; Hoffmann, C., ""Zeitalter der Revolutionen". Goethes *Wahlverwandtschaften* im Fokus des chemischen Paradigmenwechsels", *DVjs*, 67, 1993, pp. 417-450 ; von Thadden, E., *Erzählen als Naturverhältnis - "Die Wahlverwandtschaften". Zum Problem der Darstellbarkeit von Natur und Gesellschaft seit Goethes Plan eines "Romans über das Weltall"*, München, 1993.

[2] J'utiliserai dans mon texte la version allemande des prénoms. J'ai pourtant laissé les prénoms français dans les citations françaises extraites de la traduction d'Angelloz.

[3] Cf. Adler, *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*, p. 141.

technique » (*AE*, p. 70) et à l'occasion d'une de ces lectures l'assistance évoque les affinités « inanimées ». Charlotte entend d'abord dans ce terme les affinités entre hommes sans en comprendre la connotation scientifique, qu'elle et se fait expliquer par le Capitaine. Cette comparaison entre le domaine animé et inanimé accompagnera dorénavant aussi le lecteur, qui verra au cours du roman une formule chimique « prendre vie ». Un A (Charlotte) et un B (Edouard) seront séparés par un élément tiers, le C (le Capitaine). Avec l'arrivée d'un D (Ottilie) quelle formule s'applique ? Quels couples se formeront : AB + CD ou AC + BD ?

Comme dans la formule chimique l'arrivée d'un tiers dérange le couple de départ, mais le résultat n'est pas la formation « simple » de deux nouveaux couples comme on aurait pu croire, car Charlotte développe une affinité pour le Capitaine et Edouard pour Ottilie. Si les deux premiers renoncent à la réalisation de leur désir, Edouard et Ottilie espèrent que leur amour s'accomplira. Celui-ci est cependant compromis par la mort par noyade de l'enfant qu'Edouard et Charlotte ont conçu dans un moment de retrouvaille. Ottilie, qui s'est rendu coupable, parce qu'elle avait la garde de l'enfant, renonce à Edouard et choisit un salut intérieur mystique tout en s'autodétruisant en refusant de se nourrir. Elle meurt d'anorexie. Edouard la suit peu de temps après. Ils sont enterrés ensemble. Le lecteur voit se réaliser ce qu'Edouard annonce lors de l'entretien – sans bien entendu connaître la suite de l'histoire : « les affinités ne deviennent intéressantes que lorsqu'elles provoquent des divorces ». (*AE*, p. 74) A Charlotte qui veut savoir si la notion de « divorce » est également employée dans l'histoire naturelle, il répond : « Certes, […] c'était même un titre d'honneur propre aux chimistes, que l'on nommait les artistes de la séparation ». (*AE*, p. 75)[1]

Les *Affinités électives* font partie de l'œuvre tardive de l'écrivain. A côté de sa production dramatique et lyrique et de son versant scientifique, l'œuvre de Goethe compte on le sait quatre romans : *Les Souffrances du jeune Werther* (1774), qui l'a rendu célèbre et qui devient rapidement le canon du roman épistolaire sentimental, et trois romans conçus dans une certaine unité : *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (1795/1796), *Les Affinités électives* (1809) et *Les années de voyage de Wilhelm Meister* (1821 et 1827, en deux parties). Les *Affinités électives* ont d'abord été conçues comme

[1] « Kommt das traurige Wort, rief Charlotte, das man leider in der Welt jetzt so oft hört, auch in der Naturlehre vor ? Allerdings, erwiderte Eduard. Es war sogar ein bezeichnender Ehrentitel der Chemiker, daß man sie Scheidekünstler nannte. » (*WV*, p. 303)

une des nouvelles composant *Les années de voyage*. Si, avec son programme romanesque qui accorde un droit nouveau au lecteur en offrant des possibilités de réception multiples, ce dernier roman est généralement considéré comme un pas vers le roman d'archive et l'une des premières pierres du roman moderne allemand[1], je considère que les *Affinités électives* témoigne déjà de ce même esprit. Ce dernier déploie en effet un jeu entre récit premier et récit second en emboîtant des récits divers comme le *Journal* d'Ottilie, des lettres et une nouvelle (*Les jeunes voisins singuliers*[2]), qui permettent d'apporter des explications ou des commentaires, mais aussi des contradictions au récit premier. Dans les *Affinités*, cependant, la cohérence d'ensemble est encore donnée, alors que le narrateur ne cherchera plus forcément à reprendre tous les fils narratifs qu'il aura tendus dans les *Années de voyage*.

Si Wilhelm Meister a accompagné le dernier Goethe, il a souvent été marginalisé dans la réception de son œuvre par son autre personnage-clé, Faust. Hans-Jürgen Schings considère pourtant ces deux figures comme deux concurrents, comme la « contre-image » (*Gegenbild*) l'un de l'autre[3]. L'un met l'érudition et le savoir en question, défie le diable et joue sa vie, l'autre cherche doucement à se compléter, à s'adapter aux contingences du destin. Si *Faust* et les *Affinités électives* représentent « des tragédies de la modernité » [4], Wilhelm Meister dit oui à la vie et au monde. Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas aussi un personnage problématique et moderne et il fera également face à la mélancolie, à l'arbitraire et au dilettantisme[5].

Au contraire de Goethe, on l'a vu, Gustave Flaubert a consciemment pensé à l'encyclopédie en écrivant son dernier roman qu'il décrit comme « l'histoire de ces deux bonshommes qui copient une espèce d'encyclopédie critique en farce »[6]. L'idée est en effet omniprésente dans le roman. Le récit, qui se développe le long de « topoï

[1] Cf. Bahr, E., "Wilhelm Meisters Wanderjahre oder die Entsagenden", *in* B. Witte et al. (dir.), *Goethe-Handbuch. Prosaschriften*, Suttgart; Weimar, Metzler, 1997, pp. 186-231; Cf. aussi la présentation des romans dans Jessing, B., *Johann Wolfgang Goethe*, Stuttgart; Weimar, Metzler, 1995.

[2] *Die wunderlichen Nachbarskinder.*

[3] Cf. Schings, H.-J., ""Gedenke zu leben". Goethes Lebenskunst", *in* H. Fuhrmann et al. (dir.), *Wilhelm Meister und seine Nachfahren*, Kassel, 2000, pp. 33-52, ici p. 50.

[4] Ibid., ici p. 50.

[5] Cf. Ibid., ici p. 44 sq.

[6] Flaubert, G., *Correspondance. IV. Janvier 1869 à décembre 1875*, Paris, Gallimard, 1998, p. 558-559.

encyclopédiques »[1], raconte la vie de deux hommes d'âge avancé copistes de profession, qui se rencontrent par hasard à Paris sur le Boulevard Bourdon. Ils découvrent leur amour partagé pour les sciences et sont amenés à le réaliser grâce à un héritage inattendu. Ils se retirent à la campagne, achètent un domaine à Chavignolles en Normandie qui consiste en une ferme avec une sorte de château et un jardin pour se vouer entièrement au savoir. De manière dilettante ils parcourent tous les domaines du savoir – l'agronomie et l'art du jardin, la chimie, l'anatomie, la physiologie et la médecine, la géologie et l'astronomie, l'archéologie, l'historiographie, la philosophie de l'histoire, la littérature, la grammaire, l'esthétique, la politique, l'amour, la gymnastique, l'occultisme, la philosophie, la psychologie, la logique, la mystique, la religion et la pédagogie – en passant de manière presque systématique par les étapes suivantes : réception/lecture, application et échec de l'activité « scientifique ». A la fin du roman, ils retournent – déçus des limites du savoir et de son lien et sa dépendance du pouvoir – à leur pupitre et à leur activité première. Bien qu'ils aient renoncé à leur idéal du savoir, ils ont vécu un développement intellectuel et social qui leur a permis de développer une critique de la société et de la rationalité bourgeoises, qu'ils vont exprimer entre autres dans leur *Dictionnaire des idées reçues* partie intégrante de la (leur) *Copie* appelé aussi *Le second volume* ou *Sottisier*[2]. L'idée de cette *Copie* aurait dû imprégner la forme du roman, car les notes et plans de Flaubert montrent qu'il avait l'intention d'ajouter à la partie du roman une partie d'« archives », constituée de plusieurs sections : I Notes des auteurs précédemment lus, II Vieux papiers achetés au poids, III Spécimens de tous les styles, IV Beautés, V Dictionnaire des idées reçues, VI Catalogue des idées chic[3]. Ce roman manifeste ainsi une véritable intention ou visée taxinomique[4]. Je reviendrai sur les détails de ce projet dans le chapitre II.

A la différence de Goethe, Flaubert rapproche donc plus consciemment son roman du type d'écriture que constitue l'encyclopédie. L'idée de copie lui permet l'archivage de la bêtise humaine. Par là il détourne et se moque de l'encyclopédie tout

[1] Scholler, *Umzug nach Encyclopaedia*.

[2] Cf. l'introduction de Claudine Gothot-Mersch in : Flaubert, G., *Bouvard et Pécuchet*, Paris, Gallimard, 1979, p. 26.

[3] Cf. Flaubert, G., *Bouvard et Pécuchet*, Paris, GF Flammarion, 1999, p. 398 sq.

[4] Cf. Lalonde, N., "La collection curieuse de *Bouvard et Pécuchet*", *Romanic Review*, 83, n° 445-462, 1992a, ici p. 450.

en la rendant productive. L'aspect « encyclopédique » de l'œuvre est de fait de plus en plus souvent mis en avant dans les travaux sur *Bouvard et Pécuchet* même si les deux parties – partie romanesque et partie archive – ne sont pas toujours abordées et pensées ensemble.

Deux auteurs modernes : raison et imagination

> Moi non plus, je n'ai pu échapper à mon temps. (Goethe à Eckermann, 3 novembre 1823)[1]
>
> « Bref, j'ai la prétention de faire une revue de toutes les idées modernes » (Flaubert, à Gertrude Tennant le 16 décembre 1879)[2]

Je pars du constat que tant le Goethe tardif que Flaubert appartiennent à une époque que l'on appelle habituellement la « modernité ». Si pour Flaubert celle-ci n'est pas contestée, celle de Goethe est plus difficile à admettre. Cela est bien sûr dû à la complexité du concept même de modernité, mais aussi à l'histoire de la réception de Goethe comme auteur classique[3]. On peut voir avec Karl-Heinz Bohrer la modernité de Goethe dans une « conscience esthétique auto-référentielle » (*ein selbstreferentielles ästhetisches Bewusstsein*) qui s'exprime dans une écriture valorisant les formes symboliques[4]. On attribue généralement cette dernière au XX^{e} siècle, à Kafka ou Musil. Ce faisant il me semble que l'on a tendance à la sous-estimer dans l'œuvre de Goethe.

---

[1] *Conversations de Goethe avec Eckermann*, Paris, Gallimard, 1988, p. 78 ; « Ich habe auch meine Modernität nicht verleugnen können. » , Eckermann, J. P., *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, München, Hanser, 1986, p. 59.

[2] *Corr.* V, p. 767.

[3] Cf. Voßkamp, W., "Klassik als Epoche. Zur Typologie und Funktion der Weimarer Klassik", *in* R. Herzog et R. Koselleck (dir.), München, 1987, pp. 493-514.

[4] Cf. Bohrer, K.-H., "Einsame Klassizität. Goethes Stil als Vorschein einer anderen Moderne", *Merkur*, 53, n° 6, 1999, pp. 493-507, ici p. 498 et 507. Cf. aussi Japp, U., *Literatur und Modernität*, Frankfurt/Main, Klostermann, 1987.

En me servant entre autres des travaux d'Annie Becq[1] et de Silvio Vietta[2] je situe ainsi le début de la modernité à la fin du XVIII^e^ siècle, un moment « où le rationalisme et son contrôle sont devenus fragiles à cause de la manière dont s'est déroulée la Révolution Française »[3]. On verra combien la charnière historique de 1800[4] joue un rôle essentiel pour Goethe et les *Affinités électives*, parues en 1809, mais aussi pour Flaubert à quelques décennies de distance. Cette réflexion sur la modernité et l'épistémè moderne m'intéresse d'autant plus que Vietta la situe dans une philosophie de l'histoire de longue durée qui pense la littérature moderne en la mettant en parallèle avec une rationalité moderne débutant au moment des premières Lumières. La littérature serait ainsi une contre-voix, une voix critique s'attaquant à une modernité scientifique, technique et économique. Elle critique les prétentions au pouvoir de l'homme moderne et le simplisme de sa pensée anthropocentrique. Autrement dit, en s'émancipant et en gagnant son autonomie, la littérature devient « résistante », elle prend une forme de distance critique et exprime un scepticisme et un sentiment de désillusion face à la modernité technique et le progrès[5]. Comme le résume Walter Müller-Seidel, c'est une littérature « qui n'est ni affirmative ni négationniste, mais à sa manière réticente, sceptique et critique, bref ambivalente »[6].

On peut constater dans la recherche et la critique littéraire une hésitation à considérer le Goethe « classique » comme un auteur développant une conscience esthétique moderne[7]. Dans une intervention sur la réception de sa *Métamorphose des plantes*, la germaniste Eva Geulen affirme que l'on pourrait parler d'une modernité goethéenne, modernité qui n'a pas été ressentie comme telle de son vivant, ni tout au long du XIX^e^

[1] Becq, A., *Lumières et modernité*, Orléans, Caen, Paradigme, 1994.

[2] Vietta, S., *Die literarische Moderne: eine problemgeschichtliche Darstellung der deutschsprachigen Literatur von Hölderlin bis Thomas Bernhard*, Stuttgart, Metzler, 1992.

[3] Ibid., p. 10.

[4] Cf. Michel Foucault y a situé l'épistémè moderne (Cf. Foucault, M., *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966) et l'historien allemand Reinhart Koselleck a forgé le terme de « Sattelzeit » (période « à cheval »). Cf. Koselleck, R., "Einleitung", *in* O. Brunner et al. (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, 1972, pp. 13-23.

[5] Cf. Sauder, G., "L'esthétique goethéenne de l'autonomie entre la fin des Lumières et le XIXe siècle", *Revue Germanique Internationale*, 12, 1999, pp. 125-135.

[6] Müller-Seidel, W., "Wissenschaftskritik und literarische Moderne", *in* T. Anz et M. Stark (dir.), *Die Modernität des Expressionismus*, Stuttgart, Weimar, Metzler, 1994, pp. 21-43, p. 22.

[7] Sampaolo, G., *"Proserpinens Park". Goethes Wahlverwandtschaften als Selbstkritik der Moderne*, Suttgart, Weimar, Metzler, 2003, p. 3.

siècle, mais qui par contre a été reçue fortement dans les années 1920 et 1930 si l'on considère par exemple les travaux de Walter Benjamin et d'Ernst Cassirer dans le domaine des sciences de la culture[1]. Walter Müller-Seidel a expliqué cette difficulté de faire comprendre la modernité du Goethe tardif en Allemagne surtout après 1870/71 et jusqu'à l'époque de la République de Weimar. Cette œuvre tardive a pourtant laissé des traces non seulement chez les philosophes, mais aussi chez certains auteurs modernes comme George, Hofmannsthal, Rilke, Thomas Mann, Gottfried Benn ou Hermann Broch[2]. La réhabilitation des écrits scientifiques de Goethe y joue un rôle important.

Dans son introduction aux écrits sur l'art de Goethe, Tzvetan Todorov va dans le même sens en évoquant « la transposition des idées naturalistes de Goethe dans le domaine de la culture » et en évoquant l'influence importante des réflexions morphologiques de Goethe sur la pensée structuraliste d'un Lévi-Strauss ou de Vladimir Propp et avec lui de toute l'école morphologique en Russie[3]. Todorov explique cela par la parution en 1926 de l'édition par Wilhelm Troll des *Goethes morphologische Schriften*, écrits qui avant cette publication étaient difficilement accessibles. Et il ajoute :

> On a vu que les biologistes ne prenaient plus au sérieux les idées de Goethe ; peut-être que dans ses recherches sur la nature, Goethe restait-il, sans le savoir lui-même, un esthéticien, un homme de la culture. Ainsi le déracinement des théories goethéennes, auquel se sont livrés Propp et Jolles, Müller et Lévi-Strauss, à première vue abusif, serait en réalité une restitution de leur sens véritable, ignoré par l'auteur même : celui d'être une méthodologie de ce que nous appelons aujourd'hui les sciences de l'homme.[4]

Cette idée d'un Goethe « homme de la culture », représentant et penseur des sciences humaines avant la lettre, me semble particulièrement intéressante dans une

[1] Eva Geulen : « Goethe-Rezeption in den Kulturwissenschaften, insbesondere Cassirer », Colloque international : « Théories et critiques des sciences de la culture : Espaces-temps – La déterritorialisation des territoires », 26 juin 2008 ; Cf. aussi Geulen, E. et N. Pethes (dir.), *Jenseits von Utopie und Entlarvung. Kulturwissenschaftliche Untersuchung zum Erziehungsdiskurs der Moderne*, Freiburg, Rombach, 2007.

[2] Müller-Seidel, W., "Der späte Goethe. Zu seiner Rezeption in der Zeit der Weimarer Republik", *in* B. Beutler et A. Bosse (dir.), *Spuren, Signaturen, Spiegelungen. Zur Goethe-Rezeption in Europa*, Kön, Weimar, Wien, Böhlau, 2000, pp. 443-472.

[3] Cf. Todorov, T., "Introduction. Goethe sur l'art", *Ecrits sur l'art*, Paris, Gallimard, 1996 [1983], pp. 5-71, ici p. 44 sq.

[4] Ibid., p. 48.

perspective informée par les sciences de la culture (*Kulturwissenschaften*)[1]. Dans le chapitre III, sur la réception de l'écrivain allemand par Flaubert, je suggérerai que ce dernier et ses amis « goethistes » ont perçu ce Goethe moderne.

Evoquant la réaction des écrivains face aux sciences, Müller-Seidel souligne – à propos de la littérature des années 1900, mais l'idée remonte à mon sens à Goethe et surtout à Diderot – l'importance « dans le processus de la scientifisation » de cette expérience de « l'éclatement en morceau de tout ce qui devrait tenir ensemble »[2]. Giovanni Sampaolo lit également les romans de Goethe et plus particulièrement les *Affinités électives* comme la quête d'une réponse au problème fondamental de l'éclatement de la réalité et d'un nouveau culte de la subjectivité, problème qu'il situe entre Antiquité et Modernité[3]. Cette idée d'éclatement est à l'opposée de ce que recherche l'encyclopédie, c'est-à-dire lier, enchaîner et combiner. Celle de Diderot et d'Alembert par exemple lie (encore), à la manière de Francis Bacon et d'Ephraïm Chambers, la mémoire, source de la connaissance historique, avec l'imagination, source de la poésie, et la raison, source de la philosophie. Mais ces notions ne sont pas stables, elles évoluent. Dans son livre sur les Lumières et la modernité, Annie Becq revient sur la notion de « raison » et propose de la redéfinir dans un sens plus large :

> On a pu essayer de mettre en lumière le passage d'une raison, conçue comme intellectuelle et spéculative, source de règles et de préceptes exactement formulés, à une notion plus souple et plus ouverte, « raison poétique » compatible avec les idées de création et de valeur, essentielles à l'esthétique moderne. A ce changement de contenu du terme de raison doit correspondre une évolution de celui d'imagination, notion dont il importe à toute réflexion esthétique de définir la nature et la portée. […] Le centre de gravité, situé par le rationalisme classique dans la raison intellectualiste, au détriment de l'imagination, semble s'être déplacé vers la notion plus riche d'esprit : au sein de celui-ci, ce qu'on appelle les facultés se juxtaposent moins qu'elles ne collaborent étroitement, voire se confondent en profondeur en une totalité dynamique dont le centre moteur se définirait plus par la tendance à créer qu'à connaître.[4]

[1] Cf. Simonis, A., *Gestalttheorie von Goethe bis Benjamin. Diskursgeschichte einer deutschen Denkfigur*, Köln, Weimar, Wien, Böhlau Verlag, 2001.

[2] Sampaolo, *"Proserpinens Park". Goethes Wahlverwandtschaften als Selbstkritik der Moderne*, p. 27.

[3] Cf. Ibid., p. 1.

[4] Becq, *Lumières et modernité*, p. 18.

On retrouve cette idée dynamique de création dans l'idée de *Einbildungskraft* et de métamorphose chez Goethe[1], qui ne voit pas dans l'œuvre d'art un éclatement, mais pense bien au contraire - comme le résume Todorov - que l'artiste saisit la totalité (dynamique) dans une intuition globale, tandis que le savant divise la totalité en ses éléments constitutifs. Todorov cite à ce propos un passage de *l'Essai sur la peinture de Diderot* (*Diderots Versuch über die Malerei*) : « L'observateur de la nature doit suivre une tout autre voie. Il doit diviser la totalité […]. De tout cela l'artiste créatif n'a guère à se soucier. Sa force réside dans l'intuition et la saisie d'une totalité signifiante… »[2].

La modernité de Flaubert a entre autres été analysée par Roland Barthes, qui décrit l'évolution de l'écriture moderne (à l'opposé d'une écriture classique) au XIX^e^ siècle (phénomène qui débute à la fin du XVIII^e^) comme un « déchirement de la conscience bourgeoise » vers « un degré zéro de l'écriture », autrement dit vers une écriture éclatée pour laquelle prédomine la Forme-Objet[3]. Paradoxalement l'écriture flaubertienne se manifeste dans un « dernier » geste encyclopédique avec la *Copie* de *Bouvard et Pécuchet*. Barthes réagit ainsi à cette encyclopédie romanesque dans un entretien :

> Les encyclopédies du XVIII^e^, du XIX^e^ et même du XX^e^ siècle sont des encyclopédies du savoir, ou des savoirs. Or, au milieu de cette histoire, il y a un moment Flaubert, un moment *Bouvard et Pécuchet*, qui est le moment-farce. L'encyclopédie y est prise comme une dérision, une farce. Mais cette farce s'accompagne, en sous-main, de quelque chose de très sérieux : aux encyclopédies de savoir succède une encyclopédie de langages. Ce que Flaubert enregistre et repère dans *Bouvard et Pécuchet*, ce sont des langages.[4]

Flaubert s'est en effet, comme le dit plus loin dans le même entretien Barthes, « bourré de langages » pour écrire ce roman. Il s'en est bourré, mais il a aussi mis en scène ces langages pour montrer leur fonctionnement, leur autorité, leur bêtise. Ainsi cette sensibilité aux langages se transforme-t-elle en leur critique.

Si la position critique de l'écrivain face à l'ordre du savoir n'est pas non plus tout à fait nouvelle - on peut citer notamment Rousseau et son *Discours sur les sciences*

[1] Voir chapitre V.

[2] Todorov, "Introduction. Goethe sur l'art", ici p. 31.

[3] Cf. Barthes, R., *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1972a [1953], p. 7 sq.

[4] Barthes, R., "La crise de la vérité", *Oeuvres complètes, III, 1974-1980*, Paris, Seuil, 1995a, pp. 434-437, ici p. 434.

et les arts de 1750[1] - ce qui apparaît nouveau en revanche, c'est la relation à une critique du langage[2]. Cette critique du langage, je la situerais également partiellement déjà chez Goethe[3]. On perçoit en effet chez lui une critique du discours, des idées reçues et des clichés. Son emploi du discours indirect libre et son style impassible, sa narration qui réfléchit le matériau linguistique, annoncent déjà ce qui chez Flaubert prend une ampleur encore plus importante. On peut en effet parler de Goethe comme d'un « sceptique de la langue » (*Sprachskeptiker*)[4] par la manière dont il place au centre de l'écriture romanesque un jeu et une critique d'une métaphore en provenance du monde scientifique. Il montre ainsi une sensibilité face aux « avantages et aux dangers des analogies et des métaphores »[5].

Flaubert va plus loin dans cette critique de la langue en se servant du comique quand par exemple il nous parle des avancées de Bouvard et Pécuchet dans le domaine de la chimie. La critique du langage devient encore plus perceptible dans le *Dictionnaire des idées reçues* – partie du projet romanesque – dont la spécificité et l'originalité se trouve d'après Christophe Lamiot dans le fait que celui-ci se présente « comme le lieu par excellence d'un auto-questionnement auctorial où s´effacer et se mettre en avant se confondent dès le départ dans une indistinction parfaite et d´interchangeables, deviennent synonymes »[6].

Un autre élément d'analyse souvent attribué à la modernité est la figure du dilettante. Certains théoriciens la voient comme un phénomène typique de cette époque et soulignent la correspondance entre modernité et intérêt pour le dilettantisme[7]. Je prête-

[1] Rousseau, J.-J., *Oeuvres complètes. III. Du contrat social - Ecrits politiques*, Paris, Gallimard, 1964.

[2] Cf. Müller-Seidel, "Wissenschaftskritik und literarische Moderne", p. 23.

[3] Cf. Mittermüller, C., *Sprachskepsis und Poetologie. Goethes Romane "Die Wahlverwandtschaften" und "Wilhelm Meisters Wanderjahre"*, Tübingen, Max Niemeyer, 2008 et Bartl, A., *Im Anfang war der Zweifel. Zur Sprachskepsis in der deutschen Literatur um 1800*, Tübingen, Francke, 2005.

[4] Le Rider, J., "War die Klassik farbenfeindlich und die Romantik farbengläubig? Von Lessings *Laokoon* zu Goethes *Farbenlehre* und deren Nachwirkung", *in* W. Hinderer (dir.), *Goethe und das Zeitalter der Romantik*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2002, pp. 31-49, ici p. 47.

[5] Cf. Pörksen, U., "Goethes Kritik naturwissenschaftlicher Metaphorik und der Roman "Die Wahlverwandtschaften"", *Jahrbuch der deutschen Schillergesellschaft*, 25, 1981, pp. 285-315.

[6] Lamiot, C., *Eau sur eau: les dictionnaires de Mallarmé, Flaubert, Bataille, Michaux, Leiris et Ponge*, Amsterdam, Atlanta, Rodopi, 1997.

[7] Cf. Japp, *Literatur und Modernität*, p. 128 ; voir aussi Schulz-Buschhaus, U., "Der Tod des "Dilettanten" - Über Hofmannsthal und Paul Bourget", *in* M. Rössner et B. Wagner (dir.), *Aufstieg und Krise der Vernunft. Komparatistische Studien zur Literatur der Aufklärung und des Fin-de-siècle*, Wien, Köln, Graz, Böhlau, 1984, pp. 181-195.

rai ainsi une attention particulière aux figures du dilettante, de l'amateur et de l'élève atypique face au spécialiste (au scientifique, l'érudit). C'est à travers cette figure de celui qui ne sait pas ou qui ne sait pas bien qu'il est possible de montrer les limites du savoir dans le texte littéraire. Si le dilettantisme est souvent évoqué comme phénomène caractéristique de la fin du siècle – Des Esseintes, le personnage principal de *A rebours* de Huysmans[1], en étant un exemple de prédilection – on a moins relevé le fait que le dilettantisme était aussi et déjà sujet de discussion autour de 1800 en Allemagne[2]. Si chez Goethe le dilettantisme peut encore produire des créations heureuses, chez Flaubert il est plus fortement un discours de décadence et de dégénérescence qui exprime un malaise dans la culture. Ce lien entre scientificité/progrès d'un côté et décadence de l'autre s'inscrit au cœur du projet de la modernité. Dès le XVIII[e] siècle, au moment de dresser le bilan de ce que l'on peut savoir à leur époque, les encyclopédistes restent la plupart du temps dubitatifs quant à la validité de leur projet. Au moment où ils écrivent, le savoir est déjà dépassé par le temps et/ou par d'autres théories plus valables. Comme le signale Antoine Compagnon, ce paradoxe de l'encyclopédie renvoie à une vieille question :

> Une célèbre image du Moyen Age annonce, en tout cas par les débats sur son interprétation, le caractère paradoxal qui ne lâchera plus le moderne, comme négation, y compris de soi, tout au cours de son histoire. C'est la représentation des évangélistes juchés sur les épaules des prophètes, sur les vitraux de la cathédrale de Chartres : au sud, par exemple, saint Jean sur les épaules d'Ezéchiel et saint Marc sur les épaules de Daniel. Symbole de l'alliance entre l'Ancien et le Nouveau Testament, cette image est devenue, au prix d'une confusion, l'emblème de la relation entre les anciens et les modernes. Elle a en effet souvent été associée à une formule, un lieu commun qui apparut au XIIe siècle, chez Bernard de Chartres : « Nanus positus super humeros gigantis. » « Nous sommes comme des nains juchés sur les épaules de géants. » L'image et la formule n'ont vraisemblablement rien à voir dans leurs origines : la définition des évangélistes comme des nains, opposés aux prophètes apparaissant comme des géants, n'est pas cohérente avec la conception chrétienne du rapport des deux Testaments. C'est donc la

[1] Huysmans, J.-K., *A rebours*, Paris, Flammarion, 2004.

[2] Cf. Vaget, H. R., "Der Dilettant. Eine Skizze der Wort- und Bedeutungsgeschichte", *Jahrbuch der Deutschen Schillergesellschaft*, 14, 1970, pp. 131-158 ; Hibbitt, R., *Dilettantism and its Values: from Weimar Classicism to the Fin de siècle*, London, 2006 ; Blechschmidt, S. et A. Heinz (dir.), *Dilettantismus um 1800*, Heidelberg, Winter, 2007 ; Hugot, J.-F., *Le dilettantisme dans la littérature française d'Ernest Renan à Ernest Psichari*, Aux Amateurs de Livres, 1984 ; pour l'histoire du mot en français voir Antoine, G., "Dilettante - Dilettantisme", *Mélanges de linguistique française offerts à M. Charles Bruneau*, Genève, Droz, 1954, pp. 161-176.

> réception qui a mêlé les deux symbolismes en un seul lieu commun, mais cela est tout aussi significatif. Et s'ils ont été entendus comme synonymes, leur ambiguïté commune n'y est pas étrangère. Elle tient à ceci : les nains sont plus petits que les géants, mais, juchés sur leurs épaules, ils voient plus loin qu'eux. On ne sait sur lequel des deux aspects de la situation des modernes par rapport aux anciens le lieu commun voulait mettre l'accent : sont-ils plus petits ou plus perspicaces ? Les deux étant identifiés, cet emblème du progrès est aussi un emblème de la décadence. Le progrès, avant même d'avoir été inventé en tant que tel, est déjà inséparable de la décadence.[1]

Dans cette longue citation qui reprend de nombreuses images appartenant aux textes programmatiques des encyclopédistes, c'est le constat de la relation entre les générations, mais aussi entre progrès et décadence que je trouve pertinent. Ce constat nous accompagnera tout le long de ce travail.

[1] Compagnon, A., *Les cinq paradoxes de la modernité*, Paris, Seuil, 1990, p. 19.

CHAPITRE I. LE ROMAN ENCYCLOPEDIQUE ENTRE THEORIE LITTERAIRE ET HISTOIRE DES SCIENCES

Avant d'entrer avec la suite de ce travail dans l'histoire de l'encyclopédie ou de l'encyclopédisme, et de ce qu'en on fait les écrivains, je veux dans ce chapitre situer d'un point de vue théorique ce que l'on peut entendre par roman encyclopédique. Un travail sur les rapports entre encyclopédie et littérature se situe de façon générale dans le champ de recherches plus vaste qui tend à s'organiser sous le terme : « Literature and science » ou « littérature et savoirs ». Ce champ connaît depuis une vingtaine d'années un succès grandissant et une partie de la critique nord-américaine s'est même demandé s'il n'y avait pas lieu de revendiquer une nouvelle discipline ou, au moins, une nouvelle branche de la théorie littéraire, dont l'objectif serait d'interroger les rapports complexes de la littérature avec la connaissance et les savoirs[1].

Dans cette reprise du dialogue entre savoir imaginaire, l'essor de l'approche culturelle, et singulièrement des « Kulturwissenschaften » allemandes, a joué un rôle clef, engendrant un large ensemble de travaux pour une part inspirés des développements de l'étude sociale des sciences et des savoirs (*science studies*), tant sur les pratiques littéraires des scientifiques que sur les pratiques scientifiques des écrivains. Dans ce qui suit je reviens dans un premier temps sur l'état de la réflexion sur ces problématiques pour dans un second temps interroger spécifiquement celle qui a concerné les rapports entre littérature et encyclopédie. Cette entrée théorique permettra finalement de mieux situer mon approche personnelle, présentée en conclusion de ce chapitre sous la forme de modèle graduel du roman encyclopédique.

[1] Cf. Dahan-Gaida, L. (dir.), *Conversations entre la littérature, les arts et les sciences*, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2006, p. 17.

1.1 Une ou divisible ?

L'intérêt des études littéraires pour le rapport entre savoirs, science et littérature contraste avec une longue tradition insistant sur la distance entre « deux cultures », antagonistes et irréductibles l'une à l'autre. On peut se servir des analyses de Michel Foucault sur la volonté de vérité pour comprendre l'origine de ce thème. Pour Foucault, c'est avec la philosophie platonicienne qu'émerge l'idée d'une opposition entre un savoir lié à l'exigence de dire « vrai », d'où découleraient des pratiques nouvelles de véridictions conduisant à l'intronisation d'un savoir théorique (*episteme*) basé sur la vérité (*aletheia*), et un savoir poétique[1]. Dans l'*Ion*[2], Platon distingue en effet les arts de parole que sont la poésie et la rhapsodie, des formes du savoir pratique et technique. Le rhapsode Ion, interprétant la poésie d'Homère face au philosophe Socrate, doit avouer que même si l'*Odyssée* et l'*Iliade* contiennent du savoir, le cocher, le médecin, le charpentier sont plus compétents que lui pour décider si le poète dit ou non la vérité[3]. Incapable de définir l'objet et le domaine de sa compétence, le rhapsode ne pratique pas un art (ou *tékhnē*) véritable, mais a l'honneur d'être détenteur d'une inspiration divine.

Ce partage entre poésie (littérature) et connaissance constituera un topos important pour tout un ensemble de penseurs des XVIII[e] et XIX[e] siècles[4]. Sur un plan institutionnel et disciplinaire, plus récemment, la séparation entre sciences exactes et sciences humaines (*Geisteswissenschaften*) a conduit à penser la différence entre lettres et sciences en distinguant deux paradigmes : le paradigme de la continuité (lettres et

[1] Cf. Foucault, M., *L´ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 15 sq. ; Cf. aussi Schlaffer, H., *Poesie und Wissen. Die Entstehung des ästhetischen Bewusstseins und der philosophischen Erkenntnis*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1990, p. 13.

[2] Platon, *Ion*, Paris, Flammarion, 1989.

[3] Cf. Schlaffer, *Poesie und Wissen. Die Entstehung des ästhetischen Bewusstseins und der philosophischen Erkenntnis*, p. 17.

[4] Cf. Lepenies, W., *Das Ende der Naturgeschichte: Wandel kultureller Selbstverständlichkeiten in den Wissenschaften des 18. und 19. Jahrhunderts*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1978; Lepenies, W., *Gefährliche Wahlverwandtschaften. Essays zur Wissenschaftsgeschichte*, Stuttgart, Reclam, 1989; Lepenies, W., *Die drei Kulturen: Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*, Hanser, 1985; Lepenies, W., *Les Trois cultures: entre science et littérature, l´avènement de la sociologie*, Paris, Maison des Sciences de l´Homme, 1990a, Cf. Rickert, H., *Science de la culture et science de la nature. Théorie de la définition*, Paris, Gallimard, 1997.

sciences humaines) et celui du progrès (sciences exactes)[1]. Les sciences exactes décrivent souvent l'histoire de leur savoir comme une histoire du progrès des méthodes mathématiques et empiriques. Les sciences humaines abordent en revanche les changements en termes de « continuité » et « rupture ». Udo Friedrich cite comme exemple de ce paradigme l'œuvre du philologue Ernst Robert Curtius qui, d'un côté, met en évidence dans son travail sur la littérature européenne au Moyen Age des processus de relève (*Ablösungsprozesse*) dans les grandes formes de pensées (*Weltbild*, *Epochengeist*) et, de l'autre côté, souligne la continuité des formes spirituelles et rhétoriques[2].

L'historiographie a abondamment repris tout au long du XX^e^ siècle ces réflexions sur l'unité ou l'opposition radicale entre « nature » et « esprit », entre sciences exactes et technologies d'un côté et lettres et poésie de l'autre. Un point d'orgue a été le débat entre les « deux cultures », terme initié par le physicien et écrivain anglais C. P. Snow dans un livre célèbre[3]. Tout en oscillant lui-même entre les deux mondes, Snow y décrit d'une manière inédite un fossé, un défaut de communication voire une plus ou moins complète incompréhension entre culture scientifique et culture non-scientifique, c'est-à-dire entre les scientifiques et les littéraires. La seule manière de rétablir le dialogue entre ces deux groupes reposerait pour Snow sur une réforme de l'éducation. Snow, qui se dit très influencé par les historiens sociaux, pense qu'une troisième culture prendra précisément en compte la portée sociale des sciences et aidera ainsi à aplanir certaines difficultés de communication. Son appel n'est pas resté sans suite. Par la suite, l'idée de trois cultures a en effet été reprise par certains penseurs qui s'efforcent ainsi de montrer les interférences complexes entre éléments symboliques et factuels. Les sciences sociales ont été définies comme cette troisième culture entre autres par les sociologues Talcott Parsons (contemporain de Snow) et plus tard Wolf Lepenies[4]. En revanche, le littéraire George Levine a fait à nouveau de la double culture « *one culture* »

[1] Cf. Friedrich, U., "Ordnungen des Wissens. Ältere deutsche Literatur", *in* C. Benthien et H.R. Velten (dir.), *Germanistik als Kulturwissenschaft. Eine Einführung in neue Theoriekonzepte*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2002, pp. 83-102, p. 83 sq.

[2] Curtius, E. R., *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Tübingen, Basel, Francke, 1993.

[3] Snow, C. P., *The two cultures: and a second look*, Cambridge University Press, 1964 ; en français : Snow, C. P., *Les deux cultures. Suivies de Supplément au deux cultures*, Jean-Jacques Pauvert, 1968, p. 138.

[4] Cf. Lepenies, *Les Trois cultures: entre science et littérature, l´avènement de la sociologie.*

tout en dénonçant le « cliché pas très utile » que constitue selon lui l'analyse de Snow[1]. « *One culture* » ne signifie pourtant pas pour lui une théorie unifiée, mais bien plutôt que la littérature et la science font partie d'un même champ culturel[2].

La science – une activité sociale et culturelle

Pour autant dès cette même période des années 1960, un certain nombre de penseurs comme Foucault, Roland Barthes ou, du côté de la science, Thomas Kuhn, ont tenté de dresser un pont par delà cet imaginaire des deux cultures, en insistant notamment sur une distinction nécessaire entre une science, activité sociale, et des savoirs, qui peuvent être socialement construits mais disposent d'une autonomie à l'égard de leurs contextes de production, et qui sont dès lors transportables à travers une variété de médias. L'histoire du savoir n'est pas une histoire d'objets, d'acteurs et d'institutions, mais plutôt de discours[3]. Michel Foucault, je l'ai évoqué, définit ainsi le « savoir » comme le discours considéré comme « vrai » dans un certain contexte. D'après lui l'homme se caractérise par une volonté de savoir, une volonté de vérité qui « s'appuie sur un support institutionnel : elle est à la fois renforcée et reconduite par tout une épaisseur de pratiques comme la pédagogie, bien-sûr, comme le système des livres, de l'édition, des bibliothèques, comme les sociétés savantes autrefois, les laboratoires aujourd'hui. Mais elle est reconduite aussi, plus profondément sans doute par la manière dont le savoir est mis en œuvre dans une société, dont il est valorisé, distribué, réparti et en quelque sorte attribué »[4]. Ces approches permettent ainsi de considérer une approche archéologique du savoir qui peut traverser des textes « littéraires » ou « philosophiques » autant que « scientifiques »[5]. On aura l'occasion de souligner combien Goethe et Flaubert, comme

[1] Cf. Levine, G., *One culture. Essays in Science and Literature*, The University of Wisconsin Press, 1987, p. 3 sq.

[2] « It is one culture, then, in two senses : first, in what happens in science matters inevitably to what happens everywhere else, literature included ; and second, in that it is possible and fruitful to understand how literature and science are mutually shaped by their participation in the culture at large – in the intellectual, moral, aesthetic, social, economic, and political communities which both generate and take their shape from them. » Ibid., p. 6.

[3] Voir aussi Titzmann, M., "Kulturelles Wissen - Diskurs - Denksystem", *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 99, 1989, pp. 47-61.

[4] Foucault, *L´ordre du discours*, p. 19.

[5] Foucault, *L´archéologie du savoir*, pp. 232 sq.

par ailleurs de nombreux autres écrivains, sont de fins analystes de cette mise en œuvre de la « vérité » qu'ils démontent par une représentation littéraire de la réalité, faisant d'eux - avant Foucault – des archéologues du savoir. Et si – avec Foucault – on peut dire que l'idéologie se localise dans le savoir, qu'elle « structure certains de ses objets, systématise certaines de ses énonciations, formalise tels de ses concepts et de ses stratégies »[1], on a là encore un autre argument pour dire que le roman écrit des histoires des savoirs.

Plus largement, pour reprendre une expression que Peter Burke emprunte lui-même à Claude Lévi-Strauss[2], le savoir est « cuit », traité et systématisé par nos pensées, et développe ainsi des implications culturelles et sociales[3]. En ce sens, comme y insiste Roland Barthes – profondément marqué, lui aussi et comme Foucault, par l'œuvre de Flaubert et par l'encyclopédisme – la littérature est l'une des forces de transformations et d'assimilation des savoirs à travers la mathesis, la mimésis et la sémiosis :

> La littérature prend en charge beaucoup de savoirs. Dans un roman comme *Robinson Crusoé*, il y a un savoir historique, géographique, social (colonial), technique, botanique, anthropologique (Robinson passe de la nature à la culture). Si, par je ne sais quel excès de socialisme ou de barbarie, toutes nos disciplines devaient être expulsées de l'enseignement sauf une, c'est la discipline littéraire qui devrait être sauvée, car toutes les sciences sont présentes dans le monument littéraire. […] Cependant, en cela véritablement encyclopédique, la littérature fait tourner les savoirs, elle n'en fixe, elle n'en fétichise aucun ; elle leur donne une place indirecte, et cet indirect est précieux. […] Parce qu'elle met en scène le langage, au lieu, simplement, de l'utiliser, elle engrène le savoir dans le rouage de la réflexivité infinie : à travers l'écriture, le savoir réfléchit sans cesse sur le savoir, selon un discours qui n'est plus épistémologique, mais dramatique.[4]

Dans la même veine structuraliste, Philippe Hamon a posé en 1975 dans le domaine de la théorie littéraire la question du savoir dans le texte[5]. A la question des moyens dont dispose la critique pour aborder cette question, il a apporté une réponse qui paraît toujours pertinente en analysant la mise en scène narrative comme une machine-

[1] Ibid., p. 242.

[2] Lévi-Strauss, C., *Le Cru et le cuit. Mythologiques. I*, Paris, Plon, 1964.

[3] Burke, P., *A social history of knowledge: from Gutenberg to Diderot*, Cambridge, Polity, 2000.

[4]Barthes, R., *Leçon*, Paris, Seuil, 1978, p. 18.

[5] Cf. Hamon, P., "Du savoir dans le texte", *Revue des sciences humaines*, 160, 1975, pp. 489-499.

rie cybernétique, celle-ci étant définie comme un mode de transformation et de circulation de l'information. Pour lui le problème est donc d'avoir à disposition des instruments de description assez fins pour définir les degrés de fonctionnalité des savoirs véhiculés par le texte. Il a par conséquent défini des niveaux de description différents que l'on retrouvera dans les romans : les lieux cybernétiques, les personnages cybernétiques, les objets cybernétiques et les structures textuelles cybernétiques. Hamon propose d'analyser en particulier – et c'est en cela que son approche est intéressante à mon sens – si le savoir a une fonction discriminante (« qui veut terroriser le lecteur par l´excès d´ostentation culturelle, et le mettre à distance ») ou intégrante (« avec une fonction phatique de participation à un univers culturel commun »). Il suggère de prêter attention à la source à laquelle est rapporté le savoir dans le texte, selon qu'il s'agit d'une source unique intratextuelle (tel personnage délégué au savoir), extratextuelle (tel garant, Claude Bernard, Dieu, le Progrès, la Science, l´expérimentation, la Vérité), une source anonyme (le narrateur « omniscient »), ou bien que l'auteur dissémine les savoirs entre une variété de sources. Il faudrait d'après lui également s'interroger si le savoir a une borne, une limite assignable et stable. C'est parce qu'elle s'efforce de montrer concrètement comment on peut repérer la présence du savoir dans le texte littéraire que l'approche de Hamon paraît particulièrement utile.

A l'inverse de ces approches littéraires, l'histoire des sciences elle-même a commencé à prendre davantage en considération le caractère évolutif des paramètres scientifiques. La tradition de l'épistémologie française a développé une approche historiographique insistant sur le fait que le progrès de la science ne pouvait pas seulement être compris en terme linéaires, mais reposait sur des ruptures entre des « esprits » ou des épistémè qui se succédaient les uns aux autres. C'est toutefois l'œuvre de Thomas Kuhn qui a élaboré plus loin ces perspectives[1]. L'histoire des sciences est conçue par Kuhn comme l'alternance de moments de travail de routine (science normale) et de révolutions scientifiques aboutissant à remettre en cause les concepts, les objets et les instruments de recherche de cette science normale, révolutions qui ne dépendent pas seulement de façon interne des développements des savoirs issus de la recherche, mais sont des phénomènes sociaux qui doivent être analysés comme tels.

[1] Cf. Kuhn, T., *Die Struktur wissenschaftlicher Revolutionen*, Frankfurt am Main, 1973.

Parallèlement à l'histoire des sciences, l'une des influences importantes sur les travaux en théorie littéraire ont été les nouvelles approches de l'étude sociale des sciences portées depuis les années 1970 par le mouvement des *science studies*. Sous l'influence de l'anthropologie et des courants sociologiques de l'ethnométhodologie ou de l'interactionnisme symbolique, ce mouvement a été porteur de nouvelles définitions, de nouveaux objets et de nouvelles pratiques de recherche qui s'attachent en particulier à porter l'analyse jusqu'au cœur de la façon dont les savoirs sont constitués, aboutissant dans certaines formulations à l'idée d'une construction sociale des faits scientifiques[1]. Dans le domaine de la sociologie et de l'anthropologie, certains travaux se sont ainsi attachés à analyser le travail scientifique en train de se faire, à la suite notamment de l'étude princeps de Bruno Latour et Steve Woolgar sur « la vie de laboratoire »[2]. En histoire, les travaux s'inscrivant dans cette approche ont prêté une attention particulière à la dimension matérielle de la science, s'efforçant de reconstituer les conditions pratiques du travail scientifique et à saisir également l'ensemble des passerelles que les acteurs de la science parviennent à nouer entre leur travail et le monde social et politique autour d'eux[3]. Plus largement, ce sont des notions comme la vérité et l'objectivité scientifique que ces travaux ont cherché à situer en en reconstituant l'histoire et les définitions changeantes et dépendant des contextes[4].

Le tournant culturel en étude littéraire

Depuis une trentaine d'années, ces travaux et réflexions ont surtout été portés dans le domaine de la critique littéraire par le mouvement des sciences de la culture, de façon large, ou ce que l'on a appelé dans le domaine germanophone le « tournant cultu-

[1] Cf. Pestre, D., "Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques", *Annales HSS*, n° 3, 1995, pp. 487-522.

[2] Cf. Latour, B. et S. Woolgar, *Laboratory Life. The Construction of Scientific Facts*, Princeton, 1986 [1979].

[3] Cf. par exemple Shapin, S. et S. Schaffer, *Léviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, Paris, Editions La Découverte, 1993 [1985].

[4] Cf. Daston, L. et P. Galison, *Objectivity*, Cambridge, Mass., Zone Books, 2007 ; Daston, L., "Die Kultur der wissenschaftlichen Objektivität", *in* M. Hagner (dir.), *Ansichten der Wissenschaftsgeschichte*, Frankfurt am Main, Fischer, 2001, pp. 137-158 ; Shapin, S., *The social history of truth. Civility and science in seventeenth century-England*, Chicago, University of Chicago Press, 1994 ; Hagner, M. (dir.), *Ansichten der Wissenschaftsgeschichte*, Frankfurt am Main, Fischer, 2001 ; Serres, M. (dir.), *Eléments d'histoire des sciences*, Paris, Bordas, 1989.

rel »[1]. Celui-ci a ainsi été l'un des principaux acteurs du renouvellement de ce questionnement[2] avec des recherches résumées sous les mots-clés de « Literature & Science »[3], « Wissen in Literatur »[4], « Poetologien des Wissens » (« Poétologies du savoir »)[5], « Fiction et connaissance »[6] ou « épistémocritique »[7]. Un autre aspect de ce courant est par ailleurs un intérêt nouveau pour le contexte et l'histoire (cf. *New Historicism* de

[1] J'emploie ici la notion de « tournants culturels » (cultural turns) d'après Doris Bachmann-Medick qui dans un ouvrage récent a défini ainsi des changements depuis les années 1970 dans le paysage des lettres, sciences humaines et sociales. Les tournants culturels sont répartis en plusieurs sous-catégories : partant du « grand » tournant linguistique, elle distingue le tournant interprétatif, le tournant performatif, le tournant réflexif/littéraire, le tournant post-colonial, le tournant traductif (Translational Turn), le tournant spatial, le tournant iconique. Cf. Bachmann-Medick, D., *Cultural Turns. Neuorientierungen in den Kulturwissenschaften*, Reinbeck bei Hamburg, Rowohlt, 2006 .

[2] Cf. Nünning, A. et R. Sommer (dir.), *Kulturwissenschaftliche Literaturwissenschaft. Disziplinäre Ansätze - Theoretische Positionen - Transdisziplinäre Perspektiven*, Tübingen, 2004.

[3] Cf. Hayles, N. K., "Literature and Science", *in* M.e.a. Coyle (dir.), *Encylopedia of literature and criticism*, London, Routledge, 1991, pp. 1068-1081 ; Rousseau, G., "Literature and Science. The State of the Field", *Isis*, 69, 1978, pp. 583-91 ; Idem, "The Discourse(s) of Literature and Science ", *University of Hartford Studies in Literature*, 19, 1987, pp. 1 - 24 ; Beer, G., "Translation or Transformation? The Relations of Literature and Science", *Notes and Records of the Royal Society of London*, 44, 1990, pp. 81-99 ; Schmitz-Emans, M. (dir.), *Literature and Science. Literatur und Wissenschaften*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2008 ; Klinkert, T. et M. Neuhofer (dir.), *Literatur, Wissenschaft und Wissen seit der Epochenschwelle um 1800*, Berlin, de Gruyter, 2008 ; Dahan-Gaida (dir.), *Conversations entre la littérature, les arts et les sciences* ; Corbineau-Hoffmann, A., *Einführung in die Komparatistik*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 2004, pp. 229 sq. On peut citer parmi les numéros spéciaux de revues littéraires et historiques : *Comparative Criticism* 13 (1991), *Substance* 71/72 (1993), *Scientia Poetica* 1 (1997) ; *Annales* 2 (2010 ; Savoirs de la littérature), la revue en ligne : *Epistémocritique* (http://www.epistemocritique.org/)

[4] Cf. Danneberg, L. et al., *Wissen in Literatur im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Max Niemeyer, 2002 ; Richter, K. et al. (dir.), *Die Literatur und die Wissenschaften 1770-1930*, Stuttgart, Metzler, 1997 ; Köppe, T., "Vom Wissen *in* Literatur", *Zeitschrift für Germanistik*, n° 2, 2007, pp. 398-410.

[5] Cf. Vogl, J. (dir.), *Poetologien des Wissens um 1800*, München, Wilhelm Fink, 1999b ; Idem, "Für eine Poetologie des Wissens", *in* K. Richter et al. (dir.), *Die Literatur und die Wissenschaften 1770-1930*, Stuttgart, 1997, pp. 107-127 ; Idem, "Robuste und idiosynkratische Theorie", *KulturPoetik*, 7.2, 2007, pp. 249-258.

[6] En germanistique, cf. Maillard, C. (dir.), *Littérature et théorie de la connaissance 1890-1935*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2004, Maillard, C. (dir.), *Sciences, sciences occultes et littérature 1890-1935*, Stuttgart, 2002 ; Bouveresse, J., *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Marseille, Agone, 2008 ; en lettres modernes françaises et en littérature comparée par exemple Vaillant, A. (dir.), *Ecrire/savoir: littérature et connaissances à l'époque moderne*, Pinter, 1996 ; Coquio, C. et R. Salado (dir.), *Fiction & Connaissance. Essais sur le savoir à l'oeuvre et l'oeuvre de fiction*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; Bessière, J. (dir.), *Savoirs et littérature. Litterature, the humanities and the social sciences*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002 ; Andries, L. (dir.), *Le partage des savoirs. XVIIIe - XIXe siècles*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2003.

[7] Cf. Pierssens, M., *Savoirs à l'oeuvre. Essais d'épistémocritique*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1990 ; Dahan-Gaida, L., *Musil. Savoir et fiction*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1994 ; Idem, "L'épistémocritique: problèmes et perspectives", *in* D. Minary (dir.), *Savoirs et littérature II*, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2001, pp. 19-51 ; Dahan-Gaida (dir.), *Conversations entre la littérature, les arts et les sciences* ; Dahan-Gaida, L., *Le savoir et le secret. Poétique de la science chez Botho Strauss*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008.

Stephen Greenblatt)[1] qui a permis de retisser des liens entre littérature (histoire littéraire) histoire culturelle et histoire des sciences.

Le tournant culturel a pris des formes distinctes dans les différents pays, en fonction des traditions philologiques locales et des conceptions de la notion de culture. Dans le monde germanophone comme dans les pays anglo-saxons la discussion sur le rôle, l'apport et l'influence des « sciences de la culture » sur les études littéraires se situe dans un contexte de crise de ces dernières et de recherche d'un renouveau[2]. La situation paraît très différente en France, où les sciences de la culture n'ont pas « pris » au même degré ou au moins sous les mêmes termes[3]. Pour autant, cela ne signifie certes pas que la France n'ait pas été touchée par le mouvement ou qu'elle n'a pas participé à ces débats : ainsi Michael Lackner et Michael Werner, dans leur travail sur le tournant culturel dans les sciences humaines, soulignent à juste titre l'existence d'un espace de débat théorique international, impliquant des chercheurs de pays où le terme n'est pas utilisé[4]. Doris Bachmann-Medick dans son livre sur les tournants culturels souligne également la différence des champs intellectuels en France et en Allemagne et l'intrication particulièrement étroite en France entre le domaine « culturel » et les *sciences sociales* au sein des *sciences humaines*[5]. Si par ailleurs, en 2003, Anne Challard-Fillaudeau et Gérard Raulet s'interrogent sur l'absence des sciences de la culture dans la langue, mais aussi dans la conscience épistémologique française, ils soulignent néanmoins que depuis

[1] Greenblatt, S., "Towards a Poetics of Culture", *in* H. A. Veeser (dir.), *The New Historicism*, London, Routledge, 1989 ; Payne, M. (dir.), *The Greenblatt Reader*, Blackwell, 2005 ; Baßler, M. (dir.), *New Historicism. Literaturgeschichte als Poetik der Kultur*, Tübingen, Francke, 2001.

[2] Cf. Bachmann-Medick, *Cultural Turns. Neuorientierungen in den Kulturwissenschaften* ; Benthien, C. et H. R. Velten (dir.), *Germanistik als Kulturwissenschaft. Einführung in neue Theoriekonzepte*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2002 ; Musner, L. et al. (dir.), *Cultural Turn: zur Geschichte der Kulturwissenschaften*, Wien, Turia und Kant, 2001 ; Böhme, H. et al., *Orientierung Kulturwissenschaft. Was sie kann, was sie will*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2000.

[3] Cf. à propos de l'histoire des concepts « culture » et « civilisation » : Bollenbeck, G., *Bildung und Kultur. Glanz und Elend eines deutschen Deutungsmusters*, Frankfurt/Main, Leipzig, Insel Verlag, 1994.

[4] Lackner, M. et M. Werner, "Der cultural trun in den Humanwissenschaften. Area Studies im Auf- oder Abwind des Kulturalismus", *Werner Reimers Stiftung. Werner Reimers Konferenzen*, Heft Nr. 2, 1999 ; voir également sur la discussion des changements dans les sciences humaines et sociales : Werner, M., "Neue Wege der Kulturgeschichte", *in* E.e.a. François (dir.), *Marianne - Germania. Deutsch-französischer Kulturtransfer im europäischen Kontext. Les transferts culturels France-Allemagne et leur contexte européen 1789-1914*, Leipzig, 1998, pp. 737-743.

[5] Bachmann-Medick, *Cultural Turns. Neuorientierungen in den Kulturwissenschaften*, p. 33. Elle évoque comme points convergents l'intertextualité (Julia Kristeva), l'histoire des mentalités (Marc Bloch/Lucien Febvre et les Annales), les études de transfert (Michel Espagne/Michael Werner), l'histoire croisée (Michael Werner/Bénédicte Zimmermann), le champ scientifique/littéraire (Pierre Bourdieu), la mémoire/les lieux de mémoire (Pierre Nora) etc.

quelques années les termes « Sciences de la culture » et « tournant culturel » ont bel et bien fait leur apparition dans le paysage épistémologique français[1].

Si ainsi le paysage des « sciences culturelles » au sens large, par quoi j'entends les diverses approches se revendiquant du « tournant culturel » développées dans les différents pays, apparaît morcelé entre des traditions nationales variées, on peut néanmoins retenir un certain nombre d'éléments centraux dans ces travaux. On peut ainsi caractériser les sciences de la culture comme une stratégie de recherche et une attitude réflexive qui recherche le dialogue entre les disciplines, tout en mettant l'accent sur la contribution importante de la philologie. A l'égard de la critique que l'on oppose parfois à cette orientation culturologique des études littéraires, je serais d'accord avec Peter Matussek qui souligne qu' « une ouverture culturologique n'est pas forcement contraire à une réflexion sur les notions philologiques de base, mais bien plutôt un recours à son propre potentiel qui est souvent encore mal exploité »[2]. Les sciences de la culture sont pour moi une « notion heuristique et réflexive » (*Such- und Reflexionsbegriff*)[3] : une recherche et une réflexion sur l'objet et le but des études philologiques, qui bénéficient avec une orientation culturologique ou culturaliste d'un élargissement nouveau dans le sens que celle-ci apporte un mouvement de ré-ouverture de disciplines qui jusqu'à un certain point vivaient une situation de rétrécissement[4].

Influences et/ou coévolution

Dans l'ensemble de ces travaux et réflexions, la théorie littéraire a proposé plusieurs manières de conceptualiser les rapports entre le littéraire et le scientifique. Dans un récent rapport de recherche très instructif sur les relations entre histoire littéraire et

[1] Cf. Chalard-Fillaudeau, A. et G. Raulet, "Pour une critique des "sciences de la culture"", *L'Homme et la Société. Revue internationale de recherches et de synthèses en sciences sociales*, 149, n° 3, 2003.

[2] Matussek, P., "Germanistik als Medienkulturwissenschaft. Neue Perspektiven einer gar nicht so neuen Programmatik", *Dogilmunhak, Koreanische Zeitschrift für Germanistik*, 90, n° 2, 2004, pp. 9-31, ici p. 30.

[3] Bollenbeck, G. et G. Kaiser, "Kulturwissenschaftlicher Ansätze in den Literaturwissenschaften", *in* F. Jaeger et J. Straub (dir.), *Handbuch der Kulturwissenschaften. Paradigmen und Disziplinen*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 2004, pp. 615-637, p. 617.

[4] Cf. Erhart, W. (dir.), *Grenzen der Germanistik: Rephilologisierung oder Erweiterung?* Stuttgart, Metzler, 2004; Cf. aussi le débat ouvert en 1997 dans le *Jahrbuch der Deutschen Schillergesellschaft* sur cette question d'élargissement de la germanistique et les craintes de certains de perdre leur objet d'étude.

histoire des sciences, Nicolas Pethes établi une distinction qui clarifie utilement les différentes manières pour les deux domaines de s'influencer l'un l'autre[1]. Le premier ensemble analyse l'influence de la science sur la littérature. Pethes range parmi ces travaux ceux qui s'intéressent aux romans écrits par des auteurs qui ont eux-mêmes une formation scientifique, comme Goethe ou plus tard Musil, Alfred Döblin ou encore Céline. Dans certains textes, un scientifique ou un chercheur est le personnage principal, comme Faust. D'autres encore font de certains résultats ou théories scientifiques le thème d'une élaboration littéraire, comme les probabilités pour le roman du XVIII^{e} siècle ou la psychanalyse de Freud pour la littérature du XX^{ème} siècle – mais aussi bien entendu la théorie des affinités chimiques pour Goethe. On retrouve également dans de nombreux romans l'impact des grands changements de paradigmes apportés par Newton, Darwin, Einstein ou Heisenberg. Dans cette perspective, un dernier groupe de textes important est évidemment la science fiction, genre par excellence de ce rapport entre science et littérature, dans laquelle un imaginaire scientifique, éventuellement nourri auprès des dernières recherches, irrigue littéralement l'écriture[2].

---

[1] Pethes, N., "Literatur und Wissenschaftsgeschichte. Ein Forschungsbericht", *IASL*, 28, n° Heft 1, 2003, pp. 181-231. Cette tripartition recoupe en partie la répartition proposée par l'américaine Katherine Hayles – l'une des principales représentante des « Literature and Science Studies » - qui a également proposé de distinguer trois approches qui en pratique ne sont évidemment pas entièrement séparables : une approche rhétorique, une approche conceptuelle, une approche culturelle. L'approche conceptuelle de Hayles lie littérature et science par le biais des idées et des perspectives que celles-ci partagent. A la différence de l'approche rhétorique qui se situe dans un modèle d'influence (emprunt de métaphores), l'approche conceptuelle s'inspire plutôt de l'idée de « Zeitgeist ». Hayles donne comme exemple les travaux de Michel Serres (*Hermès*) et son style paratactique, qui par exemple met au même niveau les textes de Molière et la théorie de l'information. La force de l'approche conceptuelle est de révéler des similitudes entre des théories et des pratiques qui de prime abord n'ont rien en commun. L'approche culturelle rejoint ce que j'ai évoqué plus haut en ceci qu'elle comprend aussi bien la littérature que la science comme des constructions socio-culturelles. Cf. Hayles, "Literature and Science" ; Cf. aussi Beer, G., *Open Fields: Science in Cultural Encounter*, Oxford, Clarendon Press, 1996, p. 177 sq.

[2] On peut citer comme exemple en germanistique les travaux sur la science fiction allemande de Roland Innerhofer ou l'analyse d'un roman de Gibson et Sterling par Bernhard Dotzler. Cf. Innerhofer, R., *Deutsche Science-fiction 1870-1914. Rekonstruktion und Analyse der Anfänge einer Gattung*, Köln, Weimar u. Wien, 1996 ; Dotzler, B., "Retrospektive Science fiction? Literarisierte Wissenschaftsgeschichte in Gibson & Sterlings "The Difference Engine"." *in* H.v. Segeberg (dir.), *New Science und Alte Dichtung?* Berlin, 1994, pp. 47-52, 47-52. Ici il faudrait également mentionner les travaux qui analysent les rapports entre l'histoire des techniques et la littérature, comme ceux de Donna Haraway qui a formé le terme de la « technoculture » : cf. Haraway, D., *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*, New York, Routledge, 1991 ; Idem, *Des singes, des cyborgs et des femmes. Réinvention de la nature*, Paris, Editions Jacqueline Chambon, 2008. Cf. aussi : Allard, L. et al. (dir.), *Manifeste cyborg et autres essais: sciences, fictions, féminismes*, Paris, Exils, 2007 ; ou les travaux de Birgit Wagner, qui s'est intéressée aux correspondances entre littérature et monde technique et plus concrètement à la relation homme/machine, à travers le concept de l'*imaginaire technique* à l'époque des avant-gardes françaises, italiennes et espagnoles. Cf. Wagner, B., *Technik und Literatur im Zeitalter der Avantgarden: ein Beitrag zur Geschichte des Imaginären*, München, Fink, 1996.

Une seconde approche développée par un autre ensemble de travaux considère à l'inverse l'influence de la littérature sur la science. Pethes cite comme exemple d'une fonctionnalisation de l'écriture littéraire dans le domaine de la science les récits de cas (*Fallgeschichten*) de Carl Philipp Moritz, et il souligne l'importance de la littérature complexe du XX^e^ siècle comme celle de Musil pour penser la physique du XX^e^ siècle[1]. Dans cet esprit on peut également en suivant l'exemple de Jeanneret interroger le projet vulgarisateur de la science en examinant les emprunts « poétiques » de la littérature[2]. Au cœur même de la science la plus institutionnalisée, reprenant les intuitions fécondes développées à la fin des années 1970 par Bruno Latour[3], un certain nombre d'auteurs ont analysé l'écriture scientifique pour montrer que celle-ci est empreinte d'outils relevant de la littérature. Si dans un premier temps ces travaux développaient une perspective critique sur les stratégies rhétoriques mises en œuvre par les scientifiques pour justifier une position et faire taire les critiques, plus récemment ils ont aussi conduit à souligner la poétique propre de la science[4].

Le troisième et dernier ensemble paraît le plus fécond. Il s'intéresse aux analogies, à l'interdiscursivité et à la coévolution du discours scientifique et du discours littéraire. Il est aussi celui qui pose le plus de difficultés théoriques, à travers le problème de la démarcation. Ces approches tendent en effet à ne plus considérer que comme un discours le discours littéraire et le discours scientifique. Dans ce cas, on peut cependant ce demander d'où provient le sentiment littéraire ou à l'inverse la conviction scientifique que suscitent ces textes. Deux réponses importantes me paraissent avoir été apportées à cette question par deux courants émergents de la critique littéraire, l' « épistémocritique » et la « poétologie du savoir ». La notion d' « épistémocritique »

[1] Dahan-Gaida, *Musil. Savoir et fiction*.

[2] Cf. Jeanneret, Y., *Écrire la science. Formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1994 (voir surtout le chapitre IV « Elements de poétique », « Créer un théâtre de la science »)

[3] Cf. Latour, B. et P. Fabbri, "La rhétorique de la science", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 13, 1977, pp. 81-95 ; Latour, B., *La science en action*, Paris, Gallimard, 1995 [1989].

[4] Cf. Sinding, C., "Literary Genres and the Construction of Knowledge in Biology: Semantic Shifts and Scientific Change", *Social Studies of Science*, 26, n° 1, 1996, pp. 43-70. Un exemple intéressant est la thèse récente de la comparatiste Frédérique Aït-Touati qui a étudié pour le XVIIe siècle ce qu'elle appelle la « cosmopoétique », autrement dit elle soumet des textes astronomiques à une analyse poétique. La spécificité de son approche tient au rapprochement d'un corpus scientifique abordé avec les outils de l'analyse littéraire et d'un corpus de textes littéraires en prenant compte de leurs « sources » scientifiques. Cf. Aït-Touati, F., *Cosmopoétique. Poétiques du discours cosmologique au XVIIe siècle*, Paris, Université Paris IV-Sorbonne, 2008.

a été proposée par Michel Pierssens, professeur de littérature française de l'Université de Québec à Montréal[1]. Elle s'est développée parallèlement aux Etats-Unis au début des années quatre-vingt, sous l'égide de la *Society for Science, Literature and the Arts*, regroupant des chercheurs et critiques littéraires qui s'intéressaient à la configuration des savoirs dans le texte littéraire. Le concept a été repris en France par un groupe de recherche de l'Université Paris VIII sur la littérature et la cognition[2]. La « poétologie du savoir » a elle été développée entre autres par le germaniste et Kulturwissenschaftler Joseph Vogl[3] dans la deuxième moitié des années quatre-vingt-dix. Si le corpus de Pierssens se concentre plutôt sur le 19^{e} et le 20^{e} siècle dans le domaine francophone, Vogl a pour le moment mis l'accent sur la période-charnière du 18^{e}/19^{e} et la littérature germanophone[4].

Vogl définit la notion de « savoir » en soulignant qu'une histoire des savoirs n'est pas une histoire des sciences, tout en traçant une ligne qui va de l'épistémologie de Bachelard, à Canguilhem et à Foucault. Ce qu'il lui importe de découvrir, c'est cette terre inconnue dont parle Gilles Deleuze en décrivant le travail de Foucault :

> L'essentiel n'est pas d'avoir surmonté une dualité science-poésie qui grevait encore l'œuvre de Bachelard. Ce n'est pas non plus d'avoir trouvé un moyen de traiter scientifiquement des textes littéraires. C'est d'avoir découvert et arpenté cette terre inconnue où une forme littéraire, une proposition scientifique, une phrase quotidienne un non-sens schizophrénique, etc., sont également des énoncés pourtant sans commune mesure, sans aucune réduction ni équivalence discursive. Et c'est ce point qui n'avait jamais été atteint, par les logiciens, les formalistes ou les interprètes. Science et poésie sont également savoir.[5]

[1] Voir par exemple : Pierssens, *Savoirs à l'oeuvre* ; Pierssens, M., "Savoirs et littérature", *in* C. Duchet et S. Vachon (dir.), *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, 1993, pp. 427-431. Voir également la revue électronique *épistémocritique.org* créée par M. Pierssens.

[2] Ce groupe est dirigé par Noëlle Batt, professeur de littérature américaine à Paris VIII. Voir aussi les travaux de la comparatiste Laurence Dahan-Gaida (Université de Franche-Comté, Besançon).

[3] Il occupe une chaire de « Literatur- und Kulturwissenschaft/Medien » à l'Université Humboldt de Berlin.

[4] Voir Vogl, "Für eine Poetologie des Wissens" ; Idem (dir.), *Poetologien des Wissens um 1800* ; Idem, "Robuste und idiosynkratische Theorie".

[5] Deleuze, G., *Foucault*, Paris, Les Editions de Minuit, 1986, p. 28-29.

Une poétologie du savoir ne s'intéresse donc pas à des objets ou à des référents scientifiques, mais elle présente « des manières de problématiser ce que l'on pourrait appeler vérité ou connaissance »[1].

On peut isoler plusieurs points communs entre ces deux approches, qui reflètent aussi les étapes du tournant culturel évoqué plus haut. Du point de vue théorique, au départ se trouve une réflexion sur l'histoire des savoirs qui la situe au carrefour d'influences s'inspirant de l'analyse du discours (l'approche archéologique), de l'histoire des médias, de l'anthropologie culturelle et des *poetics of culture* ou du *New historicism*. Une autre référence importante pour le rapport entre science et littérature, la résonance de l'une dans l'autre, est la philosophie de Gilles Deleuze dont Vogl est l'un des traducteurs en allemand. L'épistémocritique s'appuie quant à elle plus directement sur Bakhtine et son principe dialogique[2].

Un autre point commun est la *langue* théorique, qui s'inscrit dans le tournant culturel. Elle reflète à mon sens un nouveau vocabulaire culturaliste dont parle Bachmann-Medick[3] : les deux auteurs parlent d'une dimension performative et théâtrale de la représentation du savoir, autrement dit, il s'agit d'un type d'analyse textuelle « qui lie un objet scientifique à sa forme de représentation et qui suppose qu'une donnée épistémique implique des décisions esthétiques et inversement »[4] ; les mots-clés théoriques sont : mise en scène narrative, performance, figure ou plutôt « figures épistémiques » « par lesquelles s'opère la greffe d'un savoir sur le discours ou la fiction »[5] et qui permettent de penser les transferts réciproques entre savoir et littérature[6].

---

[1] Vogl (dir.), *Poetologien des Wissens um 1800*, p. 13.

[2] Voir sur le rôle du dialogisme de Bakhtine pour l'épistémocritique Dahan-Gaida, "L'épistémocritique: problèmes et perspectives", ici pp. 32 sq.

[3] D'après Bachmann-Medick, le tournant culturel a été caractérisé par un triple mouvement : premièrement un élargissement du champ de recherche, deuxièmement la formation de nouvelles métaphores, c'est-à-dire l'emploi d'un nouveau vocabulaire (par exemple les notions de contexte, de performance, de transfert) et troisièmement l'élaboration de nouvelles méthodes à partir de ces métaphores. Bachmann-Medick résume : « On ne peut parler d'un tournant qu'à partir du moment ou l'intérêt de la recherche « bascule » du niveau de l'objet d'un nouveau champ de recherche vers le niveau des catégories d'analyse et des concepts ; autrement dit quand il ne se contente plus de seulement établir des nouveaux objets de connaissance mais qu'il devient lui-même un nouveau moyen ou médium de connaissance. » Cf. Bachmann-Medick, *Cultural Turns. Neuorientierungen in den Kulturwissenschaften*, p. 26.

[4] Cf. Vogl, "Robuste und idiosynkratische Theorie", ici p. 254.

[5] Pierssens, *Savoirs à l'oeuvre*, p. 11.

[6] Une différence par rapport à une approche structuraliste de la question du « savoir dans le texte », que l'on trouve par exemple dans le travail de Philippe Hamon (voir supra), consiste dans le fait que les deux

Le troisième point concerne la portée réflexive qui caractérise les études culturelles et qui s'exprime par le poids que donnent Pierssens et Vogl à l'idée que la littérature est un contre-discours et une critique[1]. Pierssens l'indique dans le nom même de son approche : épistémocritique. Il souligne la fonction « critique » d'une certaine littérature qu'il distingue d'une fonction qui serait celle d'un conservatoire des sciences caduques, comme le propose W. Lepenies[2], ou de la traduction dans la langue des images d'un original écrit dans la pure langue des concepts, comme le disait Michel Serres[3]. La portée critique de la littérature s'explique par le fait qu'elle est selon Pierssens « une œuvre de connaissance et entreprise de déconstruction, machine à faire croire et scepticisme dévastateur. La démarche épistémocritique veut être attentive à ces deux réalités : les savoirs y sont une référence, mais une référence toujours contestée. »[4] En cela Pierssens revendique la leçon de Flaubert telle qu'elle s'élabore dans *Bouvard et Pécuchet*. Pour Pierssens il ne s'agit donc pas seulement d'une approche thématique qui étudierait dans les œuvres le savoir comme un motif parmi d'autres, mais d' « une manière bien spécifique d'interroger le statut heuristique de la fiction, l'inquiétude proprement poétique des écrivains dans leur rapport à la vérité »[5].

C'est ce statut heuristique de la fiction qui me paraît distinguer l'appréhension de la science par la littérature. Et c'est ce point qu'il faut à mon sens placer au centre d'une analyse des interrelations entre les deux domaines. La littérature ne fait certes pas œuvre de science lorsqu'elle développe tel ou tel savoir. Mais elle est porteuse d'une interrogation sur ce savoir qui dépasse le strict cadre littéraire et intéresse la science elle-même, d'autant plus lorsque les écrivains développent un projet cohérent d'interrogation du monde qui les entoure – on pense en particulier à l'idée d'un imagi-

---

approches « culturalistes » essaient de rendre compatible une inspiration structurale avec une perspective historique tout en insistant sur le contexte. Cf. Hamon, "Du savoir dans le texte".

[1] Concernant la contre-discursivité, voir Warning, R., "Poetische Konterdiskursivität. Zum literaturwissenschaftlichen Umgang mit Foucault ", *Die Phantasie der Realisten*, München, Fink, 1999, pp. 313-345.

[2] Lepenies, W., "Hommes de science et écrivains. Les fonctions conservatoires de la littérature", *Information sur les sciences sociales*, XVIII-1, 1979, pp. 45-58.

[3] Michel Serres publie entre 1969 et 1980 chez Minuit une série de cinq titres dans la série *Hermès* : *La Communication*, *L'Interférence*, *La Traduction*, *La Distribution* et *Le Passage du Nord-Ouest*.

[4] Pierssens, "Savoirs et littérature"ici p. 428 ; voir aussi en allemand Pierssens, M., "Literatur und Erkenntnis", *in* J. Anderegg et E.A. Kunz (dir.), *Kulturwissenschaften. Positionen und Perspektiven*, Bielefeld, Aisthesis, 1999, pp. 51-69.

[5] Dufief-Sanchez, V., "Eléments pour une épistémocritique", *in* V. Dufief-Sanchez (dir.), *Les écrivains face au savoir*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2002, pp. 5-15, ici p. 7.

naire exact chez Goethe et Flaubert, sur lequel on reviendra plus loin. Cette fonction heuristique ou épistémocritique est ainsi portée chez les deux auteurs à un point d'incandescence dans leur volonté d'embrasser tous les savoirs, leur ordonnancement et leur enchaînement. C'est elle qui paraît devoir être placée au cœur de l'analyse. Pour saisir plus précisément ce point, je veux maintenant interroger plus spécifiquement ce que l'on peut entendre dans l'idée de roman encyclopédique.

1.2 De l'encyclopédique en littérature

Le roman encyclopédique existe-t-il en théorie littéraire ? Il me semble que l'on peut apporter une réponse positive à cette question. Ce genre s'inscrit en effet dans une histoire de l'encyclopédique (*Enzyklopädik*) ou de l'encyclopédisme dans le littéraire qui commence à s'écrire depuis les années cinquante. La notion de « littérature encyclopédique » ou « encyclopédie littéraire » est en effet devenue depuis la seconde guerre mondiale un concept important de la théorie littéraire anglo-américaine. Les critiques Northrop Frye (1957)[1], Ronald T. Swigger[2], Edward Mendelson (1976)[3], et plus récemment Hilary Clark (1990)[4] et Andreas B. Kilcher (2003)[5], se sont attachés à dégager des critères de définition d'un genre encyclopédique en littérature. Certains écrivains ont aussi utilisé la notion d' « encyclopédie » ou « encyclopédique » de façon générale ou pour qualifier les projets de Goethe et Flaubert. On peut évoquer par ailleurs à part les travaux de Stéphanie Dord-Crouslé et de Dietrich Scholler, auteurs de deux monographies publiées récemment sur l'encyclopédisme dans ou de *Bouvard et Pécuchet*, qui constituent moins des analyses sur un « genre encyclopédique » qu'une étude ponctuelle

[1] Frye, N., *Anatomy of criticism: four essays.*, Princeton, Princeton university press, 1990 [1957].

[2] Swigger, R. T., "Fictional Encyclopaedism and the Cognitive Value of Literature", *Comparative Literature Studies*, 12.4, 1975, pp. 351-366.

[3] Mendelson, E., "Encyclopedic Narrative from Dante to Pynchon", *MLN*, 91.2, 1976a, pp. 1267-1275 ainsi que Mendelson, E., "Gravity´s Encyclopaedia", *in* G.L.a.D. Leverenz (dir.), *Mindful Pleasures*, Boston, Little, Brown, 1976b, pp. 161-189 et Mendelson, E., "Introduction", *in* E. Mendelson (dir.), *Pynchon. A collection of critical essays*, New Jersey, Prentice-Hall, 1978, pp. 1-15.

[4] Clark, H., *The fictional encyclopaedia. Joyce, Pound, Sollers*, New York & London, Garland Publishing, 1990.

[5] Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*.

du texte. Ces différents travaux et réflexions proposent à la fois des outils et des analyses pour comprendre la nature des relations qu'un texte littéraire peut nouer avec l'encyclopédie. Dans une dernière section, à partir de cette revue, j'indique les principaux outils d'analyse que l'on peut se donner pour aborder le roman encyclopédique.

L'encyclopédisme en théorie littéraire

La théorie littéraire s'est saisie très tôt de la notion d'encyclopédie pour en faire un outil d'analyse et suggérer que le roman pouvait véhiculer une conception encyclopédique du monde. C'est probablement le critique américain Northrop Frye qui introduit pour la première fois cette notion dans la critique littéraire. Frye parle d'une « forme encyclopédique », qu'il considère comme archétypique et universelle, et qui se retrouverait à chaque époque, dans le mythe (la *Bible*), l'épopée (*Odyssée, Enéide, Paradise Lost, Ulysses, Finnegans Wake*) et la satire (*Gargantua, Tristram Shandy, Gullivers Travels, Bouvard et Pécuchet)*. Cette forme encyclopédique correspondait ainsi chez Frye à une théorie formelle métahistorique et à une conception très large et générale de ce qui est « encyclopédique ». En particulier, elle était applicable à un grand nombre de « classiques » de la littérature mondiale qui constituent une somme du savoir culturel et des expériences d'une époque. Dans le même esprit, Mendelson a proposé la notion d' « *encyclopedic narrative* » pour qualifier des ouvrages dont il estime qu'ils jouent un rôle central dans la culture d'une nation. La catégorie est pour lui la plus exclusive des catégories littéraires, dans le sens où il ne peut y avoir qu'un seul exemple par nation. Dans cette perspective il parle également de « *encylopedic latecomers* » comme la « *mock-encyclopedia Tristram Shandy* » ou de « *near encyclopedias* » comme *Bouvard et Pécuchet*, *Guerre et Paix*, l'œuvre de Balzac et de Quevedo : ces derniers ne sont pas assimilés au genre parce que Mendelson estime qu'ils n'occupent pas de position culturelle particulière[1]. Dans les deux cas, Frye et Mendelson ne s'intéressent ainsi que peu à la fonction et au but de l'encyclopédisme. L'encyclopédie reste pour eux une catégorie générale et abstraite, anhistorique, indépendante de l'histoire du genre encyclopédique. Ce qu'il y a de comparativement « encyclopé-

[1] Mendelson, "Gravity´s Encyclopaedia", p. 163.

dique » dans des textes littéraires reste ainsi de l'ordre du jugement critique et non de l'analyse.

C'est plus récemment, avec l'apport de la critique culturelle que j'ai évoquée dans la section précédente, que la recherche littéraire a pris au sérieux l'idée que l'encyclopédique était aussi une manière d'écrire. Un jalon dans cette réflexion est le travail d'Hilary Clark. Clark propose d'une part une définition de ce qu'elle appelle une « *fictional encyclopaedia* », et d'autre part une analyse de trois textes modernes ou postmodernes (*Finnegans Wake* de James Joyce, *Cantos* d'Ezra Pound et *Paradis* de Philippe Sollers) qu'elle classe dans le genre. Clark distingue, en s'appuyant sur le travail de Gérard Genette, un *mode* d'écriture encyclopédique (*encyclopaedic mode*). Ce mode comprend d'une part une fonction « méta-didactique », qui représente et imite la totalité du savoir général, et, d'autre part, une fonction « méta-mimétique » qui renvoie à la totalité du savoir littéraire. A partir de cette définition, elle introduit une typologie des genres de l'écriture encyclopédique. Celle-ci comprend la satire, l'épopée et l'essai. A l'inverse de Frye, Clark n'insiste toutefois pas sur « un » méta-genre encyclopédique ou même l'idée d'une tradition encyclopédique, mais elle souligne la variété des phénomènes encyclopédiques qui peuvent apparaître dans les textes littéraires. Sur la base de son analyse des trois textes cités, elle propose certains critères d'analyse des occurrences encyclopédiques. L'aspect particulièrement intéressant de son travail est le fait qu'elle compare le travail de l'écrivain au travail des encyclopédistes, autrement dit elle regarde aussi des textes factuels. Les difficultés de tout encyclopédiste à collecter, ordonner et classifier le savoir concernent également les textes encyclopédiques fictionnels.

> Dans l'encyclopédie fictionnelle, le mode encyclopédique domine, ce qui traduit une impulsion à rassembler les savoirs en une impulsion à rassembler des formes et des styles *littéraires* spécifiques. En d'autres termes, les caractéristiques des encyclopédies non fictionnelles ne peuvent pas être directement appliquées à la fiction ; il y a entre ces deux formes de discours encyclopédique une relation de traduction, non de correspondance. L'encyclopédie non fictionnelle reste un modèle ou une métaphore de sa contrepartie fictionnelle.[1]

[1] Clark, *The fictional encyclopaedia. Joyce, Pound, Sollers*, p. 35, ma traduction, souligné par l'auteur.

Clark déduit de cette « traduction » quatre « paradoxes » que partagent selon elle les textes à vocation proprement encyclopédique et littéraire : premièrement, la revendication de la totalité et la peur de l'incomplétude qui en découle ; deuxièmement le problème du temps qui vient de la revendication de l'intemporalité ou de l'aspiration à l'intemporalité et qui cause le problème du savoir dépassé ; troisièmement le paradoxe de l'encyclopédie comme livre de tous les livres pensée en terme d'intertextualité ; quatrièmement la question du lien entre idéologie et écriture qui crée une tension entre la volonté de refléter le monde et le statut du livre comme produit idéologique et écrit. Ces paradoxes reviendront dans nos analyses littéraires.

Des deux grandes approches esquissées par Frye et Clark ne se dégage toutefois pas une définition univoque d'un roman encyclopédique. Par ailleurs, ces approches peinent à saisir la dimension construite du genre encyclopédique. Dans la postface de son ouvrage, rédigée plusieurs années après le corps du texte, Clark semble de fait prendre en compte cette limite. Elle évoque ainsi de nouvelles pistes, qui ouvrent sur une problématique rompant avec ses premières analyses. Elle prend acte de l'influence sur son travail initial du poststructuralisme et de la déconstruction, et propose une analyse davantage tournée vers une lecture culturelle et politique du texte. Elle souligne que l´approche des « cultural studies » pourrait permettre de mettre l´accent sur les rapports de pouvoir dans les dispositifs du savoir :

> Je constate rétrospectivement que les œuvres encyclopédiques sont pour la plupart écrites par des hommes ; une critique féministe de l'encyclopédisme littéraire, le projet de maîtriser les savoirs, de même qu'une critique politique reste à entreprendre.[1]

Clark évoque également l'importance de nouvelles recherches dans le domaine des sciences cognitives : les structures mentales et celles de la mémoire sont souvent représentées sous forme de réseaux, d'arbres, de schémas et de cadres, et cette forme pourrait influencer également la littérarité et l'encyclopédisme.

D'une certaine manière c'est également sur cette voie que s'est avancé Kilcher tout en ouvrant de manière beaucoup plus large son spectre d'analyse à l'encyclopédique de 1600 à 2000. A l'égard des travaux précédents, Kilcher propose d'abord une typologie des approches possibles de l'écriture encyclopédique dans les

[1] Ibid., p. 177.

textes littéraires. Il distingue ainsi les approches qui mettent en avant *la forme* comme critère d'une écriture encyclopédique, de celles qui insistent davantage sur *la fonction* de l'encyclopédie littéraire. Lui-même propose une théorie combinée entre forme et fonction empruntant également à la tradition des *Kulturwissenschaften (sciences de la culture)* avec son versant des sciences des médias[1], qui d'après lui ont contribué avec les approches de l'analyse du discours et le *New Historicism* à mettre en question la théorie des deux cultures pour souligner l'interpénétration de la littérature et de la science[2].

Kilcher, qui n'analyse pas l'encyclopédie *dans* la littérature à travers des motifs, met plutôt l'accent sur les formations d'écriture (*Schreibweise*) et distingue trois paradigmes différentes qui pourtant peuvent se croiser dans un seul texte littéraire: la « texture » d'une part qu'il distingue d'autre part de la « littérature » et enfin de l' « alphabet »[3]. La *littérature* est le terme qu'il utilise pour décrire un type de littérature qui s'ouvre au savoir (la *mathesis*) et qui peut prendre des formes et fonctions de l'encyclopédie - la littérature est ainsi le médium de l'encyclopédie. Le terme dérive ici de l'idée de « lettres », non pas au sens de « belles lettres », mais de toute production écrite. Trois genres correspondent à ce paradigme: l'épopée, le roman et la satire. Si chez Frye et Clark le roman encyclopédique est compris dans l'épopée et la satire[4], Kilcher lui donne ainsi un statut propre. L'essai en revanche ne constitue pas chez lui un genre à part mais « une manière particulière pour le savoir de pénétrer le roman »[5]. L'histoire du roman encyclopédique est présentée à partir de l'exemple allemand en analysant spécifiquement deux moments importants dans le processus de légitimation de ce genre, alors qu'il est en train de devenir une forme littéraire sérieuse : la période

[1] Cf. surtout les travaux de Friedrich Kittler qui a développé le concept de « systèmes d'inscription » (*Aufschreibesysteme*) : Kittler, F. A., *Aufschreibesysteme 1800/1900*, München, 1995. Cf. Raulet, G., ""Sciences de la culture" et "philosophie des médieas"", *La philosophie allemande depuis 1945*, Paris, A. Colin, 2006, pp. 337-347.

[2] Cf. Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"* ; voir aussi le chapitre "Enzyklopädie" dans Baßler, M. et al. (dir.), *Historismus und literarische Moderne*, Tübingen, Max Niemeyer, 1996.

[3] Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, pp. 19 sq.

4 Pour ce qui concerne la satire, les premiers exemples remontent à Ménippe en passant par Erasme, Agrippa, Rabelais et Fischart, Swift jusqu'à Bouvard et Pécuchet de Flaubert.

[5] Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, p. 38.

autour de 1700[1] et surtout celle de 1800 où « 'encyclopédie' et 'encyclopédique' sont des termes qui apparaissent souvent dans les textes »[2]. On le verra au chapitre suivant, le savoir et la notion d'encyclopédie ne sont pas les mêmes dans le baroque qu'au moment des Lumières tardives ou le romantisme et cela se reflète aussi dans le roman. Kilcher l'a également souligné, les réflexions sur le genre romanesque autour de 1800 sont en effet très directement influencées par des écrits tels que *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert et la *Doctrine de la science* (*Wissenschaftslehre)*[3] du philosophe allemand Johann Gottlieb Fichte (1762-1814) qui dans la continuité de Kant cherche à faire de la philosophie une véritable science. Kilcher considère que les paramètres décisifs de cette réflexion sont les catégories qui ont également fondamentalement influencé les Lumières : la nature (biologie, chimie, physique, géologie) et l'homme (anthropologie). Cela donne deux types de roman : le roman comme cosmographie ou biographie encyclopédiques[4]. De la poétique du roman de Friedrich von Blanckenburg de 1774 ressort ainsi clairement la catégorie esthétique du tout « qui en vertu de la mimésis gagne une fonction didactique et encyclopédique »[5] :

> Le poète doit ordonner et enchaîner dans son œuvre les personnages et les évènements entre eux. Ceux-ci doivent maintenant, d'après les conditions évoquées ci-dessus, être liés d'une manière à faire des uns pour les autres la cause et la conséquence ; Cela donnera un tout, dans lequel toutes les parties sont liées entre elles et en relation avec le tout [...]. L'œuvre d'un poète doit être un petit monde qui ressemble autant que possible au grand. Seulement, il nous faut pouvoir voir dans cette imitation du grand monde plus qu'il ne nous est possible dans le grand monde même, en raison de notre faiblesse.[6]

---

[1] Kilcher développe son étude du roman encyclopédique baroque allemand à l'exemple du *Großmüthiger Feldherr Arminius* de Daniel Casper von Lohenstein (1635-1683) : Ibid., pp. 68sq.

[2] Behler, E., *Le premier romantisme allemand*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, pp. 242 sq. (*L'encyclopédie des sciences littéraires et son rapport avec la philosophie*) ; voir aussi Engel, M., *Der Roman der Goethezeit, Bd. 1., Anfänge in Klassik und Frühromantik: Transzendentale Geschichten*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 1993b.

[3] Fichte, J. G., "Über den Begriff der Wissenschaftslehre", "Grundlage der gesammten Wissenschaftslehre", *Fichtes Werke*, Berlin, W. de Gruyter, 1971 ; cf. Bourgeois, B., *L'idéalisme de Fichte*, Paris, 1995 [1968] ; Gueroult, M., *L'évolution et la structure de la doctrine de la science chez Fichte*, Strasbourg, 1982 [1930].

[4] Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, pp. 82 sq.

[5] Ibid., p. 92.

[6] « Der Dichter hat in seinem Werke Charaktere und Begebenheiten unter einander zu ordnen und zu verknüpfen. Diese müssen nun, nach den obigen Voraussetzungen, so unter einander verbunden seyn, dass sie gegenseitig Ursach und Wirkung sind, woraus ein Ganzes entsteht, in dem alle einzelne Theile unter sich, und mit diesem Ganzen in Verbindung stehen […]. Das Werk des Dichters muss eine kleine

Doté d'une fonction de connaissance, de *Bildung*[1], le roman apparaît ainsi comme la forme la plus aboutie d'un nouveau genre encyclopédique, qui non seulement parvient à thématiser plusieurs domaines du savoir, mais constitue également une synthèse de tous les genres littéraires. Les romantiques vont le plus loin dans l'idée encyclopédique et Jean Paul définit le roman même comme « encyclopédie poétique »[2]. Novalis rédige son *Brouillon Général, matériaux pour une encyclopédistique*[3], qui apparaît bien vite comme « le » projet du premier romantisme allemand, à partir d'une collection de matériaux d'origines diverses. Ce projet est étroitement lié à son roman *Heinrich von Ofterdingen*, qui, selon son ami et éditeur posthume Ludwig Tieck, devait être le début d'un cycle censé lui permettre de présenter son point de vue sur la physique, la vie bourgeoise, l'action, l'histoire, la politique et l'amour – *Ofterdingen* exposant celui sur la poésie[4].

Goethe donne au savoir de son époque une place particulièrement importante dans les *Affinités électives*, roman que l'on peut placer dans le contexte de son projet jamais réalisé d'écrire « un roman sur l'univers » (*Roman über das Weltall*)[5]. Kilcher a repéré dans l'accueil du roman trois réactions qui assimilent ce texte à la tradition du roman encyclopédique : Karl Wilhelm Ferdinand Solger (1780-1819), Christoph Martin

---

Welt ausmachen, die der großen so ähnlich ist, als sie es seyn kann. Nur müssen wir in dieser Nachahmung der großen Welt mehr sehen können, als wir in der großen Welt selbst, unsrer Schwachheit wegen, zu sehen vermögen. » von Blanckenburg, F., *Versuch über den Roman*, Stuttgart, Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1965 [1774], p. 314.

[1] Eberhard Lämmert souligne dans sa postface à Blanckenburg l'intention de celui-ci de faire du roman allemand un instrument de formation et d'éducation. Cf. Lämmert, E., "Nachwort", *Versuch über den Roman*, Stuttgart, Metzler, 1965, pp. 543-589, ici p. 550.

[2] Jean Paul, "Vorschule der Ästhetik", *in* N. Miller (dir.), *Sämtliche Werke*, München, Hanser, 1987, § 69 ; Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, pp. 112 sq. et 379 sq. ; aussi Kilcher, A. B., "Enzyklopädische Schreibweisen bei Jean Paul", *in* W. Wiethölter et al. (dir.), *Vom Weltbuch zum World Wide Web - Enzyklopädische Literaturen*, Heidelberg, Winter, 2005, pp. 129-147.

[3] Novalis, "Das Allgemeine Brouillon (Materialien zur Enzyklopädistik 1798/99)", *in* P. Kluckhohn et R. Samuel (dir.), *Schriften*, Stuttgart, 1983 ; Idem, *Le Brouillon général*, Paris, Allia, 2000. Cf. aussi Neumann, G., "Die frühromantische Enzyklopädie. Novalis und sein Konzept des Wissenstheaters", *in* T. Stammen et W.E.J. Weber (dir.), *Wissenssicherung, Wissensordnung und Wissensverarbeitung*, Berlin, Akademie Verlag, 2004, pp. 119-142.

[4] *Tiecks Bericht über die Fortsetzung* in: Novalis, *Heinrich von Ofterdingen*, Stuttgart, Reclam, 2004, pp. 177 sq.

[5] Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, pp. 102 sq.

Wieland (1733-1813) et Jean Paul (1763-1825)[1]. Si Solger et Jean Paul voient l'encyclopédisme de Goethe d'un œil positif, l'ainé et « maître » de Goethe - Christoph Martin Wieland – lui reproche d'y avoir mis trop de savoirs. Il écrit à la duchesse Elisabeth de Solms-Laubach le 15 juin 1810 :

> L'envie d'écrire un roman instructif a poussé l'auteur à avoir recours à presque tous les arts et toutes les sciences ; et à représenter toutes les études à la mode à notre époque, les sciences naturelles, la botanique, l'art du jardin, la chimie, l'architecture, l'art de la décoration, l'art de représenter des tableaux par la mimique ; et Dieu sait quels autres types d'arts ont participé à augmenter un petit ouvrage qui ne compterait sans tous ces épisodes, excroissances et ajouts pas même 16 feuillets pour arriver à deux tomes et 40, je dis bien quarante feuillets, parce que tous ces ajouts, passages intercalés et digressions coûtaient moins d'effort et de peines à l'auteur et parce qu'une bourse avec 400 Louis d'or offert humblement par l'éditeur pèse plus lourd qu'une bourse avec 160 Louis d'or. Ce que la caisse du poète a gagné en pistoles, son roman l'a perdu en valeur intérieure : car même si celui-ci était trois fois meilleur que ce qu'il ne l'est, il ne serait considéré comme une composition qu'à cause de cette surcharge par des accessoires et épisodes étrangers, qui freine le déroulement de l'intrigue et faiblit l'intérêt des lecteurs à l'histoire ; il serait d'autant plus critiquable comme œuvre d'art, parce que ces éléments secondaires sont au fond le meilleur du tout et la seule chose qui pourrait consoler les dames et demoiselles honorables qui se sont laissées inciter par la notoriété du nom de l'auteur à lire ce livre, de la contrariété et du dégoût provoqués par la lecture d'une histoire si bizarre, amorale et scandaleuse, pleine d'inconséquences, d'improbabilités et d'invraisemblances.[2]

---

[1] Cf. Härtl, H., *"Die Wahlverwandtschaften". Eine Dokumentation der Wirkung von Goethes Roman 1808-1832*, Berlin, 1983, Wieland (p. 158-159), Karl Wilhelm Ferdinand Solger (p. 199-202), Jean Paul (p. 151, p. 153, p. 247). Jean Paul se réfère à Goethe (et à Lichtenberg) dans la préface à la deuxième édition de son roman d'éducation et de formation *Loge Invisible* (*Unsichtbare Loge,* 1793) en 1821 en soulignant la richesse des connaissances de Goethe. Jean Paul, *Die unsichtbare Loge*, München, Hanser, 1989, p. 17.

[2] « Die Begierde einen Lehrreichen Roman zu schreiben, hat den Autor sogar verleitet, beinahe alle Künste und Wissenschaften zur Mitleidenheit zu ziehen ; und die sämmtlichen Mode-Studien unsrer Zeit, die Naturwissenschaft, die Botanik, die Gartenkunst, die Chemie, die Baukunst, die Decorationskunst, die Kunst Gemählde durch Mimik darzustellen, und Gott weiß was noch für schöne Künste, haben das ihrige reichlich beigetragen um ein Werkchen welches, ohne alle diese Episoden, Auswüchse und Zuthaten kaum 16 Bogen ausgemacht hätte, in zwei Bändchen und 40 sage Vierzig Bogen auszudehnen, weil alle diese Zuthaten, Einschiebsel, und Abschweifungen den Verfasser wenig Mühe und Kopfzerbrechen kosteten, und ein von dem Verleger demüthig überreichter Beutel mit 400 Ld'or schwerer wiegt als einer mit 160. Was indessen die Casse des Dichters dadurch an blanken Pistolen gewonnen, hat sein Roman an innerm Werth verloren: denn, wenn dieser auch dreimal besser wäre als er ist, so wäre er doch bloß wegen dieser Überladung mit fremdartigen, die Hauptsache ohne Noth aufhaltenden, und das Interesse des Lesers an der Geschichte der Haupt-Personen, theilenden und schwächenden Beiwerken und Episoden, als Composition betrachtet, ein desto tadelhafteres Kunstwerk, weil diese Nebensachen im Grunde doch das Beste des Ganzen sind, und das Einzige, was ehrbare Frauen und Fräuleins, die sich durch den berühmten Nahmen des Autors zum Lesen des Buchs verleiten ließen, für den Verdruß und Eckel an einer so bisarren, mit Inkonsequenzen, Unwahrscheinlichkeiten und Ungereimtheiten so angefüllten, unsittli-

Wieland n'utilise pas dans cette lettre le terme d' « encyclopédie », mais il reproche à Goethe d'avoir voulu insérer dans son roman toutes les « études à la mode », comme « les sciences naturelles, la botanique, l'art du jardin, la chimie, l'architecture, l'art de décorer, l'art de représenter des tableaux par la mimique etc. ». Pour Wieland il s'agit pourtant là d'une stratégie pour gonfler le texte, de vouloir faire des pages qui rapporteraient plus d'argent à Goethe[1]. En même temps Wieland souligne qu'à côté du contenu scandaleux du roman et son côté hétéroclite, les parties qui représentent les « études à la mode » sont encore celles qui sont les plus édifiantes pour les femmes et demoiselles honnêtes qui lisent ce roman. Il reste par ailleurs ambigu en y voyant « un des meilleurs», « un des plus reprochables produits » d'un auteur « génial », mais qui méprise trop son public[2]. Wieland représente ainsi une conception du roman qui insiste sur sa fonction moralisatrice, sans laquelle il ne remplirait aucune fonction utile. Il réduit aussi le lectorat du roman à un public féminin, ce qui s'explique en partie par le fait qu'il écrit ici à une femme, mais reflète également la réalité du roman au début du XIX^{e} siècle en Allemagne. Wieland est encore plus sévère dans une lettre à Karl August Böttiger du 16 juillet 1810 où il se demande comment Goethe a pu appeler son texte un « roman » : « Son livre est un farrago, un mélange de dialogues et de cours sur l'art du jardin, l'architecture, l'art de décoration, la peinture, la sculpture, la musique, l'art mimique et Dieu sait sur combien de types d'art et d'extraits d'autres livres, qui pourraient se trouver aussi bien dans tout autre livre. Ce qui s'y passe ne fait que la quatrième partie du tout si on enlève les excroissances, les ajouts et les enjolivements et combien il manque à rendre ce qu'il fait faire à ces personnages principaux psychologiquement vrai, cohérent et concordant avec ce qu'ils nous en laissent attendre au début »[3]. Le pro-

---

chen und scandalosen Geschichte einiger maßen entschädigen kann. » In Härtl, *"Die Wahlverwandtschaften". Eine Dokumentation der Wirkung von Goethes Roman 1808-1832*, p. 158-159. Ma traduction.

[1] On verra au chapitre III à propos de la sympathie et des affinités qu'il y a une grande proximité de motifs entre les *Affinités électives* et le très beau cycle de nouvelles qu'est *Das Hexameron von Rosenhain* de Wieland paru quatre ans avant le roman de Goethe. Cette réaction vive de Wieland viendrait-elle d'une trop grande proximité entre les deux auteurs qui par ailleurs ne se manifeste pas pour la première fois ? Cf. à propos de la relation Goethe – Wieland : Cf. Sengle, F., "Wieland und Goethe", *in* F. Sengle (dir.), *Arbeiten zur Deutschen Literatur. 1750-1850*, Stuttgart, 1965, pp. 24-45.

[2] In : Härtl, *"Die Wahlverwandtschaften". Eine Dokumentation der Wirkung von Goethes Roman 1808-1832*, p. 137.

[3] « Sein Buch ist ein farrago, ein Mischmasch von Dialogen und Vorlesungen über Gartenkunst, Baukunst, Decorationskunst, Mahlerei, Bildnerei, Musik, Mimische Kunst, u. Gott weiß über wie vielerlei

jet encyclopédique des romanciers du début du XIX[e] siècle est donc encore marqué par l'ambivalence. La dimension amorale du savoir va difficilement avec la fonction d'éducation du roman. Paradoxalement, d'une certaine manière, c'est moins la fonction de connaissance de la littérature, que la dimension éthique de la science qui pose ainsi problème à la littérature. On aura l'occasion de voir la réponse que Goethe lui-même apporte à ce débat dans son œuvre.

Comment les idées sur le roman encyclopédique ont-elles évolué au moment de la parution de *Bouvard et Pécuchet* ? Guy de Maupassant, « disciple » de Flaubert, qui rédige une des premières réactions à la publication du roman dans *Le Gaulois* du 6 avril 1881, se sert effectivement de l'adjectif « encyclopédique » pour le décrire. Même si il ne s'agit pas d'une critique négative comme celle de Wieland, au contraire, la qualification d' « encyclopédique » est accompagnée d' « étrange »[1]:

> Le dernier roman de Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, vient de paraître chez l'éditeur Alphonse Lemerre. De toutes les œuvres du magnifique écrivain, celle-ci est assurément la plus profonde, la plus fouillée, la plus large ; mais, pour ces raisons mêmes, elle sera peut-être la moins comprise.
> Voici quels sont l'idée et le développement de ce livre étrange et encyclopédique, qui pourrait porter comme sous-titre : « Du défaut de méthode dans l'étude des connaissances humaines.[2]

L'encyclopédique dans le roman fait donc encore problème. Il faut dire que le roman de Flaubert est d'autant plus extraordinaire qu'il s'inscrit aussi dans « le paradigme de l'*alphabet* » car le texte prend même la forme du dictionnaire et s'ordonne alphabétiquement sous forme de *Dictionnaire des idées reçues*[3]. Kilcher le range par ailleurs dans la catégorie de la satire ménippéenne, qui prolonge l'œuvre de Jean Paul plutôt que celle de Goethe dans la critique de l'encyclopédie bourgeoise[4]. La recherche

---

Künste, und von Auszügen aus andern Büchern, die eben so gut in jedem andern stehen könnten. Was darin geschieht, machte, wenn es von den Auswüchsen, Beiwer[ken] und Verzierungen abgesondert würde, kaum den vierten Theil des Ganzen aus, und wie viel fehlt daran, daß das, was geschieht, was er seine Hauptpersonen thun läßt, psychologisch wahr, zusammenhängend, und mit dem, was er uns anfangs von ihnen erwarten ließ, übereinstimmend sei ? ». In : Ibid., p. 165, ma traduction.

[1] In : Leclerc, Y., *Correspondance Flaubert-Maupassant*, Paris, Flammarion, 1993, p. 283-286. Voir également Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, pp. 441 sq., où Dord-Crouslé présente aussi les réactions critiques d'Auguste Sabatier, d'Henry Céard et de Barbey d'Aurevilly.

[2] Leclerc, *Correspondance Flaubert-Maupassant*, p. 283.

[3] Cf. Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, p. 20 et p. 164.

[4] Cf. Ibid., pp. 164 sq.

récente sur ce roman montre que le troisième paradigme de Kilcher, la *texture*, à savoir le remplacement des formes poétiques modernes par des écritures fragmentaires et combinatoires, parfois présentées dans des formes anti-classiques, pourrait également correspondre au projet romanesque flaubertien. Les liens et renvois entre les trois parties du roman ont en effet quelque chose de rhizomatique[1]. Ce terme de « texture » est applicable aux écrits de Jean Paul, mais aussi au réseau chez Calvino, à l'encyclopédie d'Umberto Eco et au rhizome de Guattari et Deleuze. Italo Calvino fait par ailleurs partie à côté de Raymond Queneau[2] et Borges avec sa *Défense de « Bouvard et Pécuchet »*[3] des voix originales parmi les romanciers du XX^{e} siècle qui se sont élevées pour valoriser le dernier roman de Flaubert en se servant justement de la notion de « roman encyclopédique ». Raymond Queneau écrit ainsi en 1947 une préface à *Bouvard et Pécuchet* pour les éditions du Point-du-Jour[4] dans laquelle il souligne la portée encyclopédique de ce roman. Avec la caractérisation de « roman 'encyclopédique' »[5] il semble vouloir faire droit à Flaubert, qui, comme il l'explique, ne voulait pas faire un « roman pur et simple »[6]. Cette fameuse préface est, comme le souligne Italo Calvino plus tard, « le fruit d´une longue attention portée à ce roman-encyclopédie »[7] et représente par ailleurs un tournant dans la réception de cette œuvre restée longtemps à l'écart de la critique

[1] Cf. Ibid., p. 21.

[2] Queneau fut aussi encyclopédiste « professionnel » lorsqu'il dirigea *l'Encyclopédie de la Pléiade* (à partir de 1951) et l'idée encyclopédique lui fut chère toute sa vie. Cette vocation encyclopédique se montre également dans ses propres oeuvres « littéraires ». Déjà au début des années trente Queneau a fait un travail de recherche à la Bibliothèque Nationale sur des « fous littéraires ». Ce travail était intitulé par Queneau *Encyclopédie des sciences inexactes*, ou - à un stade précédent et au moment où il essaie de le publier, c'est-à-dire en 1934 - *Aux confins des ténèbres* avec le sous-titre *Les fous littéraires français du XIXe siècle.* N'arrivant pas à publier ces recherches, il intègre des extraits dans son roman *Les Enfants du Limon* publié en 1938. Dans ce roman il y a un personnage de nom de Chambernac qui compose une encyclopédie (fictive) à laquelle il donne le titre « Encyclopédie des sciences inexactes », avec comme sous-titre : « Aux confins des ténèbres ».

[3] Borges, J. L., "Défense de Bouvard et Pécuchet", *Oeuvres complètes I*, Paris, Gallimard, 1993, p. 260-264. Ce texte fut publié pour la première fois en 1954.

[4] Publié dans : Queneau, R., *Bâtons, chiffres et lettres*, Paris, Gallimard, 1965, pp. 93-117.

[5] Ibid., p. 104.

[6] Ibid., 107.

[7] Calvino, I., "La philosophie de Raymond Queneau", *Pourquoi lire les classiques*, Paris, Seul, 1996, pp. 209-227, ici p. 219.

pour gagner au fil du temps de plus en plus « l´aspect d´une rupture et d´un changement significatifs »[1].

C'est aussi Raymond Queneau qui a dû transmettre son admiration pour *Bouvard et Pécuchet* à Italo Calvino – membre comme lui de l'Oulipo – pour qui celui-ci est le roman encyclopédique par excellence. Calvino emploie ce terme dans un des textes qu'il a écrit à la fin de sa vie, dans « *Six memos for the next millennium* » préparés à l'occasion d'une séries de conférence à l'Université de Harvard[2], intitulés respectivement : 1. *Lightness*, 2. *Quickness*, 3. *Exactitude*, 4. *Visibility*, 5. *Multiplicity* et 6. *Consistency*. La cinquième leçon est en fait consacrée plus spécifiquement au « roman contemporain en tant qu'encyclopédie, en tant que moyen de connaissance, et surtout en tant que réseau reliant les faits, les personnes et les choses »[3]. Calvino fait « une apologie du roman comme grand réseau »[4]. Il compare Carlo Emilio Gadda à un autre « écrivain-ingénieur » Robert Musil et son roman *L'Homme sans qualités* qui « donne l'impression de tout comprendre dans la multiplicité des codes et des niveaux sans s'y impliquer jamais ». Après avoir fait allusion à la *Recherche* de Proust et à l'intention de Goethe d'écrire un « roman sur l'univers » (*Roman über das Weltall*)[5], il arrive au « roman le plus encyclopédique qui ait jamais été écrit »[6], *Bouvard et Pécuchet*, qu'il voit comme une perle sur le collier des « œuvres majeures ».

> Le scepticisme de Flaubert, son infinie curiosité aussi pour tout le savoir humain accumulé au fil des siècles, telles sont les qualités que feront leurs les plus grands écrivains du XX^{e} siècle ; mais dans leur cas, je parlerais plutôt de scepticisme actif, de sens du jeu et du pari, de recherche obstinée des relations à établir entre discours, méthodes et niveaux. La connaissance conçue comme multiplicité, voilà le fil qui relie les œuvres majeures : aussi bien

[1] Schulz-Buschhaus, U., "Der historische Ort von Flauberts Spätwerk. Interpretationsvorschläge zu Bouvard et Pécuchet", *Flaubert. Die Rhetorik des Schweigens und die Poetik des Zitats*, Münster, Lit, 1995a, pp. 105-119, ici p. 106.

[2] Il est mort avant d'avoir pu les prononcer.

[3] Calvino, I., *Leçons américaines*, Paris, Seuil, 2001, p. 169.

[4] Ibid., p. 193.

[5] Qu'il énonce dans une lettre à Charlotte de Stein en 1781. Cf. à ce propos le chapitre « Goethes und Schellings Weltall-Projekte » dans Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, p. 54 sq. où Kilcher explique de plus près ce projet qui s'inscrit dans l'idée de Goethe de vouloir faire à l'exemple de Lucrèce (*De rerum natura*) un poème de la nature (Naturgedicht), projet qui n'a donné que de productions ponctuelles comme par exemple son travail sur le granit, le poème sur la métamorphose des plantes ou le poème sur le magnétisme.

[6] Calvino, *Leçons américaines*, p. 180.

> celle du modernisme, comme on l'appelle, que celles du mouvement dit *postmodern*. Et ce fil, sans plus me soucier des étiquettes, j'aimerais qu'on continuât de le dévider au cours du prochain millénaire.[1]

A cet égard, l'intérêt des perspectives dégagées par Kilcher est bien de proposer une série d'outils conceptuels puissants au sein d'une théorie textuelle. Si Kilcher présenté un large aperçu historique de la littérature encyclopédique, il n'a pas pu analyser en détail les textes mêmes. Ces analyses ont en revanche été proposées pour *Bouvard et Pécuchet* dans deux monographies récentes de Stéphanie Dord-Crouslé[2] et Dietrich Scholler[3]. Leur point commun réside dans leur approche intertextuelle. Autrement dit, l'un et l'autre prennent plus au sérieux que leurs devanciers les ouvrages cités dans le texte et essaient d'inclure leur contexte socio-historique dans l'analyse littéraire. Ainsi Dord-Crouslé a-t-elle par exemple analysé en détail les *Encyclopédies Roret* mentionnées dans le roman ou utilisées par Flaubert pour préparer l'écriture - je reviendrai sur ce point dans le prochain chapitre. Scholler s'intéresse plus particulièrement aux hypotextes dans le domaine de l'agronomie, l'agro-alimentaire et l'occultisme. Si Dord-

[1] Ibid., p. 183.

[2] Dord-Crouslé, S., *Bouvard et Pécuchet de Flaubert: une "encyclopédie critique en farce"*, Paris, Belin, 2000 ; voir aussi sa thèse : Dord-Crouslé, S., *Bouvard et Pécuchet et la littérature. Étude génétique et critique du chapitre V de Bouvard et Pécuchet de Flaubert*, Paris, Université Paris 8, 1998 ; Dord-Crouslé a également édité le roman dans la collection GF Flammarion : Flaubert, *Bouvard et Pécuchet* (dernière édition en 2008). La particularité de Dord-Crouslé dans son livre paru en 2000 consiste à mettre au centre une critique du savoir. Il s'agit d'une approche épistémologique qui réfléchit le statut du savoir. Dord-Crouslé analyse la manière singulière dont Flaubert s'est affronté aux savoirs et elle explique la position générale qu'occupe la science dans la pensée et la pratique de l'écrivain. Elle montre que les aventures des deux personnages sont construites comme une quête dont l'objet est le savoir. Ainsi le roman, par la représentation qu'il offre des savoirs, construit une épistémologie critique au sein de laquelle le savoir perd tout prestige. « C'est ce paradoxe constitutif du savoir (à la fois infiniment désirable et toujours insaisissable) que Flaubert a voulu mettre en scène dans son dernier roman, posthume et inachevé, *Bouvard et Pécuchet*. » Dord-Crouslé, *Bouvard et Pécuchet de Flaubert: une "encyclopédie critique en farce"*, p. 5.

[3] Scholler, *Umzug nach Encyclopaedia*; aussi Scholler, D., ""Mais on ne voit chez vous que des choses lugubres!" - Enzyklopädische Sichtbarkeit in Flauberts *Bouvard et Pécuchet*", *Philologie im Netz*, 1, 1997, pp. 43-62; Scholler, D., *Die Idee der Enzyklopädie in Flauberts Bouvard et Pécuchet*, Staatsexamensarbeit, Freie Universität Berlin, 1991 ; et plus récemment Scholler, D., "Flauberts Bouvard et Pécuchet im Spiegel der Forschung, Teil I (1881–1999)", *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 116.2, 2006 ; Scholler, D., "Flauberts Bouvard et Pécuchet im Spiegel der Forschung, Teil II (2000–2004) ", *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 117.2, 2007, p. 133–158 ; Scholler, D., "Frivole Enzyklopädistik: Voltaire, Flaubert, Calvino", *Comparatio*, 1.2, 2009, p. 339–356 ; Scholler distingue dans son livre de 2002 une macrostructure d'une microstructure encyclopédique dans le roman de Flaubert. Pour lui le roman « actualise dans une structure textuelle profonde des éléments topiques d'un discours encyclopédique et non pas seulement ceux qui sont typiques pour le XIX^{e} siècle ». (p. 9) Cette macrostructure passe de l'affection (l'envie d'apprendre, l'initiation au savoir) à la réception (il étudie des « scénographie intertextuelles » comme le dialogue, le savant, l'expérience) et l'application (Bouvard et Pécuchet comme guides de musée, comme pédagogues et comme écrivains). On y reviendra.

Crouslé vient de la génétique de texte[1] et de l'épistémocritique[2], Dietrich Scholler s'inscrit plus dans une approche de l'histoire culturelle. Les deux auteurs sont à situer dans l'héritage de Foucault par leur utilisation de la notion de « savoir ». Par contraste, parce que je propose une ouverture vers le domaine germanophone et Goethe en particulier, il me semble que je peux apporter un nouveau regard sur ce roman « encyclopédique » exceptionnel. Je montrerai que l'encyclopédisme de Flaubert est certes unique, mais qu'il n'est pas le seul romancier à avoir pensé ensemble le savoir (et ses limites), son fonctionnement social et la littérature. Une vision comparatiste ne peut qu'élargir la perspective[3].

Vers un modèle graduel du roman encyclopédique

On peut compléter ces approches en en faisant converger les outils d'analyse dans l'esprit des sciences de la culture : une analyse du texte littéraire qui à travers ses personnages, ses lieux, sa langue (ses dialogues et ses métaphores) véhicule et met en question le savoir (son autorité) et une recherche historique qui s'intéresse au type du savoir qui est véhiculé (ses origines, ses représentants, ses livres) dans le texte romanesque.

Je propose ainsi une grille d'analyse descriptive qui met également en évidence la portée critique des textes littéraires par rapport au savoir. Les éléments se rapportant particulièrement à la portée critique de l'analyse sont précédés par une flèche et s'inspirent non seulement des travaux que je viens de présenter, mais aussi de l'article de Paul Michel évoqué plus haut[4]. Je parle de modèle graduel pour souligner qu'un texte peut être plus ou moins encyclopédique, que plus ou moins d'éléments formels et thématiques font qu'il ressemble à une encyclopédie.

---

[1] Voir les travaux issus de l'ITEM et l'Equipe Flaubert (http://www.item.ens.fr/index.php?id=13818) ainsi que du Centre Flaubert de l'Université de Rouen sous la direction d'Yvan Leclerc : http://flaubert.univ-rouen.fr/

[2] Dord-Crouslé renvoie à Pierssens et Dahan-Gaida, Dord-Crouslé, *Bouvard et Pécuchet de Flaubert: une "encyclopédie critique en farce"*, note p . 61.

[3] J'ai déjà entrepris une analyse comparative entre le dernier roman de Flaubert et un roman du romancier français contemporain Michel Rio, Cf. Haberl, H., "Wissen erzählen. Die Enzyklopädie in literarischen Texten", *in* H. Hrachovec et al. (dir.), *Kleine Erzählungen und ihre Medien*, Wien, Turia + Kant, 2004, pp. 75-89 ; paru également dans la revue électronique *Philologie im Netz*, 25/2003, pp. 47-60.

[4] Michel, "Nihil scire felicissima vita. Wissens- und Enzyklopädiekritik in der Vormoderne".

1. L'analyse peut porter sur l'action du texte et mettre en évidence une macrostructure encyclopédique, c'est-à-dire une trame narrative qui rend compte d'une initiation au savoir, depuis l'étude (réception/acquisition) jusqu'à son application et sa transmission. Cette trame est la structure globale des romans de formation (voir chapitre V).

> → la critique de l'encyclopédisme peut être représentée par la mise en question (ou la parodie) d'une telle macrostructure, comme par exemple en mettant en scène de mauvais précepteurs, des élèves atypiques (comme Ottilie, Bouvard et Pécuchet) ou des *curricula* insensés que doivent subir les élèves.

2. L'analyse peut porter sur les personnages, la constellation et l'hiérarchie des personnages : dilettantes vs. érudits, encyclopédistes, élèves etc. On peut distinguer d'un côté les représentants du savoir (le savant[1], l'ingénieur, le parisien, le médecin, le prêtre) et de l'autre les représentants du non-savoir (le dilettante, le provincial, le néophyte, l'apprenti, l'autodidacte, l'étudiant). Il faudrait aussi se poser la question de savoir « quel personnage a, n'a pas, perd, crée, acquiert, montre, fait circuler du savoir, avec, à la clef, quelles conséquences romanesques ? ».[2] Quelle fonction est attribuée au savoir : succès ou échec du savoir ? Comment sont montrées expérience individuelle du personnage versus l'autorité du livre et l'autorité des institutions ? (voir chapitre V)

3. L'analyse peut porter sur l'espace mis en scène par le roman, les lieux du savoir (musées, laboratoires, jardin etc.) en tant que « scénographies intertextuelles »[3]. (voir chapitre IV)

4. L'analyse peut porter sur les objets du savoir (livres, encyclopédies, dictionnaires, lettres) et se poser la question de leur statut, leur rôle dans le texte.

> → la critique peut surgir de la divergence entre savoir des livres et savoir « expérimental » des personnages (voir Ottilie, Bouvard et Pécuchet), entre théorie et pratique.

5. L'analyse peut s'efforcer de mettre en évidence des classifications dans le texte. Y a-t-il des gestes classificatoires ? Des discussions autour d'un classement ?

---

[1] Cf. Noiray, J., "Figures du savant", *Romantisme*, 100, 1998, pp. 143-158.

[2] Hamon, "Du savoir dans le texte", p. 492.

[3] Cf. Scholler, *Umzug nach Encyclopaedia*, p. 88.

→ la critique peut porter sur des taxonomies qui ne correspondent pas aux nécessités d'un classement ; le texte peut ainsi provoquer un comique qui se base sur l'inanité des critères de classement.

6. L'analyse peut s'arrêter à la question de savoir de quel savoir s'agit-il concrètement dans le texte ? Le savoir est-il attribuable à une discipline, à une personne (chercheur ou savant particulier) ? Est-ce un savoir contemporain de l'auteur ou un savoir d'une autre époque ?

7. L'analyse peut porter sur les paroles des personnages, surtout les dialogues, forme par excellence pour faire circuler le savoir dans le texte ; on analysera l'utilisation d'une certaine nomenclature, mais aussi les différences entre paroles sans médiation (style direct) et paroles narrativées ainsi que des paroles transposées au style indirect ou style indirect libre ; (voir chapitre III)

→ la critique peut porter sur ce jeu entre voix du personnage et voix du narrateur, voire même voix d'un livre cité et ainsi mettre en question des vérités.

8. L'analyse peut porter sur une imagerie encyclopédique, c'est à dire des métaphores de la carte géographique, du labyrinthe, de l'arbre, de la chaîne. (voir chapitre II et IV)

9. Le texte peut prendre la forme d'une encyclopédie ou d'un dictionnaire, c'est-à-dire imiter la structure alphabétique[1]

→ la critique peut être satirique et se moquer du catalogage, de la forme alphabétique ou produire un jeu avec des renvois

→ le texte peut jouer, dans ses entrées, sur le fictionnel et le factuel (le vrai et le faux)

→ la critique peut se dévoiler dans des « galimatias », c'est-à-dire dans la divergence entre l'insignifiance (ou même l'obscénité) d'un objet et son déploiement exagéré dans une encyclopédie (voir certains entrées du *Dictionnaire des idées reçues*)

10. Le texte peut jouer sur la linéarité et l'éclatement (digressions). Il peut par exemple contenir des énumérations particulièrement longues et ainsi montrer plus ou moins visiblement son montage, le montage étant un procédé littéraire très proche de l'encyclopédie par son geste collectionnant.

[1] C'est ce que font Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique*, Flaubert dans son *Dictionnaire des idées reçues* ou Andreas Okopenko dans son *Lexikonroman.*

→ la critique peut ainsi se refléter dans un style anti-systématique qui évite l'affirmation; le texte peut accepter des contradictions et même les souligner ; le fragmentaire, le provisoire, le réversible, est plus important que n'importe quelle *dispositio*. Le fragment et l'aphorisme peuvent être l'expression d'une telle lassitude à l'égard des systèmes.

Ces outils théoriques et ce questionnement mis en place, nous pouvons maintenant nous confronter au discours encyclopédique tel qu'il est développé sous la plume des encyclopédistes et des écrivains, en commençant par l'histoire de l'encyclopédisme.

CHAPITRE II. L'IDEE ENCYCLOPEDIQUE AUX XVIII^{E} ET XIX^{E} SIECLES

> L'ordre est une notion humaine. Dans la vraie nature il n'y a ni ordre ni le désir d'ordre. Même le cerveau humain, parce qu'il relève de la nature, ne contient pas d'ordre ; pourtant il renferme un sens de l'ordre, une envie d'ordonner d'une manière méthodique d'abord le savoir d'une certaine discipline puis tout le savoir, de l'avoir dans un système, de transmettre à la génération future tout l'édifice intellectuel dans une encyclopédie.
> (Fritz Mauthner, *Wörterbuch der Philosophie*)[1]

Ce chapitre cherche à définir et situer l'encyclopédie, l'encyclopédisme et l'encyclopédique au croisement de l'histoire littéraire et de celle des idées. Pour l'approcher dans la pluralité de ses formes et figures en général et dans les textes de mon corpus en particulier, je me propose d'examiner les définitions ou plutôt les auto-définitions qu'en ont donné les textes programmatiques des encyclopédistes, depuis ceux qui s'impliquèrent dans le débat important sur la meilleure manière d'ordonner les connaissances humaines au XVI^{e} siècle – lequel introduit le terme « encyclopédie » dans la langue moderne en France et en Allemagne -, jusqu'aux grands projets des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Il s'agira à la fois, dans la perspective d'une histoire culturelle, de donner un premier aperçu du « mouvement » encyclopédiste du XVI^{e} au XIX^{e} siècle

[1] « Ordnung ist ein Menschenbegriff. In der wirklichen Natur gibt es weder Ordnung noch den Wunsch nach Ordnung. Auch im Menschenhirn, weil es wirkliche Natur ist, gibt es keine Ordnung ; wohl gibt es aber da einen Ordnungssinn, eine Sehnsucht, zuerst das Wissen um eine bestimmte Disziplin, dann alles Wissen überhaupt methodisch zu ordnen, in einem System beisammen zu haben, das ganze Wissensgebäude der kommenden Generation in einer Encyklopädie zu übergeben. » Mauthner, F., "Encyklopädie", *Wörterbuch der Philosophie. Neue Beiträge zu einer Kritik der Sprache. T. 1*, Zürich, Diogenes, 1980, pp. 251-266, ma traduction. Je remercie Franck Lemonde d'avoir attiré mon attention sur ce dictionnaire.

et, dans la perspective d'une histoire des connaissances, de mettre en évidence les dimensions cognitives de ses projets. Je me penche pour cela plus en détail sur quelques « monuments » de l'histoire des dictionnaires et des encyclopédies : le dictionnaire de Bayle en France, celui de Zedler en Allemagne, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, en m'appuyant sur les préfaces ou introductions que leur ont données leurs auteurs ou, pour ce qui concerne le projet de Diderot et d'Alembert, sur les articles qu'ils ont publiés dans leur propre *Encyclopédie* – Article « Encyclopédie » de Diderot, Article « Dictionnaire » de d'Alembert. L'histoire comparée de l'*Encyclopédie* et du dictionnaire de Zedler, qui a jusqu'à présent suscité moins de travaux, m'apparaît en effet comme un moyen fécond d'aborder l'imaginaire encyclopédique du XVIII^{e} siècle.

Si le contexte socio-institutionnel de l'élaboration et de la publication des grands projets encyclopédiques a été souvent décrit par les historiens des encyclopédies[1] et du livre[2], on a en effet jusqu'à présent moins prêté attention à cet imaginaire encyclopédique. Ce chapitre doit permettre de développer une première analyse de ses contours avant, dans les chapitres suivants, d'en examiner les conséquences jusqu'au cœur des textes littéraires. J'aimerais ainsi comprendre quelles images l'homme invente pour décrire sa soif de savoir et son appétit de connaissances – le voyage, le voyageur, l'arbre qui pousse, la mappemonde -, mais aussi pour désigner les limites de son savoir et ses dangers – les labyrinthes. Quelles images utilise-t-on pour « figurer » le projet totalisant, le tout – la chaîne, le cercle, l'arbre, la mappemonde – et son contraire, le scepticisme ? Comment sont représentés le geste de stocker tout le savoir et l'idée de sa transmission ? Et en m'appuyant sur l'analyse magistrale que le philosophe allemand Hans Blumenberg a donnée de l'histoire de la métaphore du livre de la nature dans son

[1] Cf. Kafker, F. A. (dir.), *Notable Encyclopedias of the Seventeenth and Eighteenth Centuries: Nine Predecessors of the Encyclopédie*, Oxford, Voltaire Foundation (= Studies on Voltaire 194), 1981 ; Idem (dir.), *Notable Encyclopedias of the Late Eighteenth Century: Eleven Successors of the Encyclopédie*, Oxford, Voltaire Foundation (= Studies on Voltaire 315), 1994 ; Collison, R., *Encyclopaedias: Their History throughout the Ages. A biographical guide with extensiv historical notes to general encyclopaedias issued throughout the world from 350 B.C. to the present day*, New York, London, 1964 ; en Allemagne : Lehmann, E. H., *Geschichte des Konversationslexikons*, Leipzig, 1934 ; Wendt, B., *Idee und Entwicklungsgeschichte der enzyklopädischen Literatur. Eine literarisch-bibliographische Studie*, Würzburg, 1941 ; Zischka, G. A., *Index lexicorum. Bibliographie d. lexikal. Nachschlagewerke*, Wien, 1959.

[2] Cf. Wittmann, R., *Geschichte des deutschen Buchhandels. Ein Überblick*, München, Beck, 1999 ; Rautenberg, U. (dir.), *Reclams Sachlexikon des Buches*, Stuttgart, Reclam, 2003 ; Chartier, R. et H.-J. Martin, *Histoire de l'édition française. II. Le livre triomphant. 1660-1830*, Paris, Fayard, 1990 [1984].

ouvrage *La lisibilité du monde*[1], j'aimerais saisir l'évolution des images de l'encyclopédie et de l'encyclopédisme en reflet d'une réalité changeante. Ces analyses permettront dans les chapitres suivants de comprendre comment ces images sont présentes et littéralement prises dans les intrigues des romans.

Les fonctions et les buts des encyclopédies, tels qu'ils apparaissent sous la plume de leurs auteurs, peuvent être résumés par trois gestes : rassembler, classer, donner accès[2]. Le geste de « rassembler » correspond à la question de l'archive dans sa dimension matérielle, « classer » renvoie à celle des manières de stocker et « donner accès » vise la pédagogie. J'insiste également sur la portée critique des projets encyclopédiques, c'est-à-dire sur les doutes des encyclopédistes et le questionnement du faire encyclopédique, sur le questionnement sur la validité et l'accès à l'archive.

Une dimension de cette analyse concernera le recours des écrivains aux écrits encyclopédiques comme source d'inspiration. Ils y trouvent en effet aussi bien une documentation technique que des connaissances sur les mentalités et les pratiques culturelles, qu'ils transforment les uns et les autres en épisodes romanesques. Comme le souligne Henri Mitterand à propos de Zola et de son lien étroit avec le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle de Pierre Larousse*, cette référence se manifeste sous diverses formes et à divers niveaux dans le texte littéraire : « le document factuel, le motif narratif, le thème, l'aphorisme, l'exemple, la citation, la figure, les stéréotypes, les modèles et contre-modèles, l'histoire, la légende »[3]. J'analyse dans ce chapitre les rapports directs ou indirects de Goethe et Flaubert aux projets encyclopédiques de leur époque. Goethe était historiquement très proche de Diderot et d'Alembert. On verra cependant que son rapport au mouvement encyclopédiste était assez complexe et que la lecture qu'il en avait a évolué au cours du temps. Flaubert quant à lui ne se réfère plus prioritairement à cet héritage culturel du XVIII^e siècle, mais il est confronté à un nouveau type d'écrits encyclopédiques : les encyclopédies de type « pratique » ou « utilitaire », comme *l'Encyclopédie Roret*, les lexiques de conversation et les dictionnaires encyclo-

[1] Blumenberg, H., *Die Lesbarkeit der Welt*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986 [1981].

[2] Schaer, R. (dir.), *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXIe siècle*, Paris, Bibliothèque nationale de France/Flammarion, 1996, p. 16.

[3] Mitterand, H., "Zola et le Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle de Pierre Larousse", *in* J. Pruvost et al. (dir.), *Pierre Larousse. Du Grand Dictionnaire au Petit Larousse.*, Paris, Champion, 2002, pp. 115-125, ici pp. 124-125.

pédiques de vulgarisation comme celui de Larousse, qui proposent une nouvelle représentation du savoir par spécialité ou discipline. Le statut éditorial complexe du dernier roman de Flaubert rapproche aussi le roman d'une encyclopédie de la bêtise humaine. La forme du roman rejoint ici celle de l'encyclopédie. Les limites entre littérature et encyclopédie s'estompent.

2.1 Des premières Lumières à *l'Encyclopédie*

L'encyclopédie des premières Lumières

Avant d'explorer l'imaginaire encyclopédique, il faut brièvement retracer les origines socio-historiques du projet porté à son point d'achèvement par les encyclopédistes du XVIII[e] siècle. Dans l'article éponyme de l'*Encyclopédie*, Diderot explique ainsi l'étymologie du mot « encyclopédie » :

> Ce mot signifie enchaînement de connaissances ; il est composé de la préposition grecque *ἐν*, en, et des substantifs *κύκλος*, cercle, et *παιδεία*, connaissances. (*Enc.* V, p. 635)

L'histoire de ce terme est en réalité énigmatique. Comme le suggère Diderot, il ne se trouve pas sous sa forme actuelle dans le lexique grec. On y trouve en revanche l'expression *enkyklios paiedeia* comprenant les éléments « circulaire », « cercle, cycle », « éducation » et « enfant »[1]. Le mot composé latin *encyclopaedia* est formé à la fin du XV[e] siècle. Il semble qu'il s'agisse alors d'un néologisme, utilisé dans des traductions du grec, sur le modèle de l'expression latine *orbis disciplinarum*[2].

Dans un livre sur l'histoire de la notion d'encyclopédie, le philosophe allemand Ulrich Dierse précise que jusqu'au milieu du V[e] siècle av. J.C. les termes grecs *enkyklios paiedeia* ne signifiaient pas « le cercle du savoir », comme on les traduit habituellement, mais désignaient un mode d'enseignement fondé sur une disposition des élèves

[1] Meschonnic, *Des mots et des mondes*, p. 213.

[2] Cf. Vogelsang, K., "Zum Begriff "Enzyklopädie"", *in* T. Stammen et E.J.W. Weber (dir.), *Erscheinungsformen der europäischen Enzyklopädie von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Berlin, Akademie Verlag, 2004, pp. 15-24, ici pp. 19-20.

en chœur[1]. En dehors de ce sens spatial, l'adjectif *enkyklios* peut toutefois être également compris dans un sens temporel et renvoie alors à quelque chose qui revient régulièrement. Le grammairien Aristophane de Byzance (III^{e}/II^{e} siècle av. J.C.) l'utilisait ainsi dans le sens du parcours d'un curriculum ou de la série ordonnée des disciplines auquel il fallait se plier au cours de la formation. Comme dans le sens précédent, le mot met ici l'accent sur la manière de transmettre un savoir. Il peut toutefois aussi renvoyer aux contenus de ce savoir, c'est-à-dire aux matières enseignées ou aux manières de les articuler. L'image du cercle renvoie alors à celle d'un ensemble fermé : elle signifie que certaines matières font partie du « programme » et que d'autres en sont exclues. Le concept d'encyclopédie signifierait dès lors une sélection dans l'ensemble du savoir. On peut cependant également comprendre l'encyclopédie comme un « enchaînement », c'est-à-dire une suite à l'intérieur de laquelle les matières s'appuient les unes sur les autres, comme les maillons d'une chaîne, formant ainsi une unité et un cercle[2]. C'est cette idée de la chaîne que Michel Foucault évoque à propos de l'*épistémè* de la ressemblance[3], mais avant lui Arthur O. Lovejoy dans *The Great chain of Being*[4]. Elle traduit l'idée d'un ordre du monde comme un continu sans failles. L'image de la chaîne, de l'enchaînement, de la liaison ou de la continuité est une des métaphores importantes du projet encyclopédique à côté et en opposition à l'arbre et à l'imagerie géographique, on y reviendra.

Les termes d'*enkyklios paideia* peuvent donc donner lieu à des interprétations diverses, mais de façon générale c'est plutôt à une restriction consciente de la gamme des savoirs pour des raisons pédagogiques qu'ils renvoient dans un premier temps. Autrement dit, cette notion grecque serait l'équivalent des *septem artes liberales*, qui, dans le système d'enseignement médiéval et classique, formaient la base des connaissances à maîtriser avant de pouvoir passer aux facultés supérieures[5]. Il faut noter par ailleurs que

[1] Dierse, *Enzyklopädie*, p. 23 ; sur l'histoire de la notion voir aussi Henningsen, J., ""Enzyklopädie". Zur Sprach- und Bedeutungsgeschichte eines pädagogischen Begriffs", *Archiv für Begriffsgeschichte*, 10, 1966, pp. 271-362.

[2] Cf. Vogelsang, "Zum Begriff "Enzyklopädie"", ici p. 17.

[3] Foucault, *Les mots et les choses*, p. 32 sq.

[4] Lovejoy, A. O., *The great chain of being: a study of the history of an idea*, Cambridge (Mass.); London, Harvard university press, 1964.

[5] Cf. Chatelain, J.-M., "Du Parnasse à l'Amérique: l'imaginaire de l'encyclopédie à la Renaissance et à l'Age classique", *in* R. Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXIe siècle*, Paris, Bibliothèque nationale de France / Flammarion, 1996, pp. 156-163.

cet enseignement excluaient les *bánausai téchnai* (les métiers), qui ne seront mis en valeur et associés au concept d'encyclopédie qu'au XVIII[e] siècle – et ce sera au demeurant l'une des grandes innovations et l'un des éléments importants du succès de l'entreprise de Diderot et d'Alembert grâce en particulier aux jeux de planches accompagnant les articles relevant de ces domaines.

On le sait, c'est en 1532, dans le chapitre XX du *Pantagruel* de François Rabelais que le mot « encyclopédie » apparaît pour la première fois dans un texte imprimé en français[1]. Le premier écrivain français à l'utiliser paraît cependant être Guillaume Budé, qui l'introduit dans son manuscrit sur l'*Institution du Prince* composé vers 1517-1518, dans un développement sur la notion de circularité des « sciences et disciplines »[2]. L'encyclopédie est donc à nouveau liée à l'enfance et la pédagogie, thème sur lequel j'insisterai dans l'analyse des romans. L'appropriation du terme par la langue allemande est quant à elle contemporaine. Le dictionnaire étymologique de Friedrich Kluge repère la première occurrence du mot *Enzyklopädie* au XVI[e] siècle, qu'il caractérise comme un emprunt du français :

> Enzyklopädie : XVI[e] siècle, emprunté au français de même signification *encyclopédie*, celui-ci du bas-l. *encyclopaedia* « enseignement de base des sciences et des arts » du gr. *encyclopaideía* (idem), pour le gr. *enkýklios* « cyclique, général » (pour le gr. *kýklos*, « cercle ») et gr. *paideía* « enseignement, éducation », ce dernier du gr. *paĩs* (-idós) m/f. « enfant ». Le mot signifie d'abord savoir universel (chez les sophistes) ou le savoir propédeutique qui forme la base des études véritables. A l'ère moderne ce terme renvoie à des ouvrages d'exercice et des manuels qui résument l'essentiel de la littérature, jusqu'à ce qu'au XVIII[e] siècle, sous l'influence des encyclopédistes français, apparaisse le sens d'un « catalogue compréhensif du savoir disponible ». [3]

[1] Cf. Meschonnic, *Des mots et des mondes*, p. 214.

[2] Cf. la copie du manuscrit dans Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXIe siècle*, p. 179.

[3] « Im 16. Jh. entlehnt aus gleichbedeutend frz. *encyclopédie*, dieses aus neo-l. *encyclopaedia* "Grundlehre der Wissenschaften und Künste", aus gr. *encyclopaideía* (dass.), zu gr. *enkýklios* "kreisförmig, allgemein" (zu gr. *kýklos* m. "Kreis") und gr. *paideía* "Lehre, Ausbildung", letzteres zu gr. *paĩs* (-idós) m,/f. « Kind ». Das Wort meint zunächst Universalwissen (bei den Sophisten) bzw. das dem wirklichen Studium zugrundeliegende propädeutische Wissen. In der Neuzeit versteht man darunter Repetitorien und Lehrwerke, in denen das Wichtigste aus der Fachliteratur in Kurzfassung zusammengetragen ist, bis im 18. Jh. unter dem Einfluß der französischen Enzyklopädisten die Bedeutung « umfassende Sammlung des verfügbaren Wissens entsteht. » » Kluge, F., *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1989, pp. 181-182. Ma traduction.

Ces innovations linguistiques reflètent le débat engagé par le XVI[e] siècle sur la manière d'ordonner nos connaissances. Robert Darnton souligne que « de ce débat émerge une tendance à contenir la connaissance dans des schémas, généralement des diagrammes typographiques, ce qui illustre les branches principales et secondaires des disciplines, conformément aux principes de la logique Ramiste. Ainsi, une disposition diagrammatique, propension à dessiner et spatialiser les segments de la connaissance, sous-tend le courant de l'encyclopédisme et forme un trait d'union entre Ramus, Bacon, Alsted, Comenius, Leibniz, Chambers, Diderot et d'Alembert »[1]. Je ne peux m'arrêter ici sur chacune de ces figures, mais je veux donner quelques idées forces de ce débat en examinant certains de leurs projets, en commençant par l'*Encyclopaedia* du théologien calviniste Johann Heinrich Alsted (Alstedius, 1588-1638)[2].

Si l'encyclopédie désigne d'abord un cycle de savoirs à parcourir au cours d'un cursus d'enseignement, ce n'est que progressivement que le mot en vient à qualifier aussi un genre particulier d'ouvrage. L'*Encyclopaedia septem tomis distincta* d'Alsted[3], publiée en latin à Herborn en 1630, est de ce point de vue un repère important et elle sera aussi une référence pour les ouvrages qui suivront. Alsted utilise pour la première fois le terme d'« *Encyclopaedia* » sans attribut dans son titre : quelques *encyclopaediae* avaient paru dans les années antérieures, mais elles ne concernaient que des disciplines particulières. Par contraste, celle d'Alsted se présente comme une *encyclopaedia* de tous les savoirs, classés en sept séries (*septem tomis distincta*)[4]. Elle couvre non seulement les *septem artes liberales*, mais aussi les trois facultés supérieures (médecine, théologie et jurisprudence), les arts mécaniques et les « *farragines disciplinae* », c'est-à-dire les disciplines inclassables comme la *Mnemonica*, l'*Historica*, la *Chronologia*,

[1] Darnton, R., "L'arbre de la connaissance: la stratégie épistémologique de l'Encyclopédie", *Le grand massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Robert Laffont, 1985a, pp. 176-199, ici p. 179.

[2] Pour une histoire détaillée des encyclopédies à l'époque de l'humanisme et du baroque cf. Schmidt-Biggemann, W., *Topica universalis. Eine Modellgeschichte humanistischer und barocker Wissenschaft*, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1983. Sur Alsted voir Schmidt-Biggemann, *Topica universalis*, p. 100 sq.; Eybl, F. M. (dir.), *Enzyklopädien der Frühen Neuzeit. Beiträge zu ihrer Erforschung*, Tübingen, 1995 ; Schneider, U. J. (dir.), *Seine Welt wissen: Enzyklopädien in der frühen Neuzeit*, Darmstadt, Primus, 2006.

[3] Alsted, J. H., *Encylopaedia septem tomis distincta*, Herborn, 1630.

[4] I. Praecognita disciplinarum, libris quatuor; II. Philologia, libris sex; III. Philosophia theroetica, libris decem; IV. Philosophia practica, libris quatuor; V. Tres superiores facultates, libris tribus. VI. Artes mechanicae, libris tribus. VII. Farragines disciplinarum, libris quinque. In: Schmidt-Biggemann, *Topica universalis*, p. 104 ; cf. aussi Rey, *Miroirs du monde. Une histoire de l'encyclopédisme*, p. 170 sq.

l'*Architectonica* et la *Quodlibetica*. Dans la mesure où les projets de Bacon et de Leibniz sont restés à l'état de fragments, l'encyclopédie d'Alsted est aussi la dernière encyclopédie de l'époque humaniste et baroque à s'appuyer sur un arrangement méthodique du savoir. Il faudra attendre l'encyclopédie de Diderot pour retrouver un projet comparable, ordonné cette fois à la fois systématiquement et alphabétiquement[1].

Les idées encyclopédiques de l'esprit universel Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) et ses observations sur la théorie de la connaissance sont également une étape importante dans la constitution de l'encyclopédie. Elles sont en partie une réflexion sur les manières d'améliorer et d'élargir l'*Encyclopaedia* d'Alsted[2]. L'encyclopédie comme « *scientia generalis* » est pour lui le point de départ et la base logico-scientifique qui permettent d'assurer et de penser le progrès des sciences et de la recherche. Si Leibniz n'a pas réuni l'ensemble de ses écrits sur la question dans un seul ouvrage mais que ceux-ci sont restés éparpillés dans des textes aux statuts variés – fragments, introductions, esquisses, etc.[3] -, ils jouent néanmoins un rôle fondamental dans la préparation de la grande *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Celle-ci consacre au demeurant un long article au philosophe allemand, qui est surtout l'occasion d'une digression sur le projet encyclopédique et les problèmes de censure et de persécution auxquels il doit faire face. Après avoir évoqué les études et la thèse de droit de Leibniz et son court traité *Specimen Encyclopediae in jure*, l'auteur, Diderot[4], ajoute :

> Ce mot *Encyclopédie* avait été employé dans un sens général par Alstedius : celui-ci s'étoit proposé de rapprocher les différentes sciences, & de marquer les lignes de communication qu'elles ont entre elles. Le projet en avoit plu à Leibnitz ; il s'étoit proposé de perfectionner l'ouvrage d'Alstedius ; il avoit appellé à son secours quelques savans : l'ouvrage alloit commencer, lorsque le chef de l'entreprise, distrait par les circonstances, fut entraîné à d'autres occupations, malheureusement pour nous qui lui avons succédé, & pour qui le même travail n'a été qu'une source de persécutions, d'insultes & de chagrins qui se renouvellent de jour en jour, qui ont commencé il y a plus de

[1] Cf. Schmidt-Biggemann, *Topica universalis*, p. 139.

[2] Dierse, *Enzyklopädie*, p. 26.

[3] Cf. entre autres les publications postumes telles que : Leibniz, G. W., *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966 qui sont un dialogue avec le livre de Locke, *Essay concerning human understanding*, publié en 1690 ; cf. aussi Leibniz, G. W., *Opuscules et fragments inédits. Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Hanovre*, Hildesheim, Zürich, New York, Georg Olms Verlag, 1988.

[4] Du moins si l'on se fie à l'indication donnée dans l'avertissement, selon laquelle Diderot est l'auteur des articles non signés. (*Enc.* I, p. xlvj)

> quinze ans, & qui ne finiront peut-être qu'avec notre vie. (Diderot, « Leibnitzianisme ou Philosophie de Leibnitz », *Enc.* IX, pp. 369 sq.)

Leibniz aurait donc été tenté très tôt dans sa carrière de se lancer dans un projet d'encyclopédie. Aux encyclopédistes du XVIII[e] siècle il lègue en particulier l'idée d'un « *atlas universalis* » sur lequel répartir les sciences comme les pays sur une carte – idée qu'il reprend lui-même à Francis Bacon. Mais c'est par sa méditation sur la langue ou « caractéristique » universelle et sur la hiérarchie des connaissances que Leibniz prépare véritablement l'encyclopédie des Lumières[1]. D'un côté, Leibniz développe une réflexion nouvelle sur la possibilité de créer une langue susceptible d'être adoptée par l'ensemble du genre humain et dont les constituants se réduiraient à des signes simples, logiques et exacts. Une conséquence en est que la première et la plus importante des *scientiae*[2] est pour lui la grammaire (*grammatica rationalis*) car elle est un savoir sur les plus petits éléments du savoir. L'idée que la langue est le point de départ du classement des savoirs est de fait une dimension cruciale des encyclopédies à partir du XVIII[e] siècle. L'article que Diderot leur consacre en fait l'un de ses principaux thèmes et la préface de Ludewig au *Zedler* insiste sur l'importance pour la langue allemande de disposer de ses propres encyclopédies. D'un autre côté, cette réflexion conduit Leibniz à opérer également une nouvelle hiérarchisation des savoirs. Suivent en effet à la grammaire, par ordre d'importance : *Logica*, *Mnemonica*, *Topica*, *Ars formularia*, *Logistica*, *Arithmetica*, *Geometria*, *Mechanica*, *Pœographia*, *Homœographia*, *Cosmographica*, *Idographia*, *Scientia Moralis*, *Geopolitica*, *Theologia naturalis*[3]. Pour reprendre les analyses du philosophe français Louis Couturat, « on remarquera que le projet [de Leibniz] prend un caractère de plus en plus rationaliste : la Théologie et le Droit, qui y occupaient d'abord la place d'honneur, en ont disparu, et les sciences mathématiques et physiques viennent au premier rang après la Logique, à laquelle elles se rattachent. »[4] Ce tournant accompagne les transformations du monde académique : alors que l'université classique ne préparait guère qu'aux trois métiers des facultés supérieures – théologie, médecine, droit –, l'université du XVIII[e] siècle commence à s'ouvrir aux nouvelles pro-

[1] Cf. Dierse, *Enzyklopädie*, p. 34.

[2] La notion de *scientia* s'oppose alors à celle d'*ars* qui désigne les connaissances pratiques.

[3] Leibniz, *Opuscules et fragments inédits. Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Hanovre*, p. 35 sq. Cité in : Dierse, *Enzyklopädie*.

[4] Couturat, L., *La Logique de Leibniz*, Paris, 1901, cité in Dierse, *Enzyklopädie*, p. 34.

fessions dans les domaines de la physique, des mathématiques appliquées et plus tard de la chimie.

Cette transition de la scolastique (*Wortwissenschaften*) à la philosophie de la nature reflète tout particulièrement l'influence de Francis Bacon (1561-1626). Dans ses ouvrages *The Two Books of Francis Bacon of The Proficience and Advancement of Learning and Humane, to the King*[1] et l'*Instauratio Magna* (1620), dont le *Novum Organum* forme la deuxième partie[2], il a proposé le premier un modèle rationnel d'agencement et de division des sciences qui ne se limite plus à un catalogue des savoirs accumulés par le passé mais ouvre aussi vers les progrès à venir[3]. Comme celles de Leibniz, ces réflexions préparent la manière dont les encyclopédistes à venir rangeront méthodiquement le savoir en insistant sur l'autonomie du lecteur et sa capacité à combiner et recouper les articles[4]. Bacon donne du reste également à Diderot et d'Alembert l'image de l'« *arbor scientiae* » figurant les « facultés » humaines – mémoire/savoir historique, imagination/savoir poétique, raison/savoir scientifique. Cette métaphore impose ainsi l'idée d'un savoir unifié mais formant un système ouvert[5].

Au même moment que Leibniz, et du reste sans le laisser indifférent, deux autres auteurs forment des projets encyclopédiques originaux : l'allemand Daniel Georg Morhof (1639-1691) et le français Pierre Bayle (1647-1706)[6]. Bien que leurs projets soient de nature très différente, l'un et l'autre jouent un rôle important pour les projets encyclopédiques des Lumières, mais aussi plus tard pour Goethe et Flaubert. Le *Polyhistor*[7]

---

[1] Paru en 1605 et traduit en latin en 1623 sous le titre *De dignitate et augmentis scientiarum* :Bacon, F., *Du progrès et de la promotion des savoirs*, Paris, 1991 [1605]. Cf. Rey, *Miroirs du monde. Une histoire de l'encyclopédisme*, p. 175.

[2] Bacon, F., *Novum Organum*, Paris, PUF, 1986.

[3] Cf. Waquet, F., "Plus ultra. Inventaire des connaissances et progrès du savoir à l'époque classique", *in* R. Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXIe siècle*, Paris, Bibliothèque nationale de France / Flammarion, 1996, pp. 170-177.

[4] Sur Bacon encyclopédiste, cf. : Chatelain, "Du Parnasse à l'Amérique: l'imaginaire de l'encyclopédie à la Renaissance et à l'Age classique", ici p. 162 sq. ; cf. aussi Schmidt-Biggemann, *Topica universalis*, p. 214 sq.

[5] Cf. Tega, W., "Encyclopédie et unité du savoir de Bacon à Leibniz", *in* A. Becq (dir.), *L'encyclopédisme*, Paris, Klincksieck, 1991, pp. 69-96.

[6] Bayle, P., *Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam, Reinier Leers, 1697 ; cf. Waquet, "Plus ultra", ici p. 176 a.

[7] Morhof, D. G., *Polyhistor Literarius, Philosophicus et Practicus, Lubecae, Sumptibus Petri Böckmann*, Lübeck, 1688. On trouvera une version digitalisée de la 3ème édition de 1732 sur le site internet de la bibliothèque de Wolfenbüttel, cf. http://diglib.hab.de/drucke/ea-494/start.htm.

de Morhof, resté inachevé, est une histoire du savoir et des savants – une *Historia literaria* pour reprendre une expression de l'époque – parue en latin en 1688. Il restera, selon Françoise Waquet, « jusque dans les décennies centrales du XVIII[e] siècle, un classique des universités allemandes où il aliment[e] une production nombreuse d'ouvrages, de thèses et de dissertations »[1]. Les deux premiers livres de l'ouvrage abordent en particulier respectivement l'accès au savoir – c'est-à-dire les institutions, sociétés savantes, bibliothèques, données bibliographiques de savants, etc., « *Liber Bibliothecarius* » – et les méthodes d'enseignement et d'assimilation du savoir – à savoir l'apprentissage de la langue, l'art de la mémoire, les exercices rhétoriques, « *Liber Methodicus* »[2]. Goethe, qui a emprunté le *Polyhistor* à plusieurs reprises à la bibliothèque de Weimar, l'évoque dans ses mémoires lorsqu'il décrit ses années de jeunesse et d'étude[3]. Le *Polyhistor* n'est en fait pas seulement le titre d'un livre, mais c'est surtout un type de savant et une manière de pratiquer la science, dont la figure idéale est l'encyclopédiste-compilateur, qui se transformera au courant du XVIII[e] siècle en encyclopédiste-philosophe. La *Polyhistorie* renvoie à un rapport au savoir dont le geste caractéristique est d'amasser et d'accumuler par la lecture et la compilation. Dans ce contexte, la volonté de savoir du *Polyhistor* n'est pas liée à une projection dans le futur, qui verrait se réaliser les progrès de la connaissance, mais elle vise à la reconstruction la plus complète possible d'un savoir dont la perfection est à rechercher dans un état originel des choses[4]. Cette attitude change non seulement sous l'influence de la relecture de l'œuvre de Francis Bacon, mais aussi avec l'œuvre de Pierre Bayle.

---

[1] Waquet, "Plus ultra", ici pp. 175-176 ; Waquet, F. (dir.), *Mapping the World of Learning: The Polyhistor of Daniel Georg Morhof*, Wiesbaden, 2000b ; sur les encyclopédies à l'âge baroque voir aussi Eybl (dir.), *Enzyklopädien der Frühen Neuzeit*; cf. aussi Espagne, G. (dir.), *Histoires de littératures en France et en Allemagne autour de 1800*, Paris, Editions Kimé, 2009.

[2] Cf. Gierl, M., *Pietismus und Aufklärung. Theologische Polemik und die Kommunikationsreform der Wissenschaft am Ende des 17. Jahrhunderts*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1997, p. 518 sq. et concernant le plan du *Polyhistor* : Schmidt-Biggemann, *Topica universalis*, p. 268 sq.

[3] Cf. Peter Sprengel in : Goethe, J. W. (dir.), *Aus meinem Leben. Dichtung und Wahrheit*, München, Carl Hanser Verlag, 1985, p. 960 ; pour de plus amples informations sur l'importance de l'ouvrage de Morhof pour les Lumières allemandes, cf. : Saada, A., *Inventer Diderot. Les constructions d'un auteur dans l'Allemagne des Lumières*, Paris, CNRS Editions, 2003, p. 25 sq.

[4] Cf. Zedelmaier, H., "Von den Wundermännern des Gedächtnisses. Begriffsgeschichtliche Anmerkungen zu "Polyhistor" und "Polyhistorie"", *in* C. Meier (dir.), *Die Enzyklopädie im Wandel vom Mittelalter bis zur Frühen Neuzeit*, München, 2002, pp. 421-450 ; Waquet, F. (dir.), *Mapping the World of Learning. The Polyhistor of Daniel Georg Morhof*, Wiesbaden, Harrasowitz, 2000a.

Le *Dictionnaire historique et critique* que Pierre Bayle rédige entre 1692 et 1696 et qu'il fait paraître en deux tomes en 1697 puis dans une nouvelle édition en 1702 inaugure une autre dimension du projet encyclopédique : sa portée critique et militante. Dans la préface de la première édition, Bayle explique entre autres que son intention était d'abord de faire un « Dictionnaire de Fautes » (p. II) et en particulier de corriger et commenter le *Grand Dictionnaire historique ou le Mélange curieux de l'histoire sacrée et profane* du théologien catholique Louis Moreri (1643-1680). Paru en 1674 celui-ci est « le premier dictionnaire de noms propres de conception moderne, joignant biographies et descriptions géographiques ou textuelles (les grands livres, notamment les livres sacrés) arrangés alphabétiquement »[1]. Moreri introduit en particulier pour la première fois le classement alphabétique : jusque là, c'est en effet le classement méthodique qui domine ; au XVIII[e] siècle encore l'ordre alphabétique restera problématique pour les encyclopédistes. En dépit de son côté pratique, et notamment le fait qu'il permet une certaine facilité d'accès, certains lexicographes lui reprochent de disperser les mots et les idées, de les isoler et de masquer les rapports qui existent entre eux. Le système encyclopédique, en présentant de manière synthétique les savoirs, permet au contraire de mettre en évidence leur enchaînement. Cette innovation peut à bon droit être perçue comme une rupture[2]. Andreas Kilcher situe ce changement dans la perspective plus large d'une histoire qui souligne l'influence des médias sur le discours pédagogique des XVII[e] et XVIII[e] siècles et insiste sur « le développement et la fonction de l'alphabétisation dans l'enseignement et partant aussi la naissance d'une nouvelle littérature, la littérature des abécédaires »[3].

Le projet de Bayle de corriger le dictionnaire de Moreri reflète aussi un contexte plus politique marqué par le conflit entre protestantisme et catholicisme. L'une des motivations du philosophe est une lutte pour la tolérance et contre l'autorité de l'église catholique[4]. Son entreprise se développant, Bayle finit par accomplir deux tâches :

[1] Moréri, L., *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, Lyon, 1674 ; cf. Zelle, C. (dir.), *Enzyklopädien, Lexika und Wörterbücher im 18. Jahrhundert*, Göttingen, Wallstein Verlag, 1998 ; Rey, *Miroirs du monde. Une histoire de l'encyclopédisme*, p. 172.

[2] Cf. Foucault, *Les mots et les choses*, p. 53.

[3] Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, p. 203 sq.

[4] Rétat, P., *Le Dictionnaire de Bayle et la lutte philosophique au XVIIIe siècle*, Paris, Audin, 1971.

> J'ai divisé ma composition en deux parties : l'une est purement historique, un narré succint des faits : l'autre est un grand commentaire, un mélange de preuves et de discussions, où je fais entrer la censure de plusieurs fautes, & quelquefois même une tirade de réflexions philosophiques ; en un mot, assez de variété pour pouvoir croire, que par un endroit ou par un autre chaque espèce de lecteur trouvera ce qui l'accommode. [...] Ma principale vue avoit été de marquer les fautes de Mr. Moreri, & celles de tous les autres Dictionaires qui sont semblable au sien. (Bayle, 5e éd., p. ii)

Cette combinaison ou cette articulation entre l'histoire et son commentaire fait de Bayle un précurseur incontournable des Lumières, qui radicaliseront encore ce mouvement[1] : l'histoire n'est plus une simple compilation, mais un commentaire critique de faits rassemblés par l'institution savante. C'est le système des renvois, qui complète l'ordre alphabétique, qui lui permet de mettre en œuvre cette dimension critique en lui permettant de souligner le fait que même les érudits commettent des fautes et que tout savoir dépend nécessairement d'un certain point de vue. Je reviendrai plus loin sur ce point important. D'après Pierre Rétat, Bayle « ouvre l'ère du dictionnaire totalisant, outil universel de recherche et instrument de combat »[2]. Cette dimension militante semble du reste être une particularité de l'histoire du livre français qui se transmet de siècle en siècle. Dans son *Dictionnaire de la philosophie* de 1910-1911, le philosophe et critique du langage autrichien Fritz Mauthner décrit ainsi l'effet du *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle comme « énorme » :

> L'effet de son dictionnaire a été énorme ; on n'en a peut-être pas encore pris toute la mesure ni épuisé la signification aujourd'hui encore. Ce n'est pas le moindre des mérites de Gottsched, mérite pour l'Allemagne, que d'avoir osé traduire cette œuvre libre dans son allemand de cuir. Lessing et Goethe ont trouvé dans le Bayle d'importantes inspirations.[3]

---

[1] Cf. Pons, A., "Introduction", *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Flammarion, 1986, pp. 13-59, ici p. 44.

[2] Rétat, P., "L'âge des dictionnaires", *in* R. Chartier et H.-J. Martin (dir.), *Histoire de l'édition francaise. Le livre triomphant. 1660-1830*, Fayard/Promodis, 1990, pp. 232-241, ici p. 239. Cf. aussi Meschonnic, *Des mots et des mondes*, p. 209 sq.

[3] « Die Wirkung seines Wörterbuchs war gewaltig; sie ist vielleicht bis heute nicht ganz ermessen und nicht ganz erschöpft. Es war kein kleines Verdienst von Gottsched, ein Verdienst um Deutschland, dass er dieses freie Werk in sein ledernes Deutsch zu übersetzen wagte. Lessing und Goethe haben sich entscheidende Anregungen aus dem Bayle geholt. » Mauthner, "Encyklopädie", ici p. 253. Le dictionnaire de Bayle a donc été traduit en allemand par Johann Christoph Gottsched et sa femme Louise entre 1741 et 1744. Ce même Gottsched prendra une position très critique dans le débat allemand sur l'architecture et l'ordonnance de l'*Encyclopédie*. Dans un article paru dans sa propre revue, *Das Neueste aus der anmuthigen Gelehrsamkeit*, il préfère le classement systématique de Gesner à la méthode alphabétique de l'*Encyclopédie*. Cette revue se plaît du reste également à se moquer des « prétendus nouveaux philo-

Mauthner compare en particulier au Bayle – et non à un autre dictionnaire germanophone – les encyclopédies de son temps comme le *Brockhaus* et le *Meyer*, pour regretter qu'elles ne soient plus des « combattants de la culture » (*Kulturkämpfer*) et qu'on n'y trouve pas le scepticisme ou l'esprit des Lumières. Le souci du détail sans esprit signerait la résignation philosophique caractéristique de l'époque contemporaine[1]. Mauthner ajoute par ailleurs que les encyclopédies et dictionnaires modernes ne sont plus et ne peuvent plus être le travail d'un seul homme comme Bayle ou même d'un groupe homogène guidé par un même esprit comme celui réuni par Diderot et d'Alembert. C'est aussi pour cette raison, pour le souffle qui le traverse, que l'influence du *Dictionnaire* de Bayle sortira largement du seul domaine de la lexicographie pour toucher également des dictionnaires littéraires, comme le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire ou plus tard le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert, mais aussi des écrivains allemands comme Lessing ou Goethe – lequel écrit dans ses mémoires qu'il se perdit dans un « labyrinthe » lorsqu'il découvrit le *Dictionnaire* de Bayle dans la bibliothèque de son père – cf. infra. Cela se comprend lorsque l'on ouvre le Bayle et que l'on découvre l'entrée principale littéralement entourée de digressions et de commentaires critiques. Pratique courante à la Renaissance – pensons seulement à Montaigne –, le commentaire est comme le souligne Jean Céard un dialogue dans lequel le commentateur « n'a pas à se renoncer, s'absenter de lui-même, pour s'y engager »[2]. Avant d'analyser des exemples de ce système de renvois et commentaires tel que Bayle l'a pratiqué, je voudrais poursuivre ce parcours historique pour examiner plus en détail les deux grandes entreprises encyclopédiques des Lumières, le *Zedler* et l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

---

sophes » français comme Voltaire. Cf. Mortier, R., *Diderot en Allemagne (1750-1850)*, Genève, Paris, Slatkine, 1986 [1954], p. 148 sq. Erich Lichtenstein décrit l'attitude de concurrence à l'égard de la France et le patriotisme de Gottsched dans : Lichtenstein, E., *Die literarischen Anmerkungen Gottscheds zu Bayles Dictionnaire*, Heidelberg, Winter, 1915 ; sur Lessing et Bayle cf. Beyreuther, E., "Die Bedeutung Pierre Bayles für Lessing", *in* H. Bornkamm et al (dir.), *Der Pietismus in Gestalten und Wirkungen*, Bielefeld, Luther-Verlag, 1975. Sur Gesner, auteur de l'*Isagoge*, cf. infra.

[1] Mauthner, "Encyklopädie", ici p. 255.

[2] Céard, J., "De l'encyclopédie au commentaire, du commentaire à l'encyclopédie: le temps de la Renaissance", *in* R. Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXIe siècle*, Paris, Bibliothèque nationale de France / Flammarion, 1996, pp. 164-169, ici p. 164 b.

Les entreprises encyclopédiques au temps des Lumières : commerce éditorial et commerce des idées

Avec les Lumières de la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, l'encyclopédie sort du petit cercle des érudits pour toucher la société dans son ensemble, en formulant un projet de transformation sociale et culturelle. Pour Diderot, un objectif important est de « changer la manière commune de penser ». L'encyclopédie est un moyen de lutter contre l'intolérance et l'ignorance, prolongeant la tradition du « livre de combat » instaurée par Pierre Bayle[1]. Du même coup, elle cesse d'être l'œuvre d'un seul homme, pour devenir réellement une entreprise collective, au croisement de l'institution universitaire et du monde de l'édition. Deux projets publiés de façon presque contemporaine marquent ce tournant en Allemagne et en France. Le *Grosses vollständiges Universal Lexicon* édité par Johann Heinrich Zedler paraît à partir de 1732 et parvient à son 64[e] et dernier tome en 1750, auquel s'ajouteront par la suite encore 4 suppléments. Diderot et d'Alembert publient de leur côté le premier tome de leur *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* en 1751. En 1772 ils parviennent à 17 volumes de texte et 11 volumes de planches. Si le *Zedler* ne se présente pas lui-même comme une « Encyclopédie », Diderot l'évoque pourtant comme une « encyclopédie allemande » (Diderot, « Encyclopédie », *Enc.* V, p. 645). Ni l'une ni l'autre ne sont l'œuvre d'un seul auteur, mais d'une équipe, même si pour le *Zedler* la liste des collaborateurs est difficile à établir – on y reviendra ; l'*Encyclopédie* compte quant à elle plus de 200 collaborateurs, sans compter ceux qui n'ont pas pu être identifiés[2].

La comparaison entre ces deux entreprises éditoriales n'est pas seulement une reconstruction a posteriori. Les projets encyclopédiques des Lumières sont en effet pour la plupart non seulement des entreprises collectives, mais aussi des projets européens, s'inscrivant dans une diversité de réseaux culturels et intellectuels permettant la circulation des idées voire des individus[3]. Diderot évoque ainsi la nécessité de correspondances entre les différents projets encyclopédiques nationaux :

---

[1] Cf. Meschonnic, *Des mots et des mondes*, p. 209 sq.

[2] Cf. Proust, J., *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1995 [1982], p. 511 sq. ; cf. aussi Pinault, M., *Encyclopédie*, Paris, PUF (Que sais-je?), 1991, p. 67.

[3] Cf. Gierl, M., "Kompilation und die Produktion von Wissen im 18. Jahrhundert", *in* H. Zedelmaier et M. Mulsow (dir.), *Die Praktiken der Gelehrsamkeit in der Frühen Neuzeit*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2001; pour les échanges franco-allemands, cf. Voss, J., "Verbreitung, Rezeption und Nachwirkung der

> Il ne seroit pas inutile d'établir des correspondances dans les lieux principaux du monde lettré, & je ne doute point qu'on n'y réussît. On s'instruira des usages, des coûtumes, des productions, des travaux, des machines, etc. si on ne néglige personne, & si l'on a pour tous ce degré de considération que l'on doit à l'homme désintéressé qui veut se rendre utile.
> Ce seroit un oubli inexcusable, que de ne se pas procurer la grande Encyclopédie allemande, le recueil des réglemens sur les Arts & Métiers de Londres et des autres pays ; les ouvrages appellés en anglois *the mysteries*, le fameux règlement des Piémontois sur leurs manufactures, des registres des doüanes, [...] (Diderot, « Encyclopédie », *Enc.* V, pp. 645 sq.)

Pour comprendre la nature de ces entreprises encyclopédiques, dans ce qui suit je me propose de donner quelques indications de l'histoire de cette « Encyclopédie allemande », l'histoire passionnée de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert étant mieux connue et plus facilement accessible – avec ses arrêts, condamnations (en 1752 et 1759) et polémiques acerbes entre « le parti » des philosophes et certains religieux orthodoxes[1]. Cette histoire peut en effet permettre de saisir l'intrication des enjeux proprement commerciaux et intellectuels dans les projets encyclopédiques du siècle des Lumières.

L'aventure de l'*Universal Lexicon* commence en 1730[2], sous l'impulsion d'un jeune éditeur originaire de Silésie établi à Leipzig, Johann Heinrich Zedler[3]. Celui-ci n'en est pas à son premier projet d'envergure, puisqu'au moment où il met en chantier son *Lexicon*, il a déjà entamé et bien avancé une édition complète des œuvres de Luther (1729-1734). Pour les éditeurs de dictionnaires, une condition vitale du succès est de pouvoir compter sur des soutiens financiers solides : outre l'importance des fonds à dégager, ils doivent en effet faire face à un contexte de concurrence acharnée mettant à

Encyclopédie in Deutschland", *in* G. Sauder et J. Schlobach (dir.), *Aufklärungen: Frankreich u. Deutschland im 18. Jh.*, Heidelberg, Winter, 1986 ; Mortier, *Diderot en Allemagne (1750-1850)*. Il faut noter également que *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert est à l'origine en 1745 un projet de traduction de la *Cyclopaedia* de Ephraim Chambers : Chambers, E., *Cyclopaedia; or, An universal dictionary of arts and sciences*, London, 1728.

[1] Cf. Darnton, R., *L'aventure de l'Encyclopédie. 1775-1800. Un best-seller au siècle des Lumières*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1982 ; Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*.

[2] Je m'appuie pour cette partie sur Prodöhl, I., "Johann Heinrich Zedlers Universal-Lexicon im Spannungsfeld zeitgenössischer Lexikonproduktion", *Das achtzehnte Jahrhundert*, 29, n° 1, 2005 ; Schneider, U. J., "Die Konstruktion des allgemeinen Wissens in Zedlers *Universal-Lexicon*", *in* T. Stammen et W.E.J. Weber (dir.), *Erscheinungsformen der europäischen Enzyklopädie von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Berlin, Akademie Verlag, 2004, pp. 81-101 ; Blühm, E., "Johann Heinrich Zedler und sein Lexikon", *Jahrbuch der Schlesischen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Breslau*, 7, 1962, pp. 184-200.

[3] Cf. aussi l'article sur Zedler dans le *Universal-Lexicon*, tome 61.

rude épreuve la viabilité des projets. L'annonce de la publication du *Zedler* provoque ainsi une vive réaction de libraires concurrents établis à Leipzig, les maisons Johann Gleditsch et Thomas Fritsch & Erben. Ces derniers avaient édité en 1709 une traduction du dictionnaire de Moreri sous le titre de *Allgemeines historisches Lexicon*. Le directeur de la publication, le théologien Johann Franz Buddeus, avait pris en compte certaines des corrections que Pierre Bayle y avait apportées[1] et y avait également ajouté des informations locales[2]. Dans les années 1730, Fritsch et Erben ont prévu une nouvelle édition de leur traduction et ils craignent que Zedler ne la copie. Johann Gleditsch partage de son côté la même préoccupation, son catalogue comprenant lui aussi plusieurs dictionnaires importants, dont le *Philosophisches Lexicon* de Johann Georg Walch, le *Mathematisches Lexicon* de Christian Wolff et le *Mythologisches Lexicon* de Hederich. Au demeurant, la comparaison entre les textes a montré que ces craintes n'étaient pas infondées[3]. S'efforçant par tous les moyens de gêner la parution du *Zedler*, ses concurrents parviennent à l'empêcher d'obtenir le privilège nécessaire à une publication en Saxe. Zedler est ainsi conduit en 1735 à la faillite, ce qui aurait pu mettre un coup d'arrêt définitif à son entreprise sans la bonne volonté de ses créanciers et notamment l'aide d'un commerçant de Leipzig[4].

L'appui des universitaires est le second pilier de l'entreprise. Dès le début des années 1730, Zedler obtient le soutien de l'université de Halle et notamment du professeur Johann Peter von Ludewig, chancelier de la faculté de droit. Celui-ci joue dès lors un rôle essentiel pour le démarrage du projet et il assure par la suite sa viabilité scientifique par-delà ses difficultés financières[5]. Ces liens se renforcent encore lorsque Zedler déménage le siège de sa maison d'édition à Halle après sa faillite de 1735. En dehors de Ludewig, dont la participation paraît en fait se limiter à la préface du premier tome, la liste des collaborateurs scientifiques de l'*Universal Lexicon* est toutefois difficile à établir. Les entrées ne portent en effet ni noms, ni initiales comme c'est le cas de

[1] P. Bayle publie en 1697 un *Dictionnaire historique et critique* en deux tomes qui est en fait une adaptation du dictionnaire de Moreri. Nous en donnerons des détails plus loin.

[2] Cf. Blühm, "Johann Heinrich Zedler und sein Lexikon", ici p. 191.

[3] Cf. Prodöhl, "Johann Heinrich Zedlers Universal-Lexicon im Spannungsfeld zeitgenössischer Lexikonproduktion", ici pp. 83-86 ; Blühm, "Johann Heinrich Zedler und sein Lexikon", ici p. 193.

[4] Cf. Blühm, "Johann Heinrich Zedler und sein Lexikon", ici p. 194.

[5] Cf. Schneider, "Die Konstruktion des allgemeinen Wissens in Zedlers *Universal-Lexicon*", ici p. 87.

l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, de sorte que l'on ne connaît avec certitude que les trois éditeurs scientifiques qui se sont succédés à la tête du projet. Jakob August Frankenstein, professeur à l'université de Leipzig, assure la coordination des deux premiers tomes, avant de décéder en 1733 et d'être remplacé par Paul Daniel Longolius jusqu'en 1735 pour les tomes 3 à 17. C'est en fait Carl Günther Ludovici, professeur de « Weltweisheit », c'est-à-dire de philosophie pratique, à Leipzig, qui marque le plus fortement de son empreinte le projet à partir du tome 18, paru en 1738 et le premier publié après la querelle des privilèges évoquée plus haut, et jusqu'au dernier tome, le 64ème[1]. Influencé par la philosophie de Leibniz et de Wolff, dont l'ouvrage comporte aussi de nombreuses traces, Ludovici est également un proche de Johann Christoph Gottsched, que l'on pense avoir été un des collaborateurs de l'entreprise[2].

On l'a vu, le but des auteurs de l'*Universal Lexicon* est la compilation de toutes les informations possibles de façon à présenter un savoir « universel », comme l'indique le titre de l'ouvrage. En cela, leur dictionnaire se distingue d'un autre type d'ouvrage en vogue au même moment, les *Reallexicis*, qui visent eux à présenter l'ensemble des savoirs appliqués relevant d'une discipline ou d'un domaine donné du savoir (*Zedler*, I, § 9 p. 4). Le frontispice du *Zedler* que je cite plus loin recense trente-trois champs disciplinaires, démontrant ainsi la diversité des thèmes présents. Les spécialistes qui se sont demandés quels savoirs contiennent les 68 000 pages de l'ouvrage y distinguent en fait trois grands domaines : la Géographie ; la Généalogie et la biographie ; et la Philosophie et les sciences. Plus des deux tiers des articles du *Zedler* sont consacrés à des sujets relevant des deux premiers domaines[3]. La recherche ne nous permet pas d'estimer le degré d'originalité de ces articles ni la proportion de ceux qui ont été repris entièrement ou en partie à d'autres encyclopédies ou dictionnaires. Dans la liste imposante des ouvrages du même type parus entre 1700 et 1730, Schneider évoque une trentaine de titres

[1] Cf. Prodöhl, "Johann Heinrich Zedlers Universal-Lexicon im Spannungsfeld zeitgenössischer Lexikonproduktion", ici p. 69, et aussi Schneider, "Die Konstruktion des allgemeinen Wissens in Zedlers *Universal-Lexicon*", p. 87, note 24.

[2] On a vu que Gottsched était lié à des projets de lexicographie, en particulier la traduction du dictionnaire de Bayle. Cf. Blühm, "Johann Heinrich Zedler und sein Lexikon", p. 198 note 30. Il démentit cependant toute participation au *Zedler* lors de la querelle des privilèges. Cf. Prodöhl, "Johann Heinrich Zedlers Universal-Lexicon im Spannungsfeld zeitgenössischer Lexikonproduktion", p. 89 note 41.

[3] Cf. Kossmann, B., "Deutsche Universallexika des 18. Jahrhunderts. Ihr Wesen und ihr Informationswert, dargestellt am Beispiel der Werke von Jablonski und Zedler", *Archiv für Geschichte des Buchwesens*, 9, 1969, pp. 1553-1596 ; Schneider, "Die Konstruktion des allgemeinen Wissens in Zedlers *Universal-Lexicon*", p. 89 sq.

ayant directement servi de source aux auteurs du *Zedler*[1]. Quoi qu'il en soit du fond, celui-ci est cependant inégalé par le nombre et la taille de ses articles[2].

En raison notamment de l'anonymat de ses auteurs, la recherche n'a jusqu'à présent que partiellement éclairé la place du *Zedler* dans l'Aufklärung. Si *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert est généralement considérée comme l'un des fers de lance du mouvement des Lumières en raison du poids qu'ils accordent aux savoirs appliqués et de la dimension didactique de leur ouvrage, les commentateurs sont plus partagés sur le rôle que peut avoir joué le *Zedler*. Les publications récentes soulignent que celui-ci est un « dictionnaire sans programme »[3] et le caractérisent comme un ouvrage de compilation de dictionnaires déjà présents sur le marché, sans intention manifeste de cohérence[4]. Cela est certainement lié au fait qu'il a connu trois rédacteurs successifs, qui ont chacun défini différemment leur « programme ». Ludovici développe en particulier dans sa préface au tome 21 un véritable projet encyclopédique, dont l'ambition tranche avec les objectifs exprimés par ses prédécesseurs[5]. Pour autant, une analyse superficielle du *Zedler* ne devrait pas conduire à sous-estimer la dimension critique de l'entreprise, qu'une étude systématique et exhaustive du contenu de l'ouvrage permettrait sans doute de mettre en évidence. Schneider suggère par exemple de s'intéresser aux rapports entre les savoirs théoriques (*Ausbildungswissen*) et appliqués (*Anwendungswissen*)[6] dans l'ouvrage pour comprendre si leurs occurrences témoignent d'un véritable conflit ou au contraire du fait que les changements de paradigme –des savoirs théoriques aux savoirs appliqués en l'occurrence – ne se font jamais selon des lignes étanches.

[1] Schneider, "Die Konstruktion des allgemeinen Wissens in Zedlers *Universal-Lexicon*", p. 98.

[2] Ses rédacteurs eux-mêmes semblent avoir été dépassés par l'ampleur du projet : le projet initial ne comportait en effet que 12 tomes, bien moins que les 64 tomes de la publication finale.

[3] Schneider, "Die Konstruktion des allgemeinen Wissens in Zedlers *Universal-Lexicon*", p. 81.

[4] Cf. Prodöhl, "Johann Heinrich Zedlers Universal-Lexicon im Spannungsfeld zeitgenössischer Lexikonproduktion", p. 83.

[5] Sur ce point voir plus bas.

[6] Schneider, "Die Konstruktion des allgemeinen Wissens in Zedlers *Universal-Lexicon*", note 45, p. 94.

Grosses vollständiges

UNIVERSAL LEXICON

Aller Wissenschafften und Künste,

Welche bißhero durch menschlichen Verstand und Witz erfunden und verbessert worden,

Darinnen so wohl die Geographisch-Politische

Beschreibung des Erd-Creyses, nach allen Monarchien, Käyserthümern, Königreichen, Fürstenthümern, Republiquen, freyen Herrschafften, Ländern, Städten, See-Häfen, Vestungen, Schlössern, Flecken, Aemtern, Klöstern, Gebürgen, Pässen, Wäldern, Meeren, Seen, Inseln, Flüssen, und Canälen; samt der natürlichen Abhandlung von dem Reich der Natur, nach allen himmlischen, lufftigen, feurigen, wässerigen und irrdischen Cörpern, und allen hierinnen befindlichen Gestirnen, Planeten, Thieren, Pflantzen, Metallen, Mineralien, Saltzen und Steinen ꝛc.

Als auch eine ausführliche Historisch-Genealogische Nachricht von den Durchlauchten und berühmtesten Geschlechtern in der Welt,

Dem Leben und Thaten der Käyser, Könige, Churfürsten und Fürsten, grosser Helden, Staats-Minister, Kriegs-Obersten zu Wasser und zu Lande, den vornehmsten geist- und weltlichen Ritter-Orden ꝛc.

Ingleichen von allen Staats-Kriegs-Rechts-Policey und Haußhaltungs-Geschäfften des Adelichen und bürgerlichen Standes, der Kauffmannschafft, Handthierungen, Künste und Gewerbe, ihren Innungen, Zünfften und Gebräuchen, Schiffahrten, Jagden, Fischereyen, Berg-Wein-Acker-Bau und Viehzucht ꝛc.

Wie nicht weniger die völlige Vorstellung aller in den Kirchen-Geschichten berühmten Alt-Väter, Propheten, Apostel, Päbste, Cardinäle, Bischöffe, Prälaten und Gottes-Gelehrten, wie auch Concilien, Synoden, Orden, Wallfahrten, Verfolgungen der Kirchen, Märtyrer, Heiligen, Secterer und Ketzer aller Zeiten und Länder,

Endlich auch ein vollkommener Inbegriff der allergelehrtesten Männer, berühmter Universitäten Academien, Societäten und der von ihnen gemachten Entdeckungen, ferner der Mythologie, Alterthümer, Münz-Wissenschafft, Philosophie, Mathematic, Theologie, Jurisprudentz und Medicin, wie auch aller freyen und mechanischen Künste, samt der Erklärung aller darinnen vorkommenden Kunst-Wörter u. s. f. enthalten ist.

Nebst einer Vorrede, von der Einrichtung dieses mühsamen und grossen Wercks

Joh. Pet. von Ludewig, JCti,

Königl. Preußischen geheimden und Magdeburg. Regierungs- und Consistorial-Raths, Cantzlers bey der Universität, und der Juristen-Facultät Præsidis Ordinarii, Erb- und Gerichts-Herrn auf Bendorff, Pretz und Gatterstätt.

Mit Hoher Potentaten allergnädigsten Privilegiis.

Erster Band. A. — Am.

Halle und Leipzig,

Verlegts Johann Heinrich Zedler,

Anno 1732.

Digitalisierung gefördert durch die Deutsche Forschungsgemeinschaft · DFG

Page de titre du Zedler

Les fonctions de l'encyclopédie : inventaire, combinatoire et critique

Après avoir examiné quelques uns des grands projets encyclopédiques de l'âge baroque à celui des Lumières, je voudrais maintenant proposer quelques réflexions sur les fonctions de l'encyclopédie. D'une manière ou d'une autre celle-ci se propose toujours une réflexion raisonnée sur l'ordre du savoir, ses limites et sa logique. Avant d'ordonner les savoirs, il faut cependant en faire une liste. L'inventaire est la première fonction de ces ouvrages, la matrice des autres.

On peut considérer que le *Zedler* se limite à cette opération. Il s'agit en effet, comme je l'ai déjà signalé, d'une gigantesque compilation des savoirs dans la tradition des dictionnaires baroques et de la *Polyhistorie*. On retrouve cette idée dans le titre complet de l'ouvrage, inscrit en tête de chaque volume :

> Großes vollständiges Universal Lexicon aller Wissenschaften und Künste
> welche bißhero durch menschlichen Verstand und Witz erfunden und verbessert worden
> Darinnen so wohl die Geographisch-Politische
> Beschreibung des Erd-Kreyses, nach allen Monarchien, Kayserthümern, Königreichen, Fürstenthümern, Republiquen, freyen Herrschafften, [...]
> Dem Leben und Thaten der Kayser, Könige, Churfürsten
> und Fürsten grosser edlen, Staats-Minister, Kriegs-Obersten zu Wasser und zu Lande, den vornehmsten geist –und weltlichen Ritter-Orden u.
> Ingleichen von allen Staats- Kriegs- Rechts- Policey und Haushaltuns-Geschäfften des Adelichen und bürgerlichen Standes, der Kauffmannschafft, Handthierungen, Künste und Gewerbe, ihren Innungen, Zünfften und Gebrächen, Schiffahrten, Jagden,
> Fischereyen, Berg- Wein- Acker –Bau und Viehzucht u.
> wie nicht weniger die völlige Vorstellung aller in den Kirchen-Geschichten berühmten
> Alt-Väter, Propheten, Apostel, Päbste, Cardinäle, Bischöffe, Prälaten und Gottes-Gelehrten, wie auch Concilien, Synoden, Orden, Wallfahrten, Verfolgungen der Kirchen,
> Märthyrer, Heiligen, Sectirer und Ketzer aller Zeiten und Länder
> Endlich auch ein vollkommener Inbegriff der allergelehrtesten Männder, berühmter Universitäten
> Akademien, Societäten und der von ihnen gemachten Entdeckungen, ferner der Mythologie, Alterthümer, Müntz-Wissenschaft, Philosophie, Mathematic, Theologie, Jursiprudenz und Medicin, wie auch aller freyen und mechanischen Künste, samt der Erklärung aller darinnen vorkommenden Kunst-wörter u.s.s. enthalten ist

> Nebst einer Vorrede, von der Einrichtung dieses mühsamen und grossen Wercks
> Joh. Pet. von Ludewig, JCti,
> Königl. Preußischen geheimden und Magdeburg. Regierungs- und Consistorial-Raths, Kanzlers bei der Universität, und der Juristen Facultät Praefidis Ordinarii, Erb und Gerichts Herrn auf Bendorff, Pretz und Gatterstätt.
> Mit hoher Potentaten allergnädigsten Privilegiis.

Tout ce que la raison et le génie humains ont découvert et produit doit donc être présent dans le dictionnaire. Dans cette citation, l'auteur prend pour point de départ le globe terrestre et son administration « géographico-politique » avant de passer en revue l'activité de ses habitants en les évoquant par ordre de préséance, du haut en bas de la hiérarchie sociale, et en mentionnant leurs divers domaines d'activités, de l'économie à la vie intellectuelle et universitaire. Ce titre montre bien le lien entre inventaire et liste, deux formes lexicographiques que l'on retrouvera dans les textes littéraires sous forme d'énumérations[1] : comme on le verra plus loin, Flaubert surtout l'utilise abondamment : liste d'ouvrages lu par Bouvard et Pécuchet dans le roman, listes pour préparer les scénarios et plans, arrangement alphabétique du *Dictionnaire des idées reçues*, listes du *Sottisier*. Cette poétique de la liste lie ainsi l'écriture romanesque et celle de l'encyclopédie.

Au paragraphe 12 de son texte, Ludewig donne les raisons qui l'ont fait choisir l'adjectif « universel ». Il souligne qu'il s'agit d'un attribut courant à l'époque, qui marque la différence par rapport aux connaissances particulières, réservées aux *Real-lexicis*. Le *Zedler* ne se limite pas non plus à ce qui est enseigné à l'université mais prend également en considération les affaires de la cour, des chancelleries, de la chasse, de la guerre, de la paix, ou encore des artistes et artisans, des aubergistes et des commerçants :

> § 13. On nomme les écoles supérieures UNIVERSITES parce qu'on y enseigne et cultive toutes sortes de sciences et leurs enseignements sont appelés STUDIUM UNIVERSALE. Et de la même manière nous aimerions dire de notre UNIVERSAL LEXICON : que ses frontières embrassent bien davantage que les savoirs académiques. Le lecteur trouvera ici dans l'ordre alphabétique non seulement ce qui appartient à la THEOLOGIE ; JURISPRIDENCE ; MEDECINE ; PHILOSOPHIE ; HISTOIRE ; MATHESI entre autres choses cultivées dans les écoles supérieures : mais

[1] Cf. Eco, U., *Vertige de la liste*, Paris, Flammarion, 2009.

> aussi bien des matières de la cour, des chancelleries, de la chasse, de la forêt, de la guerre et de la paix ; comme pas moins ce qui concerne les artistes, les artisans, comme les aubergistes et les commerçants, auquel les écoles supérieures n'ont pas l'habitude de penser.[1] (*Zedler* I, p. 6)

Lorsqu'il prend la relève de Ludewig en 1738, Ludovici est plus ambitieux encore. Il souligne que le projet du *Zedler* est de réunir *l'ensemble* des arts et des sciences :

> Depuis quelques années un tel nombre de *Reallexicis* ont vu le jour, qu'ils constitueraient un index extrêmement étendu. Parmi ceux-ci, le présent grand Dictionnaire Universel se trouve à juste titre en haut, puisque le qualificatif Universel montre qu'il n'englobe pas seulement une science ou une autre, un art ou un autre, mais tous les arts et toutes les sciences.[2] (*Zedler* XIX, p. 3)

Il évoque par ailleurs le projet de publier ce qu'il considère comme une véritable encyclopédie en un volume distinct : celle-ci aurait consisté en un arrangement systématique des rubriques de l'*Universal lexicon* en supplément de la partie alphabétique :

> Dans la mesure où ce travail si nécessaire fait actuellement tellement défaut, on ne pourrait apporter au présent grand Dictionnaire Universel plus de splendeur qu'en le concluant par une encyclopédie complète et précise, qui ne montrerait pas seulement les enchaînements logiques entre tous les arts et les sciences, comme un arbre généalogique, mais montrerait aussi leur schéma d'ensemble.[3] (*Zedler* XXI, p. [iii])

---

[1] « §13. Die hohe Schulen, da allerhand Wissenschaften gelehret und getrieben werden nennet man deswegen UNIVERSITAETEN und ihre Lehren heissen STUDIUM UNIVERSALE. Und gleichwohl mag man von unserm UNIVERSAL-LEXICON sagen: daß dessen Gräntzen viel weiter, als die Akademische Wissenschaften so viel derer auch nur seyn mögen reichen. Der Leser findet allhier nach alphabetischer Ordnung nicht allein was zur THEOLOGIE; IURISPRUDENZ; MEDICIN; PHILOSOPHIE; HISTORIE; MATHESI u.a. Dingen welche auf hohen Schulen getrieben werden, gehörig: sondern auch viele Hof- Kanzeley- Jagd- Forst- Kriegs- und Friedens-Sachen; wie nicht minder dasjenige, was die Künstler und Handwerker auch Hauswirthe und Kaufleute im Gebrauch, woran insgemein auf hohen Schulen nicht gedacht zu werden pfleget. » Ma traduction.

[2] « Seit wenig Jahren ist eine solche Menge von Real-Lexicis an das Tages-Licht gekommen, daß sie ein weitläufftiges Verzeichniß ausmachen würden. Unter solchen nun stehet gegenwärtiges grosse *Universal-Lexicon* billig oben an, da das beygesetzte Wort: *Universal*, zugleich anzeiget, es fasse solches nicht nur eine und die andere Wissenschaft, nicht nur eine und die andere Kunst in sich, sondern alle Künste und Wissenschaften. » Ma traduction.

[3] « Bey dem so grossen Mangel also einer so höchst nöthigen Arbeit kann gewiß gegenwärtigem grossen Universal-Lexicon keine grössere Pracht gegeben werden, als wenn man den Beschluß desselben mit einer vollständigen und accuraten Encyclopädie machet, daß man demnach nicht nur die rechtmäßige Verknüpfung aller Künste und Wissenschafften, gleichsam als in einem Stammbaume, vorstelle, sondern auch aller dererselben hinreichende Schemata mittheilet. » Ma traduction

Ce paragraphe exprime bien la volonté de combiner « dictionnaire » et « encyclopédie » c'est-à-dire l'ordre alphabétique nouveau du premier et le classement raisonné du second. Par là il ouvre sur la seconde grande fonction de l'encyclopédie – faire système. Si pour le *Zedler* cette ambition est restée à l'état de projet, elle sera en fait réalisée par Diderot et d'Alembert. Dans le *Discours préliminaire,* ce dernier explique le double objet de leur ouvrage :

> L'ouvrage que nous commençons (et que nous désirons de finir) a deux objets : comme Encyclopédie, il doit exposer autant qu'il est possible, l'ordre et l'enchaînement des connaissances humaines ; comme Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, il doit contenir sur chaque science et sur chaque art, soit libéral, soit mécanique, des principes généraux qui en sont la base, et les détails les plus essentiels qui en font le corps et la substance. (d'Alembert, « Discours préliminaire des éditeurs », *Enc*. I, p. A)

Dans *l'Encyclopédie*, le classement raisonné se manifeste ainsi par divers procédés : par un système figuré des connaissances humaines sous la forme d'un tableau, par l'explicitation de ce système dans le « Discours préliminaire » et enfin par les renvois, qui suggèrent les relations ou les rapports entre des matières différentes. Cette capacité de l'encyclopédie à créer et mettre en évidence, par l'usage de renvois et de combinaisons, la complémentarité ou au contraire les contradictions des savoirs, est de fait l'un des motifs essentiels de sa reprise en littérature, par exemple par Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique* ou par Flaubert dans le *Dictionnaire des idées reçues*[1].

Dans le *Zedler*, seul Ludovici évoque cette question des renvois en annonçant son intention de les insérer après coup. Ils viseraient selon lui surtout à lier les informations présentes dans les différents articles. En reprenant la terminologie développée plus tard par Diderot, on pourrait les qualifier de renvois d'information complémentaire. Dans son article « Encyclopédie », le philosophe et écrivain français distingue en effet ce type de renvois de ceux qui construisent des contrastes ou des oppositions de notions, de ceux qui ont pour seul but de préciser certaines définition et qui visent à éviter les répétitions ou encore des renvois heuristiques ou satiriques, qui suggèrent des conjectures par les rapprochements inédits qu'ils proposent (*Enc.* V, pp. 643 sq.). Pour Diderot, les renvois sont de façon générale « la partie de l´ordre encyclopédique la plus importante ». Il les utilise entre autres dans le but de « changer la façon commune de pen-

[1] Cf. infra, 2.5.

ser » (*Enc.* V, p. 643), ce changement devant venir du rapprochement entre certains phénomènes dont les relations ont été négligées jusqu'alors :

> [...] ceux qui en rapprochant dans les sciences certains rapports, dans des substances naturelles des qualités analogues, dans les arts des manœuvres semblables, conduiraient ou à de nouvelles vérités spéculatives, ou à la perfection des arts connus, ou à l'invention de nouveaux arts, ou à la restitution d'anciens arts perdus. Ces renvois sont l'ouvrage de l'homme de génie. Heureux celui qui est en état de les apercevoir. Il a cet esprit de combinaison, cet instinct que j'ai défini dans quelques-unes de mes *Pensées sur l'interprétation de la nature*. (*Enc.* V, p. 643)

Selon Diderot, les renvois satiriques ou épigrammatiques ont quelquefois aussi leur utilité. « On peut les diriger secrètement contre certaines ridicules, comme les renvois philosophiques contre certains préjugés » (*Enc.* V, p. 643) :

> Le géomètre renvoie d'un théorème ou d'un problème à un autre, & l'encyclopédiste d'un article à un autre. Et c'est ainsi que deux genres d'ouvrages, qui paraissent d'une nature très différente, parviennent par un même moyen, à former un ensemble très serré, très lié, & très continu. [...]
> Par le moyen de l'ordre encyclopédique, de l'universalité des connaissances & de la fréquence des renvois, les rapports augmentent, les liaisons se portent en tout sens, la force de la démonstration s'accroît, la nomenclature se complète, les connaissances se rapprochent & se fortifient ; on aperçoit, ou les vides de notre système, ses côtés faibles, ses endroits forts, & d'un coup d'œil quels sont les objets auxquels il importe de travailler pour sa propre gloire, & pour la plus grande utilité du genre humain. Si notre dictionnaire est bon, combien il produira d'ouvrages meilleurs ? (*Enc.* V, p. 644)

Hans-Wolfgang Schneiders a examiné de près le prétendu « système des renvois » de l'*Encyclopédie* pour constater qu'il faut absolument tenir compte du fait que « technique encyclopédique et propagande encyclopédiste sont intimement liées »[1]. En d'autres termes, le programme annoncé par Diderot dans son article *Encyclopédie* n'a que partiellement trouvé une traduction dans les faits. Schneiders montre par exemple que les renvois sont très inégalement répartis, de 0 et 154 par article ; certains n'existent pas, d'autres ne sont pas clairs et certains articles traitant du même sujet ne renvoient pas l'un à l'autre. Il conclut que les renvois sont très peu systématiques : « Il est probable que certains renvois servent un but de critique ou de polémique, mais pour le lec-

[1] Schneiders, H.-W., "Le prétendu système des renvois dans l'Encyclopédie", *in* E. Mass et P.-E. Knabe (dir.), *L'Encyclopédie et Diderot*, Köln, dme-Verlag, 1985, pp. 247-260, p. 247.

teur il est difficile de savoir si l'existence de deux articles contradictoires relève de la polémique ou des hasards d'un travail hâtif. » Pourquoi ce manque de systématicité et pourquoi Diderot parle-t-il publiquement de la « ruse » possible des renvois sans l'appliquer de façon constante ? Schneiders explique ce point de façon générale par l'aversion du polémiste à l'égard de toute entrave à la liberté d'opinion : son rêve aurait été en fin de compte d'appliquer dans sa rigueur la méthode de Bayle. C'est celle-ci qu'il nous faut examiner maintenant pour illustrer la troisième grande fonction de l'encyclopédie, sa fonction critique.

De fait, c'est Bayle qui fait l'utilisation la plus militante des renvois. Ils fonctionnent pour lui comme une stratégie pour contourner la censure en dissimulant les audaces sous des rubriques anodines. Diderot reprendra cette méthode entre autres dans ses articles *Agnus scythicus, Aigle, Capuchon, Cordeliers*[1]. Chez Bayle, le système des renvois trouve s'exprime dans sa cohérence par une liste alphabétique commentée des matières publiée dans le quatrième volume de l'ouvrage et qui contient également des renvois entre articles - « Voiez aussi… ». Curieusement, celle-ci est précédée d'un texte indiquant qu'elle n'a pas été rédigée par l'auteur, mais par « une personne très habile » dont l'identité n'est pas révélée :

> L'Auteur n'aiant pu travailler à cette Table, elle a été donnée à faire à une personne très habile ; mais de peur qu'on ne la fît trop longue sans nécessité, on y a mis rarement ce qui apartient aux matières dans leurs propres Articles : par exemple, presque tout ce que l'on a marqué de César dans cette Table se trouve ailleurs que dans l'Article de CESAR.[2]

Cet anonymat est de toute évidence une manière de suggérer le caractère anodin de ce travail d'indexation. Examinons ce qu'il en est dans les faits. Il est important de constater que les « matières » énumérées dans cette *Table* ne correspondent pas directement à la liste alphabétique des articles. Voici quelques exemples des notions qui y sont indexées[3] :

Batards ont ordinairement de l'esprit. I. 711.

[1] Cf. Pons, "Introduction", p. 20.

[2] Bayle, P., *Dictionnaire historique et critique. T. IV, Q-Z,* Genève, Slatkine Reprints, 1995 [1740], p. 711.

[3] Ibid., p. 711 sq.

> **Dettes**, les Princes ne se font pas toujours scrupule de payer leurs Dettes. I. 633 *b*.
> **Opinions**, leur diversité causée bien souvent par des méprises. I. 199 a. C'est par l'opinion seule que l'on juge de toutes choses dans le monde. II. 477 b.
> **Paradis**, les Grands de Rome en distribuent les places pour de l'argent. II. 323 a. On prétend que Machiavel a dit qu'il aimerait mieux être envoié aux Enfers après sa mort, que d'aller en Paradis. III. 248 a. Si celui que Mahomet promettoit fut une des causes qui lui attira tant de Sectateurs. 259 a. Ce qu'on a dit des occupations du Paradis. 145 b.
> **République** des Lettres a aujourd'hui de plus habiles gens, qu'elle n'en avoit dans le siècle passé. I. 66 a. Voiez aussi II. 102 a. De quelle sorte de liberté on y dit jouïr, & jusqu'où elle doit s'étendre. III. 651 b.

Si, comme l'y invite la référence « Bâtards », le lecteur se reporte à la page 711 du premier tome, il y trouve non pas une entrée sous ce terme mais un article sur la vie du Seigneur Auger Gislen de Busbecq (1522-1592) qui – détail en réalité négligeable – né hors mariage réussit malgré cela à devenir un illustre ambassadeur et humaniste :

> […] Sans commentaire, on peut voir aisément dans ces paroles qu'Auger Busbec étoit bâtard. Il ne démentit point la bonne opinion que l'on a communément de l'esprit de ceux qui comme lui naissent hors mariage. Il fit des progrès merveilleux de très-bonne heure ; ce qui obligea son père, qui l'élevoit dans sa maison, à n'épargner ni soins ni dépenses pour le faire bien instruire, & à le légitimer par un Rescrit de l'Empereur Charles V.

Dans cet article, Bayle décrit donc la vie de ce grand homme et corrige les erreurs commises par Moreri et d'autres historiens à son sujet. Le corps du texte contient des petites et des grandes lettres : les premières (a, b) renvoient aux commentaires et aux ouvrages cités dans les marges à gauche et à droite du texte principal ; les secondes (A, B), aux notes de bas de pages. Ces dernières contiennent à leur tour des commentaires appelés par des chiffres. Examinons le corps du texte. Bayle raconte que Busbecq devint ambassadeur auprès de l'Empereur turc Soliman sur ordre de Ferdinand Ier du Saint Empire Romain Germanique. Si son premier voyage en Turquie fut bref, le deuxième dura sept ans et lui permit de faire des recherches approfondies sur ce pays. A son retour en Europe, il rassembla ses observations dans des écrits qui eurent un retentissement important :

> […] Il pénétra parfaitement l'état de la Monarchie Ottomane, & les véritables moiens de l'attaquer avec succès, sur quoi il composa un Discours fort

> judicieux (g). La *Relation* qu'il composa de ses deux *Voiages de Turquie* est aussi un bon ouvrage, & qui a mérité l'approbation de ceux qui savent juger de cette sorte d'Ecrits (G).

Le petit g renvoie dans la marge à l'intitulé de l'ouvrage *De Re Militari contra Turcam instituenda Consilium*. Le grand G renvoie quant à lui à un commentaire beaucoup plus long qui rapporte entre autres les louanges qui ont été faites à Busbecq – les commentaires prennent d'ailleurs souvent la plus grande partie de la page par rapport au texte de l'entrée. Après avoir été l'ambassadeur da la Reine Elizabeth et de l'Empereur Rodolphe en France celui-ci meurt en voyage, en chemin vers les Pays Bas. La vie de Busbecq telle que la retrace Bayle est ainsi marquée par le conflit entre catholiques et protestants jusqu'à sa fin : attaqué, volé et maltraité par « un parti de Ligueux » sur la route des Flandres, il attrape une fièvre qui l'emporte quelques jours plus tard. Ce destin tragique ne peut manquer de faire penser à la biographie de Bayle lui-même – protestant, converti, puis converti une nouvelle fois, frère mort en prison… - qui marque la rédaction de cette entrée.

L'entrée « Dettes » de la *Table des matières* renvoie à un article sur le Duc de Bourgogne et son épouse Marguerite. Le commentaire contient les ajouts de Bayle à Moreri basé sur les travaux d'autres historiens. La voix du commentateur, son opinion et le discours rapporté se combinent. C'est ici une technique d'utilisation et de narrativisation des sources par l'ajout de remarques personnelles que nous retrouverons chez Flaubert :

> […] A l'égard des exactions, Heuterus l'excuse sur les dépenses extraordinaires qu'il faloit faire pour entretenir des Troupes, & pour fortifier des Villes. Mais pourquoi au moins ne paioit-il pas ses dettes ? Chose étrange ! Les Princes ne se font pas un cas de conscience de ruïner leurs créanciers, pendant qu'ils enrichissent d'autres personnes. Lisez ce Passage de Mezerai : Ce fut là que la Reine Marguerite tint sa petite Cours le reste de ses jours […] elle faisoit gloire d'avoir tousjours quelque galanterie, d'inventer de nouveaux divertissemens, & de ne payer jamais ses debtes (26).

« Opinions » renvoie au personnage *Amphitryon* et plus particulièrement à un commentaire sur la querelle entre anciens et modernes. Bayle prend position pour les modernes en défendant la version de Molière contre celle de Plaute :

> Molière a fait une Comédie du même titre. C'est une de ses meilleures Pièces. Il a pris beaucoup de choses de Plaute ; mais il leur donne un autre tour : & s'il n'y avoit qu'a comparer ces deux Pièces l'une avec l'autre, pour décider la dispute qui s'est élevée depuis quelque tems sur la supériorité ou l'infériorité des Anciens, je croi que Mr. Perrault gagneroit bientôt sa cause. Il y a des finesses, & des tours dans l'Amphitryon de Molière, qui surpassent de beaucoup les railleries de l'Amphitryon Latin. (t. 1, p. 199)

« République des gens de lettres » renvoie aux entrées *Aconce* (Jacques, « Philosophe, Jurisconsulte, & Théologien naquit à Trente, au XVI^e^ siècle… »), *Catius* (« Philosophe Epicurien dont Ciceron a parlé… »). Dans le texte sur Aconce, le terme indexé ne se trouve pas dans le texte principal, mais dans la note D, dans laquelle Bayle compare le XVI^e^ au XVII^e^ siècle :

> Je croi que le XVI siècle a produit un plus grand nombre de savans hommes, que le XVII ; & néanmoins, il s'en faut beaucoup que le premier de ces deux siècles ait eu autant de lumières, que l'autre. Pendant que le règne de la Critique & de la Philologie a duré, on a vu par toute l'Europe plusieurs prodiges d'érudition. L'étude de la nouvelle Philosophie, & celle des langues vivantes, aiant introduit un autre gout, on a cessé de voir cette vaste & cette profonde litérature ; mais, en récompense, il s'est répandu dans la République des Lettres un certain esprit plus fin, & accompagné d'un discernement plus exquis : les gens font aujourd'hui moins savans, & plus habiles. Ce n'est pas moi, au reste, qui m'érige ainsi en juge de la supériorité de notre siècle : je ne fais que me conformer au sentiment des connoisseurs les plus fins (p. I, 66 a)

Le « connoisseur » auquel fait référence Bayle est évoqué en note dans la marge. Il s'agit ici du Père Rapin, dans sa *Préface de la Comparaison de Thucydide & de Tite Live*. Dans l'entrée « Catius », la République des lettres est évoquée dans le texte avec un renvoi sous forme de lettre, qui indique :

> Cette République est un Etat extrêmement libre. On n'y reconnoit que l'empire de la Vérité & de la Raison, & sous leurs auspices on fait la guerre innocemment à qui que ce soit. Les amis s'y doivent tenir en garde contre leurs amis, les peres contre leurs enfans, les beaux-peres contre leurs gendres : c'est comme au siècle de fer : [citation en latin d'Ovide] Chacun y est tout ensemble Souverain, & justiciable de chacun. Les Loix de la Société n'ont pas fait de préjudice à l'indépendance de l'état de Nature, par rapport à l'erreur & à l'ignorance : tous les particuliers ont à cet égard le droit du glaive, & le peuvent exercer sans en demander la permission à ceux qui gouvernent.

On a là une belle illustration de l'engagement de ce dictionnaire dans un combat militant contre l'erreur et l'ignorance. Bayle démontre à merveille la portée critique et réflexive d'un projet lexicographique et compilateur ; il est critique et du dictionnaire et de l'écriture de l'histoire[1]. C'est ce qui en fera il me semble l'intérêt pour certains écrivains qui poseront la question du savoir et de sa place et son rôle dans la société – même s'il ne faut pas perdre de vue que sa fortune, au XVIII[e] siècle particulièrement, s'inscrit dans un contexte sociologique et historique spécifique de réaction contre l'autorité[2].

Dans l'*Encyclopédie*, Diderot évoque Bayle à l'entrée « Pyrrhonienne ou sceptique, Philosophie ». Il y décrit cette « école » philosophique en montrant comment le programme critique des Lumières poursuit l'œuvre de son prédécesseur :

> Le sceptique ne décide rien ; ce n'est pas qu'il ne soit affecté comme les autres hommes, & que la sensation n'entraîne son jugement ; mais il réserve son doute, pour l'opposer à l'orgueil des dogmatiques, pour qui tout est évident dans les sciences. […] Il a trois motifs qui le déterminent à acquiescer aux apparences ; l'instruction naturelle ; l'effort des passions ; les lois, les usages & la tradition des arts. (Diderot, *Enc*. XIII, p. 609)

« Réserver son doute, pour l'opposer à l'orgueil des dogmatiques », voilà une position que l'on peut voir à l'œuvre aussi bien chez Goethe que chez Flaubert. Chacun à sa manière transpose cet héritage des Lumières dans le XIX[e] siècle. Voici de façon plus générale la tâche des encyclopédistes telle que la formule Diderot :

> Il faut donc s'attacher à donner les raisons des choses, quand il y en a ; à assigner les causes, quand on les connaît ; à indiquer les effets, lorsqu'ils sont certains ; à résoudre les nœuds par une application directe des principes ; à démontrer les vérités ; à dévoiler les erreurs ; à décréditer adroitement les préjugés ; à apprendre aux hommes à douter & à attendre ; à dissiper l'ignorance, à apprécier la valeur des connaissances humaines ; à distinguer le vrai du faux, le vrai du vraisemblable, le vraisemblable du merveilleux & de l'incroyable, les phénomènes communs des phénomènes extraordinaires, les faits certains des douteux, ceux-ci des faits absurdes & contraires à l'ordre de la nature ; à connaître le cours général des événements, & à prendre chaque chose pour ce qu'elle est, & par conséquent à inspirer le goût de la science, l'horreur du mensonge & du vice, & l'amour de la vertu ;

[1] Cf. Meschonnic, *Des mots et des mondes*, p. 229.

[2] Cette histoire a été retracée par Rétat, *Le Dictionnaire de Bayle*.

> car tout ce qui n'a pas le bonheur & la vertu pour fin dernière n'est rien. (*Enc.* V, p. 643)

Il ne s'agit pas seulement d'accumuler du savoir, mais bien plutôt d'être en mesure de faire preuve de jugement à son égard : « apprendre aux hommes à douter & à attendre ». Ce projet idéaliste a gardé de son actualité au XX^e^ siècle. On l'a vu avec la citation du philosophe Mauthner présentée en exergue. On peut citer également Raymond Queneau, directeur de l'*Encyclopédie de la Pléiade* de 1954 à sa mort en 1976, qui formule bien l'idée de bilan provisoire et les enjeux de son projet à travers les notions d'enseignement, de bilan et d'ouverture sur l'avenir :

> Ainsi, c'est à l'intersection de ces trois notions que se trouve le but de cette Encyclopédie : elle se veut à la fois enseignement, bilan, ouverture sur l'avenir, les deux premiers points de vue s'ordonnant par rapport au dernier. C'est ainsi que peut se justifier le mot « bilan », car, dans un bilan, il n'y a pas seulement un actif, il y a aussi un passif. Et il y a effectivement, ici, un « passif » : celui de notre ignorance. Nulle part, dans cette entreprise, ne seront celées les ampleurs de nos incertitudes et les immensités de notre non-savoir. Le lecteur apprendra à ignorer, à douter. C'est aussi une entreprise critique. Le principal fruit de la méthode scientifique est la lucidité. C'est aussi la possibilité de l'intervention.[1]

Depuis l'apparition du terme chez Rabelais, le but des encyclopédistes a donc été d'ordonner, choisir, enchaîner les matières du savoir, mais aussi de les mettre en question. L'encyclopédie ne va cependant jamais complètement de soi. Elle ne recouvre pas seulement un type d'ouvrage, mais aussi et surtout une réflexion théorique et pédagogique sur ce que l'homme doit savoir et partant aussi ce qu'il doit enseigner et transmettre. Au XVII^e^ siècle, l'accès au savoir est encore limité à un petit cercle, aux princes et aux érudits, pour lesquels l'encyclopédiste est avant tout un compilateur. Au XVIII^e^ siècle, les découvertes scientifiques et techniques conduisent l'homme à se positionner différemment face au savoir : la philosophie a repoussé la théologie, la critique prend le pas sur le commentaire. L'encyclopédiste se transforme en penseur et philosophe.

[1] Queneau, R., *Bords, mathématiciens, précurseurs, encyclopédistes*, Paris, Hermann, 1963, p. 103-104.

2.2 Les métaphores du savoir

> Cet homme travaillait à un système d'histoire naturel, dans lequel il ordonnait les animaux d'après la forme de leurs excréments. Il les avait réparti en trois classes: les cylindriques, les sphériques et ceux qui avaient la forme d'un gâteau. (G. C. Lichtenberg, *Schriften*)[1]

Après ce parcours historique on peut maintenant aborder ce qui constitue le cœur de l'imaginaire encyclopédique. L'encyclopédie prétend assimiler l'ensemble des savoirs mais il ne s'agit pas seulement pour elle d'en réaliser la compilation et l'inventaire. Une des dimensions critiques clefs du projet encyclopédique est la méthode de classement adoptée pour organiser les savoirs et les situer, définir la place des uns par rapport aux autres. Classer renvoie à une mise en ordre, à la constitution de séries, mais aussi aux manières de parcourir, physiquement, dans la texture même du livre, l'ordre du savoir. C'est en ce sens que le classement tel qu'il est élaboré et mis en œuvre par les encyclopédistes renvoie à un ensemble de métaphores, voyage, cartes, panoramas, arbre. A partir de l'exemple des textes programmatiques du *Zedler* et de l'*Encyclopédie*, je montre dans cette section comment les auteurs ont réfléchi à la possibilité de présenter et de systématiser le savoir et quelles métaphores ils utilisent pour représenter leur mise-en-ordre. Si le *Zedler* penche encore du côté compilation/inventaire et choisit l'ordre alphabétique, l'*Encyclopédie* combine l'ordre alphabétique et l'ordre encyclopédique ou méthodique en mobilisant un système figuré des connaissances sous forme d'arbre.

[1] « Dieser Mann arbeitete an einem System der Naturgeschichte, worin er die Tiere nach der Form der Exkremente geordnet hatte. Er hatte drei Klassen gemacht: die zylindrischen, sphärischen und kuchenförmigen. » Lichtenberg, G. C., *Schriften und Briefe II. Sudelbücher II, Materialhefte, Tagebücher*, München, Wien, Carl Hanser Verlag, 1991, p. 164 Heft G 161. Ma traduction.

Images organicistes : Arbre et rhizome

> Yahvé Dieu planta un jardin en Eden, à l'Orient, et il y mit l'homme qu'il avait modelé. Yahvé Dieu fit pousser du sol toutes espèces d'arbres séduisants à voir et bons à manger, et de l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. (*Genèse*, 2 8-9)[1]

> Nous sommes fatigués de l'arbre. Nous ne devons plus croire aux arbres, aux racines ni aux radicelles, nous en avons trop souffert. Toute la culture arborescente est fondée sur eux, de la biologie à la linguistique. Au contraire, rien n'est beau, rien n'est amoureux, rien n'est politique, sauf les tiges souterraines et les racines aériennes, l'adventice et le rhizome. (Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux*)[2]

L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert s'efforce comme on l'a vu d'associer l´émiettement de l'ordre alphabétique à un tableau systématique des connaissances. Ce tableau – ce système *figuré* – prend la forme d'un arbre avec un tronc et des ramifications. L'arbre est une vieille image encyclopédique dont la tradition remonte au franciscain Raymond Lulle et à Francis Bacon. Lulle, en particulier, s'inspire de l'arbre de Porphyre, dans son introduction aux catégories d'Aristote (*Isagogé*[3]). Au-delà, c'est un motif qui parcourt notre histoire culturelle depuis la Genèse. A la suite de Lulle et à la manière de Bacon et de Chambers[4], Diderot et d'Alembert représentent également les divisions de la connaissance comme des branches qui naissent des trois principales facultés de l'esprit : la mémoire, source de la connaissance historique ; l'imagination, source de la poésie ; et la raison, source de la philosophie. Un siècle plus tard, les scéna-

[1] *La Sainte Bible traduite en français sous la direction de l'Ecole biblique de Jérusalem*, Paris, Editions du Cerf, 1961, p. 10.

[2] Deleuze, G. et F. Guattari, *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Les Editions de Minuit, 1980, p. 24.

[3] Cf. Porphyre, *Isagoge*, Paris, J. Vrin, 1998.

[4] Chambers, *Cyclopaedia; or, An universal dictionary of arts and sciences*.

rios de *Bouvard et Pécuchet* indiquent au demeurant que les deux personnages voulaient « faire l'arbre des connaissances humaines ».[1] Le passage ne figure pas dans la dernière version du roman, mais l'idée était là : avant leur parcours encyclopédique les deux personnages auraient ainsi réfléchi à construire un système des connaissances pour mieux préparer leur périple. Si l'image de l'arbre parcourt ainsi les siècles, cependant l'épistémologie qui la sous-tend change significativement avec le temps comme l'a clairement montré Robert Darnton[2].

Que signifie l'arbre comme image du savoir ? S'il est une métaphore de son organicité, il indique surtout et plus profondément ses fondements naturels[3]. Comme le souligne Schmidt-Biggemann, une dimension clef de l'arbre tient à ce qu'il renvoie à une idée de la continuité du savoir[4]. A la différence de la métaphore de la chaîne, cependant, il peut être considéré comme une image énergétique et dynamique qui permet de représenter des processus évolutionnaires tels que la régénération permanente du fruit, de la semence et de la racine - c'est-à-dire des processus cycliques[5]. Parce qu'il permet de penser des ramifications et des réseaux complexes, ce modèle dynamique se prête facilement à la représentation du développement de la connaissance, du savoir et des modèles scientifiques. L'iconographie de l'arbre renvoie donc, pour reprendre une analyse de Jörg Jochen Berns, à un complexe topologique lié au développement de la science - biologie, éthique, linguistique comparée, encyclopédique etc. – autant qu'à la généalogie d'une famille ou d'une société - féodale, ecclésiastique etc.[6] – et finalement qu'à une combinaison des deux[7]. Dans les deux romans de notre corpus, l'arbre est aus-

[1] Scénarios pour *BP* ; f° 71 v°, ms. g225 ; cité d'après Séginger, G., "Forme romanesque et savoir. *Bouvard et Pécuchet* et les sciences naturelles", *Revue Flaubert*, n° 4, 2004, http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/revue4/02seginger.htm.

[2] Cf. Darnton, R., *Le Grand massacre des chats: attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, R. Laffont, 1985b.

[3] Cf. Friedrich, "Ordnungen des Wissens. Ältere deutsche Literatur", p. 90.

[4] Cf. Schmidt-Biggemann, *Topica universalis*, p. 32.

[5] Cf. Berns, J. J., "Baumsprache und Sprachbaum. Baumikonographie als topologischer Komplex zwischen 13. und 17. Jahrhundert", *in* K. Heck et B. Jahn (dir.), *Genealogie als Denkform in Mittelalter und Früher Neuzeit*, Tübingen, 2000, pp. 155-176, p. 160; cf. aussi Chatelain, "Du Parnasse à l'Amérique: l'imaginaire de l'encyclopédie à la Renaissance et à l'Age classique", ici p. 160.

[6] Berns cite ici comme exemple l'arbre féodal du roman *Der abenteuerliche Simplicissimus* de Grimmelshausen.

[7] Berns, "Baumsprache und Sprachbaum. Baumikonographie als topologischer Komplex zwischen 13. und 17. Jahrhundert". Cf. aussi Macho, T., "Stammbäume, Freiheitsbäume und Geniereligion. Anmer-

si le support de greffes, soulignant par là le caractère artificiel de la succession – on y reviendra dans le chapitre IV.

La métaphore de l'arbre du savoir est si présente aujourd'hui encore dans l'imaginaire occidental que Gilles Deleuze et Félix Guattari vont jusqu'à écrire qu'ils en sont « fatigués » – cf. la citation en exergue de cette section. Ils opposent ainsi à cette image celle du rhizome[1]. A la suite des deux philosophes, dans un passage de sa sémiotique consacré aux liens entre texte et encyclopédie, Umberto Eco reprend également ce contraste pour mettre en évidence les transformations de la représentation du savoir au XX^{e} siècle[2]. Pour prendre la mesure des différences entre arbre et rhizome, on peut dresser le tableau comparatif suivant en se basant sur les analyses de Deleuze et Guattari :

ARBRE	**RHIZOME**
DICHOTOMIE Procède par dichotomie	MULTIPLICITE est toujours à entrées multiples
IMAGE : racines et radicelles	IMAGE : tige souterraine ; les bulbes, les tubercules sont des rhizomes.
STRUCTURE l'arbre ou la racine fixent un point, un ordre.	NON-STRUCTURE n'importe quel point d'un rhizome peut être connecté avec n'importe quel autre, et doit l'être.
LIGNEES Les lignées de type arborescent sont seulement des liaisons localisables entre points et positions.	LIGNES/LINEAMENTS Il n'y a pas de points ou de positions dans un rhizome, comme on en trouve dans une structure, un arbre, une racine. Il n'y a que des lignes.

kungen zur Geschichte genealogischer Systeme", *in* S. Weigel (dir.), *Genealogie und Genetik. Schnittstellen zwischen Biologie und Kulturgeschichte*, Berlin, 2002, pp. 15-43 ; Weigel, S., "Genealogie. Zu Ikonographie und Rhetorik einer epistemologischen Figur in der Geschichte der Kultur- und Naturwissenschaft", *in* H. Schramm et al. (dir.), *Bühnen des Wissens. Interferenzen zwischen Wissenschaft und Kunst*, Berlin, 2003, pp. 226-267.

[1] Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie*. « Introduction : Rhizome », pp. 9 sq.

[2] Cf. Eco, U., *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, 1988, voir aussi Eco, U., *Lector in fabula: le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1989.

	HAZARD Le rhizome connecte un point quelconque avec un autre point quelconque, et chacun des ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature, il met en jeu des régimes de signes très différents et même des états de non-signes. (31)
FILIATION L'arbre est filiation	ALLIANCE le rhizome est alliance
MEMOIRE	ANTI-MEMOIRE
GENEALOGIE	ANTI-GENEALOGIE
Système centré (même polycentré)	CARTE – Système acentré, non-hiérarchique et non-signifiant

Quoi qu'en pensent Deleuze et Guattari, les textes programmatiques des encyclopédistes, comme le *Discours préliminaire* de d'Alembert, donnent l'impression que leur projet avait déjà quelque chose d' « acentrique » et de « rhizomatique ». Pensons en particulier au système des renvois qui permet de lier et de combiner des informations, et de créer par là une multiplicité, à la combinaison des images – arbres et mappemonde – et à la relativisation du point de vue de l'auteur. D'Alembert insiste sur l'importance des points de vue lorsqu'il écrit :

> […] la forme de l'arbre encyclopédique dépendra du point de vue où l'on se mettra pour envisager l'univers littéraire. On peut donc imaginer autant de systèmes différents de la connaissance humaine que de mappemondes de différentes projections ; et chacun de ces systèmes pourra même avoir, à l'exclusion des autres, quelque avantage particulier. […] celui de tous les arbres encyclopédiques qui offrirait le plus grand nombre de liaisons et de rapports entre les sciences mériterait d'être sans doute préféré. Mais peut-on se flatter de le saisir ? » (*Enc.* I, p. xv)

Dans l'article « Encyclopédie » Diderot dit presque la même chose :

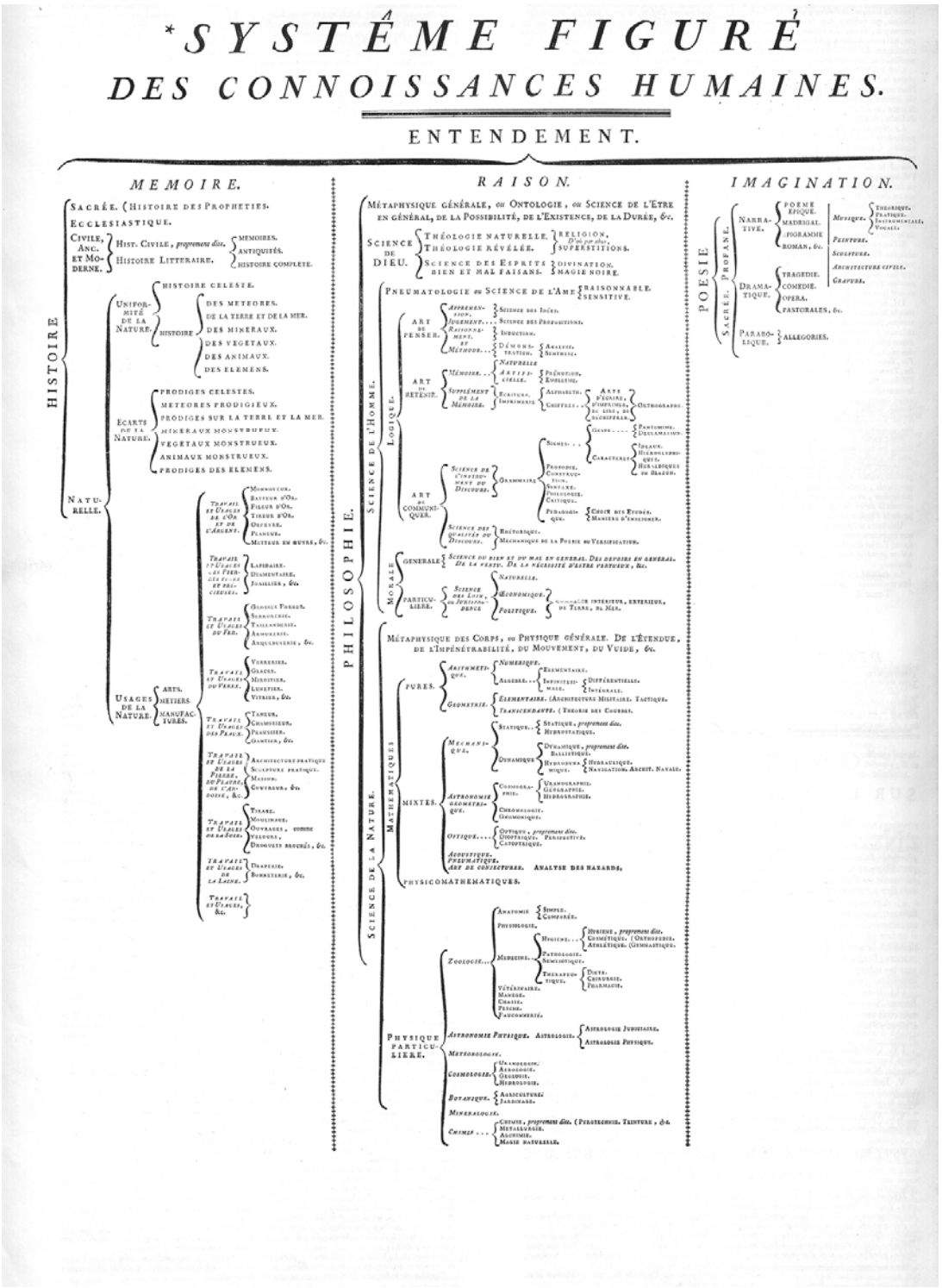
> L'univers est l'ouvrage infini d'un Dieu. Une science est un ouvrage fini de l'entendement humain. Il y a des premiers principes, des notions générales, des axiomes donnés. Voilà les racines de l'arbre. Il faut que cet arbre se ramifie le plus qu'il sera possible ; qu'il parte de l'objet général comme d'un tronc ; qu'il s'élève d'abord aux grandes branches ou premières divisions ; qu'il passe de ces maîtresses branches à de moindres rameaux ; & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il soit étendue jusqu'aux termes particuliers qui seront comme les feuilles & la chevelure de l'arbre.

> [...] & pour présenter les mêmes idées sous une image plus exacte, l'ordre encyclopédique général sera comme une mappemonde où l'on ne rencontrera que les grandes régions ; les ordres particuliers, comme des cartes particulières de royaumes, de provinces, de contrées ; le dictionnaire, comme l'histoire géographique & détaillée de tous les lieux, la topographie générale & raisonnée de ce que nous connaissons dans le monde intelligible & dans le monde visible; & les renvois serviront d'itinéraires dans ces deux mondes dont le visible peut être regardé comme l'Ancien, & l'intelligible comme le Nouveau. (*Enc*. V, p. 642)

On passe ici de l'arbre au paysage. Ce qui importe c'est l'ouverture du système. « Il faut que cet arbre se ramifie le plus qu'il sera possible ». Ainsi le savoir peut-il évoluer et augmenter constamment.

Les sciences de la vie – la biologie et la chimie – ont-elles changé l'encyclopédie du XIX^{e} siècle comme la philosophie avait déjà changé celle du XVII^{e} et XVIII^{e} ? L'arbre ne correspond-il plus à l'*épistémè* du XX^{e} siècle ? Ce sont peut-être des raisons pour lesquelles Deleuze et Guattari veulent en finir avec cette image. L'arborescence de l'internet nous y ramène pourtant encore, même si l'hyperespace est rhizomatique et se caractérise par « un accès non linéaire à des éléments d'information interreliés, désormais accessibles par de multiples points d'entrée »[1]. Cette multiplicité peut faire peur ou irriter : cela nous amène à l'image du labyrinthe, autre image spatiale et géographique souvent mobilisée pour décrire l'ordre encyclopédique ou plus exactement la répartition des connaissances dans un ensemble donné – on y reviendra plus loin à propos de la relation de Goethe aux encyclopédies.

[1] Cf. Juanals, B., "L'arbre, le labyrinthe et l'océan. Les métaphores du savoir, des Lumières au numérique", *Communication & langages*, 139, 2004, pp. 101-110, ici p. 103.



Diderot, R. et d'Alembert, « Système figuré des connaissances humaines », *Enc*. 1

Images spatiales, géographiques, maritimes et mécanistes

Dans sa préface au premier volume du *Zedler*, Ludewig se veut modeste. Il explique que ses auteurs auraient pu donner au volume d'autres titres plus impressionnants, mais qu'ils sont restés au « mauvais » terme de *Lexicon* ou dictionnaire :

> D'autres livres qui bien qu'alphabétiques comprennent bien moins d'articles que ce qu'on peut trouver ici s'ornent pourtant de noms bien plus grandiloquents ; que l'on a emprunté pour cette fin en partie soit aux grecs soit aux latins de manière à donner au titre un relief particulier : ils s'appellent : THEATRA ; THESAURI ; POLIANTHEAE ; BIBLIOTHECAE ; MUSEA ; ARMAMENTARIA ; FORA ; ARCHIVA ; PALATIA ; PROMTUARIA ; PANDECTAE ; SPECULA ; POLYMATHIAE ; ARISTARCHI ; CRITICI ; ADVERSARIA ; etc. Certains empruntent aussi à des scènes d'action ; scènes de théâtre ; des salles d'expositions ; des armureries et des bibliothèques ; des dépôts ; des jardins ; des marchés ; des foires ; des archives ; des palais ; des greniers ; bref ; des miroirs ; des salles etc. de sorte qu'ils font plus de bruit que le mauvais mot de LEXICON ou dictionnaire.[1] (*Zedler* I, pp. 1-2)

Cette citation est très significative, parce qu'elle évoque l'éventail des termes utilisés à l'époque pour traduire l'idée encyclopédique ou lexicographique. Parmi ceux-ci figurent en particulier le jardin, l'archive et le musée, que l'auteur trouve plus spectaculaires que le simple terme de « lexique » ou de « dictionnaire » et que l'on retrouvera dans les deux romans de Goethe et Flaubert.

Comme beaucoup d'encyclopédistes, Ludovici compare le savant au voyageur qui avant d'arriver à sa destination s'arrête parfois par curiosité à d'autres endroits, ce qui veut dire qu'il s'intéresse à d'autres domaines du savoir. C'est parce que le savoir est un tout, parce qu'il est lié, que ces stations sont possibles. Mais cette carte du savoir est aussi comparable à la machine humaine, organisée dans toutes ses composantes se-

[1] « Dann andere Bücher, welche nach dem Alphabet iedoch nur eine Art, von so vielerley Artickeln, die alhier beysammen, ausmachen prangen mit weit mächtigern Nahmen; die man zu solchem Ende theils von den Griechen, oder den Lateinern erborgen müssen um denselben ein besonderes Ansehen in dem Titel zu machen: Sie heißen THEATRA; THESAURI, POLIANTHEAE; BIBLIOTHECAE; MUSEA; ARMAMENTARIA; FORA; ARCHIVA; PALATIA; PROMTUARIA; PANDECTAE; SPECULA; POLYMATHIAE; ARISTARCHI; CRITICI; ADVERSARIA; und so weiter. Welche also von Schauplätzen; Schaubühnen; Schaukammern; Rüst- und Bücherkammern; Zeughäusern; Gärten; Märckten; Messen; Archiven; Pallästen; Speisekammern; Alles in Allem; Spiegeln; Vielaugen; Säälen u.s.w. genommen und folglich mehr aufsehen erwecken als das schlechte Wörtgen LEXICON oder Wörterbuch. » Ma traduction

lon des principes analogues. Pour pouvoir assimiler les savoirs d'un domaine, l'érudit doit également comprendre comment ce domaine s'insère dans le tout :

> Il en va des érudits comme des voyageurs, qui se dirigent vers un but, mais ne peuvent s'empêcher de faire un détour vers d'autres lieux, même s'ils ne s'y arrêtent pas longtemps. Les arts et les sciences sont liés de manière si forte, comme les membres du corps humain ; comme ici les veines traversent plusieurs parties du corps et les lient les unes avec les autres, de la même manière les vérités d'une partie de l'érudition parcourent également les autres parties.
> Pour en rester à la comparaison de la machine humaine ; nous voulons maintenant prendre une partie pour exemple : celui-ci peut-être le plus petit, mais c'est le plus inestimable, l'œil. Si un oculiste veut mériter l'admiration de tous dans sa pratique et montrer qu'il est vraiment maître de son art, alors il ne suffit pas qu'il connaisse bien la structure de l'œil, mais il doit comprendre tout l'art de la dissection même s'il n'a pas prévu de s'occuper des autres parties du corps.[1] (*Zedler* XXI, p. [ii])

De même que l'homme est une machine, le projet encyclopédique a quelque chose d'un automate. D'Alembert emploie également cette image dans l'article *Dictionnaire* de *l'Encyclopédie*, mais à la différence de Ludovici ce n'est pas le corps humain qui lui est comparé : c'est l'*Encyclopédie*, le *Dictionnaire*, qui forme lui-même « une machine ».

> Si on voulait donner à quelqu'un l'idée d'une machine un peu compliquée, on commencerait par démontrer cette machine, par en faire voir séparément et distinctement toutes les pièces, et ensuite on expliquerait le rapport de chacune de toutes ces pièces à ses voisines ; et en procédant ainsi, on ferait entendre clairement le jeu de toute la machine, sans même être obligé de la remonter. Que doivent donc faire les auteurs d'un dictionnaire encyclopédique ? C'est de dresser d'abord, comme nous l'avons fait, une table générale des principaux objets des connaissances humaines. Voilà la machine démontée pour ainsi dire en gros : pour la démonter plus en détail, il faut en-

[1] « Es gehet denen Gelehrten wie denen Reisenden, die zielen zwar nur vornehmlich an einen Ort, können es aber doch nicht Umgang haben, andere Oerter zuförderst zu betreten, ob sie sich wohl nicht hier, sondern nur dort lange aufhalten. Die Künste und Wissenschaften hangen so feste in einander zusammen, wie die Glieder in dem menschlichen Körper; wie hier die Adern eines Theiles durch mehrere gehen und solchen mit jenen verknüpfen: so lauffen auch die Wahrheiten eines Theiles der Gelehrsamkeit durch andere derselben. / Damit wir bey dem Gleichnisse der Maschine des Menschen bleiben; so wollen wir nun einen der Theil derselben vor uns nehmen: Solcher mag einer der kleinesten, obwohl desto unschätzbarsten, nemlich das Auge, seyn. Soll ein Oculist in seiner Cur solche Proben ablegen, die jedermann Bewunderung verdienen, und die an den Tag legen, daß er in seiner Kunst kein Pfuscher, sondern derselben vollkommen Meister sey; so ist es nicht genug, daß er die Struktur des Auges wisse, nein: er muß die Zergliederungs-Kunst des ganzen Cörpers verstehen, ob er wol mit den andern Theilen iemals etwas zu schaffen zu haben sich vorgesetzet hat. » Ma traduction

> suite faire sur chaque partie de la machine, ce qu'on a fait sur la machine entière…. » (*Enc.* IV, p. 968)

On retrouvera l'idée de la machine, et précisément de la machine à tisser (*Webstuhl*), sous la plume de Goethe dans ses mémoires (*Dichtung und Wahrheit*) et dans *Faust I,* qui l'utilise pour critiquer le projet de l'*Encyclopédie* comme quelque chose de trop mécanique (voir infra). L'image est pourtant, si l'on considère l'étymologie du mot « texte » - qui renvoie à la texture et à la trame -, un modèle pour l'écrivain qui trame également son texte. Comme le dit Jean Starobinski : « Ils [les arts du textile] offrent l'emblème pratique, l'analogue artificiel de l'enchaînement des êtres dans la nature et de l'enchaînement des pensées dans la science. »[1] Diderot souligne au demeurant la complexité de l'art du tissage dans son article « Art » pour en montrer la subtilité, égale au moins à celle des arts libéraux :

> […] Dans quel système de Physique ou de Métaphysique remarque-t-on plus d'intelligence, de sagacité, de conséquence, que dans les machines à filer l'or, faire des bas, et dans les métiers de Passementiers, de Gaziers, de Drapiers ou d'ouvriers en soie ? Quelle démonstration de Mathématiques est plus compliquée que le mécanisme de certaines horloges, ou que les différentes opérations par lesquelles on fait passer ou l'écorce du chanvre, ou la coque du ver, avant que d'en obtenir un fil qu'on puisse employer à l'ouvrage ? Quelle projection plus belle, plus délicate et plus singulière que celle d'un dessin sur les cordes d'un sample, et des cordes du sample sur les fils d'une chaîne ? Qu'a-t-on imaginé en quelque genre que ce soit, qui montre plus de subtilité que le chiner des velours ? (*Enc.* I, p. 716)

Diderot et d'Alembert n'ont pas non plus uniquement recours à l'image généalogique de l'arbre pour décrire leur projet, mais aussi à une imagerie géographique et maritime où l'encyclopédie est alors une carte, une boussole : « Au monde clos des savoirs déjà établis, dont il suffit de tracer l'origine et l'enchaînement, succède ainsi l'univers infini des découvertes promises aux voyageurs les plus hardis. »[2] D'Alembert compare le système des connaissances à une mappemonde ou un atlas. Ceux-ci peuvent aider l'homme-navigateur à se repérer dans l'océan du savoir :

---

[1] Starobinski, J., "L'arbre du savoir et ses métamorphoses", *Essais et notes sur l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert,* Milan, Franco Maria Ricci, 1979, ici p. 307.

[2] Chartier, R., "L'arbre et l'océan", *in* R. Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde*, Paris, Bibliothèque nationale de France/Flammarion, 1996, pp. 482-485, ici p. 483.

> C'est une espèce de mappemonde qui doit montrer les principaux pays, leur position et leur dépendance mutuelle, le chemin en ligne droite qu'il y a de l'un à l'autre ; chemin souvent coupé par mille obstacles, qui ne peuvent être connus dans chaque pays que des habitants ou des voyageurs, et qui ne sauraient être montrés que dans des cartes particulières fort détaillées. Ces cartes particulières seront les différents articles de l'Encyclopédie, et l'Arbre ou Système figuré en sera la mappemonde.
> Mais comme dans les cartes générales du globe que nous habitons, les objets sont plus ou moins rapprochés, et présentent un coup d'œil différent selon le point de vue où l'œil est placé par le géographe qui construit la carte, de même la forme de l'arbre encyclopédique dépendra du point de vue où l'on se mettra pour envisager l'univers littéraire. (*Enc.* I, p. xv)

On retrouvera le cartographe dans le roman de Goethe avec le personnage du Capitaine-géomètre dont l'un des attributs est un objet important du savoir et de l'orientation : la boussole. Cette dernière revient aussi fréquemment dans une autre imagerie géographique, l'océan, métaphore du vaste espace de l'inconnu. Cette image est empruntée à Francis Bacon, dont le frontispice de l'*Instauratio magna* représente un navire dépassant les colonnes d'Hercule et le détroit de Gibraltar et manifestement en route vers des découvertes au large. L'image exprime un « esprit d'audace et d'invention, qui appelle à quitter la vue rassurante des côtes, à abandonner la routine du cabotage, autrement dit à se défaire de l'habitude intellectuelle du ressassement »[1]. La boussole aide le voyageur à garder le cap pour atteindre un Nouveau Monde au-delà des océans. Elle constitue ainsi selon Chatelain un modèle de perfectionnement. « Elle est un instrument certain dans la mesure où, inventée par la médiation d'une connaissance de caractère spéculatif (une théorie scientifique du magnétisme), elle ne déserte pas le monde des choses, mais lui reste ordonnée : elle ne supporte efficacement l'effort de connaissance qu'en restant obéissante à l'objet qu'on se propose de connaître, elle ne dirige l'explorateur qu'en se laissant diriger par les forces de la nature qu'il entreprend d'explorer. »[2] L'idée de l'expédition, du voyage et du dépassement des limites du monde connu permettent aussi de mettre en question un certain point de vue. Or celui-ci influence nécessairement la structure de l'organisation des savoirs. Diderot souligne ce point :

[1] Chatelain, "Du Parnasse à l'Amérique: l'imaginaire de l'encyclopédie à la Renaissance et à l'Age classique", ici p. 162.

[2] Ibid., ici p. 163.

> L'univers soit réel soit intelligible a une infinité de points de vue sous lesquels il peut être représenté, & le nombre de systèmes possibles de la connaissance humaine est aussi grand que celui de ces points de vue. (*Enc.* V, p. 641)

La possibilité que le temps rende les savoirs obsolètes est une des préoccupations centrales des encyclopédistes, tout comme d'autres limites telles que l'erreur et le non-savoir et/ou ce qui est considéré comme tel. Chez Goethe et chez Flaubert les personnages atteignent également les limites du savoir, ils mettent le doigt sur ses contradictions, l'erreur et, à l'extrême opposé du savoir, la bêtise. Dans l'entrée « Pyrrhonienne ou sceptique, Philosophie » Diderot écrit en résumant son aperçu historique :

> Pour nous, nous conclurons que tout étant lié dans la nature, il n'y a rien, à proprement parler, dont l'homme ait une connoissance parfaite, absolue, complette, pas même des axiomes les plus évidens, parce qu'il faudroit qu'il eût la connoissance de tout. (*Enc.* XIII, p. 613)

On a vu que l'idée encyclopédique renvoie à un « système » qui accompagne ou complète la plupart du temps un autre type d'ordre des connaissances qu'est l'alphabet. Certains romanciers ou littéraires dont Diderot ont cependant une tendance à opposer au « système » la nature (chaotique) humaine dans leurs textes. C'est ce que montre une analyse du rapport de Goethe à l'*Encyclopédie* française et à d'autres projets encyclopédiques comme le Bayle.

2.3 Goethe et l'*Encyclopédie*

La critique littéraire a souvent souligné que l'intérêt de Goethe pour l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert constituait une rupture épistémique à une époque à cheval entre les Lumières françaises ou l'âge classique et l'âge de l'Historicisme. C'est par exemple la position de Gerhard Neumann, qui voit dans les travaux scientifiques de Goethe sur l'optique et la couleur ainsi que dans *Les Affinités électives*, mais aussi dans d'autres projets romantiques comme l'encyclopédie de Nova-

lis (1772-1801) – qui aboutira au *Brouillon général* (1798/99)[1] -, une réaction au projet encyclopédique français et une tentative de reconstruire et dynamiser la manière dont celui-ci a élaboré l'ordre du savoir[2]. A un intérêt pour un état statique des connaissances se substituerait ainsi de plus en plus une attention aux processus de la connaissance, du connaître. Ces réactions constituent pour Neumann un changement dans les structures du savoir, dans l'*épistémè*, qui se manifesterait dans l'idée nouvelle de la distinction des mots et des choses, de l'ordre naturel et de l'ordre culturel, mais aussi dans une volonté d'établir un lien entre les sciences et l'art. Ce dernier aspect se traduirait dans un jeu nouveau de rapports, de correspondances ou d'équivalences entre les deux domaines. A la différence de Neumann, Waltraud Wiethölter ne voit pas dans cette époque d'entre-deux une transformation radicale. Elle considère que la référence de Goethe à l'*Encyclopédie* ne marque pas une césure épistémique. Selon elle, celui-ci apparaît plutôt comme un héritier des encyclopédistes, bien qu'il ait cherché à donner une nouvelle orientation à leur projet, dans un mouvement reposant de manière ambiguë à la fois sur la critique de l'encyclopédie comme système clos et sur la réalisation d'une « poétique du savoir » très proche de celle de Diderot[3].

Presque contemporain du projet de Diderot et d'Alembert, Goethe en parle de fait en connaissance de cause. En 1772, quand paraît le dernier des dix-sept volumes de texte et onze volumes de planches de *l'Encyclopédie*, Goethe a vingt-trois ans et il vit de nouveau dans sa famille à Francfort, où, en pleine période du *Sturm und Drang*, il exerce encore comme avocat, deux ans avant de publier les *Souffrances du jeune Werther.* Plus tard, évoquant l'*Encyclopédie* dans ses mémoires (*Dichtung und Wahrheit*), il se réfère entre autres à sa vie « française » à Strasbourg entre 1770 et 1771, période pendant laquelle il rencontre aussi Johann Gottfried Herder (1744-1803) qui sera une influence importante et stimulante pour lui et qui après avoir démissionné de sa charge

[1] Novalis, *Le Brouillon général* ; Idem, "Das Allgemeine Brouillon (Materialien zur Enzyklopädistik 1798/99)". Cf. aussi infra chapitre 3.

[2] Cf. Neumann, G., "Naturwissenschaft und Geschichte als Literatur. Zu Goethes kulturpoetischem Projekt", *MLN*, n° 114/3, 1999, pp. 471-502 ; Neumann, "Die frühromantische Enzyklopädie. Novalis und sein Konzept des Wissenstheaters".

[3] Cf. Wiethölter, W., "Von der Anstalt des Wissens und der Liebe zum eigenen Rock. Goethes *Wahlverwandtschaften*, enzyklopädistisch", *in* G. Brandstetter (dir.), *Erzählen und Wissen. Paradigmen und Aporien ihrer Inszenierung in Goethes "Wahlverwandtschaften"*, Freiburg im Breisgau, Rombach, 2003, pp. 65-89.

d'enseignant à Riga en 1769 voyage alors en France[1]. Herder réagit d'abord plutôt avec réticence à l'œuvre de Diderot et d'Alembert, ce qui a pu avoir un effet sur Goethe[2]. Comme d'autres *Stürmer* vers 1770, ce dernier rejette l'esprit français qu'il assimile aux valeurs d'ordre, de clarté, de régularité prônées par un classicisme qu'ils répudient pour exalter le génie original des époques primitives et le culte de la nature. Mortier le formule autrement : « Nature et liberté » plutôt que « progrès et lumières », tel est le nouveau mode d'ordre de cette génération[3].

L'*Encyclopédie* est dès sa parution un sujet de discussion passionné en Allemagne. L'histoire de cette réception a été amplement étudiée par Roland Mortier dans son *Diderot en Allemagne*[4]. Il y montre que contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'*Encyclopédie* n'y a pas trouvé « l'accueil confiant et reconnaissant que lui avait réservé la bourgeoisie française, en dépit des controverses et des persécutions ; il est rare de l'y voir louée sans réserves, plus rarement encore l'admire-t-on pour son inspiration générale plutôt que pour ses précieuses informations »[5]. Mortier donne comme explication à cette réticence le fait que l'*Aufklärung* allemande a avant tout un caractère théologique : « elle est foncièrement rationaliste et protestante, mais – sauf quelques rarissimes exceptions – elle sauvegarde ses convictions religieuses et le déisme est sa suprême audace » [6]. Une autre raison est le fait que les *Aufklärer* ne forment pas une opposition politique à la monarchie comme en France, mais qu'ils sont au contraire au service du pouvoir. Un obstacle plus matériel est par ailleurs le prix élevé de l'*Encyclopédie*, qui constitue une lourde charge pour les budgets de la classe moyenne, alors que s'y ajoute l'obstacle linguistique. Il parle aussi de l'absence d'un Tiers-Etat cohérent et lettré.

Si Herder change sa position envers l'*Encyclopédie* et finit avec le temps par constater que l'action vivante de celle-ci a eu plus de poids que ses inévitables lacunes

[1] Il retrouvera plus tard Goethe à Weimar.

[2] Herder, J. G., *Sämmtliche Werke*, Berlin, 1877 [1913], t. 5, p. 553 ; t. 4, p. 412.

[3] Mortier, *Diderot en Allemagne (1750-1850)*, p. 418.

[4] Ibid., pp. 140 sq. et 415 sq. Cf. aussi Voss, "Verbreitung, Rezeption und Nachwirkung der Encyclopédie in Deutschland" ; Laudin, G., "Les planches de l'Encyclopédie, un absent-présent du débat d´idées en Allemagne, des années 1760 à l'*Introduction à la technologie* (1777) de Johann Beckmann"", *in* S. Albertan-Coppola (dir.), *La philosophie en images*, Presses Universitaires de Valenciennes, 2004.

[5] Mortier, *Diderot en Allemagne (1750-1850)*, p. 140.

[6] Ibid., p. 140.

et imperfections, Goethe conserve toute sa vie une attitude critique à son égard, mais il exclut de sa critique Diderot. Celui-ci est pour le couple Goethe et Schiller sujet d'admiration et de discussion jusqu'aux dernières lettres qu'ils échangent en 1805, année de la mort de Schiller, dans lesquelles ils discutent entre autres les remarques que Goethe est en train d'ajouter à sa traduction du *Neveu de Rameau*, qui – point intéressant pour les échanges franco-allemands – paraît d'abord en allemand avant d'être publié en français[1]. D'après Mortier, avec sa traduction du *Neveu* en 1805, Goethe se prend à aimer le XVIII[e] siècle français qu'il avait tant honni à Strasbourg trente ans plus tôt[2]. La distinction qu'il fait entre les auteurs-encyclopédistes et leur ouvrage concerne du reste aussi bien Rousseau que Diderot, qu'il assimile à des Allemands par l'esprit. C'est ce qui peut expliquer l'ambivalence des jeunes allemands face à l'*Encyclopédie*[3]. Comme on y a déjà fait allusion, cette dernière n'est néanmoins pas le seul livre de référence dont Goethe s'inspire en même temps qu'il les critique. En témoigne l'évocation de ses lectures de jeunesse dans ses mémoires, *Poésie et Vérité*, rédigées à l'âge de soixante ans :

> Mais un désir inquiet de savoir m'entraîna plus loin ; je me plongeai dans l'histoire de la littérature ancienne, puis, de là, dans des lectures encyclopédiques qui me firent parcourir l'*Isagoge* de Gessner [sic][4] et le *Polyhistor* de Morhof[5], et me donnèrent une idée générale de la manière dont certaines singularités étaient survenues dans la science et dans la vie. Par ces études assidues et précipitées, poursuivies jour et nuit, je m'embrouillai plus que je ne me formai ; mais je me perdis dans un labyrinthe plus grand encore, quand je trouvai Bayle dans la bibliothèque de mon père, et que je m'enfonçai dans cet auteur.[6]

---

[1] Cf. Nebrig, A., *Dezenz der klassischen Form. Goethes Übersetzung von Diderots "Le neveu de Rameau"*, Laatzen, 2006.

[2] Cf. Mortier, *Diderot en Allemagne (1750-1850)*, p. 421.

[3] Ibid., p. 161.

[4] Johann Matthias Gesner, 1691-1761, philologue et professeur de poésie et d'éloquence (*Beredsamkeit*) à l'Université de Göttingen. Il publie en 1756 l'ouvrage cité par Goethe : Primæ lineæ isagoges in eruditionem universalem nominatim philologiam, historiam et philosophiam, qui est une vue d'ensemble des objets et méthodes des sciences historiques, philologiques et philosophiques de l'époque Cf. la note de Klaus-Detlef Müller in Goethe, J. W., *Aus meinem Leben. Dichtung und Wahrheit*, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1986, p. 1131.

[5] Cf. supra.

[6] Goethe, J. W., *Souvenirs de ma vie. Poésie et Vérité*, Paris, Aubier, 1941, p. 157. « Allein unruhige Wissbegierde trieb mich weiter, ich geriet in die Geschichte der alten Literatur und von da in einen Enzyklopädismus, indem ich Gesners « Isagoge » und Morhofs « Polyhistor » durchlief und mir dadurch einen allgemeinen Begriff erwarb, wie manches Wunderliche in Lehr' und Leben schon mochte vorge-

On le voit, ces « guides » du savoir n'ont pas été des boussoles pour Goethe. Bien au contraire, ils ont contribué à rendre plus chaotique encore son rapport au savoir et à le fourvoyer dans ce qu'il qualifie de labyrinthe : en cela Goethe détourne une image clef de l'encyclopédisme, les encyclopédies étant censées servir de fil d'Ariane pour s'orienter, précisément, dans les labyrinthes du savoir. Diderot avait déjà utilisé la métaphore pour décrire ce que leur projet ne devait pas être ; l'ordre et le point de vue à partir desquels il se proposait de répartir les connaissances humaines se devaient d'être « une grande & vaste avenue » :

> Plus le point de vue d'où nous considérerons les objets sera élevé, plus il nous découvrira d'étendue, & plus l'ordre que nous suivrons sera instructif & grand. Il faut par conséquent qu'il soit simple, parce qu'il y a rarement de la grandeur sans simplicité ; qu'il soit clair & facile ; que ce ne soit point un labyrinthe tortueux où l'on s'égare, & où l'on n'aperçoive rien au delà du point où l'on est ; mais une grande & vaste avenue qui s'étende au loin, & sur la longueur de laquelle on en rencontre d'autres également bien distribuées, qui conduisent aux objets solitaires & écartés par le chemin le plus facile & le plus court. (*Enc.* V, p. 641)

Dans la métaphore du labyrinthe, l'encyclopédie devient encore une fois une construction esthétique[1]. Goethe s'était égaré dans le Bayle, Diderot propose de remettre ses lecteurs dans le droit chemin.

---

kommen sein. Durch diesen anhaltenden und hastigen, Tag und Nacht fortgesetzten Fleiß verwirrte ich mich eher, als ich mich bildete ; ich verlor mich aber in ein noch größeres Labyrinth, als ich Baylen in meines Vaters Bibliothek fand und mich in denselben vertiefte. » Goethe, J. W., *Aus meinem Leben. Dichtung und Wahrheit*, Frankfurt am Main, Insel Verlag, 1975, p. 268.

[1] Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, p. 248. Pour une typologie de l'encyclopédie comme labyrinthe, cf. Eco, *Sémiotique et philosophie du langage.*

La réaction face aux « philosophes » dans *Faust I*

> Ne vous plaignez pas ; j'ai un peu couru le monde et je connais à fond ce Paris que vous rêvez ; rien ne vaut une bonne lecture au coin du feu… lire *Hamlet* ou *Faust*… par un jour d'enthousiasme. […] (Flaubert à Melle Leroyer de Chantepie, le 18 mars 1857, *Corr.* II, p. 692)
>
> « *Bouvard et Pécuchet* est l'histoire d'un Faust qui serait aussi un idiot. » (Emile Faguet, *Flaubert*)[1]

Pour comprendre plus précisément la façon dont fonctionne la critique goethéenne de l'encyclopédie et des encyclopédistes, on peut analyser rapidement certains passages du premier *Faust*[2], dont la figure, le motif et le mythe marquent fortement *Bouvard et Pécuchet* et au-delà l'ensemble de l'œuvre flaubertienne[3]. La volonté

[1] Faguet, E., *Flaubert*, Paris, Hachette, 1906, p. 131.

[2] Cette pièce a accompagné Goethe toute sa vie. La toute première version qu'il donna du drame (*Frühe Fassung ou Urfaust*) n'a jamais été publiée de son vivant et n'a pu être reconstituée qu'à partir des notes de Luise von Göchhausen, demoiselle d'honneur à la cour de Weimar. Le texte de *Faust I* a été publié en 1808 dans le 8e tome des *Goethes Werke*, juste un an avant les *Affinités électives* donc. Il s'agit d'une reprise d'une version précédente fragmentaire, publiée sous le titre *Faust. Ein Fragment* en 1790. En 1828/29 *Faust I* est de nouveau repris et élargi. Cette version « complète » est publiée dans le tome 12 de l'édition *Goethe´s Werke. Vollständige Ausgabe letzter Hand*, d'abord en 1828 dans une édition de poche, puis en 1829 dans un format in-octavo. C'est surtout l'édition de poche que Goethe a revue et contrôlée, c'est donc cette version qui selon Albrecht Schöne doit être considérée comme la plus complète et la plus autorisée de *Faust I*. La deuxième partie de la tragédie, quant à elle, a été gardée dans une enveloppe fermée du vivant de Goethe et ne fut publiée qu'en 1833, un an après sa mort, dans le tome 41 de la *Ausgabe letzter Hand.* Pour la suite de l'histoire éditoriale de *Faust II*, voir le commentaire de Schöne in Goethe, J. W., *Faust. Kommentare*, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1994a, p. 76 sq.

[3] Albert Thibaudet a repéré des éléments importants sur ce point dans son livre classique sur Flaubert. Pour lui « la *Tentation*, reprise et refaite, [a] été son *Faust*, l'œuvre perpétuelle et significative de sa vie » et il dit au sujet de *Madame Bovary* que « Flaubert a réalisé une sorte de *Faust* français ». Thibaudet, A., *Gustave Flaubert*, Paris, Gallimard, 1935, pp. 59 et 107. Cf. aussi Nakajima, T., "La Tentation de saint Antoine et le second Faust. L'allégorie de la science ", *in* G. Séginger (dir.), *Gustave Flaubert. Fiction et philosophie, avec des notes inédites de Flaubert sur la philosophie de Spinoza et de Hegel*, Caen, Lettres modernes Minard, 2009, pp. 203-222 ; Dumesnil, R. et D. L. Demorest, "La Tentation de saint Antoine", *Bibliographie de Gustave Flaubert*, Paris, Giraud-Badin, 1937, pp. 219-293.

Pour Degoumois également « la vérité est qu'aucun livre de Goethe n'a laissé une trace plus profonde dans la pensée de Flaubert que le *Faust,* et que, de *Rêve d'Enfer* à *Bouvard et Pécuchet*, toute son oeuvre est plus ou moins imprégnée de la philosophie de cette grande 'tragédie de l'humanité'. » ; cf. Degoumois, L., *Flaubert à l'école de Goethe*, Genève, Sonor, 1925, p. 53. J'ai commencé à m'intéresser aux rapports entre *Faust I* et *Bouvard et Pécuchet* dans mon DEA, en comparant la tragédie de l'érudit et celle des dilettantes ainsi que l'érudition déçue, voire les figures du suicide et du roman amoureux. Le rôle du *Faust I + II* pour Flaubert placé mériterait d'être réanalysé sous un angle épistémocritique. Sur *Faust* et

d'apprendre que Goethe exprime dans ses mémoires est évidemment au centre de cette pièce, dont les différents protagonistes – Faust lui-même, Méphistophélès, Wagner, l'étudiant – représentent chacun une position de l'homme face à la connaissance et permettent par là au poète de mettre en évidence la circulation et la déconstruction des savoirs. La scène du « Cabinet d'étude II » (*Studierzimmer II*) me semble ainsi particulièrement intéressante par la manière dont elle rend présent le discours encyclopédique. Méphistophélès se fait passer pour Faust auprès d'un étudiant attiré par sa réputation et venu chercher conseil auprès de lui. Ayant tout juste débuté son curriculum, il ne sait pas dans quelle faculté s'inscrire, mais il sait ce qu'il attend de l'université :

> Je souhaiterais de devenir fort instruit,
> Et j'aimerais assez à pouvoir embrasser
> Tout ce qu'il y a sur la terre et dans le ciel,
> La science et la nature.[1]

Pour gagner du temps et jouir des côtés agréables de la vie, Méphistophélès, le « fils du chaos », lui recommande de manière paradoxale de mettre un peu « d'ordre » dans le « tas » du savoir à l'aide du « Collegium Logicum », le cours de logique. La tirade de Méphistophélès développe une critique de la pensée systématique et du discours encyclopédique qu'il vaut la peine de citer dans son ensemble :

> Employez le temps, il nous échappe si vite!
> Cependant l'ordre vous apprendra à en gagner.
> Mon bon ami, je vous conseille donc
> D'abord le collegium logicum.
> Là, on vous dresse bien l'esprit,
> Affublé de bonnes bottes espagnoles,
> Pour qu'il trotte désormais plus prudemment
> Sur le chemin de la routine,
> Et n'aille pas se promener en zigzag
> Comme un feu follet.
> Ensuite, on vous apprendra des journées entières
> Que, pour ce que vous faites d'ordinaire en un clin d'œil,
> Comme le boire et le manger,

---

le(s) « savoir(s) », cf. Schneider, S., *Archivpoetik. Die Funktion des Wissens in Goethes "Faust II"*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2005.

[1] Goethe, J. W., *Faust. Urfaust, Faust I, Faust II*, Paris, Bartillat, 2009a, p. 259 ; « Ich wünschte recht gelehrt zu werden, und möchte gern was auf der Erden und in dem Himmel ist erfassen, die Wissenschaft und die Natur. » Goethe, J. W., *Faust. Texte*, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1994b, p. 82.

Une méthode à la « Un, deux, trois » est indispensable. […][1]

Méphistophélès explique qu'il faut un certain parcours – d'abord un, puis deux et trois – pour discipliner les pensées et tracer le « bon » chemin. L'image des bottes espagnoles ainsi que le verbe « dresser » qu'il emploie ici donnent à ce parcours quelque chose d'étouffant et de très rigide. D'un autre côté, Faust/Méphistophélès/Goethe reprend une critique humaniste traditionnelle de la place trop importante que prend la logique à l'université, lui reprochant sa complexité sophistique, son éloignement de la pratique et la complexité de sa langue. Méphistophélès poursuit ses conseils en comparant la fabrique des pensées à un métier à tisser :

Il est de fait que la fabrique des pensées
Est comme un métier de tisserand,
Où un mouvement de pied agite des milliers de fils,
Où la navette monte et descend sans cesse,
Où les fils glissent invisibles,
Où mille nœuds se forment d'un seul coup.
Le philosophe survient ensuite,
Et vous démontre qu'il doit en être ainsi :
Le premier étant cela, le second ceci,
Donc le troisième et le quatrième sont cela ;
Et que si le premier et le second n'existaient pas,
Le troisième et le quatrième n'existeraient pas davantage.
Les étudiants de tous les pays prisent fort ce raisonnement,
Et aucun d'eux pourtant n'est devenu tisserand.
Qui veut connaître et décrire quelque chose de vivant
Doit commence par en chasser l'esprit :
Alors il en a entre les mains toutes les parties ;
Mais hélas ! que manque-t-il ? Rien que le lien de l'esprit.
La chimie nomme cela *encheiresin naturae* ;
Elle se moque ainsi d'elle-même, et ne sait pas comment.

L'Etudiant

Je ne puis tout à fait vous comprendre.

Méphistophélès

[1] Goethe, *Faust. Urfaust, Faust I, Faust II*, p. 260. « Mephistopheles. / Gebraucht der Zeit, sie geht so schnell von hinnen, / Doch Ordnung lehrt Euch Zeit gewinnen. / Mein teurer Freund, ich rat Euch drum / Zuerst Collegium Logicum. / Da wird der Geist Euch wohl dressiert, / In spanische Stiefeln eingeschnürt, / Dass er bedächtiger so fortan / Hinschleiche die Gedankenbahn, / Und nicht etwa, die kreuz und quer, / Irrlichteliere hin und her. / Dann lehret man Euch manchen Tag, / Dass, was Ihr sonst auf einen Schlag / Getrieben, wie Essen und Trinken frei, / Eins ! Zwei ! Drei ! dazu nötig sei. [...] » Goethe, *Faust. Texte*, p. 83.

> Cela ira bientôt beaucoup mieux,
> Quand vous aurez appris à tout réduire
> Et à tout classer convenablement.[1]

Méphistophélès se moque ici d'un ton ironique du geste classificateur en lui attribuant un caractère réducteur. On peut supposer ici qu'il mobilise la métaphore de la trame (*Gewebe*) en pensant à l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. En effet, il utilise également l'image de la fabrique et du métier à tisser à ce sujet dans le livre XI de son autobiographie *Poésie et Vérité*[2]. Dans un passage où il évoque l'influence de la littérature française sur la littérature allemande, il évoque plus explicitement les encyclopédistes :

> Quand nous entendions parler *des encyclopédistes* et quand nous ouvrions un tome de leur formidable ouvrage, cela nous produisit l'effet qu'on ressent à marcher entre les innombrables bobines et métiers en mouvement d'une grande usine : devant ce ronflement et ce tintamarre, devant toute cette mécanique qui trouble l'œil et le sens, hors d'état de comprendre une installation où tout s'enchevêtre avec une variété, et réfléchissant à tout ce qu'il faut pour fabriquer une pièce de drap, on se dégoûte du vêtement même qu'on porte sur le corps.[3]

---

[1] Goethe, *Faust. Urfaust, Faust I, Faust II*, p. 260. « [...] Zwar ist's mit der Gedanken-Fabrik / Wie mit einem Weber-Meisterstück, / Wo Ein Tritt tausend Fäden regt, / Die Schifflein herüber hinüber schießen, / Die Fäden ungesehen fließen, / Ein Schlag tausend Verbindungen schlägt : / Der Philosoph tritt herein, / Und beweist Euch, es müsst so sein : / Das Erst' wär so, das Zweite so, / Und drum das Dritt' und Vierte so ; / Und wenn das Erst' und Zweit' nicht wär, / Das Dritt' und Viert' wär nimmermehr. / Das preisen die Schüler allerorten, / Sind aber keine Weber geworden. / Wer will was Lebendigs erkennen und beschreiben, / Sucht erst den Geist heraus zu treiben, / Dann hat er die Teile in seiner Hand, / Fehlt leider ! nur das geistige Band. / Encheiresin naturae nennt's die Chemie, / Spottet ihrer selbst und weiß nicht wie. » Goethe, *Faust. Texte*, pp. 83-84.
La note que donne Pierre Grappin dans son édition du *Faust I* de « Encheiresin naturae » explique bien la conception goethéenne du « tout » : « Le poète tenait cette expression d'un chimiste de Strasbourg, J. R. Spielmann, dont il avait suivi les cours en 1770 et 1771. Spielmann appelait ainsi le lien ou le fluide qui fait le secret des êtres vivants et qui échappe à l'analyse : quand le chimiste décompose une plante, il en reconnaît les éléments, mais, mis ensemble ceux-ci ne permettent pas de refaire la plante; il y manque la disposition originale et imprévisible des parties inertes qui font un ensemble vivant, dont toutes les parties sont liées comme par une force mystérieuse. » ; Goethe, J. W., "Faust I", *in* P. Grappin (dir.), *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, 1988b, ici p. 1762.

[2] Dans son texte sur « Les planches de l'Encyclopédie », Roland Barthes évoque également « la machine encyclopédique », en parlant d'un « objet capital » du monde de la technique représenté dans l'Encyclopédie, in : Barthes, R., "Les planches de l'"Encyclopédie"", *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1972b, pp. 89-105, ici p. 91.

[3] Goethe, *Souvenirs de ma vie. Poésie et Vérité*, p. 1313 « Wenn wir von den Enzyklopädisten reden hörten oder einen Band ihres ungeheuren Werks aufschlugen, so war es uns zumute, als wenn man zwischen den unzähligen bewegten Spulen und Weberstühlen einer großen Fabrik hingeht und vor lauter Schnarren und Rasseln, vor allem Aug' und Sinne verwirrenden Mechanismus, vor lauter Unbegreiflichkeit einer auf das mannigfaltigste ineinandergreifenden Anstalt, in Betrachtung dessen, was alles dazu gehört, um

Cette critique ne concerne pourtant pas le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie*, car Goethe poursuit :

> Diderot s'apparentait assez étroitement à nous, car, en tout ce que les Français blâment chez lui, c'est un véritable Allemand. Mais son point de vue était déjà trop élevé, son horizon trop vaste, pour qu'il nous eût été possible de le suivre et de nous placer à son côté. Toutefois, ses enfants de la nature, qu'il s'entendait à faire valoir et à ennoblir avec un grand art oratoire, nous plaisaient fort ; ses hardis braconniers et contrebandiers nous ravissaient, et, depuis, cette canaille n'a que trop pullulé sur le Parnasse allemand. C'était lui encore, comme Rousseau, qui répandait la notion du mépris de la vie sociale, secrète préface à ces perturbations effroyables dans lesquelles tout ce qui existait parut s'abîmer.[1]

Ce passage est exemplaire de l'admiration que Goethe porte toute sa vie à Diderot, qu'il distingue du « philosophe » dont il est question dans les extraits cités plus haut – j'y reviendrai[2]. Il oppose ainsi à ce dernier et à sa manière de procéder par formules abstraites le tisserand, métaphore de l'écrivain-artisan dont la maîtrise du métier traduit le génie et l'originalité individuelle, doté d'un don inexplicable pour trouver le « fil », former des nœuds, créer une texture – un tissu – ou encore un texte – idée éminemment moderne. Nouer, lier, tisser les idées c'est ce que fait l'écrivain pour produire un texte. L'image de la trame, de la texture rejoint celle du rhizome, du réseau et d'une structure ouverte, applicable aussi bien aux romans qu'aux encyclopédies[3]. Jean-Marie Valentin a

---

ein Stück Tuch zu fertigen, sich den eigenen Rock selbst verleidet fühlt, den man auf dem Leibe trägt. » Goethe, *Aus meinem Leben. Dichtung und Wahrheit*, p. 542.

[1] Goethe, *Souvenirs de ma vie. Poésie et Vérité*, p. 1313 « Diderot war nahe genug mit uns verwandt ; wie er denn in alledem, weshalb ihn die Franzosen tadeln, ein wahrer Deutscher ist. Aber auch sein Standpunkt war schon zu hoch, sein Gesichtskreis zu weit, als dass wir uns hätten zu ihm stellen und an seine Seite setzen können. Seine Naturkinder jedoch, die er mit großer rednerischer Kunst herauszuheben und zu adeln wusste, behagten uns gar sehr, seine wackeren Wilddiebe und Schleichhändler entzückten uns, und dieses Gesindel hat in der Folge auf dem deutschen Parnass nur allzusehr gewuchert. So war er es denn auch, der, wie Rousseau, von dem geselligen Leben einen Ekelbegriff verbreitete, eine stille Einleitung zu jenen ungeheueren Weltveränderungen, in welchen alles Bestehende unterzugehen schien. » Goethe, *Aus meinem Leben. Dichtung und Wahrheit*, p. 542.

[2] Sur le rapport Diderot – Goethe voir Mortier, *Diderot en Allemagne (1750-1850)* ; Krebs, R., "Le dialogue avec Diderot", *in* J.-M. Valentin (dir.), *Johann Wolfgang Goethe. L'un, l'autre et le tout*, Paris, Klincksieck, 2000, pp. 113-129 ; Idem, "Diderot", *in* H.-D. Dahnke et R. Otto (dir.), *Goethe Handbuch. Vol. 4/1*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 1998, ici pp. 206-208. L'admiration de Goethe se manifeste également dans ses traductions commentées de Diderot : l'*Essai sur la peinture* paru en 1799 dans les *Propylées* ainsi que le *Neveu de Rameau* paru en 1805. Cf. aussi Anne Saada, *Inventer Diderot. Les constructions d'un auteur dans l'Allemagne des Lumières*.

[3] Cf. Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, p. 336 sq.

souligné à cet égard que Goethe s'inscrit délibérément dans une perspective dominée par les « connexions » : « Homme des Lumières que la science habite jusqu'à l'obsession, Goethe n'a cessé d'affronter la raison qui divise, décompose et abstrait. Il s'est attaché partout à ce qui lie, mais sans fixer, ni uniformiser : l'élément conserva pour lui une valeur en soi égale au Tout dans la mesure où il est comme lui nécessaire. »[1]

Goethe pense également à ce qui lie le tout lorsqu'il introduit la métaphore du fil rouge dans *Les Affinités électives* à propos du journal d'Ottilie. Pour le narrateur, cette métaphore souligne la cohérence des réflexions et aphorismes de la jeune femme[2]. Il explique qu'il l'emprunte à la marine anglaise :

> On nous parle d'une pratique singulière, qui est de règle dans la marine anglaise. Tous les cordages de la flotte royale, du plus fort au plus faible, sont tressés de telle sorte qu'un fil rouge les parcourt tout entiers et qu'on ne peut pas l'en extraire, sans que l'ensemble se défasse, et le plus petit fragment permet encore de reconnaître qu'ils appartiennent à la couronne.
> De même court à travers le journal d'Odile un fil d'amour et d'attachement qui en relie toutes les parties et caractérise l'ensemble. Par là ces remarques, considérations, sentences empruntées et tout ce qu'on y peut encore rencontrer appartiennent en propre à celle qui les écrit et acquièrent de l'importance. Même isolé, chacun des passages que nous avons choisis et que nous communiquons en fournit le témoignage le plus décisif. (*AE*, p. 192)[3]

Cette citation est un bel exemple de la manière dont Goethe mobilise une image prise dans le domaine d'une connaissance pratique ou d'un métier pour y comparer le

[1] Valentin, J.-M., "Préface", *in* J.-M. Valentin (dir.), *Johann Wolfgang Goethe. L'Un, l'Autre et le Tout*, Klincksieck, 2000b, pp. 9-16, ici p. 16.

[2] Gerhard Neumann a montré que l'image du fil est présente non seulement dans le roman, mais aussi dans les « Materialien zur Geschichte der Farbenlehre » où Goethe insère dans son histoire des sciences également un groupe d'aphorismes. Cf. Neumann, "Naturwissenschaft und Geschichte als Literatur. Zu Goethes kulturpoetischem Projekt", p. 491.

[3] « Wir hören von einer besondern Einrichtung bei der englischen Marine. Sämtliche Tauwerke der königlichen Flotte, vom stärksten bis zum schwächsten, sind dergestalt gesponnen, dass ein roter Faden durch das Ganze durchgeht, den man nicht herauswinden kann ohne alles aufzulösen, und woran auch die kleinsten Stücke kenntlich sind, dass sie der Krone gehören. Eben so zieht sich durch Ottiliens Tagebuch ein Faden der Neigung und Anhänglichkeit, der alles verbindet und das Ganze bezeichnet. Dadurch werden diese Bemerkungen, Betrachtungen, ausgezogenen Sinnsprüche und was sonst vorkommen mag, der Schreibenden ganz besonders eigen und für sie von Bedeutung. Selbst jene einzelne von uns ausgewählte und mitgeteilte Stelle gibt davon das entschiedenste Zeugnis. » (*WV*, p. 403)

faire littéraire[1]. On est ici dans le métadiscours, dans l'explicitation de la *poiesis*. Notons par ailleurs que Flaubert reprendra cette métaphore à plusieurs reprises, par exemple sous la forme du fil d'un collier, ce dernier représentant l'œuvre littéraire. Il écrit le 16 janvier 1852 et le 26 août 1853 à Louise Colet à propos de son travail :

> Jamais je ne retrouverai des éperduments de style comme je m'en suis donné là pendant dix-huit grands mois. Comme je taillais avec cœur les perles de mon collier ! Je n'y ai oublié qu'une chose, c'est le fil. (*Corr.* II, p. 31)

> Les perles composent le collier, mais c'est le fil qui fait le collier. Or, enfiler les perles sans en perdre une seule et toujours tenir son fil de l'autre mais, voilà la malice (*Corr.* II, p. 417).[2]

La critique de Goethe dans le *Faust I* est par contre une réaction à « la philosophie » en tant qu'elle produit des systèmes abstraits comme notamment celui de l'auteur du *Système de la nature,* Paul Thiry, baron d'Holbach, avec qui Goethe est en franc désaccord. Cette critique de la philosophie matérialiste a influencé sa lecture de l'*Encyclopédie* qu'il perçoit comme une machine, un mécanisme qui s'oppose à la nature, c'est-à-dire au savoir vivant, à l'expérience, à l'action et à la poésie. Selon Mortier « la pensée utilitariste et technologique de l*'Encyclopédie*, par le fait même qu'elle oriente la bourgeoisie vers les activités industrielles, déconcerte la jeunesse intellectuelle allemande, accoutumé par sa formation universitaire aux spéculations gratuites de l'humanisme traditionnel et qui se grise avec frénésie d'un naturisme anarchique et désordonné »[3]. On peut citer la critique que développe Goethe dans ses mémoires :

> Nous ne ressentions ni besoin, ni désir d'être éclairés et de faire des progrès en matière de philosophie ; sur les questions religieuses, nous pensions nous être éclairés nous-mêmes, et c'est pourquoi la violente querelle des philosophes français avec les prêtres nous était assez indifférente. Des livres défendus, condamnés au feu, qui faisaient alors grand bruit, n'exerçaient sur nous aucun effet. Je rappellerai, pour rendre un seul exemple, le *Système de la Nature*, que nous ouvrîmes par curiosité. Nous ne comprîmes pas comment un pareil livre pouvait être dangereux. Il nous parut si pâle, si nébu-

[1] Cf. Neumann, "Naturwissenschaft und Geschichte als Literatur. Zu Goethes kulturpoetischem Projekt", ici p. 499.

[2] Cf. aussi les lettres du 18 décembre 1853 à Louise Colet et la lettre à George Sand du 11 décembre 1875. Cf. les notes de Jean Bruneau in *Corr.* II, p. 1938.

[3] Mortier, *Diderot en Allemagne (1750-1850)*, p. 160.

> leux, si cadavérique, que nous avions peine à en soutenir la vue et qu'il nous faisait peur comme un fantôme. […]
> Si pourtant ce livre nous a causé quelque tort, c'est celui de nous avoir fait prendre bien cordialement en grippe toute philosophie, et particulièrement la métaphysique. Par contre, nous nous jetâmes avec d'autant plus de vivacité et d'ardeur sur la science vivante, l'expérience, l'action et la poésie.[1]

Goethe critique donc un type de livre qu'il considère comme statique et figé. De cette critique il exclut Diderot qu'il admire pour son talent du dialogue, son insistance sur la supériorité de l'échange et de la communication verbale sur l'exposé systématique[2]. L'autobiographie de Goethe néglige ainsi la familiarité qui existait entre d'Holbach et Diderot et souligne la différence entre une philosophie qui se présente « sous une forme systématique à vocation d'achèvement » (d'Holbach) et « une démarche philosophique qui n'est pas systématique mais en recherche, en questionnement et en reprises permanentes »[3]. Il admire peut-être chez Diderot une capacité qui n'est pas seulement celle du compilateur et du systématicien, mais aussi celle de l'écrivain dont parle Henri Meschonnic : « celui qui met du temps dans les mots, leur donne plus que du temps, il leur donne le temps, par le pouvoir qu'ils ont ensuite de continuer d'agir. » C'est l'écrivain en tant que « vrai symboliste » qui est ainsi capable de représenter une Totalité dans le sens de Diderot et le *Rêve de d'Alembert*: « Tout change. Tout passe. Il n'y a que le Tout qui reste. »[4]

Comme Diderot avant lui, Goethe apparaît en fin de compte au centre d'un double-mouvement marqué par le « besoin encyclopédique » et la critique de ce besoin. C'est dans cette dialectique qu'il nous faudra comprendre l'encyclopédisme goethéen dans les *Affinités électives*.

---

[1] Goethe, *Souvenirs de ma vie. Poésie et Vérité*, pp. 315-316 « Auf philosophische Weise erleuchtet und gefördert zu werden, hatten wir keinen Trieb noch Hang ; über religiöse Gegenstände glaubten wir uns selbst aufgeklärt zu haben, und so war der heftige Streit französischer Philosophen mit dem Pfafftum uns ziemlich gleichgültig. Verbotene, zum Feuer verdammte Bücher, welche damals großen Lärmen machten, übten keine Wirkung auf uns. Ich gedenke statt aller des « Système de la nature », das wir aus Neugier in die Hand nahmen. Wir begriffen nicht, wie ein solches Buch gefährlich sein könnte. Es kam uns so grau, so cimmerisch, so totenhaft vor, dass wir Mühe hatten, seine Gegenwart auszuhalten, dass wir davor wie vor einem Gespenst schauderten. [...] Wenn uns jedoch dieses Buch einigen Schaden gebracht hat, so war es der, dass wir aller Philosophie, besonders aber der Metaphysik, recht herzlich gram wurden und blieben, dagegen aber aufs lebendige Wissen, Erfahren, Tun und Dichten uns nur desto lebhafter und leidenschaftlicher hinwarfen. » Goethe, *Aus meinem Leben. Dichtung und Wahrheit*, p. 545.

[2] Cf. Krebs, "Le dialogue avec Diderot", p. 116.

[3] Cf. Bourdin, J.-C. (dir.), *Les matérialistes au XVIIIe siècle*, Paris, Payot & Rivages, 1996, p. 16.

[4] Diderot, D., *Le Neveu de Rameau et autres dialogues philosophiques*, Paris, Gallimard, 1972a, p. 188.

2.4 Les transformations du projet encyclopédique au XIX[e] siècle : de l'*Encyclopédie* aux encyclopédies pratiques et aux lexiques de conversation

L'histoire de l'encyclopédie ne s'achève pas avec *l'Encyclopédie* et les encyclopédies des Lumières, loin s'en faut, même si par leur perfection, par la cohérence de leur vision à la fois politique et culturelle de la société, et simplement par l'ampleur des projets mis en œuvre, elles marquent l'apogée d'un genre. Mais au XIX[e] siècle, à travers l'émergence de nouveaux types d'ouvrages, le projet encyclopédique se transforme, s'amende, se diffuse et s'adapte ainsi aux transformations de sociétés qui s'alphabétisent et voient l'avènement d'une nouvelle bourgeoisie.

Les grands projets encyclopédiques et idéalistes sont peu nombreux à partir du début du XIX[e] siècle. La concurrence ancienne des *Reallexicis* se double désormais de celle des « lexiques de conversations » (*Konversationslexika*) liés en Allemagne aux noms de Brockhaus[1], Meyer[2] et Pierer[3], et qui connaissent un grand succès commercial[4]. Encyclopédies portatives, ces derniers sont d'abord conçus avec l'objectif de permettre aux classes bourgeoises cultivées de parfaire leur éducation pour briller en société. Leur succès s'explique selon Alain Rey par leur facilité de consultation, l'impression d'homogénéité que donne la brièveté des articles, ainsi que leur apparente neutralité du fait de l'anonymat de leurs auteurs : « Pour le lecteur un peu naïf, l´ouvrage devient cet outil de référence neutre, objectif, précis, qui convient aux fantasmes simplificateurs. »[5]

[1] C'est en 1808 que l'éditeur Friedrich Arnold Brockhaus (1772-1823) achète les droits d'une encyclopédie « pour les dames ». Ce *Conversationslexikon mit vorzüglicher Rücksicht auf die gegenwärtigen Zeiten* ou *Frauenzimmer Lexicon zur Erleichterung der Conversation und Lektüre* devient une des encyclopédies les plus connues. Elle en est aujourd'hui à sa 21e édition. Sur l'histoire de cette encyclopédie et la maison d'édition qui comprend actuellement le Brockhaus, Duden et Meyer voir Zum Hingst, A., *Die Geschichte des Grossen Brockhaus: vom Conversationslexikon zur Enzyklopädie*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1995. Une liste des éditions successives et d'autres informations sur: http://www.lrz-muenchen.de/~lexika/1005brgeschichte.html (date de la dernière consultation: 09/07/2010).

[2] *Meyers Conversations-Lexicon. Eine Encyclopädie des allgemeinen Wissens. 46 volumes et 6 suppléments*, Hildburghausen, Bibliograpisches Institut, 1840-1855.

[3] Pierer, H. A., *Encyclopädisches Wörterbuch der Wissenschaften, Künste und Gewerbe, 26 tomes et 6 suppléments*, Altenburg, Pierer, 1824-36 et 1840-47.

[4] Cf. aussi Spree, U., *Das Streben nach Wissen. Eine vergleichende Gattungsgeschichte der populären Enzyklopädie in Deutschland und Grossbritanien im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2000.

[5] Rey, A., *Enyclopédies et dictionnaires*, Paris, PUF (Que sais-je?), 1982, p. 10.

Leur large diffusion reflète également de toute évidence l'importance de la communication orale au sein des nouvelles formes de sociabilité bourgeoise. Ces ouvrages de référence deviennent en effet des outils indispensables pour participer aux conversations érudites des cercles et salons[1].

La *Deutsche Encyclopädie* et le Ersch und Gruber

En dehors de ces ouvrages lexicographiques à grand succès, il faut cependant également évoquer deux projets encyclopédiques allemands qui suivent le modèle de Diderot et d'Alembert à la fin du XVIII[e] siècle et dans le courant du XIX[e] siècle, même si ils sont tous les deux restés inachevés. Il s'agit d'abord de la *Deutsche Encyclopädie* ou *Allgemeines Real-Wörterbuch aller Künste und Wissenschaften* créée par un groupe d'érudits de Gießen à la fin des années 1770[2] et poursuivie jusqu'en 1807 : lorsque sa publication est interrompue à cette date, elle comprend 24 tomes dont un de planches. Le deuxième projet est plus connu sous le nom de ses éditeurs : le « *Ersch und Gruber* »[3]. Il est l'une des dernières tentatives de constituer une encyclopédie universelle reposant sur un système des savoirs explicitement élaboré par les auteurs. Ersch et Gruber lancent leur entreprise en 1818. Poursuivie après la mort de Gruber par l'orientaliste Hermann Brockhaus – le troisième fils de Friedrich Arnold Brockhaus, fondateur de la maison d'édition du même nom[4] -, elle est suspendue en 1889, après la parution du tome 167 à l'entrée « Phyxios », parce que l'ouvrage revient trop cher à son éditeur[5]. Si

[1] Cf. Albrecht, W., "Aufklärerische Selbstreflexion in deutschen Enzyklopädien und Lexika zur Zeit der Spätaufklärung", *in* F.M. Eybl et al. (dir.), *Enzyklopädien der Frühen Neuzeit. Beiträge zu ihrer Erforschung*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1995, ici p. 236 sq. Sur les transformations de la sociabilité bourgeoise dans la première partie du XIXe siècle, voir Agulhon, M., *Le Cercle dans la France bourgeoise: 1810-1848, étude d'une mutation de sociabilité*, Paris, A. Colin: Ecole des hautes études en sciences sociales, 1977.

[2] Pour plus de détails sur les collaborateurs de cette entreprise, cf. Decker, U., "Die Deutsche Encyclopädie (1778-1807)", *Das achtzehnte Jahrhundert*, 14, 1990, pp. 147-151 ; Goetschel, W. et al., "The Deutsche Encyclopädie", *in* F.A. Kafker (dir.), *Eleven successors of the "Encyclopédie"*, Oxford, 1994, pp. 257-333.

[3] Ersch, J. S. et J. G. Gruber, *Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste in alphabetischer Folge von genannten Schriftstellern*, Leipzig, Brockhaus, 1818-1889.

[4] Zum Hingst, *Die Geschichte des Grossen Brockhaus: vom Conversationslexikon zur Enzyklopädie.*

[5] Cf. Bahlcke, J., "Enzyklopädie und Aufkärung im literarischen Deutschland. Zu Leben und Wirken des schlesischen Bibliothekars Johannn Samuel Ersch (1766-1828). " *Berichte und Forschungen. Jahrbuch des Bundesinstituts für ostdeutsche Kultur und Geschichte. Band 5*, München, Oldenbourg, 1997, pp. 81-99, ici pp. 81-99.

dès son lancement le projet compte plus de 200 collaborateurs, son intérêt semble, selon Bahlcke, être resté confiné à un petit cercle. En particulier, bien que destinataire du *Probe-Heft*, qui annonce et présente le projet, Goethe lui-même ne s'y abonne pas[1].

Dans le rapport introductif (*Vorbericht*) au projet, Ersch souligne l'importance des « connaissances générales ». Il en fait le fondement de ce qu'il appelle la *Bildung* et leur donne plus de valeur qu'aux connaissances spéculatives :

> La plupart des auteurs sont d'accord sur le fait que les sciences et les arts intéressants et visant à la formation (*Bildung*) générale et utile à la vie pratique, sont plus importants que les savoirs purement spéculatifs et ceux qui sont important pour un petit nombre de classes (*Classen*).[2]

L'importance qu'Ersch donne à la « *Bildung* » est dans l'air du temps. On abordera plus en détail cette notion au chapitre V à propos du roman de formation. Wolfgang Albrecht a analysé les interactions entre ce concept et celui d'*Aufklärung* dans les projets encyclopédiques allemands des secondes Lumières et du début du XIX^{e} siècle[3]. Il constate que pendant cette période la pratique prend le pas sur la théorie dans les conceptions des encyclopédistes. Il voit dans la montée en puissance d'un mouvement utilitariste une particularité du mouvement des Lumières en Allemagne. Il compare en particulier la conception des encyclopédistes de Gießen avec celle des encyclopédistes français : « Avec plus de constance que les encyclopédistes français, ceux de Giessen et leurs collaborateurs sont partis de la vie pratique et y ont toujours ramené leurs lecteurs. »[4] C'est l'utilité du savoir pour la vie quotidienne et sa mise en œuvre par des individus autonomes qui compte réellement pour les érudits de Gießen. Albrecht analyse ce mouvement comme un changement de paradigme de l´*Aufklärung* vers la *Bildung*. Il résume cette évolution en deux séries :

> Enzyklopädien (encyclopédies) – Vollständigkeitsstreben (aspiration à la totalité) – Aufklärung (Lumières);

[1] Ibid., ici p. 95.

[2] « [...] Daß den wissenswerthen, die allgemeine Bildung bezweckenden, und den praktischen in das Leben eingreifenden Wissenschaften und Künsten verhältnismäßig mehr Ausführlichkeit gebühre, als den blos speculativen Wissenschaften und solchen, die weniger zahlreichen Classen wichtig sind, darüber sind die meisten Stimmen einig. » Cité dans Ibid., ici p. 93. Ma traduction.

[3] Albrecht, "Aufklärerische Selbstreflexion in deutschen Enzyklopädien und Lexika zur Zeit der Spätaufklärung".

[4] Ibid., ici p. 234.

> Konversationslexika – Auswahl des Wesentlichen (choix de l´essentiel) – Bildung (formation).[1]

L'entrée « *Aufklärung* » du *Rheinisches Conversations-Lexicon* est selon lui un bon indicateur de cette évolution, car elle y est subsumée sous la notion plus large de *Bildung* : « la *Bildung* la plus complète comprend aussi les Lumières, et ces dernières se réfèrent à elle comme la partie au tout. »[2]

Vulgarisation et utilité pratique : Krünitz et Roret

L'idée que l'utilité peut être le but d'une encyclopédie est également au cœur d'un type d'ouvrage dont l'*Œconomisch-technologische Enzyklopädie* de Johann Georg Krünitz constitue au tournant du XIX[e] siècle le modèle. Comprenant 242 tomes dont la parution s'étale sur plus de 80 ans de 1773 à 1858[3], l'ouvrage est le fruit des efforts d'un médecin par ailleurs traducteur – notamment de *l'Histoire de l'électricité* de Joseph Priestley – qui meurt au moment de la publication du 72[e] tome en 1796. Il constitue comme le souligne dans sa thèse Annette Fröhner une « synthèse entre une littérature encyclopédique et économico-technologique »[4]. L'importance grandissante des sciences économiques au XVIII[e] siècle est une dimension importante de la notion d'utilité, à l'origine aussi de la valorisation des métiers. On a vu plus haut que ce rapprochement entre science et pratique était déjà un objectif important pour Diderot et d'Alembert – on peut renvoyer en particulier à l'article « Arts » de Diderot. Au tournant du XIX[e] siècle, le mouvement se radicalise. On peut ainsi mentionner en France, la tentative du libraire Panckoucke de rééditer l'*Encyclopédie* sous forme d'*Encyclopédie méthodique.* Gérant d'un empire journalistique, Panckoucke développe avec ce projet l'idée d'un dictionnaire spécialisée, c'est-à-dire d'un ouvrage dans lequel

[1] Ibid., ici p. 247.

[2] Ibid., ici p. 239.

[3] Krünitz, J. G., *Oekonomische Encyklopädie oder allgemeines System der Land-, Haus- und Staatswirthschaft, puis Oeconomisch-technologische Encyklopädie, oder allgemeines System der Staats-Stadt- Haus- und Landwirtschaft und der Kunstgeschichte*, Berlin, J. Pauli, 1773-1858. On trouvera une version digitalisée sur le site de l'Université de Trèves : http://www.kruenitz1.uni-trier.de/.

[4] Fröhner, A., *Technologie und Enzyklopädismus im Übergang vom 18. zum 19. Jahrhundert. Johann Georg Krünitz (1728-1796) und seine Oeconomisch-technologische Encyklopädie*, Mannheim, Palatium Verlag, 1994, p. 5.

l'accumulation et la compilation d'un domaine particulier du savoir prennent le dessus sur l'enchaînement systématique de l'ensemble du savoir[1].

A l'origine, l'Œconomisch-*technologische Enzyklopädie* est un projet de traduction au carrefour des cultures européennes. Parmi ses modèles et prédécesseurs figurent le *Dictionnaire oeconomique* de l'Abbé Noël Chomel du début du XVIII[e] siècle et l'*Encyclopédie Oeconomique ou Systeme général d'Oeconomie rustique, domestique et politique* (1771/72) de Fortunato Bartolomeo De Felice. Ce dernier est aussi l'éditeur de *l'Encyclopédie d'Yverdon*, un remaniement calviniste de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert[2]. Comme l'indique son titre complet, l'ouvrage comprend trois grandes sous-parties : *Landwirtschaft/Naturgeschichte* (Agriculture et histoire naturelle), *Hauswirtschaft* (microéconomie), *Staatswirtschaft* (macroéconomie, sciences politiques). Les descriptions qu'il donne des métiers en fait un ouvrage de référence particulièrement utile pour les écrivains. Dans une lettre à Goethe en 1797, Schiller indique ainsi qu'il l'a consulté pour composer son célèbre poème « Das Lied von der Glocke » (*Le Chant de la cloche*)[3] qui dresse un parallèle entre la fonderie d'une cloche et le destin humain :

> C'est pourquoi j'ai commencé mon chant du fondeur de cloche et j'étudie depuis hier l'encyclopédie de Krünitz, ce dont je tire le plus grand profit. Ce poème me tient particulièrement à cœur, mais il va me prendre plusieurs semaines parce que j'ai besoin d'un grand nombre d'ambiances différentes et qu'il reste beaucoup à faire. (Schiller à Goethe le 7 juillet 1797) [4]

C'est également à propos du *Krünitz* que Novalis esquisse entre 1788 et 1790 une ébauche dans laquelle il note :

> Si elles étaient toutes comme celle de Krünitz.

[1] Cf. Darnton, *L'aventure de l'Encyclopédie*, pp. 423 sq.

[2] Pour l'histoire de publication du Krünitz, cf. Donato, C., "Übersetzung und Wandlung des enzyklopädischen Genres: Johann Georg Krünitz' Oeconomische Encyklopädie (1771-1858) und ihre französischsprachigen Vorläufer", *in* H.-J. Lüsebrink et al. (dir.), *Kulturtransfer im Epochenumbruch. Frankreich-Deutschland. 1770 bis 1815*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1997, pp. 539-565.

[3] Traduit par Emile Deschamps : *La Cloche* (1828), Gérard de Nerval : *La Chanson de la cloche* (1830) et Xavier Marmier : *Le Chant de la cloche* (1854).

[4] « Deswegen bin ich jetzt an mein Glockengiesserlied gegangen, und studiere seit gestern in Krünitz' Enzyklopädie, wo ich sehr viel profitiere. Dieses Gedicht liegt mir sehr am Herzen, es wird mir aber mehrere Wochen kosten, weil ich so vielerlei verschiedene Stimmung dazu brauche und eine grosse Masse zu verarbeiten ist. » Goethe, J. W. et F. Schiller (dir.), *Der Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe*, Frankfurt am Main, Leipzig, Insel Verlag, 2005, p. 419. J'emprunte cette référence à : Fröhner, *Technologie und Enzyklopädismus*.

> Dans la française il y a beaucoup d'articles non digérés.
> Certains la tiennent pour le non plus ultra.
> Parfois elle est bien à feuilleter.
> Mais juste pour les érudits, qui ne se laissent pas tout de suite raconter n'importe quoi.
> Il faudrait faire des encyclopédies sur tout.
> Une encyclopédie bien écrite des bêtises de l'espèce humaine serait peut-être la plus utile.
> Seulement je crains que la vie de cent érudits ne serait pas suffisante pour la mener au moins à peu près à son terme.
> Finalement, toutes les connaissances approfondies sont négligées.[1]

On reconnaît là de façon frappante une attitude critique chère à Flaubert. Comme Novalis, ce dernier utilise l'encyclopédie, il s'en inspire et il la critique pour les lacunes qu'en tant qu'érudit il est capable de constater – jusqu'à évidemment s'atteler lui-même à cette encyclopédie de la bêtise humaine.

La vogue de la vulgarisation et l'insistance sur les connaissances pratiques utiles à la vie quotidienne donnent par ailleurs naissance à un autre type d'ouvrage encyclopédique, appelé lui aussi au succès. En France c'est l'*Encyclopédie Roret* ou *Collection des Manuels Roret*, publiée à partir de 1825 – qui occupe quant à elle une place de choix dans *Bouvard et Pécuchet*[2]. Ces ouvrages, d'un format maniable, se présentent comme des manuels, imposant une lecture suivie plutôt que la consultation occasionnelle. Ils visent, avec un évident souci didactique, à transmettre des connaissances pratiques appliquées et des connaissances techniques dans une branche donnée, en s'adressant à des professionnels. Les *Manuels Roret* portent le nom de leur fondateur, le libraire Nicolas-Edme Roret (1797-1860). L'un des ouvrages qui lance la collection, qui

[1] « Wenn sie alle so wären wie die Krünitzische. In der französischen sind sehr viel unverdaute Artikel. Einige halten sie für das non plus ultra. Zuweilen zum flüchtigen Nachschlagen ists gut. [A]ber nur für Gelehrte, die sich nicht falsches gleich aufschwätzen lassen. Alles soll zu Encyclopaedien gemacht werden. Eine gut geschriebne Encyclopaedie der Narrheiten des menschlichen Geschlechts würde vielleicht die nutzbarste seyn. Nur fürchte ich würde das Leben von hundert Gelehrten nicht hinlänglich seyn Sie nur etwas vollständig zu Stande zu bringen. Alle gründliche Kenntnisse werden zuletzt vernachlässigt werden. »Novalis, *Schriften*, Stuttgart, Kohlhammer, 1981, p. 18, cité in : Neumann, "Naturwissenschaft und Geschichte als Literatur. Zu Goethes kulturpoetischem Projekt", note 20, p. 478.

[2] Cf. Dord-Crouslé, S., "Flaubert et les "Manuels Roret" ou le paradoxe de la vulgarisation. L'art des jardins dans Bouvard et Pécuchet", *in* L. Andries (dir.), *Le partage des savoirs XVIIIe - XIXe siècles*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2003a, pp. 93-118. Stéphanie Dord-Crouslé analyse dans cet article les rapports que Flaubert entretenait avec la collection *Roret*. Elle y recense les occurrences de ces ouvrages dans les notes et carnets préparatoires de l'épisode de la création du jardin pittoresque de *Bouvard et Pécuchet*.

deviendra très volumineuse[1], est ainsi un ouvrage de référence pour les limonadiers[2]. D'autres s'adressent aux sapeurs pompiers, aux fabricants d'étoffes et de papier peints, ou encore aux horlogers[3]. D'après la notice publiée dans le *Grand dictionnaire universel du XIX^e^ siècle* de Larousse, près de 300 volumes paraissent entre 1825 et 1873 et les derniers sortent en 1939. Selon Alfred Fierro, les manuels sont aujourd'hui encore très recherchés par les collectionneurs, parce qu'ils donnent un état d'une précision remarquable sur les connaissances techniques du siècle dernier et sont encore très utiles aux bricoleurs, antiquaires, restaurateurs et artisans de toutes professions[4].

Larousse : héritier de Bayle et Diderot et contemporain de Flaubert

Un dernier grand projet encyclopédique, avec à nouveau un fort engagement universaliste, marque la fin du XIX^e^ et le passage vers le XX^e^ siècle : le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^ siècle* (*G.D.U.*) du pédagogue et éditeur Pierre Larousse (1817-1875) dont les quinze volumes paraissent entre 1866 et 1876[5]. « Livre-siècle » selon l'expression d'Henri Meschonnic, qui voit aussi en lui « la plus grande œuvre du romantisme français »[6], il est le produit d'un auteur militant, revendiquant son impartialité et surtout son indépendance, qui se distingue aussi par son anticléricalisme et ses sympathies républicaines et socialistes[7]. Comme les encyclopédies Roret, sa finalité est double : vulgarisation et utilité dans la vie quotidienne[8]. L'homme et l'œuvre représentent de façon idéale le mouvement encyclopédique et le souci pédagogique caractéristiques de l'époque de Flaubert sur laquelle je reviendrai plus en détail dans le chapitre

[1] La notice dans le *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* de Larousse compte 300 volumes entre 1825 et 1873.

[2] Cardelli, Duval, Henri-Louis-Nicolas, *Manuel du limonadier, du confiseur et du distillateur*, Paris, Roret, 1822.

[3] Fierro, A., "Des encyclopédies aux livres pratiques", *in* R. Chartier et H.-J. Martin (dir.), *Histoire de l'édition francaise. Le livre concurrencé. 1900-1950*, Paris, Fayard/Promodis, 1991, pp. 342-350, pp. 443-444.

[4] Ibid., t. 3, pp. 443-444.

[5] Cf. : http://gallica.bnf.fr/Catalogue/noticesInd/FRBNF33995829.htm

[6] Cf. Meschonnic, *Des mots et des mondes*, pp. 236 sq.

[7] Sur sa vie, cf. Rétif, A., *Pierre Larousse et son oeuvre*, Paris, Librairie Larousse, 1975.

[8] Cf. Fierro, "Des encyclopédies aux livres pratiques", p. 342.

V. Il suffit de penser pour l'instant à l'école obligatoire et au projet d'institution de la société porté par la troisième république.

Dans sa préface au *Grand Dictionnaire*, Larousse se présente comme le continuateur de Bayle et de Diderot. Il leur consacre de longs passages dans une section intitulée « Ouvrages encyclopédiques », placée entre deux autres sections portant respectivement sur les « Ouvrages lexicographiques » et les « Ouvrages biographiques », dans lesquelles il veut « passer rapidement en revue tous ceux qui nous ont précédé dans la carrière lexicographique et encyclopédique ». (p. V de la *Préface*) Voici un exemple de la vénération qu'il éprouve pour l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert:

> Salut à cette œuvre immortelle ; découvrons-nous, inclinons-nous devant ce monument de l'esprit humain, comme nous le ferions au parvis du Parthénon, de Saint-Pierre de Rome ou de Notre-Dame de Paris, que nous contemplerions pour la première fois. Qu'on nous pardonne ce naïf élan du cœur ; mais génie à part, notre infime personnalité va se reconnaître à chaque ligne, se retrouver dans chaque épisode de cet enfantement laborieux qu'on nomme l'*Encyclopédie du XVIII*^{e} *siècle*. (p. XXIII)

Dans la section « Ouvrages lexicographiques, encyclopédiques, biographiques chez les nations étrangères » il cite le *Zedler*, *l'Allgemeines Lexicon der Künste und Wissenschaften* de Jablonksy, *l'Oekonomisch und technologische Encylopädie* de Krünitz, la *Deutsche Encyklopädie oder allgemeines Wörterbuch aller Künste und Wissenschaften*, le *Zeitungs und Conversations Lexicon* de Hübner. Il revient également plus en détail sur le *Ersch und Gruber* et le *Conversations-Lexicon* de Brockhaus et montre ainsi une très bonne connaissance de l'encyclopédisme en Allemagne (p. LV-LVII)[1]. Encore une fois on voit ici combien ces projets encyclopédiques ont un caractère européen, voire de plus en plus mondial ou globalisé.

De nouvelles systématisations encyclopédiques « positives » et la critique de Flaubert

Si en France comme en Allemagne, dans le courant du XIX^{e} siècle, le genre encyclopédique se renouvelle ainsi par la vogue des encyclopédies pratiques et portatives,

[1] Cf. Spree, *Das Streben nach Wissen. Eine vergleichende Gattungsgeschichte der populären Enzyklopädie in Deutschland und Grossbritanien im 19. Jahrhundert* , voir surtout la bibliographie et la chronologie des lexiques et dictionnaires.

la période voit également les transformations du projet encyclopédique prendre une autre direction avec l'avènement de la modernité scientifique. Le titre du livre d'Ernest Renan, *L'Avenir de la science,* rédigé en 1848 et publié en 1890[1], exprime bien ce vers quoi l'humanité est supposée aspirer à se tourner : s'organiser scientifiquement pour aller rationnellement vers la perfection et parvenir à un « état rationnel ». « C'est là la planche de salut qui sauvera le siècle du scepticisme : on admet la certitude scientifique. »[2] Se définissant lui-même comme un « dogmatique critique »[3] tout en maintenant une allégeance à la philologie et en soulignant l'importance des connaissances littéraires et d'une « science de l'humanité » – ce qui le distingue d'Auguste Comte[4] -, Renan se sert en particulier de Goethe comme exemple et modèle d'un sceptique qui pourtant prête attention à ce qui l'entoure et « se passionne pour toutes les fleurs qu'il trouve sur son chemin et les prend pour vraies et bonnes à leur manière »[5].

S'il influence fortement les écrivains, le scientisme les désenchante presque au même moment[6]. C'est du moins le cas de Flaubert qui connaît Renan depuis 1860, l'estime, correspond et dîne avec lui. Dans *Bouvard et Pécuchet*, qui met en scène « la science en action » - mal appliquée certes… -, se trouve la citation célèbre :

> La science est faite suivant les données fournies par un coin de l'étendue. Peut-être ne convient-elle pas à tout le reste qu'on ignore, qui est beaucoup plus grand et qu'on ne peut découvrir. (*BP*, p. 138)

Il ne faut pas non plus oublier que la période de *Bouvard et Pécuchet* n'est plus celle de la rédaction de l'*Avenir de la science* qui incarne encore l'espoir de la génération de 1848.

---

[1] Renan, E., *L'Avenir de la science*, Paris, Flammarion, 1995 [1890].

[2] Ibid., p. 449.

[3] Ibid., p. 453.

[4] Cf. la critique de Renan à propos de Comte in : Ibid., pp. 201 sq. ; voir aussi l'introduction d'Annie Petit, p. 24.

[5] Ibid., p. 454.

[6] Cf. le numéro spécial "Le(s) positivisme(s)", *Romantisme*, 21-22, 1978. Cf. aussi : Dumesnil, R., *Le Réalisme et le Naturalisme*, Paris, del Duca, de Gigord, 1955, surtout le chapitre sur « La littérature scientifique et le 'scientisme'. L'histoire, l'essai et la critique dans la seconde moitié du XIXe siècle », pp. 171 sq. ; Schiano-Bennis, S., "Portée et postérité épistémologiques de Bouvard et Pécuchet à la fin du XIXe siècle. Le trouble de la connaissance", *Revue Flaubert*, n° 4, 2004, http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/revue4/10schiano.pdf.

Le XIX[e] siècle et ses « génies encyclopédiques » vont, d'après Michel Serres, « symétriser l'universalité de l'ordre encyclopédique et la totalité du progrès temporel » et devenir ainsi « l'âge hégélien ou l'âge positif »[1]. L'idée d'âge positif et le terme de « positivisme » chers à Auguste Comte (1798-1857) sont en effet au centre de la vie intellectuelle de la seconde moitié du XIX[e] siècle. Secrétaire de Saint-Simon entre 1817 à 1824, Auguste Comte avait eu le projet d'« une histoire sociale de la connaissance »[2]. On le sait, l'auteur du *Cours de philosophie positive* (1830-42) développe finalement une « loi encyclopédique », ou loi des trois états, sur laquelle il espère fonder une nouvelle organisation des sciences. Il décrit en particulier l'évolution de l'humanité vers le régime positif et la manière dont nos connaissances doivent, selon lui, passer par trois états : « l'état théologique ou fictif, où l'on essaie d'expliquer les faits au moyen d'idées surnaturelles, l'état métaphysique ou abstrait où l'on procède à partir d'idées plus abstraites mais guère plus naturelles ni vérifiables ; l'état scientifique ou positif, où tout est enfin appuyé sur l'observation et les fait liés en lois. »[3] La loi des trois états d'un côté et la classification des sciences de l'autre, le conduisent à une science nouvelle, la physique sociale ou sociologie.

> Maintenant que l'esprit humain a fondé la physique céleste, la physique terrestre, soit mécanique, soit chimique ; la physique organique, soit végétale, soit animale, il lui reste à terminer le système des sciences d'observation en fondant la physique sociale. Tel est aujourd'hui, sous plusieurs rapports capitaux, le plus grand et le plus pressant besoin de notre intelligence : tel est, j'ose le dire, le premier but de ce cours, son but spécial.[4]

[1] Cf. Serres, M., "Auguste Comte autotraduit dans l'Encyclopédie", *in* M. Serres (dir.), *Hermès III. La traduction*, Paris, 1974, pp. 159-185 ; Comte, A., *Cours de philosophie positive*, Paris, Hermann, 1975 [1830-1842] ; Cf. aussi Ampère, A.-M., *Essai sur la philosophie des sciences, ou exposition analytique d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines*, Paris, Bachelier, 1834-1843 ; Saint-Simon, C.-H. d. R., *Nouvelle encyclopédie*, Paris, J.-L. Scherff, 1810 ; Idem, *Esquisse d'une nouvelle Encyclopédie ou Introduction à la philosophie du 19e siècle*, Paris, impr. de Moreaux. Cf. sur Flaubert et Saint-Simon : Dord-Crouslé, S., "Saint-Simon, Bouvard et Pécuchet: représentation d'une idéologie", *in* P. Régnier (dir.), *Études saint-simoniennes I*, Presses universitaires de Lyon, 2002, pp. 177-195 ; Régnier, P., "L'institution et son en-dehors. La critique littéraire des saint-simoniens", *in* M. Espagne et M. Werner (dir.), *Philologiques I*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1990, pp. 213-226 ; Leroux, P. et J. Reynaud, *L'Encyclopédie nouvelle, ou Dictionnaire philosophique, scientifique, littéraire et industriel, offrant le tableau des connaissances humaines au XIXe siècle*, Paris, Gosselin, 1835-1841 ; Cournot, A.-A., *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, 1851 ; Idem, *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*, 1861.

[2] Cf. Grange, J., *La philosophie d'Auguste Comte. Science, politique, religion*, Paris, PUF, 1996, p. 94.

[3] Petit, A., "Les mouvements positivistes", *in* I. Poutrin (dir.), *Le XIXe siècle: science, politique et tradition*, Berger-Levrault, 1995, pp. 473-491, p. 476.

[4] Comte, *Cours de philosophie positive*, p. 29.

La théorie de l'encyclopédie de Comte se distingue des théories de ses contemporains par le fait qu'il ne range pas toutes les sciences au même niveau, mais qu'il les ordonne en séries[1]. Il reprend ainsi l'idée traditionnelle d'enchaînement des savoirs, mais la combine avec l'idée de hiérarchie. Cette classification semble selon Annie Petit « être directement issue de la biologie, les tentatives de réflexion théorique sur la classification des sciences empruntant à la définition de la série animale »[2]. Cette conception des connaissances a pour but le Progrès et, dans cette perspective, Comte met en avant les connaissances objectives, les seules à pouvoir asseoir ce dernier. Ainsi l'art est-il absent de son « Tableau synthétique de l´ordre universel » paru dans le *Catéchisme positiviste*, 1852. La littérature et les sciences semblent s'éloigner. La division des savoirs en disciplines distinctes finira ainsi par produire « deux cultures » qui ne se comprennent plus : littérature d'un côté et sciences de l'autre. On comprend qu'avec ces analyses Comte soit très tôt assez sévèrement critiqué par Gustave Flaubert :

> J'ai lu à Jérusalem un ouvrage socialiste, *L'Essai de philosophie positive* par Auguste Comte. [...] J'en ai feuilleté quelques pages : c'est assommant de bêtise. Je ne m'étais du reste pas trompé. Il y a là-dedans des mines de comique immenses, des Californies de grotesque. Il y a peut-être autre chose aussi. Ca se peut. Une des premières études auxquelles je me livrerai à mon retour sera certainement celle de toutes « ces déplorables utopies qui agitent notre société et menacent de la couvrir de ruines ». (Flaubert à Louis Bouilhet, le 4 septembre 1850, *Corr*. I, p. 679)

Si comme on l'a vu Goethe exprime de la réticence face aux systèmes philosophiques matérialistes clos et trop rigides, on retrouve cette critique chez Flaubert quand il écrit à Mme Roger des Genettes le 12 janvier 1878, au sujet des « positivistes » :

> Les Positivistes français se vantent : ils ne sont pas positivistes ! Ils tournent au matérialisme bête, au d'Holbach ! Quelle différence entre eux et un H. Spencer ! Voilà un homme, celui-là ! - De même qu'on était autrefois trop mathématicien, on va devenir trop physiologiste ? - Ces gaillards-là nient tout un côté de l'homme, le côté le plus fécond et le plus grand. N'importe ! La théorie de « l'évolution » nous a rendu un fier service ! Appliquée à l'Histoire elle met à néant les Rêves Sociaux. – Aussi, remarquez qu'il n'y a plus de Socialistes. – Sauf le fossile Louis Blanc ! (*Corr*. IV, p. 347)

[1] Cf. Dierse, *Enzyklopädie*, p. 235.

[2] Grange, *La philosophie d'Auguste Comte. Science, politique, religion*, p. 107.

Selon Flaubert, la discipline reine du XIX^e^ siècle est donc la physiologie, qui a explication à tout[1]. On n'est plus « trop mathématicien » comme au XVIII^e^ siècle et du temps de Goethe (et surtout de Newton), mais on est désormais « trop physiologiste ». On le voit, l'encyclopédie du XIX^e^ siècle est réarrangée. Darwin a publié en 1859 sa théorie de la descendance modifiée des espèces végétales et animales par la sélection naturelle[2]. Pourquoi Flaubert évoque-t-il le philosophe britannique Herbert Spencer (1820-1903) comme exception au matérialisme ? Après tout, Spencer a également entrepris une *Classification des sciences* en 1858[3]. La différence entre lui et Comte réside entre autres dans le fait que Spencer fait un retour au classement taxinomique du XVIII^e^ siècle grâce à un tableau de dichotomies et en contestant l'idée de série apportée par Comte et la biologie[4].

On s'est parfois demandé si « à l´époque de Flaubert, l´encyclopédie [n'est] pas entrée en crise »[5]. Flaubert perçoit en tous les cas avec acuité les contradictions au sein et entre les disciplines et les difficultés qu'entraînent leurs discontinuités. Il n'est pas contre la science, mais il n'accepte pas le type de sciences que produisent les disciplines et le projet de société dont elles sont porteuses. Une partie de son œuvre, et notamment *Bouvard et Pécuchet*, peut être considéré comme une réaction face aux nouveaux projets encyclopédiques clos et une mise en question de leurs tentatives de construire des systèmes totalisants qui éliminent de plus en plus l'art[6]. Pour Eckhard Höfner le rejet de

---

[1] Cf. Ansart, P., *Sociologie de Saint-Simon*, Paris, P.U.F., 1970, p. 24.

[2] Cf. sur Darwin et Flaubert, Dord-Crouslé, *Bouvard et Pécuchet de Flaubert: une "encyclopédie critique en farce"* ; Dord-Crouslé, S., "Le darwinisme de Flaubert." *in* S. Moussa (dir.), *L'idée de "race" dans les sciences humaines et la littérature (XVIII-XIXe siècle). Actes du Colloque international de Lyon, 16-18 novembre 2000.*, Paris, L'Harmattan, 2003b, pp. 283-296.

[3] Spencer, H., *The Classification of the sciences, to which are added reasons for dissenting from the philosophy of M. Comte*, London, Williams and Norgate, 1871 (3e éd.). La classification des sciences de Spencer comporte dans sa troisième partie le texte « Pourquoi je me suis séparé d´Auguste Comte » cf. Patrick Tort, « Spencer et le système des sciences », introduction à Spencer, H., *Autobiographie, Naissance de l'évolutionnisme libéral*, Paris, PUF, 1987. Schiano-Bennis renvoie à ses *Premiers Principes* où il écrit : « Si nous regardons la science comme une sphère qui s'agrandit graduellement, nous pouvons dire que son accroissement ne fait qu'accroître nos points de contact avec l'inconnu qui l'environne. » Spencer, H., *Premiers Principes*, Paris, G. Baillière, 1871 [1862], p. 15. Cité dans : Schiano-Bennis, "Portée et postérité épistémologiques de Bouvard et Pécuchet à la fin du XIXe siècle. Le trouble de la connaissance". .

[4] Grange, *La philosophie d'Auguste Comte. Science, politique, religion*, p. 94.

[5] Mouchard, C. et J. Neefs, *Flaubert*, Paris, Balland, 1986.

[6] Cf. Höfner, E., "Wissenschaftsrezeption und Erzähler-Strategie im realistischen Roman des französischen und italienischen 19. Jahrhunderts", *in* L. Danneberg et al. (dir.), *Wissen in Literatur im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2002, pp. 190-219, p. 195.

Comte par Flaubert combiné à un idéal et une recherche d'objectivité en littérature que l'on analysera plus en détail au chapitre suivant, peut être situé avant l'écriture de *Bouvard et Pécuchet*, entre 1852 ou 1853 et 1863[1]. C'est en effet durant cette période que Flaubert s'intéresse de plus en plus aux questions esthétiques et aux problèmes de la fonction et de la spécificité de la littérature. L'opposition entre Comte et Flaubert est aussi un exemple de la concurrence que Wolf Lepenies constate depuis la première moitié du XIX[e] siècle « entre une classe intellectuelle liée aux sciences sociales et une autre intelligentsia, littéraire, composée de critiques et d'auteurs, qui se disputaient le privilège d'interpréter correctement la société industrielle et d'offrir à l'homme d'aujourd'hui une sorte de théorie sur l'art de vivre »[2].

Que la littérature (une certaine littérature encyclopédique) soit en train de perdre de son prestige par rapport à la science ou, autrement dit, qu'elle n'ait plus de place dans l'encyclopédie et l'ordre du savoir du XIX[e] siècle, c'est ce qu'annonce dès le début du siècle Georg-Wilhelm-Friedrich Hegel dans ses *Nürnberger Schriften*, recueil d'écrits sur l'enseignement au lycée : « Dans la mesure où elle doit être philosophique, l'encyclopédie exclut nettement l'encyclopédie littéraire, qui apparaît de toute façon vide de contenu et même pas utile à la jeunesse. »[3]. Dans le même temps, Hegel souhaite néanmoins donner une place à l'esthétique et à la science de l'art dans le domaine de la philosophie de l'esprit. Le roman de Flaubert, surchargé de savoirs, que l'on a qualifié d'« encyclopédie artistique » [4] ou d'« encyclopédie littéraire », est ainsi d'une certaine manière et encore une fois un contre-modèle pour l'encyclopédie philosophico-scientifique « institutionnelle ».

[1] Cf. Ibid., p. 213.

[2] Lepenies, W., *Les Trois cultures: entre science et littérature: l'avènement de la sociologie*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 1990b ; Lepenies, *Die drei Kulturen: Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*.

[3] « Die Enzyklopädie, da sie philosophisch sein soll, schließt wesentlich die, ohnehin gehaltleere und der Jugend auch noch nicht nützliche, literarische Enzyklopädie aus »Cf. Hegel, G. F. W., "Über den Vortrag der Philosophie auf Gymnasien. Ein Privatgutachten für den Königl. Bayr. Oberschulrat Immanuel Niethammer; Nürnberg, den 23. Okt. 1812", *Nürnberger Schriften*, Leipzig, Felix Meiner, 1938, ici p. 439. C'est pendant la période où il enseigne à Heidelberg (1816-1818) qu'il publie la première version de *l'Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé.*

[4] Andreas Kilcher utilise le terme de « artistische Enzyklopädie » ; Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*.

2.5 Flaubert et l'Encyclopédie en farce

> ENCYCLOPÉDIE (l')
> En rire de pitié, et même tonner contre[1] comme étant un ouvrage rococo.
> (*DIR*, p. 75)
>
> Flaubert est *pour* la science dans la mesure justement, où celle-ci est sceptique, réservée, méthodique, prudente, humaine. Il a horreur des dogmatiques, des métaphysiciens, des philosophes. (Raymond Queneau, *Bâtons, chiffres et lettres*)[2]

Dans la fin de ce chapitre je propose une première approche de la critique de l'encyclopédisme développée par Flaubert dans ses projets pour *Bouvard et Pécuchet*. J'insiste en particulier sur les différents aspects de cette critique dans les différentes manières dont est abordé l'encyclopédisme dans le roman : dans la structure même du roman ; dans le *Dictionnaire des idées reçues* ; et dans la *Copie*.

De façon générale, on le sait, le rapport de Flaubert à l'encyclopédisme et à la science doit beaucoup à son environnement familial[3]. Sa mère est fille de médecin, sont père ainsi que son frère, médecins-chefs de l'Hôtel-Dieu de Rouen, sont des figures médicales de la Normandie. Gustave connaît donc bien le milieu de l'hôpital et lui reste très proche[4]. Et il connaît bien également les discussions concernant l'hygiène publique dont l'un des grands thèmes – la dégénérescence - marque la deuxième moitié du XIX[e] siècle[5]. Cette familiarité pénètre ses romans, à travers les thèmes de la maladie, des pa-

[1] Ces quatre mots sont raturés dans le manuscrit de Flaubert.

[2] Queneau, *Bâtons, chiffres et lettres*, p. 114.

[3] Cf. Dord-Crouslé, *Bouvard et Pécuchet de Flaubert: une "encyclopédie critique en farce"*, pp. 10 sq.

[4] De très nombreux travaux ont analysé la relation de Flaubert à la médicine. Voir par exemple: Sugaya, N., *Les sciences médicales dans Bouvard et Pécuchet*, Paris, Université Paris 8, 1999.

[5] Cf. Jorland, G., *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIXe siècle*, Paris, Gallimard, 2010.

thologies sociales et les figures du médecin[1]. De cette vie au côté du monde médical, il « gardera toujours la hantise de la matière décomposée, du glissement vers la destruction »[2].

Son intérêt pour l'encyclopédisme dépasse cependant ce déterminisme. Si lui même ne choisit pas la science comme métier, il garde un contact étroit avec des scientifiques tout au long de sa vie. Parmi ses affinités intellectuelles et scientifiques on peut citer le biologiste Georges Puchet, le chirurgien et anatomiste Jules Cloquet, le médecin et physiologiste Claude Bernard et surtout « les » représentants du scientisme contemporain, les philosophes et historiens Hippolyte Taine et Ernest Renan[3]. Paul Bourget constate en 1882 que « parmi les contradictions dont souffrit Flaubert, une des plus pénibles fut celle qui faisait se rencontrer en lui, se combattre, deux personnages antagonistes : un poète romantique et un savant. […] L'invincible désir d'étreindre une réalité solide au milieu des ruines dont son âme était jonchée, le conduisit à une théorie particulière du style. Ce nihiliste était un affamé d'absolu.»[4] Ce sont en effet deux aspects qui rapprochent le travail littéraire de Flaubert de la pratique scientifique : la recherche d'un style objectif comparable aux sciences (scientisme oblige) et sa « pratique assidue de la documentation » qui l'entraîne à faire des recherches sur le terrain, fréquenter des bibliothèques, prendre des notes et s'informer auprès des contemporains[5]. On y reviendra. En attendant c'est dans ce milieu qu'il élabore sa propre analyse critique du mouvement encyclopédiste, vers laquelle on peut se tourner maintenant.

[1] Cf. par exemple Föcking, M., *Pathologia litteralis: erzählte Wissenschaft und wissenschaftliches Erzählen im französischen 19. Jahrhundert*, Tübingen, Narr, 2002 ; Jorland, *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIXe siècle*.

[2] Thibaudet, *Gustave Flaubert*, p. 15.

[3] Dord-Crouslé, *Bouvard et Pécuchet de Flaubert: une "encyclopédie critique en farce"*, pp. 11 sq.

[4] Bourget, P., *Essais de psychologie contemporaine*, Paris, Gallimard, 1993, p. 103.

[5] Cf. Dord-Crouslé, *Bouvard et Pécuchet de Flaubert: une "encyclopédie critique en farce"*, pp. 20 et 24 sq.

Roman encyclopédique et « livre sur rien »

> Il n'y a pas lieu de se demander si Bouvard et Pécuchet sont eux-mêmes bêtes ou non. Ce n'est pas du tout la question. Le projet de Flaubert est encyclopédique et « critique », non pas psychologique.
> (Gilles Deleuze, *Différence et répétition*)[1]

Dans *Bouvard et Pécuchet* c'est évidemment la structure épisodique, la série comme la quantité des savoirs visités par les deux bonshommes, qui renvoient avant tout à l'encyclopédie. Les deux personnages abordent au chapitre II agriculture, et arboriculture ; au chapitre III chimie, anatomie, physiologie et médecine, géologie et astronomie ; au chapitre IV archéologie, historiographie, philosophie de l'histoire ; au chapitre V littérature, grammaire et esthétique ; au chapitre VI politique, philosophie et économie politique ; au chapitre VII amour ; au chapitre VIII gymnastique, occultisme, philosophie, psychologie et logique ; au chapitre IX mystique et religion ; et finalement au chapitre X éducation, pédagogie[2]. Cette liste renferme-t-elle un ordre ? On peut y voir avec Dietrich Scholler une « macrostructure encyclopédique » qui fonctionne en trois étapes : « affection » lorsque les protagonistes font la connaissance et s'enthousiasment pour le savoir ; « réception » quand ils essaient d'apprendre le savoir de leur temps ; et « application » lorsqu'ils essaient eux-mêmes de transmettre le savoir et produisent des textes encyclopédiques[3]. Une étude structuraliste d'Alfonso de Toro se basant sur les ébauches de Flaubert a recelé douze « séquences élémentaires » qui fonc-

[1] Deleuze, G., *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1972.

[2] La littérature critique sur ces différents aspects du roman est énorme : chaque domaine du savoir a ses propres commentateurs. Pour quelques vues d'ensemble, cf. Vatan, F., "Flaubert et les sciences", *Revue Flaubert*, Volume, n° 4, 2004, http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/revue4/ ; Herschberg-Pierrot, A. N., Jacques, ""Bouvard et Pécuchet", la crise des savoirs", *in* A.e.a. Corbin (dir.), *L´invention du XIXe siècle. Le XIXe siècle par lui-même (littérature, histoire, société)*, Paris, Klincksieck & Presses de la Sorbonne nouvelle, 1999 ; Neefs, J., "*Bouvard et Pécuchet*, la prose des savoirs", *Théorie - Littérature - Enseignement*, 10, 1992, pp. 131-142 ; Mouchard, C., "La consistance des savoirs dans Bouvard", *Travail de Flaubert*, Paris, Le Seuil, 1983.

[3] Scholler, *Umzug nach Encyclopaedia*, p. 63-64.

tionnent toutes sur le modèle « début – réalisation – abandon » et, sur le plan sémantique, suivent le paradigme « enthousiasme – identification – désillusion »[1].

Yvan Leclerc a proposé une réponse à la question de l'ordre dans le parcours de Bouvard et Pécuchet en repérant à la fois une distinction entre sciences dures dans la première partie du roman et humanités dans la seconde – de la physique à la métaphysique – et le début au moins d'une structure alphabétique – agriculture, arboriculture, chimie, diététique, géologie, histoire, littérature, magnétisme, métaphysique, philosophie, religion[2]. Comme d'autres critiques, il souligne aussi l'importance d'un axe vertical dans les plans et scénarios de l'auteur, qui dresse des listes et des colonnes de noms et d'ouvrages avant de les insérer dans le roman. A partir de ces listes, Flaubert aurait ainsi élaboré l'idée d'un roman très particulier réduisant l'action au minimum et faisant « éclater la narration dans le sens de l'énumération » (*das Erzählen in Richtung Aufzählen sprengen*)[3]. On trouve donc bien dans ce roman encyclopédique un « enchaînement des connaissances ». Le passage d'un savoir à l'autre, le lien entre deux domaines repose sur l'échec qui suscite dans un premier temps la déception voire la dépression avant d'engager les deux protagonistes dans une curiosité nouvelle pour un domaine voisin de celui qu'ils abandonnent. La séquence élémentaire « d'enthousiasme – identification – désillusion » donnerait ainsi un « 'nouveau type de roman' dont les chapitres correspondent moins à de grands moments du récit qu'à des domaines de connaissances, à des divisions qui pourraient être celles d'une bibliothèque »[4]. En effet, chaque domaine du savoir se caractérise par sa « bibliothèque », c'est-à-dire un corpus de livres cités dans le texte. Ce qui distingue ici Flaubert de Goethe, c'est sa pratique de l'intertextualité. Chez Goethe sauf exception – on y reviendra – aucune source, lecture ou document utilisé dans le roman n'est cité directement et il a détruit son travail préparatoire. On ne peut donc reconstituer ses lectures que par des données biographiques et ses propres travaux scientifiques. Par contraste, Jacques Neefs a utilisé la formule d'« impératif du documentaire » pour décrire chez Flaubert un processus

[1] de Toro, A., "*Bouvard et Pécuchet*: Description du niveau de l'*histoire*", *in* A. de Toro (dir.), *Gustave Flaubert*, Tübingen, Narr, 1987, pp. 121-147, p. 128.

[2] Leclerc, Y., *La spirale et le monument. Essai sur Bouvard et Pécuchet de Gustave Flaubert*, Paris, C.D.U. et SEDES, 1988, ici pp. 68-69.

[3] Sprenger, U., "Die Früchte des Wissens. Agronomie und Imagination in « Bouvard et Pécuchet »." *Romanistisches Jahrbuch*, XLVIII, 1997, pp. 84-119, ici p. 115.

[4] Séginger, "Forme romanesque et savoir. *Bouvard et Pécuchet* et les sciences naturelles".

d'intertextualité en acte « d'un type particulier, où ce qui est 'importé' est immédiatement travaillé »[1]. De même s'interrogeant sur le rôle de la classification ou du geste classificateur dans le texte Dietrich Scholler souligne que « la première partie du roman traite moins de la classification en tant que tableau résultant d'une activité encyclopédique que du geste de classer. […] Au centre se trouve donc plutôt le geste de classer comme processus d'arrangement, de rejet, de nouvel arrangement, aspect qui en règle générale n'est pas visible dans l'histoire de l'encyclopédie. […] C'est ce processus du devenir science en *statu nascendi* qui est mis en scène dans *Bouvard et Pécuchet*, avec les protagonistes comme premiers messagers des choses et des mots. »[2]

A la question de savoir si on peut voir dans *Bouvard et Pécuchet* une forme d'histoire des sciences, Séginger répond par la négative. Elle décrit ce roman comme une succession de « tableaux » : « [L]e passage de l'un à l'autre s'opère par contiguïté. Bouvard et Pécuchet errent dans un espace des savoirs, explorent des continents, ils parcourent des champs à la recherche d'un lieu d'où une totalisation serait possible, une Ithaque de la pensée où ils pourraient trouver le repos. »[3] Ils ne trouvent pas de repos face à la multiplicité de leurs lectures et face aux contradictions qui en découlent. Ils n'arrivent pas non plus à développer une autorité, une hiérarchie et une position assurée. Par conséquent ils passent à la collection de ces contradictions et des bêtises qu'ils ont lues et entendues. Par là ils donnent ainsi au projet romanesque de Flaubert un double mouvement : non seulement une classification du savoir dans la première partie proprement romanesque, mais aussi une collection des fragments d'idées et de styles sur le savoir dans la seconde. Il y a en effet un paradoxe : « le roman le plus bourré de matière, qui a 'la prétention de faire une revue de toutes les idées modernes' se trouve être, par la dévaluation constante de ce contenu, une réalisation parfaite de la conception du 'livre sur rien' »[4]. Stéphanie Dord-Crouslé confirme que les aventures des deux person-

[1] Neefs, J., "L´imaginaire des documents", *in* J. Neefs et R. Debray-Genette (dir.), *Romans d´archives*, Presses Universitaires de Lille, 1987, pp. 175-189, ici pp. 177 et 176 ; Neefs, J., "Lire, imiter, copier. De l'usage des livres dans *Bouvard et Pécuchet*", *Le Letture/La Lettura di Flaubert. Gargnano del Garda (7-10 aprile 1999)*, Milano, CISALPINO, Istituto Editoriale Universitario, 2000, pp. 47-59.

[2] Scholler, *Umzug nach Encyclopaedia*, p. 214.

[3] Séginger, "Forme romanesque et savoir. *Bouvard et Pécuchet* et les sciences naturelles".

[4] Höfner, E., "*Bouvard et Pécuchet* et la science livresque. Remarques épistémologiques sur la dernière oeuvre de Flaubert", *in* A. de Toro (dir.), *Gustave Flaubert: procédés narratifs et fondements epistémologiques*, Tübingen, Narr, 1987, pp. 149-171, p. 166.

nages sont construites comme une quête dont l'objet est le savoir. Ainsi le roman, par la représentation qu'il offre des savoirs, construit une épistémologie critique au sein de laquelle le savoir perd tout prestige. « C'est ce paradoxe constitutif du savoir (à la fois infiniment désirable et toujours insaisissable) que Flaubert a voulu mettre en scène dans son dernier roman, posthume et inachevé, *Bouvard et Pécuchet*. »[1]

La *Copie* : l'archéologie d'un projet inachevé

Pour éclaircir ce paradoxe il faut donner quelques indications sur le statut de la deuxième partie du roman de Flaubert. L'état fragmentaire de celui-ci n'est en effet pas l'unique raison de la complexité de sa forme. On l'a déjà évoqué, le manuscrit du roman s'arrête au chapitre X. Flaubert avait mis au net les parties achevées de sorte que les neuf premiers chapitres peuvent ainsi être considérés comme définitifs. Le dixième chapitre est en grande partie terminé, mais il n'en est pas resté de version recopiée au propre[2] tandis que les chapitres XI (« Leur copie ») et XII (« Conclusion ») n'existent que sous forme de scénarios. Flaubert n'a pas seulement laissé un roman inachevé, mais aussi une masse de documents divers et de fragments destinés au « second volume », parfois appelé aussi la *Copie* ou le *Sottisier*. La plupart des commentateurs mettent l'accent sur la difficulté qu'il aurait eue à passer du genre narratif du premier volume à la « bataille de documents/de matériaux »[3] du second volume[1].

---

[1] Dord-Crouslé, *Bouvard et Pécuchet de Flaubert: une "encyclopédie critique en farce"*, p. 5 ; pour d'autres réflexions sur la portée épistémologique du roman, cf. : Jurt, J., "La science comme modèle: Balzac, Flaubert, Zola", *in* T. Greiner et H.H. Wetzel (dir.), *L'invention de l'inconnu. Science et imagination chez Rimbaud*, Köngshausen & Neumann, 2007, pp. 39-48 ; Schiano-Bennis, "Portée et postérité épistémologiques de Bouvard et Pécuchet à la fin du XIXe siècle. Le trouble de la connaissance" ; Höfner, "Wissenschaftsrezeption und Erzähler-Strategie im realistischen Roman des französischen und italienischen 19. Jahrhunderts" ; Lalonde, N., "Bouvard, Buffon, la Bible: science et fiction cosmogoniques", *Entre science et littérature. Groupe S.E.L. (Savoirs et littérature)*, 1994, pp. 21-41 ; Idem, "La somme et le récit: l'exemple de *Bouvard et Pécuchet*", *Littératures*, 29, 1993, pp. 73-85 ; Höfner, "*Bouvard et Pécuchet* et la science livresque. Remarques épistémologiques sur la dernière oeuvre de Flaubert" ; Cogny, P., "Le regard ironique de Flaubert sur l'épistémologie de son temps", *in* A. De Toro (dir.), *Gustave Flaubert: Procédés narratifs et fondements épistémologiques*, Tübingen, 1987, pp. 55-70 ; Greene, J., "Structure et épistémologie dans Bouvard et Pécuchet", *Nouvelles recherches sur Bouvard et Pécuchet de Flaubert*, Paris, SEDES-CDU, 1981 ; Moussaron, J.-P., "Une étrange greffe", *Nouvelles recherches sur « Bouvard et Pécuchet »*, SEDES-CDU, 1981, pp. 89-109.

[2] Cf. la *Notice* de Claudine Gothot-Mersch, pp. 422 sq. in : Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*.

[3] Henschen, H.-H., "In initio", *Universalenzyklopädie der menschlichen Dummheit. Ein Sottisier*, Berlin, Eichborn, 2004, pp. 9-12, p. 9.

C'est à René Dumesnil que l'on doit le terme de *Sottisier* pour désigner cette masse de documents, contenant listes bibliographiques, notes de lecture, citations, extraits de journaux, prospectus, lettres etc. Ces documents éparpillés se trouvent aujourd'hui en grande partie dans les « Dossiers de Rouen » à la Bibliothèque municipale de Rouen et à la Bibliothèque historique de la ville de Paris[2]. Pour donner une idée plus concrète du *Sottisier* on peut donner la description qu'ont fait Cento et Caminiti des ses composantes :

> En résumé, sur 1715 feuillets composant le dossier proprement dit de *Bouvard et Pécuchet*, 180 comprennent des coupures ou en général des documents imprimés; 800 les notes de lectures, 405 les recueils de citations, ou *Sottisier* stricto sensu; et enfin 146 le dossier de Duplan, en nous bornant au ms V, et aux pages manuscrites. Cela donne un total de 1631 feuillets. La différence (184 feuillets) se compose de documents divers ou bien de papiers pratiquement inclassifiables [sic] : plans partiels, pages de titres, notes sur les questions les plus variées, documents fournis par des gens non identifiés (tel un long cantique breton, ms II 3) ou, au contraire, bien connus (les notes sur les *Déboires agricoles* fournies par le père de Maupassant, ms I 49-66), extraits de lecture dus à des inconnus (tels de très longs extraits des *Amours secrètes de Napoléon* et des *Amours des frères de Napoléon*, ms VII 17-19 et 307-316, dont Laporte n'a tiré que deux citations), bibliographies

---

[1] Le projet romanesque de Flaubert est aujourd'hui un objet privilégié de la « génétique textuelle » ou « critique génétique », qui a trouvé son institutionnalisation dans le Centre d'analyse des manuscrits des CNRS (CAM, 1974), transformé en 1982 en Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM). Parmi les travaux sur *Bouvard et Pécuchet* et le *Sottisier* on peut mentionner entre autres ceux de Dord-Crouslé, Neefs et Mouchard et Herschberg-Pierrot : Flaubert, *Bouvard et Pécuchet* ; Mouchard, C. et J. Neefs, "Vers le second volume: Bouvard et Pécuchet", *Flaubert à l'oeuvre*, Paris, Flammarion, 1980, pp. 17-217 ; Herschberg-Pierrot, A., "Les dossiers de Bouvard", *Romanic Review*, 86, n° 3, 1995, pp. 537-548.

[2] Voici la liste détaillée des manuscrits de Flaubert dressée par Dord-Crouslé, S., "Présentation", *Bouvard et Pécuchet. Dictionnaire des idées reçues*, 1999, pp. 15-41, ici p. 42:

- Ms gg10. *Bouvard et Pécuchet*. Plans. Manuscrit autographe. 72 feuillets. [scénarios et plans]
- Ms g224 (1) et (2). *Bouvard et Pécuchet*. Manuscrit autographe (sauf pour les feuillets 251 à 297 inclus). 300 feuillets au total.
- Ms g225 (1) à (9). *Bouvard et Pécuchet*. Brouillons des chapitres I à X inclus. Manuscrit autographe. 1203 feuillets au total.
- Ms g226 (1) à (8). Recueils de documents divers rassemblés par Flaubert pour la préparation de *Bouvard et Pécuchet*. 2215 feuillets au total.
- Ms g227. *Dictionnaire des idées reçues.* Manuscrit en partie autographe. 59 feuillets. [Première version du *Dictionnaire des idées reçues*]
- Ms g228. *Dictionnaire des idées reçues.* Manuscrit non autographe avec corrections de Flaubert. 26 feuillets. [Deuxième version du *Dictionnaire des idées reçues*]

D'autres manuscrits sont encore à prendre en considération pour *Bouvard et Pécuchet,* comme par exemple les *Carnets de travail*, édité par Pierre-Marc de Biasi (1988) qui contiennent les premiers plans pour *Bouvard et Pécuchet.*

(ms I 222-272, VIII 20-41) et enfin « morceaux inventés » (ms II 14, VIII 198-199).[1]

Cette documentation a été classée par les premiers commentateurs de Flaubert, sa nièce Caroline de Commanville et Guy de Maupassant. Il existe aussi une description du manuscrit par E.-L. Ferrère reproduite en annexe de l'édition Conard de 1910. Flaubert avait donné certains titres aux différentes rubriques du *Sottisier* en les notant sur les chemises dans lesquelles il classait ses notes, parmi lesquels : « Annonces, réclames, circulaires, etc. », « Style réaliste et populaire, style du cavalier et du propriétaire de maison », « Contradictions de la science », « Dictionnaire des idées reçues ». Si certaines éditions incluent l'*Album de la Marquise* comme partie intégrante du *Sottisier*, Stéphanie Dord-Crouslé et Hans Horst Henschen, éditeur d'une récente version allemande[2], ont décidé de l'abandonner dans la mesure où l'on a pu montrer que son auteur n'était pas Flaubert lui-même, mais son collaborateur Duplan.

L'histoire éditoriale du *Sottisier* commence en France avec Guy de Maupassant, qui dans son *Etude sur Gustave Flaubert* (1884)[3] publie pour la première fois des extraits du *Sottisier* divisé en plusieurs « sections » en se basant sur les manuscrits de Flaubert[4]. Il a essayé de classer l'ensemble du matériel pour donner à cette partie de l'œuvre de son maître une certaine visibilité. Il existe aussi un sommaire plus détaillé rédigé Caroline Commanville que l'on peut trouver dans le tome 8 du ms g 226 (fol. 39 r° + v°). E.-L. Ferrère a également établit en 1910 en annexe de son édition de *Bouvard et Pécuchet* chez Conard une description du manuscrit. C'est dans cette édition qu'on trouve une partie du matériel de Maupassant avec 19 citations en plus tirée de *l'Album de la Marquise* établit par Duplan, le collaborateur de Flaubert. Dans son édition pour les Belles Lettres (1945) René Dumesnil a ajouté 23 citations nouvelles, trouvées dans

[1] Cento, A. et L. Caminiti (dir.), *Le Second volume de "Bouvard et Pécuchet", le projet du "Sottisier", reconstitution conjecturale de la "copie".* Naples, Liguori, 1981, pp. LXXIX-LXXX.

[2] Le travail de Henschen n'est pas simplement une traduction, mais plutôt une tentative de donner à cette deuxième partie du roman l'importance qu'elle mérite et qu'on ne lui a attribué que très rarement jusqu'à maintenant.

[3] Ce texte a été publié par Yvan Leclerc dans son édition de : Flaubert, G. et G. de Maupassant, *Correspondance*, Paris, Flammarion, 1993, pp. 290-308.

[4] Je me réfère ici surtout aux informations trouvées dans l'édition de Gothot-Mersch. Hans-Horst Henschen dans son « Editorische Nachlese » trace également l'histoire des éditions successives du *Sottisier* : Flaubert, G., *Universalenzyklopädie der menschlichen Dummheit. Ein Sottisier*, Berlin, Eichborn, 2004, pp. 589 sq.

des *Dossiers* récupérés chez un autre collaborateur de Flaubert, Edmond Laporte. En 1966, Geneviève Bollème a publié une grande partie du *Sottisier* sous le titre *Le Second Volume de « Bouvard et Pécuchet »,* donnant ainsi une notoriété nouvelle au projet. Des chercheurs reproche à cette édition le fait que le choix des documents n'a pas été explicité et que la disposition de l'ensemble ne correspond pas à la « mobilité » du *Recueil*[1]. Enfin il faut évoquer l'édition du Club de l'Honnête Homme (1972, t. 5 et 6) de Maurice Bardèche, mais surtout celle d'Alberto Cento et Lea Caminiti (*Le second volume de Bouvard et Pécuchet, le projet du Sottisier, reconstitution conjecturale de la « copie »...*, 1981), qui rétablit le *Sottisier* de la manière la plus complète. L'édition de poche du roman *Bouvard et Pécuchet* de Claudine Gothot-Mersch est très importante pour l'histoire du *Sottisier*, parce qu'elle le publie pour la première fois dans sa complexité avec des annotations, même si ce n'est pas dans son intégralité. Elle respecte en tous les cas la forme du manuscrit de Flaubert.

Le statut complexe de la *Copie*

Je l'ai dit plus haut, les scénarios de Flaubert évoquent un XIe et XIIe chapitre. Cela complique l'interprétation de l'œuvre, car il est très difficile de dire sans équivoque quelle place aurait dû prendre le *Sottisier*, ce qu'il aurait dû contenir exactement – même si Flaubert met par endroits une croix dans les dossiers pour indiquer que le passage était destiné à la *Copie* – et comment il aurait dû être organisé. Claudine Gothot-Mersch résume ainsi l'ordre complexe des parties du roman : « Les deux premiers scénarios de Rouen divisent en effet le roman en trois parties. La première, l' 'introduction', qui se décompose en cinq mouvements distincts, correspond à l'actuel chapitre I ; la seconde, qui se réduira progressivement de treize à neuf chapitres, comprend la matière des chapitres II à X ; la troisième, enfin, est constituée par la copie, et deviendra dans les projets ultérieurs – lorsque Flaubert renonce à la division en parties – le chapitre XI, que le dernier scénario fait suivre d'un chapitre XII, la 'conclusion'. Mais ceci ne veut pas dire nécessairement que la copie perd peu à peu de son impor-

[1] Cf. Mouchard et Neefs, "Vers le second volume: Bouvard et Pécuchet", p. 206.

tance : jusqu'au bout, nous le verrons, la *Correspondance* continuera à diviser le roman en deux 'volumes', les dix premiers chapitres d'une part, la copie de l'autre. »[1]

Selon Gothot-Mersch l'architecture du *Sottisier* se conçoit différemment selon « qu'on part des dossiers (comme l'a fait par exemple Maupassant), des scénarios (comme nous tentons de le faire), ou de l'ordre des expériences dans le premier volume (comme paraît le prévoir la *Correspondance*) »[2]. Mouchard et Neefs sont donc très sceptiques par rapport à une forme définitive de ce projet « romanesque »: « Si l'on considère simultanément la correspondance de Flaubert, les scénarios et les structurations embryonnaires du 'Recueil', on n'obtient pas la figure globale d'un livre plausible, ni même un profit unifié, repérable dans une forme cohérente. »[3]

Si on prend en considération les déclarations orales et écrites de Flaubert, on peut supposer que les lectures de Bouvard et Pécuchet aurait dû être « archivées » dans la *Copie*. Mais si l'on s'en tient à ses derniers plans, on peut également penser qu'il ne voulait pas intégrer la copie à la partie romanesque – la « romancer » - mais qu'il souhaitait l'ajouter simplement et sans explications à la fin du récit. D.-L. Demorest pense que le chapitre XI aurait montré Bouvard et Pécuchet au travail, en ne citant que quelques fragments de leur copie. Le gros de la copie se serait trouvé en annexe. Flaubert voulait-il vraiment publier deux à trois cents pages de citations à la suite de la partie « romancée » ? Cette interprétation est rejetée entre autres par Alberto Cento. Sa position est explicitée dans l'*Introduction* à son édition de l'ouvrage : « Nous croyons avec A. Cento non seulement « par respect pour Flaubert » mais surtout par respect pour ce projet tel qu'il est exposé par Flaubert, que le chapitre XI devait comprendre toute la copie et le chapitre XII se terminer par la vue des deux bonshommes à l'œuvre. »[4]

Gothot-Mersch n'est pas non plus convaincue par la position de Demorest, même si elle correspondrait selon elle parfaitement à l'idée de l'éternel recommencement chère à Flaubert. Gothot-Mersch souligne les divergences entre la *Correspondance* et les scénarios concernant la forme que devait prendre la copie. La *Correspondance* semble confirmer que le volume II était presque terminé et qu'il n'y manquait

[1] Gothot-Mersch, C., "Introduction", *Bouvard et Pécuchet*, Paris, Gallimard, 1979, pp. 7-42, p. 13.

[2] Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, pp. 28-29.

[3] Mouchard et Neefs, "Vers le second volume: Bouvard et Pécuchet", ici p. 177.

[4] Cento et Caminiti (dir.), *Le Second volume de "Bouvard et Pécuchet", le projet du "Sottisier", reconstitution conjecturale de la "copie".*, pp. XIV-XV.

que des attaches narratives. Par contre les scénarios montrent que ces « attaches narratives » sont devenues de plus en plus importantes au cours du temps[1]. D'après Gothot-Mersch on peut donc constater une volonté de lier le matériel de la copie au récit. En ce sens la narration la remporterait sur l'archive (l'encyclopédie). Gothot-Mersch donne comme exemple une notice de Flaubert qui propose de faire rentrer le *Dictionnaire des idées reçues* et *L'Histoire de l'art officiel* dans la copie, mais seulement « par fragments typiques »[2].

Henschen prend position sur cette question dans sa préface et sa postface (*Sägespäne*) à son édition du *Sottisier*. Dans cette dernière il met l'accent sur l'aspect ouvert du projet romanesque. Il considère que Flaubert a consciemment conçu la « perte des derniers marquages de la narration » : « Et c'est l'effort presque initiatique de Flaubert que d'avoir envisagé cette ouverture si ce n'est dès le début, du moins à la moitié du processus de production à peu près, à partir du moment où il n'était tout simplement plus possible de construire des « attaches narratives » plausibles pour les idées du discours. »[3] On peut donc effectivement voir un passage particulièrement difficile et intéressant du « genre narratif » du premier volume à la « bataille du matériau » du deuxième[4]. L'édition de Henschen montre très bien la structure rhizomatique du roman en renvoyant chaque citation dans le *Sottisier* à l'endroit correspondant dans la partie « roman » ainsi que dans le *Dictionnaire des idées reçues* ou la *Correspondance*.

L'ouvrage de Henschen et les tentatives antérieures de reconstituer le *Sottisier* conduisent à une autre question importante : est-il vraiment pertinent de chercher à constituer une version « définitive » ? N'est-il pas vain d'essayer de reconstituer les intentions de l'auteur ? A cette question on peut apporter plusieurs réponses. Stéphanie Dord-Crouslé pense qu'un ouvrage sur papier ne pourra jamais donner une image satisfaisante de la complexité de ce « chantier documentaire » que sont les Dossiers du roman : « Si traduire c'est trahir, dans le cas du second volume de Bouvard, c'est l'édition-papier qui est immanquablement une trahison. »[5] Pour elle seule une forme

[1] Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, p. 29.

[2] Ibid.

[3] Flaubert, *Universalenzyklopädie der menschlichen Dummheit. Ein Sottisier*, pp. 637-638.

[4] Ibid., p. 9.

[5] Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, p. 395.

hypertextuelle pourrait éviter de transformer les fragments épars d'une œuvre infinie en une illusion d'un texte définitif. Herschberg-Pierrot souligne à cet égard l'importance d'une approche génétique : « Il revient au généticien de mettre en valeur des parcours du travail, de décrire les processus de l'écriture et les interactions des dossiers, de prendre en compte aussi la dimension de l'énonciation graphique et du sujet de l'écriture. »[1]

Un autre problème est le fait que les documents conservés à Rouen sont très hétérogènes et polymorphes et qu'ils n'étaient pas tous destinés à être utilisés pour *Bouvard et Pécuchet*. Les documents des « Dossiers de Rouen » forment en outre une partie seulement des documents collectionnés par Flaubert. Cet extraordinaire foisonnement cache pour Dord- Crouslé aussi de profondes lacunes Par ailleurs, « d'importants ensembles de notes, qui auraient sûrement fourni une matière substantielle au second volume, ont été dispersés lors des ventes successorales qui ont suivi le décès de la nièce de Flaubert, et ont complètement disparu depuis lors (par exemple, des dossiers contenant des notes sur l'esthétique et sur l'histoire) »[2]. Enfin, un dernier point important est le fait que même les citations qui semblent définitives, c'est-à-dire celles que Flaubert avait isolées et destinées pour la copie (en ajoutant la mention « à copier » et « copie »[3]) s'avèrent instables : « Les annotations portées par l'écrivain (qui indiquent le lieu du classement) sont souvent plurielles et invitent à conserver aux fragments textuels une mobilité qui est nécessairement défaite par la fixité éditoriale. Seule une mise en fiction des documents, effectuée par Flaubert, aurait pu conférer à ce dispositif insolite la plasticité qu'il requiert. »[4]

Henschen prend une autre position face à ces problèmes éditoriaux, qu'il formule dans la postface à son édition en essayant de déterminer le sens et la forme du second volume de Flaubert. Il souligne dès le départ que le *Sottisier* est un ouvrage très avancé, mais pas terminé. Pour lui, on a tout à gagner à la présentation du matériau et rien à la comparaison des variantes imprimés et manuscrites. Il postule : « Nous sommes partis du constat que ce *Sottisier* existe, même si ce n'est que sous une forme

[1] Herschberg-Pierrot, "Les dossiers de Bouvard", pp. 538-539.

[2] Dord-Crouslé, in Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, pp. 393-394.

[3] Mouchard et Neefs, "Vers le second volume: Bouvard et Pécuchet", p. 173.

[4] Dord-Crouslé, in Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, p. 394.

reconstruite (mais assez stable pour une édition) et malgré une longue « absence » ; qu'il trouvera dorénavant sa place à côté de Bouvard et Pécuchet, non pas comme un (vrai) jumeau lui ressemblant à s'y méprendre, mais comme un (faux) jumeau non identique, de nature grossière et même méchant ; et non pas seulement sous forme d'annexe raccourcie à quelques pages dénuées de sens par la main de l'éditeur, mais dans sa forme de monstre qu'il était à l'origine, comme « morceau du milieu » du complexe à trois parties que constitue *Bouvard et Pécuchet*, comme porte d'entrée vers une modernité qui est déjà à nouveau infiniment loin. »[1]

Les projets de digitalisation de *Bouvard et Pécuchet* qui sont en cours apporteront sans doute de nouvelles réponses à ces questions. Après avoir analysé les discussions complexes sur le *Sottisier* et pris la mesure du chantier encyclopédique mis en œuvre par Flaubert dans son roman, je voudrais examiner maintenant le rôle et la place des encyclopédies (et dictionnaires) factuelles citées dans le roman, le *Sottisier* et la Correspondance de Flaubert.

Les encyclopédies dans *Bouvard et Pécuchet*, le *Sottisier* et la *Correspondance*

> Est-ce la fin de la *blague* ? En aura-t-on fini avec la métaphysique creuse et les idées reçues ? Tout le mal vient de notre gigantesque ignorance. Ce qui est étudié est cru sans discussion. Au lieu de regarder, on affirme ! (Flaubert à George Sand, le 31 mars 1871, *Corr.* IV, p. 300)

Flaubert ne cite pas les « grandes » encyclopédies comme le Bayle ou l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert dans ses écrits, mais plutôt des ouvrages spécialisés dans un certain domaine du savoir, des manuels encyclopédiques et des dictionnaires satiriques. En les insérant dans son projet romanesque, il construit une critique qui porte sur la vulgarisation et la simplification du savoir, mais surtout sur une certaine autorité du discours, autrement dit, sur « la force des mots assénés, l'autorité de la pa-

[1] In Flaubert, *Universalenzyklopädie der menschlichen Dummheit. Ein Sottisier*, p. 651.

role assertive, l'effet d'évidence de l'idée reçue, qui s'accommode des contradictions et des illogismes »[1]. C'est ce qu'il expose plus particulièrement dans une partie du *Sottisier,* le *Dictionnaire des idées reçues*. Roland Barthes écrit à ce propos :

> Aussi, je dirai que le livre chéri de Flaubert, ça n'est pas le roman, c'est le dictionnaire. Et ce qui est important dans le titre *Dictionnaire des idées reçues*, ce n'est pas « idées reçues », mais « dictionnaire ». C'est en cela que le thème de la bêtise est un peu un leurre. Le grand livre implicite de Flaubert, c'est le dictionnaire phraséologique, le dictionnaire des phrases, comme on en trouve par exemple dans les articles du Littré.[2]

Avant d'évoquer plus en détail le *Dictionnaire des idées reçues* il faut revenir sur quelques uns des ouvrages encyclopédiques cités par Flaubert : l'*Encyclopédie Roret,* l'*Encyclopédie catholique*[3] et le *Dictionnaire des sciences médicales*[4]. L'*Encyclopédie Roret* que l'on a évoquée plus haut a droit à une place privilégiée dans *Bouvard et Pécuchet*. C'est le premier livre cité dans ce texte, même si c'est dans le cours d'une énumération où il côtoie d'autres volumes (*BP*, p. 56). Stéphanie Dord-Crouslé, qui a étudié finement les rapports de *Bouvard et Pécuchet* à l'Encyclopédie, a dressé une liste des volumes de cette *Encyclopédie* utilisés par Flaubert en se basant sur son carnet de travail, dit carnet 15, ainsi que sur des fiches de Flaubert que l'on trouve actuellement pour la plupart dans les « dossiers de *Bouvard et Pécuchet* »[5]. Les 42 volumes de cette Encyclopédie mentionnés dans l'inventaire après décès de sa bibliothèque n'ont malheureusement pas été conservés et ne se trouvent donc pas actuellement à la « bibliothèque Flaubert ». Voici les exemplaires que Dord-Crouslé a recensés dans le *Carnet 15* :

- *Nouveau manuel de bibliographie universelle*, par Ferdinand Denis, P. Pinçon et de Martonne, Roret, 1857 (3 vol.) ;

[1] Herschberg-Pierrot, A., *Le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert*, Presses Universitaires de Lille, 1988, pp. 9-10.

[2] Barthes, "La crise de la vérité".

[3] *Encyclopédie catholique: répertoire universel et raisonné des sciences, des lettres, des arts et des métiers, formant une bibliothèque universelle*, Paris, Parent-Desbarres: Impr. de Firmin Didot, 1851-1856 [1839-1848].

[4] *Dictionnaire des sciences médicales. Biographie médicale*, Paris, Panckoucke, C.L.F., 1820.

[5] Dord-Crouslé, "Flaubert et les "Manuels Roret" ou le paradoxe de la vulgarisation. L'art des jardins dans Bouvard et Pécuchet", pp. 96-97.

- *Les Animaux célèbres*, par A. Antoine de Saint-Gervais, 2e éd., Roret, 1835 (2 vol.) ;
- *Nouveau manuel élémentaire d'agriculture à l'usage des écoles primaires et des écoles d'agriculture*, par Victor Rendu, Roret, 1844 (1 vol.) ;
- *Manuel théorique et pratique d'hygiène ou l'Art de conserver sa santé* par le Dr Joseph Morin, Roret, 1835 (1 vol.) ;
- *Nouveau manuel complet de la fabrication et de l'application des engrais* par Eugène et Henri Landrin, Roret, 1864 (1 vol.)

Elle a trouvé dans les « dossiers de *Bouvard et Pécuchet* :

- *Traité théorique et pratique de la taille des arbres fruitiers… à l'usage de l'école centrale de Vilvorde*, par Laurent-Séraphin de Bavay, Roret, 1850 (1 vol.) : 1 page de notes
- *Nouveau manuel […] d'agriculture*, par Rendu, Roret, 1844 : 1 page de notes
- *Manuel des habitants de la campagne et de la bonne fermière*, par Mme Celnart, Roret, 1834 (1 vol.) : 2 pages de notes ;
- *Nouveau manuel […] des engrais*, par Landrin : 3 pages de notes
- *Nouveau manuel de bibliographie*, par Denis et alii : 9 pages de notes ;
- *Manuel du physionomiste et du phrénologiste, ou les Caractères dévoilés par les signes extérieurs*, ouvrage posthume de Lavater et du professeur Chaussier, publié et mis au niveau de la science, par MM. Chaussier fils et le docteur Morin, Roret, 1838 (1 vol.) : 2 pages de notes
- *Nouveau manuel de l'éducation physique, gymnastique et morale*, par le colonel [Francisco] Amoros, Roret, 1847 (2 vol. et un atlas) : 3 pages de notes ;
- *Manuel […] d'hygiène*, par Morin : 1 page de notes.

Cette liste montre bien que Flaubert a consulté et lu ces encyclopédies et qu'il a pris des notes. D'un côté, ils étaient pour lui « une mine d'informations incontournable », de l'autre ils témoignaient aussi de « l´aberration que constitue toute entreprise de vulgarisation »[1]. Comme le montre la *Correspondance*, où on peut trouver des conseils de lecture concernant ce type d'ouvrage, ces Manuels étaient bien une référence

[1] Ibid., pp. 95 et 114.

documentaire sérieuse et respectable pour Flaubert. Il recommande par exemple à Mlle Leroyer de Chantepie de consulter le *Manuel du bibliophile* pour trouver un ouvrage en un ou deux volumes sur la Guerre de Trente Ans (CORR, II, 792-795).

Dans le roman même il cite les agronomes Puvis, Franklin, Rieffel et Rigaud au deuxième chapitre, d'après le *Nouveau manuel complet de la fabrication et de l'application des engrais* (*BP*, 88)[1]. L'ouvrage même n'est pas cité avec son titre exact mais sous un intitulé plus général, comme « manuel Roret » :

> Ils se consultaient mutuellement, ouvraient un livre, passaient à un autre, puis ne savaient que résoudre devant la divergence des opinions.
> Ainsi pour la marne, Puvis la recommande ; le manuel Roret la combat.

Au chapitre III et alors qu'ils développent une activité de géologues, Bouvard et Pécuchet feuillettent encore une fois « un des manuels Roret » (*BP*, 143) et se mettent à la recherche de fossiles. *Le Nouveau manuel d'éducation physique, gymnastique et morale* est cité implicitement aussi bien dans le chapitre VIII du roman quand Bouvard et Pécuchet s'intéressent au sport et à la gymnastique (*BP*, 273) que dans le *Sottisier* à la rubrique « Nomenclatures et bizarreries » :

> Les Hottentots apprennent à faire remonter les testicules du scrotum dans la cavité abdominale, par l'anneau inguinal, afin de pouvoir courir rapidement, sans les froisser, et ils conservent cette habitude jusque dans l'âge viril.
> Plusieurs Européens possèdent la même faculté. Mais on ignore à quoi elle peut servir. (Amoros, *Gymnastique et morale*, t. I, p. 227)[2]

De fait on ne peut trouver meilleur exemple de « bizarrerie »…

Flaubert utilise aussi d'autres types d'encyclopédies spécialisées, comme par exemple L'*Encyclopédie catholique* à laquelle il a recours au moment d'écrire *Salammbô*. Jules Duplan lui avait signalé un article sur Carthage dans cette encyclopédie. Non seulement l'article ne lui sert pas, mais il écrit même un peu plus tard à Duplan le 26 juillet 1857 que son contenu est « indignement pillé dans Heeren. – Erudition de troi-

[1] Note de H.-H. Henschen, Flaubert, G., *Bouvard und Pécuchet*, Berlin, Eichborn, 2003, p. 419.

[2] Cento et Caminiti (dir.), *Le Second volume de "Bouvard et Pécuchet", le projet du "Sottisier", reconstitution conjecturale de la "copie"*, p. 19.

sième main, mosieu ! » (*Corr.*, II, p. 747)[1]. Flaubert avait emprunté l'*Encyclopédie catholique* à Eugène Crépet à qui il la renvoie en le remerciant et en émettant une critique contre son côté trop superficiel :

> Mon cher Ami,
> Vous recevrez, à peu près en même temps que ma lettre, votre volume de l'*Encyclopédie catholique,* dans lequel je n'ai rien trouvé. Je ne vous en remercie pas moins très fort. Cela est pris partout et trop élémentaire ; j'en sais, Dieu merci, plus long, ce qui n'est pas dire que j'en sache beaucoup. [...] (*Corr*. II, p. 750)

Il en sait aussi plus que les ouvrages de référence dans un autre domaine, celui de la médecine, quand il rectifie l'article « Lèpre » du *Dictionnaire des sciences médicales* pour l'écriture de *Salammbô*[2]. Il écrit à Sainte-Beuve dans une lettre dans laquelle il reprend sa critique :

> Pour ce qui est d'Hannon (*le lait de chienne*, soit dit en passant, n'est point une *plaisanterie*, mais il était et *est encore* un remède contre la lèpre : voyez *Dictionnaire des sciences médicales*, article « Lèpre » ; mauvais article, d'ailleurs, et dont j'ai rectifié les données d'après mes propres observations faites à Damas et en Nubie), Hannon, dis-je, s'échappe parce que les mercenaires le laissent volontairement s'échapper. (CORR, III, p. 277).

Malgré ces critiques Flaubert se sert de ce dictionnaire pour en savoir plus sur le cerveau lorsqu'il travaille sur *Bouvard et Pécuchet* (CORR, V p. 801). Il a aussi droit a plusieurs citations dans le *Sottisier* comme on le verra plus loin au chapitre V, entre autres parce que certains médecins pensent encore fermement au début du XIX^{e} siècle que la lecture de romans nuit à l'éducation des filles. Pour donner un autre exemple, on trouve dans ce *Dictionnaire* à l'entrée « joie » une énumération de personnalités mortes de joie reprise presque à l'identique par Flaubert dans le *Sottisier* à la rubrique « Nomenclatures et bizarreries » :

> Enumérations.
> Hommes qui sont morts de joie :

[1] Arnold Heeren (1760-1842) est un historien allemand, auteur d'un ouvrage sur les *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité* (1826) traduit par W. Suckau de 1830 à 1844 (en allemand : *Ideen über Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der Alten Welt,* Göttingen 1793–96, 2 t.).

[2] *Dictionnaire des sciences médicales, par une société de médecins et de chirurgiens. 60 volumes*, Paris, Panckoucke, 1812-1822.

> Diagoras de Rhodes, Chilon, Sophocle, Philémon, Polycrate, La nièce de Leibnitz en voyant une cassette pleine d'or dont elle héritait par la mort de son oncle. Le pape Léon X en apprenant la prise de Milan. L'Arétin en apprenant une (ruse) de sa sœur.
> (Art. Joie, Dictionnaire des Sciences médicales, t. XXVI, p. 397-398, Virey)[1]

Bouvard et Pécuchet utilisent comme Flaubert ce *Dictionnaire* au chapitre III pour en extraire eux aussi un catalogue incongru et bizarre :

> Ils prirent en note dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, les exemples d'accouchement, de longévité, d'obésité et de constipation extraordinaire. Que n'avaient-ils connu le fameux Canadien de Beaumont, les polyphages Tarare et Bijoux, la femme hydropique du département de l'Eure, le Piémontais qui allait à la garde-robe tous les vingt jours, Simorre de Mirepoix mort ossifié, et cet ancien maire d'Angoulême, dont le nez pesait trois livres ! (*BP*, 121)

On voit bien ici le passage constant du roman au *Sottisier* et de l'utilisation des sources aussi bien pour l'un que pour l'autre partie. Le dictionnaire apparaît donc comme une source et un matériau clef du roman, brouillant les limites de la documentation sérieuse et de la critique du grotesque.

« Une sorte d'encyclopédie à rebours du XIX^e^ siècle » : le *Dictionnaire des idées reçues*

> Il est bien triste d'avoir tant d´idées, et de ne savoir pas au juste la nature des idées.
> Je l'avoue; mais il est bien plus triste et beaucoup plus sot de *croire savoir ce qu´on ne sait pas*.
> (Voltaire, *Dictionnaire philosophique*)[2]

« Une sorte d'encyclopédie à rebours du XIX^e^ siècle » - Anne Herschberg-Pierrot décrit ainsi une des composantes du *Second Volume* : le *Dictionnaire des idées*

[1] Cento et Caminiti (dir.), *Le Second volume de "Bouvard et Pécuchet", le projet du "Sottisier", reconstitution conjecturale de la "copie"*., pp. 16-17.

[2]Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, Paris, Gallimard, 1994, p. 308.

reçues, projet qui occupe Gustave Flaubert depuis les années 1850[1]. Elle parle aussi d'« encyclopédie de la conversation » ou plutôt « d'encyclopédie filtrée par la conversation ». On l'a vu plus haut, la conversation a en effet conquis le marché du livre et celui des dictionnaires en particulier[2]. Les *Sottisiers* et dictionnaires « littéraires » deviennent au XIX[e] siècle un produit de masse tout en s'inscrivant dans une tradition des dictionnaires humoristiques, satiriques et polémiques[3].

Deux modèles importants de Flaubert sont Bayle et Voltaire. Ce dernier est du reste aussi l'un des premiers à employer la notion même d' « idée reçue » dans ses *Lettres philosophiques* (1715). Son *Dictionnaire philosophique* propose alphabétiquement, d'« Abbé » à « Vertu » en passant par « Catéchisme chinois » et « Tolérance », une critique du fanatisme religieux à partir d'un catalogue d'idées reçues ou de lieux communs sur des personnes (Allemands), des institutions (Académie Française), des objets (chapeau), etc. Flaubert le cite au demeurant dans son *Sottisier* à l'entrée « Beautés de la religion » et plus précisément « Beautés de la bible » dans une liste d'assassinats qu'il copie de la fin de l'article « Histoire des rois juifs et paralipomènes » de son devancier[4]. De même la rubrique « Beautés des papes » reproduit un extrait de l'entrée « Pierre » du *Dictionnaire philosophique* :

> Beautés des Papes.
> *Etienne VII*, fils d'un prêtre, déterra le corps de Formose son prédécesseur, et fit trancher la tête à ce cadavre.
> *Sergius III*, convaincu d'assassinats, eut un fils de Marozia, lequel hérita de la papauté.
> *Jean X*, amant de Théodora, fut étranglé dans son lit.
> *Jean XI*, fils de Sergius III, ne fut connu que par sa crapule.
> *Jean XII* fut assassiné chez sa maîtresse.
> *Benoît IX* acheta et revendit le pontificat.

---

[1] Cf. Herschberg-Pierrot, A., *Le Dictionnaire des idées reçues*, Paris, Librairie Générale Française, 1997, p. 30 et sa thèse Herschberg-Pierrot, *Le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert* ; cf. aussi Lalonde, N., "Une alliance anormale: roman et dictionnaire dans *Bouvard et Pécuchet*", *Rivista di Letteratura moderne et comparate*, 45, n° 2, 1992b.

[2] Cf. par exemple : Rozan, C., *Petites ignorances de la conversation*, Lacroix-Comon, 1856 ; Larousse, P., *Fleurs latines des dames et des gens du monde*, 1874 ; Duckett, W. (dir.), *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, 1870-1878, cité d'après Herschberg-Pierrot, *Le Dictionnaire des idées reçues*, p. 20.

[3] Sur la mode des Sottisiers cf. Herschberg-Pierrot, *Le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert*. Voir aussi pour une comparaison franco-allemande Encke, J., *Kopierwerke: bürgerliche Zitierkultur in den späten Romanen Fontanes und Flauberts*, Frankfurt/Main, Peter Lang, 1998.

[4] Cf. Cento et Caminiti (dir.), *Le Second volume de "Bouvard et Pécuchet", le projet du "Sottisier", reconstitution conjecturale de la "copie"*., n° 1733, p. 611.

> *Grégoire VII* fut l'auteur de cinq cents ans de guerres civiles soutenues par ses successeurs.
> (Voltaire, Dictionnaire philosophique, art. Saint-Pierre)[1]

Si Bayle et Voltaire s'attaquaient à l'infâme, Flaubert s'en prend lui aux préjugés, aux clichés et stéréotypes et veut « écraser la bêtise »[2]. Les entrées du *Dictionnaire des idées reçues* sont de façon générale beaucoup plus courtes et moins documentées que celles du *Dictionnaire philosophique*. Flaubert reprend une forme lexicographique traditionnelle pour donner un statut de respectabilité et un prestige scientifique à ses entrées tout en minant ces apparences par le contenu de la notice. Ainsi montre-t-il le processus de transformation du jugement en savoir. Voici deux exemples :

> Académie française : La dénigrer mais tâcher d'en faire partie, si l'on peut. (*DIR*, p. 47)

> Divorce : Si Napoléon n'avait pas divorcé, il serait encore sur le trône. (*DIR*, p. 70)

Comme le souligne Herschberg-Pierrot « l'hétérogène et le grotesque sont bien ici des signaux critiques. Pourtant la référence au modèle lexicographique travaille aussi dans le sens contraire de la dérision : elle tend à conforter de son autorité énonciative les formules du *Dictionnaire*. C'est une des raisons du malaise qui prend le lecteur devant les formulations inégales du *Dictionnaire des idées reçues*. Il se trouve tiraillé entre l'autorité du modèle lexicographique et l'absurdité de certains énoncés, entre la référence au livre nommé 'dictionnaires des idées reçues', à l'ordre prévisible, et la pré-

[1] Ibid., n° 1735, p. 612.

[2] Flaubert écrit en 1857 (le 3 ou 4 octobre) à Jules Duplan : « [...] Le curé de Canteleu tonne contre la Bovary et défend à ses paroissiennes de me lire. [...] Enfin j´ai été attaqué par le gouvernement, par les prêtres, et par les journaux. C´est complet. Rien ne manque à mon triomphe. Ah! quel foutus crétins, nom de Dieu! *écr l´inf*! et l´Infâme, pour moi, est pus large que pour M. de Voltaire. Il a grandi et grossi, ce vieil Infâme! On lui a donné, il est vrai, de telles nourritures! La ligne de l´Equateur ne ferait pas, maintenant, le cordon de sa culotte! [...], » *Corr.* II, pp. 766-767.

Début janvier 1860 il écrit à Mme Roger des Genettes au sujet de Voltaire : « [...] Bref, cet homme-là me semble ardent, acharné convaincu, superbe. Son « Ecrasons l´infâme » me fait l´effet d´un cri de croisade. Toute son intelligence était une machine de guerre. Et ce qui me le fait chérir, c´est le dégoût que m´inspirent les voltairiens, des gens qui rient sur les grandes choses! Est-ce qu´il riait, lui? Il grinçait. [...] » *Corr.* III, pp. 72-73.

Helen Zagona présente dans son livre entre autres les notes que Flaubert a prises en lisant le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire dans les années quarante ; cf. Zagona, H. G., *Flaubert´s roman philosophique and the voltairian heritage*, Lanham, New York, London, University Press of America, 1985.

sence hétéroclite des rubriques du *Dictionnaire,* qui n'a peut-être d'un dictionnaire que le titre et l'inventaire alphabétique. »[1] Quant au roman, il met en situation un certain nombre des énoncés « dont le *Dictionnaire* constitue le musée »[2]. On en verra plus loin quelques exemples à partir des entrées « dilettante » ou « école ».

Un autre modèle pour la manière dont Flaubert s'en prend aux on-dit et surtout à l'instabilité de l'opinion publique est le *Dictionnaire des Girouettes* d'Alexis Eymery paru en 1815[3]. L'ouvrage dressait une liste de personnes dont l'opinion évolua au gré du vent au cours des périodes révolutionnaires et impériales, comme par exemple le boulanger Hédé, gratifié de 12 girouettes, signe d'un grand sens de l'adaptation :

> Nous avons dit dans notre préface que nous désirions qu'une girouette vraiment patriote pût choisir de préférence les *artistes mobiles*. Nous avons indiqué des hommes de différentes professions ; voici maintenant un boulanger, mais un boulanger qui fait la barbe à tous les boulangers de la capitale. Il demeure rue Notre-Dame-des-Victoires. Nous ignorons s'il fournissait du pain au directoire, mais nous savons qu'il a été successivement boulanger de S. M. l'empereur et roi, boulanger de S. M. Louis XVIII, roi de France et de Navarre, et boulanger de l'empereur jusqu'à nouvel ordre. Son enseigne, et surtout sa carriole de cour, auront dû, comme on voit, être souvent repeintes. Nous connaissons certaines enseignes dans Paris, qui deviendront plus tard des *enseignes historiques*. Nos futurs Saumaises pourront, d'après elles, commenter nos annales ; Un siècle fera tomber la première couche de couleur, et montrera l'aigle impérial ; un second siècle fera tomber une autre couche de couleur, et laissera voir les fleurs de lis ; quelque temps après on reverra l'aigle, et ensuite le bonnet de la liberté ; car en remontant ainsi jusqu'en 1788 on pourra découvrir l'enseigne telle qu'elle était dans sa première origine. On doit appliquer ces réflexions aux panneaux des voitures de plusieurs courtisans qui sont encore en faveur : leurs noms sont dans ce livre.[4]

[1] Herschberg-Pierrot, A., *Le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert*, Presses Universitaires de Lille, 1988, p. 81.

[2] Ibid., p. 34.

[3] Eymery, A. et al., *Dictionnaire des Girouettes, ou Nos Contemporains peint d'après eux-mêmes*, Paris, A. Eymery, 1815. L'ouvrage est sous-titré : « Ouvrage dans lequel sont rapportés les discours, proclamations, extraits d'ouvrages écrits sous les gouvernements qui ont eu lieu en France depuis vingt-cinq ans ; et les places, faveurs et titres qu'ont obtenus dans les différentes circonstances *les hommes d'Etat, gens de lettres, généraux, artistes, sénateurs, chansonniers, évêques, préfets, journalistes, ministres*, etc., et., etc. »

[4] Ibid., pp. 220-221.

Flaubert cite le *Dictionnaire* d'Eymery treize fois dans son *Sottisier* – parfois de manière légèrement amendée. Il reprend par exemple la critique de l'écrivain Marie-Joseph Chénier (1764-1811), frère du poète André Chénier :

> 21 janvier 1796, renouvelle son serment de haine à la royauté. En frimaire an 13, fait jouer aux Français une pièce intitulée *Cyrus* où sous le voile de l'allégorie il célèbre le couronnement de Napoléon.
> (Dans Eymery, Dictionnaire des girouettes, p. 88)[1]

Il est juste de dire que « ce n'est pas sur les limites de l'entendement humain que discourt Flaubert dans son dernier livre, mais plutôt sur la prétention ridicule de ceux qui croient savoir. » (Gothot-Mersch p. 22) A cela il faudrait ajouter que le croire savoir dépend du pouvoir comme le montrent bien les entrées du *Dictionnaire des Girouettes*.

Dans sa double vocation de romancier et de lexicographe, Flaubert sera un modèle pour d'autres, tels Mallarmé, Bataille, Michaux, Leiris, Ponge, pour n'évoquer que quelques auteurs[2]. Dans le monde germanophone la reprise de la forme alphabétique dans le roman se trouve par exemple chez Andreas Okopenko qui construit son *Lexikonroman* sur un système de renvois qui donnent au lecteur la possibilité de choisir « sa » lecture[3]. Par là, la littérature se donne les moyens d'indiquer la diversité des chemins que l'on peut emprunter dans la construction du récit.

Conclusion

Dans la citation placée en exergue de ce chapitre, Fritz Mauthner suggère que l'ordre est une aspiration proprement humaine, qui ne se retrouve pas dans l'état de nature. L'envie d'ordonner le savoir d'une manière méthodique, de le « ranger » dans un livre pour le transmettre à une génération future, cette envie a en tous les cas une his-

[1] Cento et Caminiti (dir.), *Le Second volume de "Bouvard et Pécuchet", le projet du "Sottisier", reconstitution conjecturale de la "copie"*., n° 1820, p. 647.

[2] Cf. Lamiot, *Eau sur eau: les dictionnaires de Mallarmé, Flaubert, Bataille, Michaux, Leiris et Ponge.*

[3] Okopenko, A., *Lexikonroman einer sentimentalen Reise zum Exporteurtreffen in Druden*, Wien, Deuticke, 1996 ; voir aussi le chapitre « Alphabetisierung der Literatur » in Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, pp. 276 sq.

toire, que j'ai essayé de retracer du XVI[e] au XIX[e] siècle. Au cours de cette histoire, la volonté humaine de maîtriser « tout le savoir » a été d'emblée et constamment accompagnée d'un regard critique par les romanciers. L'imprimerie a certes facilité l'accès et la transmission de ce « tout », mais ce progrès technique même est mis en échec par le caractère apparemment infini et en tous les cas toujours ouvert de la connaissance autant que par son renouvellement continu. Ce doute, depuis Rabelais, a surtout concerné les institutions et les personnes qui s'efforcent de définir et transmettre ce qu'il faut savoir et de l'organiser ou le résumer dans « un système ». Les encyclopédistes français autour de Diderot et d'Alembert ont ainsi voulu combiner ordre alphabétique, renvois et représentation schématique de l'arbre de la connaissance humaine. Dans leur perspective, la branche la plus importante de ce système était la philosophie, car comme l'écrit Diderot dans ses « Observations sur la division des sciences du chancelier Bacon » : « Tous les Arbres encyclopédiques se ressemblent nécessairement par la matière ; l'ordre seul & l'arrangement des branches peuvent les distinguer. » (*Enc.* I, p. li) Goethe émet des doutes sur ce système philosophique et il imagine des personnages comme Faust et Méphistophélès pour montrer que le parcours « encyclopédique » proposé aux étudiants par l'Université est réducteur et ne peut satisfaire leur aspiration naïve à l'universalité.

A partir de la fin du XVIII[e] siècle l'encyclopédie doit faire face à plusieurs mutations. L'enseignement universitaire, longtemps son objectif premier, évolue, tandis qu'elle doit aussi faire face à un renouvellement des matières qui la compose, l'exclusion de certaine et l'inclusion de nouvelles. Diderot et d'Alembert réussissent à intéresser le monde érudit aux arts et métiers, tandis que d'autres sciences gagnent en importance au début du XIX[e] siècle, telles que les sciences économiques ce qui seront au cœur de l'*Encyclopédie économique* de Johann Georg Krünitz. Les fonctions et les buts des encyclopédies se transforment. L'universalité n'est plus nécessairement leur horizon, tandis qu'elles développent une volonté nouvelle d'utilité auprès d'un public plus large. Les projets du XIX[e] siècle sont également marqués par l'éclectisme : à côté des grands projets encyclopédiques collectifs – *Ersch und Gruber* -, émergent les encyclopédies pratiques – *Encyclopédie Roret* - et les lexiques de conversation en même temps que perdurent les systèmes encyclopédiques philosophiques – Hegel, Ampère, Cournot, Comte, Spencer – face auxquels le romancier Flaubert prend position d'une manière plus ou moins sceptique. En très fin analyste de la langue, ce dernier juge le

savoir des dictionnaires et d'encyclopédies d'une manière très sévère. En grand lecteur il pointe les contradictions des théories et des savants. Et il voit la bêtise qui se manifeste un peu partout dans le monde de l'écrit. Son dernier roman prend ainsi une forme polymorphe en proposant un montage de roman (forme du récit), de dictionnaire (la forme alphabétique) et de liste de sottises (liste de citations). L'essor de la communication de masse à l'ère de la science triomphante et de l'industrie de l'édition change ainsi le savoir. Elle donne « une dimension politique élargie à la perception de l'usure des signes, qui traversait la conscience romantique du langage dans la première moitié du siècle. Le clichage des formules est attribué à l'utilisation multipliée de la parole. »[1]

Pour conclure ce chapitre, et après avoir analysé le discours romanesque sur l'encyclopédie, on peut évoquer rapidement ce que les encyclopédistes et lexicographes ont dit des écrivains, et en particulier le premier d'entre eux au XIX^{e} siècle, Larousse. Né en 1817, Larousse est de quatre années l'aîné de Flaubert, à qui il consacre une entrée au tome VIII de son *Grand Dictionnaire*[2]. L'écrivain y est présenté d'une manière positive, voire élogieuse. L'article s'arrête avec sa dernière œuvre parue au moment de sa rédaction, l'*Education sentimentale.* C'est cependant la prise de position de l'auteur concernant le scandale suscité par *Madame Bovary* qui montre le mieux le côté « subjectif » du dictionnaire :

> Ce roman fut poursuivi comme contraire aux mœurs, mais non condamné, grâce à l'habile défense de Me Senard, et malgré les efforts du ministère public, représenté en cette occasion par M. Pinard, alors simple substitut du procureur impérial, et qui fut depuis ministre de l'intérieur.

Dans la suite de l'article, Larousse montre qu'il se situe du côté de Flaubert quand il décrit ce roman et la manière dont il repose sur une observation minutieuse de la société:

> *Madame Bovary* est une peinture minutieusement exacte de la réalité ; on devine que le romancier a connu son héroïne et qu'ils ont habité côte à côte. Point de lassitude dans l'observation ; tout a été noté par lui au fur et à mesure, les moindres mouvements, les troubles du visage et ceux de la toilette.

[1] Herschberg-Pierrot, *Le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert*, p. 22.

[2] Larousse, P., *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Genève, Paris, Slatkine, 1982 [1866-1879], pp. 438-439 ; cf. aussi Mollier, J.-Y. et P. Ory (dir.), *Pierre Larousse et son temps*, Larousse, 1995 ; Mollier, J.-Y., "Encyclopédies et commerce de la librairie du XVIIIe au XXe siècle ", *in* J. Bouffartigue et F. Mélonio (dir.), *L'Entreprise encyclopédique*, 1997, pp. 295-310.

> Et ce n'est que quand il eut recueilli tout un volume d'observations qu'il jugea à propos de nous en faire part. Les types d'une petite ville de province, observés aussi finement, dénotent la même patience et la même sagacité. V. BOVARY (Mme)

Larousse défend encore Flaubert dans son différend avec « le critique Froeber (sic) » sur la vérité historique de *Salammbô*. Flaubert sort victorieux de la controverse parce qu'il a pu prouver à son adversaire son érudition. Larousse commente : « Le critique étourdi a montré là combien il est dangereux d'attaquer un homme qui sait si bien prendre des notes. » Pour commenter l'œuvre de Flaubert Larousse cite comme références les critiques Sainte-Beuve, Merlet et Ed. Scherer, dont l'éloge conclut son article. Dans un très beau passage, il décrit par ailleurs la poétique du réalisme selon Flaubert :

> D'après ce seul livre [i.e. *Madame Bovary*, H.H.], on pourrait former la poétique du réalisme, tel que le comprend M. Flaubert. La plume est un pinceau destiné à reproduire toutes les combinaisons plastiques de la vie. Le monde moral n'offrant à l'imitation ni la figure ni la couleur, l'imagination, qui n'a pas charge d'âmes, doit se renfermer dans le monde physique, comme dans un immense atelier peuple de modèles qui tous ont la même valeur à ses yeux ; car ce serait infliger un blâme au créateur que de repousser ou de corriger telle ou telle de ses créatures. Il faut donc s'abstenir de les juger, et ne voir partout que des sujets d'étude, légitimes au même titre, puisque le fond n'est rien et que la forme est tout. En d'autres termes, on ne doit se préoccuper ni de l'idée ni du sentiment, mais de l'exécution.

C'est aussi le « don de comprendre la réalité qui caractérise essentiellement le génie de Goethe » que Larousse souligne en présentant les *Affinités électives*[1]. Il consacre à l'écrivain allemand un article général – sur sa vie, son œuvre et les traductions – et plusieurs articles à certaines de ses œuvres, comme le *Faust* ou les *Affinités électives*. En général, on sent qu'il prend plus de distance par rapport à son objet que lorsqu'il écrit sur Flaubert. L'auteur de l'article caractérise les *Affinités électives* dans l'entrée Goethe comme « livre subtile et peu compréhensible ». La présentation du roman témoigne pourtant d'une assez bonne compréhension. Elle se conclut par une citation de Mme de Staël qui souligne le ton pessimiste du roman :

[1] Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, t. 1, p. 119.

> « On ne saurait nier qu'il n'y ait dans le livre de Goethe une profonde connaissance décourageante. La vie y est représentée comme une chose assez indifférente, de quelque manière qu'on la passe, triste quand on l'approfondit, assez agréable quand on l'esquive, susceptible de maladies morales qu'il faut guérir, si l'on peut, et dont il faut mourir, si l'on n'en peut guérir. »[1]

[1] Ibid., t. 1, p. 119.

CHAPITRE III. FLAUBERT ET L'INSPIRATION GOETHEENNE: STYLE ET SAVOIRS

A Goethe.

J'ai vécu de ta vie et grandi sous ton aile.
Vers tes écrits, vers toi je me sentais porté
Ainsi qu'on l'est souvent vers la divinité….
Je comprends maintenant la secrète influence
Qui m'attira vers toi dès mon adolescence
Et comment mon esprit sans relâche agité
Fut épris à l'aspect de ta sérénité…
L'ardente volupté rarement nous appelle
Sans que la passion ne nous jette après elle ;
(sic)
Pour le culte de l'art quel homme y renonça
Autre que le grand Goethe ou le grand Spinoza.
(Alfred Le Poittevin)[1]

En 1810, l'un des premiers traducteurs des *Affinités électives* en français, J.-B.-J. Breton de la Martinière, se croit obligé de donner un petit avertissement à son public féminin. Si l'ouvrage peut intéresser un public large, certains passages ne sont pas à mettre entre toutes les mains :

> Le titre d'*Affinités électives* ne m'a point paru intelligible pour la nombreuse classe de lecteurs qui s'occupent de romans ; aussi l'ai-je changé et remplacé par une phrase équivalente. Mais j'ai conservé le Chapitre où il est question de la curieuse expérience de chimie qui a donné à M. Goethe l'idée de son ouvrage, qui lui en a présenté le but moral.

[1] Poème incomplet, retrouvé dans les papiers de Flaubert et communiqué par M. W. Fischer à F. Baldensperger qui le publie dans sa *Bibliographie critique* de Goethe en France de 1907. C'est R. Descharmes qui en identifie l'auteur comme étant Alfred Le Poittevin, un ami d'enfance de Flaubert après que l'on eut hésité à l'attribuer à Flaubert lui-même. Cf. Descharmes, R., *Alfred Le Poittevin. Une promenade de Bélial et oeuvres inédites*, Paris, Les Pressses françaises, 1924, pp. 105-108.

> J'aurais pu, à l'instar de quelques anciens romanciers, qui intitulaient certaines divisions de leur ouvrage : *Chapitre ennuyeux* ; *Chapitre le moins intéressant de tous*, donner au IVe Chapitre du Ier Volume le titre que voici : *Chapitre qu'on peut se dispenser de lire*.
> En effet, il pourra intéresser un grand nombre de lecteurs ; les rapprochements qu'il présente entre les êtres inanimés et certaines affections morales, sont assez piquants ; mais je prie mes aimables lectrices de se tenir pour averties, de sauter sans scrupule par-dessus les feuillets, et de reprendre le fil de l'histoire au Chapitre V, page 80.
> Elles omettront également, si elles le jugent à propos, le premier et le dernier Chapitre du 2e volume, lesquels contiennent des observations et maximes détachées.[1]

La réaction de Breton n'est pas isolée : un article publié dans le *Journal de Paris* la même année exprime une réticence du même ordre à l'égard de la manière dont Goethe aborde le savoir dans son roman :

> Il paraît que le nouveau système de Goethe est de faire entrer la science dans le roman, comme nous avons vu depuis quelque temps, en France, des dames de beaucoup de talent vouloir à toute force y faire entrer l'histoire. Les romans scientifiques ne réussiront pas mieux que les romans historiques, et l'application de la chimie à l'amour, dans les *Affinités électives*, n'aura clairement montré que l'*affinité* qui se trouve entre la prétention et le ridicule.[2]

Mais, à la fin du siècle, cet aspect du roman ne choque plus autant. On sait ainsi que Flaubert trouvait les *Affinités électives* « puissant »[3]. Guy de Maupassant et Paul Bourget citent également ce texte comme roman important[4]. Comment comprendre cette évolution ? Est-ce seulement que les romans scientifiques ou encyclopédiques réussissent mieux à l'ère du scientisme et du positivisme ? Bouvard et Pécuchet démontrent en effet que le rapprochement de la littérature et de la science est à l'ordre du jour, jusqu'à la dérision et la parodie. Entre le sérieux de la science et le comique des idées, quelle inspiration Flaubert et le XIXe siècle finissant ont-ils trouvé dans les *Affinités électives* ?

[1] Goethe, J. W., *Ottilie ou le pouvoir de la sympathie*, Paris, 1810, pp. i-xij.

[2] *Le Journal de Paris* du 25 juin 1810, cité d'après Baldensperger, F., *Goethe en France*, Genève, Slatkine Reprints, 2000 [1920], p. 186.

[3] Cf. infra.

[4] de Maupassant, G., "Le roman", *Pierre et Jean*, Paris, Gallimard, 1982 [1888].

Et, plus généralement, qu'y a t-il de goethéen chez Flaubert ? Depuis la fin du XIX^e^ siècle, la critique littéraire a en effet souligné avec constance l'influence que Goethe a exercée sur Flaubert tout au long de sa vie, même si celle-ci paraît avoir été mieux perçue, comprise et analysée par ses contemporains ou leurs héritiers immédiats que par leurs successeurs de la deuxième moitié du XX^e^ siècle[1]. L'écrivain et critique littéraire Barbey d'Aurevilly (1808-1889) désigne ainsi Goethe dans une recension de *La Tentation de Saint Antoine* comme son « générateur », soulignant par là que le français imite dans ce texte l'« ennui allemand » du *Faust II* :

> […] je l'ai dit plus haut, c'est l'ennui, un ennui implacable, un ennui qui n'est pas français, un ennui allemand, l'ennui du second *Faust* de Goethe, par exemple, auquel *La Tentation de saint Antoine* ressemble. On la dirait sortie de ce souvenir. Goethe est le générateur de Flaubert, […][2]

Dès sa lecture de *Madame Bovary*, Barbey d'Aurevilly notait par ailleurs une ressemblance entre les styles des deux auteurs, comparant la froideur du jeune Flaubert avec celle du dernier Goethe[3]. En dehors des *Faust I et II*, on estime généralement que ce sont d'abord *Werther* et *Wilhelm Meister* qui ont influencé Flaubert, et ce surtout dans ses œuvres de jeunesse, l'*Education sentimentale* de 1845, inédite du vivant de l'auteur, et *Madame Bovary*[4]. A propos du premier de ces textes, un autre contemporain de Flaubert, Maxime du Camp, avertit du reste celui-ci après une lecture publique devant un cercle d'amis : « Prends garde, ce que tu viens de lire se trouve presque textuellement dans le *Wilhelm Meister* de Goethe. » Ce à quoi Flaubert aurait répondu : « Cela

[1] Et on peut penser du reste que le statut d'icône nationale que les deux auteurs ont acquis chacun dans leur pays au cours du temps n'y est pas étranger.

[2] Barbey D'Aurevilly, J., *Le roman contemporain. Les oeuvres et les hommes. 18*, Genève, Slatkine, 1968a [1902], p. 119.

[3] Barbey D'Aurevilly, J., *Les romanciers. Les oeuvres et les hommes. 4*, Genève, Slatkine, 1968b [1865], p. 64. Sur le rapport particulier de Barbey D'Aurevilly à Goethe et à son collègue et concurrent Sainte-Beuve, voir la préface de Lionel Richard in : Barbey D'Aurevilly, J., *Contre Goethe*, Bruxelles, Complexe, 1999, pp. VII-XXVI . Flaubert utilise lui-même l'idée de froideur dans une lettre à Louise Colet, le 27 février 1853 : « Il faut écrire plus *froidement*. Méfions-nous de cette espèce d'échauffement, qu'on appelle l'inspiration, et où il entre souvent plus d'émotion nerveuse que de force musculaire. » *Corr.* II, p. 252.

[4] Cf. surtout Degoumois, *Flaubert à l'école de Goethe*. Degoumois pose la question des oeuvres de Goethe que Flaubert a lues avec le plus d'intérêt et de profit et à quel moment de son évolution intellectuelle il les a découvertes et pratiquées. Sur le rôle de *Werther* dans l'oeuvre de Flaubert voir Giersberg, D., *"Je comprends les Werther". Goethes Briefroman im Werk Flauberts*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2003 ; sur le rapport entre les *Affinités électives* et *Madame Bovary* voir Wolf, N. C., "Ästhetische Objektivität. Goethes und Flauberts Konzept des Stils", *Poetica (Amsterdam)*, 34, n° 1-2, 2002, pp. 125-169.

prouve que le Beau n'a qu'une forme »[1]. Goethe était donc incontestablement un modèle important pour Flaubert, ce qui ne veut en aucun cas dire qu'il était le seul : on sait ainsi que d'autres auteurs comme Montaigne, Rabelais, Shakespeare, Cervantès, Rousseau ou Byron étaient également des références majeures pour son œuvre et son identification comme écrivain[2]. Pour citer Goethe dans ses *Maximes et réflexions* : « On se compare toujours à la personne qu'on loue. »[3]

Il ne s'agit donc pas pour moi de chercher à tout prix à établir l'influence exclusive de Goethe sur Flaubert, mais plutôt de faire réentendre un dialogue littéraire important pour l'histoire du roman européen et sur lequel il me paraît nécessaire de revenir – dialogue qui, certes, ne se base pas sur un contact direct entre les deux écrivains puisque quand le premier meurt en 1832, le second a onze ans, mais sur une lecture et une réception de l'un par l'autre. Comprendre et rendre compte de cette réception, ce n'est pas seulement tracer une ligne de texte littéraire à texte littéraire, dans mon cas des *Affinités électives* à *Bouvard et Pécuchet* – jusqu'à maintenant moins souvent rapprochés que d'autres œuvres des deux auteurs – mais c'est bien plutôt s'efforcer de saisir la proximité d'un *faire littéraire*, qui se caractérise dans les deux cas par un intérêt pour le lien entre savoir et littérature et traduit une approche encyclopédique. Il s'agit ainsi de situer une histoire commune à Goethe à Flaubert, mais aussi aux sciences et au monde scientifique de leur temps, pour ouvrir par là vers une compréhension de leur encyclopédisme littéraire.

Les lectures allemandes de Flaubert ont souvent été abordées comme un aspect de la réception du romantisme allemand en France initiée avec éclat par le *De l'Allemagne* de Mme de Staël publié en 1813 à Londres et en 1814 à Paris – dont nous aurons l'occasion d'évoquer la critique des *Affinités électives* dans ce chapitre[4] - et mar-

[1] Du Camp, M., *Souvenirs littéraires. 1822-1850*, Genève, Slatkine Reprints, 1993 [1906], p. 221. Jean Bruneau précise que ce n'est pas Flaubert, mais Du Camp lui-même qui aurait lu *Les Années d'apprentissage* au moment de la rédaction de la première *Education sentimentale*. cf. Bruneau, J., *Les débuts littéraires de Gustave Flaubert. 1831-1845*, Paris, Armand Colin, 1962, p. 397 sq.

[2] Cf. ce qu'écrit Albert Thibaudet : « Ses lectures, ses sources étaient les classiques, Montaigne et Rabelais, un peu les Grecs, beaucoup Shakespeare, ce qui pouvait nourrir son esprit plutôt que ce qui pouvait servir à son art (La Bruyère à ce dernier point de vue). » Thibaudet, *Gustave Flaubert*, p. 294.

[3] Goethe, J. W., *Affinités électives, par Goethe; suivi d'un choix de Pensées, du même*, Paris, Charpentier, 1844, p. 426.

[4] Dans le chapitre XXVIII (Des romans) elle souligne que la traduction du roman – qu'elle-même intitule « des affinités de choix » - « n'a point eu de succès en France, parce que l'ensemble de cette fiction n'a

quée par la traduction du *Faust* par Nerval en 1828[1]. On sait que, dans un premier temps, la découverte de la nouvelle littérature allemande ne se fait pas sans distorsion. Le milieu littéraire français tend à assimiler les auteurs du *Sturm und Drang* – et particulièrement Goethe – au mouvement romantique, en occultant Tieck, Novalis, Wackenroder ou Schlegel et en attribuant à Hoffmann un rôle clé. « On rêve plutôt de l'Allemagne que de la connaître », comme le note Cheval[2], et selon Paul Bourget dans les années 1830 le terme de romantisme traduit « en même temps qu'une révolution dans les formes littéraires, un rêve particulier de la vie, à la fois très arbitraire et très exalté, surtout sublime »[3]. Il faut attendre Baudelaire et les auteurs de la deuxième moitié du XIX[e] siècle pour que change le regard français sur ce mouvement d'idée et ce courant littéraire. Chez Flaubert, ce regard devient de plus en plus pessimiste pour donner « ce nihiliste [qui] était un affamé d'absolu »[4]. Cela le conduit à une approche spécifique de la littérature allemande et singulièrement de Goethe, qui traduit ses exigences à l'égard de la conception et la forme du roman ainsi que plus généralement de la place attribuée à l'art dans la vie.

Mon hypothèse est que l'intérêt ou la sensibilité de Flaubert pour les *Affinités électives* et l'œuvre tardive de Goethe reflète l'évolution de la réception de celle-ci en France au long du XIX[e] siècle. Pour cela, je m'appuie en particulier sur les analyses pionnières du comparatiste Fernand Baldensperger. Dans un ouvrage paru pour la première fois en 1904, s'appuyant sur un dépouillement de la presse française, Baldensperger montrait en effet que les références à Goethe et à son œuvre avaient connu à partir des années 1860 une rupture marquée par deux évolutions : la première est une conscience nouvelle de l'ampleur de l'œuvre scientifique de l'auteur et de son importance pour son œuvre littéraire ; le second est une meilleure appréciation de l'homme[5]. Un

---

rien de caractérisé, et qu'on ne sait pas dans quel but elle a été conçue ». de Staël-Holstein, G., *De l'Allemagne*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, t. 2, pp. 46 sq.

[1] cf. Hoffmeister, G., *Goethe und die europäische Romantik*, München, Francke, 1984. La première traduction du *Faust* de 1823 est dû à Albert Stapfer.

[2] cf. Cheval, R. J., "Die deutsche Romantik in Frankreich", *in* T. Steinbüchel (dir.), *Romantik. Ein Zyklus Tübinger Vorlesungen*, Tübingen, Stuttgart, Rainer Wunderlich Verlag Hermann Leins, 1948, pp. 251-271, ici p. 260, 264-265.

[3] Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, p. 84.

[4] Ibid., p. 106.

[5] Baldensperger, *Goethe en France*, p. 279 sq. Baldensperger s'appuie notamment sur une lecture du *Journal encyclopédique*, le *Journal de Paris*, *L'Année littéraire*, le *Journal des savants*, le *Cours de litté-*

élément important de ces changements a été la traduction en français des écrits scientifiques et biographiques, dont les *Conversations de Goethe avec Eckerman*. L'image d'un Goethe-Olympien froid, inaccessible, calme et insensiblement égoïste laisse ainsi la place à une figure plus humaine. Les *Conversations* conduisent par ailleurs aussi à une prise de conscience de l'importance qu'avaient eues pour Goethe ses études de la nature[1]. Emerge ainsi une nouvelle lecture que l'on peut qualifier de post-werthérienne ou post-romantique de son œuvre et met en avant un Goethe universaliste, à la fois écrivain et scientifique. Un point essentiel ici est le fait que les auteurs qui diffusent cette nouvelle image de Goethe appartiennent pour la plupart au cercle d'amis et de connaissances de Flaubert, comme par exemple le critique Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869) ou les philosophes et historiens Hippolyte Taine (1828-1893) et Ernest Renan (1823-1892). Ce n'est donc pas Flaubert seul qui développe une nouvelle lecture idéale d'un Goethe universaliste : cette lecture est à situer dans un certain réseau social.

Outre Baldensperger, la compréhension de ces lectures françaises de Goethe peut s'appuyer sur l'ouvrage de Léon Degoumois sur *Flaubert à l'école de Goethe*, paru en 1925[2] mais aussi sur un riche ensemble de travaux critiques plus récents. Ces derniers ont en effet renouvelé l'étude des relations entre les deux auteurs en mobilisant les outils de la théorie de l'intertextualité et de la sociologie culturelle, pour montrer concrètement les analogies entre leur écriture aux niveaux structurel, formel et narratif. Parmi les travaux germanophones, il faut mentionner en particulier la thèse de Dagmar

---

rature ancienne et moderne, *Le Mercure de France*, *La Correspondance littéraire* (de Grimm), la *Gazette universelle de littérature,* le *Globe*. Son analyse repose un découpage chronologique en quatre périodes marquées par la prédominance d'un aspect spécifique de l'œuvre de Flaubert en France : 1. comme auteur de *Werther*, 2. comme poète dramatique et lyrique (l'auteur de *Faust*), 3. des rapports entre « Science et Fiction » et 4. la personnalité de Goethe à travers les écrits autobiographiques et biographiques (et leur traduction en France). Ce sont surtout les deux dernières périodes qui m'intéressent ici. Cf. aussi : Baldensperger, F., *Bibliographie critique de Goethe en France*, Paris, Hachette, 1907.

[1] Goethe, J. W., *Conversations de Goethe pendant les dernières années de sa vie. 1822-1832, recueillies par Eckermann, traduites par Emile Delérot, introduction par M. Sainte-Beuve*, Paris, Charpentier, 1863. Goethe publie ses *Mémoires* en plusieurs parties (livres) entre 1811 et 1833, cf. tableau des traductions dans l'annexe.

[2] Degoumois, *Flaubert à l'école de Goethe*. Un complément au livre de Baldensperger est celui d'Hippolyte Loiseau qui s'est intéressé à ce que Goethe a connu, pensé et dit de la France : Loiseau, H., *Goethe et la France. Ce qu'il en a connu, pensé et dit*, Paris, 1930. Gonthier-Louis Fink a également rédigé de nombreux articles résumant la relation de Goethe avec la France, la Révolution Française et la littérature française. Un de ses articles s'attache également à restituer l'influence de Goethe sur la littérature française à partir de 1870 ; cf. par exemple Fink, G.-L., "Goethe, der andere Deutsche? Die französische Goethe-Rezeption zwischen 1870 und 1949 ", *Goethe-Jahrbuch*, 116, 1999b, pp. 54-74 ; Idem, "Goethe et la France. Un dialogue permanent", *Exposition "Goethe et l'Europe"*, Düsseldorf, Saverne, Bologna, Goethe-Museum Düsseldorf, 1999a, pp. 219-271.

Giersberg sur la référence aux *Souffrances du jeune Werther* dans l'œuvre de Flaubert[1] et les travaux de Norbert-Christian Wolf sur l'objectivité esthétique et le spinozisme chez Goethe et Flaubert[2]. Au sein de la recherche française contemporaine, Goethe est souvent évoqué comme un modèle important de Flaubert[3], mais à ma connaissance aucun travail n'a abordé en détail ou exclusivement cette relation[4]. Par ailleurs, ces analyses ne pourraient être développées sans le travail de l'équipe de l'Université de Rouen sous la direction d'Yvan Leclerc, qui a notamment rendu accessible la bibliothèque de Flaubert[5]. L'essor d'une réflexion sur une « européanisation de l'historiographie littéraire » (*Europäische Literaturgeschichtsschreibung*)[6] a également contribué à la relecture de ce dialogue franco-allemand[7]. L'intérêt de Flaubert pour l'antiquité, l'histoire et la théologie, et les recherches qu'il a menées pour son œuvre sur ces thèmes le lient ainsi à la recherche philologique allemande du XIX^{e} siècle. Cet aspect est depuis peu au cœur du projet du nouveau Centre Flaubert à l'Université de Munich en collaboration avec l'ITEM (Institut des Textes et Manuscrits modernes) qui cherche à sortir la recherche sur Flaubert du cadre national dans lequel il a trop souvent été cantonné pour le réinscrire dans une philologie européenne[8].

Dans un premier temps de ce chapitre, j'examine la présence de Goethe dans la bibliothèque et la Correspondance de Flaubert. Dans l'esprit du courant de recherche sur les transferts culturels et de leur intérêt pour la matérialité du contact, je montrerai ce

---

[1] Giersberg, *"Je comprends les Werther"*.

[2] Wolf, "Ästhetische Objektivität" ; Wolf, N. C., "Der kalte Blick. Goethes und Flauberts ästhetischer Spinozismus", *in* M. Bollacher et al. (dir.), *Ein neuer Blick auf die Welt. Spinoza in Literatur, Kunst und Ästhetik*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2009.

[3] Cf. par exemple Dufour, P., "Flaubert et la parole de l'autre. Citer dans la correspondance", *Romanic Review*, n° 83, 1992, pp. 323-338 ; Idem, "Le chaudron et la lyre", *Poétique*, 86, 1991, pp. 193-214 ; Séginger, G., *Flaubert. Une éthique de l'art pur*, Sedes/HER, 2000.

[4] C'est par contre le cas de la thèse américaine de Marilynn Jane Unger Smith soutenue en 1973: Smith, M. J. U., *Flaubert, Reader of Goethe: A Study in Literary Relations*, Ann Arbor, 1973.

[5] Cf. : http://flaubert.univ-rouen.fr/bibliotheque/

[6] Cf. Vietta, S., *Europäische Kulturgeschichte*, München, Wilhelm Fink Verlag, 2005.

[7] Beutler, B. et A. Bosse (dir.), *Spuren, Signaturen, Spiegelungen. Zur Goethe-Rezeption in Europa*, Köln, Weimar, Wien, Böhlau, 2000 ; Krings, M. et R. Luckscheiter (dir.), *Deutsch-französische Literaturbeziehungen. Stationen und Aspekte dichterischer Nachbarschaft vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007 ; Idem, "Einführung in das Rahmenthema „Deutsch-französische Literaturbeziehungen“", *Jahrbuch für Internationale Germanistik*, 37, n° 1, 2005, pp. 9-12.

[8] Flaubert-Zentrum München : http://www.flaubert-zentrum.romanistik.uni-muenchen.de/ueber_uns/flaubert_zentrum/index.html ; cf. aussi les contributions au séminaire Flaubert : *Mythes, symboles et représentations/2008-2009*, sur le site de l'ITEM : http://www.item.ens.fr/index.php?id=441393.

que Flaubert a concrètement lu et su de Goethe[1]. Je chercherai à savoir quelles traductions il a probablement utilisées, quels livres on a trouvé dans sa bibliothèque, quels contacts il a eus avec des connaisseurs de Goethe, avec quels amis il a discuté son œuvre ou encore quelles étaient les revues littéraires ouvertes sur l'Allemagne à sa disposition. Je m'arrêterai également sur les manières dont les deux auteurs rapprochent l'art et la science à partir d'une étude comparée de leur « objectivité » stylistique. L'un comme l'autre ont en effet voulu rapprocher science et littérature et donner à celle-ci une place dans l'encyclopédie du XIX^{e} siècle en travaillant à l'exactitude de l'écriture romanesque. La deuxième partie du chapitre prolonge cette analyse en examinant le rôle de la chimie dans *Les Affinités électives* et *Bouvard et Pécuchet*. Je mène une réflexion sur la notion d'affinité élective et son usage par les deux auteurs à plusieurs niveaux : chimique, juridique et sentimental. Ces analyses démontreront la manière concrète dont les deux auteurs prétendent dire quelque chose et prendre position dans les débats scientifiques de leur temps – et par là leur aspiration à une littérature touchant à l'encyclopédique et à l'universel. Elles me permettront d'entrer dans l'analyse du texte que je poursuivrai dans les chapitres suivants.

3.1 Goethe : le modèle qu'on se propose

Les lectures que Flaubert a puisées dans l'œuvre de Goethe ont donné lieu à plusieurs analyses et commentaires depuis près d'un siècle. Bon nombre d'entre elles se situent dans le sillon tracé par l'étude pionnière de Léon Degoumois, parue en 1925. Bien que son analyse s'inscrive dans le cadre d'une étude très classique d'influence et qu'elle reste à mon sens souvent trop générale, Degoumois repère des éléments de comparaison significatifs entre les œuvres des deux auteurs – citations de personnages goethéens chez Flaubert, motifs, éléments de style – tout en soulignant particulièrement trois points qui sont et restent très importants :

[1] Espagne, M. et M. Werner (dir.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIIIe et XIXe siècle)*, 1988 ; Espagne, M., *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1998.

> Mais il y a trois chefs pour lesquels il en réfère surtout à son modèle, prouvant par là qu'il le juge avec perspicacité. Vient d'abord le dogme, intangible pour lui, de l'impersonnalité.
> [...] De cette première thèse en découle directement une autre, que Flaubert a plusieurs fois soutenue: « Soyons *exposants* et non discutants. » [...] Enfin, corollaire de ce deuxième argument, un des axiomes que Flaubert a le plus de fois resservis: « L'ineptie consiste à vouloir conclure. »[1]

Ces trois éléments apparaissent de fait comme des dimensions centrales de l'esthétique des deux auteurs. C'est à mieux en comprendre les contours et les manières dont ils se sont transmis de l'un à l'autre que cette section est consacrée. Les lectures que Flaubert a faites de Goethe s'inscrivent de fait dans une série d'échanges et de discussions au sein de plusieurs cercles parisiens qui lui ont permis à la fois de nourrir son culte de Goethe et de développer sa propre esthétique. A l'intérieur de ce réseau, la singularité de Flaubert est cependant d'avoir repris la leçon du maître allemand jusque dans son style et sa manière d'écrire, lorsqu'il développe sa conception d'un imaginaire exact. Avant d'entrer dans cette analyse, il nous faut essayer de comprendre les conditions dans lesquelles Flaubert a effectivement eu accès à l'œuvre de Goethe.

Flaubert et la lecture de Goethe

La *Correspondance* peut servir de guide aux lectures de Flaubert et singulièrement à celles puisées dans Goethe. Elle constitue une introduction riche aux différents niveaux de référence comme aux réseaux dans lesquels Flaubert discutait cet œuvre. Avant de la feuilleter, il n'est pas inutile cependant de faire un point sur les ouvrages dont on peut estimer avec certitude qu'il les a eus entre ses mains, grâce à la reconstitution de sa bibliothèque. Les lectures de Flaubert dans l'œuvre de Goethe étaient d'abord conditionnées par les possibilités qu'il avait d'accéder à celle-ci par delà l'obstacle de la langue. Si en effet la *Correspondance* laisse penser qu'il ne lisait pas l'allemand[2], on ne sait pas exactement quelles traductions il utilisait.

[1] Degoumois, *Flaubert à l'école de Goethe,* p. 31.

[2] Cf. Ibid., p. 24.

Ce que l'on peut dire sur ce point repose en fait sur les recherches entreprises par le groupe dirigé par Yvan Leclerc et publiées sous la forme d'un catalogue imprimé[1] et d'une bibliothèque virtuelle sur internet[2]. Cette dernière rassemble en particulier : 1. les livres empruntés par Flaubert dans les bibliothèques publiques ; 2. la bibliothèque virtuelle des sources, c'est-à-dire les lectures intervenant dans la genèse des œuvres ; 3. les livres conservés à Canteleu, portant des marques de lecture ; et 4. la reconstitution de la bibliothèque réelle de Flaubert. Ce travail montre avec certitude que Flaubert possédait chez lui plusieurs ouvrages en allemand[3] : parmi ceux-ci figurent le *Werther* dans l'édition de Cotta parue en 1869 – suivi de l'épopée réaliste *Hermann und Dorothea* – et dont il possédait par ailleurs également la traduction de Pierre Leroux chez Charpentier (1872) ; et d'autre part les *Gedichte* dans l'édition de Cotta (1869) et le volume cinq des *Sämmtliche Werke* parues chez Tetot frère à Paris en 1836, qui rassemble notamment certains écrits scientifiques de Goethe – notamment *Zur Naturwissenschaft, Mineralogie und Geologie, Meteorologie, Zur Farbenlehre, Zur Pflanzenlehre, Osteologie*[4]. En français, Flaubert possédait également un exemplaire des *Poésies*, traduites par Henri Blaze[5], un volume de pièces de Théâtre et *Hermann et Dorothée*, tous deux dans des traductions de Xavier Marmier, ainsi que *Wilhelm Meister*, dans la traduction de Théophile Gauthier fils (1861) rassemblant en deux volumes les deux parties du roman[6]. De

[1] Leclerc, Y. (dir.), *La bibliothèque de Flaubert: inventaires et critiques*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2001.

[2] Cf. le site internet consacré à Flaubert à l'université de Rouen : http://flaubert.univ-rouen.fr/bibliotheque/.

[3] On trouvera une reconstitution de la bibliothèque de Flaubert à cette adresse : http://flaubert.univ-rouen.fr/bibliotheque/.

[4] *Goethe's sämmtliche Werke*, Paris, Tétot Frères, 1836. Le volume rassemble par ailleurs également des critiques de Goethe publiées à l'origine dans les *Frankfurter gelehrten Anzeigen* (1772, 1773), des textes sur le théâtre comme par exemple *Shakespeare und kein Ende* ainsi que des textes théoriques et critiques sur la littérature allemande et des textes sur la littérature classique et étrangère. Goethe y commente des traductions de la littérature allemande dans d'autres langues - entre autres de son œuvre mais aussi de Schiller ou de Herder par exemple -, ainsi que des productions d'auteurs étrangers contemporains, comme par exemple Walter Scott (*Leben Napoleons*) ou Lord Byron. On trouve enfin aussi dans ce tome les *Tag- und Jahreshefte*, c'est-à-dire des notes autobiographiques par années (1749-1822). En allemand, Flaubert possédait en outre une édition du *Buch der Lieder* (Hamburg, 1872) de son ami Heinrich Heine.

[5] Goethe, Johann Wolfgang, *Poésies de Goethe, traduites pour la première fois par le baron Henri Blaze*, Paris, Charpentier, 1843.

[6] Publiés chez Charpentier, respectivement en 1848 et 1872. Flaubert avait chez lui en français : Goethe Johann Wolfgang von, *Poésies.* Traduites pour la première fois par le Baron Henri Blaze, auteur de la traduction de Faust, avec une préface du traducteur, Paris, Charpentier ; *Théâtre.* Traduction nouvelle, revue, corrigée et augmentée d'une préface par M. X. Marmier, Paris, Charpentier, 1848 ; *Werther.* Traduction nouvelle, précédée de considérations sur la poésie de notre époque par Pierre Leroux ; *Hermann*

façon significative, cependant, ce catalogue ne mentionne pas les *Affinités électives*, dont la *Correspondance* montre pourtant clairement que Flaubert les a lues – je vais y revenir. Flaubert était par ailleurs abonné au moins temporairement, au cours de la période d'élaboration de *Salammbô,* à une revue importante pour la diffusion de l'œuvre de Goethe en France, la *Revue Germanique* fondée en 1858 par les deux Alsaciens Charles Dollfuss et André Nefftzer[1].

Ce catalogue permet de constater que Flaubert possédait un choix riche et éclairé des œuvres de l'écrivain allemand. Plus encore que dans la bibliothèque, cependant, c'est dans la *Correspondance* que l'importance qu'il accordait à Goethe apparaît clairement. Les commentateurs ont souligné que l'écrivain allemand était pour lui un « grand homme », qui était mis en scène dans ses lettres comme un idéal, une icône, un modèle « inaccessible », ou encore une « référence universelle »[2]. De façon générale, au XIX[e] siècle, se comparer à Goethe était une manière pour un artiste de se distinguer – sans que cela suppose nécessairement une connaissance approfondie de son œuvre[3]. Ses références à Goethe servent aussi à Flaubert pour défendre ses propres positions esthétiques, comme par exemple à propos de l'importance de la conception de l'œuvre littéraire[4]. Il écrit à Louise Colet, le 13 septembre 1852 :

> Réfléchis, réfléchis avant d'écrire. *Tout dépend de la conception*. Cet axiome du grand Goethe est le plus simple et le plus merveilleux résumé et précepte de toutes les œuvres d'art possibles. (*Corr.* II, p. 157)

La première référence à Goethe dans la *Correspondance* date de 1839 dans une lettre à un ami d'enfance, Ernest Chevalier – où il le cite d'emblée comme un idéal de la

---

et Dorothée. Traduction nouvelle avec une préface par M. X. Marmier, Paris, Charpentier & Cie, 1872 ; *Wilhelm Meister*. Traduction complète et nouvelle par M. Théophile Gautier fils, Paris, Charpentier, 1861, 2 volumes. Il s'agit là *Des années d'apprentissage* suivi dans le tome 2 des *Années de voyage, ou les Renonçants*.

[1] Cf. l'intervention d'Agnès Bouvier au séminaire Flaubert de l'ITEM : « Au rendez-vous allemand : la "Revue germanique", ou la philologie chrétienne au service de la libre pensée », du 22 novembre 2008, disponible sur le site internet de l'ITEM : http://www.item.ens.fr/index.php?id=344197.

[2] Cf. Degoumois, *Flaubert à l'école de Goethe* ; Giersberg, *"Je comprends les Werther"*, p. 13 sq ; Leclerc (dir.), *La bibliothèque de Flaubert: inventaires et critiques*, p. 135.

[3] Cf. Hoffmeister, *Goethe und die europäische Romantik*, p. 135 sq.

[4] Cf. Giersberg, *"Je comprends les Werther"*, p. 13 sq.

jeunesse[1] – et Flaubert le cite régulièrement jusqu'à sa mort en 1880. Dans son œuvre, il le cite par ailleurs dès ses premiers essais littéraires dans les *Mémoires d'un Fou*, publié en 1838. Le narrateur, qui a beaucoup de ressemblances avec Flaubert, y parle de ses souvenirs de lecture :

> Je me rappelle avec quelle volupté je dévorais, alors, les pages de Byron, et de *Werther*, avec quels transports je lus *Hamlet*, *Roméo*, et les ouvrages les plus brûlants de notre époque, toutes ses œuvres enfin qui fondent l'âme en délices, ou la brûlent d'enthousiasme.[2]

C'est par *Werther* et *Faust* que Flaubert aurait commencé à lire Goethe, durant ses années de collèges. Selon Bruneau, c'est à son professeur d'histoire Chéruel, élève de Michelet, qu'il doit en particulier à ce moment-là la lecture du *Faust*[3]. Chéruel a en effet fait un long compte rendu des *Etudes sur Goethe* de Xavier Marmier dans la *Revue de Rouen* de novembre 1835[4]. *Werther* reste quant à lui présent dans toute l'œuvre de jeunesse de Flaubert – *Mémoires d'un Fou* (1838) mais aussi *Novembre* (1842)*, Smarh* et la *Première Education sentimentale* (1845)[5]. Degoumois note :

> On a vu qu'il citait *Werther* dans les *Mémoires d'un Fou* ; le jeune homme au frac bleu réapparaît dans *Novembre*, flanqué de René et de don Juan. C'est en 1840 qu'en appendice de *Smarh*, il avouait s'être pris pour un petit Goethe. Werther et Faust ne sauraient manquer dans la revue des grandes figures poétiques par laquelle s'achève la *Première Education sentimentale*.[6]

[1] A propos d'un ami sur le point de se marier, il écrit : « Narcisse est marié. Pauvre garçon, le voilà vérolé au cœur pour le reste de sa vie. Il y avait pourtant du beau et du bon dans cette nature-là. Né sous un lambris au lieu d'être venu sous le chaume dans les champs, ça aurait fait peut-être un grand artiste, meilleur, à coup sûr, que le jeune prêtre qui veut être un Molière, un Goethe, un cabotin et un grand homme et qui est pion ! » (Flaubert à Ernest Chevalier, le 15 juillet 1839, *Corr.* I, p. 47)

[2] Flaubert, G., *Les Mémoires d'un fou*, Paris, Gallimard, 2001, p. 62.

[3] Selon Degoumois au demeurant Flaubert n'était guère fasciné par l'étude de l'allemand et par ses enseignants dans cette matière. Il écrit : « C'est pendant ses dernières années de collège (1836-1839) qu'il eut la révélation du génie de Goethe. Il ne faut point entendre par là qu'il apprit à le connaître dans les leçons qui se donnaient au sage lycée de Rouen. Il appelle on ne peut plus irrespectueusement une « brute » le sieur Horbach, qui y professait la langue allemande (*Corr.* I, p. 45) et dont il ne paraît pas avoir suivi le cours. La littérature germanique ne jouissait d'aucune faveur, dans la bonne bourgeoisie de province. » Degoumois, *Flaubert à l'école de Goethe*, p. 18.

[4] Cf. Bruneau, *Les débuts littéraires de Gustave Flaubert*, p. 31, note 79.

[5] Pour *Faust* cf. supra chapitre 2.

[6] Degoumois, *Flaubert à l'école de Goethe*, p. 53.

On sait que Flaubert était loin d'être seul dans son admiration pour les *Souffrances du jeune Werther* et que le « werthérisme » a constitué un véritable phénomène social au XIX[e] siècle en Europe[1]. La lecture que Flaubert a faite de ce roman épistolaire a été analysée par Dagmar Giersberg dans sa thèse de 2003, qui montre spécifiquement les éléments, motifs et structures qu'il lui a empruntés. Giersberg s'intéresse aux figures « à la Werther » (*Werther-Figuren*) dans l'œuvre du romancier français, c'est-à-dire aux personnages qui présentent une ressemblance avec Werther par leur manière d'être artiste et leur quête du bonheur et de la vérité, leur inclination pour la mélancolie. Il faut noter que dès l'œuvre de Goethe ces caractéristiques véhiculent aussi une critique de l'idée reçue. Werther décrit par exemple à son ami Wilhelm un entretien avec Albert sur le thème du suicide en reprochant à ce dernier – et au discours bourgeois – de recourir à des lieux communs : « peu s'en fallut que je ne rompisse l'entretien : car rien ne me met hors des gonds comme de voir quelqu'un venir avec un lieu commun insignifiant lorsque je parle de cœur. »[2]. Werther est donc ici très sensible à une manière de parler en société d'un sujet complexe et qui lui sera fatal – comme plus tard à Emma Bovary.

Giersberg étudie également le rôle de la lecture « identificatoire » dans le roman de Goethe et sa reprise chez Flaubert dans la mise en scène de personnages idéalisant les livres et dont les sentiments amoureux sont intimement liés à ceux-ci. Elle analyse l'évolution de la référence de Flaubert à *Werther* comme une émancipation progressive de ce prétexte important. Ce mouvement se caractérise par le recours à l'ironie et la parodie – elle évoque les gestes de « parodier et ravaler »[3]. Si dans l'œuvre de jeunesse – *Les Mémoires d'un fou, Novembre* – Giersberg trouve encore de nombreux emprunts à des structures narratives du *Werther* – par exemple le récit à la première personne comme réflexion sur soi-même – et certains motifs – tels que le désenchantement du jeune homme/artiste face au monde et à la société, l'opposition de l'art à la vie bourgeoise, l'amour et la nature idéalisés, ou encore l'attirance de la mort et le suicide -, elle

[1] Cf. Hoffmeister, *Goethe und die europäische Romantik*, p. 147 sq., p. 147 sq. ; Wieder, J., *Frankreich und Goethe. Das Goethe-Bild der Franzosen*, München, Verlag Dokumentation, 1976, p. 20 sq ; Hösle, J., "Die französische "Werther"-Rezeption", *Arcadia*, 11, 1976, pp. 113-125.

[2] Goethe, J. W., *Les souffrance du jeune Werther. In: Romans*, Paris, Gallimard, 1954b, p. 44. « Ich war im Begriffe abzubrechen, denn kein Argument in der Welt bringt mich so aus der Fassung, als wenn einer mit einem unbedeutenden Gemeinspruche angezogen kommt, da ich aus ganzem Herzen rede. » (FA, p. 96)

[3] Giersberg, *"Je comprends les Werther"*, p. 133.

constate une prise de distance plus prononcée à partir de la première *Education sentimentale* (1845) et surtout de *Madame Bovary* et *L'Education sentimentale* de 1869. Si comme Werther avant elle Emma aspire à la vie romantique qu'elle voit décrite dans les romans et qu'elle finit par avaler un poison, Flaubert détourne le modèle de Goethe en faisant de son héroïne une figure provinciale et médiocre. Cette prise de distance parodique à l'égard des modèles littéraires créés par Goethe concerne aussi *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister, Faust* et surtout les éléments du roman de formation, et elle culmine dans *Bouvard et Pécuchet* où d'après Giersberg *Werther* « n'est plus une option »[1].

Contrairement à ce qu'écrit Giersberg, il ne me semble pas nécessairement pertinent de parler d'une « émancipation » de Flaubert par rapport à l'œuvre de Goethe, dans la mesure où en réalité il ne cesse pas de se référer aux thèmes et motifs de *Werther* et *Faust* ou au genre du roman de formation, mais qu'il les transforme. Flaubert apparaît plus certes pessimiste et il pousse plus loin que Goethe le désenchantement. Mais ce qui le lie jusqu'à la fin à son devancier, c'est le questionnement de la relation entre vie d'artiste et vie bourgeoise, le regard critique sur l'envie de savoir et l'idéal de la formation, de l'acquisition et de la transmission du savoir, entre original et copie.

C'est en tous les cas ce que suggèrent les manières dont il aborde les autres pans de l'œuvre goethéenne. En dehors du werthérisme, c'est en effet avant tout le genre du « Bildungsroman » et le thème de la formation personnelle au cœur du *Wilhelm Meister* que Flaubert emprunte à son devancier. Au même titre que *Werther* et *Faust*, *Les années d'apprentissage*, dont il possède comme on l'a vu un exemplaire dans la traduction de Théophile Gautier fils, apparaissent comme une référence privilégiée de la *Correspondance*. On l'a vu plus haut, c'est à l'occasion d'une lecture d'extraits de la première *Education* à des amis que Maxime du Camp souligne de fortes ressemblances entre Flaubert et Goethe. Degoumois constate au sujet de ce roman :

> Or, toute l'histoire d'un des jeunes provinciaux dont Flaubert, en 1843, entreprend de retracer l'éducation sentimentale, se déroule autour des planches. C'est cette face de son roman, la moins étendue, mais non la

[1] Ibid., p. 246.

> moins fouillée, qui demande à être confrontée avec la première partie de Wilhelm Meister.[1]

La première *Education sentimentale* emprunte de fait aux *Années d'apprentissage* le thème de la jeunesse engagée dans la quête d'une réalisation personnelle. Comme Meister, Jules passe par le milieu et la pratique du théâtre et tombe amoureux d'une actrice, Lucinde – tandis que son ami Henri tombe lui amoureux d'Emilie, la propriétaire de son pensionnat. Lucinde est par ailleurs le nom d'un personnage d'une des nouvelles emboîtées dans les *Années de voyage*[2]. Goethe évoque également une Lucinde et une Emilie dans un passage de ses mémoires *Poésie et vérité*. Ce sont les deux filles d'un maître de danse auprès de qui il prend des cours à Strasbourg. Attiré davantage par Emilie, la plus jeune, Goethe était cependant aimé de la seconde – on a donc ici encore une fois affaire à une relation d'amour à trois comparable en partie à celle du *Werther*. Jean Bruneau pense que Flaubert « ne doit rien » à Wilhelm Meister pour ce qui est du prénom Lucinde, mais qu'il a emprunté les noms de ses deux personnages à ce passage des mémoires de Goethe[3]. *Lucinde* est par ailleurs aussi le titre du seul roman de Friedrich Schlegel, paru en 1799, dans lequel il applique sa théorie du « roman absolu »[4] à travers une histoire d'amour entre Lucinde et Julius[5]. Parce que, comme *Heinrich von Ofterdingen* de Novalis et *Les Affinités électives* de Goethe, ce

---

[1] Degoumois, *Flaubert à l'école de Goethe*, p. 45. La deuxième *Education sentimentale* emprunte également aux *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* sans que l'on puisse – selon Degoumois – vraiment le montrer : « Dans aucune oeuvre plus que dans ce roman, qui n'a de commun avec celui de 1845 que le titre, Flaubert ne s'est tenu plus près de son modèle, sans, pour autant, le copier ou s'en inspirer immédiatement. C'est toute la charpente de l'oeuvre, tous les secrets de construction, tout le style enfin, qui se ressentent de l'influence de Goethe. A aucune page, il n'est possible d'identifier un emprunt, de saisir une réminiscence précise. » Degoumois, *Flaubert à l'école de Goethe*, p. 49.

[2] « Qui est le traître » (*Wer ist der Verräter).* Cette nouvelle raconte l'histoire d'un jeune homme (Lucidor) destiné par son père à épouser une fille (Julie) qu'il n'aime pas, parce qu'il préfère sa soeur (Lucinde). Cette désobéissance le tourmente énormément, mais la situation finit par s'arranger : Lucidor pourra vivre avec Lucinde et Julie épousera le voyageur Antoine.

[3] Bruneau, *Les débuts littéraires de Gustave Flaubert*, pp. 399-401.

[4] Schlegel, F., *Fragmente zur Poesie und Literatur. Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe. II. Abteilung, Schriften aus dem Nachlass. 16. Band*, Paderborn; München; Wien, F. Schöningh, 1981, pp. 115-125 ; cf. à ce propos Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, p. 97 sq.

[5] Cf. Engel, M., *Der Roman der Goethezeit*, Suttgart, 1993a, p. 381 sq. Stefan Keppler-Tasaki a montré récemment comment Goethe réagit avec sa nouvelle au roman de Schlegel pour le parodier. Keppler-Tasaki, S., "Die doppelte Lucinde. Verdeckte Kriegsführung zwischen Goethe und Friedrich Schlegel", *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 3, n° 83, 2009, pp. 375-395. Voir aussi à ce propos Kaminski, N., *Kreuz-Gänge. Romanexperimente der deutschen Romantik*, Paderborn, München u.a., 2001.

roman développe l'idée d'une nature figurant un tout et rassemblant des éléments épars l'opposition comme celle de l'opposition entre le chaos (désordre) et le système (ordre), il a parfois été qualifié avec eux de « roman encyclopédique »[1].

L'œuvre tardive de Goethe n'est pas moins présente dans les lectures de Flaubert. On a vu que la reconstitution dont nous disposons de sa bibliothèque ne contenait pas d'exemplaire des *Affinités électives*. Le roman est toutefois évoqué à deux reprises dans la *Correspondance*, d'une manière qui laisse supposer que Flaubert les a lues et les tenait pour un modèle. Il s'agit d'abord d'une lettre à George Sand du 27 mars 1875 :

> […] Vous me conseillez, dans une de vos dernières lettres, de fréquenter le père Hugo! Et bien! il m'a *désolé* la dernière fois que je l'ai vu. Ce qu'il a dit de sottises sur *Goethe* est inimaginable, croyant par exemple qu'il a fait *Le Camp de Walstein*, et attribuant *Les Affinités électives* à Ancillon! n'ayant jamais entendu parler du *Prométhée* et trouvant *Faust* une œuvre faible! Cette visite m'a rendu littéralement malade!
> Si les Forts sont comme ça, que sont les autres! Où trouver motifs à exaltation ? […] (*Corr.* IV, p. 916)

Ce passage montre bien que Flaubert a dû pratiquer le livre et ne voulait pas qu'on réduise l'œuvre de Goethe au seul *Werther* comme le faisaient beaucoup de ses contemporains[2]. On notera qu'il critique Victor Hugo qui cite à tort Goethe et attribue les *Affinités électives* à Ancillon tout en faisant lui-même une faute sur le nom de Wallenstein[3]. Goethe n'était par ailleurs pas seulement un auteur lu, il était également un sujet de discussion dans les cercles littéraires, et en particulier ceux auxquels appartenait Flaubert, comme par exemple celui des frères Goncourt : ces derniers évoquent ainsi les *Affinités* dans une réponse à une lettre de l'écrivain pour se moquer de son enthousiasme devant « la puissance » du roman. Ils écrivent le 2 novembre 1863 dans leur *Journal* :

> Au reste, sur toutes choses, il a des thèses qui ne peuvent être sincères, des opinions de parade et de *chic* délicat, des paradoxes de modestie et des rava-

[1] Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, p. 97 sq.

[2] C'est un reproche qu'il exprime aussi envers Chateaubriand. Flaubert écrit à Louise Colet, le 8 mai 1852 : « Dans Goethe il ne voit que Werther, qui n'est qu'une des mansardes de cet immense génie. » *Corr.* II, p. 86.

[3] Il reprend en fait la graphie de Benjamin Constant dans sa pièce adaptée du *Wallenstein* de Schiller : *Wallstein* (1809).

> lements véritablement par trop exagérés devant l'orientalisme de Byron ou la puissance des *Affinités électives* de Goethe. (*Corr.* III, p. 883)

Ces remarques témoignent à tout le moins que l'intérêt de Flaubert pour les *Affinités électives* n'allait pas de soi. Le roman ne trouve en effet que très tardivement ses lecteurs. Comme le souligne Baldensperger, « *les Affinités électives* était resté lettre morte pour l'époque contemporaine de sa publication, puis objet de stupéfaction pour le romantisme »[1]. On a vu dans l'introduction à ce chapitre l'avertissement que son traducteur croit devoir inscrire en préface de l'une des premières éditions françaises de l'ouvrage, recommandant de sauter certains passages trop abscons. De la même manière, dans les années 1810, Mme de Staël et Benjamin Constant ne cachent pas leur irritation devant le rapprochement qu'opère Goethe entre la chimie et l'amour, les phénomènes moraux et les phénomènes physiques.

Baldensperger évoque cependant un changement « à mesure que s'étend et se précise la connaissance que la critique française prend des travaux scientifiques de Goethe et des détails de sa vie»[2]. L'essor du scientisme exerce de fait certainement une influence favorable. Stendhal s'imprègne très tôt de l'ouvrage : le chapitre VII du livre I du *Rouge et le Noir* porte précisément le titre : « Les Affinités électives »[3]. Dumas fils l'intègre également dans son univers intertextuel et à la fin du siècle Paul Bourget le signale comme exemple du genre nouveau du roman psychologique[4]. Baldensperger renvoie par ailleurs au travail d'André François-Poncet (1887-1978), normalien, ambassadeur de France et membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, qui consacre de fait en 1910 une très belle analyse au roman de Goethe. François-Poncet s'intéresse plus particulièrement au rapprochement que Goethe fait opérer à la science et la fiction. Il considère ainsi comme un phénomène nouveau la place qu'occupent dans le roman les théories scientifiques. A partir de ce constat, il fait découler une série de questions :

---

[1] Baldensperger, *Goethe en France*, p. 185 sq.

[2] Ibid., p. 191.

[3] Anne-Marie Meininger renvoie aux Œuvres intimes de Stendhal, qui écrit : « Le soir du 18 [février 1810], je lis les Affinités de Goethe, roman d'un homme d'un grand talent, mais qui pourrait toucher bien davantage. » Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Paris, Gallimard, 2000, p. 752, note de la p. 83.

[4] Cf. Baldensperger, *Goethe en France*, p. 192. Baldensperger écrit que Bourget cite souvent les *Affinités* dans ses *Préfaces* et dans ses *Etudes*.

> […] si Goethe a considéré cette comparaison chimique comme une analogie extérieure et rien de plus, ou s'il a entendu, au contraire, montrer que le monde de la nature et le monde des esprits étaient régis par les mêmes lois absolues et aveugles. […] Est-ce la chimie qui a donné à Goethe l'idée de son roman ? Est-ce plutôt pour donner un cadre à son roman qu'il s'est servi de cette enveloppe scientifique. Je ne crois pas qu'on ait jusqu'ici posé la question des origines et des sources des *Affinités Electives* sous cette forme.[1]

On verra dans la deuxième partie de ce chapitre qu'il faudra attendre les années 1980 pour que ces questions des origines et des sources scientifiques du roman trouvent des réponses plus précises[2]. Pour l'instant, constatons seulement que c'est donc seulement à la fin du XIX^{e} siècle, voire au début du XX^{e} siècle que l'on commence à s'intéresser à l'analogie qu'opère Goethe entre le domaine scientifique et le domaine sentimental, dans ce qui apparaît véritablement comme un mouvement de découverte auquel participe pleinement Flaubert.

Les *Affinités* furent traduites plusieurs fois avant la mort de Flaubert, les deux premières dès 1810, soit un an après sa publication en Allemagne, par deux équipes de traducteurs et sous deux titres différents[3]. Le romancier utilisait probablement la traduction de Mme de Carlowitz, parue en 1844[4], qui ajoute au roman un *Choix de pensées de Goethe* plus connues sous le titre *Maximes et réflexions*, dont j'ai cité un extrait au début de cette partie. Flaubert les cite en effet souvent alors qu'elles ne furent pas publiées à part ou ailleurs de son vivant[5]. Une quatrième traduction fut par ailleurs publiée en 1872 sous la plume d'une figure de la vie littéraire franco-allemande qui gravitait également dans le réseau de Flaubert : Camille Selden[6]. De son vrai nom Elise Krinitz, celle-ci fut de 1858 à 1868 la compagne du philosophe, historien et critique littéraire

[1] Cf. François-Poncet, A., *Les Affinités électives de Goethe*, 1910, p. 10.

[2] Je pense notamment au livre de Jeremy Adler : Adler, *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*.

[3] La première traduction parut en trois volumes sous le titre: *Les Affinités électives, roman de Goethe, auteur de Werther, etc., etc. Traduit de l'allemand. Tome premier, tome second, tome troisième*. Paris, chez S.C. L'Huilier, Libraire, rue Saint-Jacques, n° 55, 1810. La deuxième traduction parut en deux tomes sous le titre : *Ottilie, ou le pouvoir de la sympathie; traduit de l'allemand de Goethe, auteur de Werther, d'Hermann et Dorothée, etc. Par M. Breton. Orné de jolies Figures. Tome Premier. Tome Second*. Paris, Veuve Le Petit, Libraire, rue Pavée-Saint-André-des Arcs, N° 2. 1810.

[4] *Les Affinités électives, suivies d'un choix de pensées, traduction nouvelle par Mme A. de Carlowitz*, Paris, 1844.

[5] Wolf, "Ästhetische Objektivität", p. 168.

[6] *Les Affinités électives, traduction nouvelle par C. Selden*, Paris, 1872.

Hippolyte Taine (1828-1893), avec qui Flaubert échange une correspondance suivie pendant près de vingt ans[1]. Selon Michel Espagne, Selden « a été pour Taine l'incarnation de la culture allemande qui est durant cette phase de l'existence de Taine un modèle »[2]. Celui-ci la soutient dans sa carrière d'écrivain en publiant plusieurs critiques positives de ses livres et il n'est probablement pas pour rien dans sa production abondante au cours de leur période de vie commune[3].

Comme Flaubert, Taine était un grand admirateur de Goethe. C'est du reste probablement à lui qu'il emprunte le titre de son *Voyage en Italie* paru en 1866. Il fait par ailleurs partie des fameux dîners de Magny fondés entre autres par Sainte-Beuve et les frères Goncourt en 1862, qu'il retrouve aussi à l'occasion « des dimanches chez Flaubert » organisés dans l'appartement de l'écrivain, boulevard du Temple[4]. Les Goncourt décrivent ainsi dans leur *Journal* à la date du 4 mai 1862 l'ambiance et les sujets de discussion de ces réunions :

---

[1] Cf. Donatelli, B., "Flaubert et Taine: moments d'un dialogue", *Revue Flaubert*, Volume, 2007, http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/revue7/donatelli.pdf ; Idem, "Taine lecteur de Flaubert. Quand l'histoire rencontre la littérature", *Romantisme*, 111, 2001, pp. 75-87. Donatelli a établie aussi une édition de la correspondance Flaubert/Taine : Donatelli, B. (dir.), *Flaubert e Taine. Luoghi e tempi di un dialogo*, Roma, Nuova Arnica ed., 1998. On ne trouve en revanche pas le nom de Selden ou de Krinitz dans la *Correspondance* de Flaubert, ni aucune allusion à son œuvre ou à sa traduction des *Affinités*.

On dispose de descriptions de Flaubert par Taine ainsi que d'une lettre importante adressée à Ivan Tourgueniev le 21 mars 1878, dans laquelle il évoque *Bouvard et Pécuchet* dont il a entendu la lecture par Flaubert. Il y exprime la crainte que le livre ne soit pas vraiment un roman : on retrouve ainsi la vieille question de savoir si un roman qui chargé de savoir est encore un roman : « Je crois qu'il [Flaubert] se trompe depuis longtemps, depuis l'*Education sentimentale*, par esprit de système, concentration solitaire, étude prolongée aux bibliothèques. Avec ce genre de vie, il devrait aboutir à l'histoire, à la critique bibliographique, aux restitutions érudites, et non aux romans. » cité dans Donatelli, "Taine lecteur de Flaubert. Quand l'histoire rencontre la littérature", p. 80. Taine et Flaubert partagent la volonté de concilier une expression littéraire de qualité et une documentation scientifique, mais dans sa dernière œuvre Flaubert va plus loin (trop loin pour Taine) dans le traitement des maux de la société française par la bêtise.

[2] Espagne, M., "La mémoire d'Elise Krinitz", *in* L. Crips et al (dir.), *Nationalismes, féminismes, exclusions. Mélanges en l'honneur de Rita Thalmann*, Frankfurt am Main, Lang, 1994a, pp. 437-452, ici p. 441. Née en 1825 à Belgern, une petite ville au bord de l'Elbe non loin de Torgau, elle s'était installée à Paris avec ses parents adoptifs, sa mère étant morte peu après sa naissance, et avait été le dernier amour (platonique) de Heinrich Heine, qui la surnommait « la mouche ». Cf. Folkerts, M., "Wer war Heinrich Heines "Mouche"? Dichtung und Wahrheit", *Heine-Jahrbuch*, 38, 1999, pp. 133-151 ; Espagne, M., "La mémoire d'Elise Krinitz ", *Nationalismes, féminismes, exclusions. Mélanges en l'honneur de Rita Thalmann*, Frankfurt, Peter Lang, 1994b, pp. 437-452 ; Cf. aussi le roman biographique : Urbahn de Jauregui, H., *Dichterliebe. Leben und Werk von Heinrich Heines letzter Geliebter, der "Mouche"*, Mains, VAT Verlag Andre Thiele, 2009.

[3] Comme par exemple dans les *Débats*, 7 février 1869, à propos du livre de Camille Selden, *L'Esprit moderne en Allemagne*. Le livre qui l'a rendu célèbre est *Les derniers jours de Henri Heine*, Paris, Calmann-Lévy, 1884. Ses romans sont : *Daniel Vlady. Histoire d'un musicien* (1862), *L'esprit des femmes de notre temps* (1865) et *La musique en Allemagne. Mendelssohn* (1867).

[4] Baldensperger, *Goethe en France*, p. 367.

> Ces dimanches passés au boulevard du Temple, chez Flaubert, sauvent de l'ennui du dimanche. Ce sont des causeries qui sautent de sommet en sommet, remontent aux origines du paganisme, aux sources des dieux, fouillent les religions, vont des idées aux hommes, des légendes orientales au lyrisme d'Hugo, de Bouddha à Goethe.[1]

Taine joue un rôle important dans les échanges franco-allemands, parce que, pour citer Michael Werner, il « occupe à l'époque en France, comparable à Renan, mais de façon assez différente, une position particulière : celle d'un personnage-clef à partir duquel s'organise l'espace d'échange. Il fait partie d'un milieu intellectuel où s'élabore un nouveau discours sur l'Allemagne, en relation avec des projets de réforme en profondeur de la société française, de ses institutions, de son système éducatif »[2]. Michael Werner souligne aussi que pendant les années 1860, « autour de Renan et de Taine se rassemble une génération de jeunes esprits, historiens, philologues, linguistes, économistes, mais aussi représentants des sciences exactes, chimistes, physiciens, mathématiciens, etc., tous patriotes et, pour autant que l'on puisse utiliser ce terme, germanophiles, ou plus précisément ouverts sur l'Allemagne, parlant, lisant l'allemand, attentifs à son devenir qui apparaît comme une montée en puissance, surtout intellectuelle et pas encore politique »[3]. Cette curiosité contribue de toute évidence à ce que l'on se rende enfin compte dans les milieux littéraires et scientifiques français de l'importance qu'avait eu pour Goethe son activité scientifique, non pas en tant qu'activité parallèle et dérivative à son travail littéraire, mais en lien profond avec cet aspect de son œuvre[4].

---

[1] de Goncourt, E. e. J., *Journal. Mémoires de la vie littéraire. I. 1851-1865*, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 811.

[2] Werner, M., "Taine et l'Allemagne", *in* S. Michaud (dir.), *Taine au carrefour des cultures du XIXe siècle*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1996, pp. 85-95, ici p. 85 ; sur les voyages de Taine en Allemagne voir *H. Taine. Sa vie et sa correspondance*, Paris, Hachette, 1904, t. II (*Notes sur l'Allemagne*).

[3] Ibid., ici p. 88.

[4] L'intérêt pour Goethe scientifique et littéraire est également un trait de la recherche actuelle, ce qu'on peut expliquer par l'ouverture de la germanistique vers les sciences et l'histoire des sciences que j'ai évoquée plus haut. Parmi les travaux importants, on peut citer ceux d'Olaf Breidbach sur la métamorphose, dans lesquels il défend la thèse que ce concept de métamorphose de Goethe lui vient du domaine de la création esthétique, d'Ovide. Cf. : Breidbach, O., *Goethes Metamorphosenlehre*, Paderborn, Wilhelm Fink Verlag, 2006. L'idée de dynamisme chère à Goethe est aussi au centre de l'ouvrage de l'historien Hans-Peter Reill sur la nature vitalisée à la fin du XVIII^{e} siècle, dont les affinités électives, les principes vitaux, les sympathies et le « Bildungstrieb ». Cf. Reill, P. H., *Vitalizing nature in the enlightenment*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 2005. On peut également mentionner le numéro récent : *Goethe-Jahrbuch. Band 125*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2008.

Les scientistes jouent ainsi un rôle important dans l'évolution de cette réception. Je vais y revenir.

Un dernier aspect important de la réception de Goethe en France et singulièrement par Flaubert concerne comme on l'a vu ses écrits biographiques et autobiographiques, et tout particulièrement ses *Entretiens avec Eckerman*. Ces derniers sont traduits une première fois dans une version incomplète par Joseph Numa Charles en 1862 puis une seconde fois par Emile Délerot en 1863 avec une introduction de Sainte-Beuve. Flaubert les mentionne à plusieurs reprises dans sa *Correspondance* en 1870, ce qui suggère la force qu'il trouve à ce texte :

> […] Moi, je relis les *Conversations de Goethe et d'Eckermann*, le soir dans mon lit. – Et comme comique (un comique très froid), toutes les professions de foi de MM. les candidats démocratiques au conseil d'arrondissements. La platitude de ces idiots vaniteux me charme. (Flaubert à sa nièce Caroline, 15 juin 1870, *Corr.* IV, p. 194)

> Je viens de relire les *Entretiens de Goethe et d'Eckermann*. Voilà un homme, ce Goethe! Mais il avait tout, celui-là, tout pour lui. (Flaubert à George Sand, 2 juillet 1870, *Corr.* IV, p. 203)

De fait, l'ouvrage d'Eckermann a contribué d'une manière décisive à la formation du culte de Goethe en France, non seulement pour Flaubert mais aussi pour un large cercle de lecteurs[1]. Pour Sainte-Beuve la publication de ces *Entretiens* est même une « révélation »[2]. Il fait en 1862 un long compte rendu de la première traduction de Joseph Numa Charles dans *Le Constitutionnel*[3] et deux ans plus tard il donne comme on l'a vu une préface à celle d'Emile Délerot, où il évoque plus généralement ce que la France savait de Goethe de son vivant et ce que celui-ci connaissait et appréciait de la

[1] On sait que Nietzsche tenait les *Conversations avec Eckerman* pour le meilleur ouvrage allemand en prose. Cf. *Menschliches Allzumenschliches*, II, 2, § 109. Une autre contribution à la formation d'une nouvelle image de Goethe est la parution des travaux biographiques d'Alfred Hédouin et d'Alfred Mézières, Professeur honoraire de littérature étrangères à la Faculté des lettres de Paris et membre de l'Académie française, qui évoquent longuement les *Entretiens de Eckermann avec Goethe* : Hédouin, A., *Goethe, sa vie et ses œuvres, son époque et ses contemporains*, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1866 ; Mézières, A., *W. Goethe, les oeuvres expliquées par la vie. 1. 1749-1795. 2. 1795-1832*, Paris, Didier, 1872 ; cf. Wieder, *Frankreich und Goethe. Das Goethe-Bild der Franzosen*, p. 36.

[2] Baldensperger cite ici les termes du dernier secrétaire de Sainte-Beuve, Jules Troubat. Baldensperger, *Goethe en France*, p. 283.

[3] Sainte-Beuve écrit un article sur les *Entretiens* : in *Le Constitutionnel* du 6, 13 et 14 octobre 1862 publiés dans Sainte-Beuve, C.-A., *Nouveaux lundis*, Paris, Michel Lévy, 1865, t. 3, p. 264-329.

France[1]. Le germaniste Claude Roëls, éditeur lui aussi des *Conversations* en 1988, souligne que Sainte-Beuve a surtout vu dans l'écrivain allemand un excellent critique littéraire. Sainte-Beuve écrit en particulier :

> […], Goethe, le plus grand des critiques modernes et de tous les temps (car il a profité des bénéfices de son siècle), est toujours resté pour nous un étranger, un demi-inconnu, une sorte de majestueuse énigme, un Jupiter-Ammon à distance dans son sanctuaire ; et tous les efforts qu'on fait, non pour le populariser (cela ne se pourra jamais), mais pour le naturaliser parmi nous, n'ont réussi jusqu'à présent qu'à demi.[2]

Selon Sainte-Beuve, la traduction des *Entretiens d'Eckermann avec Goethe* doivent ainsi contribuer à changer cette situation. Elle n'y parvient cependant qu'à moitié. Barbey d'Aurevilly, qui ne fait pas partie du groupe des admirateurs de l'écrivain, situe carrément son adversaire Sainte-Beuve dans le groupe des « goethistes » avec Théophile Gautier[3], Baudelaire, Leconte de l'Isle et Flaubert :

> Tout ce qui a de bonnes raisons pour vouloir que l'art soit sans âme est *goethiste* de fondation. Théophile Gautier l'a été. Baudelaire, aussi. Sainte-Beuve vieillissant le devint, […] Présentement sont *goethistes*, - qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent – M. le Conte de l'Isle et M. Flaubert et tous ces petits soldats en plomb de la littérature qui se sont appelés eux-mêmes orgueilleusement *les Impassibles*.[4]

On le sait, les « goethistes » de Barbey d'Aurévilly étaient en partie aussi des « globistes », c'est-à-dire des lecteurs et contributeurs de la revue *le Globe*. Celle-ci joue en effet un rôle clef dans la découverte de l'œuvre de Goethe après Werther et la prise de conscience de son ampleur et de son importance[5] et c'est probablement de sa

---

[1] Sainte-Beuve, C.-A., "Introduction", *Conversations de Goethe pendant les dernières années de sa vie, 1822-1832, recueillies par Eckermann*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1863, pp. I-XXIV.

[2] Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, p. 265.

[3] Le « goethisme » de Théophile Gautier se voit par exemple dans sa préface en vers à *Emaux et camées* (1852), dans laquelle le je lyrique se compare au Goethe du *Divan oriental-occidental* : « Comme Goethe sur son divan/A Weimar s'isolait des choses/Et d'Hafiz effeuillait les roses,/Sans prendre part à l'ouragan /qui fouettait mes vitres fermées,/Moi, j'ai fait *Emaux et Camées*. » C'est Jean Lacoste qui cite ce poème dans : Lacoste, J., "Goethe sur le divan", *in* J. Bessière (dir.), *Savoirs et littérature. Littérature, the humanities and the social sciences*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002, pp. 13-28.

[4] Cité d'après Baldensperger, *Goethe en France*, p. 289. Voir aussi Barbey D'Aurevilly, J., *Goethe et Diderot*, Paris, E. Dentu, 1880.

[5] Cf. Bohnenkamp, A., "Rezeption der Rezeption. Goethes Entwurf einer "Weltliteratur" im Kontext seiner Zeitschrift "Über Kunst und Altertum"", *in* B. Beutler et A. Bosse (dir.), *Spuren, Signaturen, Spie-*

fréquentation que venait l'intérêt de Sainte-Beuve pour Goethe[1]. Fondée en 1824 par Pierre Leroux – qui est par ailleurs un des traducteurs des *Souffrances du jeune Werther* et des *Années d'apprentissage*[2] - et Paul-François Dubois[3], et publiée jusqu'en 1832, cette revue littéraire, philosophique et de plus en plus politique jusqu'à virer au saint-simonisme au début des années 1830, reposait à l'origine sur le projet de publier des comptes rendus littéraires, artistiques, scientifiques et politiques en provenance du monde entier. On y trouve aussi bien des comptes rendus de l'Académie des Sciences que des articles sur Milton, Cooper ou Goethe. Goethe en est lui-même un lecteur assidu entre 1827 et 1831 et il en traduit de nombreux textes et extraits pour sa propre revue *Sur l'Art et l'Antiquité* (*Über Kunst und Altertum*)[4]. C'est à travers cette collaboration qu'il crée la notion de « Weltliteratur »[5]. Pour lui, *Le Globe* montre que les nations étrangères commencent à mieux se comprendre et à mieux comprendre son œuvre. La « littérature mondiale » est ainsi une notion nécessairement dynamique. Il la décrit comme « un processus d'échange et d'entretiens et ainsi une interpénétration entre les nations qui se réalise dans des sphères différentes et qui fonctionne comme une sorte de 'libre-échange de notions/termes et de sentiments' par exemple sous forme de traduc-

---

gelungen. Zur Goethe-Rezeption In Europa, Köln, Weimar, Wien, Böhlau, 2000, pp. 187-205. Voir aussi Sebastian, B. C., *Von Weimar nach Paris. Die Goethe-Rezeption in der Zeitschrift « Le Globe »*, Köln, Böhlau, 2006 ; Helmreich, C., "La traduction des "Souffrances du jeune Werther" en France (1776-1850). Contribution à une histoire des transferts franco-allemands", *Revue Germanique Internationale*, 12, 1999, pp. 179-193.

[1] D'autres revues comme la *Revue des Deux Mondes,* la *Revue Germanique*, la *Revue contemporaine* participnt également à faire mieux connaître l'oeuvre de Goethe en France dans la seconde moitié du XIXe siècle.

[2] Cf. aussi Régnier, P., "Pierre Leroux entre le saint-simonisme et la référence allemande", *in* M. Espagne et M. Werner (dir.), *Transferts, les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIIIe-XIXe siècle)*, Paris, Editions Recherche sur les Civilisations, 1988, pp. 447-464.

[3] Cf. Goblot, J.-J., *La jeune France libérale: Le Globe et son groupe littéraire, 1824-1830*, Paris, Plon, 1995.

[4] Cf. Hamm, H., *Goethe und die Zeitschrift "Le Globe". Eine Lektüre im Zeichen der Weltliteratur*, Köln, Weimar, Böhlau, 1998. Goethe, J. W., *Ästhetische Schriften 1816-1820. Über Kunst und Altertum I-II. Sämtliche Werke, Briefe, Tagebücher und Gespräche. 20*, Frankfurt am Main, Bibliothek deutscher Klassiker, 1999a ; Idem, *Ästhetische Schriften 1821-1824. Über Kunst und Altertum III-IV. Sämtliche Werke, Briefe, Tagebücher und Gespräche. 21*, Frankfurt am Main, Bibliothek deutscher Klassiker, 1999b ; Idem, *Ästhetische Schriften 1824-1832. Über Kunst und Altertum V-VI. Sämtliche Werke, Briefe, Tagebücher und Gespräche. 22*, Frankfurt am Main, Bibliothek deutscher Klassiker, 1999c.

[5] Cf. Bohnenkamp, "Rezeption der Rezeption. Goethes Entwurf einer "Weltliteratur" im Kontext seiner Zeitschrift "Über Kunst und Altertum"" ; aussi Birus, H., "Goethes Idee der Weltliteratur. Eine historische Vergegenwärtigung", *in* M. Schmeling (dir.), *Weltliteratur heute. Konzepte und Perspektiven*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 1995, pp. 5-28.

tions, de recensions (dans des revues), des lettres et des contacts personnels »[1]. Selon Anne Bohnenkamp, c'est en particulier un article du jeune Jean-Jacques Ampère (1800-1864)[2] sur la publication des *Œuvres dramatiques de Goethe* traduites entre autres par Frédéric Albert Stapfer qui exerce une influence sur ces réflexions[3]. Certains collaborateurs du Globe étaient effectivement « spécialistes » de Goethe[4], parmi lesquels Jean-Jacques Ampère, donc, qui rend visite à Goethe à Weimar un an après la parution de ses articles[5]. Un autre rédacteur, Charles François Marie de Rémusat, traduit le théâtre de Goethe. Et Sainte-Beuve fait également partie des « globistes » avant de devenir deux décennie plus tard l'un des ardents défenseurs de Goethe.

Flaubert lui-même ne participe certes pas à cette aventure du *Globe*. Mais dans la deuxième partie du siècle, c'est sous l'influence de certains participants au journal ou de certains de leurs successeurs, comme Sainte Beuve, que se forge sa propre lecture de l'écrivain allemand. Dans une large mesure, cet héritage est cependant à ce moment-là repensé par le biais de la science.

La réception de Goethe, poète et savant

Au cœur de la réception des *Affinités électives* en France au cours de la seconde moitié du XIX^{e} siècle se trouve en effet, on l'a évoqué, une relecture de l'œuvre scientifique *et* littéraire de l'écrivain. Avant d'examiner quels ont été les ressorts de cette réception, c'est maintenant le moment de dire deux mots de la place qu'a prise la science dans la vie et l'œuvre de Goethe. Intimement liée à ses diverses activités publiques comme au versant plus personnel de sa vie, marquée par de nombreuses rencontres avec les meilleurs scientifiques de son époque, la production scientifique de l'écrivain n'a

[1] Sebastian, *Von Weimar nach Paris. Die Goethe-Rezeption in der Zeitschrift « Le Globe »*, p. 14.

[2] Ampère, J.-J., "Oeuvres dramatiques de Goethe, traduites de l'allemand, précédées d'une Notice biographique et littéraire", *Le Globe*, 29 avril, 20 mai.

[3] *Œuvres dramatiques de J. W. Goethe*, trad. de P. A. Stapfer fils, Savagnac et Margueré, Paris, 1821-1825. La *Notice biographique et littéraire* rédigée par Stapfer essaie d'expliquer l'œuvre par l'homme. Cf. Bohnenkamp, "Rezeption der Rezeption. Goethes Entwurf einer "Weltliteratur" im Kontext seiner Zeitschrift "Über Kunst und Altertum"", ici p. 195.

[4] Cf. Sebastian, *Von Weimar nach Paris. Die Goethe-Rezeption in der Zeitschrift « Le Globe »*, p. 21 sq..

[5] Goethe évoque cette rencontre avec Eckermann le 3 mai 1827.

cependant pas toujours été prise au sérieux. Elle reflète pourtant une certaine manière de faire la science au tournant du XIX[e] siècle.

Goethe a grandi dans une famille de juristes et c'est cette tradition qu'il suit d'abord en s'engageant, comme plus tard Flaubert, dans des études de droit à Leipzig et Strasbourg. Après son doctorat, il exerce le métier d'avocat pendant un certain temps à Francfort avant de suivre, en 1775 à l'âge de 26 ans, le duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar-Eisenach à la cour de Weimar en Thuringe. « Curiosité, étonnement et humilité » (*Neugier, Staunen und Ehrfurcht*) déterminent selon lui sa relation à la nature depuis sa petite enfance et le poussent à s'intéresser très tôt aux sciences[1]. Ses voyages en Suisse (1775, 1779, 1797) et surtout en Italie (1786-1788)[2], son travail dans l'administration de Weimar, en particulier à la commission des ponts et chaussées et à la gestion des finances, et ses nombreuses rencontres et relations témoignent en réalité de ses intérêts multiples. Goethe étudie ainsi la morphologie, la métamorphose des plantes et des animaux, la botanique, la zoologie, l'ostéologie, l'anatomie comparée, les couleurs et l'optique, la minéralogie, la géologie et la météorologie. L'université du duché d'Iéna, à proximité immédiate de Weimar, est à entre la fin du XVIII[e] siècle et le début du XIX[e] siècle à la fois un centre scientifique important et, avec les philosophes Johann Gottlieb Fichte et Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, le centre de l'idéalisme allemand. Elle constitue pour Goethe non seulement une source d'occupations dans le cadre de ses activités politiques – il a la responsabilité des établissements d'enseignement et de recherche du duché[3] -, mais surtout un lieu d'échange avec les scientifiques de son temps. D'un côté, c'est dans ce cadre qu'il découvre l'os intermaxillaire (1784). De l'autre, il influence la politique de l'université en y faisant venir par exemple le botaniste Georg Karl Batsch (1761-1802) ou le chimiste Johann Friedrich August Göttling (1753-1809), sur lesquels je reviendrai plus loin, et, bien sûr, Friedrich Schiller, qu'il

[1] Kuhn, D., "Über den Grund von Goethes Beschäftigung mit der Natur und ihrer wissenschaftlichen Erkenntnis", *Jahrbuch der deutschen Schillergesellschaft*, 15, 1971, pp. 157-173, ici p. 161.

[2] Goethe, J. W., *Voyage en Italie*, Genève-Paris, Slatkine Reprints, 1990 ; Idem, *Voyage en Italie*, Paris, Bartillat, 2003b.

[3] Le théâtre de Weimar est également de son ressort : il le dirige, y fait représenter des pièces qu'il a traduites et y joue lui-même.

fait nommer à la chaire d'histoire. Dans tous les domaines du savoir, Goethe échange ainsi jusqu'à sa mort avec les spécialistes de son époque[1].

On ne peut dresser ici un catalogue de l'ensemble des recherches de Goethe. Les éditions critiques de son œuvre donnent une liste de ses écrits scientifiques (*Schriften zur Naturwissenschaft)* ainsi qu'une « biographie scientifique » indiquant les cours qu'il a suivis, ses lectures et ses travaux et le lecteur francophone trouvera une chronologie chez Jean Lacoste[2]. Ce dernier s'est également posé la question de savoir comment le poète est devenu un savant. Il a essayé de décrire ce qu'il appelle le « paradigme de Goethe » et qu'il qualifie de « pragmatisme ». Il résume de la manière suivante :

> […] la préoccupation pratique, qui le rapproche – malgré tout – des positivistes, mais *aussi* la dimension « existentielle », qui intègre la biographie et l'histoire du sujet connaissant ; une visée rationnelle, rationaliste, systématique et encyclopédique, amis *aussi* le sens des métamorphoses et des transitions ; la méfiance envers les spéculations métaphysiques, mais *aussi* la reconnaissance de la nécessité des hypothèses « falsifiables ». Avec, bien sûr, cette différence, cette lacune, ce défaut, cette originalité fatale ou poétique, que Goethe refuse essentiellement la mesure, les mathématiques, l'emploi du nombre et du quantitatif dans l'expérience, dans les « essais », se rendant ainsi en fait, malgré tout, aveugle, comme l'aurait noté Kant.[3]

C'est l'édition des *Œuvres complètes* de Goethe en dix volumes sous la direction de Jacques Porchat chez Hachette entre 1860 et 1870, qui est l'occasion de la publication en un volume supplémentaire des *Œuvres scientifiques* traduites et commentées par Ernest Faivre[4], qui marque une rupture et commence à faire prendre conscience aux lecteurs français de l'importance du travail scientifique de Goethe. Professeur de botanique à la Faculté des sciences de Lyon, Ernest Faivre (1827-1874) joue un rôle-clef dans ce transfert d'idées. Il défend en particulier Goethe contre « le préjugé dont [il] a cruellement souffert » de ne pas être pris au sérieux par les scientifiques à cause de son travail littéraire. Faivre rassemble dans ce tome un certain nombre d'articles scientifiques, qu'il fait précéder d'une biographique scientifique de l'écrivain et suivre de deux

[1] Cf. Breidbach, O. et P. Ziche (dir.), *Naturwissenschaften um 1800. Wissenschaftskultur in Jena-Weimar*, Weimar, 2001.

[2] Cf. Lacoste, J., *Goethe. Science et philosophie*, Paris, P.U.F., 1997, pp. 229-231.

[3] Cf. Lacoste, J., *Goethe, la nostalgie de la lumière*, Belin, 2007, pp. 148-149.

[4] Goethe, J. W. et E. Faivre, *Oeuvres scientifiques de Goethe*, Paris, L. Hachette et Cie, 1862.

essais sur « La science dans les écrits littéraires et esthétiques de Goethe »[1] et sur les « Doctrines de Goethe en histoire naturelle ». Il est intéressant de constater qu'il se montre dans la troisième partie très bon connaisseur des textes littéraires de Goethe. Pour Baldensperger, Faivre prend le soin de rechercher « en quoi Goethe poète et romancier avait été tributaire de Goethe naturaliste, il faisait enfin le pont, si l'on peut dire, entre deux ordres d'activité dont on connaissait la concomitance et le parallélisme, mais dont on ne faisait guère que soupçonner la profonde et inséparable connexion »[2]. Faivre consacre en particulier un chapitre à « la science dans les romans de Goethe ». Il évoque les points suivants :

> Faust. Critique de la fausse science ; allusions à la théorie des couleurs, à la lutte des Plutoniens et des Neptuniens. Wilhe[l]m Meister.
> Montan et la minéralogie, Wilhe[l]m et les études sur l'anatomie plastique,
> Makarie et le surnaturel dans la science ; caractère du vrai savoir.
> Les affinités électives. Comment les lois de la chimie ont inspiré ce roman.
> La nature vivante et les galeries d'histoire naturelle. Pensées d'Ottilie.[3]

Comme on peut le constater, cette partie sur le « roman » commence avec la pièce de théâtre qu'est *Faust*. On peut reprocher à Faivre cette imprécision sur les genres, mais celle-ci est plutôt productive et va dans le sens de Goethe de son insistance sur la perméabilité des formes littéraires. Ce qui semble impressionner Faivre c'est que « La science fait tout à tour l'ornement, l'intérêt, le fond même de chaque roman de Goethe »[4]. La citation suivante est également significative, parce qu'elle donne un petit résumé de *Faust* et des romans de Goethe en mettant en avant leur portée scientifique :

> *Werther* est un tableau des harmonies du monde physique et de l'âme ; *Faust*, une étude philosophique sur les savants et sur la science ; *Wilhe[l]m Meister* une peinture des résultats pratiques de l'observation ; le roman des *Affinités électives*, une application bizarre de lois du monde physique aux phénomènes du monde moral.[5]

[1] Parus précédemment sous forme d'articles dans la *Revue contemporaine*.

[2] Baldensperger, *Goethe en France*, p. 205.

[3] Goethe et Faivre, *Oeuvres scientifiques de Goethe*, p. 443.

[4] Ibid., p. 323.

[5] Ibid., p. 306.

Faivre trouve les *Affinités* « bizarre », mais il souligne à juste titre que l'époque de la composition de ce roman était « dans la vie de Goethe une période d'extrême activité scientifique. En ces années, le poète étudiait avec passion la physique, la chimie et la minéralogie ; il était en correspondance avec Seebek et Doebereiner, il élaborait activement son *Traité des couleurs*. Dominé par ces influences, Goethe eut l'idée de demander à la chimie le sujet d'un roman, et il écrivit les *Affinités électives*. »[1] C'est effectivement parallèlement à son roman que Goethe travaille à son *Traité des couleurs* (*Die Farbenlehre*), qui paraît en mai 1810 après plusieurs décennies de recherches sur l'optique et la lumière. Goethe continuera du reste ces recherches jusqu'à la fin de sa vie[2] : en 1832, année de sa mort, il réfléchit encore sur les couleurs de l'arc-en-ciel. Le traité de 1816 est composé de trois parties : une « partie didactique »[3], une « partie polémique », dans laquelle Goethe s'élève contre la théorie des couleurs de Newton, et une « partie historique », les *Matériaux pour l'histoire de la théorie des couleurs*, dans laquelle il développe une histoire des sciences de Pythagore au XVIII[e] siècle[4]. L'opposition de Goethe à Newton date de 1790, lorsque dans ses *Contributions à l'optique* (*Beiträge zur Optik*) il manifeste son désaccord face à la théorie des prismes du savant anglais. Alors que ce dernier voit dans les couleurs l'effet d'un éclatement de la lumière blanche par un phénomène de réfraction ou d'analyse, pour Goethe c'est un jeu entre ombre et lumière qui en est à l'origine : comme l'écrit Lacoste, « la théorie faussement expérimentale du savant anglais fait violence à la lumière et nie l'existence de l'ombre. »[5] Dans sa préface à la traduction des *Matériaux*, Eliane Escoubas résume le refus de Goethe en soulignant qu'il « fonde une théorie de la perception des couleurs et non pas une 'physique' des couleurs » et que « deux conceptions du 'monde' s'opposent ici : là où Newton voit des 'rayons', Goethe voit des 'images'. »[6] A la théo-

[1] Ibid., p. 335.

[2] Manfred Wenzel souligne que le travail sur les couleurs est comme le Faust et le Wilhelm Meister un travail de plusieurs décennies. Cf. Wenzel, M., "Goethes Farbenlehre als universale Weltschau", *Goethe-Jahrbuch 2007*, 124, 2007, pp. 115-125, ici p. 115.

[3] Cf. Goethe, J. W., *Traité des couleurs*, Paris, Editions Triades, 2000 [1973].

[4] Goethe, J. W., *Matériaux pour l'histoire de la théorie des couleurs*, Presses universitaires du Mirail, 2003a.

[5] Lacoste, *Goethe, la nostalgie de la lumière*, p. 177.

[6] Escoubas, E., "Préface", *J.W. Goethe, Matériaux pour l'histoire de la théorie des couleurs*, Presses Universitaires du Mirail, 2003, ici p. 13 et 20.

rie objective de la représentation du premier, le second oppose une conception de la vision fondée sur la centralité du sujet et de la subjectivité.

Il a fallu attendre la deuxième partie du XX^e^ siècle pour que le *Traité* soit traduit en français dans son intégralité. La première partie « didactique » ne paraît en France qu'en 1973[1]. Jacques le Rider explique ce délai par l'autorité en France de l'école newtonienne[2]. Quoi qu'il en soit, à ce jour tous les écrits scientifiques de Goethe ne sont pas encore traduits et il y a dix ans encore Jean Lacoste parlait d'une « misère de l'édition moderne des œuvres de Goethe en France » - contre laquelle il réagit avec son *Goethe. Science et philosophie*[3].

Un autre aspect de la réception de Goethe scientifique en France concerne la controverse entre Cuvier et Saint-Hilaire. Après avoir lu les *Principes de philosophie zoologique* de Geoffroy Saint-Hilaire, Goethe s'engage en effet dans une tentative d'expliquer aux lecteurs allemands la célèbre querelle l'opposant à Cuvier, qui intéresse aussi de près ses propres recherches en morphologie et anatomie comparée[4]. On le sait, le nœud de la dispute concerne la question de l'évolution des espèces, mais elle touche aussi au thème de l'encyclopédie, en ce qu'elle met en question une classification – la classification naturelle des êtres vivants de Cuvier -, une certaine nomenclature et surtout l'unité de la composition organique : peut-on concevoir une unité embrassant tous les êtres ou bien faut-il penser comme Cuvier l'organisme « dans sa réalité individuelle, l'espèce dans sa singularité et dans son originalité »[5]. Goethe prend le parti de Geoffroy Saint-Hilaire dans une série de textes qui sont traduits très rapidement en français. En 1829 et 1831 paraissent ainsi en France la *Métamorphose des plantes*[6] et en 1832, dans la *Revue encyclopédique*, les *Dernières pages de Goethe expliquant à l'Allemagne les sujets de philosophie naturelle controversés au sein de l'Académie des sciences de Paris*. Sa proximité avec le savant français ressort aussi très bien des *Entretiens avec Ec-*

[1] Goethe, *Traité des couleurs* ; pour la « partie historique » : Goethe, *Matériaux pour l'histoire de la théorie des couleurs*.

[2] Le Rider, J., "La non-réception française de la "Théorie des couleurs" de Goethe", *Revue Germanique Internationale*, 13, 2000, pp. 169-186, ici p. 181.

[3] Lacoste, *Goethe. Science et philosophie.*

[4] Ibid., p. 68 sq.

[5] Ibid., p. 74.

[6] *Essai sur la Métamorphose des plantes, traduit par Frédéric de Gingins-Lassaraz*, Paris, 1829 ; *Essai sur la Métamorphose des plantes, traduit par F. Soret, et suivi de notes historiques*, Stuttgart, 1831.

kermann. Geoffroy Saint-Hilaire réagit à la recension de Goethe en 1831 par une appréciation de ses écrits scientifiques dans les *Annales des Sciences naturelles*. La deuxième partie de la recension de Goethe paraîtra seulement après sa mort en 1832. Elle est ensuite publiée en 1837 dans les *Œuvres d'histoire naturelle*[1]. Cette traduction constitue pour Ernest Faivre une référence incontournable.

Une autre allusion aux travaux naturalistes de Goethe en France est par ailleurs une entrée à son nom dans le *Dictionnaire des Sciences naturelles* en 1845 dans le volume consacré à la *Biographie des plus célèbres naturalistes*. A partir de la deuxième moitié du XIX[e] siècle, plusieurs scientifiques se mettent à suggérer que les travaux de Goethe sur la métamorphose et sa théorie de l'unité de composition organique des végétaux annoncent les théories évolutionnistes. On peut citer le physiologiste et physicien allemand Herman von Helmholtz (1821-1894)[2] et le physiologiste Emil Du Bois-Reymond (1818-1896) avec son célèbre discours polémique de 1882 intitulé *Goethe und kein Ende* qui pose la question de savoir ce qu'il y a de goethéen chez Darwin. Jugeant l'œuvre de Goethe incompatible avec la théorie de l'évolution, il prend comme point de départ de son analyse la représentation que Goethe donne du scientifique – et de la science allemande – dans le personnage de Faust et critique le rejet de l'expérience physique et de son traitement mathématique par Goethe. Ce dernier aurait ainsi pris « une mauvaise direction » dans ses recherches, sous l'influence néfaste de la philosophie de la nature (*Naturphilosophie*)[3]. Ces discussions sur la question de savoir si les théories scientifiques de Goethe sont vraies ou fausses, dépassées ou encore actuelles, ne sont pas closes aujourd'hui.

Au-delà de son retentissement immédiat, cette querelle est un bel exemple d'une controverse dont Flaubert fait son miel. Il évoque le thème de l'évolution dans *Bouvard*

[1] *Œuvres d'histoire naturelle comprenant divers mémoires d'anatomie comparée, de botanique et de géologie, traduits et annotés par C.-F. Martins. Avec un atlas contenant les planches originales de l'auteur, et enrichi de trois dessins et d'un texte explicatif sur la métamorphose des plantes par P.-J.-F. Turpin*, Paris, 1837.

[2] von Helmholtz, H., "Über Goethes naturwissenschaftliche Arbeiten (1853)", *Vorträge und Reden*, Braunschweig, Vieweg, 1896, pp. 23-45.

[3] Cf. Du Bois-Reymond, E., "Goethe und kein Ende", 1882; aussi Charpa, U., "Emil Du Bois-Reymonds "Goethe und kein Ende". Analyse einer Ablehnung", *in* L. Danneberg et al. (dir.), *Wissen in Literatur im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Max Niemeyer, 2002, pp. 220-239 ; Veit-Brause, I., "Scientists and the cultural politics of academic disciplines in late 19th century Germany: Emil Du Bois-Reymond and the controversy over the role of the cultural sciences", *History of the Human Sciences*, 14.4, 2001, pp. 31-56 ; Wenzel, M., "Goethe und Darwin. Der Streit um Goethes Stellung zum Darwinismus in der Rezeptionsgeschichte der morphologischen Schriften", *Goethe Jahrbuch*, 100, 1983, pp. 145-158.

et Pécuchet dans son chapitre sur la géologie (chapitre III)[1]. Dans une lettre à Guy de Maupassant sur sa conception des deux personnages, il écrit que « Bouvard et Pécuchet sont imbus du système de Cuvier » (le 5 novembre 1877, *Corr.* V, p. 318). Dans le roman même, les deux personnages finissent en réalité par s'éloigner des théories de ce dernier pour rejoindre comme Goethe celles de Saint Hilaire :

> Cuvier jusqu'à présent leur avait apparu dans l'éclat d'une auréole, au sommet d'une science indiscutable. Elle était sapée. La Création n'avait plus la même discipline ; et leur respect pour ce grand homme diminua.
> Par des biographies et des extraits, ils apprirent quelque chose des doctrines de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire.
> Tout cela contrariait les idées reçues, l'autorité de l'Eglise.
> Bouvard en éprouva comme l'allègement d'un joug brisé. (*BP*, p. 154)

Un autre aspect de l'analyse de Faivre concerne le différend entre sciences de la nature et sciences humaines. Il déplore qu' « aujourd'hui, la science veut marcher seule, et prétend se suffire à elle-même ; elle s'isole, elle s'entoure de termes inaccessibles, et, fière de ses applications, s'étonne qu'on lui propose un traité avec la poésie et les arts ; elle a tort. […] Cette science, qui s'isole ainsi du mouvement poétique, philosophique et moral, qui développe sans contrepoids le côté matériel de notre nature, est pleine de périls pour l'avenir. »[2] Ce passage renvoie à la présentation que j'ai faite du thème des « deux cultures » dans le premier chapitre. Goethe est ici une référence pour avoir réalisé un pont entre la science et les arts.

Ces analyses peuvent aussi être rapprochées de celles du médecin et anthropologue Rudolf Virchow (1821-1902), qui rédige deux ans avant Faivre un cours à l'occasion d'un projet de monument en l'honneur de Goethe, sur lequel je veux dire deux mots. Le comité à l'origine de cette initiative avait souhaité mieux faire comprendre au public la complexité du grand homme. Le cours devait être délivré le 10 novembre, jour de l'anniversaire de Schiller, ce qui explique son titre «*Goethe als Naturforscher in besonderer Beziehung auf Schiller* » (1861)[3]. Dans son cours, Virchow retrace la vie de Goethe et de Schiller et cherche à répondre à une question « psycholo-

[1] Cf. Dord-Crouslé, "Le darwinisme de Flaubert".

[2] Goethe et Faivre, *Oeuvres scientifiques de Goethe*, pp. 349-350.

[3] Virchow, R., *Göthe als Naturforscher und in besonderer Beziehung auf Schiller. Eine Rede nebst Erläuterungen*, Berlin, Verlag von August Hirschwald, 1861.

gique » qu'il formule dans sa préface à la publication : « Comment le poète est-il devenu naturaliste ? Comment a-t-il pu gagner l'amitié fidèle de celui qui a quitté les sciences de la nature pour devenir poète ? »[1] Il essaie d'expliquer comment Goethe en est venu à l'étude de la nature en soulignant l'importance de ses voyages en Suisse et en Italie, et il montre que c'est grâce à son étude sur la métamorphose des plantes qu'il rencontre Schiller. Comme Faivre Virchow ne met pas en question la validité des travaux scientifiques de Goethe. Pour l'un et l'autre c'est l'observation qui apparaît comme la qualité première du scientifique et de l'écrivain : Goethe écrivain peut réellement se réclamer de la science par sa manière d'observer. Le portrait que Virchow fait de Goethe en fin « observateur » s'appuie en particulier sur un passage des conversations de Goethe et Eckermann le 18 janvier 1827 (1ère partie) dans lequel l'écrivain décrit sa manière de « voir » :

> Je n'ai jamais considéré la nature en vue de l'intérêt poétique. Mais autrefois j'ai dessiné des paysages, plus tard je me suis livré à l'étude des sciences naturelles; de cette façon, j'ai été poussé à observer avec une minutieuse précision les phénomènes naturels. Ainsi j'appris peu à peu à connaître la nature dans ses moindres détails, si bien que, lorsque j'ai besoin de la représenter comme poète, je l'ai à ma disposition et il est rare que je pèche contre la vérité.[2]

Pour Faivre, Goethe se situe dans une certaine tradition d'auteurs qui « unissaient aux qualités qui font l'observateur, la puissance de sentir qui fait les artistes et les poëtes »[3]. Il cite en particulier Albrecht von Haller (1708-1777), le Comte de Buffon (1707-1788) et le père de la taxinomie moderne Carl von Linné (1707-1778). Rousseau fait également partie de « la grande famille des poëtes observateurs de la nature »[4] et si Goethe forme « la transition entre les naturalistes poëtes du siècle dernier et ceux de

[1] « Wie ward der Dichter Naturforscher ? Wie gewann er gerade den Mann als allernächsten Freund, der die Naturforschung verlassen hatte, um ein Dichter zu werden ? » Ibid., p. IV.

[2] Goethe, J. W., *Conversations de Goethe avec Eckermann*, Paris, Gallimard, 1988a, p. 195. « „Ich habe", sagt er, „niemals die Natur poetischer Zwecke wegen betrachtet. Aber weil mein früheres Landschaftszeichnen und dann mein späteres Naturforschen mich zu einem beständigen genauen Ansehen der natürlichen Gegenstände trieb, so habe ich die Natur bis in ihre kleinsten Details nach und nach auswendig gelernt, dergestalt, dass, wenn ich als Poet etwas brauche, es mir zu Gebote steht und ich nicht leicht gegen die Wahrheit fehle." »

[3] Goethe et Faivre, *Oeuvres scientifiques de Goethe*, p. 304.

[4] Ibid., p. 305.

l'école moderne », c'est Alexander von Humboldt qui « a été, de nos jours, le plus illustre représentant » de cette dernière[1].

Contemporain de Faivre[2], Flaubert s'intéresse également à ces « poètes observateurs de la nature ». Buffon a droit à une entrée dans le *Dictionnaire des idées reçues* : « Mettait des manchettes pour écrire » (*DIR*, p. 55), qui souligne l'importance dans l'imagerie attaché à cette figure de l'écriture voire de l'élégance à l'écriture – qui contraste avec le « gueuloir » de Flaubert[3]. Flaubert mentionne aussi dans sa *Correspondance* le *Discours sur le style* que Buffon fait à l'Académie en 1753, dont le contenu reflète fidèlement le titre[4]. Dans une lettre à George Sand du 6 février 1876, Flaubert évoque son admiration pour le naturaliste français en évoquant son propre style :

> Car vous avez beau me prêcher, je ne peux pas avoir un autre tempérament que le mien. Ni une autre esthétique que celle qui en est la conséquence. Vous m'accusez de ne pas me laisser aller « à la nature ». Eh bien, et cette discipline ? cette Vertu ? qu'en ferons-nous ? J'admire M. de Buffon mettant des manchettes pour écrire. Ce luxe est un symbole. – Enfin, je tâche naïvement d'être le plus *compréhensif* possible. Que peut-on exiger de plus ? (*Corr.* V, p. 11)

Le style et l'observation sont ainsi deux éléments par le biais desquels se joignent écriture scientifique et écriture littéraire. A cela s'ajoute une recherche d'exactitude et d'objectivité : Goethe comme Flaubert attribuent au faire littéraire des normes épistémologiques. Lorraine Daston a montré que les idéaux et pratiques de « l'objectivité » s'imposent dans les sciences de la nature au milieu du XIX^{e} siècle[5]. Les idées de style, d'observation et de recherche d'exactitude, voire celle d'une recherche d'un imaginaire exacte à côté des sciences exactes, se retrouvent aussi bien chez Goethe que chez Flaubert. Examinons maintenant comment un pont peut-être jeté entre ces deux auteurs autour de ces notions-clés du XIX^{e} siècle.

---

[1] Ibid., p. 306.

[2] Faivre n'est mentionné ni dans la *Correspondance*, ni dans les lectures pour *Bouvard et Pécuchet* et le *Sottisier*.

[3] Sur Flaubert et Buffon voir aussi : Lalonde, "Bouvard, Buffon, la Bible: science et fiction cosmogoniques".

[4] *Discours sur le style*, discours prononcé à l'Académie française le jour de sa réception, le 25 août 1753 ; Buffon, G.-L. L., *Oeuvres*, Paris, Gallimard, 2007.

[5] Cf. Daston, "Die Kultur der wissenschaftlichen Objektivität", ici p. 151 sq.

Esthétiques de l'impersonnalité romanesque et styles objectifs

> Flaubert, par le travail du style, est le dernier écrivain classique, mais parce que ce travail est démesuré, vertigineux, névrotique, il gêne les esprits classiques […]. C'est par là qu'il devient le premier écrivain de la modernité : parce qu'il accède à la folie. Une folie qui n'est pas de la représentation, de l'imitation, du réalisme, mais une folie de l'écriture, une folie du langage. (Roland Barthes, *La crise de la vérité*)[1]

Barbey d'Aurevilly donne une réponse à la question soulevée au début de ce chapitre, à savoir ce qu'il y a de flaubertien chez Goethe : ce sont le style et surtout l'impassibilité qui vont jusqu'à causer de l'ennui et de la froideur chez celui qui n'aime pas cette manière d'écrire. On l'a vu à propos de l'héritage de Goethe chez Flaubert, les chercheurs comme Degoumois ou plus tard Giersberg insistent à juste titre sur l'importance que donnaient les deux auteurs à l'écriture et au style, et plus généralement sur la proximité de leurs conceptions et principes esthétiques. Ildiko Lörinszky va jusqu'à dire que « Goethe sera la référence principale de Flaubert pour le travail conceptuel qui précède l'écriture au sens propre du terme »[2]. Dans deux articles consacrés à la relation entre Flaubert et Goethe, Norbert Christian Wolf a examiné de près les choix esthétiques de Goethe et de Flaubert en les rapportant à leur position dans le champ littéraire de leur époque, position qu'il décrit en termes sociologiques comme celle d'une « avant-garde arrivée »[3]. Sa thèse est que si Flaubert développe un programme esthé-

[1] Barthes, "La crise de la vérité".

[2] Lörinszky, I., "Flaubert: les problèmes de l'héritage", *Revue d'Etudes Françaises*, n° 8, 2003, pp. 67-73, ici p. 70.

[3] Cf. Wolf, "Ästhetische Objektivität" ; Idem, "Der kalte Blick". Même si Flaubert n'a pas écrit comme Goethe de texte programmatique sur le style, l'analyse de la *Correspondance* permet à Wolf de constater des analogies surprenantes chez les deux auteurs. Les textes de Goethe qu'il utilise pour les mettre en rapport avec la correspondance de Flaubert sont entre autres : *Simple imitation de la nature, manière, style* (*Einfache Nachahmung der Natur, Manier, Styl*) et *L'Essai sur la peinture de Diderot* (*Diderots Versuch über die Malerei*). Wolf compare également les procédés narratifs mis en œuvre dans *Les Affinités électives* et *Madame Bovary*. Il montre que le concept de style de Flaubert repose comme chez Goethe « sur une représentation qui se caractérise par la plus grande objectivité, nécessité, généralité et transtemporalité » (« auf die größtmögliche darstellerische Objektivität, Notwendigkeit, Allgemeinheit und Überzeitlichkeit »). Pour Wolf et en reprenant la théorie de Bourdieu, la référence à Goethe aurait une fonction

tique qui imprègnera toute l'histoire littéraire de la modernité, celui-ci est déjà présent dans la théorie du style de Goethe, et ce en dépit même du fait que la conception positiviste et scientiste de la science qui marque la réflexion de l'écrivain français se distingue clairement de la vision globale des sciences du poète allemand, qui doit encore beaucoup aux Lumières[1]. Wolf souligne en particulier que Flaubert fait référence à Goethe pour développer ses propres positions et principes poétologiques, qu'il résume de la manière suivante : « le postulat d'une réflexion conceptuelle (*konzeptionelle Reflektiertheit*), le travail continu sur le style, l'autonomie esthétique et l'objectivité et comme corollaire un refus de tout émotivité sentimentale et toute forme d'art allégorique. »[2]

Au cœur de la conception du style des deux auteurs se trouve donc l'impassibilité. Comment définir celle-ci ? On décrit un narrateur comme « impassible » quand il ne juge pas ses personnages ; il ne cherche pas à tout expliquer, ne veut pas donner de leçon au lecteur et n'attribue pas à la littérature une fonction didactique. Comment l'auteur parvient-il à cet effet ? Les principaux outils stylistiques sont l'effacement de la position du narrateur omniscient, la multiplication des points de vue – par le recours aux dialogues notamment -, l'emploi du style indirect libre ou du discours direct libre[3]. L'auteur brouille ainsi les instances d'énonciation, conduisant à une

---

stratégique. Goethe serait pour lui une instance légitimiste dans les querelles au sein du champ dans lequel Flaubert se positionne contre l'art bourgeois, l'art social ou le romantisme. Cf. Bourdieu, P., *Les règles de l´art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1998 [1992].

[1] Wolf, "Ästhetische Objektivität".

[2] Ibid., ici p. 158.

[3] Je me réfère ici au travail Marie-Thérèse Mathet qui distingue six types de discours: discours direct (DD), discours indirect (DI), style indirect libre (SIL), la citation (guillemets et italique), récit de discours (discours narrativisé ou raconté d´après Genette), discours direct libre (DDL); cf.: Mathet, M.-T., *Le dialogue romanesque chez Flaubert*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1988, p 33. Elle définit le discours direct libre de la manière suivante: « absence de verbe introducteur et d´incise; absence de guillemets et de tiret. Ce mode semble donc apparenté au DD par sa structure de surface; mais l´absence totale d´indice de locution l´apparente en réalité au style indirect libre. Apparemment il se présente donc comme un DD non explicitement désigné comme tel. » Mathet, *Le dialogue romanesque chez Flaubert*, p. 40. Genette donne cette définition du style (ou discours) indirect libre : « Dans le discours indirect libre, le narrateur assume le discours du personnage, ou si l´on préfère le personnage parle par la voix du narrateur, et les deux instances sont alors confondues ; la différence essentielle par rapport au discours direct est l´absence de verbe déclaratif, qui peut entraîner (sauf indications données par le contexte) une double confusion : entre discours prononcé et discours intérieur et entre discours du personnage (prononcé ou intérieur) et celui du narrateur ; « [...] et l´on sait l´extraordinaire parti que Flaubert a tiré de cette ambiguïté, qui lui permet de faire parler à son propre discours, sans tout à fait le compromettre ni tout à fait l´innocenter, cet idiome à la fois écoeurant et fascinant qu´est le langage de l´autre. » Genette, G., *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 192.

incertitude presque permanente sur la signification des événements ou des propos rapportés. Si on considère en général Flaubert comme le premier à recourir à ce style qu'avec *Mme Bovary* il porte d'emblée à un sommet, comme l'a montré Roy Pascal d'autres auteurs y ont recours avant lui – Goethe donc, mais aussi Jane Austen et Georg Büchner[1]. On peut donner un exemple emprunté à *Bouvard et Pécuchet*. Dans le premier chapitre de l'ouvrage, le désir des deux personnages de se vouer enfin aux sciences est décrit au moyen de l'idée (reçue) suivante :

> Ensuite ils glorifièrent les avantages des sciences: que de choses à connaître! Que de recherches – si on avait le temps! Hélas, le gagne-pain l´absorbait; et ils levèrent les bras d'étonnement, ils faillirent s´embrasser par dessus la table en découvrant qu'ils étaient tous les deux copistes [...] (*BP*, p. 55)

Le *discours indirect* (« Ensuite ils glorifièrent les avantages des sciences ») est suivi de deux répliques en *discours direct libre* (« que de choses à connaître! Que de recherches – si on avait le temps! »), puis d'une troisième au *style indirect libre* (« Hélas, le gagne-pain l'absorbait ») avant que reprenne le récit, séparé seulement par un point-virgule. Le *discours direct libre* est ainsi une sorte de signal qui marque la citation d'une idée reçue. En raison de l'utilisation du présent, on pourrait même penser à une entrée au terme « science » du *Dictionnaire des idées reçues*[2]. Dans l'exemple suivant extrait du chapitre X du roman, il est également difficile de repérer qui parle. Pécuchet essaie d'inculquer les points cardinaux à son élève Victor :

> Par une nuit de janvier, Pécuchet l'emmena en rase campagne. Tout en marchant, il préconisait l'astronomie ; les navigateurs l'utilisent dans leurs voyages ; Christophe Colomb sans elle n'eût pas fait sa découverte. Nous devons de la reconnaissance à Copernic, Galilée, Newton.
> Il gelait très fort et sur le bleu noir du ciel, une infinité de lumières scintillaient. (*BP*, p. 380)

Dans ce court passage, le sujet de l'énonciation passe sans guillemets c'est-à-dire sans indication grammaticale et par le seul changement du temps, du narrateur au personnage et/ou à l'idée reçue pour finalement revenir au narrateur. Ce jeu avec les

[1] Pascal, R., *The dual voice. Free indirect speech and its functioning in the nineteenth-century European novel*, Manchester, Manchester University Press, 1977, pour l'histoire de l'impassibilité voir aussi Frank, A. P. et U. Molk (dir.), *Frühe Formen mehrperspektivischen Erzählens von der Edda bis Flaubert. Ein Problemaufriss*, Berlin, E. Schmidt, 1991.

[2] Julia Encke a montré la proximité entre le *Dictionnaire des idées reçues* et le roman in: Encke, *Kopierwerke: bürgerliche Zitierkultur in den späten Romanen Fontanes und Flauberts*, p. 80.

voix narratives est un jeu avec la vérité et l'autorité. Il implique l'idée, l'idée reçue, l'opinion et le savoir. Cela permet aussi l'expression d'une relativité des points de vue et de la vérité. Flaubert se plaît à jouer ce jeu avec le discours « neutre » dont il se moque dans le *Dictionnaire des idées reçues*. Pour Yvan Leclerc, Flaubert « invente l'impersonnalité et la technique narrative du style indirect libre, comme une sorte d'alibi pénal […], comme une preuve d'innocence par l'anonymat et par le transfert de responsabilité du texte, non au personnage mais à la langue elle-même, à la matière sociale du langage, flottant dans un discours nébuleux sans personne pour le tenir. »[1]

Cette stratégie narrative, ce jeu entre le récit d'événements et le récit de paroles permet d'installer l'ironie. Rainer Warning parle d'une affinité entre discours ironique et narrateur non fiable (*unzuverlässiger Erzähler*) ou narration impersonnelle. Le narrateur cesse d'être un « centre d'orientation » (*Orientierungszentrum*) de sorte que « ce qui reste est une instance narrative impersonnelle qui ne s'articule à la surface du texte que par des actes de négation ironique »[2].

Dans les *Affinités électives*, le lecteur a affaire au début et à la fin du roman à un narrateur omniscient qui s'adresse à lui à l'aide d'un « nous » inclusif. Il marque ainsi d'emblée sa distance par rapport aux personnages, mettant par là l'accent sur leur construction et sur le côté expérimental du roman :

> Edouard – c'est ainsi que nous appellerons un riche baron dans la pleine force de l'âge – Edouard avait passé l'heure la plus belle d'un après-midi d'avril dans sa pépinière pour enter sur de jeunes plants des greffes qu'il avait reçues récemment. (*AE*, p. 39)[3]

[1] Leclerc, Y., *Crimes écrits, la littérature en procès*, Paris, Plon, 1991, p. 200.

[2] Warning, R., "Der ironische Schein: Flaubert und die "Ordnung der Diskurse"", *in* E. Lämmert (dir.), *Erzählforschung*, Stuttgart, 1982a, pp. 290-319, ici p. 296. Cf. aussi Warning, R., "Le discours ironique et son lecteur: l'exemple de Flaubert", *in* L. Dällenbach et J. Ricardou (dir.), *Problèmes actuels de la lecture*, Paris, Claucier-Guénaud, 1982b ; Bart, B. F., "Le style indirect libre chez Flaubert: Madame Bovary et les richesses de l'indéterminé", *in* F. Lecercle et S. Messina (dir.), *Flaubert, l'Autre. Pour Jean Bruneau*, Lyon, 1989, pp. 138-144 et surtout Booth, W. C., *A Rhetoric of irony*, Chicago et London, University of Chicago press, 1974.

[3] « Eduard – so nennen wir einen reichen Baron im besten Mannesalter – Eduard hatte in seiner Baumschule die schönste Stunde eines Aprilnachmittags zugebracht, um frisch erhaltene Pfropfreiser auf junge Stämme zu bringen. » (*WV*, p. 271)

Seulement, et pour le dire avec Roy Pascal, le narrateur « joue un double jeu »[1]. Il est parfois extérieur au récit, conduisant selon les catégories de Gérard Genette à un récit hétérodiégétique avec focalisation zéro[2] ; il adopte d'autres fois la perspective des personnages, à travers le recours à une focalisation interne où il ne dit que ce que sait tel personnage ; tandis que dans d'autres passages enfin il semble approuver ou désapprouver des événements. L'incertitude est d'autant plus sensible que Goethe ne marque pas les discours directs par des guillemets : le récit du narrateur passe donc directement – sans marquage – aux discours des personnages. Notons que ce choix important de l'auteur n'est pas respecté dans les traductions françaises de J.-F. Angelloz (GF Flammarion, 1992)[3] et Pierre du Colombier (Pléiade), comme dans celle toute récente de Jean-Jacques Pollet (GF Flammarion, 2009)[4], les traducteurs et/ou les maisons d'édition ayant réintroduit les guillemets du discours direct.

Prenons l'exemple de la mort d'Ottilie. Le narrateur présente sans prendre position cette mort tragique par anorexie. Après avoir été témoin de l'insensibilité de Mittler et Nanette à sa situation, Ottilie, déjà très affaiblie, retourne dans sa chambre :

> Odile entendit ces paroles et s'affaissa sur le sofa. Nanette voit sa maîtresse pâlir et se raidir ; elle court à Charlotte ; on vient. Le docteur, ami de la maison accourt, il voit là simplement un effet de l'épuisement. Il fait apporter un peu de bouillon ; Odile le repousse avec dégoût ; bien plus, elle a presque des convulsions quand on approche la tasse de ses lèvres. Il demande, avec la gravité pressant que lui inspirait ce cas, quelle nourriture Odile avait prise aujourd'hui ? La femme de chambre hésite ; il répète sa question ; elle avoue qu'Odile n'a rien pris. (*AE*, p. 329) [5]

On constate ici un changement du temps grammatical du prétérit – en allemand – au présent. Le narrateur passe donc du récit à focalisation zéro à une focalisation in-

[1] Pascal, *The dual voice. Free indirect speech and its functioning in the nineteenth-century European novel*, p. 37.

[2] Genette, *Figures III*, p. 206 sq.

[3] La première édition de cette traduction, en 1942, ne comportait pas de guillemets.

[4] Goethe, J. W., *Les Affinités électives*, Paris, Flammarion, 2009b.

[5] « Ottilie vernahm diese Worte und sank auf den Sofa. Nanny sieht ihre Herrin erblassen, erstarren; sie läuft zu Charlotten; man kommt. Der ärztliche Hausfreund eilt herbei; es scheint ihm nur eine Erschöpfung. Er lässt etwas Kraftbrühe bringen; Ottilie weist sie mit Abscheu weg, ja sie fällt fast in Zuckungen als man die Tasse dem Munde nähert. Er fragt mit Ernst und Hast, wie es ihm der Umstand eingab: was Ottilie heute genossen habe? Das Mädchen stockt; er wiederholt seine Frage, das Mädchen bekennt, Ottilie habe nichts genossen. » (*WV*, p. 521)

terne, celle de Nanette, en décrivant ce que celle-ci voit. Le point d'interrogation qui conclut la phrase décrivant le comportement du médecin est également intéressant car celle-ci contient un mélange de style direct et indirect libre – mélange de la voix du narrateur et de celle du médecin. L'indication temporelle « aujourd'hui » ne peut être attribuée qu'au médecin. Le narrateur se retire ainsi pour présenter au premier plan le point de vue de ses personnages, tout en laissant un certain flou sur la question de savoir qui parle.

Il est intéressant de constater que dans ses notes sur les *Affinités électives*, Madame de Staël reproche également à Goethe de manquer de morale à travers son impartialité et son absence de « sentiment religieux » :

> Les passions existent, les vertus existent ; il y a des gens qui assurent qu'il faut combattre les unes par les autres ; il y en a d'autres qui prétendent que cela ne se peut pas ; voyez et jugez, semble dire l'écrivain qui raconte, avec impartialité, les arguments que le sort peut donner pour et contre chaque manière de voir.
> On aurait tort cependant de se figurer que ce scepticisme soit inspiré par la tendance matérialiste du dix-huitième siècle ; les opinions de Goethe ont bien plus de profondeur, mais elles ne donnent pas plus de consolations à l'âme. On aperçoit dans ses écrits une philosophie dédaigneuse qui dit au bien comme au mal : - cela doit être, puisque cela est ; - un esprit prodigieux qui domine toutes les autres facultés, et se lasse du talent même, comme ayant quelque chose de trop involontaire et de trop partial ; enfin, ce qui manque surtout à ce roman, c'est un sentiment religieux, ferme et positif : les principaux personnages sont plus accessibles à la superstition qu'à la croyance ; et l'on sent que dans leur cœur la religion, comme l'amour, n'est que l'effet des circonstances et pourrait varier avec elles.[1]

Malgré la portée négative de cette critique, il me semble que Mme de Staël a vu juste lorsqu'elle souligne que Goethe ne veut pas juger, que le bien et le mal existent en effet en même temps pour lui.

Sa virtuosité narrative a de toute évidence dû impressionner Flaubert. Le jeu de l'autorité – qui sait quoi – et de l'énonciation – qui dit quoi – est poussé à l'extrême dans *Bouvard et Pécuchet* qui pose ainsi la question les limites du romanesque. Un autre aspect de cette discussion sur l'impassibilité est le parallèle dressé par plusieurs critiques entre les reproches et le débat « moral » de la fin du XVIII^{e} siècle autour du suicide de Werther, et le procès pour outrage aux bonnes mœurs et à la religion de l'auteur

[1] de Staël-Holstein, *De l'Allemagne*, t. 2, p. 47-48.

de *Madame Bovary* en 1857[1]. On le sait, Flaubert fut accusé de ne pas avoir porté de jugement sur le comportement d'Emma, qui non seulement trompe son mari, mais s'empoisonne à la fin du roman. Dans ce cas comme dans celui de *Werther*, les critiques furent surpris par un procédé narratif inhabituel et par l'absence de commentaire moral chez le narrateur, dans une confusion entre l'esthétique et l'éthique. Flaubert écrit à ce propos à George Sand, 6 février 1876 :

> Quant à laisser voir mon opinion personnelle sur les gens que je mets en scène, non, non ! mille fois non ! Je ne m'en reconnais *pas le droit*. Si le lecteur ne tire pas d'un livre la moralité qui doit s'y trouver, c'est que le lecteur est un imbécile ou que le livre est *faux* au point de vue de l'exactitude. Car du moment qu'une chose est Vraie, elle est bonne. Les livres obscènes ne sont même immoraux que parce qu'ils manquent de vérité. Ça ne se passe pas « comme ça » dans la vie. (*Corr.* V, p. 12)

S'appuyant entre autres sur le travail d'Yvan Leclerc, Dagmar Giersberg a analysé et comparé en détail les arguments mobilisés au cours des deux controverses[2]. Elle a constaté que la défense de Flaubert s'est comportée d'une manière comparable à celle de Goethe. Senard, l'avocat de Flaubert, s'est même servi à plusieurs reprises de l'écrivain allemand comme modèle lors du procès à *Madame Bovary* – ou plus précisément à la *Revue de Paris*[3]. Dans une lettre à Louis Bonenfant, Flaubert se juge lui-même plutôt « moral » :

> Je trouve, moi, que je suis très moral et que je mérite le prix Montyon, car il découle de ce roman un enseignement clair, et si « la mère ne peut en permettre la lecture à sa fille », je crois que bien des maris ne feraient pas mal d'en permettre la lecture à leur épouse. Je t'avouerai, du reste, que tout cela m'est parfaitement indifférent. La morale de l'Art consiste dans sa beauté même, et j'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le Vrai. (Flaubert à Louis Bonenfant, le 12 décembre 1856, *Corr.* II, p. 652)

[1] Voir à propos de ce procès : Leclerc, *Crimes écrits, la littérature en procès*.

[2] Cf. Giersberg, *"Je comprends les Werther"*, p. 183 sq ; Leclerc, *Crimes écrits, la littérature en procès*.

[3] Cf. Giersberg, *"Je comprends les Werther"*, p. 196. Elle cite comme exemple la réaction de Sénard qui se sert de Goethe et de Shakespeare pour défendre le fait que Flaubert ait interrompu la scène de mort et de l'extrême-onction d'Emma d'une chanson venant de la rue : « Mon Dieu ! vous trouvez qu'il y a là un outrage ; mais M. Flaubert ne fait que ce qu'ont fait Shakespeare et Goethe, qui, à l'instant suprême de la mort, ne manquent pas de faire entendre quelque chant, soit de plainte, soit de raillerie, qui rappelle à celui qui s'en va dans l'éternité quelque plaisir dont il ne jouira plus, ou quelque faute à expier. »

Dès avant ce procès, Goethe apparaît dans la *Correspondance* de Flaubert au cœur d'un riche ensemble de référence autour de la question de l'impassibilité et de l'écriture scientifique. L'impersonnalité est pour lui intimement lié à une aspiration à la science, à l'exactitude. Dans une lettre à George Sand le 15 décembre 1866, il écrit :

> Je me suis mal exprimé en vous disant « qu'il ne fallait pas écrire avec son cœur ». J'ai voulu dire : ne pas mettre sa personnalité en scène. Je crois que le grand art est scientifique et impersonnel. Il faut, par un effort d'esprit, se transporter dans les Personnages et non les attirer à soi. (Flaubert à George Sand, le 15 décembre 1866, *Corr.* III, p. 578)

Goethe est bien au cœur de cette vision. Dans une lettre à Louise Colet le 13 septembre 1852 Flaubert écrit : « Réfléchis, réfléchis avant d'écrire. *Tout dépend de la conception*. Cet axiome du grand Goethe est le plus simple et le plus merveilleux résumé et précepte de toutes les œuvres d'art possibles » (*Corr.* II, p. 157). L'écriture ne doit pas être dictée simplement par un sentiment immédiat mais par une vision construite et raisonnée du monde, d'une certaine manière transcendante. Il reprend ce thème de la conception le 18 mars 1857 en écrivant à Mlle Leroyer de Chantepie :

> Je vais donc répondre à vos questions : *Madame Bovary* n'a rien de vrai. C'est une histoire totalement inventée ; je n'y ai rien mis ni de mes sentiments ni de mon existence. L'illusion (s'il y en a une) vient au contraire de *l'impersonnalité* de l'œuvre. C'est un de mes principes, qu'il ne faut pas s'écrire. L'artiste doit être dans son œuvre comme Dieu dans la création, invisible et tout-puissant ; qu'on le sente partout, mais qu'on ne le voie pas.
> Et puis, l'Art doit s'élever au-dessus des affections personnelles et des susceptibilités nerveuses ! Il est temps de lui donner, par une méthode impitoyable, la précision des sciences physiques ! La difficulté capitale, pour moi, n'en reste pas moins le style, la forme, le Beau indéfinissable *résultant de la conception même* et qui est la splendeur du Vrai, comme disait Platon. (*Corr.* II p. 691)

Le qualificatif d'impitoyable, le motif de l'intransigeance, ou l'incorruptibilité de l'auteur, revient aussi plusieurs fois sous sa plume à propos de Goethe. Dans une lettre à Louise Colet du 26 août 1853 il souligne :

> Ce qui me semble, à moi, le plus haut dans l'Art (et le plus difficile), ce n'est ni de faire rire, ni de faire pleurer, ni de vous mettre en rut ou en fureur, mais d'agir à la façon de la nature, c'est-à-dire de *faire rêver*. Aussi les très belles œuvres ont ce caractère. Elles sont sereines d'aspect et incompréhensibles. Quant au procédé, elles sont immobiles comme des falaises, hou-

> leuses comme l'Océan, pleines de frondaisons, de verdures et de murmures comme des bois, tristes comme le désert, bleues comme le ciel. Homère, Rabelais, Michel-Ange, Shakespeare, Goethe m'apparaissent *impitoyables*. (*Corr.* II, p. 417)

Le qualificatif d'impitoyable renvoie à une forme de rigueur scientifique et une fidélité à un objectif de précision. En ce sens l'impassibilité est aussi une forme d'endurance, de permanence ou de persistance dans la recherche de l'exactitude, en dépit des émotions. Mais elle marque évidemment aussi l'absence de jugement moral sur ce qui est la matière du roman. Le projet d'exactitude doit se dégager des conventions sociales pour atteindre à la forme. Il doit aussi se garder de prendre partie entre des conceptions différentes de la morale. Degoumois avait déjà souligné cet élément comme un des points communs à Goethe et Flaubert : ne pas donner de règles de vie, montrer que plusieurs points de vue sont possibles – cf. supra. C'est un choix qui a des conséquences au niveau narratologique comme au niveau de la mise en texte. Une autre leçon de Goethe est en ce sens pour Flaubert le fait de ne pas conclure ou de ne pas avoir le dernier mot :

> Aucun grand génie n'a conclu et aucun grand livre ne conclut, parce que l'humanité elle-même est toujours en marche et qu'elle ne conclut pas. Homère ne conclut pas, ni Shakespeare, ni Goethe, ni la Bible elle-même. (Flaubert à Mlle Leroyer de Chantepie, 18 mai 1857, *Corr.* II, p. 718)

Cette discussion sur l'impassibilité s'inscrit ainsi dans une évolution du texte littéraire vers une autonomie croissante. Si, dans leurs entretiens et échanges de la fin du XVIII^{e} siècle, Goethe et Schiller commencent à parler la littérature comme d'un art autonome et dégagé de toute idée d'utilité, dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle le mouvement de l'art pour l'art marque l'aboutissement de ce mouvement. Ainsi on peut dire que *Werther* et plus explicitement encore *Madame Bovary* marquent une évolution de la littérature « moderne » vers l'autonomie de l'œuvre d'art qui donne aux lecteurs la responsabilité de juger et sépare clairement l'œuvre – le narrateur – de l'auteur[1]. Flaubert trouve chez Goethe une attitude face à l'art qui lui correspond ainsi qu'un souci de

[1] Dagmar Giersberg a déjà vu Werther et Madame Bovary comme deux moments importants dans cette évolution vers l'autonomie de l'art. Cf. Ibid., p. 218 sq.

la forme « objective » dont les moyens stylistiques typiques sont entre autres le discours indirect libre et l'impassibilité[1].

Imaginaire exact contre sciences exactes

> L'imagination littéraire n'est qu'un développement particulier d'une faculté beaucoup plus générale, inséparable de l'activité même de la conscience. […] c'est un pouvoir d'écart grâce auquel nous nous représentons les choses distantes et nous nous distançons des réalités présentes.
> (Jean Starobinski, *Jalons pour une histoire du concept d'imagination*)[2]

Pour Goethe comme pour Flaubert, une littérature objective – avec, comme moyen l'impassibilité – est donc une littérature qui se rapproche des sciences. Les deux romanciers veulent atteindre la précision et l'exactitude dans l'art. Dans son commentaire sur la *Psychologie zur Erklärung der Seelenerscheinungen* du philosophe Ernst Stiedenroth[3], Goethe indique qu'à côté des sciences exactes il existe un imaginaire exacte (*exacte sinnliche Phantasie*) sans laquelle on ne peut penser l'art :

> Celui qui n'est pas convaincu qu'il doit développer toutes les propriétés de l'être humain, sensibilité et entendement, imagination et raison, pour former une unité décidée (*einer entschiedenen Einheit*), quelle que soit la propriété qui prédomine chez lui, celui-là souffrira toujours d'une limitation fâcheuse. Ainsi un homme qui est né et formé pour les soi-disant sciences exactes, ne

[1] Wolf note à ce sujet que même si Flaubert ne connaissait pas les écrits esthétiques de Goethe, ses maximes les plus importantes étaient connues en France par leur présentation implicite et explicite dans *Les années d'apprentissage* ainsi qu'à travers le travail essayistique de Heinrich Heine qui avec ses articles dans la revue *Europe littéraire* et plus tard son ouvrage sur *l'Ecole romantique* contribue à faire connaître la littérature contemporaine allemande en France en continuant le travail de Mme de Staël. Wolf, "Ästhetische Objektivität", ici p. 154.

[2] Starobinski, J., "Jalons pour une histoire du concept d'imagination", *in* J. Starobinski (dir.), *L'oeil vivant II. La relation critique*, Paris, Gallimard, 2001 [1970], pp. 205-229, ici p. 205.

[3] Stiedenroth a écrit également une *Theorie des Wissens* (1819) ; cf. Maillard, C., "Goethe et les psychologues, les psychologues et Goethe. A partir d'une note de Goethe sur Ernst Stiedenroth", *in* J.-M. Valentin (dir.), *Johann Wolfgang Goethe: l'un, l'autre et le tout*, Paris, Klincksieck, 2000, pp. 583-604.

> comprendra pas qu'il existe aussi un imaginaire exact, sans lequel aucun art n'est pourtant pensable.[1]

On retrouve la même idée d'exactitude et de précision à propos de la littérature et du style chez Flaubert dans une lettre à Louise Colet, le 24 avril 1852 :

> Le temps est passé du beau. L'humanité, quitte à y revenir, n'en a que faire pour le quart d'heure. Plus il ira, plus l'art sera scientifique, de même que la science deviendra artistique. Tous deux se rejoindront au sommet après s'être séparés à la base. (*Corr.* II, p. 76)

Et plus loin dans la même lettre :

> J'en conçois pourtant un, moi, un style, qui serait beau […] et qui serait rythmé comme le vers, précis comme le langage des sciences, et avec des ondulations, des ronflements de violoncelle, des aigrettes de feu […]. La prose est née d'hier ; voilà ce qu'il faut se dire. Le vers est la forme par excellence des littératures anciennes. Toutes les combinaisons prosodiques ont été faites ; mais celles de la prose, tant s'en faut. (*Corr.* II, p. 79)

L'imagination, source de toute œuvre d'art, doit atteindre un certain degré d'exactitude comme les sciences pour atteindre sa vérité. Cette exigence met l'art et les sciences au même niveau, ne privilégiant ni l'un, ni les autres. A cet égard, dans un court texte sur la *Philosophie de la nature* (*Naturphilosophie*), commentant le « Discours préliminaire » de d'Alembert, Goethe souligne qu'il apprécie chez ce dernier une grande vérité lorsqu'il établit le fondement de la science dans un dessein originel :

> Lorsque la fin rejoint le commencement, voilà la grande vérité : que tout dans les sciences repose à la fois sur le contenu, la teneur et la valeur d'un principe préalablement défini, et sur la pureté du dessein. Nous aussi, nous sommes convaincu que cette grande exigence devrait s'appliquer non pas seulement dans le cas des mathématiques, mais partout dans les sciences, les arts comme dans la vie. [2]

[1] « Wer nicht überzeugt ist, dass er alle Manifestationen des menschlichen Wesens, Sinnlichkeit und Vernunft, Einbildungskraft und Verstand, zu einer entschiedenen Einheit ausbilden müsse, welche von diesen Eigenschaften auch bei ihm die vorwaltende sei, der wird sich in einer unerfreulichen Beschränkung immerfort quälen … So wird ein Mann, zu den sogenannten exakten Wissenschaften geboren und gebildet, auf der Höhe seiner Verstandeskraft nicht leicht begreifen, dass es auch eine exakte sinnliche Phantasie geben könne, ohne welche doch eigentlich keine Kunst denkbar ist. » cité d'après Cassirer, E., *Freiheit und Form. Studien zur deutschen Geistesgeschichte*, Darmstadt, Wissenschaftlichte Buchgesellschaft, 1994, p. 235. Ma traduction.

[2] « Ihr Ende, sich an den Anfang anschließend, umfaßt die große Wahrheit : daß auf Inhalt, Gehalt und Tüchtigkeit eines zuerst aufgestellten Grundsatzes und auf der Reinheit des Vorsatzes alles in den Wissenschaften beruhe. Auch wir sind überzeugt, daß dieses große Erfordernis nicht bloß in mathematischen

Selon Goethe, la vérité émerge ainsi d'un sentiment de totalité – idée cyclique et éminemment encyclopédique –, à l'œuvre de la même manière dans les différents domaines de la vie spirituelle. Quelques décennies plus tard Flaubert trouve de la même manière que les littéraires (« les sciences morales ») « manquent de sciences » et il cherche un modèle dans les sciences physiques. Il écrit ainsi à Mlle Leroyer de Chantepie, le 12 décembre 1857 :

> Le roman n'a été que l'exposition de la personnalité de l'auteur et, je dirais plus, toute la littérature en général, sauf deux ou trois hommes peut-être. Il faut pourtant que les sciences morales prennent une autre route et qu'elles procèdent comme les sciences physiques, par l'impartialité. Le poète est tenu maintenant d'avoir de la sympathie pour tout et pour tous, afin de les comprendre et de les décrire. Nous manquons de science, avant tout; nous pataugeons dans une barbarie de sauvages: la philosophie telle qu'on la fait et la religion telle qu'elle subsiste sont des verres de couleur qui empêchent de voir clair parce que: 1° on a d'avance un parti pris; 2° parce qu'on s'inquiète du pourquoi avant de connaître le comment; et 3° parce que l'homme rapporte tout à soi. « Le soleil est fait pour éclairer la terre. » On est encore là. (*Corr.* II, pp. 785-786)

On peut se demander dans quelle mesure cette quête d'une exactitude littéraire formulée aussi bien par Goethe que par Flaubert est compatible avec leur critique du matérialisme et du positivisme. Une réponse à cette question pourrait être que les deux auteurs se méfient des grandes théories unilatérales et des dogmes, mêmes scientifiques[1]. Ce que Jean Lacoste formule pour Goethe me semble encore valable pour Flaubert : la conception scientifique de Goethe est pour lui « la première conception pragmatique et phénoménologique de la science, celle qui ne confond pas les faits et les explications, et qui admet, par principe, comme Popper, que les théories sont fragiles et s'inscrivent dans une expérience du monde, dans un horizon fini dont il n'est pas permis à l'homme de vraiment s'évader… Conception pragmatique, mais non sceptique ou pyrrhonienne, de la connaissance, dans la mesure où la conscience du caractère historiquement déterminé de la science humaine n'entraîne nullement une démission de la

---

Fällen, sondern überall in Wissenschaften, Künsten wie im Leben stattfinden müsse. » Goethe, J. W., "Naturphilosophie", *Goethe's Werke. Vollständige Ausgabe letzter Hand*, Tübingen, Stuttgart, 1833, pp. 208-210, p. 208. Ma traduction.

[1] Cf. Leclerc, *La spirale et le monument. Essai sur Bouvard et Pécuchet de Gustave Flaubert*, p. 90 sq.

pensée connaissante et n'incite pas au découragement. »[1] Goethe aussi bien que Flaubert nous rappellent que la connaissance est œuvre humaine, qui se réalise dans des communautés particulières, et qu'elle est par ailleurs le fruit d'une longue et complexe histoire au cours de laquelle elle s'est incarnée successivement dans des paradigmes différents tout aussi « vrais » les uns que les autres.

3.2 Sympathie et chimie entre Goethe et Flaubert - de l'analogie tragique au jeu comique

> Les symboles moraux que l'on trouve dans les sciences naturelles (comme par exemple celui des « affinités électives » découvert et utilisé par le grand Bergman) sont spirituels et se prêtent mieux à la poésie et à la société que les autres, même mathématiques, qui sont seulement anthropomorphiques, parce qu'on entend la nature et la raison humaine en eux. (Goethe à Riemer, 24 juillet 1809)[2]

Dans cette section, je veux revenir sur un aspect de cette esthétique de l'exactitude et de la science commune à Goethe et Flaubert en examinant la manière dont l'un et l'autre abordent un savoir spécifique, la chimie et plus spécifiquement la notion d' « affinité » (chimique), pour en faire un objet littéraire. En utilisant cette notion comme matrice de l'intrigue de son roman, Goethe apparaît comme un modèle pour la manière dont Flaubert décrit dans *Bouvard et Pécuchet* l'amitié entre ses deux per-

[1] Lacoste, *Goethe. Science et philosophie*, p. 186.

[2] « Die sittlichen Symbole in den Naturwissenschaften (z.B. das der « Wahlverwandtschaften », vom großen Bergman erfunden und gebraucht) sind geistreicher und lassen sich eher mit Poesie, ja mit Sozietät verbinden als alle übrigen, die ja auch, selbst die mathematischen, nur anthropomorphisch sind, nur dass jene dem Gemüt, diese dem Verstande angehören. » cité in: Goethe, J. W., "Romane und Novellen I ", *Werke, Kommentare und Register (Hamburger, Ausgabe)*, München, Beck, 1982, p. 621.

sonnages avec la notion de sympathie[1]. Cette analyse montrera ainsi une dimension important de la réception de Goethe par Flaubert sur laquelle on a rarement attiré l'attention.

Dans une étude sur le concept d'affinité chimique, l'historienne des sciences Michelle Goupil note à propos de l'utilisation qu'en fait Goethe :

> Le mot affinité a été employé depuis très longtemps et l'est encore, dans le langage non scientifique. Il est passé dans le langage scientifique en y véhiculant ses ambiguïtés et aussi ses richesses. Plus tard il y a eu interaction entre les deux domaines, le scientifique fécondant le non scientifique comme dans le célèbre roman de Goethe intitulé *Les affinités électives*.[2]

Dans les *Affinités électives* comme dans *Bouvard et Pécuchet*, les notions d'affinité et de sympathie sont en effet comme le souligne Goupil utilisées dans deux domaines linguistiques : celui de la science et celui des relations et passions humaines. La notion d'affinité comporte de fait plusieurs significations aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. En un sens géographique elle renvoie d'abord au voisinage. Dans le lexique de la famille, elle signifie également la parenté par alliance et par mariage, incluant une alliance établie par le baptême. A cela s'ajoute le sens d'une liaison intime qui s'établit entre deux personnes. On distingue également un sens de ressemblance ou de rapport entre deux choses qui présentent entre elles quelque similitude : c'est un sens de liaison, de connexion. C'est à partir de ce sens que le sens chimique est dérivé : celui d'une force en vertu de laquelle les molécules de différentes natures se combinent ou tendent à se combiner[3]. L'affinité renvoie aussi à son contraire, la répulsion, la séparation ou le divorce, et l'antipathie. Les thèmes de la chimie et de l'attraction des corps sont donc liés à un niveau métaphorique à un autre domaine du savoir et de la pratique : le droit de la famille.

Si Goethe problématise les métaphores scientifiques grâce à l'ironie, Flaubert est souvent dans la parodie : parodie du savoir et parodie de la littérature – romanesque et

[1] Cf. Belleguic, T. et al. (dir.), *Les discussions de la sympathie. Enquête sur une notion de l'âge classique à la modernité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007 ; surtout l'article de Moser-Verrey, M., "Les discours de la sympathie dans les *Affinités électives*", pp. 343-354.

[2] Cf. Goupil, M., *Du flou au clair? Histoire de l'affinité chimique de Cardan à Prigogine*, Paris, Ed. du CTHS, 1991, p. 19.

[3] Ibid., p. 20.

romantique[1]. Les deux auteurs évoquent en tous les cas non seulement une chimie des sentiments mais aussi la chimie tout court. Flaubert n'emploie pas le terme d'affinité élective dans son roman mais, décrivant la rencontre de Bouvard et Pécuchet au premier chapitre, le narrateur décrit les « fibres secrètes » qui s'accrochent et les « sympathies » entre les deux personnages (*BP*, p. 59) et on retrouve la chimie comme pratique et discipline aux chapitres II et III. Le chapitre VIII revient par ailleurs sur la chimie comme science parallèle en mettant en scène des pratiques de magnétisme s'inscrivant dans un contexte de retour du mesmérisme[2].

L'affinité élective et l'analogie entre chimie et psychologie

Jeremy Adler a souligné que l'idée de sympathie est restée jusqu'au XVII[e] siècle « une catégorie fondamentale de la pensée ». Elle se transforme ensuite pour devenir un concept central de la physique et la chimie moderne. Dans le même temps, elle mène aussi à l'hermétisme du XVIII[e] siècle, à la philosophie romantique et au symbolisme. Comme le montre clairement Adler, les deux tendances antagonistes se croisent dans le roman de Goethe[3] et on pourrait ajouter que c'est aussi le cas de *Bouvard et Pécuchet*.

L'histoire des notions de sympathie et d'affinité est probablement vieille comme l'homme. La réflexion sur l'attraction et la répulsion, la sympathie et l'antipathie, la familiarité et la ressemblance a d'abord relevé de la magie[4]. En philosophie, le concept de « sympathie » est lié au nom du philosophe grec Empédocle (~ 483-423 avant J.-C.) à qui l'on doit la théorie de la répulsion des quatre éléments. Il souligne en particulier la sympathie entre l'eau et le vin et l'antipathie entre l'eau et l'huile. Cet exemple est directement repris dans l'entretien sur la chimie des *Affinités électives*, dans un extrait qui illustre bien par ailleurs la manière dont Goethe fait passer ses personnages d'un dis-

[1] Cf. Cogny, "Le regard ironique de Flaubert sur l'épistémologie de son temps" ; Cogny, P., "La parodie dans Bouvard", *Flaubert et le comble de l'art, Nouvelles recherches sur Bouvard et Pécuchet*, SEDES-CDU, 1981, pp. 39-47.

[2] Cf. Monroe, J. W., *Laboratories of faith. Mesmerism, spiritism and occultism in modern France*, Ithaca, Cornell university press, 2008.

[3] Adler, *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*, p. 40.

[4] Cf. Ibid., p. 37 sq.

cours sur les relations humaines à celles entre substances. Charlotte essaie de comprendre l'affinité chimique ; elle demande à Edouard et au Capitaine :

> « Si chaque chose a un attrait pour elle-même, elle doit avoir aussi des rapports avec les autres. »
> « Rapports qui différeront selon les différences des êtres », se hâta de continuer Edouard. « Les uns se rencontreront comme des amis et de vieilles connaissances, qui se mêlent rapidement et s'unissent sans changer en rien leur nature, ainsi que le font le vin et l'eau. Les autres, par contre, s'obstineront à rester étrangers l'un à côté de l'autre, et rien ne les unira, pas même un mélange et un brassage mécaniques ; c'est ainsi que l'eau et l'huile qu'on a brouillées en les agitant se séparent de nouveau, dès qu'on cesse de le faire. » (*AE*, p. 73)[1]

On peut aussi entendre dans la notion de « sympathie » l'idée d'harmonie et d'unité cosmique, d'affinité entre l'homme et l'univers. On retrouve cette idée dans cette publicité pour le roman de Goethe parue le 4 septembre 1809 dans le *Morgenblatt für gebildete Stände* : « […] d'autant plus qu'il n'existe partout qu'une seule nature et que, dans le domaine éclairé de la liberté raisonnable, on relève constamment les traces de la sombre nécessité des passions qui ne sauraient être entièrement effacées que par la main d'un être supérieur, et non pas encore, peut-être, en cette vie »[2].

La sympathie touche aussi à l'imitation et à la mimésis, car « dans la sympathie ou l'amitié, c'est positivement que les différences tendent à s'abolir entre deux êtres, que chacun tend à devenir l'image de l'autre »[3]. Ottilie et Edouard ont à un détail près les mêmes maux de tête et meurent de la même manière. Bouvard et Pécuchet se caractérisent également par de nombreuses ressemblances. L'admiration d'Ottilie pour Edouard déclenche l'imitation. Son écriture devient la sienne. Ce besoin d'imitation, la copie de gestes « typiques » jusqu'à leur vocation de copiste caractérisent aussi Bouvard

[1] « Wie jedes gegen sich selbst einen Bezug hat, so muss es auch gegen andere ein Verhältnis haben. / Und das wird nach Verschiedenheit der Wesen verschieden sein, fuhr Eduard eilig fort. Bald werden sie sich als Freunde und alte Bekannte begegnen, die schnell zusammentreten, sich vereinigen, ohne an einander etwas zu verändern, wie sich Wein mit Wasser vermischt. Dagegen werden andere fremd neben einander verharren und selbst durch mechanisches Mischen und Reiben sich keinesweges verbinden ; wie Öl und Wasser zusammengerüttelt sich den Augenblick wieder aus einander sondert. » (*WV*, p. 302)

[2] Goethe, *Les Affinités électives. In: Romans*, p. 1361. « […] um so mehr, als doch überall nur eine Natur ist und auch durch das Reich der heitern Vernunftfreiheit die Spuren trüber, leidenschaftlicher Notwendigkeit sich unaufhaltsam hindurchziehen, die nur durch eine höhere Hand und vielleicht auch nicht in diesem Leben völlig auszulöschen sind. » (*WV*, pp. 974)

[3] Hamon, P., *Imageries. Littérature et image au XIXe siècle*, Paris, José Corti, 2007.

et Pécuchet dans leur volonté de se vouer aux différents domaines du savoir. A la fin du premier chapitre déjà, quand le soir ils sortent dans leur jardin excités de leur nouvelle vie à la campagne, l'auteur souligne comment « les deux ombres de leur corps s'y dessinaient agrandies, en répétant leurs gestes » (*BP*, p. 72). Un autre exemple du début du chapitre IV : « Six mois plus tard, ils étaient devenus des archéologues ; - et leur maison ressemblait à un musée » (*BP*, p. 162).

L'imitation la plus extraordinaire est finalement la naissance de l'enfant d'Edouard et Charlotte, qui ressemble aux personnes auxquelles les deux époux ont pensé au moment de sa conception : Ottilie et le Capitaine. Voici la description de l'enfant au chapitre XI de la deuxième partie :

> A la maison, la vue de l'enfant enthousiasmait chacun, car il était certainement digne de tout amour et de tout soin. On voyait en lui un enfant prodige, une merveille, qui réjouissait au plus haut degré les regards par sa taille, ses proportions, sa force et sa santé ; ce qui causait plus de surprise encore, c'était cette double ressemblance, qui se développait toujours davantage. Par les traits du visage et par l'ensemble du corps, l'enfant était de plus en plus l'image du Capitaine ; et les yeux se distinguaient de moins en moins des yeux d'Odile.
> Poussée par cette étrange parenté et plus encore peut-être par ce noble sentiment de femmes, qui entourent de leur tendresse l'enfant d'un homme aimé, cet enfant fût-il né d'une autre, Odile devint pour celui qui grandissait une mère ou plutôt une autre sorte de mère. (*AE*, p. 280) [1]

Ce sujet de l'imitation et de la copie (reproduction – ressemblance – représentation) est aussi celui de l'art et de l'imagination artistique. Je reviendrai plus en détail sur ce point dans les deux prochains chapitres.

Entre le XVIII^{e} et le XIX^{e} siècle en Allemagne la chimie passe du statut de composante de la philosophie naturelle (*Naturphilosophie*), à celui d'« une science-modèle de positivité, pour enfin fonctionner comme science de service, asservie à la physique,

[1] « Zu Hause belebte sie der Anblick des Kindes ; es war gewiss jeder Liebe, jeder Sorgfalt wert. Man sah in ihm ein wunderbares, ja ein Wunderkind, höchst erfreulich dem Anblick, an Größe, Ebenmaß, Stärke und Gesundheit, und was noch mehr in Verwunderung setzte, war jene doppelte Ähnlichkeit die sich immer mehr entwickelte. Den Gesichtszügen und der ganzen Form nach glich das Kind immer mehr dem Hauptmann, die Augen ließen sich immer weniger von Ottiliens Augen unterscheiden. Durch diese sonderbare Verwandtschaft und vielleicht noch mehr durch das schöne Gefühl der Frauen geleitet, welche das Kind eines geliebten Mannes auch von einer Andern mit zärtlicher Neigung umfangen, ward Ottilie dem heranwachsenden Geschöpf so viel als eine Mutter, oder vielmehr eine andere Art von Mutter. » (*WV*, p. 482)

au service de la biologie et des impératifs de la production industrielle »[1]. L'influence de cette science sur les *Affinités électives* de Goethe doit beaucoup au philosophe Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling (1775-1854), professeur à l'Université de Iéna à partir de 1798. En 1897 il publie ses *Idées pour servir à une philosophie de la nature* (*Ideen zu einer Philosophie der Natur*)[2], dans lequel il s'efforce de développer « une philosophie de la chimie, c'est-à-dire [de] montrer comment les phénomènes d'attraction et de répulsion, les affinités chimiques entre les corps sont réductibles à la grande loi fondamentale de l'attraction et de la répulsion universelle »[3]. Avec Kant et Hegel, Schelling constitue dans l'histoire de la philosophie des sciences – et de la chimie en particulier - « un moment exceptionnel », dans la mesure où leur philosophie de la nature souligne « la naturalité des processus chimiques et rompt ce faisant avec toute une tradition, accentuant au contraire en chimie la dimension technique, artisanale de l'artefact, du factice, de l'artificiel, tradition qui domine encore aujourd'hui notre manière de concevoir la chimie et ses produits »[4]. Philosophie et chimie s'influencent ainsi réciproquement et c'est aux deux disciplines en même temps qu'emprunte Goethe.

L'« affinité élective » désigne en chimie la manière dont certains corps chimiques réagissent lorsqu'ils abandonnent une combinaison pour en créer une nouvelle avec un autre élément pour lequel ils ont plus de « familiarité » ou une affinité supérieure[5]. Précisément, le chimiste suédois Torbern Bergman (1735-1784) utilise le terme d'« *attractio electiva simplex* » lorsqu'une combinaison se défait et que l'un des deux composants cherche une nouvelle combinaison avec un élément tiers, et celui d'« *attractio electiva duplex* » lorsque deux combinaisons se défont pour former deux nouvelles combinaisons. Au total, le *Disquisitio de attractionisbus electivis* de Bergman

[1] Cf. sur l'histoire de la chimie : Bensaude-Vincent, B. et I. Stengers, *Histoire de la chimie*, Paris, La Découverte, 1993.

[2] Schelling, F. W. J., "Ideen zu einer Philosophie der Natur", *in* M. Durner (dir.), *Werke*, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1994.

[3] François-Poncet, *Les Affinités électives de Goethe*, p. 16.

[4] Lequan, M., "La naturalité des processus chimiques: des philosophes du XVIIIe et XIXe siècles à la pensée contemporaine. " Colloque chimie et société, Maison de la chimie, Paris, 18 octobre 2006, http://www.maisondelachimie.asso.fr/chimiesociete/documents/chimie_societe_ancien_site/colloquedu18octobre2006/5_CS_06_10_18_m_lequan_06_11_29.pdf, 2006, ; Idem (dir.), *Goethe et la Naturphilosophie*, Paris, Klincksieck, 2007.

[5] Cf. Goupil, *Du flou au clair? Histoire de l'affinité chimique de Cardan à Prigogine*.

distingue cinq types d'attraction[1]. On a souvent suggéré que Goethe aurait emprunté le titre de son roman à la traduction allemande de cet ouvrage par Heinrich Tabor. Dans son ouvrage éclairant, Jeremy Adler a montré que ce ne pouvait être le cas dans la mesure où Tabor n'utilise pas le terme « *Wahlverwandtschaft* »[2]. C'est dans une autre traduction, celle de Christian Ehrenfeld Weigel d'un autre texte de Bergman, que l'on trouve la première occurrence en allemand de « Wahlverwandtschaft »[3].

Dans l'entretien sur la chimie, les explications du Capitaine, reprises par Edouard, sont directement imprégné de la théorie de Bergman. Les deux hommes se servent ici du système de notation à l'aide de lettres introduit par le chimiste[4] :

> Imaginez entre A et B une union si intime que de nombreuses tentatives et maintes violences ne réussissent pas à les séparer ; imaginez C pareillement lié à D ; mettez les deux couples en présence : A se portera vers D, C vers B, sans qu'on puisse dire qui a quitté l'autre le premier, qui s'est uni à l'autre le premier. »
> « Eh bien ! » intervint Edouard, « en attendant de voir tout cela de nos yeux, nous considérons cette formule comme un langage figuré et nous en tirerons un enseignement pour notre usage immédiat. Toi, Charlotte, tu représentes A, et moi, je suis ton B, car en fait je ne dépends que de toi, et je te suis comme B suit A. Le C est de toute évidence le Capitaine, qui cette fois me dérobe en quelque sorte à toi. Dès lors, il est jute, pour que tu ne sois pas condamnée à fuir dans l'indéterminé, qu'on te procure un D, et c'est, sans aucun doute, l'aimable petite Demoiselle Odile, à la venue de laquelle tu ne dois pas t'opposer plus longtemps. (*AE*, pp. 77-78)[5]

---

[1] Bergman, T. O., *Disquisitio de attractionisbus electivis*, 1775. Avant Bergman ce sont Geoffroy et Macquer qui établissent des typologies de rapports entre des substances : Geoffroy, E. F., *Table des différents Rapports observés en Chimie entre différentes Substances*, 1718 ; Macquer, P. J., *Elemens de chymie-théorique*, Paris, 1749.

[2] Cf. Adler, *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*, p. 32 sq.

[3] Bergman, Torbern Olof : *Einleitung zu H.T. Scheffers « Chemische Vorlesungen über die Salze, Erdarten, Wässer, entzündliche Körper, Metalle und das Färben »*, édité par T.O.B. (1774), traduit par Christian Ehrenfeld Weigel, Greifswald, 1779.

[4] Cf. Hoffmann, C., ""Zeitalter der Revolutionen". Goethes *Wahlverwandtschaften* im Fokus des chemischen Paradigmenwechsels", *DVjs*, 67, 1993, pp. 417-450, ici p. 425.

[5] « Denken sie sich ein A, das mit einem B innig verbunden ist, durch viele Mittel und durch manche Gewalt nicht von ihm zu trennen; denken Sie sich ein C, das sich eben so zu einem D verhält; bringen Sie nun die beiden Paare in Berührung: A wird sich zu D, C zu B werfen, ohne daß man sagen kann, wer das andere zuerst verlassen, wer sich mit dem andern zuerst wieder verbunden habe.

Nun denn! fiel Eduard ein: bis wir alles dieses mit Augen sehen, wollen wir diese Formel als Gleichnisrede betrachten, woraus wir uns eine Lehre zum unmittelbaren Gebrauch ziehen. Du stellst das A vor, Charlotte, und ich dein B: denn eigentlich hänge ich doch nur von dir ab und folge dir, wie dem A das B. Das C ist ganz deutlich des Capitain, der mich für diesmal dir einigermaßen entzieht. Nun ist es billig, daß wenn du nicht ins Unbestimmte entweichen sollst, dir für ein D gesorgt werde, und das ist ganz

Ici, le résultat de la réaction « chimique » n'est cependant pas un changement de partenaires, mais un mélange uniforme, car les quatre éléments se retrouvent sous le même toit avant que la mort et le départ du Capitaine les séparent[1].

Goethe a connu personnellement des chimistes ou « séparateurs » comme on les appelait à l'époque. Il échange avec eux et il fait lui-même des expériences[2]. C'est à partir non seulement du travail du chimiste suédois Bergman, mais aussi de celui d'autres scientifiques plus contemporains qu'il développe sa propre vision de l' « affinité élective ». On peut mentionner Jacques Reinbold Spielmann (1722-1783)[3], Johann Carl Gehler (1732-1796), qui traduit en allemand l'ouvrage d'Antoine Baumé *Chymie expérimentale et raisonnée* de 1774 et est l'auteur d'un dictionnaire de la chimie[4], ou encore Johann Carl Fischer[5]. On peut mentionner encore Johann Friedrich August Göttling (1753-1809)[6] et Claude-Louis Berthollet (1748-1822) dont les travaux sont introduits en Allemagne entre autres par Ludwig Schnaubert (1784-1875)[7]. Par ailleurs, c'est Goethe qui nomme à la première chaire de chimie de l'Université de Iéna Göttling, auteur du premier manuel allemand pour étudiants sur le sujet, le *Vollständiges chemisches Probir-Cabinet*[8], d'un *Handbuch der theoretischen und praktischen Chemie* (1798-1800) et d'un *Elementarbuch der chemischen Experimentierkunst* (1809). Le *Handbuch* de Göttling est considéré comme une des sources principales de

---

ohne Frage das liebenswürdige Dämchen Ottilie, gegen deren Annäherung du dich nicht länger verteidigen darfst. » (*WV*, p. 306)

[1] Cf. Hoffmann, ""Zeitalter der Revolutionen". Goethes *Wahlverwandtschaften* im Fokus des chemischen Paradigmenwechsels", ici p. 433.

[2] Cf. Schwedt, G., *Goethe als Chemiker*, Berlin, Heidelberg, Springer, 1998.

[3] Spielmann, J. R., *Instiutiones Chemiae*, Strassburg, 1763.

[4] Gehler, J. S. T., *Physikalisches Wörterbuch*, Leipzig, 1787-1795.

[5] Fischer, J. C., *Physikalisches Wörterbuch*, Göttingen, 1798-1804.

[6] Cf. à propos de Göttling et la frontière encore floue entre chimie et alchimie : Habrich, C., "Von der Alchemie zur Förderung der chemischen Wissenschaft und Technik. Goethe zwischen hermetischem Denken und Pragmatismus", *in* H.-J. Schrader et K. Weder (dir.), *Von der Pansophie zur Weltweisheit. Goethes analogisch-philosophische Konzepte*, Tübingen, Niemeyer, 2004, pp. 10-29.

[7] Schnaubert, L., *Untersuchung der Verwandtschaft der Metalloxyde zu den Säuren. Nach einer Prüfung der neuen Berthollet'schen Theorie*, Erfurt, 1803.

[8] Johann Friedrich August Göttling, *Vollständiges chemisches Probir-Cabinet zum Handgebrauche für Scheidekünstler, Aerzte, Mineralogen, Metallurgen, Technologen, Fabrikanten, Oekonomen und Naturliebhaber... Untersuchungen auf dem nassen Wege* (1790)

Goethe[1] et on peut également penser à son *Probir-Cabinet* en lisant la description du « cabinet de chimie » que le Capitaine fait venir au château d'Edouard et Charlotte (*AE*, p. 73). Le successeur de Göttling est par ailleurs le chimiste Johann Wolfgang Döbereiner (1780-1849) qui joue également un rôle important dans l'histoire de la discipline au XIX[e] siècle[2].

Jeremy Adler, qui a analysé les lectures chimiques de Goethe[3], constate que les ouvrages auxquels ressemble le plus la chimie décrite dans le roman ne sont pas encore imprégnés de la théorie de Berthollet et des perspectives qui conduiront à « la révolution chimique » du XIX[e] siècle sous son impulsion et celle de Lavoisier[4]. Que Goethe ait étudié Berthollet, c'est pourtant ce que montre une lettre à Kaspar von Sternberg du 19 septembre 1823: « Nous nous sommes fatigués pendant des siècles avec Berthollet dans les *Affinités électives*, qui ne vaut plus rien, pas plus que mon roman »[5]. Christoph Hoffmann nuance également la position d'Adler en suggérant que si l'entretien sur la chimie est marqué en effet par une conception classique de l'affinité élective, la construction du roman révèle néanmoins aussi l'influence des nouvelles positions de Berthollet[6]. Selon Gérard Jorland on peut rendre compte de cette révolution en termes d'« un changement d'ontologie matérielle – la substitution aux quatre éléments immémoriaux (l'eau, l'air, la terre et le feu) des trois états de la matière (solide, liquide et gazeux), le feu (ou la chaleur) faisant passer les corps d'un état à l'autre. Lavoisier instaura cette nouvelle ontologie matérielle en décomposant l'air et l'eau en leurs éléments,

[1] Cf. Hoffmann, ""Zeitalter der Revolutionen". Goethes *Wahlverwandtschaften* im Fokus des chemischen Paradigmenwechsels", ici p. 424 et Adler, *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*, p. 80.

[2] Sur la relation Goethe et Döbereiner voir Kuhn, D., "Goethe und der Chemiker Döbereiner", *in* R. Grumach (dir.), *Typus und Metamorphose. Goethe Studien*, Marbach am Neckar, 1988, pp. 14-17 ; Idem, "Goethe und die Chemie", *Medizinhistorisches Journal*, 7, 1972, pp. 264-278 ; Schwedt, *Goethe als Chemiker*, p. 141 sq.

[3] Adler, *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*.

[4] Ibid., p. 70 sq. ; Berthollet, C. L., *Recherches sur les lois de l'affinité*, Paris, 1801.

[5] « Jahrzehnte haben wir uns mit Berthollet in den Wahlverwandtschaften abgemüdet, die man jetzt so wenig als meinen Roman will gelten lassen. » Cité d'après Härtl, *"Die Wahlverwandtschaften". Eine Dokumentation der Wirkung von Goethes Roman 1808-1832*, p. 323. Ma traduction.

[6] Hoffmann, ""Zeitalter der Revolutionen". Goethes *Wahlverwandtschaften* im Fokus des chemischen Paradigmenwechsels".

l'oxygène combiné dans un cas à l'azote, dans l'autre à l'hydrogène. »[1] De la même manière, pour Berthollet, le critère décisif n'est plus l'attraction spécifique, mais la masse chimique, le facteur quantitatif. Les chimistes se mettent ainsi à différencier les corps en les pesant. L'affinité élective par le moyen de forces qui seraient constantes est réfutée par la nouvelle chimie. La théorie classique permettait de prédire les réactions des éléments, la théorie de Berthollet et Lavoisier introduit une notion de non-prédictibilité liée aux relations de quantité (*Mengenverhältnisse*) entre des éléments qui ne peuvent plus se substituer les uns aux autres indifféremment. Michelle Goupil précise : « Berthollet pense avoir trouvé un moyen de chiffrer les affinités par l'intermédiaire d'une grandeur qu'il nomme capacité de saturation et qui est homogène à une masse », mais il se trompe – et c'est ce à quoi fait référence Goethe -, parce que « en réalité, la capacité de saturation est liée à la notion de valence et non à celle d'affinité » [2].

Si, comme il l'indique dans la lettre citée plus haut, Goethe s'est inspiré de Berthollet, au début du XIX[e] siècle les travaux de Luigi Galvani (1737-1798) et d'Alessandro Volta (1745-1827) sur la transmission du courant électrique paraissent à de nombreux auteurs sinon dépasser du moins constituer une alternative à la théorie du chimiste[3]. La découverte de l'« électricité animale » ou galvanisme, de la production chimique d'électricité (l'électrolyse) et de façon générale du magnétisme physique conduit aussi à une « nouvelle carrière du magnétisme mesmérien », singulièrement en Allemagne[4]. Ces mouvements poussent aussi Goethe à réfléchir sur la force magnétique : pour Peter von Matt l'arrière-fond des *Affinités* est ainsi davantage le phénomène de

[1] Jorland, *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIXe siècle*, p. 20 ; Bensaude-Vincent, B., *Lavoisier. Mémoires d'une révolution*, Paris, Flammarion, 1993.

[2] Goupil, *Du flou au clair? Histoire de l'affinité chimique de Cardan à Prigogine*, pp. 195-196.

[3] Cf. Hoffmann, ""Zeitalter der Revolutionen". Goethes *Wahlverwandtschaften* im Fokus des chemischen Paradigmenwechsels", ici p. 450.

[4] von Matt, P., "Versuch, den Himmel auf der Erde einzurichten. Der Absolutismus der Liebe in Goethes Wahlverwandtschaften", *in* H. Meier et G. Neumann (dir.), *Über die Liebe. Ein Symposion*, München, 2001, pp. 263-304, ici p. 276 ; voir aussi Peter, J.-P., "De Mesmer à Puységur. Magnétisme animal et transe somnambulique, à l'origine des thérapies psychiques", *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 38, n° 1, 2009, pp. 19-40 ; Darnton, R., *Mesmerism and the end of the enlightenment in France*, Cambridge, Harvard University Press, 1968. Sur l'Allemagne : Montiel, L., "Une révolution manquée: le magnétisme animal dans la médecine du romantisme allemand", *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 38, n° 1, 2009, pp. 61-77, ici p. 70. Sur l'influence sur Goethe : Holtermann, M., ""Thierischer Magnetismus" in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften*", *Jahrbuch der deutschen Schillergesellschaft*, 37, 1993, pp. 164-197.

l'électricité chimique et l'électrolyse que la chimie de Bergman[1] ; Goethe aurait préféré choisir une « vieille » terminologie chimique pour éviter les complications de l'électrochimie contemporaine. Von Matt montre en particulier que Goethe lui-même donne un cours sur l'électricité et le magnétisme avec le physicien Thomas Johann Seebeck (1770-1831) peu de temps avant la rédaction des *Affinités*[2]. Un personnage scientifique-clé dans ce domaine est un autre collaborateur de Goethe, le physicien Johann Wilhelm Ritter (1776-1810), proche également jusqu'à son départ pour Munich[3] en 1805 de la jeune génération de romantiques comme Novalis, les frères Schlegel ou Schelling. Il continue en particulier la physique spéculative de ce dernier, qui établit un rapport entre « affinité » et « électricité », entre phénomènes électriques et chimiques, et dont le côté spéculatif ne l'empêche pas « d'avoir l'intuition, en partant de la récente découverte du 'galvanisme', de la notion d'électrochimie pour laquelle tout processus chimique implique un échange électrique, ni de démonter l'existence de la radiation ultraviolette, ni de fabriquer une sorte d'accumulateur à partir de la pile de Volta, de développer les principes de l'électrolyse et enfin d'annoncer l'électromagnétisme dont l'existence sera prouvée par son élève Hans Christian Oerstedt dix ans après sa mort »[4]. Considéré généralement comme le fondateur de la chimie électrique, il est ainsi un représentant important de la physique romantique et de sa manière de chercher à établir un lien entre empirie et imaginaire, entre observation expérimentale et spéculation caractéristiques[5].

Il faut dire maintenant quelques mots sur l'affinité comme phénomène linguistique et rhétorique. Goethe utilise donc une notion chimique pour établir une comparai-

---

[1] von Matt, "Versuch, den Himmel auf der Erde einzurichten. Der Absolutismus der Liebe in Goethes Wahlverwandtschaften", pp. 273 sq.

[2] Cf. Goethe, *Physikalische Vorlesungen 1808*, cité in: Ibid., p. 274.

[3] Où il est en contact avec Gotthilf Heinrich Schubert qui a publié en 1808 le fameux livre *Opinions sur le côté nocturnes de la science naturelle* et Franz von Baader. Schubert, G. H. v., *Ansichten von der Nachtseite der Naturwissenschaften*, Dresden, Arnold, 1808.

[4] Cf. Montiel, "Une révolution manquée: le magnétisme animal dans la médecine du romantisme allemand", ici p. 63 ; Wetzels, W. D., *Johann Wilhelm Ritter: Physik im Wirkungsfeld der deutschen Romantik*, Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1973.

[5] Adler, *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*, p. 73 ; Wetzels, W. D., "Johann Wilhelm Ritter: Romantic physics in Germany", *in* A. Cunningham et N. Jardine (dir.), *Romanticism and the sciences*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, pp. 199-212 ; pour la science romantique en général voir aussi Cunningham, A. et N. Jardine (dir.), *Romanticims and the Sciences*, Cambridge et al, 1990.

son avec un problème moral. Il opère ainsi un va et vient entre le domaine des sciences et celui des relations humaines. Autrement dit, Goethe s'attaque dans ce roman non seulement à des connaissances scientifiques, mais aussi à un problème linguistique. Selon l'étude très éclairante d'Uwe Pörksen sur la métaphore scientifique dans les *Affinités électives*[1], le romancier met en scène à travers les quatre personnages « une phénoménologie du comportement » face à l'affinité et la passion[2]. Il y a renoncement chez les uns : Charlotte et le Capitaine ressentent l'attraction, mais savent se contrôler ; il y a aussi le libre cours de la passion chez Edouard et dans la réaction pathologique d'Ottilie qui ne renonce pas seulement à son amour, mais aussi à la nourriture et la parole.

L'« affinité élective » peut ainsi servir d'exemple pour comprendre le travail critique de Goethe et de Flaubert concernant la terminologie scientifique. La question est de savoir si l'on peut transférer un phénomène chimique dans le domaine humain. En mettant ses personnages dans des situations de danger existentiel, Goethe le fait en faisant en même temps la preuve des limites de ce transfert. C'est lui qui le premier opère ce déplacement sémantique[3]. En tant qu'écrivain et maître de l'imagination, il se permet quelque chose qu'il n'accorde pas au savant : mélanger des sphères à priori incompatibles. Goethe veut surtout éviter les malentendus entre ces différentes sphères ou règnes de la nature : animaux – plantes - minéraux. Ce qui est vrai dans le domaine des minéraux par exemple ne trouve pas forcement son équivalent dans les relations humaines, qui sont pour Goethe beaucoup plus complexes. Pourtant en même temps la publicité du *Morgenblatt* pour le roman souligne que « partout il n'y a qu'une seule nature ».

La comparaison et la formation d'analogies sont des instruments importants de connaissance. Uwe Pörksen a montré que l'on trouve chez Goethe une double réaction face à l'analogie : d'un côté il exprime une volonté de trouver l'unité de la nature, de l'autre il souligne les différences et les particularités de chaque domaine par rapport aux autres. En échange, au cours de ses discussions avec le philosophe Schelling et dans son travail sur le *Traité des couleurs*, Goethe développe entre 1800 et 1806 l'idée d'une langue symbolique universelle et scientifique, tout en sentant le danger d'un abus de

[1] Cf. Pörksen, "Goethes Kritik naturwissenschaftlicher Metaphorik und der Roman "Die Wahlverwandtschaften"".

[2] Ibid., ici p. 315.

[3] Cf. Ibid., ici p. 301.

langage si l'on en vient à tout mélanger[1]. Newton par exemple est pour Goethe l'archétype du savant qui mélange les sphères, « un géomètre et mécanicien qui projette dans la sphère des couleurs le mode de pensée de la géométrie et de la mécanique »[2]

Goethe soulève le problème de l'expression littéraire de la loi d'affinité lorsqu'il la déplace du cabinet scientifique au salon fréquenté par des individus qui ne sont pas des savants. Ils y conversent et essaient de comprendre les concepts chimiques. Dans la section suivante je veux aborder l'entretien entre Charlotte, Edouard et le Capitaine sur l'affinité en mettant en avant la forme du dialogue, moyen de l'écrivain pour la « littérarisation du schéma chimique »[3].

L'entretien sur la chimie dans les « Affinités électives »

Le quatrième chapitre de la première partie du roman de Goethe contient le fameux entretien sur la chimie que j'ai décrit en partie au chapitre premier et auquel j'ai fait allusion dans la section précédente. Cet entretien s'inscrit dans une tradition du dialogue philosophique dans laquelle un homme instruit une femme dans un certain domaine du savoir[4] : pensons à Diderot[5], à Algarotti[6] ou à Fontenelle[7] ; on peut aussi évoquer les *Conversations en Chemistry* de Jane Marcet publié en 1806[8]. Le genre du dia-

[1] On l'a vu, Goethe lit à l'époque des *Affinités électives* le philosophe Schelling, qui évoque également dans ses *Ideen zu einer Philosophie der Natur* la notion d'affinités. Pörksen a pu consulter les notes de lecture de Goethe sur une revue de Schelling, la « Zeitschrift für spekulative Physik » et plus particulièrement les parties annotées sur la cohésion, l'adhésion et les processus chimiques. Ibid., note 51.

[2] Ibid., ici p. 293.

[3] Valentin, J.-M., "La parabole, la métaphore et l'oxymore. Sur les Affinités électives", *in* J.-M. Valentin (dir.), *Johann Wolfgang Goethe. L'Un, l'Autre et le Tout*, Klincksieck, 2000a, pp. 647-664.

[4] Cf. Wagner, B., "Dialog, Wissen, Geschlecht. Von Platon zu Fontenelle und Diderot", *in* G. Vickermann-Ribémont et D. Rieger (dir.), *Dialog und Dialogizität im Zeitalter der Avantgarden*, Tübingen, Gunter Narr, 2003, pp. 31-47.

[5] Diderot, D., "Le rêve de d'Alembert", *Le Neveu de Rameau et autres dialogues philosophiques*, Paris, Gallimard, 1972b, pp. 179-248.

[6] Algarotti, F., *Il Newtonianismo per le dame, ovvero, dialoghi sopra la luce è i colori*, 1737.

[7] Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Flammarion, 1998.

[8] Cf. Adler, *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*, p. 84 ; Marcet, J. H., *Conversations on chemistry*, Bristol, Tokyo, Thoemmes Continuum et Synapse, 2004, 1806 ; dans la traduction française de 1809 l'auteur est resté anonyme : *Conversations sur la chimie, dans lesquelles les élémens de cette science sont exposés d'une manière simple, et éclaircis par des expériences*, Genève, Manget et Cherbuliez, 1809 ; Il s'agit de dialogues entre Mad. B (Mrs. B) et ses élèves Caroline et Emilie. Les deux dernières posent des questions et Mad. B. explique. Sont insérés éga-

logue permet de présenter aux lecteurs un savoir donné sous une forme créative, spéculative et non méthodique pour le faire participer au développement du raisonnement. Dans le roman de Goethe, c'est Charlotte qui en assistant à une lecture d'ouvrages scientifiques (de contenu physiques, chimiques et techniques), ne comprend pas la notion d'affinités, qui d'abord la fait penser à ses neveux – à sa famille donc. Elle demande à son époux Edouard et au Capitaine de lui apporter une explication :

> « Voudriez-vous, » reprit Charlotte, « car je désire ne par trop vous éloigner du sujet qui nous intéresse en ce moment, m'instruire en peu de mots de ce qu'on entend exactement ici par affinités ? »
> « Je le ferai volontiers, » répondit le Capitaine, auquel s'était adressée Charlotte, « dans la mesure, il est vrai, où je le peux, comme je l'ai appris il y a une dizaine d'années, comme je l'ai lu. Je ne saurais vous dire si l'on pense toujours ainsi dans le monde scientifique, si cela s'accorde avec les doctrines nouvelles. » (*AE*, p. 71-72)[1]

Avant que Charlotte ne demande cette explication, Edouard lui fait comprendre que c'est une « expression figurée » (*Gleichnisrede*) qui l'a induite en erreur. Il souligne que l'homme est bien narcissique à tout vouloir ramener à lui-même – remarque ironique, car le lecteur voit au cours du roman que les affinités passent bien et sans arrêt du domaine inanimé au domaine de l'animé :

> « C'est une expression figurée qui t'a trompée et troublée, » dit Edouard. « Il n'est certes question ici que de matières et de minéraux mais l'homme est un véritable narcisse ; il trouve son plaisir à se mirer partout et se considère comme le support du monde entier. » (*AE*, p. 71)[2]

Il n'est pas facile de traduire le mot « Gleichnisrede » en français. « Comparaison », « métaphore » ou « parabole » pourraient être des variantes. Il s'agit en tous les cas d'une figure rhétorique qui est « moins démonstrative que pédagogique » et qui « satisfait aussi au besoin d'apprendre ('Wissensbegierde'), [car] elle pare l'idée de

---

lement des illustrations sous forme de planches comme par exemple d'un « Appareil pour transporter les gaz d'un récipient dans une vessie » dessiné par Marcet elle-même.

[1] « Möchtet Ihr mich, versetzte Charlotte, da ich Euch nicht zu weit von dem augenblicklichen Interesse wegführen will, nur kürzlich belehren, wie es eigentlich hier mit den Verwandtschaften gemeint sei. » (*WV*, p. 300)

[2] « Es ist eine Gleichnisrede, die dich verführt und verwirrt hat, sagte Eduard. Hier wird freilich nur von Erden und Mineralien gehandelt, aber der Mensch ist ein wahrer Narziss ; er bespiegelt sich überall gern selbst ; er legt sich als Folie der ganzen Welt unter. » (*WV*, p. 300)

beauté et enrichit l'entendement de nouveaux concepts et nouvelles vérités »[1]. Jean-Marie Valentin parle à juste titre de « mise en abyme »[2], car Charlotte est confronté au même problème que le lecteur qui découvre pour la première fois *Les Affinités électives* et ne sait pas ce que signifie ce titre.

On voit dans la citation suivante que Charlotte pense devoir légitimer sa curiosité et qu'elle reste ainsi dans les limites que lui impose son genre. Elle ne réclame pas la science pour elle, mais l'« abandonne » aux savants. Elle utilise par ailleurs un « nous » collectif. Tout ce qu'elle dit vouloir, c'est éviter de dire des bêtises en société :

> « Nous autres femmes, » dit Charlotte, « nous n'y regardons pas de si près et, à vous parler franchement, il ne s'agit en fait pour moi que de comprendre le mot ; car, dans la société, rien ne rend plus ridicule que de mal employer un mot étranger ou un terme technique. C'est pourquoi je voudrais savoir simplement dans quel sens on emploie cette expression à propos de ces objets. Quant à sa valeur scientifique, nous l'abandonnerons aux savants, qui d'ailleurs, comme j'ai pu le remarquer auront toujours bien du mal à se mettre d'accord. » (*AE*, p. 72)[3]

Charlotte veut pouvoir utiliser à bon escient le terme d'« affinité élective ». Dans la suite, les deux hommes l'expliquent un peu comme le ferait ce nouveau type de dictionnaire que sont les lexiques de conversations[4], dont l'objectif est précisément d'expliciter un savoir – un mot ou une notion – de manière à le rendre accessible au public bourgeois et qu'il puisse le mobiliser correctement. Il s'agit là d'un savoir pragmatique et non pas idéal ou total.

Dans la suite du dialogue, Charlotte fait de nouveau une comparaison entre le domaine inanimé et le domaine animé en posant une question sur une autre notion – le divorce – qu'elle sent liée aux affinités électives. Elle pose ainsi la question :

---

[1] Valentin, "La parabole, la métaphore et l'oxymore. Sur les Affinités électives", ici p. 658.

[2] Ibid., ici p. 652.

[3] « Wir Frauen, sagte Charlotte, nehmen es nicht so genau ; und wenn ich aufrichtig sein soll, so ist es mir eigentlich nur um den Wortverstand zu tun : denn es macht in der Gesellschaft nichts lächerlicher, als wenn man ein fremdes, ein Kunst-Wort falsch anwendet. Deshalb möchte ich nur wissen, in welchem Sinn dieser Ausdruck eben bei diesen Gegenständen gebraucht wird. Wie es wissenschaftlich damit zusammenhänge, wollen wir den Gelehrten überlassen, die übrigens, wie ich habe bemerken können, sich wohl schwerlich jemals vereinigen werden. » (*WV*, pp. 300-301)

[4] Cf. chapitre précédent.

> « Ce triste mot, » s'écria Charlotte, « que maintenant l'on entend hélas ! si souvent dans le monde, le rencontre-t-on aussi dans les sciences de la nature ? »
> « Certes, » répondit Edouard, « c'était même un titre d'honneur propre aux chimistes, que l'on nommait les artistes de la séparation ». (*AE*, p. 75)[1]

Ce n'est pas un hasard si la discussion des trois protagonistes sur l'affinité chimique se déplace aux questions de la passion et du divorce. Au tournant du XIX^e^ siècle, celui-ci devient en effet un sujet d'une actualité brûlante en Allemagne. Une raison en est son augmentation massive dans les pays protestants depuis la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle, traduisant le mouvement de sécularisation du mariage, sa compréhension nouvelle par la société et son entrée dans le droit civil. Le *Corpus Juris Fridericianum* de 1749 « augmente considérablement le nombre de motifs admis pour divorcer et introduit le divorce par consentement mutuel, possible après un an de séparation et l'échec d'une tentative de conciliation. Ce sont donc les couples qui jugent eux-mêmes de l'opportunité de divorcer »[2]. Le nombre de procédures augmentant massivement, Frédéric II réagit avec le *Corpus Juris Fridericianum* de 1781 et l'édit de novembre 1782 qui « tentent donc de réduire les effets des mesures rendant les couples seuls maîtres de leur destin conjugal. Il est précisé qu'il faut des raisons graves pour divorcer, la procédure de conciliation se voit reconnaître derechef une importance essentielle, et le divorce par consentement mutuel n'est plus possible que pour un couple marié depuis plusieurs années et demeuré sans enfant »[3]. Ces perspectives juridiques sont reprises un peu plus tard dans deux codes essentiels, la *Allgemeine Gerichtsordnung für die Preußischen Staaten* du 6 juillet 1793 et le *Allgemeines Landrecht für die Preußischen Staaten* du 1er juin 1794[4]. Gérard Laudin précise que, « outre la sécularisation,

[1] « Kommt das traurige Wort, rief Charlotte, das man leider in der Welt jetzt so oft hört, auch in der Naturlehre vor? / Allerdings, erwiderte Eduard. Es war sogar ein bezeichnender Ehrentitel der Chemiker, daß man sie Scheidekünstler nannte. » (*WV*, p. 303)

[2] Laudin, G., "Absolutisme et sécularisation. Pour une analyse contrastive des relations entre l'Eglise et l'Etat en France et dans le Saint Empire jusqu'à la fin du 18e siècle", *in* S. Le Grand (dir.), *La laïcité en question. Religion, Etat et société en France et en Allemagne du 18e siècle à nos jours*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 2008, pp. 17-39, ici p. 21 ; voir aussi Blasius, D., *Ehescheidung in Deutschland 1794-1945: Scheidung u. Scheidungsrecht in histor. Perspektive*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1987, p. 27 sq.

[3] Laudin, "Absolutisme et sécularisation. Pour une analyse contrastive des relations entre l'Eglise et l'Etat en France et dans le Saint Empire jusqu'à la fin du 18e siècle", ici p. 22.

[4] Cf. Ibid., ici p. 22 ; aussi Kosellek, R., *Preussen zwischen Reform und Revolution. Allgemeines Landrecht, Verwaltung und soziale Bewegung von 1791 bis 1848*, München, dtv/Klett-Cotta, 1967, p. 63 sq.

s'instaure aussi une 'banalisation' de la procédure de divorce, dont l'instruction est souvent confiée à un juge débutant : ce qui était considéré comme une procédure grave et sérieuse, touchant aux fondements même de la doctrine, est désormais perçu comme une procédure de second ordre. Un symptôme de ce 'déclassement' est que le souverain ne semble plus s'être prononcé après 1794 sur des demandes de divorce : elles se situent désormais hors du droit régalien. »[1]

Ces changements sont mis en scène dans le texte de Goethe à travers les actions de plusieurs couples : le couple marié Edouard et Charlotte, mis en danger par des amours extraconjugales (Ottilie et le Capitaine) ; mais aussi le couple que forment le comte et la baronne, amis de longue date d'Edouard et Charlotte, qui représentent l'idéal de la relation libre : mariés chacun de leur côté, ils ont pensé au divorce pour se libérer, mais seul le mari de la baronne y a consenti. Pour cette raison, le comte a formé une compréhension très libre du mariage. Il la développe dans une discussion à table dans laquelle il met en question la notion de durée dans le mariage (première partie, chapitre X) :

> On peut volontiers se charger d'un nouveau rôle et, quand on connaît le monde, on voit bien que même dans l'état de mariage, ce qui porte en soi quelque chose de fâcheux, c'est uniquement cette durée qu'on lui assigne, cette éternité parmi tant de choses qui passent. Un de mes amis, dont la bonne humeur se manifestait le plus souvent par des projets de lois nouvelles, affirmait que chaque mariage devrait être conclu seulement pour cinq ans. C'est, disait-il, un beau nombre impair et sacré et un laps de temps qui suffit exactement pour se connaître, produire quelques enfants, se brouiller et, ce qu'il déclarait le plus beau de tout, pour se réconcilier. (*AE*, p. 119)[2]

La position du comte est confrontée dans le texte à une position contradictoire assumée par le personnage de *Mittler,* dont l'activité est décrite de la manière suivante :

[1] Laudin, "Absolutisme et sécularisation. Pour une analyse contrastive des relations entre l'Eglise et l'Etat en France et dans le Saint Empire jusqu'à la fin du 18e siècle".

[2] « Eine neue Rolle mag man gern wieder übernehmen, und wenn man die Welt kennt, so sieht man wohl, auch bei dem Ehestande ist es nur diese entschiedene ewige Dauerr zwischen so viel Beweglichem in der Welt, die etwas Ungeschicktes an sich trägt. Einer von meinen Freunden, dessen gute Laune sich meist in Vorschlägen zu neuen Gesetzen hervortat, behauptete: eine jede Ehe solle nur auf fünf Jahre geschlossen werden. Es sei, sagte er, dies eine schöne ungrade heilige Zahl und ein solcher Zeitraum eben hinreichend um sich kennen zu lernen, einige Kinder heran zu bringen, sich zu entzweien und, was das schönste sei, sich wieder zu versöhnen. » (*WV*, 341)

> Cet homme étrange avait jadis été ecclésiastique et, infatigable dans l'exercice de son ministère, il s'était signalé par son talent pour apaiser et aplanir toutes les querelles de famille ou de voisinage, d'abord entre des particuliers, puis dans des paroisses entières et chez plusieurs propriétaires de domaines. Aussi longtemps qu'il fut en fonctions, nul couple n'avait divorcé et, dans sa paroisse, ni démêlés, ni procès n'avaient importuné les autorités de justice. Il découvrit à temps combien la connaissance du droit lui était nécessaire, lui consacra tous ses soins et se sentit bientôt l'égal des avocats les plus habiles. (*AE*, p. 53)[1]

En lisant cette description on pense au rôle de la conciliation dans l'évolution du divorce évoquée plus haut, mais surtout à la sécularisation d'une fonction qui passe de l'ecclésiastique au conseiller civil qu'est désormais le juge[2]. Pour Mittler le mariage reste pourtant sacré :

> « Celui que je vois attaquer le mariage, » s'écria-t-il, « celui que je vois miner par la parole et surtout par l'action ce fondement de toute société morale, celui-là aura affaire à moi ; ou, si je ne puis pas l'emporter sur lui, je ne veux plus avoir un rapport avec lui. Le mariage est la base et le couronnement de toute civilisation. [...] » (*AE*, p. 115)[3]

Si le couple de Charlotte et Edouard se défait, l'amour de la baronne et du comte connaît une fin heureuse, au moins le temps du roman. La femme du comte, qui s'opposait au divorce, meurt et permet ainsi au couple d'échapper aux contraintes sociales. En revanche, il est trop tard lorsque Charlotte décide d'accepter le divorce pour permettre à Edouard et Ottilile de vivre ensemble. Le destin rend impossible toute solution rationnelle et raisonnable, car Ottilie a décidé de renoncer à son amour.

Goethe n'est pas le seul à aborder ce sujet en littérature. On peut en effet évoquer le très beau texte de Christoph Martin Wieland, *Das Hexameron von Rosenhain*,

[1] « Dieser seltsame Mann war früherhin Geistlicher gewesen und hatte sich bei einer rastlosen Tätigkeit in seinem Amte dadurch ausgezeichnet, daß er alle Streitigkeiten, sowohl die häuslichen, als die nachbarlichen, erst der einzelnen Bewohner, sodann ganzer Gemeinden und mehrerer Gutsbesitzer, zu stillen und zu schlichten wußte. So lange er im Dienste war, hatte sich kein Ehpaar scheiden lassen, und die Landeskollegien wurden mit keinen Händeln und Prozessen von dorther behelliget. Wie nötig ihm die Rechtskunde sei, ward er zeitig gewahr. Er warf sein ganzes Studium darauf, und fühlte sich bald den geschicktesten Advokaten gewachsen. » (*WV*, p. 284)

[2] Cf. Blasius, *Ehescheidung in Deutschland 1794-1945: Scheidung u. Scheidungsrecht in histor. Perspektive*, p. 30.

[3] « Wer mir den Ehstand angreift, rief er aus, wer mir durch Wort, ja durch Tat, diesen Grund aller sittlichen Gesellschaft untergräbt, der hat er mit mir zu tun ; oder wenn ich ihn nicht Herr werden kann, habe ich nichts mit ihm zu tun. Die Ehe ist der Anfang und der Gipfel aller Kultur. » (*WV*, p. 338)

publié en 1805. Cet ensemble de six nouvelles, dont certaines font fortement penser aux *Affinités électives*, reprend la structure du *Décaméron* de Boccace pour décliner les formes de l'affinité entre individus (amitié, amour, passion, narcissisme, divorce). On pense particulièrement à la nouvelle *Amour et Amitié à l'essai* (*Freundschaft und Liebe*) qui fait le récit d'un double changement de partenaires entre deux couples. On peut citer un passage de cette nouvelle qui attribue l'origine des discussions sur le divorce à une loi venant de la France révolutionnaire :

> Ces divorces qui se produisaient presque chaque jour furent un moment un objet de discussion favori en société. Même nos deux amis parlaient volontiers et souvent de la nouvelle loi ; et même si Mondor considérait la chose de manière plus sérieuse que Raymund, il finissait toujours par dire avec un soupir que dans la mesure où elle n'était pas utilisée trop à mauvais escient, cette loi fut la plus salutaire de celles que la Révolution apporta avec abondance.[1]

Avec « cette nouvelle loi », Wieland fait allusion à la juridiction révolutionnaire, qui crée mariage civil en 1792 en même temps qu'elle légalise le divorce, en transposant ainsi ces actes dans le droit civil. Cette loi eut une influence profonde sur l'évolution du droit allemand en ce qu'elle « retint une vision large des motifs, incluant consentement mutuel et incompatibilité d'humeur. Le retour à l'ordre napoléonien mit cependant fin à cette ouverture qui, pour la première fois dans l'histoire du droit, avait introduit l'égalité entre les époux : le Code Civil (1804) revenait aux causes habituelles du divorce pour faute : sévices, diffamation, abandon, ou encore adultère, en distinguant la gravité selon le sexe, l'épouse ne pouvant se plaindre que si son mari tenait 'sa concubine dans la maison commune' »[2]. La Restauration, en 1816, supprime le divorce, qui n'est réintroduit qu'en 1884. Entre-temps ne subsiste que son substitut traditionnel en

[1]« Diese fast täglich vorfallenden Ehescheidungen waren eine Zeit lang der beliebteste Gegenstand der Unterhaltung in Gesellschaften. Auch unsre beiden Freunde sprachen gern und öfters über das neue Gesetz; und wiewohl Mondor die Sache in einem ernsthafteren Lichte betrachtete als Raymund, so stimmte er am Ende doch immer, mit einem Seufzer, dem letztern bey, der dieses Gesetz, in so fern es nur nicht zu sehr missbraucht würde, für das heilsamste unter allen hielt, an welchen die Revoluzion so fruchtbar war. » Wieland, C. M., *Das Hexameron von Rosenhain*, Leizpig, Göschen, 1805, p. 255, ma traduction.

[2] Gourdon, V. et U. Krampl, "Divorce", *in* C. Charle et al. (dir.), *Dictionnaire historique de la civilisation européenne*, Paris, Fayard, à paraître 2010.

pays catholique : la séparation de corps et d'habitation[1]. Seules certaines régions allemandes maintiennent la loi révolutionnaire française[2].

Norbert Bolz résume d'une manière qui me semble très juste le fait que pour Goethe le mariage constitue un aspect fondamental de la complexité de la vie sociale. Selon lui, Goethe montre qu'il est impossible « d'imposer à l'aide de lois un ordre à ce système complexe de désirs, à ces reconfigurations dynamiques qui suivent la chimie des passions »[3]. L'idée d'affinité élective telle qu'elle est mise en œuvre dans le dialogue sur la chimie apparaît bien comme le support de cette critique.

La sympathie entre Bouvard et Pécuchet

Si chez Goethe les affinités conduisent à la question sociale du divorce, l'affinité entre Bouvard et Pécuchet touche à d'autres domaines du droit de famille : le statut du célibataire et à travers lui le discours hygiéniste, dont il est à la fin du XIX^{e} siècle un élément important[4]. Flaubert n'utilise pas directement le terme d'affinité, mais il parle de sympathie et d'attraction entre corps dès le premier chapitre du roman, quand les deux personnages se rencontrent en « s'attirant » sur le Boulevard Bourdon. Il y a un côté très comique dans la description de la rencontre du grand Bouvard et du petit Pécuchet. L'effet de drôlerie vient aussi de la coïncidence, du « même moment », du « même banc » sur lequel ils s'installent, auxquels fait écho la « même idée » d'inscrire leurs noms dans leurs chapeaux. Ils pensent la même chose sur le tapage des guinguettes en banlieue, ils ont les mêmes opinions - « bien que Bouvard fût peut-être plus libéral ». L'un est frappé de ces coïncidences, l'autre charmé et ils tombent littéralement amoureux l'un de l'autre :

> Chacun en écoutant l'autre retrouvait des parties de lui-même oubliées ; - et bien qu'ils eussent passé l'âge des émotions naïves, ils éprouvaient un plai-

[1] Laudin, "Absolutisme et sécularisation. Pour une analyse contrastive des relations entre l'Eglise et l'Etat en France et dans le Saint Empire jusqu'à la fin du 18e siècle", ici p. 23 ; Adler, L., *Secrets d'Alcôve: Histoire du couple de 1830 à 1930*, Paris, Hachette, 1983, p. 183 sq.

[2] Cf. Blasius, *Ehescheidung in Deutschland 1794-1945: Scheidung u. Scheidungsrecht in histor. Perspektive*, p. 33.

[3] Bolz, N. W., "Art. Ehe", *in* H.-D. Dahnke et R. Otto (dir.), *Goethe-Handbuch*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 1998, pp. 234-235.

[4] Jorland, *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIXe siècle.*

> sir nouveau, une sorte d'épanouissement, le charme des tendresses à leur début. (*BP*, p. 54)

Ils essaient de partir (20 fois !), mais ils sont « retenus par une fascination » et décident finalement de dîner ensemble. Le comble est le constat qu'ils sont tous les deux copistes : « […] ils faillirent s'embrasser par-dessus la table en découvrant qu'ils étaient copistes, […] ». (*BP*, p. 55) Une autre coïncidence est le fait qu'ils ont le même âge. Et le narrateur résume cette série de ressemblances en parlant de « sympathie » et d'« aventure » - dans un lexique qui est presque celui de l'amour :

> Ainsi leur rencontre avait eu l'importance d'une aventure. Ils s'étaient, tout de suite, accrochés par des fibres secrètes. D'ailleurs, comment expliquer les sympathies ? Pourquoi telle particularité, telle imperfection indifférente ou odieuse dans celui-ci enchante-t-elle dans celui-là ? Ce qu'on appelle le coup de foudre est vrai pour toutes les passions. Avant la fin de la semaine, ils se tutoyèrent. (*BP*, p. 59)

De quelle nature est la passion entre Bouvard et Pécuchet ? Est-ce une amitié, est-ce un amour entre hommes ? Mary Orr a analysé récemment la dimension du genre (*gender*) dans cette relation[1]. Ses analyses la conduisent à dire que la sympathie ou l'affinité entre les deux personnages peut aussi être lue du point de vue du droit de la famille – et du célibat. A la fin du XIX^{e} siècle celui-ci devient en effet l'affaire des hygiénistes, un « défi pour le patriarcat »[2] : « Trahissant leurs devoirs envers l'humanité, dénués de sens civique, [les célibataires] forment une race à part qui menace les fondements même de notre société. Dès les années 1850, [ils] seront traqués par les hygiénistes, les législateurs et les littérateurs. Une pétition envoyée au Sénat en 1859 réclame un impôt spécial pour 'individus inutiles et improductifs' […] Sans enfant, sans famille, sans postérité, sans propriété, sans références, le célibataire fait grincer les rouages de la nouvelle morale bourgeoise. Hors du couple, point de salut. Le bourgeois, c'est

[1] Orr, M., *Flaubert: Writing the Masculine*, Oxford University Press, 2000, p. 168 sq. Orr a également anlaysé la représentation du masculin dans *Madame Bovary* et elle s'y est particulièrement intéressée au *Code Napoléon* et à sa construction de la masculinité dans le mariage et le rôle du mari. Cf. Orr, M., *Madame Bovary - representations of the masculine*, Bern, Peter Lang, 1999, pp. 15-16.

[2] Orr, *Flaubert: Writing the Masculine*, p. 198.

l'homme au sein de sa famille. Dans le foyer, la sexualité est réglée, propre, nettoyée, hygiénique. »[1]

La société française de la deuxième moitié du XIX^e^ siècle est en effet atteinte d'un malaise, fondé sur la crainte d'une dépopulation du pays, laquelle s'appuie sur le constat « d'une baisse de la natalité devenue inférieure à la mortalité en 1854, même si elle la dépassa de nouveau par la suite, alors qu'elle lui était largement supérieure dans le reste de l'Europe »[2]. On se soucie de la « bonne santé » de la société française, et ce à plusieurs niveaux : de la vie matérielle (alimentation, salubrité) et de la vie morale (prostitution, déviances sexuelles, alcoolisme, goitre et crétinisme, crimes et suicides)[3]. L' hygiénisme touche ainsi à plusieurs domaines du savoir : médecine, pharmacie, chimie, médecine vétérinaire, génie civil et militaire, administration publique, économie politique et statistiques. Comme le souligne Gérard Jorland, la chimie en particulier joue un rôle fondamental pour l'hygiénisme du XIX^e^ siècle. Flaubert connaissait de près ce sujet, car son père et son frère étaient membres du Conseil central d'hygiène publique et de salubrité de Seine-Inférieure.

Bouvard et Pécuchet – amateurs chimistes et magnétiseurs

> J'ai commencé mes études de médecine. Fortin ma prêté des livres. Quant à la chimie, que je comprends beaucoup moins bien, ou plutôt pas du tout, je l'ajourne. Mais il faut être enragé, et triplement *phrénétique* pour entreprendre un pareil livre ! (Flaubert à sa nièce Caroline, le 26 août 1872, *Corr.* IV, p. 564)

[1] Adler, *Secrets d'Alcôve: Histoire du couple de 1830 à 1930*, pp. 15-16, cité dans Orr, *Flaubert: Writing the Masculine*, p. 191.

[2] Jorland, *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIXe siècle*, p. 153.

[3] Ibid., p. 12.

> Je lis maintenant de la chimie (à laquelle je ne comprends goutte) et de la médecine, Raspail ; sans compter *Le Potager moderne* de Gressent et *L'Agriculture* de Gasparin. – A ce propos, Maurice serait bien gentil de recueillir pour moi ses souvenirs agronomiques. Afin que je sache quelles sont *les fautes* qu'il a faites, et par quels *raisonnements*, il les a faites. (Flaubert à George Sand, le 3 février 1873, *Corr.* IV, p. 641)

Il faut examiner maintenant la manière dont Bouvard et Pécuchet apprennent et appliquent la chimie. C'est au chapitre III que leur amour commun pour la science les conduit à embrasser la vocation de chimistes. Ils essaient de combler les lacunes dont ils ont fait preuve dans le deuxième chapitre dans la fabrication de conserves et de leur fameuse « Bouvarine » : après de nombreuses tentatives, leur alambic explose et leurs conserves s'avèrent ratées. Flaubert décrit ainsi leur échec et l'état de leur laboratoire après l'explosion :

> Bouvard ferma le robinet du serpentin pour se précipiter vers les conserves. La désillusion fut complète. Les tranches de veau ressemblaient à des semelles bouillies ; un liquide fangeux remplaçait le homard ; on ne reconnaissait plus la matelotte. Des champignons avaient poussé sur le potage – et une intolérable odeur empestait le laboratoire.
> Tout à coup, avec un bruit d'obus, l'alambic éclata en vingt morceaux, qui bondirent jusqu'au plafond, crevant les marmites, aplatissant les écumoires, fracassant les verres ; le charbon s'éparpilla, le fourneau fut démoli – et le lendemain, Germaine retrouva une spatule dans la cour. (BP, p. 115)

La séquence se conclut ainsi par l'exclamation : « C'est que, peut-être, nous ne savons pas la chimie ! » (*BP*, p. 115) Cette exclamation peut être aussi lue comme une allusion parodique aux *Affinités électives* et au rôle de la chimie dans ce texte. Elle démontre surtout la place importante de la chimie en général au XIX^{e} siècle. Bouvard et Pécuchet, comme Flaubert – cf. les exergues en tête de cette section -, se documentent. Le narrateur décrit ainsi les premiers pas des deux personnages dans cette discipline :

> Pour savoir la chimie, ils se procurèrent le cours de Regnault et apprirent d'abord que « les corps simples sont peut-être composés ».

> On les distingue en métalloïdes et en métaux, - différence qui n'a « rien d'absolu », dit l'auteur. (*BP*, p. 116)

Flaubert cite ici Henri-Victor Regnault (1810-1878), professeur à l'Ecole polytechnique puis au Collège de France, auteur des *Premiers Eléments de chimie* (1850). La nomenclature de Regnault se révélant trop compliquée, Bouvard et Pécuchet se servent ensuite d'un livre de Jean Girardin (1803-1884), également professeur de chimie et auteur de *Leçons de chimie élémentaire faites le dimanche à l'école municipale de Rouen* (1836). On l'a déjà vu dans les lectures de Flaubert, il ne cite pas seulement les ouvrages les plus connus ou les livres de références, mais souvent aussi voire surtout des textes « de seconde main » comme des guides ou des manuels de science pratique par exemple[1]. En cela, le romancier démontre son intérêt pour les différents discours en général qu'il « recopie, réécrit et stylise »[2].

En s'appuyant sur les différents avant-textes de Flaubert, Mitsumasa Wada a étudié de près ses emprunts à Regnault et Girardin. De la reproduction fidèle des premiers jets, Flaubert passe selon lui à une volonté d'« 'excavation' où l'écriture s'efforce de produire délibérément 'un vide' sémantique pour donner un 'effet définitif d'inachèvement' »[3]. Ainsi, « d'une part le contexte de l'histoire de la science est à l'origine de l'ambiguïté flaubertienne, d'autre part celle-ci le reproduit à sa propre manière, sans se contenter d'être le véhicule transparent de l'histoire de la science. L'esthétique l'emporte sur le savoir par la représentation littéraire d'une ambiguïté scientifique. »[4]

La pénétration des métaphores de la vie amoureuse dans la langue chimique et hygiénique est bien illustrée par la citation suivante extraite du chapitre précédent. Bouvard et Pécuchet sont devenus spécialistes des conserves et de la composition des denrées alimentaires. Le narrateur décrit ainsi leur manière de faire :

---

[1] Séginger, "Forme romanesque et savoir. *Bouvard et Pécuchet* et les sciences naturelles", note 5.

[2] Cohen, C., "Bouvard et Pécuchet réécrivent les sciences", *Alliage*, 37-38, 1998-99, pp. 110-122.

[3] Wada, M., "L'Episode de la chimie dans Bouvard et Pécuchet de Flaubert, ou comment narrativiser une ambiguïté scientifique", *Études de langues et littératures françaises*, n° 70, 2009, pp. 82-96, http://www.item.ens.fr/index.php?id=384040 ; Wada se réfère ici à de Biasi, P.-M., "Flaubert et la poétique du non finito", *in* L. Hay (dir.), *Le manuscrit inachevé, écriture, création, communication*, Paris, Editions du Centre national de la recherche scientifique, 1986.

[4] Wada, "L'Episode de la chimie dans Bouvard et Pécuchet de Flaubert, ou comment narrativiser une ambiguïté scientifique".

> Ils chicanaient le boulanger sur la couleur de son pain. Ils se firent un ennemi de l'épicier, en lui soutenant qu'il adultérait ses chocolats. (*BP*, p. 112)

« Adultérer ses chocolats », signifie selon Stéphanie Dord-Crouslé, « le frelater, faire entrer dans sa composition un ingrédient illicite »[1]. Gérard Jorland précise que l'adultération est un des sujets privilégiés des médecins hygiénistes en ceci que si elle ne produit pas d'intoxication, elle rend les aliments moins nourrissants[2]. Il donne les exemples du pain et du lait en soulignant que « c'est par la chimie cette fois, et non plus par les statistiques, qu'on peut toucher du doigt la misère ouvrière. [...] Les pauvres payaient aussi cher que les riches un pain de moindre qualité nutritive du fait de sa forme courte et ronde et non allongée. Les pains perdaient en effet d'autant plus d'eau par évaporation que leurs formes étaient plus longues ; or les riches mangeaient du pain long, les pauvres du pain rond ; tout pain devant faire deux kilos et le pain long perdant plus d'eau que le rond à la cuisson, il devait donc comporter plus de farine ? En un mot, du fait de la forme de son pain, le pauvre payait pus d'au et moins de farine que le riche. »[3]

Les hygiénistes se mettent ainsi à contrôler la composition des aliments pour lutter contre leur falsification. Il s'agit là en effet d'un important problème social au XIX^e^ siècle[4]. En témoigne aussi le *Dictionnaire des altérations et falsifications des substances alimentaires, médicamenteuses et commerciales, avec l'indication des moyens de les reconnaître* d'Alphonse Chevallier que Flaubert a probablement trouvé dans la bibliothèque de son père[5]. Le chapitre III de *Bouvard et Pécuchet* livre aussi une liste de lectures dans le domaine de l'hygiène (*BP*, p. 135) : le Manuel d'hygiène du docteur Marin, c'est-à-dire le *Manuel théorique et pratique d'hygiène ou l'Art de conserver sa santé*, par Joseph Morin, édité dans la collection Roret en 1827[6] ; le traité de Becquerel, c'est-à-dire d'Alfred Becquerel (1814-1866), médecin et auteur d'un *Traité élémentaire*

[1] Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, p. 102.

[2] Jorland, *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIXe siècle*, p. 211.

[3] Ibid., p. 213.

[4] Cf. Ibid., p. 208 sq.

[5] Chevallier, A., *Dictionnaire des altérations et falsifications des substances alimentaires, médicamenteuses et commerciales, avec l'indication des moyens de les reconnaître*, Paris, Béchet jeune, 1850-1852.

[6] Cf. dans les indications qui suivent les notes de Stéphanie Dord-Crouslé : Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, pp. 124-125.

d'hygiène privée et publique ; Casper soit Johann Ludwig Casper, médecin légiste (1796-1863) ; Bégin ou Louis Jacques Bégin, médecin militaire, 1793-1859, auteur d'une *Physiologie pathologique* et de mémoires sur les service de santé militaire ; et finalement Lévy c'est à dire Michel Lévy, médecin militaire, 1809-1872, qui publie un *Traité d'hygiène publique et privée*. A la suite de toutes ces lectures, Bouvard, Pécuchet et/ou le narrateur finissent par se demander :

> Qu'est-ce donc que l'hygiène ?
> - « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà » affirme M. Lévy ; et Becquerel ajoute qu'elle n'est pas une science. (*BP*, p. 136)

Ce n'est pas seulement l'application de la chimie (hygiéniste) qui intéresse les deux personnages, mais ils portent leur intérêt jusqu'au noyau même de cette science : l'atome et les molécules. Comme Charlotte dans les *Affinités électives* Bouvard et Pécuchet ont du mal à comprendre la nomenclature chimique. Mais celle-ci a changé depuis Goethe – il suffit de comparer les dialogues :

> La notation leur parut baroque. – Les Propositions multiples troublèrent Pécuchet.
> - « Puisqu'une molécule de A, je suppose, se combine avec plusieurs parties de B, il me semble que cette molécule doit se diviser en autant de parties ; mais si elle se divise, elle cesse d'être l'unité, la molécule primordiale. Enfin, je ne comprends pas. »
> - « Moi, non plus ! » disait Bouvard. (*BP*, p. 116)

Cette citation nous ramène à ce que l'on a dit plus haut sur la révolution chimique de Lavoisier et Berthollet, et elle met bien au centre l'opposition importante entre l'idée d'unité et celle de division de corps – idée difficile à se représenter. Un peu plus loin, l'embarras de Bouvard et Pécuchet est total :

> Après les couleurs et les corps gras, ce fut le tour de la fermentation.
> Elle les conduisit aux acides, et la loi des équivalents les embarrassa encore une fois. Ils tâchèrent de l'élucider avec la théorie des atomes ; ce qui acheva de les perdre. (*BP*, p. 117)

Ce petit passage fait allusion à la controverse entre les « équivalentistes », ardents soutiens de la loi des équivalents, et les atomistes, défenseurs de la théorie des

atomes[1], qui a des conséquences importantes dans la chimie française, dont la moindre n'est pas le retard qu'elle finit par prendre au cours du siècle[2]. Que veut dire « notation équivalentiste » ? Le point de départ est l'étude quantitative des réactions chimiques à l'ordre du jour depuis la fin du XVIII[e] siècle et l'œuvre de Berthollet et Lavoisier. Pour apporter une réponse à ce problème les chimistes reprennent la vieille idée de l'atome certes invérifiable par l'expérience mais qui permet de se livrer à des calculs, et la développent de façon nouvelle à partir de la notion de poids atomique. Dalton (1766-1844) définit ainsi les atomes non plus comme des « unités minimales de composition de la matière », mais comme des « unités minimales de combinaison »[3]. Malgré cette précaution, les équivalentistes critiquent le recours à une entité dont l'existence reste spéculative et suggèrent de s'en tenir à l'observation du « poids équivalents » des corps, ramenés au poids de l'oxygène. Il s'agit en fait d'un problème de nomenclature et de convention, dans la mesure où l'on passe facilement d'un système à l'autre. En ce sens, comme l'indiquent Bensaude-Vincent et Stengers, la controverse porte moins sur « [l'explication] du visible compliqué par de l'invisible simple, comme dira plus tard Jean Perrin, que [sur la résolution] des problèmes de langage, de formule de classification »[4]. Pour clore cette dispute, les chimistes se réunissent pour la première fois en un congrès mondial à Karlsruhe en 1860 pour y discuter les deux systèmes et se mettre d'accord sur une convention. Dans le troisième tiers du XIX[e] siècle, la notation atomiste finit par emporter progressivement le suffrage des chimistes dans l'ensemble des pays européen, à l'exception de la France. Ici, c'est en effet un équivalentiste convaincu qui domine la discipline, Marcelin Berthelot (1827-1907), professeur à la Sorbonne et au Collège de France, mais aussi Inspecteur de l'Enseignement supérieur puis Ministre de l'instruction Publique sous la Troisième République, qui « interdit » l'atomisme jusqu'à sa mort en 1907.

---

[1] Cf. Wada, "L'Episode de la chimie dans Bouvard et Pécuchet de Flaubert, ou comment narrativiser une ambiguïté scientifique".

[2] Bensaude-Vincent explique ainsi que jusqu'au début du XXe siècle « les étudiants qui se présentent à l'agrégation sont obligés de rédiger leur copie en notation équivalentiste, alors même que les physiciens ont déjà découvert certains des constituants fondamentaux de l'atome avec les électrons et la radioactivité. » Bensaude-Vincent, B., "Les tribulations de l'atome au pays de la chimie", *Science & Vie (Hors-Série)*, 166, 1989.

[3] Bensaude-Vincent et Stengers, *Histoire de la chimie*, pp. 150-151.

[4] Ibid., p. 151.

Cette dispute scientifique montre bien que la langue scientifique se sert de l'imaginaire et que c'est l'autorité qui en dernière instance décide ce qui est vrai ou non. Flaubert montre la difficulté de se représenter le progrès scientifique en chimie à travers une description des analogies possibles entre homme et objets inorganiques :

> […] puis, sans le moindre scrupule, Bouvard et Pécuchet se lancèrent dans la chimie organique.
> Quelle merveille que de retrouver chez les êtres vivants les mêmes substances qui composent les minéraux. Néanmoins, ils éprouvaient une sorte d'humiliation à l'idée que leur individu contenait du phosphore comme les allumettes, de l'albumine comme les blancs d'œufs, du gaz hydrogène comme les réverbères. (*BP*, p. 117)

Ce passage ne comporte pas de référence littéraire, mais seulement le terme « chimie organique » suivie d'une phrase en style direct libre « Quelle merveille… », et de nouveau, en discours indirect, le récit du narrateur qui fait entendre l'idée reçue. On retrouve pourtant ici aussi un jeu rhétorique entre chimie organique et inorganique, entre monde inanimé (minéraux) monde animé (organisme vivant).

Dans le courant du XIX^{e} siècle, la chimie joue aussi un rôle de plus en plus important en agriculture, autre aspect de l'activité de Bouvard et Pécuchet et autre occasion pour eux de se confronter à cette discipline. Comme Goethe, Flaubert a contacté les savants de son temps, parmi lesquels l'agronome Jules-Emile Godefroy (1833-1899), pour savoir quels erreurs deux néophytes parisiens peuvent commettre à la campagne[1]. Comme l'a montré Jean Gayon, Godefroy a rédigé un petit rapport de quinze pages[2] dans lequel il informe entre autres Flaubert des changements survenus en agriculture à la suite de l'utilisation croissante des phosphates pour améliorer les engrais entre les années 1840 et 1870 : « dans les années 1870, lorsque Flaubert rédige *Bouvard et Pécuchet*, la problématique chimique des engrais minéraux l'a emporté chez les agronomes. En 1840, c'était un objet de controverses. Le montre le célèbre traité de Gasparin (1843). Flaubert avait lu attentivement ce traité, mais il avait aussi parfaitement compris quel parti l'avait emporté dans les années 1870 »[3]. Flaubert aurait donc tenu compte des

[1] Cf. Gayon, J., "Agriculture et agronomie dans « Bouvard et Pécuchet » de Flaubert." *Littérature*, 109, 1998, pp. 59-73.

[2] Godefroy, *Notes pour Mr de Flaubert. Des fautes que peuvent commettre deux Parisiens qui veulent se livrer à l'agriculture* Manuscrit inédit, Bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle.

[3] Gayon, "Agriculture et agronomie dans « Bouvard et Pécuchet » de Flaubert." ici p. 62.

transformations dans le domaine du savoir en faisant commettre à Bouvard et Pécuchet des fautes dans la pratique des engrais « typiques » de leur époque (les années 1840), mais qui changeront dès qu'on en saura plus sur la question, grâce en particulier aux superphosphates[1].

De la chimie au magnétisme animal

La phase chimique de Bouvard et Pécuchet est en fait assez courte car, en se rendant chez le docteur Vaucorbeil pour lui demander des renseignements, ils visitent son cabinet et découvrent l'anatomie, laquelle les fascine tellement qu'ils abandonnent la chimie pour elle. Ils y reviennent cependant au chapitre VIII sous d'autres auspices : la découverte les sciences occultes et le magnétisme. C'est avec cette nouvelle expérience que je veux conclure mon propre parcours chimique.

Les deux romans comportent en effet des scènes de magnétisme. Dans les *Affinités électives*, une scène intéressante à ce titre se joue dans le neuvième chapitre de la deuxième partie. Ottilie se montre particulièrement sensible à la nature qui l'entoure. Elle explique au compagnon de voyage du lord anglais qu'elle veut éviter certain chemin dans le parc parce qu'il provoque chez elle frissons et maux de tête. Son interlocuteur découvre par la suite des traces de houille à cet endroit, qui suscite en lui l'idée de mener une expérience de pendule avec Ottilie. Le lord exprime des doutes sur ce type d'expérience, mais son compagnon ne se laisse pas influencer :

> En outre, à plusieurs reprises, il déclara qu'on ne devait pas abandonner ainsi une recherche, parce que l'expérience ne réussissait pas avec chaque individu, mais qu'il fallait au contraire continuer d'une manière encore plus sérieuse et plus approfondie ; certainement maints rapports et maintes affinités des êtres inorganiques entre eux, des êtres organiques avec les premiers et entre eux se révéleraient, qui nous sont encore cachés. (*AE*, p. 279)[2]

[1] Ibid., ici p. 73.

[2] « Auch er gab wiederholt zu erkennen, dass man deswegen, weil solche Versuche nicht Jedermann gelängen, die Sache nicht aufgeben, ja vielmehr nur desto ernsthafter und gründlicher untersuchen müsste ; da sich gewiss noch manche Bezüge und Verwandtschaften unorganischer Wesen untereinander, organischer gegen sie und abermals untereinander, offenbaren würden, die uns gegenwärtig verborgen seien. » (*WV*, p. 480-481)

On retrouve ici l'idée d'affinité entre êtres organiques et composés inorganiques chère à la philosophie de la nature romantique[1]. D'un point de vue formel, le roman reprend aussi le même sujet – l'affinité – qui a dominé l'entretien sur la chimie dans la première partie, dans un effet de miroir typique chez Goethe[2]. Adler souligne que « la possibilité d'une influence réciproque de la matière et de l'esprit implique une unité complète, une « affinité » universelle de la nature. Si dans l'entretien sur la chimie on a élaboré une théorie, on montre maintenant une expérience. »[3] L'expérience du pendule sur Ottilie montre de fait d'une manière surprenante sa « sensibilité »[4]. Voici la réaction de la jeune femme telle que Goethe la dépeint :

> Les dames revinrent. Charlotte comprit aussitôt ce qui se passait. « J'ai maintes fois entendu parler de ces choses, » dit-elle, « mais je n'en ai jamais vu l'effet. Comme vous avez tout préparé si joliment, laissez-moi essayer si avec moi cela réussira aussi. »
> Elle saisit le fil et, comme elle prenait la chose au sérieux, elle le tint ferme et sans émotion ; cependant on ne remarqua pas non plus la moindre oscillation. On invita Odile à lui succéder. Elle tint le pendule avec plus de calme encore, d'innocence et d'ignorance des métaux qui gisaient au-dessous. Mais, à l'instant même le pendule fut entraîné comme dans un tourbillon qu'on déplaçait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, tour à tour en cercle ou en ellipse, ou encore il oscillait en ligne droite, exactement comme le compagnon pouvait s'y attendre et même au-delà de toute attente. (*AE*, p. 279)[5]

Cette expérience reproduit non seulement une expérience décrite par le philosophe Schelling dans le *Morgenblatt* et la *Jenaische Allgemeine Literaturzeitung* en 1807, mais elle reflète également les travaux du chimiste Johann Wilhelm Ritter que

---

[1] Cf. Blondeau, D., "Goethes Naturbegriff in den "Wahlverwandtschaften"", *Goethe-Jahrbuch*, 1997, pp. 35-48, ici p. 38.

[2] Cf. Adler, *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*, p. 180.

[3] Ibid., p. 182.

[4] Waltraud Wiethölter remarque dans ses notes à l'édition de Francfort que la houille est un élément de Saturne et dans son rapport au feu particulièrement attribuable à Ottilie. (*WV*, p. 1048)

[5] « Die Frauenzimmer kamen zurück. Charlotte verstand sofort was vorging. Ich habe manches von diesen Dingen gehört, sagte sie, aber niemals eine Wirkung gesehen. Da Sie alles so hübsch bereit haben, lassen Sie mich versuchen, ob es mir nicht auch anschlägt. / Sie nahm den Faden in die Hand ; und da es ihr Ernst war, hielt sie ihn stet und ohne Gemütsbewegung ; allein auch nicht das mindeste Schwanken war zu bemerken. Darauf ward Ottilie veranlasst. Sie hielt den Pendel noch ruhiger, unbefangner, unbewusster über die unterliegenden Metalle. Aber in dem Augenblicke ward das schwebende wie in einem entschiedenen Wirbel fortgerissen und drehte sich, je nachdem man die Unterlage wechselte, bald nach der einen, bald nach der andern Seite, jetzt in Kreisen, jetzt in Ellipsen, oder nahm seinen Schwung in graden Linien, wie es der Begleiter nur erwarten konnte, ja über alle seine Erwartung. » (*WV*, p. 481)

nous avons mentionné plus haut et avec qui Goethe a fait certaines des expériences rapportées dans son *Traité des couleurs*[1]. Ritter considère que les phénomènes du pendule proviennent de la même force que celle à l'origine du principe de l'affinité élective et qu'il appelle « sidérisme ». Qu'en pense Goethe ? Sa réaction est quelque peu ambivalente, même si dans les *Entretiens avec Eckermann* du 7 octobre 1827 il se montre plutôt convaincu des forces magnétiques :

> Nous avons tous quelque chose des forces électriques et magnétiques en nous et nous exerçons comme l'aimant une force attractive et répulsive, selon que nous entrons en contact avec quelque chose de semblable ou de dissemblable.[2]

Le chapitre VIII de *Bouvard et Pécuchet* traite également du magnétisme. Il débute avec la pratique des tables tournantes pour se poursuivre par de plus amples études sur le sujet. Voici comment Bouvard et Pécuchet essaient d'expliquer les tables tournantes :

> Le phénomène des tables tournantes n'en est pas moins certain. Le vulgaire l'attribue à des esprits, Faraday au prolongement de l'action nerveuse, Chevreul à l'inconscience des efforts, ou peut-être, comme admet Ségouin, se dégage-t-il de l'assemblage des personnes une impulsion, un courant magnétique ?
> Cette hypothèse fit rêver Pécuchet. Il prit dans sa bibliothèque le *Guide du magnétiseur* par Montacabère, le relut attentivement, et initia Bouvard à la théorie. Tous les corps animés reçoivent et communiquent l'influence des astres, propriété analogue à la vertu de l'aimant. En dirigeant cette force on peut guérir les malades, voilà le principe. La science, depuis Mesmer, s'est développée. Mais il importe toujours de verser le fluide et de faire des passes qui, premièrement, doivent endormir. (*BP*, p. 280)

Comme pour les autres domaines de savoir, le narrateur donne une liste d'auteurs consultés par les personnages. Il cite non seulement Franz Friedrich Anton Mesmer (1734-1815), le père de la « discipline »[3], mais aussi ses successeurs au XIX[e]

[1] Cf. note de Waltraud Wiethölter in *WV*, p. 1048 ; Cf. aussi Adler, *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*, p. 180 sq.

[2] « Wir haben alle etwas von elektrischen und magnetischen Kräften in uns und üben wie der Magnet selber eine anziehende und abstoßende Gewalt aus, je nachdem wir mit etwas Gleichem oder Ungleichem in Berührung kommen. » cité in : Goethe, "Romane und Novellen I ", p. 723. Cf. Adler, *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*, p. 185.

[3] Cf. Darnton, *Mesmerism and the end of the enlightenment in France*.

siècle[1]. Le chimiste et physicien britannique Michael Faraday (1791-1867) est surtout connu pour ses découvertes de l'induction électromagnétique et des lois de l'électrolyse. Michel Eugène Chevreul (1786-1889) a inventé la bougie stéarique « qui, lorsque d'autres travaux l'auront rendu rentable, changera la vie quotidienne au XIX[e] siècle »[2]. A. Ségouin, enfin, est l'auteur des *Mystères de la magie ou les Secrets du magnétisme dévoilés, suivis d'un aperçu sur la magie de M. Dupotet et la danse des tables* (1853). Ce dernier ouvrage figure sur la liste des livres empruntés par Flaubert à la Bibliothèque Municipale de Rouen publiée par l'Université de Rouen, qui montre par ailleurs que toutes ses lectures sur le magnétisme et les sciences occultes ne sont pas citées dans le roman[3]. Dans la suite du chapitre Bouvard et Pécuchet s'essaient comme magnétiseurs et soignent les gens de leur village jusqu'à ce qu'ils croisent le médecin :

> - « Comment ! encore vous ! » s'écria-t-il, furieux de les retrouver toujours chez ses clients. Ils expliquèrent leur moyen magnétique. Alors il tonna contre le magnétisme, un tas de jongleries, et dont les effets proviennent de l'imagination. (*BP*, p. 283)

Ils abandonnent les passes mesmériennes pour le « système de Puységur » « qui remplace le magnétiseur par un vieil arbre, au tronc duquel une corde s'enroule » (*BP*, p ; 285).

> Pécuchet se rappela un excellent moyen de magnétisation. Il mit dans sa bouche tous les nez des malades et aspira leur haleine pour tirer à lui l'électricité – et en même temps, Bouvard étreignait l'arbre, dans le but d'accroître le fluide. (*BP*, p. 286)

Malgré certains succès « Bouvard et Pécuchet en somme, n'avaient pas réussi » (*BP*, p. 288). Ils en viennent au spiritisme et à la magie pour enchaîner avec la philosophie. Toutes ces expériences font ainsi parcourir aux deux protagonistes l'histoire

[1] Cf. sur le mesmérisme au XIXe siècle : Monroe, *Laboratories of faith. Mesmerism, spiritism and occultism in modern France*.

[2] Bensaude-Vincent et Stengers, *Histoire de la chimie*, p. 167.

[3] http://flaubert.univ-rouen.fr/bibliotheque/05bmr.php; pour des précisions concernant les lectures chimiques de Flaubert voir Yamazaki, A., "L'inscription d'un débat séculaire: le magnétisme dans Bouvard et Pécuchet", *Revue Flaubert*, 4, 2004 qui a consulté les notes de lecture de Flaubert.

d'une nouvelle science née à la fin du XIX[e] siècle et appelée à un brillant avenir : la psychologie[1].

Conclusion

A partir d'une revue de la littérature classique et plus récente consacrée aux lectures que Flaubert a puisées dans Goethe, j'ai cherché dans ce chapitre à mettre en évidence les relations multiples qui liaient les deux auteurs. Si Fernand Baldensperger a le premier analysé la réception de l'écrivain allemand en France sous l'angle des rapports entre science et fiction, il s'agissait ici, à l'aide des approches de l'analyse intertextuelle et narratologique, de faire ressortir les similitudes et différences dans leurs manières d'écrire et de réécrire les sciences. On a vu ce que Flaubert a lu et su de Goethe. J'ai insisté en particulier sur le rôle du scientisme à l'arrière-plan du renouvellement de la réception de l'écrivain allemand dans le troisième tiers du XIX[e] siècle et de l'attention portée dès lors à son œuvre littéraire *et* scientifique. C'est, au-delà du romantisme du poète et de l'écrivain, sa conception romantique de la science – la science romantique – et sa manière encyclopédique de penser ensemble l'ensemble des domaines du savoir et de l'humain qui le rendent aussi important à la fin du siècle. Aussi bien Goethe que Flaubert cherchent une objectivité dans l'écriture et une exactitude dans le travail littéraire en s'appuyant sur le modèle de la science tout en préservant le domaine littéraire du dogmatisme et de l'esprit de système et en y laissant une place à l'imaginaire et à la multiplicité (la complexité) des points de vue.

Ces conceptions du faire littéraire et scientifique s'expriment aussi dans la manière dont, dans le texte littéraire, les deux auteurs abordent un savoir comme la chimie. La notion d'affinité élective a permis de montrer la sensibilité des écrivains aux métaphores et à leur utilisation dans les domaines non-scientifiques et scientifiques. L'analogie est en effet une opération de pensée (*Denkoperation*) au cœur de la science romantique de Goethe que Flaubert chargera d'un comique d'idées pour développer une

[1] Cf. Carroy, J., *Hypnose, suggestion et psychologie. L'invention de sujets*, Paris, PUF, 1991, aussi Chertok, L. et I. Stengers, *Le coeur et la raison. L'hypnose en question, de Lavoisier à Lacan*, Paris, Payot, 1989.

critique radicale du projet scientifique de l'après Lumières. Transposer des notions chimiques dans le domaine des sentiments humains apparaît comme une forme de jeu ou de combinatoire, qui permet de suggérer le lien entre les choses en même temps que de développer une vision critique de la société. C'est cette analyse que je veux poursuivre dans les deux prochains chapitres en examinant les lieux et les figures du savoir dans les deux romans.

CHAPITRE IV. DES LIEUX DU SAVOIR : JARDIN ET MUSEE

> L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu. Et il est vécu, non pas dans sa positivité, mais avec toutes les partialités de l'imagination (Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*)[1]

Si l'épistémè classique des Lumières (et de l'*Encyclopédie*) se manifeste selon Michel Foucault dans le « tableau » comme appel à une mise en ordre exhaustive du monde, on assiste au début du XIX^e^ siècle à un changement fondamental qui se caractérise par une « rupture avec les modèles *classiques* de la vision et de l'observation » :

> Or, [cette rupture] ne s'est pas limitée, tant s'en faut, à un changement dans l'aspect des images et des œuvres d'art ni à un changement dans les codes de la représentation. Elle est au contraire indissociable d'une vaste restructuration du savoir et des pratiques sociales qui a modifié de mille façons les facultés productives, cognitives et désirantes du sujet humain.[2]

Dans ce chapitre, je voudrais mettre en évidence cette restructuration du savoir dans les deux romans de Goethe et Flaubert à partir de l'exemple des espaces littéraires du jardin et du musée – « espaces autres » s'il en est[3]. Pourquoi les romanciers ont-ils

[1] Bachelard, G., *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, p. 17.

[2] Crary, J., *L'art de l'observateur: vision et modernité au XIXe siècle*, Nîmes, J. Chambon, 1994, p. 22.

[3] Foucault, M., "Des espaces autres", *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, 2001 [1984], pp. 1571-1581. Foucault analyse les espaces du dehors ou publics, comme le jardin ou le musée, en les répartissant en deux grands groupes : les utopies, qui sont des espaces irréels, et les hétérotopies, ou espaces réels. Le jardin et le musée – mais aussi la bibliothèque – entrent dans cette seconde catégorie. Le fait d'être « dehors » permet à ces lieux de refléter et de réfléchir le « dedans ». Ces lieux « autres » comportent ainsi un retrait et un regard critique sur les lieux de la vie quotidienne, où l'être humain est intégré

choisi ces supports et ces décors pour faire fonctionner leur imaginaire littéraire et scientifique ? On a vu au chapitre II à propos du *Zedler* que son éditeur avait longuement réfléchi à l'intitulé à lui donner. Il s'était finalement décidé pour le terme relativement modeste de « Lexicon » pour se distinguer d'entreprises mobilisant des appellations plus flamboyantes telles que, entre autres, jardin, musée et archive (voir supra chapitre II). C'est cette relation entre l'encyclopédie des savoirs du monde et des lieux de culture et de conservation que je veux explorer en examinant la signification et la place que ces derniers occupent dans les romans. Le fait que, chez Goethe comme chez Flaubert, ces lieux jouent un rôle central pour développer des questions sociétales et généalogiques incite en effet de façon plus générale à s'arrêter sur eux. Précisons d'emblée qu'il ne sera pas question du jardin en général, mais du jardin paysager ou jardin anglais tel qu'il s'établit en France et en Allemagne dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle[1] en opposition au jardin français. Roland Recht le caractérise de la manière suivante :

> Première scénographie de l'hétérogène, le jardin paysager se proposait de réunir en un espace-limite des objets architecturaux et des ruines témoignant de l'écoulement du temps. Il s'agissait de construire un condensé du monde et de son histoire et de le livrer comme un spectacle.[2]

Ce qui m'intéresse ici n'est pas seulement la manière originale selon laquelle Recht aborde ensemble le jardin paysager et une nouvelle théorie du regard[3]. Je retrouve surtout dans son argumentation un soutien à l'idée que le jardin paysager est un décor

---

dans un réseau social plus ou moins dense. Cf. aussi la lecture « hétérotopique » de *Bouvard et Pécuchet* de Warning, R., "Das kenternde Chavignolles: Flauberts *Bouvard et Pécuchet*", *Heterotopien als Räume ästhetischer Erfahrung*, München, Wilhelm Fink, 2009, pp. 117-143.

[1] Ce mouvement du jardin paysager, qui se manifeste un plus tôt en France qu'en Allemagne, vient en réalité de l'Angleterre. Le jardin dit « anglais » ne s'insère plus dans des schémas géométriques rigides, mais s'ordonne plus librement. Il représente ainsi la liberté par rapport au modèle français, plus fermé. Cf. sur l'histoire du jardin paysager en Allemagne Hoffmann, A., *Der Landschaftsgarten*, Hamburg, Broschek Verlag, 1963 ; en France Conan, M., *Dictionnaire historique de l'art du jardin*, Paris, Hazan, 1997, Mosser, M. et G. Teyssot (dir.), *Histoire des jardins: de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion, 2002 ; Mosser, M. et P. Nys (dir.), *Le jardin, art et lieu de mémoire*, Besançon, Éd. de l'Imprimeur, 1995 et sur sa représentation en littérature par exemple Wagner, B., *Gärten und Utopien. Natur- und Glücksvorstellungen in der französischen Spätaufklärung*, Wien, Böhlau, 1985.

[2] Recht, R., *La lettre de Humboldt: du jardin paysager au daguerréotype*, Christian Bourgeois, 1989, p. 152.

[3] Dans des analyses au demeurant proches de celle de Jonathan Crary. Crary, *L'art de l'observateur: vision et modernité au XIXe siècle* .

de roman et particulièrement du roman encyclopédique, parce qu'il ne vise pas seulement à « construire un condensé du monde », mais qu'en même temps « le paysage devient le support actif d'une méditation sur le temps, sur l'Histoire »[1]. C'est donc le jardin paysager en tant qu'il s'inscrit dans une histoire qui est ici en question. Les comparatistes Monika Schmitz-Emans et Manfred Schmeling soulignent plus généralement que « la représentation et même la conception du 'paysage' a toujours été placée sous le signe d'une conscience de la temporalité et de l'historicité, c'est-à-dire aussi de l'éphémère »[2].

En examinant les métaphores du savoir, nous avons vu au chapitre II que l'arbre et la figure épistémique de la greffe servent d'exemples pour montrer que « la croissance des plantes est un modèle de l'histoire de l'humain » et ainsi aussi de l'histoire de ses connaissances[3]. Ce n'est pas pour rien que dans son article « Encyclopédie » Diderot compare son « dictionnaire universel » à un paysage :

> Il faut considérer un dictionnaire universel des Sciences & des Arts, comme une campagne immense couverte de montagnes, de plaines, de rochers, d'eau, de forêts, d'animaux, & de tous les objets qui font la variété d'un grand paysage. La lumière du ciel les éclaire tous ; mais ils en sont tous frappés diversement. Les uns s'avancent par leur nature & leur expositions, jusque sur le devant de la scène ; d'autres sont distribués sur une infinité de plans intermédiaires ; il y en a qui se perdent dans le lointain ; tous se font valoir réciproquement. (*Enc*. V, p. 648)

On ne peut qu'être frappé par les parallèles entre ce texte programmatique et les romans de Goethe et Flaubert. Jean Starobinski résume ce passage en parlant de l'encyclopédie-paysage comme d'un vaste spectacle, d'un livre-théâtre[4]. Le mot « scène » qu'utilise par ailleurs le philosophe établit, comme le remarque très justement Starobinski, « un soudain rapport avec la composition picturale et l'esthétique du théâtre », ce qui pour lui signale l'unité profonde des diverses entreprises littéraires et savantes de Diderot. Si ce dernier emploie ici expressément la comparaison « comme

[1] Recht, *La lettre de Humboldt: du jardin paysager au daguerréotype*, p. 56.

[2] Schmeling, M. et M. Schmitz-Emans (dir.), *Das Paradigma der Landschaft in Moderne und Postmoderne*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007, ici p. 25.

[3] cf. Bühler, B. et S. Rieger, *Das Wuchern der Pflanzen. Ein Florilegium des Wissens*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2009 ; la deuxième partie du chapitre « Apfel » traite plus particulièrement de la greffe et la greffologie, p. 23 sq.

[4] Starobinski, "L'arbre du savoir et ses métamorphoses".

une campagne », on verra que cette mise en relation du paysage et du savoir est aussi présente, mais de manière plus subtile, dans le texte littéraire.

Roland Barthes a vu lui aussi dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert et plus particulièrement dans les planches la combinaison entre un bilan et un spectacle. Dessiner et, par là, fixer ou archiver les individus, leurs gestes, leurs lieux de travail, les objets avec lesquels ils travaillent, n'a rien perdu de sa beauté et de son originalité. Barthes souligne la force de ces images, cette « poétique de l'image encyclopédique » :

> […] on ne saurait mieux comparer l'imagerie de l'*Encyclopédie* qu'à l'une de ces grandes expositions qui se font dans le monde depuis une centaine d'années, et dont, pour l'époque, l'illustration encyclopédique fut comme l'ancêtre : il s'agit toujours dans les deux cas à la fois d'un bilan et d'un spectacle : il faut aller aux planches de l'*Encyclopédie* (sans parler de bien d'autres motifs) comme on va aujourd'hui aux expositions de Bruxelles ou de New York.[1]

Barthes a bien vu le côté romanesque des planches de l'encyclopédie, la vie romanesque des scènes illustrant le métier du pâtissier par exemple. Il va jusqu'à parler d'une « épopée de la matière » lorsque les encyclopédistes décrivent le trajet de celle-ci de son état initial à l'objet manufacturé final[2]. Raconter un objet, raconter un métier, raconter un savoir – tel que la botanique/jardin et l'histoire/musée -, ce projet lie l'encyclopédie et le roman. La manière dont dans le texte littéraire l'auteur rend *plastiques* ses interrogations ou positions épistémologiques apparaissent ainsi comme une question centrale. Les thèmes de l'illustration, du tableau et de l'image entrent ainsi dans mon questionnement des manières de représenter le savoir dans le roman et reflètent en même temps le faire littéraire dans le roman même[3].

La mise en scène romanesque du musée – autre « forme de temps spatialisé »[4] mais aussi d'institution savante – renvoie elle à l'idée d'archivage d'objets parfois curieux[5] et de documents, mais aussi à l'opposition – et au problème que soulève cette opposition – entre fragment ou morcellement et unité et/ou totalité. A la différence de la

[1] Barthes, "Les planches de l'"Encyclopédie"", p. 89-90.

[2] Ibid., p. 99.

[3] Ibid., p. 105.

[4] Recht, *La lettre de Humboldt: du jardin paysager au daguerréotype*, p. 154.

[5] Cf. le premier numéro de la revue *Zeitschrift für Kulturwissenschaften*, I/2007 traitant de « Objets étranges » (« Fremde Dinge »).

bibliothèque ou de l'archive – deux autres institutions de collection et de dépôt – le musée préserve le monde des objets historiques[1]. J'étudierai ainsi la fonction qu'occupe, dans les deux récits, la figure particulière de la collection et des objets collectés. La mise-en-scène muséale d'objets dans le roman permet de réfléchir sur leur statut en tant qu'objets de collection curieux ou « objets épistémiques »[2].

Ce sont donc l'histoire et la mémoire qui sont au centre de ce chapitre. Le texte littéraire a une fonction de mémoire dans le sens ou Aleida Assmann interprète cette faculté : « La mémoire artistique ne fonctionne ainsi pas comme un entrepôt (*Speicher*), mais elle simule l'entrepôt en thématisant des processus de mémoire et d'oubli. »[3] Je conclurai sur l'idée de roman-archive. Les deux romans sont en effet marqués par la textualisation même de la notion et des opérations muséales : le texte lui-même devient Musée, se constitue comme Musée[4]. Il le fait ouvertement lorsqu'il met en scène des tableaux vivants, pratique à la mode dès la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle, appréciée à la cour de Weimar au début du XIX^{e} siècle et illustrée à la fin du siècle encore chez Flaubert et Zola[5]. Les évolutions des médias et des technologies – et notamment la dissolution du modèle classique de la chambre noire et l'invention de la photographie – créent une sensibilité non seulement pour l'imitation et la copie de tableaux, mais aussi pour l'imitation du discours à travers les clichés et stéréotypes dont Flaubert constitue l'archive dans son *Dictionnaire des idées reçues* et les autres éléments de son *Sottisier*[6].

---

[1] Korff, G., "Zur Eigenart der Museumsdinge", *Museumsdinge: Deponieren - Exponieren*, Köln; Weimar; Wien, Böhlau, 2002c, pp. 140-145, ici p. 142.

[2] Cf. Rheinberger, H.-J., *Experiment, Differenz, Schrift. Zur Geschichte epistemischer Dinge*, Marburg an der Lahn, Basilisken-Presse, 1992 ; Daston, L., "Introduction", *in* L. Daston (dir.), *Things that talk. Object Lessons from Art and Science*, New York, Zone Books, 2004, pp. 9-24.

[3] Assmann, A., *Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*, München, Beck, 1999, p. 22.

[4] Hamon, *Imageries*, p. 83.

[5] Cf. Vouilloux, B., *Le tableau vivant: Phryné, l'orateur et le peintre*, Paris, Flammarion, 2002.

[6] Cette section s'inscrit dans deux grands complexes théoriques des sciences de la culture : les travaux sur l'espace et ceux sur la théâtralité : Friedrich, S. et al. (dir.), *Theatralität und Räumlichkeit*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2009 ; Fischer-Lichte, E. (dir.), *Theatralität als Modell in den Kulturwissenschaften*, Tübingen/Basel, Francke, 2004 ; Neumann, G. (dir.), *Szenographien. Theatralität als Kategorie der Literaturwissenschaft*, Freiburg i.Br., Rombach, 2000. Sur le terme de « scène » du savoir je fais plus particulièrement référence aux ouvrages de Mathet et de Schramm : Mathet, M.-T. (dir.), *La Scène: littérature et arts visuels*, Paris, L'Harmattan, 2001 ; Schramm, H. e. a. (dir.), *Bühnen des Wissens. Interferenzen zwischen Wissenschaft und Kunst*, Berlin, dahlem university press, 2003 ; Schramm, H. et al. (dir.), *Kunstkammer - Laboratorium - Bühne. Schauplätze des Wissens im 17. Jahrhundert*, Berlin/New York, De Gruyter, 2003 ; Scheutz, M. et al. (dir.), *Orte des Wissens*, Bochum, Verlag Dr. Dieter Winkler, 2004. Pour la théorie de l'espace dans les sciences culturelles voir : Bachmann-Medick, *Cultural Turns. Neu-*

4.1 De l'idylle, du jardin et du regard

> Le jardin, c'est un tapis où le monde tout entier vient accomplir sa perfection symbolique, et le tapis, c'est une sorte de jardin mobile à travers l'espace. Le jardin, c'est la plus petite parcelle du monde et puis c'est la totalité du monde. Le jardin, c'est, depuis le fond de l'Antiquité, une sorte d'hétérotopie heureuse et universalisante (de là nos jardins zoologiques).
> (Michel Foucault, *Des espaces autres*)[1]

> Ce n'est donc ni en Architecte, ni en Jardinier, c'est en Poète et en Peintre qu'il faut composer des paysages, afin d'intéresser tout à la fois l'œil et l'esprit.
> (René-Louis de Girardin, *De la composition des paysages*)[2]

Si le thème et les motifs du jardin occupent une place inégale dans les deux romans, tous deux ouvrent néanmoins sur une même scène inaugurale : le retrait à la campagne. Les personnages quittent la cour et la société urbaine pour s'adonner à la culture, la leur et celle de leur domaine. Autrement dit, ils sont à la recherche d'une idylle dans et avec la nature. Si le jardin paysager se caractérise par « sa position équidistante entre nature et peinture »[3] - pensons à l'influence de peintres comme Claude Lorrain ou Nico-

---

orientierungen in den Kulturwissenschaften ; Weigel, S., "Zum "topographical turn". Kartographie, Topographie und Raumkonzepte in den Kulturwissenschaften", *KulturPoetik*, 2, n° 2, 2002, pp. 151-165 ; Böhme, H. (dir.), *Topographien der Literatur. Deutsche Literatur im transnationalen Kontext. DFG-Symposion 2004*, Stuttgart, J.B. Metzler, 2005 ; Werber, N., "Die Rückkehr des Raumes", *Literaturen*, 11, 2005, pp. 24-31 ; Dünne, J. et S. Günzel, *Raumtheorie. Grundlagentexte aus Philosophie und Kulturwissenschaften*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2006. Poursuivant les réflexions de Foucault, Anne Graczyk a analysé le tableau dans le domaine des études littéraires en traitant aussi bien des planches de l'*Encyclopédie* que des tableaux littéraires chez Sébastien Mercier, Goethe et Humboldt : Graczyk, A., *Das literarische Tableau zwischen Kunst und Wissenschaft*, München, Wilhelm Fink, 2004.

[1] Foucault, "Des espaces autres", p. 1578.

[2] Girardin, R.-L. d., *De la composition des paysages ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations, en joignant l'agréable à l'utile*, Editions Champ Vallon, 1992, p. 21.

[3] Recht, *La lettre de Humboldt: du jardin paysager au daguerréotype*, p. 29 ; sur la peinture du paysage en Allemagne autour de 1800 voir : Décultot, E., *Peindre le paysage. Discours théorique et renouveau pictural dans le romantisme allemand*, Paris, Du Lérot, 1996.

las Poussin – il ne faut pas oublier que, dans les deux romans, le domaine où se déroule l'action et que les personnages façonnent à leur image comprend non seulement un jardin paysager, mais aussi une ferme et un jardin potager. Le beau est combiné dans les deux cas avec l'utile. Les théories économiques et agronomiques constituent ainsi un arrière-plan non négligeable[1].

Le jardin chez les deux auteurs se situe ainsi entre la botanique et l'idylle, entre la science et la méditation, entre le façonnement de la nature par l'homme et le ressourcement dans le spectacle du paysage, entre l'art de la culture et la culture de soi. Dans ces deux dimensions cependant le jardin n'est jamais très loin de la politique.

En un sens, le modèle des deux auteurs est Rousseau. Celui-ci est important pour ses successeurs-romanciers non seulement parce qu'il crée avec le jardin de *Julie ou La Nouvelle Héloïse* – l'Elysée – un modèle incontournable de jardin littéraire, mais aussi pour ses récits de promeneur et botaniste[2]. Il est également identifié au jardin d'Ermenonville, conçu par le marquis de Girardin[3] et l'architecte Jean-Marie Morel à partir de 1766 en suivant l'inspiration du poète, où celui-ci finit ses jours en 1778 et est enterré avant son transfert au Panthéon, et qui devient le grand modèle réel de l'art du jardin au tournant du XIX^{e} siècle. Goethe comme Flaubert lisent non seulement les écrits littéraires de Rousseau, mais aussi ceux consacrés à la botanique, où ils puisent à la fois inspiration et enseignement. Eva Maria Neumeyer a analysé la continuité de Rousseau à Goethe et Flaubert en suggérant que le jardin paysager est un symbole littéraire qui naît avec le roman de Rousseau (*La Nouvelle Héloïse*) arrive à maturité chez

[1] Cf. Wagner, *Gärten und Utopien. Natur- und Glücksvorstellungen in der französischen Spätaufklärung*, p. 76 sq. ; Niedermeier, M., *Das Ende der Idylle. Symbolik, Zeitbezug, Gartenrevolution in Goethes Roman Die Wahlverwandtschaften*, Bern, Frankfurt/Main, New York, 1992, surtout p. 127 sq. ; Mahl, B., *Goethes ökonomisches Wissen. Grundlagen zum Verständnis der ökonomischen Passagen im dichterischen Gesamtwerk und in den "Amtlichen Schriften"*, Frankfurt a. M. und Bern, 1982 ; Vaget, H. R., "Ein reicher Baron. Zum sozialgeschichtlichen Gehalt der *Wahlverwandtschaften*", *Jahrbuch der deutschen Schillergesellschaft*, 24, 1980, pp. 123-161. Pour le roman de Flaubert, cf. Gayon, "Agriculture et agronomie dans « Bouvard et Pécuchet » de Flaubert." ; Sprenger, "Die Früchte des Wissens. Agronomie und Imagination in « Bouvard et Pécuchet »".

[2] Cf . par exemple l'idylle de Clarens dans *La Nouvelle Héloïse,* ou l'idylle du 5^{e} livre d'*Emile*. Cf. aussi Rousseau, J.-J., *Huit lettres élémentaires sur la botanique à Madame Delessert*, Paris, Mercure de France, 2002.

[3] Qui est par ailleurs l'auteur d'un important traité sur la question : Girardin, *De la composition des paysages ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations, en joignant l'agréable à l'utile.*

Goethe (*Les Affinités électives*) et meurt chez Flaubert (*Bouvard et Pécuchet*). En d'autres termes, « le naturalisme détruit le jardin paysager »[1].

Goethe, Flaubert et les arts du jardin

Avant d'examiner comment les deux auteurs abordent le jardin dans leur œuvre, il faut dire deux mots de leur propre pratique de l'art du jardin. Goethe comme dans une moindre mesure Flaubert vont au-delà du symbole pour faire en suivant l'exemple de Rousseau du jardinage et des différentes sciences du jardin une pratique personnelle. Pour Goethe, il s'agit d'une dimension de son activité d'homme public. Il s'occupe par exemple pour le duc Charles-Auguste de l'aménagement du parc à Weimar, l'Ilmpark, en jardin paysager[2]. Cela l'amène en particulier à étudier et critiquer le classique de l'art du jardin, la *Theorie der Gartenkunst*, de Christian Cajus Laurenz Hirschfeld parue en 1779[3]. Le jardin l'intéresse également et de plus en plus comme domaine d'un savoir scientifique, en l'occurrence la botanique, la pédologie et la pomologie[4]. Dans deux écrits autobiographiques, Goethe explique lui-même sa formation dans ces domaines[5]. S'il s'intéresse très tôt à cette discipline, c'est au cours de son voyage en Italie en 1786 et des recherches qu'il a l'occasion de faire dans le jardin botanique de Padoue et sur ce qu'il appelle la plante originaire (*Urpflanze*), qu'il développe plus particulièrement cet intérêt jusqu'à en faire l'un de ses domaines de recherche de prédilection. L'étude des plantes est à ce moment-là pour lui une manière de poursuivre ses investigations de morphologie comparée. Il apprend par la suite la terminologie botanique entre autres

[1] Cf. Neumeyer, E.-M., "The landscape garden as a symbol in Rousseau, Goethe and Flaubert", *Journal of the History of Ideas*, 8, 1947, pp. 187-217, p. 217.

[2] Cf. Aepfler, G. et D. Ahrendt, *Goethes Gärten in Weimar*, Leipzig, 1994 ; Huschke, W., *Die Geschichte des Parkes von Weimar*, Weimar, 1951, surtout pp. 49 sq.

[3] Hirschfeld, C. C. L., *Theorie der Gartenkunst*, Hildesheim; Zürich; New York, G. Olms, 1996 [1779-1785]. C'est surtout la traduction française qui rend célèbre cet ouvrage. Hirschfeld publie aussi une decennie plus tard un manuel sur la culture des arbres fruitiers : Hirschfeld, C. C. L., *Handbuch der Fruchtbaumzucht, Teil 1*, Braunschweig, 1788.

[4] Cf. Oesterle, G., "Zwischen Dilettantismus und Professionalität. Goethes Gartenkunst", *Goethe-Jahrbuch*, 125, 2008, pp. 147-155, ici p. 149.

[5] *Histoire de mes études de botanique (Geschichte meines botanischen Studiums)*, 1817 et *L'auteur donne l'histoire des ses études de botaniques (Der Verfasser teilt die Geschichte seiner botanischen Studien mit*), 1831. In: Goethe, J. W., *Schriften zur Morphologie*, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1987, pp. 407 sq. et 732 sq. ; en français in: Goethe, J. W., *La Métamorphose des plantes*, Paris, Triades, 1992a.

auprès du botaniste et universitaire d'Iéna Georg Karl Batsch (1761-1802) et de ses successeurs Franz Joseph Schelver (1778-1832) et Friedrich Siegmund Voigt (1781-1850). C'est avec Batsch qu'il élabore sa conception du jardin botanique[1]. Ce n'est que bien plus tard, autour de 1817, qu'il rédige les expériences du *Voyage en Italie*, à la même époque que ses *Cahiers de morphologie*[2].

Dans son texte autobiographique *L'auteur raconte l'histoire de ses études botaniques* (« *Der Verfasser teilt die Geschichte seiner botanischen Studien mit* ») Goethe évoque l'influence de Linné ainsi que des promenades et descriptions botaniques de Jean-Jacques Rousseau, mais aussi la contribution des dilettantes. Dans le schéma sur le dilettantisme qu'il rédige avec Friedrich Schiller et Johann Heinrich Meyer en 1799 et sur lequel je reviendrai au chapitre V, il décrit l'art du jardin (à côté d'autres domaines artistiques comme le dessin, la danse, l'architecture, la musique, la poésie, et l'art du jeu théâtral) en montrant aussi bien les bienfaits que les méfaits de l'amateurisme dans ce domaine[3] – on y reviendra. Son approche du jardin évolue également après ses expériences de voyage, les jardins qu'il a vu pendant ses voyages en Suisse (1775, 1779) et en Italie (1786-88, 1790). Si, jeune homme, avec son *Werther*, Goethe s'inscrit pleinement dans le courant de l'exaltation sentimentale de la nature (*empfindsame Naturschwärmerei*) et qu'il décrit un jardin dont le plan a été tracé « par un cœur sensible » (*ein fühlendes Herz*) et non pas « par un jardinier savant » (*ein wissenschaftlicher Gärtner*)[4], il prend à la fin du XVIII^e^ siècle ses distances avec cette mode qu'est devenue l'aménagement des parcs et jardins à l'anglaise[5].

A la différence de Goethe, Flaubert n'est pas particulièrement connu pour ses activités de jardinier et il n'a pas laissé d'écrits théoriques botaniques, même si sa maison

[1] Cf. Polianski, I. J., *"Die Kunst, die Natur vorzustellen". Die Ästhetisierung der Pflanzenkunde um 1800 und Goethes Gründung des botanischen Gartens zu Jena im Spannungsfeld kunsttheoretischer und botanischer Diskussionen der Zeit*, Jena, Köln, 2004.

[2] Cf. Goethe, *Voyage en Italie* ; pour ses écrits morphologiques, voir les éditions critiques, comme par exemple Goethe, *Schriften zur Morphologie*. En français voir Goethe, *La Métamorphose des plantes*.

[3] Goethe, J. W., "Über den Dilettantismus", *Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens*, München, Carl Hanser, 1991b, pp. 151-176.

[4] Goethe, J. W., *Die Leiden des Werthers, Die Wahlverwandtschaften, Kleine Prosa, Epen*, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag im Taschenbuch, 2006, p. 12.

[5] Cf. "Gärten", *in* H.-D. Dahnke et R. Otto (dir.), *Goethe-Handbuch*, Stuttgart, Weimar, Metzler, 1998, pp. 334-336 ; "Gartenkunst", *in* H.-D. Dahnke et R. Otto (dir.), *Goethe-Handbuch*, Stuttgart, Weimar, Metzler, 1998, pp. 336-338.

de campagne de Croisset dispose d'un grand jardin confié à un jardinier[1]. Il s'est cependant richement documenté dans ce domaine comme pour les autres domaines du savoir traités dans son roman. Ses personnages, Bouvard et Pécuchet, aménagent un jardin paysager au chapitre II et ils enseignent l'histoire naturelle et la botanique au chapitre X aux enfants Victor et Victorine.

Pour écrire ce dernier chapitre, Flaubert s'est intéressé de près à la morphologie des plantes. Cette discipline le fascine en effet parce qu'elle est un art de la classification du vivant, dont elle démontre en même temps d'emblée les limites. Pécuchet veut apprendre l'« axiome » de la botanique à ses élèves : « Toute plante a des feuilles, un calice, et une corolle enfermant un ovaire ou péricarpe qui contient la graine. » (*BP*, p. 384) Flaubert joue sur les règles, les exceptions aux règles et les exceptions aux exceptions dans une critique de la classification. Certaines classes de plantes n'ont pas de calices, comme les liliacées. Mais à l'intérieur de cette classe certains spécimens ont néanmoins un calice, telle la shérarde[2] :

> Il y avait dans leur jardin des tubéreuses, toutes sans calice. – « Une étourderie ! La plupart des Liliacées en manquent. »
> Mais un hasard fit qu'ils virent une shérarde (description de la plante) – et elle avait un calice.
> Allons, bon ! si les exceptions ne sont pas vraies, à qui se fier ? (*BP*, p. 384-385)

[1] On trouvera plus d'informations sur ce jardin sur le site de l'Université de Rouen où est publiée une description de la maison et du jardin de Flaubert faite par un ami : « [...] Trois mois à peine après la mort de Flaubert, on la vendait à une compagnie industrielle ; dès le mois d'août 1881, on commençait à la démolir… Ce fut d'abord au jardin qu'on s'attaqua, un grand jardin rococo, resserré entre la colline qui domine la Seine et la route qui la côtoie, un jardin presque tout entier en terrasse, avec une chevelure de vieux ifs. Il fallut une armée de bûcherons pour en venir à bout : depuis des années on se contentait de ratisser les allées, de garnir de fleurs les plates-bandes, et les arbres touffus s'enchevêtraient, faisant la nuit sur les pelouses, et les arbustes s'accoudaient au mur, jetant sur le chemin leur pluie de fleurs ou leur grêle de fruits. Comme on commençait en même temps les fondations de l'usine, on manquait de place pour empiler les branches coupées, et, la nuit, des troncs d'arbres ébranlés s'écroulaient, écrasant les pans de murs ébauchés. Ensuite, on s'en prit à la ferme en miniature qui s'étendait à la droite de la maison. On rasa les vieux bâtiments ; on coupa les pommiers qui faisaient de ce coin d'herbage un vrai paysage normand ; on abattit les hauts peupliers centenaires tout frissonnants aux grands vents d'ouest ! En moins d'un mois tout disparut : la porte d'entrée avec son porche et ses tilleuls, où l'on attendait le bateau de Rouen, la longue grille derrière laquelle on voyait se promener Flaubert, le bouquet d'arbres où il allait s'asseoir les jours d'été. [...] » Cf. : http://flaubert.univ-rouen.fr/biographie/maison.php.

[2] Cf. Wada, M., "La "shérarde" ou la découverte d'une exception à l'exception dans l'épisode botanique de Bouvard et Pécuchet de Flaubert", *Etudes de langue et littérature française*, 1999. Wada a fait une analyse de cette épisode dans les brouillons de Flaubert.

Pour écrire ce passage, Flaubert a mené d'importantes recherches dans des ouvrages et auprès de spécialistes. Il charge Guy de Maupassant d'enquêter auprès de spécialistes et lui-même consulte Rousseau :

> Non ! ça ne me suffit pas, bien que déjà, ce soit mieux. Les anémones (dans la famille des renonculacées) sans calice, - très bien.
> Mais pourquoi J.-Jacques Rousseau (dans sa Botanique) a-t-il dit : la plupart des liliacées en manquent ? Ce « la plupart » signifie que certain[e]s liliacées en manquent ? Ledit Rousseau n'étant pas savant, mais observateur de « la Nature : » - il s'est peut-être trompé ? Pourquoi ? et comment ? Bref, il me faut une exception à la règle. Je l'ai déjà, avec certaines renonculacées, mais 2° il me faut une exception à l'exception, malice qui m'est suggérée par le « la plupart » du citoyen de Genève. (Flaubert à Guy de Maupassant, le 24 avril 1880, *Corr*. V, p. 889-890)

C'est un professeur de Botanique du Jardin des Plantes en contact avec Guy de Maupassant qui finit par trouver la plante dont l'existence tracasse Flaubert. Il peut triompher et écrire à sa nièce Caroline :

> Guy m'a envoyé *mon* renseignement botanique ! *J'avais raison* ! Enfoncé M. Baudry ! Je tiens mon renseignement du professeur de Botanique du Jardin des Plantes.
> Et *j'avais raison*, parce que l'Esthétique est le Vrai ! Et qu'à un certain degré intellectuel (quand on a de la méthode) on ne se trompe pas. La Réalité ne se plie point à l'idéal mais le confirme. (Flaubert à sa nièce Caroline, le 2 mai 1880, *Corr*. V, p. 894)

L'« Esthétique est le Vrai » - voilà le but de toute recherche pour Flaubert. Cet épisode est très significatif de la conception de la science et de l'esthétique de l'écrivain. En botanique comme dans les autres sciences, la création littéraire est pour l'écrivain une manière de produire du vrai. Elle est elle-même recherche et permet d'arriver à une vérité. Il n'est pas nécessaire de mener soi-même une expérience ou une observation dans la nature pour faire une découverte. Flaubert peut ainsi se faire botaniste sans en passer par la pratique.

Botanique, généalogie et politique

La botanique, les arbres et les jardins paysagers forment dans les deux romans un riche ensemble de motifs et symboles. Ils permettent en particulier aux auteurs

d'aborder et de problématiser des changements sociétaux à une époque marquée par les transformations politiques et le conflit des générations. Le jardin est en ce sens un terrain privilégié de la mise en scène du changement historique. C'est ce qu'illustre les *Affinités électives.* Le roman décrit en effet plusieurs facettes du jardin paysager. Il s'y esquisse en particulier un « retournement du jardin cadre d'une vie idéale vers un principe d'utilité bourgeois »[1]. Le rôle de l'agriculture dans le processus d'embourgeoisement a clairement été pris en compte par Goethe même si la société des *Affinités électives* est encore féodale[2]. Dans ce domaine comme dans d'autres, il tient compte des réformes promulguées en Allemagne peu de temps avant la rédaction du roman. En octobre 1807, un Edit pris en Prusse proclame ainsi à côté de « la liberté du commerce des terres » (*freier Güterverkehr*), « le libre choix du métier » (*freie Wahl des Gewerbes*) surtout « la dissolution du servage » (*Auflösung der Gutsuntertänigkeit*)[3].

Ces transformations dans l'approche du jardin sont illustrées dans la deuxième partie du roman (chapitre VIII) par un dialogue entre Charlotte et le pédagogue du pensionnat d'Ottilie, venu rendre visite à la famille de son ancienne élève. Edouard a déjà quitté le château et les femmes sont restées seules à la maison. Charlotte est enceinte. Le pédagogue se promène dans le parc aménagé par le couple et observe les différences entre le travail d'Edouard et celui de son père. On notera que le pédagogue et le jardinier sont dans le roman deux types de personnages littéraires en rapport avec la croissance naturelle et culturelle. Le mot « séminaire » est par ailleurs aussi étymologiquement proche de la semence.

> [Le pédagogue] était allé se promener dans le grand jardin ancien du château, il avait admiré les rangées de hauts tilleuls, les plantations régulières qui venaient du père d'Edouard. Elles avaient magnifiquement prospéré, selon le plan de celui qui les avait plantées, et maintenant, alors qu'on devait enfin le constater et s'en réjouir, personne ne parlait plus d'elles ; on venait à

[1] Cf. Niedermeier, *Das Ende der Idylle*, p. 193.

[2] Cf. Ibid., p. 129 ; aussi Harnisch, H. et G. Heitz (dir.), *Deutsche Agrargeschichte des Spätfeudalismus*, Berlin (RDA), Akademie-Verlag, 1986 ; Béaur, G. et al. (dir.), *Les sociétés rurales en Allemagne et en France, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles*, Rennes, Association d'histoire des sociétés rurales, 2004.

[3] Cf. Botzenhart, M., *Reform, Restauration, Krise. Deutschland 1789-1847*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1985.

> peine les voir et l'on avait reporté faveurs et dépenses d'un autre côté, sur la vaste campagne. (*AE*, p. 245)[1]

Charlotte et Edouard avaient en effet conçu un jardin paysager ouvert s'unissant avec le paysage entourant, sans murs et contraintes avec une cabane de mousse bâtie contre la paroi de rochers, un chemin qui escalade les rochers, un moulin, des bosquets et des forêts. Le passage qu'on vient de lire est un écho d'un autre dialogue de la première moitié du roman où Charlotte et Edouard – encore unis – montrent leur domaine à leur ami le Capitaine, qui vient d'arriver. Là aussi il est question d'arbres – de peupliers et de platanes cette fois-ci – et du conflit entre père et fils :

> Quelques groupes d'arbres isolés retenaient en maints endroits le regard. Surtout, aux pieds des amis qui contemplaient le paysage, une masse de peupliers et de platanes se signalait avec avantage au bord de l'étang du milieu. En pleine croissance, elle se dressait, vigoureuse et saine, et se déployait en largeur. Edouard attira particulièrement sur elle l'attention de son ami. « Ceux-là », s'écria-t-il, « je les ai plantés moi-même dans ma jeunesse. C'étaient de jeunes arbres que je sauvai, quand mon père qui agrandissait le vaste jardin du château les fit arracher au beau milieu de l'été. Sans aucun doute, cette année encore, ils auront une fois de plus à cœur de me témoigner leur reconnaissance par des pousses nouvelles. » (*AE*, p. 59)[2]

Les jeunes plants sont l'équivalent de la jeune génération ou d'un jeune Etat ; les vieux arbres ou les anciens jardins renvoient par contraste à la génération des parents ou l'ancien Etat. Les racines, pousses et greffes symbolisent la nécessité ou la possibilité d'une régénération de la société[3]. Peupliers et platanes sont non seulement des éléments

[1] « Zu solchen Betrachtungen ward unser Gehülfe aufgefordert, als er an einem der schönen Tage, an welchen der scheidende Winter den Frühling zu lügen pflegt, durch den großen alten Schloßgarten gegangen war und die hohen Lindenalleen, die regelmäßigen Anlagen, die sich von Eduards Vater herschrieben, bewundert hatte. Sie waren vortrefflich gediehen, in dem Sinne desjenigen, der sie pflanzte, und nun, da sie erst anerkannt und genossen werden sollten, sprach Niemand mehr von ihnen ; man besuchte sie kaum und hatte Liebhaberei und Aufwand gegen eine andere Seite hin ins Freie und Weite gerichtet. » (*WV*, p. 453)

[2] « Auch einzelne Baumgruppen hielten an mancher Stelle das Auge fest. Besonders zeichnete zu den Füßen der schauenden Freunde sich eine Masse Pappeln und Platanen zunächst an dem Rande des mittleren Teiches vorteilhaft aus. Sie stand in ihrem besten Wachstum, frisch, gesund, empor und in die Breite strebend. Eduard lenkte besonders auf diese die Aufmerksamkeit seines Freundes. Diese habe ich, rief er aus, in meiner Jugend selbst gepflanzt. Es waren junge Stämmchen, die ich rettete, als mein Vater, bei der Anlage zu einem neuen Teil des großen Schloßgartens, sie mitten im Sommer ausroden ließ. Ohne Zweifel werden sie auch dieses Jahr sich durch neue Triebe wieder dankbar hervortun. » (*WV*, p. 289-290)

[3] Cf. Reschke, N., *"Zeit der Umwendung". Lektüren der Revolution in Goethes Roman Die Wahlverwandtschaften*, Freiburg i.Br./Berlin, Rombach Verlag, 2006, p. 95.

du paysage arcadien, mais aussi les arbres du deuil, de Saturne et de la mélancolie. Dans le livre de Job le monstre Béhémoth, symbole du chaos originel, vit à proximité de peupliers noirs, à l'ombre de la mort[1]. Bernhard Buschendorf rappelle que c'est en dessous d'un platane que Socrate et Phèdre étaient allongés pour dialoguer sur l'amour et l'écriture[2]. L'antiquité fait ainsi de cet arbre le symbole de l'érudition[3]. Le peuplier est ensuite devenu le symbole de Rousseau, qui fut enterré sur l'île des Peupliers à Ermenonville avant d'être transféré au Panthéon. Dans *Bouvard et Pécuchet*, c'est aussi cet arbre qui compose le tableau idyllique formé par la propriété des deux personnages lorsqu'ils la découvrent au début du chapitre II en « se [mettant] à la croisée, pour voir le paysage » : « On avait en face de soi les champs, à droite une grange, avec le clocher de l'église, - et à gauche un rideau de peupliers. » (*BP*, p. 74) Et plus loin, dans le même chapitre, c'est au contraire une rangée de platanes qui saute aux yeux lorsqu'ils vont visiter l'exploitation du Comte de Faverges pour prendre exemple sur lui et qu'ils la découvrent d'en haut :

> L'ensemble du domaine apparut tout à coup. Des toits de tuiles indiquaient la ferme. Le château à façade blanche se trouvait sur la droite avec un bois au delà, et une pelouse descendait jusqu'à la rivière où des platanes alignés reflétaient leur ombre. (*BP*, p. 78-79)

Revenons à la promenade de Charlotte et du pédagogue. Elle lui demande s'il pense qu'un retour à l'état antérieur du jardin lui semble possible. Il répond de la manière suivante :

> Des hommes contraints à faire valoir leurs biens et leurs terres de nouveau entourent leurs jardins de murs pour être sûrs de récolter leurs produits. Il en résulte peu à peu une nouvelle conception des choses. L'utile reprend la suprématie et, en fin de compte, le riche possesseur lui-même estime également qu'il doit tout faire valoir. Croyez-moi : il est possible que votre fils

[1] Cf. Zerling, C., *Lexikon der Pflanzensymbolik*, Baden, München, AT Verlag, 2007, p. 208-209.

[2] Buschendorf, B., *Goethes mythische Denkform. Zur Ikonographie der "Wahlverwandtschaften"*, Frankfurt/Main, Suhrkamp Verlag, 1986, p. 165.

[3] Pour plus de détails sur l'histoire, les mythes et légendes des arbres, cf. : Brosse, J., *Mythologie des arbres*, Paris, Payot et Rivages, 2001 [1989] et Demandt, A., *Über allen Wipfeln. Der Baum in der Kulturgeschichte*, Köln, Weimar, Böhlau, 2002.

> néglige la totalité de vos parcs et se retire de nouveau derrière les murailles sombres et sous les hauts tilleuls de son grand-père. (*AE*, p. 246-247)[1]

S'agit-il ici d'un retour au jardin français et à ses arrangements et ses tailles géométriques et ordonnés ? On peut être d'accord avec Günter Oesterle lorsqu'il affirme que Goethe participe au modèle du jardin à l'anglaise tout en en critiquant la mode et en réhabilitant le jardin français[2]. L'opposition entre le grand jardin ancien et le nouveau parc aménagé reflète ici la succession des générations – le père d'Edouard, Edouard lui-même et son fils – mais aussi l'éternel conflit entre l'ordre ancien et la jeunesse porteuse de contestation voire de révolution. On retrouve ainsi une des thèses du germaniste Nils Reschke, qui analyse le roman de Goethe comme une réflexion sur les transformations historique et socio-culturelles du tournant du XIX^{e} siècle et juge qu'il est son meilleur texte sur la Révolution[3]. On ne peut s'arrêter ici sur le rôle de la Révolution pour Goethe. Je voudrais en revanche examiner une autre figure épistémique liée aux arbres, au jardin et à la généalogie que l'on retrouve aussi bien chez Goethe que chez Flaubert, la greffe.

La greffe fait partie des images botaniques que l'on peut facilement transférer dans le domaine politique. Les *Affinités* débute sur l'image d'Edouard dans sa pépinière en train d'enter sur de jeunes plants des greffes : image par excellence de la volonté humaine de dominer ou au moins de diriger la nature. Edouard est présenté comme un horticulteur en un lieu textuel stratégique, où s'installe l'horizon d'attente du lecteur[4]. La greffe est une technique et une image anciennes. Les commentateurs mythocritiques la lient au dieu romain Saturne, dieu agraire et patron des jardiniers, mais aussi figure du père obligé de tuer sa postérité pour ne pas en être à son tour la victime. Devenu

[1] « Menschen, die ihren Grund und Boden zu nutzen genöthigt sind, führen schon wieder Mauern um ihre Gärten auf, damit sie ihrer Erzeugnisse sicher seien. Daraus entsteht nach und nach eine neue Ansicht der Dinge. Das Nützliche erhält wieder die Oberhand, […] es ist möglich, dass Ihr Sohn die sämmtlichen Parkanlagen vernachlässigt und sich wieder hinter die ernsten Mauern und die hohen Linden seines Großvaters zurückzieht ». (*WV*, p. 454)

[2] Cf. Oesterle, "Zwischen Dilettantismus und Professionalität. Goethes Gartenkunst", ici p. 148.

[3] Reschke, *"Zeit der Umwendung"*.

[4] Cf. Hamon, "Du savoir dans le texte", ici p. 491.

simple mortel, il accède au trône d'Arcadie où il est à l'origine de l'âge d'or et de la poésie idyllique[1]. Voici l'entrée « Greffe » de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert :

> Par ce moyen en effet on force la nature à prendre d'autres arrangements, à suivre d'autres voies, à changer ses formes, & à suppléer le bon, le beau, le grand à la place de l'abject : enfin on peut par le moyen de la greffe transmuer le sexe, l'espèce, & même le genre des arbres, relativement aux méthodes des Botanistes, dont les systèmes en plusieurs cas sont peu d'accord avec les résultats de la greffe. […], (*Enc*. VII, p. 921)

Le geste de greffer n'est pas seulement présent au début du roman de Goethe. Il revient dans la discussion de Charlotte avec le pédagogue que l'on a évoquée plus haut sur la difficile succession des générations. Charlotte lui demande :

> Ne pourrait-on pas réaliser un accord entre le père et le fils, entre les parents et les enfants ? vous m'avez aimablement annoncé un garçon ; faut-il donc que lui se trouve précisément en contradiction avec son père ? et qu'il détruise ce que ses parents auront édifié, au lieu de l'achever et de le développer en continuant leur œuvre dans le même esprit qu'eux ? (*AE*, p. 247)[2]

Pour formuler un avis, le pédagogue utilise l'image de la greffe en l'opposant à celle de la trame :

> Que le père élève son fils au rang de copropriétaire, qu'il le fasse bâtir avec lui, planter avec lui, et qu'il lui permette, comme à lui-même, une innocente liberté ! On peut faire entrer une activité dans la trame d'une autre, on ne peut pas l'ajouter à une autre par fragments. Un jeune rameau s'unit très facilement et très volontiers à un vieux tronc, sur lequel on ne pourrait pas enter une grosse branche. (*AE*, p. 247)[3]

---

[1] Cf. Wiethölter, W., "Zur Deutung", *Johann Wolfgang Goethe, Die Leiden des jungen Werthers, Die Wahlverwandtschaften, Kleine Prosa, Epen*, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 2006, pp. 984-1017, ici p. 1017.

[2] « Sollte man denn aber einem solchen Naturgang nichts entgegensetzen, sollte man Vater und Sohn, Eltern und Kinder nicht in Übereinstimmung bringen können ? Sie haben mir freundlich einen Knaben geweissagt ; müßte denn der gerade mit seinem Vater in Widerspruch stehen ? zerstören was seine Eltern erbaut haben ? anstatt es zu vollenden und zu erheben wenn er in demselben Sinne fortfährt. » (*WV*, p. 455)

[3] « Der Vater erhebe seinen Sohn zum Mitbesitzer, er lasse ihn mitbauen, -pflanzen, und erlaube ihm, wie sich selbst, eine unschädliche Willkür. Eine Tätigkeit lässt sich in die andre verweben, keine an die andre anstückeln. Ein junger Zweig verbindet sich mit einem alten Stamme gar leicht und gern, an den kein erwachsener Ast mehr anzufügen ist. » (*WV*, p. 455)

Le geste de greffer – entendu comme figure épistémique – traduit ainsi les thèmes du changement et de la modernisation, en un sens scientifique, politique et social autant que philosophique, parce qu'il renvoie au temps qui passe et au savoir périssable qui tombe en ruine ; autrement dit, il figure au centre d'une réflexion générale sur la connaissance humaine. Selon Uwe Wirth, spécialiste de « greffologie »[1], la greffe est une technique culturelle « d'amélioration et de contrôle » (*Steigerung und Steuerung*)[2]. De caractère expérimental, la technique vise à améliorer un certain résultat qualitativement et quantitativement, autrement dit à « ennoblir » une culture. Il s'agit aussi d'un processus d'hybridation artificiel et asexuel, qui est aussi plus facilement contrôlable par le « botaniste ».

Dans les *Affinités Electives* les greffes d'Edouard ont du succès et donnent de nouvelles pousses. Si on considère l'image de la greffe aussi comme une image généalogique il faut cependant ajouter que le couple qu'il forme avec Charlotte reste sans succession. Leur fils Otto meurt accidentellement et ne peut donc pas continuer le travail de son père. Au moment où Edouard est loin des siens, parce que son amour pour Ottilie l'oblige à quitter le château, son jardinier dit à celle-ci qui se réjouit que les greffons du printemps aient si bien réussi :

> Je souhaite seulement que mon maître puisse y trouver une grande joie. S'il était ici cet automne, il verrait quelles espèces précieuses du temps de Monsieur son père existent encore dans le vieux jardin du château. Messieurs les arboriculteurs d'aujourd'hui sont moins sûrs que les Chartreux d'autrefois. Dans les catalogues, on ne trouve certes que de beaux noms. On greffe et on élève les plants et, quand ils portent des fruits, ce n'est pas la peine d'avoir de tels arbres dans le jardin. » (*AE*, p. 168).[3]

[1] Wirth, U., "Prolegomena zu einer allgemeinen Greffologie", *ATOPIA*, 9, n° 6, 2006 ; Wirth, U., "Original und Kopie im Spannungsfeld von Iteration und Aufpfropfung", *in* G. Fehrmann et al. (dir.), *Originalkopie. Praktiken des Sekundären*, Köln, 2004, pp. 18-33. Voir aussi Vogl, J., "Mittler und Lenker. *Goethes Wahlverwandtschaften*", *in* J. Vogl (dir.), *Poetologien des Wissens um 1800*, München, Fink, 1999a, pp. 145-161.

[2] Cf. Vogl, "Mittler und Lenker".

[3] « Als Ottilie sich freute, dass die Propfreiser dieses Frühjahrs alle so gar schön bekommen, erwiderte der Gärnter bedenklich : ich wünsche nur, dass der gute Herr viel Freude daran erleben möge. Wäre er diesen Herbst hier, so würde er sehen, was für köstliche Sorten noch von seinem Herrn Vater her im alten Schlossgarten stehen. Die jetzigen Herren Obstgärtner sind nicht so zuverlässig als sonst die Carthäuser waren. In den Katalogen findet man wohl lauter honette Namen. Man propft und erzieht und endlich wenn sie Früchte tragen, so ist es nicht der Mühe wert, dass solche Bäume im Garten stehen. » (*WV*, p. 383)

Le vieux jardinier est critique à l'égard des arboriculteurs modernes. Il croit plutôt aux pratiques des moines chartreux, dans une référence aux moines de la Chartreuse de Vauvert, propriétaires d'une célèbre pépinière d'arbres fruitiers à Paris à côté du Palais du Luxembourg jusqu'à la Révolution. Le 2 novembre 1789, l'Assemblée Nationale met un terme définitif à leurs activités en décrétant la nationalisation des biens du clergé, transformant le Luxembourg en jardin public, transformant de facto cet art ancien en objet du passé[1]. C'est pourtant Edouard que l'on découvre au début du roman en train de greffer des arbres fruitiers. Et c'est aussi Edouard qui, avec Charlotte, décide d'abandonner le vieux jardin du château pour construire un jardin paysager nouveau. S'agit-il ici d'une opposition entre dilettantisme moderne et sagesse ancienne ? La question est ouverte.

Lorsque Flaubert reprend le motif littéraire du jardin, l'arboriculture est devenue « une belle industrie » et la nomenclature botanique fait toujours rêver les écrivains. Au début de leur phase de jardinage, Pécuchet suggère à Bouvard:

> - « Nous devrions nous livrer exclusivement à l'arboriculture, non pour le plaisir, mais comme spéculation ! – Une poire qui revient à trois sols est quelquefois vendue dans la capitale jusqu'à des cinq et six francs ! Des jardiniers se font avec les abricots vingt-cinq mille livres de rentes ! A Saint-Pétersbourg pendant l'hiver, on paie le raisin un napoléon la grappe ! C'est une belle industrie, tu en conviendras ! Et qu'est-ce que ça coûte ? des soins, du fumier, et le repassage d'une serpette ! » (*BP*, p. 95)

Ils commandent des plants dont les noms « leur paraissent merveilleux » et les installent comme il faut. Ils s'efforcent d'imiter jusqu'à la posture des jardiniers représentés sur les images de leurs ouvrages de référence : « Quelquefois Pécuchet tirait de sa poche son manuel ; et il en étudiait un paragraphe, debout, avec sa bêche auprès de lui, dans la pose du jardinier qui décorait le frontispice du livre. Cette ressemblance le flatta même beaucoup. Il en conçut plus d'estime pour l'auteur. (*BP*, p. 97) » Mais ils échouent à maîtriser les greffes. Le passage qui suit illustre une nouvelle fois la manière dont Flaubert insère des savoirs – ici de la botanique et de l'horticulture – dans le roman et son jeu avec la langue scientifique :

[1] Le patrimoine technique et les variétés que cultivaient les moines ont cependant pu être conservés jusqu'à nos jours. Cf. Delafon, P., *Mémoire du Luxembourg: du jardin des chartreux au jardin du Sénat*, Paris, Paris Musées, 2004.

> Le printemps venu, Pécuchet se mit à la taille des poiriers. Il n'abattit pas les flèches, respecta les lambourdes ; - et s'obstinant à vouloir coucher d'équerre les duchesses qui devaient former les cordons unilatéraux, il les cassait ou les arrachait, invariablement. Quant aux pêchers, il s'embrouilla dans les sur-mères, les sous-mères, et les deuxièmes sous-mères. Des vides et des pleins se présentaient toujours où il n'en fallait pas ; - et impossible d'obtenir sur l'espalier un rectangle parfait, avec six branches à droite et six à gauche, - non compris les deux principales, le tout formant une belle arête de poisson.
> Bouvard tâcha de conduire les abricotiers. Ils se révoltèrent. Il abattit leurs troncs à ras du sol ; aucun ne repoussa. Les cerisiers, auxquels il avait fait des entailles, produisirent de la gomme. (*BP*, p. 96)

Le recours au langage de la botanique et de la greffologie souligne ici l'échec des deux personnages si on considère que la greffe est bien une expression de la volonté humaine de dompter la nature à son idée ou, comme le note l'article « Greffe » de l'*Encyclopédie* que j'ai cité plus haut, du « triomphe de l'art sur la nature ». Les quelques fruits qui poussent malgré tout sont détruits par une grosse tempête. Dans la fiction, le tableau du jardin agricole après tempête est dépeint à travers une énumération oscillant entre l'apocalypse et le comique :

> Quel tableau, quand ils firent leur inspection ! Les cerises et les prunes couvraient l'herbe entre les grêlons qui fondaient. Les passe-colmar étaient perdus, comme le Bési-des-vétérans et les Triomphes-de-Jodoigne. A peine, s'il restait parmi les pommes quelques bons-papas. Et douze Tétons-de-Vénus, toute la récolte de pêches, roulaient dans les flaques d'au, au bord des buis déracinés. (*BP*, p. 98)

Bouvard et Pécuchet ne parviennent donc pas à produire des fruits – meilleurs que ceux avec lesquels ils sont partis – dans leur jardin, mais ils n'y parviennent pas non plus à un autre niveau métaphorique si l'on pense à leurs tentatives d'élever des enfants dans le dernier chapitre du roman, elles aussi un échec – je reviendrai plus en détail au chapitre V sur ce point. Si Flaubert apparaît ainsi plus pessimiste que Goethe, les expériences des deux personnages n'aboutissent pas seulement à façonner un paysage, mais bien à un roman qui pratique à merveille « la greffe citationnelle »[1]. Le *Sottisier* de *Bouvard et Pécuchet* peut être ainsi considéré comme une autre greffe, une greffe plus « médiale » que botanique qui problématise la relation de l'original et de la copie. Uwe

[1] Cf. Wirth, "Prolegomena zu einer allgemeinen Greffologie".

Wirth a montré à ce sujet qu'aussi bien Jacques Derrida[1] que Gérard Genette[2] ou Antoine Compagnon[3] utilisent cette image comme métaphore du texte et de l'intertextualité, autrement dit comme la figure d'un élargissement des frontières épistémiques et poétiques du discours. Il me semble que tel est aussi le but de Goethe et de Flaubert.

Le parc et le jardin peuvent être considérés comme des lieux du savoir, parce que leurs propriétaires s'efforcent de les ordonner d'après leurs idées et leurs connaissances, à partir de lectures et en mobilisant les techniques et les outils les plus modernes. Goethe et Flaubert reprennent par là une imagerie traditionnelle du jardin, lieu de la réflexion et de la méditation, symbole d'un tout arrangé harmonieusement, donnant à ses habitants bonheur et tranquillité. Ils reprennent cette imagerie et ils la transforment. Dans la suite de leurs romans, ils font cependant éclater chacun à sa manière ces « pseudo-paradis » et « utopies privées »[4]. L'aspiration à un paysage idéal – reflétant une vie harmonieuse et ordonnée – est détruite, même si les raisons de l'échec et de la désillusion ne sont pas les mêmes.

D'où vient cette sensibilité à la précarité ? On l'a déjà dit, la raison est tout d'abord historique et politique. En dehors de l'évènement majeur que constitue la Révolution Française pour la génération de Goethe, la période de conception des deux romans est marquée par des conflits franco-allemands majeurs : en 1806 a lieu la bataille de Iéna et Auerstedt sur le territoire du duché de Weimar, qui signe la défaite allemande contre l'Empire napoléonien. Dans les mois qui suivent, Napoléon occupe Berlin[5]. Flaubert est quant à lui fortement marqué par la guerre de 1870 et la défaite française contre la Prusse[6]. En novembre 1870, en particulier, Croisset est occupé par les Prus-

[1] Derrida, J., "Signature, événement, contexte", *Limited Inc*, Paris, Galilée, 1990, pp. 17-51 ; Idem, *La Dissémination*, Paris, 1972.

[2] Genette, G., *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.

[3] Compagnon, A., *La Seconde main ou le Travail de la citation*, Paris, 1979.

[4] Wagner, *Gärten und Utopien. Natur- und Glücksvorstellungen in der französischen Spätaufklärung*, pp. 216 et 217. Elle y étudie les jardins de Voltaire dans *Candide* (1759), de Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse* (1761), du Marquis de Sade dans *Aline et Valcour* (entre 1785 et 1788) et de Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie* (1788).

[5] Cf. Bersier, G., "Der Fall der deutschen Bastille. Goethe und die Epochenschwelle von 1806", *Recherches Germaniques*, 20, 1990 ; voir aussi Fink, "Goethe et la France", p. 261 sq. ; Fink, G.-L., "Goethe et Napoléon. Littérature et politique", *Francia*, 10, 1982, pp. 359-379.

[6] Cf. les lettres de sa *Correspondance* à partir du à partir du mois de juillet 1870, *Corr.* IV.

siens. Ces défaites et périodes mouvementés ont été vécues par Goethe et Flaubert au plus près, à leur porte voire dans leur propriété où l'un et l'autre sont obligés de loger des soldats de l'armée ennemie[1]. Les jardins ne sortent pas indemnes de cette période de bouleversements. Sur le plan littéraire, ces changements s'expriment particulièrement dans le rapport à l'idylle.

L'idylle – peinture en littérature

Dans ce chapitre, je considère l'idylle comme un genre littéraire qui participe au jeu de références intertextuelles des deux auteurs, mais aussi dans son rapport à la peinture, la représentation et l'imagination. L'idylle se caractérise pour moi par la quête d'une vie paisible dans une certaine solitude à la campagne, à l'écart de la société et en harmonie avec la nature. Elle est à la fois une représentation littéraire et picturale et le sujet de cette représentation. Elle est donc aussi bien une forme de vie sociale – même si elle est utopique – qu'un élément important de l'histoire littéraire[2]. Même si aucun des deux romans ne correspond à une idylle pure ou typique, les auteurs empruntent chacun à leur manière des éléments structurels et des motifs du genre dans leur roman tout en les modifiant. C'est donc une question de forme et de genre : comment le roman intègre-t-il l'idylle ? Et c'est une question de contenu : comment l'intrigue détruit-elle les attentes d'une vie tranquille et paisible à la campagne à laquelle renvoie l'idylle ? Etymologiquement – et c'est là encore un lien avec la peinture – les idylles sont des petits tableaux à lire : le paysage « idyllique » décrit au début des *Affinités électives* souligne

[1] Les expériences de Goethe pendant les guerres napoléoniennes sont rapportées par son collaborateur et secrétaire : Riemer, F. W., Mitteilungen über Goethe, Leipzig, Insel Verlag, 1921 [1841], p. 167 sq. Quant à lui, tout en se jugeant « peu patriote » au mois de juillet 1870 (*Corr.*, IV p. 214), Flaubert indique dans ses lettres du mois d'août suivant vouloir se battre et il s'engage dans la garde nationale en septembre – il va jusqu'à « prendre des leçons d'art militaire » à Rouen (*Corr.* IV, p. 233). Il écrit par ailleurs son écœurement face à ce conflit dans une lettre à Frédéric Baudry, bibliothécaire à l'Arsenal et philosophe, quatre jours après la déclaration de guerre, le 22 juillet 1870 : « […] Je suis écœuré par le spectacle de mes compatriotes. L'enthousiasme guerrier me navre. Pourquoi se bat-on ? 1° Parce que le Français est un coco envieux. 2° Parce que l'état naturel de l'homme est la sauvagerie : Homo homini lupus. 3° Parce qu'il y a dans la guerre un élément mystique (inanalysable) qui transporte les foules. Le Congrès de la Paix, le progrès, l'humanité, la civilisation, tout cela me paraît avoir le dessous pour le quart d'heure. En revenons-nous aux guerres de race ? J'en ai peur ? J'ai assez de moi, des autres, et de tout ! Adieu, mon bon vieux, ne m'oubliez pas. » Cf. aussi de Biasi, P.-M., *Gustave Flaubert. Une manière spéciale de vire*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2009, p. 373.

[2] Cf. sur Flaubert : Preisendanz, W., "Reduktionsformen des Idyllischen im Roman des 19. Jahrhunderts (Flaubert, Fontane)", *in* U. Seeber et P.G. Klussmann (dir.), *Idylle und Modernisierung in der europäischen Literatur des 19. Jahrhunderts*, Bonn, 1986, pp. 81-92.

l'aspect iconographique de ce roman, son « caractère d'image » (« *Bildcharakter* »)[1], auquel Flaubert a pu être sensible[2]. En tous les cas le jardin paysager qu'il peint dans son roman témoigne de l'héritage du XVIII[e] siècle tout en le transformant substantiellement.

De façon générale, en littérature l'idylle désigne un type de textes plutôt courts en prose ou en vers, décrivant une vie simple et paisible située souvent à la campagne - suisse le plus souvent[3]. Dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, les idylles apparaissent comme une spécificité de la littérature germanophone[4]. Alors que cette dernière n'est que rarement considérée comme un modèle en dehors des frontières allemandes, les idylles elles font en effet « école ». Salomon Gessner, par ailleurs également illustrateur et écrivain, est l'un des principaux contributeurs au genre et sans doute celui qui participe le plus à en définir le canon[5]. Jusqu'à son œuvre, qui lui donne une dimension nouvelle, elle est très proche de la bucolique et de la poésie pastorale. Chez Gessner, il s'agit de sortes de miniatures qui se caractérisent par une certaine statique et la dominance du lieu arcadien où est décrite une vie paisible et heureuse. Donnons un exemple : dans *Lycas et Milon*[6], Gessner raconte la rencontre de deux bergers qui s'arrêtent près d'une forêt de hêtres, à côté d'un étang sur des pierres couvertes de mousse et en dessous d'un rocher – on retrouvera une partie de ce décor dans les romans de Goethe et Flaubert. Ils entament une compétition de flûte et chantent leurs amours pour Chloé et Daphné. La compétition se termine paisiblement lorsque le juge Menalka attribue à chacun un prix.

A partir des années 1760, commence cependant à se diffuser une critique du manque de réalisme du genre, notamment sous la plume de Schiller dans son texte théo-

---

[1] Buschendorf, *Goethes mythische Denkform. Zur Ikonographie der "Wahlverwandtschaften"*.

[2] Sur le lien important entre la notion de paysage et le pictural voir aussi : Pennone, F. (dir.), *Introduction. Ut pictura poesis?* Freiburg, Academic Press Fribourg, 2008, p. 11-26.

[3] Cf. "Idylle", *Reallexikon der deutschen Literaturwissenschaft*, Berlin; New York, De Gruyter, 2000, pp. 122 sq., aussi Hentschel, U., "Salomon Gessners *Idyllen* und ihre deutsche Rezeption im 18. und beginnenden 19. Jahrhundert", *Orbis litterarum*, 54, 1999, pp. 332-349.

[4] Cf. Schneider, H. J., "Die sanfte Utopie. Zu einer bürgerlichen Tradition literarischer Glücksbilder", *in* H.J. Schneider (dir.), *Idyllen der Deutschen*, Frankfurt am Main, Insel Verlag, 1981, pp. 355-423.

[5] Cf. l'ouvrage récent sur Gessner de Röben de Alecar Xavier, W., *Salomon Gessner im Umkreis der Encyclopédie. Deutsch-französischer Kulturtransfer und europäische Aufklärung*, Genève, Slatkine, 2006.

[6] Gessner, S., "Lycas und Milon", *in* H.J. Schneider (dir.), *Idyllen der Deutschen*, Frankfurt am Main, Insel Verlag, 1978.

rique *De la poésie naïve et sentimentale* (*Über naive und sentimentalische Dichtung*) de 1795[1]. C'est en réponse à cette critique que Goethe compose son épopée *Hermann et Dorothée* (1797) qui s'inscrit dans la tradition du genre, mais apparaît comme une idylle réaliste, contemporaine et politique, liée au contexte de la Révolution Française. Si Goethe compose ainsi une sorte d'adieu à l'idylle, il continue par ailleurs à en utiliser des motifs dans son œuvre. C'est le cas en particulier des *Affinités électives*, où selon Thorsten Critzmann Goethe cherche à représenter « dans la polarité entre réalité et idylle les menaces résultant de lois contradictoires liées à l'ordre et au désordre humain, et non pas la mort ou la force destructive de la nature »[2]. Le récit mène au conflit, faisant des idylles arcadiennes des idylles précaires[3].

Philippe Hamon souligne que le terme « idylle » apparaît avec une exceptionnelle fréquence dans la littérature française du XIX^{e} siècle[4]. On peut noter en particulier que la bibliothèque de Flaubert contenait trois volumes d'œuvre de Salomon Gessner. C'est probablement son aspect visuel, statique et scénique de l'idylle – son caractère de tableau qui garde au genre cette présence tout le long du XIX^{e} siècle. C'est en tous les cas sous cet aspect qu'elle marque le plus fortement les œuvres de Goethe et Flaubert.

Le regard par la fenêtre, la vue d'en haut et la *camera obscura*

Une dimension du jardin et du paysage tel qu'ils sont représentés dans les deux romans est en effet le regard que l'on porte sur eux. Au début des *Affinités électives*, Edouard, occupé à ses greffes, est appelé par le jardinier pour rejoindre sa femme Charlotte, elle-même en train de terminer une cabane de mousse dans leur nouveau jardin-paysage. Le jardinier précise que depuis cette cabane, « [o]n a une vue magnifique : en

[1] Schiller, F., *Über naive und sentimentalische Dichtung*, Stuttgart, Reclam, 2002, p. 66 sq. ; cf. Garber, K., "Idylle und Revolution. Zum Abschluss einer zweitausendjährigen Gattungstradition im 18. Jahrhundert", *in* O. Gutjahr et al (dir.), *Gesellige Vernunft. Zur Kultur der literarischen Aufklärung*, Würzburg, 1993, pp. 57-82, ici p. 62 ; voir aussi Garber, K., "Arkadien und Gesellschaft", *in* W. Voßkamp (dir.), *Utopieforschung. Interdisziplinäre Forschungen zur neuzeitlichen Utopie*, Frankfurt am Main, 1985, pp. 37-81.

[2] Critzmann, T., *Goethes Wahlverwandtschaften als Jahresmärchen: ein Dialog zwischen Aufklärung und Romantik*, Köln, SH-Verlag, 2006, ici: p. 83; cf. aussi Niedermeier, *Das Ende der Idylle*.

[3] Cf. Niedermeier, *Das Ende der Idylle*.

[4] Hamon, *Imageries*, p. 39.

bas, le village ; un peu à main droite, l'église, dont on domine presque le clocher; en face, le château et les jardins. » (*AE*, p. 39) Et de poursuivre :

> « Ensuite, » continua le jardinier, « la vallée s'ouvre à droite et on aperçoit au loin, par-dessus les riches vergers, une contrée riante. […] » (*AE*, p. 39)[1]

Ainsi, cet incipit nous signale d'emblée le rapport entre paysage et tableau, qui traverse toute l'œuvre. Il est important de souligner que le mot « paysage », avant de désigner l'étendue de pays qu'embrasse le regard, a d'abord eu la signification de tableau ou de dessin représentant cette étendue. L'idée de tableau rappelle également l'étymologie du mot « idylle » que je viens d'évoquer. Cet élément devient plus significatif encore à la lecture de la suite de la scène, où le narrateur rapporte la manière dont Charlotte accueille son mari dans sa cabane :

> A la porte Charlotte reçut son mari et le fit asseoir de telle sorte que, par la porte et par la fenêtre, il pouvait embrasser d'un seul coup d'œil, les divers tableaux dont l'ensemble lui présentait le paysage pour ainsi dire dans un cadre. (*AE*, p. 40)[2]

Le paysage se présente donc au regard encadré. Edouard et Charlotte contemplent un paysage dont ils sont séparés par la fenêtre. De la même manière, au début du chapitre II, dans un extrait que j'ai évoqué plus haut, Bouvard et Pécuchet, heureux de leur nouvelle vie à la campagne, se penchent à leur fenêtre et « contemplent l'ensemble » qui se présente à leurs yeux :

> Quelle joie, le lendemain en se réveillant ! Bouvard fuma une pipe, et Pécuchet huma une prise, qu'ils déclarèrent la meilleure de leur existence. Puis ils se mirent à la croisée, pour voir le paysage.
> On avait en face de soi les champs, à droite une grange, avec le clocher de l'église, - et à gauche un rideau de peupliers.
> Deux allées principales, formant la croix, divisaient le jardin en quatre morceaux. Les légumes étaient compris dans les plates-bandes, où se dressaient, de place en place, des cyprès nains et des quenouilles. D'un côté, une ton-

[1] « Man hat einen vortrefflichen Anblick : unten das Dorf, ein wenig rechter Hand die Kirche, über deren Turmspitze man fast hinwegsieht ; gegenüber das Schloß und die Gärten. [...] Dann, fuhr der Gärtner fort, öffnet sich rechts das Tal und man sieht über die reichen Baumwiesen in eine heitere Ferne. » (*WV*, p. 271).

[2] « An der Türe empfing Charlotte ihren Gemahl und ließ ihn dergestalt niedersitzen, dass er durch Türe und Fenster die verschiedenen Bilder, welche die Landschaft gleichsam im Rahmen zeigten, auf einen Blick übersehen konnte. » (*WV*, p. 272)

> nelle aboutissait à un vigneau, de l'autre un mur soutenait les espaliers ; - et une claire-voie, dans le fond, donnait sur la campagne. Il y avait au delà du mur un verger, après la charmille un bosquet, derrière la claire-voie un petit chemin. (*BP*, p. 74)

Le bonheur de s'être retiré à la campagne s'accompagne donc dans les deux romans de la description d'une vue sur le paysage, qui contient par ailleurs une même série d'éléments : vue d'ensemble, greffes, haies d'arbres, jardins potagers ou vergers. Ce tout harmonieux finira par se dissocier, mais pour le moment le regard par la fenêtre permet de l'apprécier dans un geste de découverte qui est aussi un moment de jouissance. La vue depuis un point élevé, qui permet d'embrasser le tout et qui va de pair avec l'idée de point de vue au sens abstrait, me semble un élément important d'une conception du savoir et de l'art, qui place en son centre l'imagination. Ce regard peut avoir une signification philosophique : Pierre Hadot en a proposé une subtile analyse chez Goethe en l'inscrivant dans la continuité d'une histoire qui remonte à la philosophie antique[1]. L'important pour moi est que Goethe et Flaubert mettent particulièrement l'accent sur ce point : le regard par la fenêtre constitue le paysage en tableau ; à travers elle, les personnages parcourent d'un regard actif et subjectif la nature qui se présentent à eux pour en faire leur idylle ; ils constituent ce paysage parce qu'eux-mêmes se sont abstraits du monde et qu'ils développent un point de vue à la fois extérieur et personnel. Florence Pennone souligne à ce propos :

> Outre la séparation et la distance qu'elle instaure entre le sujet et l'extérieur, la fenêtre parcellise la nature ainsi contemplée pour en faire un morceau détachable, lequel pourra devenir le support d'une allégorisation ou un topos culturel. La fenêtre permet enfin la construction d'une vision en surplomb, totalisante : de la hauteur, le sujet domine l'ensemble de la nature environnante, la contrôle en quelque sorte et affirme son pouvoir sur celle-ci.[2]

Dans le roman de Goethe c'est un personnage secondaire dénommé uniquement d'après sa nationalité, l'Anglais, qui introduit la réflexion sur le regard et le point de vue. Il est une construction littéraire particulière parce qu'il est spécialiste du jardin paysager et qu'il se caractérise par une certaine maîtrise de la perspective sur

[1] Cf. Hadot, P., *N'oublie pas de vivre. Goethe et la tradition des exercices spirituels*, Paris, Albin Michel, 2008.

[2] Pennone (dir.), *Introduction. Ut pictura poesis?*, p. 16. Cf. aussi : Recht, *La lettre de Humboldt: du jardin paysager au daguerréotype*, p. 26.

l'arrangement du jardin. Il n'entre en action que dans le chapitre X de la deuxième partie et apparaît alors comme une sorte d'intercesseur ou presque d'interprète entre Charlotte et Ottilie et le jardin :

> C'est seulement en sa compagnie que les dames jouissaient pleinement du paysage. Son œil exercé saisissait chaque effet dans toute sa fraîcheur et les créations qu'il voyait lui causaient d'autant plus de joie qu'il ne connaissait pas la contrée auparavant et pouvait à peine distinguer l'œuvre de la nature et celle de l'homme. […] Aucun endroit ne lui échappait, où l'on pouvait encore mettre en valeur quelque beauté ou en ajouter une nouvelle. Là, il indiquait une source qui, purifiée, promettait d'être dans l'avenir la parure de tout un bosquet ; ici, une grotte qui, dégarnie et élargie, pouvait offrir un lieu de repos désiré, car il suffisait d'abattre quelques arbres pour apercevoir un entassement de splendides masses de rochers. (*AE*, p. 261-262)[1]

La citation souligne l'importance de l'œil et de la vision chez ce personnage, qui lui permet de tirer profit des composantes du paysage pour en faire un agrément – pour faire du paysage une idylle. Ce point est renforcé par le fait que l'Anglais occupe ses journées :

> […] à dessiner et aussi à recueillir dans une chambre noire portative les vues du parc les plus pittoresques pour que ses voyages lui procurent, ainsi qu'à d'autres, une riche moisson. Depuis plusieurs années déjà, il le faisait dans toutes les régions importantes et il s'était ainsi composé la plus agréable et la plus intéressante des collections. Il montra aux dames un grand portefeuille, qui ne le quittait jamais, et il les intéressa, tant par ses images, que par ses explications. Elles se réjouirent de pouvoir, ici, dans leur solitude, parcourir si commodément le monde, de voir défiler devant elles les rivages et les ports, les montagnes, les lacs et les fleuves, les villes et les châteaux et maints lieux qui portent un nom dans l'histoire. (*AE*, p. 262)[2]

[1] « In seiner Gegenwart genossen die Frauenzimmer erst vollkommen ihrer Umgebung. Sein geübtes Auge empfing jeden Effekt ganz frische, und er hatte um somehr Freude an dem Entstandenen, als er die Gegend vorher nicht gekannt und was man daran getan, von dem was die Natur geliefert, kaum zu unterscheiden wußte. Keine Stelle blieb ihm unbemerkt, wo noch irgend eine Schönheit hervorzuheben oder anzubringen war. Hier deutete er auf eine Quelle, welche gereinigt, die Zierde einer ganzen Buschpartie zu werden versprach; hier auf eine Höhle, die ausgeräumt und erweitert, einen erwünschten Ruheplatz geben konnte, indessen man nur wenige Bäume zu fällen brauchte, um von ihr aus herrliche Felsenmassen aufgetürmt zu erblicken. » (*WV*, p. 466)

[2] « [...] denn er beschäftigte sich die größte Zeit des Tags, die malerischen Aussichten des Parks in einer tragbaren dunklen Kammer aufzufangen und zu zeichnen, um dadurch sich und andern von seinen Reisen eine schöne Frucht zu gewinnen. Er hatte dieses, schon seit mehreren Jahren, in allen bedeutenden Gegenden getan und sich dadurch die angenehmste und interessanteste Sammlung verschafft. Ein großes Portefeuille das er mit sich führte, zeigte er den Damen vor und unterhielt sie, teils durch das Bild, teils durch die Auslegung. Sie freuten sich, hier in ihrer Einsamkeit die Welt so bequem zu durchreisen, Ufer und Häfen, Berge, Seen und Flüsse, Städte, Kastelle und manches andre Lokal, das in der Geschichte einen Namen hat, vor sich vorbeiziehen zu sehen. » (*WV*, p. 466-467)

Goethe évoque ici la *camera obscura*, autre moyen pour penser le lien entre paysage et représentation, mais aussi entre technique des médias (*Medientechnik*) et technique mnémotechnique (*Mnemotechnik*). L'évocation de cet objet technique ne me paraît pas anodine[1]. On pense évidemment aux travaux sur l'optique et les couleurs sur lesquels Goethe travaille parallèlement à la rédaction du roman. Il a lui-même eu recours à cette technique pour dessiner. La chambre noire est en effet pratiquée depuis le X^e^ siècle par les peintres pour copier des paysages ou des portraits mais aussi par les scientifiques et philosophes pour expliquer la vision et plus largement la connaissance humaine du monde – on pense en particulier à Locke[2]. Au début du XIX^e^ siècle, pour reprendre la thèse de Jonathan Crary, une rupture se produit avec les modèles classiques de la vision et de l'observation dont la chambre noire est le support[3]. Pour Crary « la vision s'arrache à la stabilité et à la fixité des rapports incarnés par la chambre noire »[4]. Le sujet observant du XIX^e^ siècle ne se fie plus aux « garanties d'autorité, d'identité et d'universalité » que donne cette technique[5]. A la chambre noire se substitue une « vision subjective » qui soustrait l'image à son référent externe et situe l'expérience visuelle dans le corps d'un observateur autonome. Le regard cadré par la chambre noir s'oppose en ce sens au regard panoramique, d'en haut ou par la fenêtre que l'on a analysé plus haut[6]. Goethe – comme le montre très clairement Crary – annonce ainsi « le dérèglement, la négation de la chambre noire à la fois comme système optique et comme image épistémologique » comme en témoigne un passage du *Traité des couleurs,* dans sa partie didactique, qui débute avec une « chambre obscure » abandonnée par la suite :

---

[1] Cf. Hörisch, J., "Die Dekonstruktion der Sprache und der Advent neuer Medien in Goethes "Wahlverwandtschaften"", *Merkur*, 52, n° 9, 1998, pp. 826-839.

[2] Cf. Hörisch, J., *Eine Geschichte der Medien. Vom Urknall zum Internet*, Suhrkamp, 2004, p. 244 sq. Locke écrit : « Car, à mon avis, l'entendement ne ressemble pas mal à un cabinet entièrement obscur, qui n'aurait que quelques petites ouvertures pour laisser entrer par dehors les images extérieures et visibles, ou, pour ainsi dire, les idées des choses : de sorte que si ces images venant à se peindre dans ce décor obscur, pouvaient y rester, et y être placées en ordre, en sorte qu'on pût les trouver dans l'occasion, il y aurait une grande ressemblance entre ce cabinet et l'entendement humain. » Cité d'après Crary, *L'art de l'observateur: vision et modernité au XIXe siècle* , p. 74 ; voir aussi, p. 117.

[3] Crary, *L'art de l'observateur: vision et modernité au XIXe siècle.*

[4] Ibid., p. 37.

[5] Ibid., p. 51.

[6] Cf. à propos de la vue cadrée Langen, A., *Anschauungsformen in der deutschen Dichtung des 18. Jahrhunderts. Rahmenschau und Rationalismus*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1968.

> Dans une chambre aussi obscure que possible, faisons pénétrer la lumière par une petite ouverture d'environ trois pouces de diamètre, et que nous puissions ouvrir et refermer à notre gré. Plaçons ensuite une feuille de papier blanc qui reçoive la lumière ainsi obtenue, et fixons à quelque distance le disque éclairé formé sur la feuille. Fermons ensuite l'ouverture et regardons vers l'endroit le plus obscur de la pièce. Nous voyons alors flotter devant nos yeux une image ronde. Le milieu de cette image sera clair et incolore, teinté de jaune. Le bord, par contre, se montrera aussitôt de couleur pourpre. Cette dernière, gagnant lentement à partir de la périphérie, couvre peu à peu tout le disque et finalement fait disparaître aussi le centre clair. Mais à peine le disque est-il entièrement pourpre que déjà le bord commence à bleuir ; le bleu à son tour, progressant vers l'intérieur, chassera le pourpre. Lorsque le disque entier apparaît bleu, le bord devient sombre et incolore. Lentement, cette zone incolore gagne sur le bleu et envahit toute la surface. L'image s'efface alors peu à peu, devenant à la fois plus faible et plus petite. Nous voyons ici à nouveau comment la rétine se rétablit par un mouvement de balancier lorsqu'elle a reçu de l'extérieur une violente impression.[1]

Comment, dans ce contexte, analyser le personnage de l'Anglais ? Si la *camera obscura* est liée au jardin paysager, l'un et l'autre représenteraient-ils un temps révolu ? On retrouve en effet avec ce personnage le conflit des générations. Au contraire de son instrument, il a en effet décidé de ne plus se fixer en un endroit et de voyager, initialement avec le projet d'aller jusqu'en Inde, abandonnant son pays natal et son propre jardin. A cela, il donne des raisons politiques mais aussi le fait que son fils, pour lequel il avait tout construit, ne s'intéresse pas à ses domaines. Cette rupture le conduit à se conduire dans le monde en promeneur et observateur solitaire[2]. C'est dans cette fonction

[1] Goethe, *Traité des couleurs*, p. 106. « In einem Zimmer, das möglichst verdunkelt worden, habe man im Laden eine runde Öffnung, etwa drei Zoll im Durchmesser, die man nach Belieben auf- und zudecken kann; durch selbige lasse man die Sonne auf ein weißes Papier scheinen und sehe in einiger Entfernung starr das erleuchtete Rund an; man schließe darauf die Öffnung und blicke nach dem dunkelsten Orte des Zimmers; so wird man eine runde Erscheinung vor sich schweben sehen. die Mitte des Kreises wird man hell, farblos, einigermaßen gelb sehen, der Rand aber wird sogleich purpurnfarben erscheinen. Es dauert eine Zeit lang, bis diese Purpurfarbe von außen herein den ganzen Kreis zudeckt, und endlich den hellen Mittelpunkt völlig vertreibt. Kaum erscheint aber das ganze Rund purpurnfarben, so fängt der Rand an blau zu werden, das Blaue verdrängt nach und nach hereinwärts den Purpur. Ist die Erscheinung vollkommen blau, so wird der Rand dunkel und unfärbig. Es währet lange, bis der unfärbige Rand völlig das Blaue vertreibt und der ganze Raum unfärbig wird. Das Bild nimmt sodann nach und nach ab und zwar dergestalt, dass es zugleich schwächer und kleiner wird. Hier sehen wir abermals, wie sich die Netzhaut durch eine Sukzession von Schwingungen, gegen den gewaltsamen äußern Eindruck nach und nach wieder herstellt. » Goethe, J. W., *Zur Farbenlehre*, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1991d, p. 41-42.

[2] Kerrin Klinger et Matthias Müller ont proposé récemment une analyse supplémentaire du personnage de l'Anglais : il pourrait s'agir d'une allusion à une connaissance personnelle de Goethe, à savoir d'un artiste anglais, Charles Gore, établi à Weimar et qui se servait d'une *camera obscura* pour son travail. Gore était avant tout un collaborateur du peintre Jacob Philipp Hackert qui résidait à Naples et a donné des cours de dessin à Goethe pendant son voyage en Italie en 1786. Après la mort de Hackert ses œuvres ont été en-

qu'il impressionne les deux femmes. C'est aussi cette fonction d'observateur qui me fait penser à un autre lien possible. L'Anglais peut être, en effet, une référence intertextuelle à Isaac Newton et à son *Traité d'optique* de 1704, dans lequel celui-ci se sert de la *camera obscura* pour expliquer la théorie de la lumière blanche contre laquelle se positionne Goethe[1].

Si Charlotte et Ottilie pensent connaître le monde par la contemplation des dessins produits par l'anglais à l'aide de sa chambre noire, leur connaissance ne découle pas d'une expérience sensorielle immédiate, mais seulement de l'examen mental d'une représentation[2]. L'Anglais joue comme son prédécesseur dans le roman – le capitaine – le rôle d'un technicien. Ainsi illustre-t-il l'objectivité scientifique portée par la chambre noire, par opposition aux incertitudes de la simple vision humaine. Pour Goethe au contraire, la formation des images extérieures se fait sans intermédiaire technique. Elle est forcement subjective. Crary en conclut :

> La subjectivité physique, qui était à priori exclue du concept de la chambre noire, devient soudain le lieu où fonder la possibilité de l'observateur. Le corps humain, dans toute sa contingence, dans toutes ses particularités, engendre « l'image d'une autre couleur » et se met ainsi à produire activement l'expérience optique.[3]

---

voyées à Goethe qui s'en servit pour rédiger une biographie. Goethe a publié aussi des textes de Hackert concernant la peinture du paysage : *Über Landschaftmahlerei. Theoretische Fragmente*. Les textes de Goethe sur Hackert font par ailleurs partie de ses écrits documentaires sur l'histoire des sciences et des savoirs. Cf. : Klinger, K. et M. Müller, "Goethe und die Camera obscura", *Goethe Jahrbuch*, 125, 2008, pp. 219-238; voir aussi Miller, N. et C. Nordhoff, *Lehrreiche Nähe: Goethe und Hackert: Bestandsverzeichnis der Gemälde und Graphik Jakob Philipp Hackerts in den Sammlungen des Goethe-Nationalmuseums Weimar: Briefwechsel zwischen Goethe und Hackert: kunsttheoretische Aufzeichnungen aus Hackerts Nachlass*, München, Hanser, 1997. L'Anglais est certainement aussi une allusion intertextuelle au lord anglais de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau qui s'appelle Edouard Bomston. Pour d'autres Edouard littéraires chez Jacobi, Herder, Tieck, Mereau, Schlegel, Schleiermacher voir Bersier, G., *Goethes Rätselparodie der Romantik. Eine neue Lesart der "Wahlverwandtschaften"*, Tübingen, Neumeyer, 1997, p. 59 sq.

[1] Cf. surtout la partie polémique du *Traité de couleurs* ainsi que, dans la partie historique, le chapitre sur Newton.Goethe, *Zur Farbenlehre*, p. 796 sq. et dans la traduction Goethe, *Matériaux pour l'histoire de la théorie des couleurs*, p. 291 sq.

[2] Crary se sert pour expliquer le paradigme de la chambre noire cartésienne de deux tableaux de Vermeer : *Le Géographe* et *L'Astronome* ; Crary, *L'art de l'observateur: vision et modernité au XIXe siècle* , p. 76 sq.

[3] Ibid., p. 107.

Le rapport entre voir et connaître parcourt ainsi tout le roman, c'est l'acte du regard qui sert d'intermédiaire entre le monde intérieur et le monde extérieur, entre réalité et imaginaire[1].

Le jardin en ruines de Bouvard et Pécuchet

> JARDINS ANGLAIS
> Plus naturel que les jardins à la Française. (*DIR*, p. 96)

Si les *Affinités électives* voient le jardin gagné par l'incertitude et son ordre miné par une nouvelle subjectivité du regard, Bouvard et Pécuchet en marque la ruine. Leurs efforts dans le domaine de l'agriculture, on l'a vu, sont marqués par l'échec, jusqu'à ce qu'une tempête achève littéralement leurs plantations. Déçus, ils s'essaient dès lors comme jardiniers-paysagistes et aménagent leur domaine avec des rocs, des arbres fracassés, des immortelles, de la mousse, une cabane rustique et jusqu'à produire un écho (*BP*, p. 101 sq.) :

> La besogne finie, Bouvard qui était sur le perron, cria de loin :
> - « Ici ! on voit mieux ! »
> - « Voit mieux » fut répété dans l'air.
> Pécuchet répondit :
> - « J'y vais ! »
> - « Y vais ! »
> - « Tiens ! un écho ! »
> - « Echo »
> Le tilleul, jusqu'alors l'avait empêché de se produire ; (*BP*, p. 102)

La reconstitution du paysage idyllique arcadien est – presque – parfaite, jusque dans son allusion à Echo, la nymphe qui à cause de l'indifférence que lui voue Narcisse disparaît pour ne plus exister que par la répétition de la parole d'autrui. Cette citation mythologique – très présente aussi dans le roman de Goethe à travers le couple

[1] Cf. Adler, *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*, p. 187 sq. ; voir aussi les notes de W. Wiethölter, *WV*, p. 1020.

d'Edouard et Ottilie, le narcissisme du premier et le mimétisme de la seconde[1] - représente non seulement la tradition de l'image mythologique, mais reflète aussi la voix du poète[2].

Pour arranger leur monde arcadien, Bouvard et Pécuchet s'informent et lisent un ouvrage que le narrateur attribue à Pierre Boitard, sous le titre *L'Architecte des Jardins*, dans lequel ils apprennent les différences entre les types et genres du jardin de paysage. Ce passage du roman est intéressant parce qu'on y voit très bien illustrée la manière de procéder de Flaubert quand il fait le montage d'un texte factuel dans le texte fictionnel[3]. Le livre de Pierre Boitard est une source véridique publiée en 1854, dont le titre complet est cependant : *Manuel complet de l'architecte des jardins, ou l'Art de les composer et de les décorer*[4]. Il est paru dans la série des *Encyclopédies Roret* que j'ai déjà évoquée à plusieurs reprises et qui constituait pour Flaubert une lecture régulière et une source documentaire importante[5]. Dans ce livre pour amateurs de l'art du jardin, l'auteur présente et divise ces derniers en « genres et scènes ». Il donne aussi des exemples particulièrement réussis à l'aide de planches d'illustrations, comme par exemple le « Jardin public et jardin anglais de Carlsruh ». Grâce à leur lecture, que le narrateur décrit par le menu, Bouvard et Pécuchet apprennent qu'à côté du genre mélancolique et romantique, il existe aussi des genres « terrible », « exotique » ou encore « grave » – ce dernier illustré par Ermenonville – ainsi que des genres majestueux, mystérieux et fantastique. Un exemple de ce genre fantastique est un jardin wurtembourgeois :

> Il y a même le genre fantastique, dont le plus beau spécimen se voyait naguère dans *un jardin wurtembourgeois* – car, on y rencontrait successivement, un sanglier, un ermite, plusieurs sépulcres, et une barque se détachant d'elle-même du rivage, pour vous conduire dans un boudoir, où des jets

[1] Cf. Wiethölter, "Zur Deutung", p. 995 sq.

[2] Cf. Gély-Ghedira, V., *La Nostalgie du moi: Echo dans la littérature européenne*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

[3] Cf. aussi la remarque de Schulz-Buschhaus (note 26, p. 110): « Comme le livre fait le montage d'un matériau préexistant sous forme de roman, il fait le montage d'un matériau linguistique préexistant sous forme de texte de prose. » Schulz-Buschhaus, U., *Flaubert - Die Rhetorik des Schweigens und die Poetik des Zitats*, Münster, Lit., 1995b, p. 110 note 26.

[4] Boitard, P., *Manuel de l'architecte des jardins ou l'art de les composer et de les décorer*, Paris, L Laget, 1979 [1854].

[5] Cf. Dord-Crouslé, "Flaubert et les "Manuels Roret" ou le paradoxe de la vulgarisation. L'art des jardins dans Bouvard et Pécuchet".

> d'eau vous inondaient, quand on se posait sur le sopha. (*BP*, p. 100, c'est moi qui souligne)

Ce passage de *Bouvard et Pécuchet* est manifestement inspiré de Boitard, ou du moins il sonne comme du Boitard, car Flaubert raccourcit beaucoup. Le jardin de Württemberg est chez Boitard « un jardin des environs de Stuttgard, qui existait en 1791, et qui existe peut-être encore. »[1] Stéphanie Dord-Crouslé a très bien montré le travail de Flaubert et les différences entre son roman et ce qu'écrit Boitard[2]. Un détail intéressant est le fait que Flaubert souligne dans son manuscrit cité chez Dord-Crouslé, « un jardin des environs de Stuttgart en 1791 » pour changer cette information en « un jardin wurtembourgeois ». Est-ce un jeu de mot avec le jardin « bourgeois » ?

Bouvard et Pécuchet découvrent par la suite que le genre fantastique se caractérise par des effets de surprise, comme par exemple un sanglier en marbre que le visiteur tient d'abord pour un vrai ou un ermite qui se révèle finalement aussi une attrape. Le boudoir est dans le prétexte factuel un temple situé sur une île et accessible uniquement par barque, dont la chaîne se défait sans intervention humaine, comme par miracle. Boitard crée dans son texte une sorte de tension. Le promeneur fictif découvre, après être entré dans ce temple mystérieux, un rideau de soie qui cache le sanctuaire, dont il s'approche poussé par la curiosité pour le soulever. A ce moment-là le voile se retire d'un seul coup, une douce mélodie retentit et l'enfant Jésus sur un autel semble sourire au visiteur[3].

Cette lecture a de toute évidence dû amuser Flaubert et lui servir pour construire sa critique de ce type de romantisme. Elle montre surtout comment il change le prétexte factuel en un texte grotesque en transformant le temple religieux en lieu d'amour. La « grotte rocailleuse » de Boitard devient un « boudoir », son « fauteuil gothique » un « sopha »[4]. En se servant d'un texte factuel et en l'insérant dans son récit, il le parodie,

---

[1] Cela pourrait être une allusion aux jardins de Hohenheim, près de Stuttgart, qui ont été commentés aussi bien par Schiller que par Goethe. Cf. Hennebo, D., "Goethes Beziehungen zur Gartenkunst seiner Zeit", *Jahrbuch des Freien Deutschen Hochstifts*, 1979, pp. 90-119; cf. aussi Schiller, F., "Über den Gartenkalender auf das Jahr 1795", *in* R.-P. Janz (dir.), *Theoretische Schriften*, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1992, pp. 1007-1015.

[2] Dord-Crouslé, "Flaubert et les "Manuels Roret" ou le paradoxe de la vulgarisation. L'art des jardins dans Bouvard et Pécuchet", ici p. 100 sq.

[3] Boitard, *Manuel de l'architecte des jardins ou l'art de les composer et de les décorer*, p. 45 sq.

[4] Dord-Crouslé établit ici un parallèle avec la galanterie pseudo-orientale du XVIIIe siècle et mentionne des allusions possibles à Crébillon et à la *Philosophie dans le boudoir* de Sade. Dord-Crouslé, "Flaubert

et en même temps il rend ridicule une certaine esthétique du paysage et le discours qui va avec. Dans ce rapport entre littérature et art du jardin comme phénomène à la mode, Goethe a pu être un modèle.

La reprise de certains motifs et symboles des *Affinités électives* dans le chapitre II de *Bouvard et Pécuchet* est importante parce qu'elle montre la continuité de certaines images littéraires portée par une tradition européenne tout au long du siècle. La déconstruction (*Verfremdung*) et la mise en question de ces images et représentations de la nature dans le texte littéraire annoncent la fin de cette tradition et l'appel à de nouvelles images. C'est surtout le roman qui sera au cours du XIX[e] siècle le lieu de ces images, même si l'avancée du siècle voit les illusions se dissoudre et les jardins devenir des lieux affreux. C'est ce que démontre l'une des dernières scènes du chapitre II, où Bouvard et Pécuchet dévoilent fièrement leur œuvre aux invités :

> Pécuchet fit un signe. Les rideaux s'ouvrirent, et le jardin apparut.
> C'était dans le crépuscule, quelque chose d'effrayant. Le rocher comme une montagne occupait le gazon, le tombeau faisait un cube au milieu des épinards, le pont vénitien un accent circonflexe par-dessus les haricots – et la cabane, au delà, une grande tache noire; car ils avaient incendiés son toit pour la rendre plus poétique. Les ifs en forme de cerfs ou de fauteuils se suivaient, jusqu'à l'arbre foudroyé, qui s'étendait transversalement de la charmille à la tonnelle, où des pommes d'amour pendaient comme des stalactites. Un tournesol, ça et là, étalait son disque jaune. La pagode chinoise peinte en rouge semblait un phare sur le vigneau. Les becs des paons frappés par le soleil se renvoyaient des feux, et derrière la claire-voie, débarrassée de ses planches, la campagne toute plate terminait l'horizon. (*BP*, p. 106)

Ce passage décrit une nouvelle fois le regard sur le paysage. Nous sommes encore face à un tableau. Seulement, c'est maintenant l'anti-idylle qui saute aux yeux. Le parc, le jardin et les éléments typiques du jardin paysager – la pagode, la tonnelle, la scène, le tableau, la ruine, l'écho[1] – apparaissent comme autant de pièces à charge dans le procès de la bêtise humaine. Le paysage n'accroche plus le regard, qui porte au loin sur un panorama plat, sans relief ni couleurs, s'étendant jusqu'à l'horizon – à l'infini[2].

---

et les "Manuels Roret" ou le paradoxe de la vulgarisation. L'art des jardins dans Bouvard et Pécuchet", ici p. 113.

[1] Sur plus d'explications sur ses éléments cf. Conan, *Dictionnaire historique de l'art du jardin*.

[2] Flaubert utilise aussi l'image du paysage plat dans sa *Correspondance*, quand il écrit par exemple à George Sand au moment de l'invasion des troupes allemandes: « Nous allons devenir un grand pays plat et industriel comme la Belgique. La disparition de Paris (comme centre du gouvernement) rendra la

Au début du chapitre, le regard des personnages était encore positif et ouvert ; il ne peut maintenant plus même rencontrer d'écho. L'image que Flaubert donne ici du paysage et de la société n'a plus rien d'idéale. Le jardin n'est plus cultivable, même si – contradiction de l'auteur ? - on lit dans les notes de la fin du chapitre X non encore rédigées que le jardin suscite de la jalousie de « la population », parce qu' « il est maintenant bien tenu » (*BP*, p. 413). Dès 1853 Flaubert avait thématisé le vrai et le faux ordre de la nature dans une lettre à Louise Colet, rédigée après un fort orage à l'origine d'importants dégâts dans le jardin de Croisset :

> Ce n'est pas sans un certain plaisir que j'ai contemplé mes espaliers détruits, toutes les fleurs hachées en morceaux, le potager sans dessus dessous. En contemplant tous ces petits arrangements factices de l'homme que cinq minutes de la Nature ont suffi pour bousculer, j'admirais le Vrai Ordre se rétablissant dans le faux ordre. – Ces choses tourmentées par nous, arbres taillés, fleurs qui poussent où elles ne veulent, légumes d'autres pays, ont eu dans cette rebiffade atmosphérique une sorte de revanche. (Le 12 juillet 1853, *Corr*. II, p. 381)

La nature en chaos, le paysage aplati – voilà la tendance « vers une esthétique de la platitude » à l'œuvre dans la littérature française au cours du XIX[e] siècle dont parlent les spécialistes du réalisme/naturalisme tels que Sylvie Thorel-Cailleteau[1] ou Philippe Hamon[2]. Si aux yeux de Goethe, « le grand danger qui menace l'homme, c'est de ne pouvoir s'élever au-dessus du trivial et de la platitude »[3], Flaubert va plus loin et fait de la trivialité et de la platitude une nouvelle esthétique.

Le jardin est le lieu de tous les conflits, de tous les désastres. Il est ainsi le terrain privilégié de la mise en scène des limites de l'encyclopédisme. L'ordre n'est jamais maintenu très longtemps. La science même du jardin, la botanique, échoue à le contenir. Si le passage du temps, avec ses aléas et ses contingences suffit à le subvertir, dans un rappel du caractère transitoire de toute création humaine, voire de tout savoir humain, c'est aussi le conflit des individus autour de ce que doit être cet ordre que les deux au-

---

France incolore et lourde. Elle n'aura plus de cœur, plus de centre, et, je crois, plus d'esprit? » (Le 30 avril 1871, *Corr.* IV, p. 314)

[1] Cf. Thorel-Cailleteau, S., *La tentation du livre sur Rien. Naturalisme et Décandence*, Editions Interuniversitaires, 1994 Thorel-Cailleteau, S., *Splendeurs de la médiocrité: une idée du roman*, Genève, Droz, 2008.

[2] Cf. Hamon, P., *Expositions, littérature et architecture au XIXe siècle*, Paris, Corti, 1989.

[3] Cf. Hadot, *N'oublie pas de vivre. Goethe et la tradition des exercices spirituels*, p. 24.

teurs mettent en scène. Alors que pour les encyclopédistes l'image de l'arbre visait précisément à prendre en compte la croissance naturelle et ordonnée du savoir, Goethe et Flaubert développent une vision plus radicale du désastre auquel peut conduire l'incapacité de l'homme à maîtriser la nature. On est loin de l'Eden, du jardin et de l'arbre de la connaissance.

4.2. Musée – objets curieux et tableaux vivants

> […] l'idée de tout accumuler, l'idée de constituer une sorte d'archive générale, la volonté d'enfermer dans un lieu tous les temps, toutes les époques, toutes les formes, tous les goûts, l'idée de constituer un lieu de tous les temps qui soit lui-même hors du temps, et inaccessible à sa morsure, le projet d'organiser ainsi une sorte d'accumulation perpétuelle et indéfinie du temps dans un lieu qui ne bougerait pas, eh bien, tout cela appartient à notre modernité. Le musée et la bibliothèque sont des hétérotopies qui sont propres à la culture occidentale du XIX^{e} siècle.
> (Michel Foucault, *Des espaces autres*, p. 1578)

Le musée, les collections permet d'aborder une autre facette de cette réflexion. Au contraire du jardin, au cœur de l'imaginaire depuis l'antiquité, celui-ci s'inscrit plus particulièrement dans la culture occidentale de la modernité. Krzysztof Pomian a donné une brève histoire de ces institutions. Celle-ci débute au XVII^{e} siècle, mais ne prend de l'importance qu'au XIX^{e} siècle : « le premier musée apparaît en 1675, Elias Ashmole laisse ses collections à l'université d'Oxford à l'usage des étudiants ; elles deviennent accessibles en 1683. En 1734, s'ouvre au public, à Rome, le Museo Capitolino, une fondation du pape. En 1743, Anne-Marie-Louise de Médicis offre à l'Etat de Toscane les collections amassées pendant trois siècles par sa famille sous réserve expresse de leur inaliénabilité et accessibilité au public. […] Les Archives nationales françaises,

première et pendant un certain temps unique institution de ce genre, ayant été fondées en 1794 par un décret de la Convention »[1]. Philippe Hamon a également souligné l'importance du musée pour le XIX^e^ siècle en écrivant que « la France, non seulement se couvre de 'magasins d'images' (Musées, collections privées, etc.), mais se muséifie elle-même institutionnellement comme territoire par la création du service de l'inventaire des monuments historiques, mais devient elle-même image et allégorie (« Marianne ») »[2]. Cette importance de l'image et du pittoresque a son pendant dans le texte littéraire qui voit l'« intrusion foisonnante de mentions d'images et d'objets figuratifs dans les textes »[3]. Et Hamon nuance :

> Le XIX^e^ siècle n'a certes pas inventé l'image, comme il n'a pas inventé la littérature, comme il n'a pas inventé la relation de l'image à la littérature […], comme il n'a pas inventé la présence d'images et d'objets figuratifs en littérature. Mais il a modifié profondément et radicalement cette relation en inventant, ou en mettant au point, ou en industrialisant, ou faisant circuler, ou en généralisant dans des proportions radicalement nouvelles une nouvelle *imagerie*, - le terme se généralise au XIX^e^ siècle – faite de nouveaux objets et de nouvelles pratiques. […] Cette modification prend place entre les lanternes magiques et les panoramas de la fin du XVIII^e^ siècle et le cinéma à l'extrême fin du XIX^e^ siècle.[4]

Les encyclopédies se caractérisent au moins depuis l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert par le rôle important qu'y joue les illustrations : textes et planches contribuent à une représentation imagée du savoir, de ses objets, machines et processus de production. On l'a vu, selon Roland Barthes, l'*Encyclopédie* pratique ainsi bien avant la littérature une sorte de « philosophie de l'objet »[5], réfléchissant sur l'être des choses, les recensant et les définissant. Le roman imite en cela l'encyclopédie tout en développant leur propre philosophie, description et mise en scène des objets mettant en évidence leur étrangeté ou en mettant en question leur classement. Par là ils déconstruisent l'imaginaire encyclopédique. Dans les deux romans, la description de collections ou de

[1] Cf. Pomian, K., *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise: XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1987 [1978], p. 56 sq. ; aussi Pommier, E. (dir.), *Les Musées en Europe à la veille de l'ouverture du Louvre*, Paris, Klincksieck, Musée du Louvre, 1995.

[2] Hamon, *Imageries*, p. 11.

[3] Ibid., p. 11.

[4] Ibid., p. 13.

[5] Barthes, "Les planches de l'"Encyclopédie"", ici p. 89.

musées apparaît ainsi comme un moyen privilégié pour réfléchir sur ces objets, leur valeur et leur mémoire ainsi que leur perte et l'oubli. En construisant ou constituant leur Musée les personnages mettent en scène un certain rapport au temps – grand défi de toute encyclopédie[1]. Dans son ouvrage *Collectionneurs, amateurs et curieux*, Krzysztof Pomian a donné une définition contrastant collection et musée : « […] les pièces de collection sont maintenues temporairement ou définitivement hors du circuit d'activités économiques […], elles sont soumises à une protection spéciale, ce qui revient à dire qu'elles sont considérées comme des objets précieux. »[2] Par contraste, le musée garantit la permanence et l'accès au public :

> Contrairement à la collection particulière qui, dans la majorité des cas, se disperse après la mort de celui qui l'avait formée et subit les contrecoups des fluctuations de la fortune de celui-ci, le musée survit à ses fondateurs et mène, du moins en principe, une existence paisible. Il en est ainsi car, quel qu'en soit le statut légal, il est un établissement public ; un musée privé n'est qu'une collection particulière qui se pare d'un nom par assimilation à une institution qu'elle n'est pas. […] Le caractère public des musées s'exprime aussi dans le fait que, contrairement aux collections particulières, ils sont ouverts à tout le monde.[3]

L'idée de la représentation d'une totalité forme un lien entre le musée et la collection d'une part et l'encyclopédie de l'autre : en rassemblant et exposant des objets choisis pour leur exemplarité – parfois curieuse – on donne à avoir la pluralité du monde[4]. Franc Schuerewegen souligne en ce sens que « la figure de la collection, en tant qu'assemblage de fragments réunis selon un degré variable d'unification, pose bien le problème de la cohérence qui semble être au cœur du débat sur les frontières de la modernité »[5]. Un point intéressant de l'analyse de Pomian, sur lequel joue particulière-

[1] Philippe Hamon distingue de ce type de représentation la situation où un personnage visite un Musée et celle où le personnage est un Musée. On peut aussi mentionner la textualisation même de la notion et des opérations muséales, là où le texte lui-même devient Musée, se constitue comme Musée. Hamon, *Imageries*, p. 85.

[2] Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise: XVIe-XVIIIe siècle*, p. 19.

[3] Ibid., p. 57.

[4] Cf. Graczyk, A., "Das Tableau als Antwort auf den Erfahrungsdruck und die Ausweitung des Wissens um 1800. Louis-Sébastien Merciers Tableau von Paris und Alexander von Humboldts Naturgemälde", *in* I. Münz-Koenen et W. Schäffner (dir.), *Masse und Medium: Verschiebungen in der Ordnung des Wissens und der Ort der Literatur 1800/2000*, Berlin, Akad. Verl., 2002, pp. 41-59.

[5] Schuerewegen, F., "Muséum ou Croutéum? Pons, Bouvard, Pécuchet et la collection", *Romantisme. Revue du dix-neuvième siècle*, n° 55, 1987, pp. 41-54, ici p. 41.

ment Flaubert, est aussi la limite entre objet de collection, objet précieux et déchet, entre valeur et non valeur. Muséographes, conservateurs et collectionneurs partagent avec les encyclopédistes la tâche difficile de limiter, de choisir et d'exclure.

Le musée a aussi un lien étroit avec le contexte politique et plus précisément la Révolution, surtout du temps de Goethe[1]. On l'a vu, les réformes qui ont accompagné et suivi celle-ci ont eu également un impact sur les collections religieuses des abbayes, monastères et principautés ecclésiastiques avec la nationalisation des biens de l'Eglise. Selon Helmut J. Schneider, l'iconoclastie des années révolutionnaires témoigne d'un changement du statut de l'image à l'intérieur du système culturel occidental :

> L'icône dépositaire du pouvoir politique de la société traditionnelle fut détruite ; à sa place s'installa le tableau de musée. Le musée est devenu un espace symbolique pour des tableaux dépossédés de leur aura traditionnelle pré-moderne qui sont maintenant investis de fonctions complètement différentes, conservés et transformés à une distance esthétique nouvelle.[2]

Ce passage de la collection ecclésiastique, mais aussi bien princière et privée, au musée public est aussi un passage d'un goût normatif au XVIII[e] siècle à un goût historiciste du XIX[e] siècle[3]. Si Goethe connaît surtout des collections d'art princières et des cabinets d'histoire naturelle privés – le premier musée public créé à Berlin est l'« Altes Museum » en 1830 [4] - du temps de Flaubert, le musée est toujours dans sa jeunesse. Le Louvre – « Musée de la République » - ouvre le 18 novembre 1793 et le Château de Versailles a été transformé en Musée d'histoire de France en 1833[5]. Si on comptait une trentaine de musées en France au début du siècle, ils sont environ cinq cents en 1900.

[1] Cf. Décultot, E., "Le cosmopolitisme en question. Goethe face aux saisies françaises d'art sous la Révolution et sous l'Empire", *Revue Germanique Internationale*, 12, 1999, pp. 161-175.

[2] Schneider, H. J., "Vorwort", *in* H.J. Schneider et al. (dir.), *Bildersturm und Bilderflut um 1800: zur schwierigen Anschaulichkeit der Moderne*, Bielefeld, Aisthesis Verl., 2001. Pour l'histoire du musée autour de 1800 en Allemagne voir aussi Bock, H., "Collections privées et publiques, les prémices du musée public en Allemagne", *in* E. Pommier (dir.), *Les musées en Europe à la veille de l'ouverture du Louvre*, Paris, Klincksieck, Musée du Louvre, 1995, pp. 61-77.

[3] Cf. Bock, "Collections privées et publiques, les prémices du musée public en Allemagne", ici p. 63.

[4] Cf. Ibid., ici p. 74.

[5] Cf. Poulot, D., "Musées et sociétés, dans l'Europe moderne ", *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, XCVIII, 1986, pp. 991-1096 ; Idem, *Musée, nation, patrimoine. 1789-1815*, Paris, Gallimard, 1997 ; Pommier, E., "Musée", *in* M. Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, pp. 859-864.

L'Europe entière se met à constituer des musées dans un contexte dans lequel les rivalités nationales jouent un rôle de plus en plus important[1].

Collections d'objets curieux chez Goethe

Le début de la deuxième partie des *Affinités électives* entre en scène un architecte féru d'archéologie, censé poursuivre les travaux d'amélioration du domaine entamés par le Capitaine. Il possède par ailleurs une collection d'objets trouvés dans des tombes de peuples nordiques, sorte de musée portatif avec lequel il anime ses soirées et distrait les deux femmes de maison. On retrouve ici la même structure que lors de la visite de l'Anglais, lorsque celui-ci fait la démonstration de sa science aux deux femmes dans le jardin avec la camera obscura dans le chapitre X de la deuxième partie du roman. Cette fois-ci cependant l'échange se noue autour de la transmission d'un savoir sur l'histoire et à l'aide d'objets anciens :

> […] il leur fit les honneurs de sa collection riche de maintes armes et maints ustensiles qu'on y avait trouvés. Il les avait tous disposés, d'une manière très propre et portative, dans des tiroirs et des casiers, sur des planches entaillées et tendues de drap, si bien que ces objets anciens et austères avaient un peu l'air de parures et qu'on les examinait avec joie, comme on regarde les boîtes d'un marchand de nouveautés. Et, une fois lancé dans ses présentations, il prit l'habitude, car la solitude réclamait un passe-temps, de produire chaque soir une partie de ses trésors. La plupart étaient d'origine allemande : bractéates, épaisses pièces de monnaie, sceaux, et tout ce qui peut encore s'y rattacher. Toutes ces choses orientaient l'attention vers les temps anciens […]. (*AE*, p. 190)[2]

[1] Cf. "Musée", *in* M. Ambrière (dir.), *Dictionnaire du XIXe siècle européen*, Paris, PUF, 2007, pp. 849-851.

[2] « Vor allem andern zeigte er versprochenermaßen den Frauen die verschiedenen Nachbildungen und Entwürfe von alten Grabmonumenten, Gefäßen und andern dahin sich nähernden Dingen, und als man im Gespräch auf die einfacheren Grabhügel der nordischen Völker zu reden kam, brachte er seine Sammlung von mancherlei Waffen und Gerätschaften die darin gefunden worden, zur Ansicht. Er hatte alles sehr reinlich und tragbar in Schubladen und Fächern auf eingeschnittenen mit Tuch überzogenen Brettern, so daß diese alten ernsten Dinge durch seine Behandlung etwas Putzhaftes annahmen und man mit Vergnügen darauf, wie auf die Kästchen eines Modehändlers hinblickte. Und da er einmal im Vorzeigen war, da die Einsamkeit eine Unterhaltung forderte, so pflegte er jeden Abend mit einem Teil seiner Schätze hervorzutreten. Sie waren meistenteils deutschen Ursprungs: Brakteaten, Dickmünzen, Siegel und was sonst sich noch anschließen mag. Alle diese Dinge richteten die Einbildungskraft gegen die ältere Zeit hin, [...]. » (*WV*, p. 401).

Ce passage décrit la deuxième collection du roman, avec celle des tableaux de l'Anglais. Goethe lui-même était à la suite de son père un très grand collectionneur. Dans une postface à son texte sur *Le collectionneur et les siens*, Carrie Asman souligne l'intérêt de l'écrivain pour la question de l'interaction entre les hommes et leurs objets. Il explique que « depuis son arrivée à Weimar en 1775 jusqu'à sa mort en 1832, sa collection, qui avait jusque-là trouvé place dans deux petits bagages à main, s'accrut à près de 40 000 objets. Après cinquante sept années d'activité de collectionneur, il laissait des manuscrits qui aujourd'hui remplissent 341 caisses, 17 800 pierres, plus de 9 000 gravures, environ 4 500 moulages de gemmes, 8 000 livres, ainsi que de nombreuses peintures, sculptures et collections d'histoire naturelle. »[1] Asman donne un extrait de l'inventaire de la collection de Goethe constitué entre 1848 et 1849 par Christian Schuchard[2] qui peut faire penser à la collection de Bouvard et Pécuchet sur laquelle je reviendrai plus loin. J'ai choisi quelques exemples de cette collection :

> 81. Fragments d'urnes funéraires germaniques, avec une perle de pierre. Trouvés près de Olbersleben, dans le grand-duché de Weimar.
>
> 86. Deux grandes tuiles convexes, et une très grande faîtière terminée par un angle aigu.
>
> 91. Un grand et un petit nid de guêpes, le premier dans une boîte en cartons avec un couvercle en verre.
>
> 99. Un morceau de cuivre qui a probablement coulé sur le sol lors d'un incendie ou autre circonstance analogue.
>
> 108. Un gobelet rond en ivoire, un peu abîmé à la base, environ un pied de haut, sans ornement figural.
>
> 109. Dix masques mortuaires : grand-duc Carl August von Weimar, Dante, Cromwell, etc. En outre, une forme en plâtre pour l'un d'entre eux.
>
> 110. Un minuscule morceau d'une pâtisserie de la ville de Kazan, qui fut envoyée à un cosaque du Don par sa mère pendant la guerre française. Lettre et butin avaient parcouru la France et l'Allemagne pour rejoindre finalement leur destination à Creutzburg près de Eisenach.

[1] Asman, C., "Le cabinet d'art comme jeu de communication. Goethe met en scène une collection", *Le collectionneur et les siens*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1999, pp. 104-153, ici pp. 108 sq.

[2] Ibid., pp. 112-114.

Pourquoi Goethe a-t-il voulu garder ce morceau de pâtisserie ? Pourquoi préserver un nid de guêpes ? La réponse que donne Asman me semble très juste et correspond à la limite fragile entre « déchet » et « objet précieux » dont parle Pomian : « Peut-être l'attrait de cet objet réside-t-il justement dans la coïncidence d'un lieu d'origine étranger exotique, avec la banalité du quotidien. Là où, pour le soldat, la pâtisserie fonctionne comme signe du pays natal ou gage d'amour, elle est à comprendre pour le collectionneur bien plutôt comme un signe historique, comme un objet d'exposition dont la valeur ne se réalise que par la résonance de son (ses) histoire(s). »[1] Ce point renvoie à une question fondamentale pour le musée, surtout lorsqu'il se dote d'une fonction d'universalité : que garder ? La fascination de l'objet du musée s'explique selon Korff par une double-structure – sa proximité et son étrangeté – mais surtout de son authenticité. Les objets d'un musée nous sont lointains et étrangers d'un point de vue historique ou ethnographique, mais proches du point de vue de l'espace[2]. Ce que j'emprunte ici aux historiens du musée pour l'analyse du roman, c'est l'importance de la mise en scène des objets comme moyen de la connaissance ainsi que l'idée que les objets du musée une fonction sémiotique[3]. Ils sont porteurs de signes et médiateurs entre un moi-ici-maintenant et un domaine ou un monde non-visible[4].

Dans les *Affinités électives*, l'importance des objets laissés pour les générations futures s'exprime ainsi dans la scène de la pose de la première pierre de la nouvelle maison que veulent construire les quatre personnages principaux (*AE*, 1ère partie, Chap. 9, pp. 330 sq.). La fête organisée à cette occasion marque aussi l'anniversaire de Charlotte. Selon le rite, le maçon tient un discours. Il explique que cette maison est aussi une sorte d'archive – une pierre commémorative (*ein Denkstein*) – construite sur et pour la mémoire :

> C'est pourquoi nous voulons que cette pierre de base soit aussi une pierre commémorative. Ici, dans ces divers compartiments taillés, diverses choses vont être déposées, qui porteront témoignage auprès d'une descendance

[1] Ibid.p. 114.

[2] Cf. Korff, "Zur Eigenart der Museumsdinge".

[3] Cf. la théorie du sémiophore de Pomian Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise: XVIe-XVIIIe siècle*.

[4] Cf. Korff, G., "Fremde (der, die, das) und das Museum (1997)", *Museumsdinge: Deponieren - Exponieren*, Köln; Weimar; Wien, Böhlau, 2002a, pp. 146-154 ; Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise: XVIe-XVIIIe siècle*.

> lointaine. Ces cylindres de métal soudés renferment des notices écrites ; sur ces plaques métalliques on a gravé toutes sortes de faits remarquables ; dans ces belles bouteilles de verre nous enfermons le meilleur vin vieux, avec l'indication de son âge ; il ne manque pas de monnaies d'espèces diverses frappées cette année ; tout cela nous l'avons obtenu de la générosité du maître de l'ouvrage. En outre, il y a encore mainte place libre, si l'un des invités et des spectateurs a le désir de transmettre quelque chose à la postérité. (*AE*, p. 110)[1]

Suivant l'invitation du maçon, Ottilie laisse aussi un objet à la postérité : une chaîne en or qui jadis portait un portrait de son père et qu'elle avait retirée au début du roman à la demande d'Edouard qui craignait qu'elle se blesse avec. La chaîne, lien entre une fille et son père, est un motif que l'on trouve déjà dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Rousseau[2]. Elle est aussi – comme le note B. Buschendorf – un symbole hermétique important, qui m'intéresse particulièrement en raison de sa portée encyclopédique à travers l'idée de l'enchaînement – cf. supra chapitre II. L'hermétique désigne avec l'*aurea catena* la connexion secrète des connaissances, mais aussi une connexion secrète du sens (*geheimer Sinnzusammenhang*)[3]. L'idée de la chaîne comme lien entre le ciel des dieux (du créateur) et les simples mortels sur la terre se trouve à l'origine dans l'*Iliade* – on parle ainsi souvent d'*aurea catena homeri*[4]. En tant que métaphore de la continuité, elle est très présente dans la pensée du XVIII[e] siècle. Goethe la rencontre notamment dans le texte éponyme rédigé probablement par le médecin autrichien Jo-

[1] « Deswegen machen wir diesen Grundstein zugleich zum Denkstein. Hier in diese unterschiedlichen gehauenen Vertiefungen soll verschiedenes eingesenkt werden, zum Zeugnis für eine entfernte Nachwelt. Diese metallnen zugelöteten Köcher enthalten schriftliche Nachrichten; auf diese Metall-Platten ist allerlei Merkwürdiges eingegraben; in diesen schönen gläsernen Flaschen versenken wir den besten alten Wein, mit Bezeichnung seines Geburtsjahrs; es fehlt nicht an Münzen verschiedener Art, in diesem Jahre geprägt: alles diese erhielten wir durch die Freigebigkeit unsers Bauherrn. Auch ist hier noch mancher Platz, wenn irgend ein Gast und Zuschauer etwas der Nachwelt zu übergeben Belieben trüge. » (*WV*, p. 332-333)

[2] Cf. la lettre XVIII de Julie à Saint-Preux dans laquelle elle lui explique sa décision de se marier avec M. de Wolmar : « Liée au sort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un père, par une chaîne indissoluble, j'entre dans une nouvelle carrière qui ne doit finir qu'à la mort. » Rousseau, J.-J., *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Paris, Flammarion, 1967, p. 249.

[3] Buschendorf, *Goethes mythische Denkform. Zur Ikonographie der "Wahlverwandtschaften"*, p. 199. Sur le lien entre encyclopédisme et ésotérisme ou l'ésotérisme comme forme de l'encyclopédisme voir tout récemment Kilcher, A. B. et P. Theisohn (dir.), *Die Enzyklopädik der Esoterik. Allwissenheitsmythen und universalwissenschaftliche Modelle in der Esoterik der Neuzeit*, Wilhelm Fink, 2010.

[4] Voir aussi à propos de la métaphore du fil, de la chaîne et de la trame Demandt, A., *Metaphern für Geschichte: Sprachbilder und Gleichnisse im histor.-polit. Denken*, München, Beck, 1978, p. 311 sq.

seph Anton Kirchweger en 1723 et réédité sur une initiative rosicrucienne en 1781[1]. On l'a vu à propos de la chimie, l'alchimie et l'étude scientifique de la nature ne s'excluent pas encore au XVIII[e] siècle. L'épisode alchimiste que Goethe traverse suite à une maladie grave en 1768, pendant lequel il se met lui-même à faire des expériences, s'est avéré important pour sa vision de la nature autant que pour ses conceptions esthétiques[2].

Dans le roman, la chaîne d'Ottilie est posée à côté d'autres objets divers et variés appartenant aux invités : boutons d'uniformes, petits peignes, flacons d'odeur, bijoux. Tout ce trésor est cimenté et gardé sous couvercle pour un futur imaginaire. Conscient de la fragilité de toute entreprise humaine le maçon continue ainsi son discours :

> Nous posons cette pierre pour l'éternité, afin d'assurer aux possesseurs actuels et futurs de cette maison la plus longue jouissance. Mais, en même temps que nous ensevelissons ici, pour ainsi dire, un trésor, nous pensons aussi, nous qui créons l'œuvre la plus solide de toutes, à la fragilité des choses humaines ; nous imaginons la possibilité qu'un jour ce couvercle bien scellé puisse être de nouveau relevé, ce qui ne saurait arriver qu'après la destruction totale de ce que nous n'avons pas encore édifié. (*AE*, p. 110)[3]

La pierre commémorative devient ainsi un fétiche, un objet magique censé protéger le bonheur des propriétaires. Hartmut Böhme a analysé ce passage qui situe la pierre commémorative entre nature et culture, entre technique et magie[4]. Le rite orches-

---

[1] *Aurea Catena Homeri. Oder : Eine Beschreibung Von dem Ursprung Der Natur und natürlichen Dingen/ Wie und woraus sie geboren und gezeuget/ auch wie sie in ihr uranfänglich Wesen zerstöret werden, auch was das Ding sey/ welches alles gebäret und wieder zerstöret/ nach der Natur selbst eigener Anleitung und Ordnung auf das einfältigste gezeiget/ und mit seinen schönsten rationibus und Ursachen überall illustriret*. Franckfurt und Leizpig 1723. Cf. Sahmland, I., ""Die Natur in einer schönen Verknüpfung": Goethes Adaption der "Aurea Catena Homeri"", *in* H.-J. Schrader et K. Weder (dir.), *Von der Pansophie zur Weltweisheit*, Tübingen, Niemeyer, 2004, pp. 55-84.

[2] Cf. Ibid., p. 82. Sur l'influence du piétisme et surtout de Susanna Katharina von Klettenberg sur Goethe au moment de sa maladie voir Dohm, B., "Radikalpietistin und "schöne Seele": Susanna Katharina von Klettenberg", *in* H.-G. Kemper et H. Schneider (dir.), *Goethe und der Pietismus*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2001, pp. 111-134.

[3] « [...] wir gründen diesen Stein für ewig, zur Sicherung des längsten Genusses der gegenwärtigen und künftigen Besitzer dieses Hauses. Allein indem wir hier gleichsam einen Schatz vergraben, so denken wir zugleich, bei dem gründlichsten aller Geschäfte, an die Vergänglichkeit der menschlichen Dinge : wir denken uns eine Möglichkeit, daß dieser festversiegelte Deckel wieder aufgehoben werden könne, welches nicht anders geschehen dürfe, als wenn das alles wieder zerstört wäre, was wir noch nicht einmal aufgeführt haben. » (*WV*, p. 333)

[4] Cf. Böhme, H., ""Kein wahrer Prophet". Die Zeichen und das Nicht-Menschliche in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften*", *in* G. Greve (dir.), *Goethe. Die Wahlverwandtschaften*, Tübingen, Ed. diskord, 1999, pp. 97-123, ici p. 103 ; voir aussi plus récemment le livre de Böhme sur le fétichisme et la culture : Böhme, H., *Fetischismus und Kultur. Eine andere Theorie der Moderne*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2006.

tré par le maçon est selon Böhme aussi une mise en scène du statut du religieux dans la société moderne, après les Lumières[1]. La chaîne d'or réapparaît cependant magiquement à la fin du roman. Ottilie prépare en silence ses adieux tandis que ses compagnons espèrent son rétablissement, car ils ne remarquent pas son anorexie. Ottilie sort et range les affaires d'un petit coffret qu'Edouard lui avait offert en préparant en fait son vêtement funéraire. Ce coffret contient aussi ses souvenirs et ses secrets :

> Finalement Odile parvint à tout remettre en place ; puis elle ouvrit un compartiment secret, pratiqué dans le couvercle. Là, elle avait caché les billets et les lettres d'Edouard, maintes fleurs séchées, souvenirs de promenades anciennes, une boucle de son bien-aimé et d'autres choses encore. Elle en ajouta une : le portrait de son père, et referma le tout, puis replaça sur son cœur la fragile clef, pendue à une chaînette d'or qu'elle portait autour du cou. (*AE*, p. 325)[2]

Que peut signifier ici la chaîne ? Et la clef ? Que le sens de la vie reste un secret ? Je suis d'accord avec la thèse de Hartmut Böhme lorsqu'il écrit que le roman montre d'abord qu'il n'est pas possible d'être un sujet conscient de soi-même et que la catastrophe survient quand on ne réussit pas à intégrer le non-humain (*das Nicht-Menschliche*) dans son propre être (*in das eigene Menschsein*)[3]. Le non-humain est selon lui surtout présent sous forme de matières et substances, d'objets naturels et artificiels, de processus et de forces de la nature. Il est lié au hasard qui inverse les aspirations au bonheur dans leur contraire. Toute tentative de collectionner, d'ordonner et de préserver des objets reste ainsi forcément limitée par leur côté trop humain.

[1] Cf. Böhme, ""Kein wahrer Prophet". Die Zeichen und das Nicht-Menschliche in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften*", ici p. 104.

[2] « Zuletzt gelang es Ottilien alles sorgfältig wieder einzuschichten ; sie öffnete hierauf ein verborgenes Fach das im Deckel angebracht war. Dort hatte sie kleine Zettelchen und Briefe Eduards, mancherlei aufgetrocknete Blumenerinnerungen und was sonst noch verborgen. Noch eins fügte sie hinzu – es war das Porträt ihres Vaters – und verschloss das Ganze, worauf sie den zarten Schlüssel an dem goldnen Kettchen wieder um den Hals an ihre Brust hing. » (*WV*, p. 518)

[3] Böhme, ""Kein wahrer Prophet". Die Zeichen und das Nicht-Menschliche in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften*"p. 99.

Le musée de Bouvard et Pécuchet : « les mémoires du temps »

> MUSEE
> - de Versailles. Belle idée du roi Louis-Philippe.
> - du Louvre. A éviter pour les jeunes filles.
> - Dupuytren. Très utile à montrer aux jeunes gens.
> (*DIR*, p. 106)

Le musée de Bouvard et Pécuchet comprend lui aussi dans sa collection une chaîne. Mais, malgré ce symbole, et comme du reste leur jardin paysager, il ne parvient pas à répondre à l'idée que l'on se fait de l'institution muséale, à satisfaire aux attentes d'ordre et de logique qu'est en droit d'exprimer tout visiteur. Les deux protagonistes montrent une nouvelle fois les limites de leurs tentatives d'organiser des lieux selon une raison savante ou classificatoire, leur incapacité même à appréhender l'espace comme une matière du savoir : en fin de compte c'est en effet l'espace même qui se dérobe à leurs tentatives de le marquer, l'ordonner, de s'en servir pour classer les objets.

A la différence de Goethe, Flaubert n'était pas lui-même un grand collectionneur. Il se rapproche en revanche de son devancier par sa vision universaliste de la culture, qui doit être accessible à tous et ne peut être l'objet d'une transaction marchande. Pierre-Marc de Biasi a souligné plusieurs types de relations de Flaubert au musée[1]. Sa nièce Caroline était peintre et fréquentait des galeries et lui-même était un visiteur enflammé, ne manquant aucune occasion de découvrir de nouvelles collections lors de ses séjours à l'étranger, comme en témoignent ses lettres et notes de voyages. Rome surtout le marque en tant que ville musée, même s'il n'y trouve pas « l'antique » auquel il s'attendait, qu'il trouve recouvert « par la robe du jésuite ». Pourtant les chefs d'œuvres qu'il y voit sont pour lui « du Goethe, du Dante et du Shakespeare ». C'est ce qu'il écrit dans une lettre à Louis Bouilhet du 9 avril 1851 :

> Mais parlons de Rome. Tu t'y attends, bien sûr. Eh bien, vieux, je suis fâché de l'avouer : ma première impression a été défavorable. J'ai eu comme un

[1] Cf. Pierre-Marc de Biasi – Séminaire Flaubert du 16 juin 2007 archivé sur le site de l'ITEM : http://www.item.ens.fr/index.php?id=14249 et de Biasi, P.-M., "Le musée imaginaire de Gustave Flaubert ", *in* A. Herschberg-Pierrot (dir.), *Savoirs en récit. I, Flaubert: la politique, l'art, l'histoire*, Saint-Denis, PUV, "Manuscrits Modernes", 2010, pp. 145-162.

> bourgeois, une désillusion. Je cherchais la Rome de Néron et je n'ai trouvé que celle de Sixte-Quint. […]
> Mais comme tableaux, comme statues, comme XVI^{e} siècle, Rome est le plus splendide musée qu'il y ait au monde. La quantité de chefs-d'œuvre qu'il y a dans cette ville, c'est étourdissant. – C'est bien la ville des artistes. On peut y passer l'existence dans une atmosphère complètement idéale, en dehors du monde, au-dessus. – Je suis épouvanté du *Jugement dernier* de Michel-Ange, C'est du Goethe, du Dante et du Shakespeare fondus dans un art unique. Ca n'a pas de nom. (*Corr.*, t. I, p. 772)

C'est le musée-fou de Bouvard et Pécuchet qui m'intéresse surtout ici[1]. Ce musée, ou plus précisément cette collection archéologique, est décrit au chapitre IV, le chapitre de l'histoire, que l'on peut résumer avec Arlette Farge en trois moments : Bouvard et Pécuchet veulent être l'histoire – ils veulent faire l'histoire – et ils composent l'histoire[2]. Autrement dit, ils s'imprègnent d'abord d'histoire en collectionnant des objets anciens et en créant un musée ; dans un second temps, ils essaient de tout savoir sur l'histoire en lisant des livres historiques ; avant finalement de faire de l'histoire en essayant d'écrire l'histoire de la vie du duc d'Angoulême. Tout cela pour démontrer – une nouvelle fois – que l'histoire, comme toutes les sciences, n'est pas un savoir objectif, mais qu'elle dépend de l'opinion et des autorités en place.

Le chapitre commence ainsi : « Six mois plus tard, ils étaient devenus des archéologues ; et leur maison ressemblait à un Musée. » Ce musée comprend « une bibliothèque »[3] et « l'arbre généalogique de la famille Croixmare »[4], deux autres formes d'espace qui servent à faire et contiennent de l'histoire. En quelques phrases Flaubert thématise ainsi ces moments importants de la mémoire et de la généalogie. Voici la description du musée :

---

[1] Le roman décrit d'autres collections encore : j'ai déjà fait référence au désordre de l'appartement de Pécuchet (deux noix de coco, des médailles, un bonnet turc et quelques livres, *BP* p. 56) ; on peut évoquer aussi la collection d'échantillons de minerais (chapitre III), la collection de phallus (chapitre IV, p. 179-180) ; cf. à propos de cette liste Lalonde, "La collection curieuse de *Bouvard et Pécuchet*", p. 453.

[2] Farge, A., "Des historiens, Bouvard et Pécuchet", *Des lieux pour l'histoire*, Paris, Seuil, 1997, pp. 134-149.

[3] Sur la « bibliothèque grotesque » de Bouvard et Pécuchet voir Dickhaut, K., *Verkehrte Bücherwelten. Eine kulturgeschichtliche Studie über deformierte Bibliotheken in der französischen Literatur*, Fink, 2004, surtout p. 255 sq.

[4] Hans-Horst Henschen signale que la famille Croixmare est une branche de la famille de Flaubert lui-même du côté de sa mère. Cf. Flaubert, *Bouvard und Pécuchet*, p. 428.

> Une vieille poutre de bois se dressait dans le vestibule. Les spécimens de géologie encombraient l'escalier ; - et une chaîne énorme s'étendait par terre tout le long du corridor. […]
> Quand on avait franchi le seuil on se heurtait à une auge de pierre (un sarcophage gallo-romain) puis, les yeux étaient frappés par de la quincaillerie.
> Contre le mur en face, une bassinoire dominait deux chenets et une plaque de foyer, qui représentait un moine caressant une bergère. Sur des planchettes tout autour, on voyait des flambeaux, des serrures, des boulons, des écrous. Le sol disparaissait sous des tessons de tuiles rouges. Une table au milieu exhibait les curiosités les plus rares : la carcasse d'un bonnet de Cauchoise, deux urnes d'argile, des médailles, une fiole de verre opalin. Un fauteuil en tapisserie avait sur son dossier un triangle de guipure. Un morceau de cotte de mailles ornait la cloison à droite ; et en dessous, des pointes maintenaient horizontalement une hallebarde, pièce unique.
> La seconde chambre, où l'on descendait par deux marches, renfermait les anciens livres apportés de Paris, et ceux qu'en arrivant ils avaient découverts dans une armoire. Les vantaux en étaient retirés. Ils l'appelaient la bibliothèque.
> L'arbre généalogique de la famille Croixmare occupait seul tout le revers de la porte. (*BP*, p. 164)

Dietrich Scholler constate à juste titre que ce pêle-mêle d'objets sans liens les uns avec les autres ne reflète aucun sens de l'ordre[1]. La description minutieuse du désordre exprime de surcroît très bien l'ambivalence du texte de Flaubert, qui d'un côté cherche une scientificité dans l'exactitude de la description et de l'autre fait la démonstration de l'aporie de la volonté de savoir et de classer. Franc Schuerewegen va dans le même sens en soulignant que « se donne à lire ici la faillite d'une conception de la totalité qui pourtant s'était avérée efficace lors de la première moitié du siècle. L'échec des collectionneurs enseigne que le tout, désormais, n'est plus la bonne mesure pour penser le réel qui, lui aussi, semble s'être réduit en miettes ».[2] Ce roman est donc bien le « diagnostic d'une impossible totalisation »[3]. Malgré la chaîne énorme par terre dans le corridor, on pense moins à l'enchaînement possible des choses qu'à « l'absurdité de toute opération d'enchaînement »[4].

[1] Cf. Scholler, ""Mais on ne voit chez vous que des choses lugubres!" - Enzyklopädische Sichtbarkeit in Flauberts *Bouvard et Pécuchet*", ici p. 49.

[2] Schuerewegen, "Muséum ou Croutéum? Pons, Bouvard, Pécuchet et la collection"ici p. 44.

[3] Cf. Ibid., p. 47.

[4] Ibid., p. 43.

Le texte même fait allusion à ce jeu avec l'ordre et le désordre, le sens et le non-sens, au moment de la visite de Mme Bordin et de M. Marescot, car comme pour leur jardin paysager Bouvard et Pécuchet veulent montrer et transmettre le savoir de leur musée à un public. Etonnée par les tuiles qui recouvrent le sol, Mme Bordin demande :

> - « Pourquoi toutes ces tuiles ? » s'écria Mme Bordin.
> - « Pour chauffer les étuves ! mais un peu d'ordre, s'il vous plaît ! Ceci est un tombeau découvert dans une auberge où on l'employait comme abreuvoir. » (*BP*, p. 169)

Toute l'ironie est dans la demande d'ordre de Bouvard, qui insiste sur le sérieux de leur entreprise et propose une visite guidée qui suive un certain déroulement. Bouvard et Pécuchet sont cependant des collectionneurs dilettantes. Ils ne sont maîtres ni de la sélection des objets, ni de leur disposition. Pourtant, avec le geste de déposer les tuiles par terre et de les exposer ils les chargent de sens en appelant à l'imagination[1].

Dans la suite du chapitre, fatigués de leur travail de collectionneurs, d'archéologues et de spécialistes du moyen-âge, d'objets druidiques et de céramique, Bouvard et Pécuchet interrogent l'histoire comme discipline. Ils se lancent dans des lectures sur la Révolution française et l'histoire de Rome qui montrent la pluralité des manières d'écrire l'histoire. Un passage particulièrement intéressant les voit alors s'engager dans une collection de faïences. Les deux héros pensent avoir fait l'acquisition, en échange contre des fonts baptismaux de leur collection, d'une soupière supposément très précieuse ornée d'un chiffre mystérieux – la « marque de Rouen », deux S peints sous le couvercle. Mais une discussion avec le notaire de Chavignolles, M. Marescot – lui-même collectionneur de faïences -, parvient à les convaincre qu'ils se sont trompés sur la valeur de cette soupière, provoquant la colère de Pécuchet qui la casse en la jetant par terre. La péripétie montre ainsi que « leur musée n'est pour eux que la source d'innombrables incertitudes qui, curieusement, semblent accélérer le processus de fragmentation. La soupière qui, momentanément, a pu représenter une certaine forme de totalité, se défait à cause, dirait-on, des inquiétudes interprétatives

[1] Voir à propos de l'histoire du musée, de ses gestes et ses formes de présentation les articles de Gottfried Korff rassemblés dans Korff, G., *Museumsdinge: Deponieren - Exponieren*, Köln, Böhlau, 2002b.

qu'elle suscite. Dans ce sens, le 'défaut de certitude' quant à la valeur du musée semble le moteur même de sa désagrégation »[1].

Ce passage peut faire penser à la vénération qu'Edouard éprouve pour un verre orné des lettres E et O dans les *Affinités électives*[2]. Ce dernier a acquis pour lui une signification spéciale le jour de la pose de la pierre de la nouvelle maison : au cours du rituel, le maçon l'a jeté en l'air avec d'autres objets, mais il a été miraculeusement préservé, un des ouvriers l'ayant attrapé en vol. Depuis lors, Edouard conserve ce verre comme un « signe » de sa future union avec Ottilie. Il lit en effet dans les lettres les initiales de leurs deux prénoms, même s'il sait qu'elles renvoient en fait à ses propres prénoms à lui – Edouard et Otto -, les verres ayant été fabriqués en son honneur dans sa jeunesse. Il se laisse tellement aveugler par ce « signe de bonheur privé » (*privates Glücks-Zeichen*) qu'il ne se sépare plus de ce verre jusqu'à devenir « victime de ses propres manipulations fétichistes »[3] : dans une scène de la fin du roman, son valet doit lui apprendre que le verre qu'il tenait pour l'original a été en fait échangé en cachette contre un autre pour lui cacher le fait qu'il s'était cassé. Comme la première pierre de la maison, ce verre est devenu un objet magique, un fétiche selon H. Böhme.

Si ces passages des deux romans montrent que les signes ne sont pas fiables, reste que les hommes ont envie de laisser des traces écrites. On retrouve ailleurs dans le roman de Flaubert ce motif de l'inscription. Pensons à la scène de la rencontre entre Bouvard et Pécuchet et aux noms inscrits dans leurs couvre-chefs (*BP*, p. 52). Pensons également à la manière dont Pécuchet inscrit son nom sur la cheminée avant de quitter son ancien appartement (*BP*, p. 69) :

> Pécuchet jusqu'à deux heures du matin se promena dans sa chambre. Il ne reviendrait plus là ; tant mieux ! et cependant, pour laisser quelque chose de lui, il grava son nom sur le plâtre de la cheminée. (*BP*, p. 69)

Je reviendrai plus en détail sur l'importance de l'écriture à propos de la figure du copiste au chapitre suivant.

---

[1] Schuerewegen, "Muséum ou Croutéum? Pons, Bouvard, Pécuchet et la collection", p. 43.

[2] Ce passage a été très lucidement analysé par Böhme, ""Kein wahrer Prophet". Die Zeichen und das Nicht-Menschliche in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften*".

[3] Ibid., ici p. 102.

Le musée des tableaux vivants

> L'histoire est un champ chatouilleux ; nous préférons l'écrire en la recouvrant de romans.
> (Goethe, *Begegnungen und Gespräche*)[1]

Un dernier aspect du musée dans les deux romans est la pratique du tableau vivant à laquelle s'adonnent les personnages dans les deux romans. Imitation muette de tableaux célèbres pour l'agrément d'une assemblée bourgeoise ou aristocratique, les tableaux vivants deviennent à la mode en France dans les années 1760. Si on pratiquait l'imitation de sujets libres depuis l'Antiquité, l'innovation concerne celle d'œuvres d'art, qui vivent ainsi une sorte de spatialisation et d'inscription dans le temps[2]. La fonction de ces représentations est à la fois la transmission d'un savoir et la formation du goût du public, invité à deviner les scènes représentées[3]. Les premières représentations prennent la forme du « monodrame » comme dans *Pygmalion* de Rousseau, qui met en scène le mythe grec en combinant parole, musique et gestes mimiques. Ces premiers tableaux vivants étaient par ailleurs intégrés dans des pièces de théâtre[4]. La pratique est ensuite théorisée par Diderot dans ses réflexions sur le théâtre[5]. Goethe aurait eu, selon Bernard Voilloux, le mérite de les avoir introduits en Allemagne. C'est dans sa fonction de directeur du théâtre de Weimar qu'il s'est en tous les cas intéressé aux réformes et nouveautés du théâtre en France. Il connaît également l'art des « attitudes »,

---

[1] « Die Geschichte ist kitzliches Feld; wir schreiben lieber eine u: setzen Romane drüber. »Goethe, J. W., *Begegnungen und Gespräche*, Berlin, New York, de Gruyter, 1980, p. 127.

[2] Joos, B., "Lebende Bilder als Charakterbeschreibungen in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften*", *in* G. Brandstetter (dir.), *Erzählen und Wissen. Paradigmen und Aporien ihrer Inszenierung in Goethes "Wahlverwandtschaften"*, Freiburg im Breisgau, Rombach, 2003, pp. 111-137, p. 112 ; voir aussi Joos, B., *Lebende Bilder. Körperlicher Nachahmung von Kunstwerken in der Goethezeit*, Berlin, 1999ainsi que Reschke, *"Zeit der Umwendung"* ; Reschke, N., ""Die Wirklichkeit als Bild". Die Tableaux vivants der *Wahlverwandtschaften*", *in* G. Brandstetter (dir.), *Erzählen und Wissen. Paradigmen und Aporien ihrer Inszenierung in Goethes "Wahlverwandtschaften"*, Freiburg/Br., Rombach, 2003, pp. 137-167 ; Reschke, N., "Das Kreuz mit der Anschaulichkeit. Anschauung über/s Kreuz. Die Lebenden Bilder in den *Wahlverwandtschaften*", *in* H.J. Schneider et al. (dir.), *Bildersturm und Bilderflut um 1800: zur schwierigen Anschaulichkeit der Moderne*, Bielefeld, Aistheis Verl., 2001, pp. 113-143.

[3] Joos, "Lebende Bilder als Charakterbeschreibungen in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften*", p. 114.

[4] Ibid.

[5] Cf. Vouilloux, *Le tableau vivant: Phryné, l'orateur et le peintre* , p. 15 sq.

une technique fondée sur une brusque immobilisation du mouvement en une pose artistique par une seule personne, rendue célèbre par Lady Hamilton – femme de l'ambassadeur anglais et archéologue William Hamilton – qu'il rencontre lors d'un voyage à Naples en 1787 et dont il se serait également inspiré pour les tableaux vivants des *Affinités électives*[1].

Dans le chapitre V de la deuxième partie du roman, Goethe donne au Comte, ami de la maison et incarnation de la vie de cour, l'idée d'imiter des tableaux, qu'il transmet à Ottilie :

> « Je trouve ici, » disait-il, « maintes personnes bien faites, auxquelles ne manque certainement pas le talent nécessaire pour imiter des mouvements et des poses pittoresques. N'auriez-vous pas déjà essayé de représenter de vraies peintures connues ? Une telle imitation exige certes pour sa réalisation beaucoup de peine, mais elle présente en revanche un charme incroyable. » (*AE*, p. 217)[2]

Cette pratique prend une place importante dans le roman qui décrit quatre tableaux vivants : *La remontrance paternelle* de Terborch - Gerard Ter Borchs, d'après une gravure de Johann Georg Wille -[3], *Esther devant Assuérus* d'après Nicolas Poussin et une gravure de Jean Pesne[4], ainsi que *le Bélisaire* d'après Luciano Borzone, fausse-

[1] Voir sur Lady Hamilton : Ittershagen, U., *Lady Hamiltons Attitüden*, Mainz, 1999.

[2] « Ich finde, sagte er, hier so manche wohlgestaltete Personen, denen es gewiss nicht fehlt, malerische Bewegungen und Stellungen nachzuahmen. Sollten Sie es nocht nicht versucht haben, wirkliche bekannte Gemälde vorzustellen ? Eine solche Nachbildung, wenn sie auch manche mühsame Anordnung erfordert, bringt dagegen auch einen unglaublichen Reiz hervor. » (*WV*, p. 427)

[3] La toile est décrite de la manière suivante dans le roman : « Un père, noble chevalier, assis jambes croisées semble s'adresser à la conscience de sa fille debout devant lui. Celle-ci, une magnifique silhouette au vêtement de satin blanc à plis, n'est vue, il est vrai, que de dos, mais tout son être semble indiquer qu'elle fait effort pour se dominer. Mais on voit à la mine et au geste du père que la remontrance n'est pas violente et humiliante ; quant à la mère, elle paraît dissimuler un léger embarras, en regardant le contenu d'un verre de vin qu'elle est sur le point de vider. » (*AE*, p. 219). Cette *Instruction Paternelle* permet – selon Reschke – encore une fois plusieurs lectures. Celle indiquée par le titre du tableau - donné par le graveur Johann Georg Wille – peut être liée à la famille royale prussienne et aux nouvelles valeurs bourgeoises. Une autre lecture voit cependant dans cette scène une offre galante : la mère serait une sorte d'entremetteuse qui recevrait de l'argent pour ses services. Cette lecture « érotique » met au premier plan la relation problématique entre Edouard et Ottilie dont il est le père adoptif. Cf. Reschke, *"Zeit der Umwendung"*, p. 249 sq.

[4] La scène, située à Babylone, représente la reine Esther rendant visite à son époux pour sauver son peuple de l'extermination : juive, Esther vit en effet en exil à Babylone ; subjugué par sa beauté, Assuérus l'a prise pour femme sans connaître ses origines. Le tableau montre précisément le moment où la reine s'évanouit devant son mari. Reschke y voit une allusion possible à la visite que la reine prussienne Louise – apparemment plus courageuse que son mari – fait à l'occupant Napoléon à Tilsit le 6 juillet 1807 pour obtenir l'allègement des conditions d'occupation de son pays. Mère idéale, elle devient martyre à sa mort prématurée à 34 ans en 1810, incarnant dès lors le mythe du renouveau de la nation allemande – mythe

ment attribué pendant longtemps à Anthonis van Dyck. Ottilie est exclue de la représentation des trois premiers tableaux mais elle revient dans un quatrième sur le thème du *Presepe* – la crèche de Noël, que Goethe évoque par ailleurs aussi dans son *Voyage en Italie* et qui ressemble à un tableau du Corrège sans qu'on ait plus de précisions sur l'auteur – mis en scène plus tard, après le départ de Luciane, dans lequel elle joue le rôle de la mère Marie. Je reviendrai sur le Bélisaire, commun à Goethe et Flaubert, dans la section suivante, et sur le *presepe* dans le chapitre V.

La pratique des tableaux vivants reste elle-même vivante au long du XIX^{e} siècle. A la fin du siècle c'est surtout Emile Zola qui dans *La Curée*, paru en 1871, met en scène cette pratique comme l'amusement d'une société décadente. Au chapitre VI du roman, l'auteur décrit la représentation sous la forme de trois tableaux successifs des *Amours du beau Narcisse et de la nymphe Echo*, inspirée du mythe grec repris des *Métamorphoses* d'Ovide. Renée Saccard joue Echo et Maxime, son gendre et amant, Narcisse. Zola se sert de la concurrence entre image à voir et image à lire pour décrire les tableaux vivants en les commentant à travers le personnage de M. Hupel de la Noue, metteur en scène de la représentation et seul connaisseur du mythe parmi les membres de cette société bourgeoise :

> [M. Hupel de la Noue] avait d'abord songé à écrire son œuvre en vers ; puis il s'était décidé pour des tableaux vivants ; c'était plus noble, disait-il, plus près du beau antique.[1]

Dans *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert ne fait pas représenter par ses personnages une peinture connue, mais il s'inscrit comme souvent dans un registre comique. La scène se joue au chapitre IV, consacré à l'archéologie et l'histoire. Bouvard et Pécuchet se figent et prennent l'attitude de moines du moyen âge. La scène est racontée de la manière suivante : Bouvard et Pécuchet reçoivent de la visite dans leur musée, entre autres de la veuve Mme Bourdin et Monsieur Marescot. Pour les impressionner et les transporter dans une autre époque, Bouvard imite un moine du moyen âge. Pécuchet aussi se

---

renforcé au moment où son deuxième fils Guillaume I devient empereur d'Allemagne en 1871. Cf. de Bruyn, G., *Preussens Luise. Vom Entstehen und Vergehen einer Legende*, Berlin, Siedler Verlag, 2001 ; Vinken, B., *Die deutsche Mutter. Der lange Schatten eines Mythos*, Frankfurt, Fischer, 2007.

[1] Zola, E., *La curée*, Paris, Le Livre de Poche, 1996, p. 283.

déguise. Ainsi ils représentent une sorte de tableau vivant toujours à la mode du temps de Flaubert[1]. Voici la description :

> Bouvard s'éloigna, et reparut, affublé d'une couverture de laine, puis s'agenouilla devant le prie-Dieu, les coudes en dehors, la face dans les mains, la lueur du soleil tombant sur sa calvitie ; - et il avait conscience de cet effet, car il dit : - « Est-ce que je n'ai pas l'air d'un moine du moyen âge ? » Ensuite, il leva le front obliquement, les yeux noyés, faisant prendre à sa figure une expression mystique.
> On entendit dans le corridor la voix grave de Pécuchet :
> - « N'aie pas peur ! C'est moi ! »
> Et il entra, la tête complètement recouverte d'un casque – un pot de fer à oreillons pointus.
> Bouvard ne quitta pas le prie-Dieu. Les deux autres restaient debout. Une minute se passa dans l'ébahissement.
> (*BP*, p. 172)

Il me semble significatif ici que les protagonistes de la scène restent une minute sans bouger, comme si le temps était figé pour une minute au moyen-âge. En raison de leur succès, Bouvard et Pécuchet continuent à jouer « le moine du moyen-âge » (*BP*, p. 173) devant ceux d'entre leurs visiteurs qui le méritent.

Bélisaire : du tableau vivant au cliché

Le traitement du thème de Bélisaire dans les deux romans est un bon exemple du changement de statut de l'image et de la mémoire de l'un à l'autre, le passage de la célébration d'une figure politique et moral au cliché porteur d'une critique de la société bourgeoise. Pourquoi, en effet, l'intérêt des deux écrivains pour ce personnage de l'histoire romaine ? La raison se trouve de toute évidence dans l'histoire du roman et dans l'histoire de l'art, et dans l'influence de l'une sur l'autre. *Bélisaire* me sert ainsi d'entrée pour discuter non seulement la relation entre texte et image, mais aussi celle entre le roman et l'histoire. Bélisaire est le héros d'une légende devenue image. En 1767, Jean-François Marmontel (1723-1799) publie un roman historique sous ce titre[2]. Il s'inspire peut-être d'une peinture de L. Borzone de 1638, qui est aussi celle que Goethe fait imiter à ses personnages dans les *Affinités*. Jacques-Louis David (1784-

[1] Cf. Hamon, *Imageries*, ici p. 63.

[2] Marmontel, J.-F., *Bélisaire*, Paris, Société des textes français modernes, 1994.

1825) s'inspire à son tour du roman de Marmontel pour son tableau *Bélisaire reconnu par un soldat qui avait servi sous lui, au moment qu'une femme lui fait l'aumône* exposé au Louvre en 1781 et commenté par Diderot dans son dernier *Salon*[1].

Avec les romans de Goethe et Flaubert, le texte littéraire retravaille cette image et cette légende : comme tableau vivant chez le premier, lieu commun chez le second. Cette proximité entre légende – ou opinion populaire – et peinture, entre roman et histoire est déjà sensible dans la *Préface* que Marmontel donne à son roman :

> Je sais, et je ne dois pas dissimuler qu'on peut regarder le fait sur lequel est établi le plan de ce petit Ouvrage, plutôt comme une opinion populaire, que comme une vérité historique. Mais cette opinion a si bien prévalu, et l'idée de Bélisaire aveugle et mendiant est devenue si familière, qu'on ne peut guère penser à lui, sans le voir comme je l'ai peint.[2]

Anne-Sophie Barrovecchio a retracé en détail l'histoire du « complexe Bélisaire » aussi bien en littérature qu'en histoire de l'art[3]. Il est dommage qu'elle n'ait pas évoqué les *Affinités électives*. Elle résume sa présentation de Bélisaire en soulignant que « le thème contribue à chaque époque à l'actualité littéraire, à l'historiographie de Byzance, à l'évolution de l'idée de vertu, au problème du juste souffrant. Il interroge toujours le modèle héroïque, et retravaille inlassablement l'obsession d'une faute originelle. L'histoire malheureuse de Bélisaire est de plus devenue structurante d'un espace qui lui est propre et qui comprend le désarroi, l'exil de la mémoire, les limites du discours éthique et prescriptif, ainsi que les apories de la morale. »[4]

[1] Barrovecchio, A.-S., *Le complexe de Bélisaire. Histoire et tradition morale*, Paris, Champion, 2009, ici p. 19 et 322 ; Diderot, D., *Salons*, Paris, Gallimard, 2008, p. 480.

[2] Marmontel, *Bélisaire*, p. 5.

[3] Barrovecchio, *Le complexe de Bélisaire. Histoire et tradition morale.*

[4] Ibid., p. 29.

Jacques-Louis David, *Bélisaire recevant l'aumône*, 1781

Pour Elisabeth Frenzel, Bélisaire, général célèbre et héroïque, serviteur fidèle de l'empereur romain Justinien, est un exemple du thème de l'ascension et de la chute d'un grand homme. Influencé par des intrigues Justinien le destitue. Malgré la disgrâce, Bélisaire reste fidèle à son empereur, qui finit par lui rendre ses honneurs. La légende – développée par les tableaux et dans le roman de Marmontel – ajoute à cette histoire – qui sur le plan scientifique s'écrit seulement au XVIII[e] siècle[1] - la cécité et la mendicité de Bélisaire, qui le fait errer dans le monde, souvent avec un enfant. Cette cécité est expliquée de différentes manières : punition divine, punition de Justinien ou résultat d'une intrigue de la femme de Justinien – Théodora – qui voulait se venger d'un amour sans retour. L'image du mendiant aveugle se grave en tous les cas facilement dans la mémoire. Elle fait de Bélisaire le symbole de l'inconsistance du bonheur humain comparable dans un contexte chrétien à Job et la vanité humaine[2]. C'est l'injustement puni, celui qui vit conformément à ses principes moraux et en souffre sans pourtant les trahir.

[1] Ibid., p. 159 sq.

[2] Cf. Frenzel, E., "Art. Belisar", *Stoffe der Weltliteratur*, Stuttgart, Kröner, 1976, pp. 86-88, ici p. 86.

Le complexe de Bélisaire se charge politiquement à l'époque des Lumières dans le contexte de la lutte contre l'infâme. La parution du roman de Marmontel provoque en effet une « affaire Bélisaire »[1] liée à son chapitre XV : Bélisaire, sans savoir à qui il parle, tient un discours devant l'empereur Justinien et son fils Tibère dans lequel il présente sa religion en parlant d'un Dieu doux plutôt que terrible et tyrannique, et défend la justice et les lois comme seul socle sur lequel devrait s'ériger toute autorité. Ce chapitre a été interprété notamment par la Sorbonne – qui chercha à faire interdire le livre – comme une attaque de la religion établie et une apologie du déisme. Les philosophes, dont Voltaire, prennent le parti de Marmontel et engagent une guerre de pamphlets. L'affaire se développe et assure ainsi le succès du livre. Tout le roman est par ailleurs construit comme une série de leçons adressées à un futur roi, le prince Tibère. Cette relation pédagogique au cœur du roman qui continue le modèle de Fénelon et de ses *Aventures de Télémaque* m'intéressera de plus près au chapitre suivant.

Bélisaire représente ainsi la déception de la foi en un roi (dieu), en un personnage divin. Cette déception peut être lue en lien avec la Révolution française, mais aussi avec la défaite allemande de 1806, selon la lecture politique des *Affinités électives* qu'a proposée récemment Nils Reschke[2]. Il y voit plusieurs allusions politiques comme par exemple l'aveuglement du Duc de Brunswick au moment de la bataille de Jena-Auerstedt de 1806, général qui a déjà dirigé les armées prussiennes et autrichiennes à Valmy en 1792. Reschke est par ailleurs très convaincant lorsqu'il souligne que l'ambiguïté des *Affinités électives* de Goethe permet une lecture parodique des événements politiques qui subvertit la propagande nationaliste prussienne et qui souligne la dépendance du point de vue de tout jugement historique. Les points de vue et les regards sont en effet très importants dans les tableaux représentés[3].

Goethe est lui-même soupçonné d'avoir écrit une recension publiée anonymement d'une mise en scène du roman à Francfort[4]. Une des raisons de son affinité pour ce thème pourrait être le pessimisme historique qu'il reflète, pessimisme envers les

[1] Cf. Renwick, J., *Marmontel, Voltaire and the Bélisaire affair*, Oxford, Voltaire Foundation, 1974 ; et Marmontel, *Bélisaire*, p. X sq.

[2] Reschke, ""Die Wirklichkeit als Bild"" et surtout sa thèse publiée : Reschke, *"Zeit der Umwendung"*, pp. 237 sq.

[3] Cf. Reschke, *"Zeit der Umwendung"*, p. 238.

[4] Botond, A., *Die Wahlverwandschaften: Transformation und Kritik der Neuen Héloïse*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2006, p. 53.

hommes et les princes. La position de Goethe envers la Révolution Française est connue : il est contre la violence et attend des princes qu'ils règnent d'une manière qui rende de tels débordements impossibles et inutiles. *Bélisaire* renvoie ainsi aussi à une « réflexion sur le caractère construit de toute représentation historique »[1].

Flaubert, quant à lui, s'intéresse de toute évidence au thème de *Bélisaire* sous l'influence de la mode des thèmes « romains » à la fin du XIX[e] siècle, en lien avec le thème de la décadence (de Rome). Il évoque *Bélisaire* non seulement à deux reprises dans *Bouvard et Pécuchet*, mais aussi dans sa *Correspondance*, dès l'époque où il travaille sur *Salammbô*[2] :

> Le souvenir de Bélisaire coupant l'aqueduc romain de Carthage m'a poursuivi, et puis c'était une belle entrée pour Spendius et Mâtho. (Flaubert à Ste Beuve, le 23-24 décembre 1862, *Corr.* III, p. 284)

Dans *Bouvard et Pécuchet* le thème est évoqué une première fois au chapitre IV sur la Révolution et les contradictions de l'histoire:

> - « Elle [l'histoire, H.H.] change tous les jours. On conteste les rois de Rome et les voyages de Pythagore ! On attaque Bélisaire, Guillaume Tell, et jusqu'au Cid, devenu, grâce aux dernières découvertes, un simple bandit. C'est à souhaiter qu'on ne fasse plus de découvertes, et même l'Institut devrait établir une sorte de canon, prescrivant ce qu'il faut croire ! » (*BP*, p. 191)

Flaubert énumère ici trois figures historiques qui permettent de problématiser la limite entre histoire et légende, mais aussi le rapport à l'autorité. Tell tue le tyran qui l'a forcé à tirer sur une pomme placée sur la tête de son fils. Le mythe est régulièrement représenté dans les théâtres révolutionnaires avant d'être repris en 1804 par Schiller[3]. Ce dernier oppose la vengeance 'juste' de Tell au meurtre par infamie de Parricida qui tue son oncle, le roi Albrecht. Tell représente la volonté (et l'impossibilité) de rétablir un ordre ancien, la restauration d'un état de droit dérangé par le despotisme. Le régicide de Tell reprend celui de Louis XVI. Il est proche aussi du meurtre de Gomès par le Cid

[1] Reschke, ""Die Wirklichkeit als Bild"", p. 157.

[2] Barrovecchio, *Le complexe de Bélisaire. Histoire et tradition morale*, pp. 246 sq.

[3] Cf. Borchmeyer, D., "*Altes Recht* und Revolution. Schillers "Wilhelm Tell"", *in* W. Wittkowski (dir.), *Friedrich Schiller. Kunst, Humanität und Politik in der späten Aufklärung. Ein Symposium*, Tübingen, Niemeyer, 1982, pp. 69-111.

à travers le dilemme qu'il suscite chez Chimène. La perte du père, de l'idéal du père est un thème récurrent du temps de Schiller et de Goethe. Le monde des pères est remplacé par celui des frères[1], ou des femmes, comme on le verra plus loin. A l'époque de Flaubert ce thème devient une idée reçue au risque de se retrouver figé dans les préceptes de l'Académie. Bouvard et Pécuchet participent d'une époque qui perd le sens des événements et de l'histoire, et les réduit à une ligne figée dans un manuel.

La seconde allusion de Flaubert au *Bélisaire* (cette-fois ci en tant que roman historique) se situe dans le chapitre V – celui de la littérature comme on l'a vu plus haut. Walter Scott et Alexandre Dumas enthousiasment tellement Bouvard et Pécuchet qu'ils ont du mal avec d'autres romans du même genre :

> Rendus difficile par ces deux maîtres, ils ne purent tolérer le fatras de *Bélisaire*, la niaiserie de *Numa Pompilius*, Marchangy ni d'Arlincourt. (*BP*, p. 202)

On retrouve ici une énumération de noms typique chez Flaubert mêlant personnages historiques devenus sujet de roman et écrivains. *Numa Pompilius* est un roman et/ou un poème en prose de Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794), paru en 1786. Comme *Les Incas* de Marmontel et les *Aventures de Télémaque* auparavant, le roman de Florian représente une prose qui se caractérise par sa portée poétique. Louis-Antoine-François de Marchangy (1782-1826) est un magistrat et homme de lettres qui publia *La Gaule poétique, ou Histoire des Français considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts* (1813), et *Tristan le voyageur* (1826). Charles-Victor Prévôt d'Arlincourt (1789-1856) est un auteur d'un grand poème, la *Caroléide* (1818) et de plusieurs romans dont le plus connu est *Le Solitaire* (1821)[2]. « Ils ne purent tolérer le fatras de *Bélisaire* ». Qui sont « ils » ici ? Bien-sûr, il s'agit de Bouvard et Pécuchet, mais aussi d'une certaine opinion, des idées reçues sur le roman (historique). *Bélisaire* est ainsi devenu un cliché dans les deux citations qu'on vient de voir. Dans la première nous avons le « on » de l'opinion : « On attaque Bélisaire ». « Le fatras de Bélisaire » ainsi que « la niaiserie de *Numa Pompilius* » semblent également être l'imitation d'un discours en vogue plutôt que l'intime conviction et connaissance de Bouvard et Pécu-

[1] Cf. Ibid., ici p. 104 sq.

[2] Ces précisions ont été apportées par Stéphanie Dord-Crouslé dans son édition de *Bouvard et Pécuchet*, p. 187 ainsi que par Hans-Horst Henschen dans ses commentaires du roman, p. 433.

chet. On le sait, Flaubert est très fin analyste de ces moments critiques du langage que sont les clichés, les stéréotypes et les idées reçues. D'après Ruth Amossy et Anne Herschberg-Pierrot « le cliché, dans sa dimension critique de langage reçu, répété, et commun, est une notion qui ne se développe véritablement qu'au XIX^e^ siècle. »[1] Elles poursuivent :

> A l'aube du XIX^e^ siècle, l'imprimerie invente en effet un nouveau procédé de reproduction en masse d'un modèle fixe : c'est le procédé du clichage ou de la stéréotypie, qui remplace la composition par caractères mobiles. Vers le milieu des années 1860, on le sait, *cliché* s'emploie dans le domaine de la photographie (1865), où il désigne le négatif à partir duquel on peut tirer un nombre indéfini d'exemplaires. Par une autre extension analogique, il dénomme ensuite « familièrement », selon P. Larousse (1869), une « phrase toute faite que l'on répète dans les livres ou dans la conversation », ou bien « une pensée devenue banale ».[2]

On l'a vu, Marmontel indique lui-même dans la préface de son roman que les idées sur *Bélisaire* se situent entre l'opinion populaire et la vérité historique. La banalité que prend le motif dans le texte de Flaubert est cependant signe d'une évolution qui fait du héros, encore modèle chez Goethe, un simple élément de conversation.

Conclusion

Après avoir analysé la place de la chimie et de l'idée d'affinité dans les deux romans dans le chapitre précédent, dans ce chapitre j'ai montré la manière dont le décor romanesque repose en même temps qu'il contribue à la reconstruction et la déconstruction de certains savoirs. Des lieux romanesques comme le jardin et le musée peuvent être porteurs d'un discours encyclopédique. Dans les deux cas, il s'agit en effet de lieux marqués par le savoir à travers leur contenu, leur aménagement et réaménagement ainsi que leur rapport à l'image et la peinture. L'importance du paysage et du jardin se situe ainsi à plusieurs niveaux : le « savoir » que comporte l'art du jardin et la botanique

[1] Amossy, R. et A. Herschberg-Pierrot, *Stéréotypes et cliches. Langue. Discours. Société*, Paris, Nathan, 1997, p. 10.

[2] Ibid., p. 11.

(agriculture et agronomie) ainsi que le paysage comme décor d'un monde idyllique qui sera déconstruit dans les deux romans. Comme l'a souligné Eva Maria Neumeyer, c'est Rousseau qui pour la première fois dans l'histoire du roman avec *Julie ou La nouvelle Héloïse* fait fusionner les motifs et les méthodes du roman et le jardin paysager vu comme un symbole[1]. La reprise de ce motif par Goethe et Flaubert montre que chacun à sa manière réfléchit et se distancie du romantisme. De même l'accumulation du savoir par le biais de la collection et l'arrangement d'objets dans un musée apparaît comme un geste encyclopédique. Ce n'est pas seulement l'accumulation, mais surtout le choix d'objets, la réflexion sur une totalité et le fragment, la préciosité et le déchet qui sont ici en jeu. Comme dans le jardin c'est le temps et l'histoire qui fait que toute tentative d'accumulation de savoir (des objets) reste pourtant vaine.

Comme l'analyse du motif du *Bélisaire* l'a montré, une certaine tradition iconographique présente dans la pratique du tableau vivant chez Goethe ne devient plus chez Flaubert qu'une allusion vague à un roman du XVIII^{e} siècle, signe de la platitude et la trivialité qui gagnent les héros d'antan. Flaubert écrit sur et contre les stéréotypes verbaux ou picturaux ; la répétition, la reproduction le désespèrent. A la fin de sa vie il se sert de la concurrence entre peinture et photographie pour prendre une position plutôt pyrrhonienne :

> *Il n'y a pas de vrai* ! Il n'y a que des manières de voir. Est-ce que la Photographie est ressemblante ? Pas plus que la Peinture à l'huile, ou tout autant. (Flaubert à Léon Hennique, le 2-3 février 1880, *Corr*. V, p. 811)

On a bien ainsi affaire à un développement de la citation de l'idylle, du cliché chez Goethe à l' « inoculation du cliché » dans le corps même du roman à la fin du siècle chez Flaubert[2]. Le savoir change, le roman peint d'autres tableaux.

[1] Cf. Neumeyer, "The landscape garden as a symbol in Rousseau, Goethe and Flaubert", p. 187.

[2] Miller, N., "Mutmassungen über lebende Bilder. Attitüde und "tableau vivant" als Anschauungsform des 19. Jahrhunderts", *in* H. de La Motte-Haber (dir.), *Das Triviale in Literatur, Musik und Bildender Kunst*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1972, pp. 106-130, ici p. 129.

CHAPITRE V. LES FIGURES DU SUJET CONNAISSANT : ELEVES (ATYPIQUES), DILETTANTES, COPISTES

Dès que l'on s'attaque à un nouvel ordre d'idées, quel qu'il soit, il faut redevenir un enfant, y apporter un intérêt passionné, prendre plaisir d'abord à l'écorce jusqu'à ce qu'on ait le bonheur d'arriver au noyau. (Goethe, *Wilhelm Meister*)[1]

[…] Maintenant je prépare mon dernier chapitre : *l'éducation*.
Si je pouvais fouiller dans la bibliothèque de votre Ministère j'y trouverais, j'en suis sûr, des trésors ! – Mais par où commencer les recherches ? Il me faudrait des choses *caractéristiques* comme programmes d'études – et comme METHODES.
Je veux montrer que l'Education, quelle qu'elle soit, ne signifie pas grand-chose et que la Nature fait tout.
(Flaubert à Guy de Maupassant, le 21 janvier 1880, *Corr.* V, p. 791)

Ils se procurèrent plusieurs ouvrages touchant l'Education – et leur système fut résolu. Il fallait bannir toute idée métaphysique, - et d'après la méthode expérimentale suivre le développement de la Nature
(*BP*, p. 370)

[1] Goethe, J. W., *Wilhelm Meister. Deuxième partie. Les Années de voyage ou les renonçants. In: Romans*, Paris, Gallimard, 1954c, p. 966. « In einem jeden neuen Kreise muss man zuerst wieder als Kind anfangen, leidenschaftliches Interesse auf die Sache werfen, sich erst an der Schale freuen, bis man zu dem Kerne zu gelangen das Glück hat. » Goethe, J. W., "Wilhelm Meisters Wanderjahre oder die Entsagenden (1829)", *Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens*, München, Carl Hanser, 1991c, ici p. 266.

Nous avons vu dans le chapitre II que, historiquement, la notion d'encyclopédie ne renvoie pas seulement au parcours (du cercle) du savoir, mais également à l'enfance et à la pédagogie – c'est en particulier le sens de la racine « pais ». Le mouvement encyclopédique met ainsi l'accent sur les manières de transmettre un savoir, avec en arrière-plan le choix difficile de *ce qu'il faut* savoir. Pour saisir plus précisément ce point, on peut revenir sur la manière dont Rabelais utilise ce terme dans son *Pantagruel* - pour la première fois dans un texte publié, comme on l'a souligné[1]. Dans le chapitre XX, intitulé « Comment Thaumaste racompte les vertus et sçavoir de Panurge », Rabelais interroge la possibilité qu'un savoir puisse être réellement encyclopédique en mettant en scène une joute intellectuelle muette. Thaumaste, un savant anglais, fait le voyage à Paris pour admirer et défier la sagesse de Pantagruel. Il met à ce duel intellectuel une condition : il ne veut discuter que par signes. C'est le disciple de Pantagruel, Panurge, qui se charge de relever le défi. Il en sort vainqueur. Le comique de la scène réside entièrement dans la description de ces échanges gestuels. Bon perdant Thaumaste résume sa défaite de la manière suivante :

> Seigneurs, […] Vous avez ici en votre présence un trésor incomparable ; c'est Messire Pantagruel dont la renommée m'avait attiré ici du fin fond de l'Angleterre pour conférer avec lui des problèmes insolubles que j'avais en tête, aussi bien de magie, d'alchimie, de cabale, de géomancie, d'astrologie que de philosophie. Mais à présent je me courrouce contre la renommée, qui me semble le traiter chichement, car elle ne propage pas seulement la millième partie de ce qui est en réalité.
> Vous avez vu comment son disciple, à lui seul, m'a contenté et m'en a dit plus que je n'en demandais ; au surplus il m'a indiqué et du même coup résolu d'autres points obscurs dont on ne connaît pas l'importance. Par cela puissé-je vous assurer qu'il m'a ouvert le vrai puits et abîme de la connaissance encyclopédique, et même dans une matière où je ne pensais pas trouver homme qui en sût seulement les premiers éléments ; je veux parler de la façon dont nous avons disputé par signes, sans dire ni souffler un mot.[2]

La scène pose bien la question de la transmission du savoir. Au-delà de la dispute silencieuse, toute l'ironie réside dans le jeu sur l'autorité du savant, mesurée ici

[1] Cf. Meschonnic, *Des mots et des mondes*, p. 214 ; voir aussi le site internet : Allgemeinwissen und Gesellschaft. Enzyklopädien als Indikatoren für Veränderungen der gesellschaftlichen Bedeutung von Wissen, *Bildung* und Information. Ein Projekt von : Madeleine Herren, Historisches Seminar der Universität Zürich, Paul Michel, Deutsches Seminar der Universität Zürich, und François de Capitani, Schweizerisches Landesmuseum. http://www.enzyklopaedie.ch.

[2] Rabelais, F., *Pantagruel*, Paris, Seuil, 1996, p. 231.

strictement à la *quantité* de savoir qu'en possède – ou fait semblant de posséder – Pantagruel, rapportée à celle qu'a démontrée Panurge. Thaumaste accepte sans difficulté que le disciple, qui porte une parcelle du savoir de son maître, prenne la place de celui-ci : la science de l'élève est pour lui le signe de celle du maître, un échantillon au sens presque scientifique ou statistique du terme.

La transmission du savoir n'est cependant pas toujours une opération aussi simple, un transfert sans obstacle et sans filtre. Nombreuses sont les difficultés pour le pédagogue qui veut transmettre ce qui lui paraît important à connaître – et nombreux sont les obstacles pour les élèves sur la voie de cette connaissance. La représentation et la mise en scène de ces difficultés tient une place essentielle dans le roman encyclopédique. C'est cette représentation et le rôle que jouent les personnages qui apprennent et transmettent le savoir dans les deux romans de mon corpus que je veux examiner dans ce dernier chapitre. Comment font-ils ? Réussissent-ils ? Quel rôle jouent-ils dans la société ? Je m'intéresse ainsi plus particulièrement aux figures qui véhiculent le savoir, qui le maîtrisent ou pensent le maîtriser, et à ceux qui leur font face, qui doivent et veulent apprendre – les élèves, les dilettantes. Cela me conduira à aborder également la question des relations entre les générations et celle de ce qu'une génération veut transmettre à la suivante, l'une des questions importantes des encyclopédistes. Pour résumer avec Philippe Hamon, il s'agit d'analyser des figures qui se situent :

> […] sur les limites et frontières tant internes qu´externes du texte, sur son appareil démarcatif-configuratif, que tendront probablement à se localiser et à se mettre en place les supports figuratifs de cette topologique du savoir, avec ses pôles positifs, chargés (le savant, l´ingénieur, l´autochtone, le domestique, le travailleur, le parisien, la commère, le médecin) et ses pôles négatifs (le provincial, le néophyte, l´apprenti, le touriste, l´intrus, l´amnésique, l´autodidacte, l´étudiant, la jeune fille), pôles entre lesquels la mise en scène narrative, ici machinerie cybernétique, fera circuler la fiche, le document, la description déjà rédigée dans l´ailleurs du dossier préparatoire.[1]

Les personnages/figures du savoir permettent aux écrivains de mettre directement en scène cette « topologique du savoir » ou autrement dit la « macrostructure encyclopédique » dont parle Dietrich Scholler pour caractériser la dynamique du récit encyclopédique et la manière dont il repose sur les étapes suivantes : initiation (affection),

[1] Hamon, "Du savoir dans le texte", ici p. 491.

études (réception) et transmission du savoir (application)[1]. Mais cette dynamique n'est pas toujours suivie de succès. C'est ce point qui m'intéresse tout particulièrement. En examinant les figures du savoir, je veux mettre en évidence le contraste entre l'idéal de l'enseignement comme projet culturel fondé sur un savoir encyclopédique, et son échec. Les romans qui m'intéressent ici se caractérisent par un scepticisme qui met en question l'idée que l'homme est perfectible et l'espoir d'arriver à son élévation par l'éducation. Dans la perspective des Lumières, la *Bildung* est supposée à terme devenir accessible au peuple dans son ensemble et non plus seulement à une petite élite lettrée. Elle devient par là « un modèle inclusif » et répond à la réforme d'une société jusque là organisée hiérarchiquement[2]. Des romanciers comme Goethe et Flaubert doutent de ce projet culturel et plus largement de l'idée que le savoir rendrait les humains meilleurs ou plus heureux. Ils montrent au contraire « la corruptibilité » du savoir et les relations complexes et parfois problématiques entre individu et société dans le domaine de l'éducation. Ils reflètent en cela l'évolution des manières d'aborder le problème de l'enseignement au XIX^e^ siècle. Si le XVIII^e^ siècle élabore la question de l'éducation et de la pédagogie surtout d'un point de vue philosophique, le XIX^e^ siècle en fait une question politique et institutionnelle, avec en particulier la mise en œuvre progressive de l'école obligatoire et de façon plus générale les législations sur l'institution scolaire. Le développement et la généralisation du projet conduisent cependant également au constat de ses limites, de sa perversion par l'institution et la politique, et à la désillusion. Vers la fin du siècle, le scepticisme envers les bienfaits de l'éducation devient ainsi plus sensible encore. L'historienne de l'école Mona Ozouf écrit à propos de *Bouvard et Pécuchet* :

> C'est enfin que, en misant sur l'éducation et sur la vie améliorée par l'école, ils [Bouvard et Pécuchet] participent l'un et l'autre de la foi utopique du siècle : qu'avant de vivre il faut savoir, que rien n'est naturel, que tout est culturel, qu'il n'y a pas de mal congénital. Si bien que leur échec – l'échec bien sûr est programmé – porte témoignage sur l'échec du siècle tout entier.[3]

[1] Cf. Scholler, *Umzug nach Encyclopaedia*.

[2] Pethes, N., ""Und nun, ihr Pädagogen - beobachtet, schreibt!" Zur doppelten Funktion der Medien im Diskurs über Erziehung und Bildung im 18. Jahrhundert", *in* E. Geulen et N. Pethes (dir.), *Jenseits von Utopie und Entlarvung. Kulturwissenschaftliche Untersuchungen zum Erziehungsdiskurs der Moderne*, Freiburg i. Br./Berlin/Wien, Rombach Verlag, 2007, pp. 49-67, ici p. 51.

[3] Ozouf, M., *Les aveux du roman*, Paris, Gallimard, 2001, p. 231.

Ce mouvement d'ensemble du projet des Lumières s'illustre particulièrement dans les figures d'élèves atypiques mises en scène par Goethe et Flaubert. Loin de sortir grandis de leurs expériences d'enseignement, leurs personnages suivent en effet une trajectoire d'échec et développent des « parcours de formation à rebours » (*regressive Bildungswege*)[1]. Le critique Schulz-Buschhaus parle même à propos de *Bouvard et Pécuchet* d'un « roman de formation spiralé et à rebours » (*ein spiralförmiger Rückentwicklungsroman*) : le cœur du roman est le récit d'une formation intellectuelle qui, grâce à la théorie et à la réflexion, conduit les héros d'une pratique naïve à une pratique réfléchie en même temps qu'elle les pousse de plus en plus aux marges de la société bourgeoise[2]. En cela, la formation correspond à une expérience sociale : les deux héros échouent à atteindre le bonheur et à s'intégrer de manière harmonieuse dans la société, dans un mouvement de « désillusion », pour reprendre le terme de Lukács[3].

L'idée de l'échec de la formation est en réalité au cœur du genre même du roman de formation depuis ses premiers exemples à la fin du XVIII[e] siècle – voir même de la *Bildung*[4]. On pense en particulier à *Anton Reiser*, de Karl Philipp Moritz (1757-1793) – un contemporain et ami de Goethe –, publié en quatre parties entre 1785 et 1790, dont le héros ne parvient pas non plus à atteindre le but recherché : devenir artiste[5]. On peut cependant également penser au modèle du genre, *Wilhelm Meister*

[1] Nils Reschke utilise ce terme dans son livre : Reschke, *"Zeit der Umwendung"*, p. 169.

[2] Schulz-Buschhaus, "Der historische Ort von Flauberts Spätwerk. Interpretationsvorschläge zu Bouvard et Pécuchet", ici p. 109 et 115.

[3] Lukács dans sa *Théorie du roman* a souligné la part de désillusion dont le roman de formation était porteur. Pour lui, ce type de roman se positionne entre l'épopée, « roman de l'idéalisme abstrait » et le roman moderne, « roman de la désillusion », où les héros en quête d'un sens et d'une transcendance perdus, se retirent en leur for intérieur, incapables de s'accomplir dans le monde. Cf. Lukács, G., *Die Theorie des Romans. Ein geschichtsphilosophischer Versuch über die Formen der grossen Epik*, München, dtv, 1994 [1920]. Bancaud-Maënen décrit comme variante la plus récente de ce roman de formation des Lumières, le roman de formation individuelle et existentielle du 20e siècle qui problématise pour elle la relation toujours plus conflictuelle de l'individu et de la société qui l'entoure. Elle donne comme exemple *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* (1910) de Rilke, *Berlin Alexanderplatz* (1929) de Döblin, *Ulysse* (1922) de Joyce, *La Montagne magique* (1924) de Thomas Mann, *L'Homme sans qualités* (1930) de Musil, *Demian* (1919) de Hesse, *Le Tambour* (1959) de Grass ou encore *La Courte Lettre pour un long adieu* (1972) de Handke. Elle n'évoque pas *Bouvard et Pécuchet.* Cf. Bancaud-Maënen, F., *Le roman de formation au XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 2005.

[4] Par exemple avec la formation ratée d'Usbek dans les *Lettres persanes* ou celle de l'enseignant de *Candide*.

[5] Cf. : Le Moël, S., "Education, désillusion, intégration? Variations et paradoxes du roman de formation allemand autour de 1780. *Hermann et Ulrike* de Wezel et *Anton Reiser* de Moritz", *in* P. Chardin (dir.), *Roman de formation, roman d'éducation dans la littérature française et dans les littératures étrangères*, Paris, Editions Kimé, 2007, pp. 55-68.

(1795/96), dont le personnage éponyme ne parvient pas lui non plus à devenir artiste et finit par trouver sa place dans la société comme médecin après avoir *renoncé* (*Entsagung*) à ses idéaux et désirs au prix de nombreux détours et péripéties. Si le destin de ces figures masculines est connu et a été largement commenté, on s'est moins souvent intéressé à la formation des personnages féminins dans les *Affinités électives* et plus particulièrement Ottilie. Comme le souligne J.-F. Angelloz cette dernière parcourt certes une formation, mais cette formation la mène à la mort[1]. Elle est à ce titre une élève atypique, comme Bouvard et Pécuchet, même si leur trajectoire à eux les conduit à un retour à leur point de départ, c'est-à-dire à leur métier de copiste.

Deux autres figures importantes pour la représentation du savoir sont le copiste et le dilettante. L'un et l'autre, au contraire de l'élève, se situent au croisement du savoir et de l'art. Entre le maître et l'élève, le dilettante est un phénomène qui intéresse de près Goethe comme ses amis Schiller et Meyer[2]. Il devient une figure autrement importante pour la littérature de la fin du siècle[3]. Le dilettante imite, copie, se tâte ou encore c'est un collectionneur ou amateur des beaux-arts et des sciences. Il est le contraire du professionnel qui ne doit pas renoncer quoi qu'il arrive et est obligé de se confronter aux côtés plus fastidieux du métier. En ce sens il développe un rapport aristocratique au monde, dans la mesure où il ne fait les choses que pour autant qu'il éprouve du plaisir et arrête quand les choses commencent à l'ennuyer. Il est donc à l'opposé de l'esprit sérieux et bourgeois. Le copiste, quant à lui, est lié à l'histoire de l'écrit ainsi qu'à celle des bureaucraties modernes. Il représente une mémoire culturelle et dans cette fonction aussi il est également une image de l'écrivain entre caricature et modèle.

A travers ces figures d'élèves, de dilettante et de copiste c'est ainsi le cœur de la critique du projet encyclopédique de Goethe et Flaubert que je veux aborder dans ce dernier chapitre. Avant d'entrer dans l'analyse de ces figures il faut cependant donner quelques repères historiques sur les réformes pédagogiques du temps de Goethe et de Flaubert, qui constituent l'arrière plan sur lequel se déroule leur critique. Pour cela je veux m'arrêter sur la notion centrale de *Bildung*, au cœur même de l'idée de roman de formation et de toute la réflexion sur le projet éducatif, héritage des Lumières.

[1] Angelloz, J.-F., "Introduction", *in* J.W. Goethe (dir.), *Les affinités électives*, Paris, Flammarion, 1992, pp. 9-36, ici p. 23 sq.

[2] Cf. Goethe, "Über den Dilettantismus".

[3] Cf. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, p. 36 sq.

5.1 *Bildung* : une utopie du XIX[e] siècle

Si Christoph Martin Wieland énumère dans sa critique des *Affinités électives* un certain nombre de sciences à la mode que Goethe aurait fait entrer dans son roman pour le « gonfler », il n'évoque pas la pédagogie[1]. Pourtant il s'agit alors bien là d'un domaine en pleine expansion depuis sa naissance dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle[2]. De façon générale, on peut voir une explication à cet essor dans la découverte progressive que l'enfant a une personnalité propre et n'est pas seulement un petit adulte incomplet[3]. Un autre aspect est l'influence des écrits des grands réformateurs pédagogiques et des philosophes de l'éducation, tels que, pour ne citer que deux des plus célèbres et influents d'entre eux, John Locke (cf. *Some thoughts concerning education*, 1693)[4] et Jean-Jacques Rousseau (cf. *Emile ou de l'éducation,* 1762)[5]. Une dimension importante de ces mouvements est par ailleurs également l'évolution que connaît au tournant du XVIII[e] siècle l'organisation de la famille, avec la dissociation entre activité professionnelle et vie de famille et l'essor d'une nouvelle conception du rôle des mères de famille[6]. Friedrich A. Kittler illustre ce point à partir d'une analyse de la pédagogie du Suisse Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827) en montrant comment celui-ci place au centre de toute relation pédagogique la relation mère-enfant, au détriment des nourrices qui ne jouent plus qu'un rôle secondaire[7]. Joseph Vogl considère l'éducation

---

[1] Cf. supra.

[2] Cf. Jeismann, K.-E. et P. Lundgreen (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte*, München, Beck, 1987.

[3] Cf. Ariès, P., *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon, 1960.

[4] Locke, J., *Quelques pensées sur l'éducation*, Paris, J. Vrin, 2007.

[5] Rousseau, J.-J., *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966 ; cf. l'entrée « Pédagogie néorousseauiste » dans Espagne, M. et al. (dir.), *Dictionnaire du monde germanique*, Paris, Bayard, 2008, pp. 842 sq., mais aussi Py, G., *Rousseau et les éducateurs. Etude sur la fortune des idées pédagogiques de Jean-Jacques Rousseau en France et en Europe au XVIIIe siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997et Jaumann, H. (dir.), *Rousseau in Deutschland: neue Beiträge zur Erforschung seiner Rezeption*, Berlin, W. de Gruyter, 1995.

[6] Hausen, K., "Die Polarisierung der 'Geschlechtscharaktere' - eine Spiegelung der Dissoziation von Erwerbs- und Familienleben", *in* W. Conze (dir.), *Sozialgeschichte der Familie in der Neuzeit Europas*, Stuttgart, 1967, pp. 363-393 ; sur la réception d'Emile voir : Ehrich-Haefeli, V., "Rousseaus Sophie und ihre deutschen Schwestern. Zur Entstehung der bürgerlichen Geschlechterideologie", *in* H. Jaumann (dir.), *Rousseau in Deutschland*, Berlin/New York, de Gruyter, 1995, pp. 115-162.

[7] Kittler, F. A., "Lullaby of Birdland", *in* F.A. Kittler (dir.), *Dichter - Mutter - Kind*, München, Fink, 1991a, pp. 103-118, ici p. 109 ; voir aussi la partie historique du livre de Vinken, *Die deutsche Mutter*, pp. 144 sq. et surtout Hammerstein, N. et U. Herrmann (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschich-*

comme une forme nouvelle de « gouvernance » (*Steuerung*) d'une société cherchant à s'organiser[1]. C'est par la législation et l'éducation qu'elle se donne les moyens de se transformer.

Un demi-siècle après les réformes allemandes, le discours et les réformes pédagogiques sont toujours et encore à l'ordre du jour du temps de Flaubert[2]. La meilleure preuve de l'intérêt que celui-ci leur porte est probablement le fait que l'enseignement et l'apprentissage est *le* sujet de *Bouvard et Pécuchet*. Le dernier chapitre (le chapitre X) est cependant spécifiquement celui de l'éducation et de la pédagogie. Flaubert y énumère les pédagogues qui l'ont probablement inspiré : Jean-Jacques Rousseau, *Emile* (*BP*, p. 372), Fénelon (*BP*, p. 372), Locke (*BP*, p. 395), Mme Campan (*BP*, p. 395), Basedow (*BP*, p. 396) et Bentham, Pestalozzi et Melanchthon (*BP*, p. 393). On verra que ses sources – ses « systèmes » pédagogiques - sont en partie les mêmes que celles de Goethe.

Réformes pédagogiques en Allemagne 1800

Parler des réformes dans le domaine de l'enseignement en Allemagne est très difficile étant donnée la pluralité des territoires du Saint Empire Romain Germanique et leurs différences confessionnelles[3]. Je me concentrerai ici sur le seul cas de la Prusse en raison de son caractère de modèle. Au tournant du XIX^{e} siècle, dans ce royaume les réformes de l'éducation participent du grand projet de réformes sociales entreprises après les défaites contre Napoléon et qui touchent, on en a vu certains aspects, aussi

---

te. Band II, 18. Jahrhundert: vom späten 17. Jahrhundert bis zur Neuordnung Deutschlands um 1800, München, Beck, 2005.

Pestalozzi est par ailleurs aussi écrivain, auteur notamment d'un roman éducatif, *Lienhard und Gertrud*, qu'il rédige de 1781 à 1787, cf. in : Pestalozzi, H., *Heinrich Pestalozzis lebendiges Werk*, Basel, Birkhäuser, 1950.

[1] Vogl, "Mittler und Lenker", ici pp. 147 et 151.

[2] Cf. Prost, A., *Histoire de l'enseignement en France (1800-1967)*, Paris, A. Colin, 1968 ; Mayeur, F., *De la Révolution à l'Ecole républicaine (1789-1930)*, Perrin, 2004 ; Gontard, M., *L'enseignement secondaire en France de la fin de l'Ancien Régime à la loi Falloux 1750-1850*, Aix-en-Provence, Edisud, 1984 ; Léon, A. et P. Roche, *Histoire de l'enseignement en France*, Paris, Presses universitaires de France, 2008 ; Nique, C., *Quand l'Ecole devient une affaire d'Etat*, Paris, Nathan, 1990. Sur l'histoire de l'université, cf. Julia, D. et al., *Les universités européennes du XVIe au XVIIIe siècle*, Paris, EHESS, 1986. Sur Flaubert et la pédagogie, cf. la thèse de Mitsumasa Wada : Wada, M., *Roman et éducation. Etude génétique de Bouvard et Pécuchet*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris 8, 1995.

[3] Cf. Hammerstein et Herrmann (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte. Band II*.

bien l'administration que la justice, la police, les finances et l'agriculture[1]. Avant d'en venir aux réformes qui suivent la débâcle de 1806, je voudrais cependant dire quelques mots des réformes entreprises avant le tournant du siècle.

Le premier programme visant à organiser l'éducation et la formation en Prusse est celui du ministre Karl Abraham von Zedlitz (1731-1793)[2]. Ces réformes concernent d'abord le niveau de l'école secondaire, avec la transformation des *Gelehrtenschulen* ou *Lateinschulen* en lycées (*Gymnasien*). Zedlitz avait aussi l'intention d'établir un corps qui s'occuperait spécialement des questions de l'enseignement, indépendamment des affaires religieuses. Ce volet est cependant resté à l'état de projet. En 1788 est introduit un règlement encadrant le baccalauréat (*Abiturreglement*), qui devient ainsi un acte de souveraineté. Une autre date importante est la promulgation en 1794 du *Droit provincial général prussien* (*Preußisches allgemeines Landrecht*), qui crée – au moins pour le niveau de l'école supérieure – le monopole de l'Etat sur l'enseignement[3]. Avec cet acte, les enseignants des lycées ou du supérieur (*Oberlehrer*) deviennent des fonctionnaires de l'Etat, et se distinguent nettement des enseignants des villages (*Dorflehrer - Unterlehrer*) qui restent sous l'influence de l'église et du pouvoir local. Ces réformes n'apportent cependant pas l'enseignement gratuit pour tous et si autour de 1800 l'école et l'instruction obligatoires concernent théoriquement aussi bien les filles que les garçons[4] c'est seulement dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle et particulièrement après

---

[1] Cf. par ex. Kosellek, *Preussen zwischen Reform und Revolution. Allgemeines Landrecht, Verwaltung und soziale Bewegung von 1791 bis 1848* ; Nipperdey, T., *Deutsche Geschichte 1800-1866: Bürgerwelt und starker Staat.*, München, Beck, 1983 ; Demel, W. et U. Puschner (dir.), *Deutsche Geschichte in Quellen und Darstellung. Von der Französischen Revolution bis zum Wiener Kongress. 1789-1815*, Stuttgart, Reclam, 1995 ; Botzenhart, *Reform, Restauration, Krise. Deutschland 1789-1847*, pp. 62 sq. Cf. aussi Hohendahl, P. U., "Reform als Utopie. Die preussische Bildungspolitik 1809-1817", *in* W. Voßkamp (dir.), *Utopieforschung. Interdisziplinäre Studien zur neuzeitlichen Utopie*, Stuttgart, Metzler, 1982, pp. 250-272. Concernant l'éducation cf. surtout : Hammerstein et Herrmann (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte. Band II* ; Jeismann et Lundgreen (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte*.

[2] Cf. K.A. von Zedlitz: Vorschläge zur Verbesserung des Schulwesens in den königlichen Landen. in: *Berlinische Monatsschrift* 10 (1787), Achtes Stück, p. 97-116, ici p. 102 sq. ; Hammerstein et Herrmann (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte. Band II* pp. 292 sq.

[3] Cf. Kaiser, A., "Preussisches und französisches Recht der Revolutionszeit. Zur Genese der bürgerlichen Gesellschaft im Spiegel von Allgemeinem Landrecht (1794) und Code civil (1804)", *in* A. Herzig et al. (dir.), *"Sie, und nicht Wir". Die Französische Revolution und ihre Wirkung auf das Reich*, Hamburg, Dölling und Galitz Verlag, 1989, pp. 743-762 ; Benner, D. et H. Kemper, *Theorie und Geschichte der Reformpädagogik*, Weinheim und Basel, 2003, p. 62.

[4] Cf. Jeismann et Lundgreen (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte*, p. 188 sq. Pour la France et les lieux d'éducation des filles que sont à l'époque entre autres la maison, le couvent et la petite école, cf. Farge, A. et N. Zemon Davis (dir.), *Histoire des femmes en occident. XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, Plon, 1991.

l'unification de l'Allemagne en 1871 que l'école obligatoire est généralisée à l'ensemble du pays[1].

L'Etat commence ainsi à s'approprier le pouvoir sur la formation et l'éducation. Ces réformes dans le domaine de l'enseignement sont en particulier à l'origine de nouvelles professions qui font leur apparition au moment où paraissent les *Affinités électives*. Friedrich A. Kittler évoque en particulier le fonctionnaire et la mère, autrement dit, si l'on s'en tient aux *Affinités électives,* à Ottilie et le Capitaine: « Ce sont précisément ces deux professions que l'Allemagne de 1800 a déclaré comme les nouveaux supports de la culture et de l'Etat. »[2]. Kittler parle aussi de la mise en place, avec l'éducation, d'une « construction de pouvoir » (*Herrschaftsgebilde Bildung*). « L'école obligatoire devient une des obligations fondamentales du citoyen moderne […] L'homme nouveau est un homme éduqué. Le pouvoir des pédagogues le façonne »[3]. Le monde des *Affinités électives* reste cependant dans l'« entre-deux » (*Zwischenwelt*)[4] : un monde entre l'ordre ancien et le nouveau, dans un décalage temporel introduit consciemment par Goethe entre temps narré et temps de la narration que nous avons déjà constaté à propos du jardin paysager.

Au cours du XVIII[e] siècle, on le sait, le terrain des réformes a été préparé par les expériences des pédagogues philanthropiques des Lumières, qui tous s'efforcent de créer des institutions ouvertes à des enfants de toute origine[5] : notamment Friedrich Eberhard von Rochow (1734-1805) et la première école philanthropique située à la campagne fondée en 1773 ; Christian Gotthilf Salzmann (1744-1811) et son « Philanthropin » au Schnepfenthal près de Gotha ; Joachim Heinrich Campe (1746-1818)[6] ; et peut-être surtout Johann Bernhard Basedow (1724-1790) et son école réformée modèle

[1] Cf. Hammerstein et Herrmann (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte. Band II*, p. 134 sq.

[2] Kittler, F. A., "Ottilie Hauptmann", *Dichter - Mutter - Kind*, München, Wilhelm Fink, 1991b, pp. 119-148, ici p. 122.

[3] Ibid.

[4] Vogl, "Mittler und Lenker", ici p. 152.

[5] Hammerstein et Herrmann (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte. Band II*, p. 262 sq.

[6] Cf. sa synthèse de la pédagogie de l'époque : Campe, J. H., *Allgemeine Revision des gesammten Schul- und Erziehungswesens. Von einer Gesellschaft praktischer Erzieher, 16 t.*, Hamburg, C. E. Bohn, 1785-1792.

– le fameux « Philantropinum », fondé en 1774 à Dessau (en Saxe-Anhalt)[1]. Goethe[2], qui connaît personnellement Basedow, va visiter le « Philanthropinum » avec le duc Charles-Auguste en 1776 et 1778. D'après les listes d'élèves, au total 187 élèves ont été scolarisés pendant des périodes variables dans cette école, qui ferme en 1793[3]. Une de ses fonctions est la formation de futurs enseignants. Comme de nombreux réformateurs des Lumières, Basedow considère qu'il faut dépasser l'éducation et la socialisation par classe ou état pour former la jeune génération dans son ensemble, de manière à en faire des membres utiles à la société bourgeoise[4]. Dans son plan général de réforme de l'école, il réclame entre autres de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Cette idée, chère à l'école républicaine du temps de Flaubert est peut-être aussi la raison pour laquelle celui-ci évoque le nom du pédagogue dans *Bouvard et Pécuchet*.

Goethe avait également une bonne connaissance des théories d'autres pédagogues célèbres de son époque, comme les suisses Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827) et son élève Philipp Emanuel von Fellenberg (1771-1844), qui lui servent directement de modèles pour ses romans. Tous deux associent une activité d'agronome à leur vocation éducative et s'illustrent dans la direction d'instituts pédagogiques : Pestalozzi fonde une école à Yverdon-les-Bains – que Flaubert évoquera également – et Philipp Emmanuel Fellenberg accueille à partir 1808 dans sa « république pédagogique » à Hofwil, près de Berne, des élèves des classes supérieures (*Erziehungsanstalt für höhere Stände*) de toute l'Europe – dont deux fils (illégitimes) de Charles-Auguste. Parallèlement Fellenberg crée aussi une école industrielle pour les garçons des classes moyennes (*Industrieschule*), qui y apprennent entre autres l'horticulture, une école pour fille, une

[1] Cf. Benner et Kemper, *Theorie und Geschichte der Reformpädagogik*. Basedow doit en grande partie sa célébrité à son manuel *Elementarwerk* (1774) pour lequel Chodowiecki a dessiné les planches.

[2] Goethe s'est beaucoup intéressé aux réformes pédagogiques de son temps. S'il ne s'est pas impliqué dans la vie universitaire berlinoise comme l'a fait Wilhelm von Humboldt, on a vu plus haut qu'il a contribué à l'administration de l'université de Iéna, dans le duché de Weimar, qui accueillit du reste durant une période Alexander et Wilhelm von Humboldt. Goethe a été lui-même à un moment de sa vie pédagogue et précepteur du duc de Weimar Charles-Auguste, du fils de Charlotte von Stein, ainsi que d'un jeune homme d'origine suisse, Peter Lindau. Comme le rapporte Alexandra Richter-Alac dans sa thèse, les efforts pédagogiques de Goethe « s'avèrent défaillants » en raison de ses conceptions très libérales de la pédagogie, fortement inspirées des idées de Rousseau. Il aurait en particulier manqué d'autorité et laissé trop de place à l'évolution personnelle de l'élève. Cf. le chapitre sur « Goethe pédagogue » dans la thèse d'Alexandra Richter-Alac : Richter-Alac, A., *"La pensée en archipel". Goethe face à la philosophie*, Thèse de doctorat, Paris, Paris Sorbonne - Paris IV, 2003. Cf. aussi Fertig, L., *Johann Wolfgang von Goethe der Mentor*, Darmstadt, 1991.

[3] Hammerstein et Herrmann (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte. Band II*, p. 265.

[4] Cf. Benner et Kemper, *Theorie und Geschichte der Reformpädagogik*, p. 188.

autre pour des enfants pauvres ainsi qu'une troisième pour les touts petits. Goethe échange des lettres avec Fellenberg et consulte plusieurs rapports sur son établissement, qu'il utilise aussi pour rédiger ses romans tardifs[1]. Bien qu'il ne les décrive pas avec la précision qui sera déployé par certains écrivains de la fin du XIX[e] siècle, Goethe situe en effet une partie de leur action dans ces établissements et instituts pédagogiques[2]. Dans les *Affinités électives* les deux filles – Luciane et Ottilie – sont éduquées dans un pensionnat pour jeunes filles aristocratiques. L'établissement scolaire des *Années de voyage* – la fameuse « province pédagogique » – est quant à elle réservé aux garçons[3]. Ce roman évoque par ailleurs aussi une colonie de filles – occupées au jardinage – dirigée par un personnage nommé Macarie, sans toutefois y consacrer autant de développements qu'à la « province »[4].

[1] Sur ce que Goethe connaît de l'institut de Fellenberg voir Jungmann, K., ""Die pädagogische Provinz" in *Wilhelm Meisters Wanderjahren*. Eine Quellenstudie", *Euphorion*, 14, 1907, pp. 517-533 ; sur l'institut de Fellenberg voir Guggisberg, K., *Philipp Emanuel von Fellenberg und sein Erziehungsstaat*, Bern, 1953.

[2] Cf. Dainat, H., "Von Wilhelm Meister zu den wilhelminischen Schülern. Bildungs- und Schulromane im Kontext institutionalisierter Erziehung", *in* E. Geulen et N. Pethes (dir.), *Jenseits von Utopie und Entlarvung. Kulturwissenschaftliche Untersuchungen zum Erziehungsdiskurs der Moderne*, Freiburg i. Br./Berlin/Wien, Rombach Verlag, 2007, pp. 123-159.

[3] Goethe brosse un premier tableau de la province pédagogique au début du livre II du roman. Elle apparaît en fait comme un vaste territoire s'étendant sur plusieurs régions et une ville. Le personnage du collectionneur (*Sammler*) l'a recommandée à Wilhelm Meister pour y envoyer son fils Felix. Il s'agit donc d'un établissement à vocation communautaire. Le père et le fils s'y rendent ensemble et sont de prime abord étonnés par l'accueil qui leur est fait, par les gestes de salutations et l'habillement des élèves. Ces gestes ne leur sont expliqués que plus tard par « les Trois », nom très énigmatique donné par Goethe à un groupe de trois enseignants situés juste en dessous du Supérieur dans la hiérarchie de l'établissement. La formation que propose la Province place avant tout le respect (*Ehrfurcht*) et on y distingue trois sortes de respects symbolisés dans les gestes de salutations : respect devant ce qui est au-dessus de l'homme, ce qui est au-dessous et ce qui est en face de l'homme (ses semblables). La formation est dispensée en trois étapes : musique – artisanat – religion. On a donc ici un parcours encyclopédique bien particulier dans lequel l'artisanat et le savoir appliqué ou utile jouent un rôle important. Le chant est la matière de base ; la religion est quant à elle une religion universaliste constituée de trois sortes de religions : ethnique, philosophique et chrétienne. L'origine des élèves, issus de toutes les classes sociales, est l'un des éléments novateurs de la pédagogie de la Province, qui reflète l'utopie goethéenne. Une autre caractéristique importante est son cosmopolitisme, à l'encontre des tendances nationalistes de l'époque, tandis que les dirigeants de la province refusent l'uniforme : « il dissimule le caractère, et plus que tout autre déguisement, il soustrait au regard des supérieurs les caractères individuels des enfants ». Rendu obligatoire par Ottilie lorsqu'elle veut éduquer les enfants du village, l'uniforme est par contre un élément des *Affinités électives*. J'y reviendrai plus loin. La description de la Province est repris au chapitre VIII du livre II Cf. Goethe, *Wilhelm Meister. Les Années de voyage*, pp. 1080 sq. ; aussi Klingenberg, A., *Goethes Roman "Wilhelm Meisters Wanderjahre oder die Entsagenden". Quellen und Komposition*, Berlin, Weimar, Aufbau-Verlag, 1972, surtout pp. 49 sq. ; Schößler, F., *Goethes Lehr- und Wanderjahre. Eine Kulturgeschichte der Moderne*, Tübingen, Basel, 2002, pp. 325 sq. ; Heinz, J., *Narrative Kulturkonzepte. Wielands Aristipp und Goethes Wilhelm Meisters Wanderjahre*, Heidelberg, Winter, 2006, pp. 387 sq.

[4] Cf. Goethe, *Wilhelm Meister. Les Années de voyage*, livre 1, chapitre X.

Si on pense généralement d'abord à *Wilhelm Meister* quand il est question de la pédagogie chez Goethe, les figures de l'élève sont aussi très présentes dans les *Affinités électives*. Si Goethe manifeste ainsi un intérêt durable pour ces questions, il reste cependant sceptique envers l'enthousiasme pédagogique du philanthropinisme comme du néo-humanisme. Ce scepticisme reflète peut-être de façon plus générale la réception complexe d'*Emile* dans le contexte allemand. Comme le souligne Wilhelm Voßkamp, l'aporie que décrit Rousseau entre l'éducation d'un « citoyen » (sociabilité, réalité sociale, utopie sociale) et l'éducation d'un « homme » (individualité, utopie individuelle) est gommée dans la réinterprétation allemande de son œuvre à travers la notion de *Bildung*[1]. Si Rousseau ne croit pas que la « perfectibilité » de l'homme puisse s'articuler de manière harmonieuse à l'état de nature, les pédagogues allemands le lisent avec une conception téléologique de l'individu qui les conduit à l'idée que la formation est linéaire. En d'autres termes, si chez Rousseau la « perfectibilité » de l'homme va toujours de pair avec la « corruptibilité », l'idée de *Bildungstrieb* ne comporte qu'une direction et n'envisage pas l'arrêt ou le retour en arrière. Voßkamp parle même d'une « téléologie naturelle » (*naturale Teleologie*), la « perfectibilité » « devenant [en Allemagne] un principe de base de la nature »[2] : « La réinterprétation de la dichotomie rousseauiste sous le signe de la 'nature' et de la théorie du '*Bildungstrieb'* ont largement contribué à ce qu'une conception téléologique et entéléchique de '*Bildung*' domine l'Allemagne. »[3] Il me semble cependant que Goethe est conscient de la complexité des questions soulevées par la formation et l'éducation lorsqu'il retrace dans ses textes littéraires des parcours humains où la société (dé-)forme l'individu et qu'il met en avant un dispositif formateur permettant de conduire à une « nouvelle » société. Il connaît peut-être trop bien aussi le pessimisme des moralistes français pour ne pas sentir « le statut précaire du phantasme de la perfection »[4].

[1] Wilhelm Voßkamp, dans son article sur la réception d'*Emile* en Allemagne, évoque comme exception de cette réinterprétation téléologique l'historien Schlözer et l'écrivain et scientifique Lichtenberg : Voßkamp, W., ""Un Livre Paradoxal". Jean-Jacques Rousseaus 'Emile' in der deutschen Diskussion um 1800." *in* H. Jaumann (dir.), *Rousseau in Deutschland*, Berlin, 1995, pp. 101-113, ici p. 106.

[2] Ibid., ici p. 107.

[3] Ibid.

[4] Warning, R., ""Education" und "Bildung". Zum Ausfall des Bildungsromans in Frankreich", *in* J. Fohrmann (dir.), *Lebensläufe um 1800*, Tübingen, Niemeyer, 1998, pp. 121-140, ici p. 130.

Dans le domaine de l'éducation au moins, le résultat des réformes se révèle finalement en-deçà des attentes des réformateurs. Parmi les raisons de ce relatif échec figurent notamment le manque de personnel formé – par ailleurs très mal payé -, le non respect de l'obligation scolaire et le fait que l'école reste souvent sous la tutelle de la noblesse locale, surtout à la campagne. C'est, au niveau universitaire, l'université de Berlin fondée par Wilhelm von Humboldt (1767-1835)[1] en 1810 et le modèle qu'elle incarne qui finalement portent le plus la marque de l'Idéalisme allemand, notamment par la place centrale accordée à la philosophie dans son organisation[2].

La notion de *Bildung* du temps de Goethe et le *Bildungsroman*

Un aspect central des discussions sur l'éducation au tournant du XIX[e] siècle en Allemagne concerne l'attention nouvelle accordée à la notion de *Bildung*. Parce qu'elles véhiculent une forme nouvelle de réflexivité et partant d'historicité, les deux notions de *Bildung* et de *Kultur* apparaissent en effet comme l'une des expressions de l'entrée dans la modernité[3]. L'évolution de la signification du terme *Kultur* en allemand marque au demeurant pour Uwe Steiner le passage vers la modernité[4]. Le terme de *Bildung* renvoie par ailleurs à des éléments tels que *Bild*, *Abbild*, *Ebenbild* (« imago ») et *Nachbildung*,

[1] Au cours de son bref mandat de ministre de l'éducation de 1809 à 1810, Humboldt tente également de réformer le système scolaire vertical, organisé par classe sociale en un système horizontal reposant sur une école élémentaire (*Elementarunterricht*), une école secondaire (*Schulunterricht*) et l'université (*Universitätsunterricht*). Son but est de créer une même offre de formation pour toutes les classes sociales. Cf. Benner, D., *Wilhelm von Humboldts Bildungstheorie. Eine problemgeschichtliche Studie zum Begründungszusammenhang neuzeitlicher Bildungsreform*, Weinheim und München, Juventa, 1990 ; cf. aussi Botzenhart, *Reform, Restauration, Krise. Deutschland 1789-1847*, p. 62 sq.

[2] Cf. Waszek, N., "La fondation de l'Université de Berlin", *in* G. Laudin (dir.), *Berlin 1700 - 1929. Sociabilités et espace urbain*, Paris, Harmattan, 2010, pp. 85-95 ; Paulsen, F., *Geschichte des gelehrten Unterrichts auf den deutschen Schulen und Universitäten vom Ausgang des Mittelalters bis zur Gegenwart*, Leipzig, Veit & Comp., 1896 ; Lenz, M., *Geschichte der Königlichen Friedrich-Wilhlems-Universität zu Berlin*, Halle, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1910 ; Weischedel, W. (dir.), *Idee und Wirklichkeit einer Universität, Dokumente und Geschichte der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin*, Berlin, 1960 ; Volker, G. et al. (dir.), *Berliner Geist: eine Geschichte der Berliner Universitätsphilosophie bis 1946: mit einem Ausblick auf die Gegenwart der Humboldt-Universität*, Berlin, Akademie Verlag, 1999 ; Ferry, L. et al. (dir.), *Philosophie de l'université. L'idéalisme allemand et la question de l'Université. Textes de Schelling, Fichte, Schleiermacher, Humboldt, Hegel*, Paris, Payot, 1979.

[3] Cf. Bollenbeck, *Bildung und Kultur*.

[4] Cf. Steiner, U., "Können die Kulturwissenschaften eine neue moralische Funktion beanspruchen?" *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, LXXI, n° 71, 1997, pp. 5-38.

Nachahmung (« imitatio »)[1]. Ce lien entre *Bildung* et *Bild* était au centre du chapitre précédent. Dans ce chapitre, c'est le sens d'imitation qui m'intéresse plus particulièrement à travers la figure du copiste, présente dans les deux romans et sur laquelle je reviendrai plus loin.

L'importance et de l'ampleur que la notion de *Bildung* prend dans le monde germanophone dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle est liée jusqu'à un certain point à une autre notion clef, le *Bildungstrieb*[2]. Celle-ci conduit à aborder la *Bildung* au croisement de la biologie et de la pédagogie comme un processus de formation concernant des organismes naturels[3]. Cette conception de la *Bildung* trouve son aboutissement dans les réflexions d'un cercle d'intellectuels que l'on regroupe sous le terme de « classicisme weimarien », dont Goethe est un membre éminent. Pour ces intellectuels, la volonté d'avancer et de se former viendrait d'une force intérieure qu'il faut apprendre à percevoir, sentir et suivre. De la même manière qu'une plante en croissance, l'homme est censé évoluer de lui-même vers une forme harmonieuse. Cette vision organique de la formation s'appuie sur la théorie de l'épigenèse du professeur d'anatomie et de zoologie de Göttingen Johann Friedrich Blumenbach (1752-1840), considéré aussi comme le fondateur de l'anthropologie moderne en Allemagne[4]. Le terme de *Bildungstrieb* est la traduction de « nisus formativus », qui reprend l'idée de développement et de dynamique interne. On peut penser à la théorie de l'évolution telle qu'elle sera formulée un demi-siècle plus tard, bien que, à la différence de Darwin, les épigénésistes ne fassent référence qu'au développement de données déjà présentes dans les germes et graines, autrement dit à une sorte de préformation. Gérard Laudin souligne que « par ce qu'il implique l'idée d'énergie, le concept de 'Trieb' fait partie de ces notions vagues qui permettent aux savants du XVIII[e] siècle de décrire des phénomènes dont la nature leur

[1] Voßkamp, W., *"Ein anderes Selbst". Bild und Bildung im deutschen Roman des 18. und 19. Jahrhunderts*, 2004, Wallstein Verlag, 2004, ici p. 13.

[2] Cf. aussi à ce propos: Vierhaus, R., "Bildung", *in* O. Brunner et al. (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland. I*, Stuttgart, Ernst Klett Verlag, 1972, pp. 508-551. Cf. aussi Dumont, L., *L'idéologie allemande. France-Allemagne et retour. Homo Aequalis II*, Paris, Gallimard, 1991 ; Assmann, A., *Arbeit am nationalen Gedächtnis. Eine kurze Geschichte der deutschen Bildungsidee*, Frankfurt, Campus Verlag, 1993.

[3] Cf. Müller-Seidel, W., "Naturforschung und deutsche Klassik. Die Jenaer Gespräche im Juli 1794", *in* V.J. Günther (dir.), *Untersuchungen zur Literatur als Geschichte. Festschrift für Benno von Wiese*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 1973, pp. 61-78, ici p. 71.

[4] Blumenbach, J. F., *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, Göttingen, 1781.

échappe largement »[1]. On a déjà évoqué cette pulsion intérieure à propos de *Faust I* au chapitre III. Goethe lui-même écrit un petit texte théorique sur ce sujet[2], dans lequel il souligne que l'on ne peut comprendre le *Bildungstrieb* sans l'idée de métamorphose, concept clef là encore pour lui[3]. Sa conception de la *Bildung* est ainsi profondément influencée par sa conception de la nature et de ses recherches dans le domaine des sciences naturelles[4].

Du point de vue de l'histoire des idées, il est intéressant de constater que les notions de *Kultur*, de *Bildung* ainsi que de dilettantisme acquièrent leur sens moderne dans la langue allemande en assimilant une conception nouvelle de la société bourgeoise et de l'histoire (*Verzeitlichung*, progrès)[5]. La culture n'est plus seulement liée à une sémantique agronomique comme c'est encore le cas dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, mais elle renvoie à un processus de perfectionnement. C'est ce dont témoigne le *Grammatisch-historisches Wörterbuch der hochdeutschen Mundart* (1774) de Johann Christoph Adelung (1732-1806), premier grand dictionnaire de langue en allemand et important outil de travail d'écrivains comme Goethe et Schiller. L'entrée « *Cultur* » de ce dictionnaire aide à mieux comprendre le sens donné à cette notion à une époque qui aspire à une perfectibilité graduelle de l'homme. On voit bien aussi dans cette citation le lien entre le développement culturel et le processus d'*Aufklärung*, la proximité des notions de *Cultur* et de *Bildung* :

---

[1] Cf. Laudin, G., "L'homme de lettres, le savant et le philosophe. Lichtenberg au temps des vaches maigres de la littérature", *in* J. Mondot (dir.), *Lectures d'une oeuvre. Les aphorismes de Lichtenberg*, Paris, Editions du temps, 2001, pp. 74-94.

[2] Goethe, J. W., *Zur Naturwissenschaft überhaupt, besonders zur Morphologie*, München, Carl Hanser, 1989, pp. 100-102.

[3] « […] Nun gewann Blumenbach das höchste und letzte des Ausdrucks, er anthropomorphisierte das Wort des Rätsels und nannte das wovon die Rede war, einen *nisus formativus*, eine Trieb, eine heftige Thätigkeit, wodurch die *Bildung* bewirkt werden sollte. […] Kehren wir in das Feld der Philosophie zurück und betrachten Evolution und Epigenese nochmals, so scheinen dies Worte zu sein, mit denen wir uns nur hinhalten. […] So viel aber getraue ich mir zu behaupten, dass wenn ein organisches Wesen in die Erscheinung hervortritt, Einheit und Freiheit des *Bildungstrieb*es ohne den Begriff der Metamorphose nicht zu fassen sei. » Ibid., p. 102.

[4]Cf. Gamm, H.-J., *Das pädagogische Erbe Goethes*, Frankfurt/Main, New York, 1980 ; Idem, "Art. Bildung", *in* H.-D. Dahnke et R. Otto (dir.), *Goethe-Handbuch*, Stuttgart, Weimar, Metzler, 1998, pp. 130-131 ; Günzler, C., *Bildung und Erziehung im Denken Goethes. Philosophische Grundlagen und aktuelle Perspektiven einer Pädagogik der Selbstbeschränkung*, Köln/Wien, Böhlau, 1981 ; Kiehn, L., *Goethes Begriff der Bildung*, Hamburg, C. Boysen, 1932.

[5] Cf. Bollenbeck, *Bildung und Kultur*, p. 33 ; Espagne, M., "Bildung", *in* B. Cassin (dir.), *Vocabulaire européen de la philosophie*, Paris, Seuil-Robert, 2004, p. 201.

> La Culture. L'ennoblissement ou le raffinement de l'ensemble des forces spirituelles et corporelles d'un homme ou d'un peuple, de sorte que ce mot comprend aussi bien l'éducation (*Aufklärung*) et l'ennoblissement de la raison à travers la libération des préjugés, que le lissage, l'ennoblissement et le raffinement des mœurs. Du latin *cultura* et du français *culture*, lequel signifie d'abord le travail de la terre.[1]

Cette conception large de la *Cultur*, dont un équivalent en France serait la civilisation, apparaît de moins en moins utilisée au cours du XIX^e^ siècle en Allemagne alors que tend à être valorisée la composante sémantique de la *Bildung*, plus fortement chargée philosophiquement, esthétiquement et pédagogiquement[2]. « La *Bildung* va devenir le ciment intellectuel d'une unité nationale allemande ou du moins de ses fonctionnaires et de ses élites »[3]. C'est ce dont témoigne la citation suivante de Wilhelm von Humboldt, le fondateur de l'université de Berlin en 1810 :

> Le vrai but de l'homme – celui que lui présente non pas son inclination inconstante, mais la nature immuable pour l'éternité – est la formation la plus élevée et la mieux proportionnée (*proportionirlichste*) de ses forces en accord avec un tout.[4]

Un autre aspect de la *Bildung* concerne évidemment l'histoire du roman avec le *Bildungsroman*, qui traduit de manière privilégiée la modernité historique et sociale de ce concept. L'expression de *Bildungsroman* est utilisée pour la première fois dans les années 1810 par le professeur d'esthétique et de littérature Karl von Morgenstern (1770-1852) dans une communication à propos de romans suivant le modèle de *Wilhelm Meister*[5]. C'est cependant Wilhelm Dilthey (1833-1911) qui donne à la notion toute son ex-

---

[1] « Die Cultur, plur. inus. Die Veredelung oder Verfeinerung der gesammten Geistes- und Leibeskräfte eines Menschen oder eines Volkes, so dass dieses Wort so wohl die Aufklärung, die Veredelung des Verstandes durch Befreyung von Vorurtheilen, als auch die Politur, die Veredlung und Verfeinerung der Sitten, unter sich begreift. Aus dem Latein. *cultura* und Französ. *culture*, welche zunächst den Feldbau bedeuten. » Adelung, J. C., *Grammatisch-kritisches Wörterbuch der hochdeutschen Mundart, 4 vol.*, Leipzig, J. Breitkopf, 1793-1801, t. 1, pp. 1354-1355, ma traduction.

[2] Ibid., p. 98.

[3] Espagne et al. (dir.), *Dictionnaire du monde germanique*, p. 132.

[4] « Der wahre Zweck des Menschen – nicht der, der ihm die wechselnde Neigung, sondern welchen die ewig unveränderliche Natur ihm vorschreibt – ist die höchste und proportionirlichste Bildung seiner Kräfte zu einem Ganzen. ». von Humboldt, W., *Schriften zur Politik und zum Bildungswesen. Werke IV*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980, p. 64, ma traduction.

[5] Lämmert, E. et al. (dir.), *Romantheorie. Dokumentation ihrer Geschichte in Deutschland 1620-1880*, Köln/Berlin, Kiepenheuer & Witsch, 1971, pp. 253-258.

tension et qu'elle s'impose dans le domaine de la critique littéraire[1]. La complexité de la notion, là encore, est cependant illustrée par les tentatives de distinguer le *Bildungsroman* (roman de formation) de l'*Erziehungs*- et de l'*Entwicklungsroman* (roman d'éducation). Pour Ortrud Gutjahr le terme d'*Entwicklungsroman* renvoie à un genre plus large, qui décrirait de façon générale l'évolution ou la maturation d'un personnage. Le roman d'éducation serait selon elle plus spécifiquement didactique et se soucierait davantage de questions proprement pédagogiques. Des exemples classiques de roman d'éducation seraient ainsi *Les aventures de Télémaque* de Fénelon (1699) et *Emile ou de l'éducation* de Jean-Jacques Rousseau (1762). La spécificité du *Bildungsroman* réside pour Gutjahr dans sa capacité d'interroger d'une manière critique le développement parcouru et l'éducation reçue. Le *Bildungsroman* mettrait au centre les positions intérieures d'un être par rapport à son « devenir » et soulignerait le droit à un projet de vie individuel face aux normes de la société. Gutjahr met aussi l'accent sur la contribution importante de l'Allemagne à l'histoire du genre, dans un contexte historique qui positionne l'homme en tant qu'individu en formation au centre de son intérêt philosophique et esthétique.

Bancaud-Maënen distingue de son côté le *Bildungsroman* du roman d'apprentissage (*Entwicklunsroman*) comme par exemple *L'Education sentimentale* de Flaubert, qui pour elle « ne repose pas sur un idéal de formation harmonieuse, à la différence du roman de formation, écrit selon une structure triadique et téléologique dont chacune des trois phases – les années de jeunesse, d'errance et de maturité – est supérieure à la précédente. »[2]. Elle rejoint Gutjahr sur une définition du roman de formation touchant à trois questions centrales : « celle des facteurs qui déterminent l'évolution du sujet, celle de ses ambitions propres et enfin celle de contraintes sociales auxquelles il doit nécessairement se soumettre pour acquérir une identité et une fonction dans le monde qui l'entoure. »[3] Dans la mesure où le roman de formation met souvent en son centre l'histoire d'un individu qui doit prendre une décision professionnelle, il est aussi intéressant de rapprocher les notions de *Bildung* (*Ausbildung*) et le dilettantisme. Quel est le but de la formation ? De quelle formation parle-t-on ? D'une formation idéaliste

[1] Cf. Selbmann, R., *Der deutsche Bildungsroman*, Stuttgart, 1984.

[2] Bancaud-Maënen, *Le roman de formation au XVIIIe siècle*, p. 40.

[3] Ibid., p. 8.

(universaliste) ou bien d'une formation professionnelle (appliquée) ? Le but est-il de devenir homme ou devenir un professionnel ? En quoi consiste la réussite et/ou l'échec ?

En quoi le *Bildungsroman* tel qu'il commence à se concevoir au sortir des Lumières se distingue-t-il du roman encyclopédique tel que je l'entends dans ce travail ? Ce qu'ils partagent c'est certainement la capacité dont parle Gutjahr d'interroger d'une manière critique le développement parcouru et l'éducation reçue à travers des personnages qui sont au centre de tout projet encyclopédiques : les élèves. L'interrogation épistémologique est à mon sens plus sensible encore dans le roman encyclopédique. Avant de développer ce point dans l'analyse des figures du sujet connaissant, il faut encore donner quelques indications du chemin que prennent les réformes pédagogiques en France dans le cours du XIX^{e} siècle.

Réformes pédagogiques en France : projets révolutionnaires et réalités législatives

Le débat sur l'éducation et plus particulièrement sur la participation de l'Etat à la direction et au contrôle des institutions scolaires s'inscrit au cours du XIX^{e} siècle en France dans une lutte entre l'Eglise et les autorités civiles. Les questions que l'on a évoquées pour la situation allemande se retrouvent ainsi de la même manière de ce côté du Rhin : Qui dispense l'enseignement et qui forme les enseignants ? A qui, c'est-à-dire à quelles classes sociales, cet enseignement est-il destiné ? Et de quel enseignement s'agit-il, pour quelle formation et quel objectif ? Ce débat souvent technique a cependant un énorme retentissement national. L'éducation devient au fil du siècle un enjeu politique central dans la vie française. Ses acteurs deviennent eux-mêmes, parfois à leur corps défendant, des acteurs politiques de premier plan. Que l'on pense par exemple au rôle que Louis Adolphe Thiers attribue aux « détestables petits instituteurs laïques », « tous socialistes et communistes, véritables anti-curés », dans la préparation de la Révolution de 1848[1]. Cela explique que Flaubert comme nombre de ses contemporains s'intéresse de près à ces questions, au rôle de l'éducation dans et pour la société, voire à ses aspects législatifs et institutionnels – et on examinera plus loin en particulier la fi-

[1] Cité d'après Prost, A., *Regards historiques sur l'éducation en France, XIXe-XXe siècles*, Paris, Belin, 2007, p. 214.

gure de l'instituteur (républicain)[1] et du polytechnicien dans *Bouvard et Pécuchet*[2]. Avant cela, il faut donner quelques repères sur ces discussions.

Comme dans de nombreux domaines de la vie sociale, la Révolution apparaît comme une rupture. Parmi les projets des Révolutionnaires figure l'idée nouvelle d'une éducation nationale, organisée par l'Etat et à portée de tous, rompant avec le monopole scolaire du clergé[3]. Dès lors, tout au long du XIX^{e} siècle, cette idée apparaîtra comme une limite par rapport à laquelle l'ensemble des propositions, projets de loi ou de règlements, et initiatives sur le terrain devront se situer, à la fois comme une inspiration et comme un épouvantail. Dans un premier temps, cependant, seuls certains aspects de ce projet aboutissent : les réalisations les plus notables de la période révolutionnaire sont la création en 1794 de l'Ecole Polytechnique, sous le nom d'Ecole Centrale des Travaux Publics, celle en 1795 de l'Ecole Normale Supérieure, chargée de la formation des futurs enseignants, ainsi que celle du Conservatoire des arts et métiers en 1794. L'arrivée au pouvoir de Napoléon met fin à cette période de réforme. La loi du 1er mai 1802 place sous son autorité directe l'ensemble du système éducatif et organise quatre types d'établissement : écoles primaires, écoles secondaires, lycées (et non plus écoles centrales) et écoles spéciales. Dans le secteur primaire, on ne conçoit ni gratuité ni obligation.

A partir des années 1830, l'arrivée des libéraux au pouvoir conduit à organiser progressivement une libéralisation de l'enseignement, qui provoque une concurrence entre le domaine public et le domaine privé. L'enseignement privé est juridiquement constitué en 1833 pour l'enseignement primaire (loi Guizot), en 1850 pour l'enseignement secondaire (loi Falloux) et en 1875 pour l'enseignement supérieur (loi Dupanloup). La loi Guizot de 1833 impose pour la première fois à toutes les communes du pays d'entretenir une école primaire de garçons. L'enjeu est de faire évoluer une situation préoccupante : malgré l'obligation faite aux communes d'organiser l'instruction de leurs enfants, les deux tiers d'entre elles n'ont aucun établissement scolaire, le taux de scolarisation reste très faible et de surcroît les inégalités s'accroissent à

[1] Cf. Nicolas, G., *Le grand débat de l'école au XIXe siècle. Les instituteurs du Second Empire*, Paris, Belin, 2004.

[2] Cf. Belhoste, B., *La formation d'une technocratie. L'Ecole polytechnique et ses élèves de la Révolution au Second Empire*, Paris, Belin, 2003.

[3] Cf. Léon et Roche, *Histoire de l'enseignement en France*, p. 48 sq.

l'échelle du pays. La loi Guizot impose aux communes d'embaucher un instituteur et de lui fournir à la fois un local pour accueillir les enfants et un traitement et un logement convenable. Toute personne possédant les titres a la liberté d'ouvrir des écoles primaires, mais le contrôle est renforcé sur la certification du personnel enseignant tandis qu'un ensemble de commissions de surveillance sont créées au niveau de la commune et de l'arrondissement pour vérifier que les enseignements se conforment effectivement au programme conçu par le ministère. Notons que pour les filles, comme l'indique Antoine Prost, le projet est moins ambitieux et « on se contente d'encouragements ».

Une loi du 15 mars est évoquée par le Curé au chapitre VI de *Bouvard et Pécuchet*, dans un passage consacré plus particulièrement à la Révolution de 1848. L'allusion renvoie à une autre loi éducative importante : la loi Falloux du 15 mars 1850 qui est avec la loi Parieu du 11 janvier 1850 une des deux lois rétrogrades votées par les libéraux et le clergé à la suite d'un projet développé au cours des événements de 1848 par le saint-simonien Hippolyte Carnot (1801-1888). Ce dernier cherchait à combler les lacunes de la loi Guizot concernant les principes de la gratuité, de l'obligation et de la laïcité. La loi Falloux donne un cadre à l'enseignement privé et elle complète l'organisation du système éducatif au niveau départemental et universitaire, en y accordant une place significative au clergé[1]. Dans *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert met en scène cette tension entre l'église et de l'Etat à travers le personnage de l'instituteur, qui subit une pression aussi bien de la part du maire que du curé. Sous le régime de la loi Falloux, le maire et le curé avaient effectivement pouvoir d'inspecter les écoles primaires[2]. Un acteur important de ces débats est Félix-Antoine Philibert Dupanloup (1808-1878), évêque d'Orléans et membre de l'Académie française. Dupanloup participe à la commission qui prépare la loi du 15 mars 1850 et il est l'auteur d'un ouvrage en trois tomes portant sur l'éducation[3]. Flaubert le cite dans *Bouvard et Pécuchet* et il l'évoque dans sa correspondance de l'année 1873 parmi d'autres jésuites modernes qu'il lit pour ses « Deux bonshommes »[4] :

---

[1] Cf. Ibid., p. 73 ; Prost, *Regards historiques sur l'éducation en France*, p. 213 sq. ; voir aussi Gontard, *L'enseignement secondaire en France*, p. 236 sq. La loi organise par ailleurs aussi l'enseignement obligatoire pour le filles dans les villes de plus de 800 habitants.

[2] Prost, *Regards historiques sur l'éducation en France*, p. 215.

[3] Dupanloup, F., *De l'éducation*, Orléans, Gatineau, 1850-1872 ; Idem, *De la haute éducation intellectuelle*, Orléans, Gatineau, 1855.

[4] Cf. Flaubert, *Bouvard und Pécuchet*, note p. 461.

> […] parmi les choses assommantes que je viens d'avaler, je ne connais rien de pire que les ouvrages des RR.PP. Jésuites ! Ce n'est pas fort, décidément. Ca donne envie de retourner à d'Holbach. J'ai lu aussi les 3 volumes de Mgr Dupanloup sur l'*Education* ! Il s'y vante d'avoir fait dans la cour du petit séminaire de Paris un autodafé des « principaux ouvrages romantiques », et il y a là, aussi, un petit parallèle entre Voltaire et Rousseau qui ne manque pas de gaieté. (Flaubert à Edma Roger des Genettes, le 7 septembre 1873, *Corr*. IV, p. 711)

Après la proclamation de la III[e] République, le projet d'« école gratuite, laïque et obligatoire » est parachevé avec la série des textes législatifs votés sous l'impulsion de Jules Ferry à partir de son arrivée au ministère de l'Instruction publique en 1879[1]. Les plus symboliques sont évidemment les lois du 16 juin 1881 et du 28 mars 1882, qui rendent l'enseignement primaire entièrement gratuit dans les établissements publics puis obligatoire. Un autre texte important promulgué le 18 mars 1880 vise à soustraire l'enseignement supérieur de la tutelle de l'Eglise, en accordant aux universités le monopole de l'organisation des diplômes et en interdisant aux établissements libres de prendre le titre d'université. Flaubert évoque les débats autour de ce texte dans une lettre du 5 octobre 1879 à Edma Roger des Genettes :

> Autre *scie* : la loi Ferry. Ceux qui la défendent et ceux qui l'attaquent m'embêtent également. – Car des deux côtés on est d'une mauvaise foi insigne. Ce qu'elle a de pire contre elle, c'est qu'elle est inapplicable. Les Jésuites porteront un bonnet rouge, voilà tout. On n'aura la liberté religieuse que quand on aura supprimé du Code pénal les attaques à la Religion. Mais cela est peut-être trop fort pour les têtes françaises. (Flaubert à Roger des Genettes, le 5 octobre 1879. *Corr*. V, p. 678)

[1] Cf. Ozouf, M., *L'Ecole, l'Eglise et la République, 1871-1914*, Paris, Seuil, 2007 [1963] ; Idem, *L'école de la France. Essais sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement*, Paris, Gallimard, 1984. Jules Ferry joue un rôle important dans la vie de Flaubert non seulement en tant que personnalité publique et ministre de l'Instruction publique de l'époque, mais surtout en raison de l'aide qu'il lui apporte alors qu'il se trouve dans une situation financière difficile. Après la faillite du mari de la nièce de Flaubert, Ernest Commanville, à laquelle l'écrivain sacrifie toute sa fortune, il vit à la limite de la pauvreté. Il finit par recevoir une rente annuelle de la part du ministère comme bibliothécaire honoraire à la bibliothèque Mazarine. Flaubert écrit à sa nièce Caroline le 12 juin 1879 qu'il est allé voir « le ministre de l'Instruction publique », qui était « ultra-poli » (*Corr.* V, p. 657). Et plus tard il lui écrit de nouveau : « […] Jules Ferry (l'homme de l'article 7) m'a écrit, hier, qu'il m'accordait une indemnité annuelle de 3 mille fr[ancs] à partir du 1[er] juillet 79. La lettre est ultra-aimable. Ce libre penseur a du bon. Je devrais être content ? Pas du tout ! Car enfin, c'est une aumône. (Et je me sens humilié jusque dans les moelles.) Quand pourrais-je la rendre, ou m'en passer ? […] » (Le 5 octobre 1879, *Corr.* V, p. 715) Une autre figure de l'administration devenue importante pour Flaubert est Agénor Bardoux qui devient son ami et qui participe aux dîners Magny. On trouvera une notice à son sujet dans Thuillier, G., *La bureaucratie en France aux XIXe et XXe siècles*, Paris, Economica, 1987, p. 105 sq.

L'article 7 du projet de loi visait en effet à écarter les membres des congrégations de la direction des établissements. Déposé le 15 mars 1879 et voté le 9 juillet suivant à la Chambre, le projet est ensuite renvoyé par le Sénat devant une commission : il sera finalement adopté le 16 mars 1880 – et la loi promulguée deux jours après -, amputé de l'article 7. La coexistence du secteur public et du secteur privé aura comme on le sait la vie dure.

Le XIX^{e} siècle voit ainsi l'école, du niveau primaire au niveau universitaire, se généraliser, incluant plus ou moins garçons et filles, devenant progressivement et à des degrés divers obligatoire, gratuite et laïque. Si en Allemagne les débats entourant ces évolutions sont plus intellectuels et en France plus politiques dans le contexte de l'après Révolution, dans les deux pays une question centrale est celle du type d'individu que l'on veut produire mais aussi des limites possibles de l'éducation lorsque celle-ci est effectivement généralisée à l'ensemble d'une nation. On peut maintenant examiner plus précisément les positions que prennent par le biais de la fiction Goethe et Flaubert dans ces débats.

5.2 Elèves (atypiques) et enseignants

Dans cette section, j'examine les figures des enseignants et des élèves atypiques dans les *Affinités électives* et *Bouvard et Pécuchet*. Dans le roman de Goethe, je me concentre plus particulièrement sur le personnage d'Ottilie dont je veux mettre en évidence les différentes facettes : élève, mère idéale, concurrente de sa demi-sœur, éducatrice. Sa manière inhabituelle d'apprendre la rapproche de Bouvard et Pécuchet. Je m'intéresse également à un autre personnage généralement peu pris en compte par la critique, le pédagogue ou éducateur d'Ottilie, sans nom dans le roman. Il représente en effet dans les *Affinités* une profession nouvelle : l'enseignant « national », employé au service de l'Etat et chargé de l'éducation des citoyens. Dans le roman de Flaubert ce sont Bouvard et Pécuchet qui m'intéressent ici en tant qu'élèves atypiques mais aussi parce qu'ils deviennent eux-mêmes au cours de leur parcours de formation les éducateurs de deux enfants sauvages : Victor et Victorine. J'analyserai leur cheminement d'élèves ainsi que leurs vaines tentatives d'enseignants. Ce roman comporte lui aussi un personnage d'enseignant souvent oublié : l'instituteur républicain Alexandre Petit, qui

permet de mettre en question le thème de l'éducation nationale. L'histoire de l'école – du pensionnat à l'école laïque – comme lieu de la transmission du savoir, comme lieu où l'encyclopédie trouve sa place de prédilection, est ainsi interrogée dans le roman.

Le roman de formation tragique d'Ottilie

Si le *Bildungsroman* tel qu'on l'entend en général met en scène le destin d'un individu masculin, c'est la formation d'une femme qui est mise en scène dans les *Affinités électives*. Ottilie est aussi bien élève qu'éducatrice idéale[1]. Elle développe dans ces deux rôles une attitude bien particulière face au savoir, aux connaissances et à l'apprentissage. En cela, elle est un témoin du monde en transformation, un reflet du processus de modernisation de la société. La figure d'Ottilie montre par ailleurs que le contexte social et ses conflits s'expriment aussi dans des relations de genre. On retrouve ici l'une des thèses de Nils Reschke, pour qui *les Affinités électives* marque le passage d'un ordre culturel dominé par un code masculin vers un ordre culturel dominé par un code féminin[2].

On peut aborder Ottilie à partir de la comparaison que le texte met en place entre elle et sa cousine Luciane, la fille de Charlotte[3]. Ce faisant il faut d'emblée souligner que cette opposition, telle qu'elle est élaborée dans le roman, n'est pas entre un bien et un mal – une opposition nette – mais une sorte de dialectique, qui conserve l'ambivalence des personnages[4]. Si les deux femmes portent le nom d'une sainte lié à la vue (Ottilie) et la lumière (Luciane) elles ont toutes deux aussi des côtés sombres.

Orpheline – comme par ailleurs Victor et Victorine, les enfants sauvages de *Bouvard et Pécuchet*, que l'on retrouvera plus loin, et Emile chez Rousseau – Ottilie a été prise en charge à la mort de sa mère par sa tante Charlotte, qui l'a elle-même rapidement confiée avec sa propre fille à une pension. Le texte ne donne que peu

[1] Cf. Hohendahl, P. U., "Ottilie's Education. Goethe's *Die Wahlverwandtschaften* and the Pedagogical Discourse around 1800", *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 77, n° 2, 2003 [Ottilie's Education], pp. 214-241.

[2] Cf. Reschke, *"Zeit der Umwendung"*, p. 36. Son argument s'appuie sur l'analyse des tableaux vivants dans lesquels les hommes apparaissent plutôt en retrait et les femmes plus actives, aboutissant au remplacement du roi par des représentations féminines dans la symbolique du pouvoir.

[3] Cf. à propos de la comparaison des deux femmes : Puszkar, N., "Frauen und Bilder: Luciane und Ottilie", *Neophilologus*, n° 73, 1989, pp. 397-410.

[4] Reschke, ""Die Wirklichkeit als Bild"", ici p. 166 ; il souligne l'importance de l'ambivalence de cette figure aussi dans sa thèse : Reschke, *"Zeit der Umwendung"*, pp. 240 sq.

d'indications sur cette institution, mais on sait qu'il s'agit d'un établissement laïc dirigé par une femme que Goethe ne nomme que par le titre de sa fonction – la directrice (*Vorsteherin*). Elle est assistée par un jeune pédagogue (*Gehülfe*) dont on ne sait pas non plus le nom. Il est censé se préparer à prendre la direction de la pension lorsque sa patronne se retirera.

Si Luciane et Ottilie reçoivent la même formation, elles n'apprennent pas de la même manière. L'une des particularités des deux personnages est que le lecteur découvre leur caractère à travers les récits que d'autres personnes font sur elles : c'est d'abord le rapport que Charlotte fait à Edouard au début du roman ; ce sont ensuite les documents et lettres insérés dans le récit que la Directrice de la pension et son assistant envoient au couple. Autrement dit, le narrateur les présente dans un premier temps à travers des descriptions rapportées et seulement ensuite de manière directe : elles sont objet d'un discours avant d'être elles-mêmes des sujets actifs du récit[1]. Au début du roman Charlotte explique ainsi à Edouard :

> Quel contraste avec ma fille Lucienne, qui est née pur le monde et s'y forme pour le monde ! Elle apprend des langues, l'histoire et autres connaissances ; elle déchiffre et joue notes et variations ; avec sa vivacité naturelle et son heureuse mémoire on peut bien dire qu'elle oublie tout et qu'à chaque instant elle se rappelle tout ; par l'aisance de ses manières, la grâce de sa danse, la vivacité et le bon ton de sa conversation, elle se distingue entre toutes et, par suite d'une tendance innée à la domination, devient la reine du groupe ; la directrice de l'établissement la considère comme une petite déesse, qui entre ses mains peut maintenant se développer à souhait, qui lui fera honneur et lui vaudra, avec la confiance générale, l'afflux d'autres jeunes personnes ; les premières pages de ses lettres et de ses bulletins mensuels ne sont que des hymnes et de louanges sur l'excellence d'une telle enfant, hymnes que je sais fort bien traduire dans ma prose à moi. Par contre, ce qu'elle ajoute au sujet d'Odile, n'est jamais qu'excuse sur excuse : cette jeune fille, qui d'ailleurs croît en beauté, ne parvient pas, dit-elle, à se développer, à montrer quelque aptitude ou quelque talent. Le peu qu'elle ajoute encore n'est pas non plus pour moi une énigme, car je découvre dans cette chère enfant tout le caractère de sa mère, mon amie la plus estimée, qui s'est développée à mes côtés ; et certainement, si je pouvais diriger ou surveiller son éducation, je ferais de sa fille une créature magnifique. (*AE*, p. 49)[2]

[1] Cf. *AE*, 1ère partie, Chapitre III, « Billet de la directrice » et « Notice du professeur » ; Chapitre V, « Lettre de la directrice » et « Lettre du professeur ».

[2] « Wenn Luciane, meine Tochter, die für die Welt geboren ist, sich dort für die Welt bildet, wenn sie Sprachen, Geschichtliches und was sonst von Kenntnissen ihr mitgeteilt wird, sowie ihre Noten und Variationen vom Blatte wegspielt ; wenn bei einer lebhaften Natur und bei einem glücklichen Gedächtnis sie, man möchte wohl sagen, alles vergisst und im Augenblicke sich an alles erinnert ; wenn sie durch Freiheit

Luciane se forme donc « pour le monde », pour la société. Elle domine et se distingue en cela des jeunes filles de son âge et surtout d'Ottilie. Elle est une reine, formée pour briller dans une société que l'on peut qualifier de féodale. Ottilie, par contre, apparaît différente, peu intégrée à ce mouvement social. Cantonnée dans un rôle de servante, elle est celle qui sert les autres et qui se soumet. Les deux jeunes filles représentent des antagonismes : lenteur (Ottilie) contre vitesse (Luciane) ; quête de l'harmonie (Ottilie) contre spontanéité (Luciane) ; intériorité (Ottilie) contre extériorité (Luciane) ; solitude (Ottilie) contre société (Luciane).

Les différences et la concurrence entre les deux jeunes filles commencent à poser problème lorsque les certificats de la fin de l'année scolaire mettent en lumière le succès de l'une et l'échec de l'autre, et qu'Ottilie ressent la situation comme une humiliation. Cette visibilité nouvelle des différences et plus généralement la concurrence entre élèves sont selon Benner et Kemper caractéristiques de l'école réformée et expérimentale des Lumières, qui introduit pour la première fois une mesure du mérite des élèves indépendamment de leur statut ou origine social[1]. L'assistant du pensionnat rapporte à Edouard et Charlotte les résultats de l'examen – public – de fin d'année. Il résume ainsi ceux d'Ottilie :

> Dans l'épreuve d'écriture, d'autres avaient des lettres qui étaient à peine bien formées, mais beaucoup plus d'aisance dans le trait ; en calcul, toutes furent plus rapides, et l'examen ne porta pas sur les problèmes difficiles, qu'elle résout mieux. En français, maintes élèves l'emportèrent sur elle par leur faconde et leur éloquence ; en histoire, les noms et les dates ne lui venaient pas de suite à l'esprit ; en géographie, on regretta qu'elle n'eût pas prêté attention à la répartition politique. Pour l'exécution musicale des quelques mélodies simples qu'elle présentait, on ne put trouver ni le temps

---

des Betragens, Anmut im Tanze, schickliche Bequemlichkeit des Gesprächs sich vor allen auszeichnet, und durch ein angebornes herrschendes Wesen sich zur Königin des kleine Kreises macht ; wenn die Vorsteherin dieser Anstalt sie als eine kleine Gottheit ansieht, die nun erst unter ihren Händen recht gedeiht, die ihr Ehre machen, Zutrauen erwerben und einen Zufluss von andern jungen Personen verschaffen wird ; wenn die ersten Seiten ihrer Briefe und Monatsberichte immer nur Hymnen sind über die Vortrefflichkeit eines solchen Kindes, die ich denn recht gut in meine Prose zu übersetzen weiß : so ist dagegen, was sie schließlich von Ottilien erwähnt, nur immer Entschuldigung auf Entschuldigung, dass ein übrigens so schön heranwachsendes Mädchen sich nicht entwickeln, keine Fähigkeiten und keine Fertigkeiten zeigen wolle. Das wenige, was sie sonst noch hinzufügt, ist gleichfalls für mich kein Rätsel, weil ich in diesem lieben Kinde den ganzen Charakter ihrer Mutter, meiner wertesten Freundin, gewahr werde, die sich neben mir entwickelt hat und deren Tochter ich gewiss, wenn ich Erzieherin oder Aufseherin sein könnte, zu einem herrlichen Geschöpf heraufbilden wollte. » (*WV*, p. 280)

[1] Cf. Benner et Kemper, *Theorie und Geschichte der Reformpädagogik*, p. 20 sq.

> ni le calme nécessaires. En dessin, elle aurait certainement remporté le prix : les contours étaient purs et l'exécution à la fois soignée et pleine d'intelligence ; malheureusement elle avait vu trop grand et ne termina pas. (*AE*, p. 80)[1]

On voit ici qu'en classe supérieur les jeunes filles n'apprennent pas seulement le maniement du fil et des aiguilles, mais bien l'écriture, le calcul, les langues étrangères – le français -, l'histoire, la géographie, la musique, le dessin[2]. On retrouve l'idéal de la formation à la société bourgeoise, la valorisation des savoirs qui permettent à une femme du monde de briller en société. Au contraire de Luciane, Ottilie n'obtient pas de prix et elle sort de l'école sans diplôme. Son « échec », ses difficultés à apprendre comme les autres, poussent l'assistant à demander à Charlotte de la reprendre un certain temps chez elle. L'assistant l'informe aussi de la rivalité entre les deux jeunes filles et du côté dominateur de Luciane, qui renvoie violemment Ottilie à son échec :

> Mademoiselle votre fille, qui est d'un naturel vif et franc fut, dans le sentiment de son triomphe, débordante et blessante. Elle tourbillonnait dans les classes avec ses prix et ses mentions et les brandissait même devant Odile. « Tu as eu de la malchance aujourd'hui, » s'écria-t-elle. Avec un calme absolu Odile répondit: « Ce n'est pas encore le dernier jour d'examen. » « Mais tu resteras pourtant toujours la dernière! » s'écria votre fille, qui s'éloigna en sautant. (*AE*, p. 81)[3]

L'assistant et pédagogue-observateur livre cependant sur Ottilie un regard original, différent en particulier de celui de la directrice. Celle-ci trouve en effet – je re-

[1] « Im Schreiben hatten andere kaum so wohlgeformte Buchstaben, doch viel freiere Züge ; im Rechnen waren alle schneller, und an schwierige Aufgaben, welche sie besser löst, kam es bei der Untersuchung nicht. Im Französischen überparlierten und überexponierten sie manche ; in der Geschichte waren ihr Namen und Jahreszahlen nicht gleich bei der Hand ; bei der Geographie vermisste man Aufmerksamkeit auf die politische Einteilung. Zum musikalischen Vortrag ihrer wenigen bescheidenen Melodien fand sich weder Zeit noch Ruhe. Im Zeichnen hätte sie gewiss den Preis davon getragen ; ihre Umrisse waren rein und die Ausführung bei vieler Sorgfalt geistreich. Leider hatte sie etwas Großes unternommen und war nicht fertig geworden. » (*WV*, p. 308)

[2] Cf. Michel, P., "Ordnungen des Wissens. Darbietungsweisen des Materials in Enzyklopädien", *in* I. Tomkowiak (dir.), *Populäre Enzyklopädien. Von der Auswahl, Ordnung und Vermittlung des Wissens*, Zürich, Chronos Verlag, 2002, pp. 35-83 ; Hammerstein et Herrmann (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte. Band II*, surtout le chapitre de Christine Mayer sur « Erziehung und Schulbildung für Mädchen », p. 188-211.

[3] « Ihre Fräulein Tochter, gnädige Frau, sonst lebhaft und freimütig, war im Gefühl ihre heutigen Triumphs ausgelassen und übermütig. Sie sprang mit ihren Preisen und Zeugnissen in den Zimmern herum, und schüttelte sie auch Ottilien vor dem Gesicht. Du bist heute schlecht gefahren! rief sie aus. Ganz gelassen antwortete Ottilie: es ist noch nicht der letzte Prüfungstag. Und doch wirst du immer die Letzte bleiben! rief das Fräulein und sprang hinweg. » (*WV*, p. 309-310)

prends la citation plus haut - qu'Ottilie « ne parvient pas à se développer, à montrer quelque aptitude ou quelque talent ». Malgré ses difficultés, le jeune pédagogue voit en revanche en elle l'enseignante parfaite. D'où tient-il ce jugement ? La réponse à cette question est très intéressante. Elle est liée au discours encyclopédique et à son ambiguïté chez Goethe : Ottilie est celle qui pense par associations, par l'enchaînement des choses :

> Toute chose qui ne découle pas de la précédente lui échappe. Son esprit reste impuissant et même rétif devant une notion toute simple qui lui semble ne se rattacher à rien. Mais si l'on peut en découvrir l'enchaînement avec d'autres et de lui montrer clairement, elle comprend les plus difficiles. Progressant avec lenteur, elle reste en arrière de ses condisciples qui, grâce à des aptitudes très différentes, avancent toujours rapidement, comprennent facilement tout, même les notions disparates, les retiennent facilement et l'appliquent ensuite aisément. Elle n'apprend rien et reste impuissante à une conférence trop rapide, ce qui est le cas pour certains cours faits par des maîtres excellents, mais vifs et impatients. […] Pour conclure par une remarque générale, je voudrais dire ceci : elle n'apprend pas comme celle qui doit se former, mais comme celle qui veut former les autres, non comme élève, mais comme future maîtresse. (*AE*, p. 64-65)[1]

Ottilie n'apprend pas, selon son professeur, comme quelqu'un qui veut être formé, mais comme quelqu'un qui veut former. Elle *est* une enseignante et c'est ce mode de pensée par association qui marque sa vocation. Cela renvoie à un autre jugement que Charlotte fait au sujet des femmes au début du roman, dans laquelle elle déploie la même image pour les distinguer des hommes et alors qu'elle se décrit comme on l'a vu plus haut comme l'éducatrice d'Ottilie :

> Les hommes envisagent plutôt les faits isolés et actuels ; ils ont raison, puisqu'ils sont appelés à travailler et agir ; les femmes par contre se tournent davantage vers ce qui, dans la vie, forme un tout, et elles ont pareillement raison, puisque leur destinée, la destinée de leurs familles, dépend de cet en-

[1] « Was nicht aus dem Vorhergehenden folgt, begreift sie nicht. Sie steht unfähig, ja stöckisch vor einer leicht fasslichen Sache, die für sie mit nichts zusammenhängt. Kann man aber die Mittelglieder finden und ihr deutlich machen, so ist ihr das Schwerste begreiflich. Bei diesem langsamen Vorschreiten bleibt sie gegen ihre Mitschülerinnen zurück, die mit ganz anderen Fähigkeiten immer vorwärts eilen, alles, auch das Unzusammenhängende, leicht fassen, leicht behalten und bequem wieder anwenden. […] Sie lernt nicht als eine, die erzogen werden soll, sondern als eine, die erziehen will; nicht als Schülerin, sondern als künftige Lehrerin. » (*WV*, p. 294-295)

> semble et qu'on exige précisément d'elles cet accord avec le tout. (*AE*, p. 42-43)[1]

Penser par associations et être capable de transmettre un savoir sont ici abordés ensemble. Reste à savoir pourquoi cela semble être une particularité féminine dans le roman.

La différence de statut social entre Luciane et Ottilie – cette dernière est orpheline – fait que l'une mais pas l'autre peut se préparer à une vie à la cour. Charlotte décide donc de sortir Ottilie du pensionnat pour la former elle-même. Son arrivée chez Charlotte et Edouard (I, chap. 6) est pour elle une sorte de révélation. Ottilie ne comprend pas seulement très vite, elle « ressent » l'ordre de la maison et elle en devient la maîtresse :

> Entre-temps, Odile avait déjà pris l'entière direction du ménage, et comment pouvait-il en être autrement avec sa manière calme et sûre ? D'ailleurs, tout en elle la portait vers la maison et les occupations domestiques plutôt que vers le monde et la vie au-dehors. (*AE*, p. 103)[2]

Ottilie représente donc une nouvelle figure de maîtresse et bientôt de mère de la maison bourgeoise. Celle-ci se distingue d'un côté de la gestion aristocratique de la vie domestique qui déléguait l'éducation des enfants à des précepteurs ou les envoyaient à des pensionnats, mais aussi de l'autre côté de la conception du « *ganzes Haus* » (la maison complète) où le domaine de la famille n'est pas distingué de celui du travail. La famille « nouvelle » se caractérise par l'intimité et sa vie privée et isolée de l'extérieur[3]. Ulrich Herrmann montre que cette « famille privée » est d'abord caractéristique du nouveau groupe social des fonctionnaires, des professions académiques et des intellectuels, c'est-à-dire en somme de l'intelligence bourgeoise. La femme est dorénavant responsable de la « sociabilité et du confort de l'habitat ainsi que de l'éducation et de la forma-

[1] « Die Männer denken mehr auf das Einzelne, auf das Gegenwärtige, und dat mit Recht, weil sie zu tun, zu wirken berufen sind ; die Weiber hingegen mehr auf das was im Leben zusammenhängt, und das mit gleichem Recht, weil ihr Schicksal, das Schicksal ihrer Familien, an diesen Zusammenhang geknüpft ist, und auch gerade dieses Zusammenhängende von ihnen gefordert wird. » (*WV*, p. 274-275)

[2] « Ottilie war indessen schon völlig Herrin des Haushaltes, und wie konnte es anders sein, bei ihrem stillen und sichern Betragen. Auch war ihre Sinnesweise dem Hause und dem Häuslichen mehr als der Welt, mehr als dem Leben im Freien zugewendet. » (*WV*, p. 327)

[3] Cf. Jeismann et Lundgreen (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte*, p. 57.

tion des enfants »[1]. Evoquant également ce lien entre innovation économique et structure familiale, Vogl souligne par ailleurs que « la famille n'est plus un modèle du gouvernement, mais un instrument d'une gouvernance sociale, un lieu qui ne produit plus des aristocrates et des princes, mais des serviteurs et des mères »[2]. Vogl reprend en fait ici presque mot pour mot la définition du pédagogue, qui par ailleurs espère pouvoir épouser Ottilie du but de son travail : « Que l'on élève les garçons pour en faire des serviteurs, et les filles pour qu'elles soient des mères, et tout ira bien. »[3.] Le pédagogue apparaît ainsi comme le représentant d'une société d'ordre dans laquelle les êtres humains doivent remplir des rôles sociaux bien définis. Cette pédagogie moderne est me semble-t-il à l'opposé de l'objectif humaniste partagé par Goethe et Flaubert de former un homme universel.

Le roman montre bien comment le caractère d'Ottilie se transforme au cours du temps et comment sa position évolue au sein de la petite communauté, jusqu'à sa fin tragique – la mort par anorexie. Cette évolution est surtout l'effet d'une éducation sentimentale. Sa vie sociale, ses rencontres et son amour transforment l'héroïne. Le narrateur constate : « Sans le savoir, Odile était devenue subtile, clairvoyante, soupçonneuse. » (*AE*, p. 165)[4] Elle fait aussi des progrès dans le domaine de l'art et plus particulièrement dans la peinture[5]. Ayant l'occasion de s'exercer en aidant l'architecte à peindre une chapelle, Ottilie développe et libère ainsi, encore une fois sans vraiment s'en rendre compte, ses compétences artistiques :

> […] et Odile eut à peine remarqué avec quelle facilité et quelle aisance tout cela progressait régulièrement, que le fruit de ses études anciennes parut soudain se développer en elle ; elle saisit couleurs et pinceaux et, selon les

[1] Ibid., p. 52 sq.

[2] Vogl, "Mittler und Lenker", ici p. 151.

[3] « Man erziehe die Knaben zu Dienern und die Mädchen zu Müttern, so wird es überall wohl stehn. » (*WV*, p. 446)

[4] « Ottilie war klug, scharfsinnig, argwöhnisch geworden ohne es zu wissen. » (*WV*, p. 381)

[5] Discipline dans laquelle elle se distinguait déjà à la pension : l'assistant remarquait qu' « en dessin, elle aurait certainement remporté le prix : les contours étaient purs et l'exécution à la fois soignée et pleine d'intelligence ; malheureusement elle avait vu trop grand et ne termina pas » (*AE*, p. 80). « Im Zeichnen hätte sie gewiß den Preis davon getragen : ihre Umrisse waren rein und die Ausführung bei vieler Sorgfalt geistreich. Leider hatte sie etwas zu Großes unternommen und war nicht fertig geworden. » (*WV*, p. 308)

> indications qui lui furent données, elle ébaucha une draperie aux plis nombreux avec autant de pureté que d'habileté. (*AE*, p. 195-196)[1]

Le narrateur commente cette scène en parlant d'Ottilie comme d'« une âme dans laquelle fut jeté le germe d'une grande destinée », qui « doit attendre le développement de ce germe, sans avoir le droit, ni la possibilité de hâter la venue du bien ou du mal, du bonheur ou du malheur qui en résulteront ». (*AE*, p. 196)[2] Le destin penchera du côté du malheur[3].

Il est juste de souligner qu'Ottilie a besoin pour se développer du concours d'un homme[4]. Ce sont le pédagogue, ensuite Edouard[5] et maintenant l'architecte qui lui permettent d'avancer. Il faut cependant ajouter qu'il s'agit là d'*une certaine* manière d'apprendre, chargée érotiquement : les trois hommes sont amoureux d'Ottilie. Et qu'elle n'est pas exclusive d'autres formes d'apprentissage : elle a certainement beaucoup appris aussi de sa directrice du pensionnat, elle apprend de Charlotte et aussi – même si c'est dans un sentiment de jalousie et d'opposition – de sa cousine Luciane.

Le chapitre IV de la partie II fait venir Luciane au château de sa mère et oppose encore une fois assez ouvertement son caractère à celui d'Ottilie. Si Luciane a davantage de succès à l'école, elle apparaît critiquable dans sa manière d'être en société. Elle est même cruelle dans sa charité et elle provoque des « propos malveillants » (*eine üble Nachrede*), parce qu'elle veut soigner par la force une fille psychiquement malade (*AE*, pp. 434-435). Les artistes prennent leur distance par rapport à elle : l'architecte et le poète s'en éloignent. Le poète n'aime pas sa manière de réciter ses poèmes ; l'architecte ne lui apporte pas sa collection comme elle l'aurait souhaité. Ce dernier collabore

---

[1] « […] und Ottilie bemerkte kaum, wie abgemessen leicht und bequem das alles zuging, als sich in ihr das durch frühern Unterricht Empfangene mit einmal zu entwickeln schien, sie nach Farbe und Pinsel griff und auf erhaltene Anweisung ein faltenreiches Gewand mit so viel Reinlichkeit als Geschicklichkeit anlegte. » (*WV*, p. 405)

[2] « Wenn gewöhnliche Menschen, durch gemeine Verlegenheiten des Tags zu einem leidenschaftlich ängstlichen Betragen aufgeregt, uns ein mitleidiges Lächeln abnötigen ; so betrachten wir dagegen mit Ehrfurcht ein Gemüt, in welchem die Saat eines großen Schicksals ausgesät worden, das werder das Gute noch das Böse, weder das Glückliche noch das Unglückliche was daraus entspringen soll, beschleunigen darf und kann. » (*WV*, p. 405)

[3] Walter Benjamin a interpreté la mort d'Ottilie comme un « sacrifice mythique » (*mythisches Opfer*), cf. Benjamin, W., "Goethes Wahlverwandtschaften", *in* R. Tiedemann et H. Schweppenhäuser (dir.), *Walter Benjamin. Gesammelte Schriften*, Frankfurt am Main, 1974, pp. 125-201, p. 140.

[4] Cf. la note d'Angelloz, *AE*, p. 350, note 11.

[5] Cf. infra, sur le copiste.

néanmoins avec elle lorsqu'elle se lance dans la création des tableaux vivants. Luciane décide par jalousie d'en exclure Ottilie. L'architecte décide cependant un peu avant Noël et après le départ de Luciane et de toute sa compagnie d'organiser un tableau exprès pour Ottilie et Charlotte. Il choisit une représentation de la sainte famille. Ottilie joue Marie, la mère par excellence, et elle se révèle parfaite dans ce rôle. Dans un entretien avec son ancien pédagogue, de passage au château pour l'occasion, Ottilie prend finalement conscience du fait que c'est la passion davantage que le pensionnat qui l'a éduquée. Ce sont les réflexions du pédagogue sur le sens et l'applicabilité de l'enseignement scolaire dans la vie de ses élèves en société qui amène Ottilie à cette vérité : c'est sa passion pour Edouard qui l'a formée.

> « […] Il est vrai qu'une éducation ne cesse pas de s'ajouter à l'autre ; presque chaque année de notre vie en provoque une nouvelle, qui provient, sinon de nous-mêmes, du moins des circonstances. » Quelle vérité Odile découvrit dans cette remarque ! Que ne devait-elle pas à une passion imprévue qui, l'année précédente, avait été son éducatrice ! Que d'épreuves ne voyait-elle pas flotter devant elle quand elle envisageait le seul avenir prochain, l'avenir immédiat ! » (*AE*, p. 239)[1]

L'absence de guillemets dans l'édition allemande et le recours aux points d'exclamation renforcent le doute sur la voix narrative dans ce passage. On a là à nouveau un bel exemple de l'emploi du discours indirect libre chez Goethe et de la manière dont il confond voix du narrateur et voix du personnage (voir supra chapitre III).

La vie n'est pas clémente avec Ottilie. Elle cause la mort de l'enfant de Charlotte et d'Edouard – elle voit dans ce malheur une conséquence du fait qu'elle était « sortie de sa voie » (*AE,* p. 321). Son intention de retourner à la pension pour peut-être devenir éducatrice est rendue impossible par l'insistance et l'égoïsme d'Edouard. Il l'influence dans sa décision en la retrouvant contre son gré dans une auberge où elle s'arrête après avoir quitté la maison de Charlotte. Elle finit par se résigner en décidant de ne plus parler et de revenir avec Edouard chez Charlotte[2]. Cette dernière, face à l'état de son mari

[1] « […] in diesem Sinn ist an ihnen die Erziehung vollendet. Freilich schließt sich eine andere immer wieder an, die beinahe mit jedem Jahr unsers Lebens, wo nicht von uns selbst, doch von den Umständen veranlaßt wird. Wie wahr fand Ottilie diese Bemerkung ! Was hatte nicht eine ungeahnte Leidenschaft im vergangenen Jahr an ihr erzogen ! was hatte sie nicht alles für Prüfungen vor sich schweben, wenn sie nur aufs Nächste, aufs Nächstkünftige hinblickte ! » (*WV*, p. 447)

[2] Walter Benjamin parle de « passivité complète » qui décrit le personnage d'Ottilie. Elle n'arrive pas à prendre des décisions. cf Benjamin, "Goethes Wahlverwandtschaften", p. 173.

et surtout celui d'Ottilie, accepte le divorce, mais il est trop tard. Ottilie n'arrête pas seulement de parler, mais aussi de manger. La faiblesse dont elle fait preuve au début du roman en manquant d'appétit s'aggrave – et elle en meurt. Le dernier changement par lequel passe Ottilie est sa transformation en légende. La dernière image que nous avons d'elle est celle d'une héroïne de conte, endormie à tout jamais. C'est une beauté morte dans un cercueil en verre. Beaucoup de choses ont été écrites sur ce « tableau » final. Pour Rita Lennartz il représente une nouveauté dans l'écriture romanesque dans la mesure où cette scène, cette image finale ne clôt pas vraiment le récit. Devenue légende et conte, Ottilie symbolise le corps textuel ouvert qui laisse le dernier mot à la citation[1].

Les scènes de lecture sont d'une grande importance dans le parcours de formation d'Ottilie et plus largement dans le roman. On reviendra de façon générale sur ce point à propos du copiste. Je voudrais pour l'instant m'arrêter aux lectures d'Ottilie, et en particulier à l'une d'entre elle qui nous renvoie à un contemporain de Goethe : Alexander von Humboldt (1768-1859). Edouard décide de quitter la maison en espérant que la distance apporterait une solution à une situation devenue intenable. Ottilie, qui ne sait pas où il est allé et ne peut pas l'oublier, pense à lui en lisant des récits de voyage :

> [...] alors, elle prenait un livre de voyage, se laissait balancer par les vagues agitées, lisait, rêvait aux pays étrangers, et toujours elle y trouvait son ami ; elle était toujours restée près de son cœur et lui près du sien. (*AE*, p. 169)[2]

Plus loin, le *Journal* d'Ottilie révèle qu'elle pense à un voyageur particulier qui pourrait par ailleurs être l'auteur de son livre. Il s'agit d'Alexander von Humboldt qu'elle dit vouloir entendre :

> Seul mérite notre respect le naturaliste qui sait peindre et représenter ce qu'il y a de plus étranger, de plus étrange, dans son milieu, avec tout son voisi-

[1] Cf. Lennartz, R., "Von Angesicht zu Angesicht". Lebende Bilder und tote Buchstaben in Goethes *Die Wahlverwandtschaften*", *in* H.J. Schneider et al. (dir.), *Bilderstum und Bilderflut um 1800: zur schwierigen Anschaulichkeit der Moderne*, Bielefeld, Aisthesis Verl., 2001, pp. 145-183 ; à propos du motif du corps féminin mort cf. Bronfen, E., *Nur über ihre Leiche. Tod, Weiblichkeit und Ästhetik*, Frankfurt/Main, 1994 ; Horn, E., *Trauer schreiben: die Toten im Text der Goethezeit*, München, Fink, 1998, p. 130 sq.

[2] « [...] dann zog sie eine Reisebeschreibung hervor, ließ sich von den bewegten Wellen schaukeln, las, träumte sich in die Fremde und immer fand sie dort ihren Freund ; seinem Herzen war sie noch immer nahe geblieben, er dem ihrigen. » (*WV*, p. 384-385)

> nage, toujours dans l'élément qui lui est le plus propre. Que je voudrais entendre, ne serait-ce qu'une fois, les récits de Humboldt ! (*AE*, p. 244)[1]

Le nom de Humboldt est la seule référence intertextuelle directement marquée dans le roman – j'ai déjà souligné qu'à la différence de Flaubert, Goethe ne fait généralement pas apparaître directement ses sources. Pourquoi nommer ce scientifique et naturaliste, auteur entre autres des *Tableaux de la nature* (1808)[2] et du *Cosmos* (1845-1862)[3] ? Pourquoi ce lien entre Ottilie et Alexander von Humboldt ?[4] Une réponse peut résider dans la manière dont Humboldt décrit la nature et pense le monde comme un tout, faisant de lui un écrivain encyclopédique, situé aux côté de Carl von Linné ou Georges Louis de Buffon dans la tradition des naturalistes-cosmographes. Avec Andreas Kilcher on peut dire que « si les systèmes de l'art et de la description de la nature se conjuguent autour de 1800, c'est à travers l'idée d'un tout qui lie les parties. Dans le domaine de l'esthétique, cela mène à un paradigme cosmologique de l'art, dans la description de la nature, à un paradigme esthétique de la physique »[5].

La position d'Ottilie est au demeurant un peu ambiguë. Le passage sur Humboldt et l'histoire naturelle dans son *Journal* est une sorte de réaction critique à une soirée où sa cousine Luciane réclame d'une manière un peu vive son singe, qu'elle n'avait pu emmener avec elle en voyage. Sa mère lui propose à ce moment-là de prendre à la place un livre avec des images de singes. Ravie, Luciane trouve des ressemblances entre ces images et des personnes connues. Choquée par cette association de l'homme et du singe, Ottilie note dans son *Journal* avoir été contente de ne pas avoir eu à apprendre l'histoire naturelle au pensionnat et elle souligne dans une allusion à sa cousine qu' « il

---

[1] « Nur der Naturforscher ist verehrungswert, der uns das Fremdeste, Seltsamste, mit seiner Lokalität, mit aller Nachbarschaft, jedesmal in dem eigensten Elemente zu schildern und darzustellen weiß. Wie gern möchte ich nur einmal Humboldten erzählen hören. » (*WV*, p. 452)

[2] En 1808, juste avant la parution des *Affinités Electives*, il publie les *Tableaux de la nature* (*Ansichten der Natur*) : von Humboldt, A., *Tableaux de la nature*, Paris, L. Guérin, 1866 ; Idem, *Ansichten der Natur, mit wissenschaftlichen Erläuterungen*, Stuttgart, Tübingen, J. G. Cotta, 1849. Cf. Graczyk, "Das Tableau als Antwort auf den Erfahrungsdruck und die Ausweitung des Wissens um 1800", ici p. 42.

[3] von Humboldt, A., *Kosmos, Entwurf einer physischen Weltbeschreibung*, Stuttgart, Tübingen, J. G. Cotta, 1845-1862.

[4] Goethe connaît et estime l'œuvre de Humboldt. Cf. à ce propos Helmreich, C., "Theorie und Geschichte der Naturwissenschaft bei Goethe und Alexander von Humboldt", *Goethe Jahrbuch 2007*, 124, 2007, pp. 167-177. Humboldt fait par ailleurs plusieurs séjours à Iéna chez son frère Wilhelm aux cours desquels il rend visite à Goethe.

[5] Kilcher, *"Mathesis" und "poiesis"*, p. 92 sq.

faut déjà mener une vie agitée et bruyante pour supporter des singes, des perroquets et des nègres » (*AE*, p. 243)[1]. Dans cette critique de l'histoire naturelle, Ottilie répète la leçon de son pédagogue au pensionnat, en même temps qu'elle montre sa réprobation pour certains aspects de la société aristocratique de l'époque de Goethe : on pense en particulier à la mode de l'exotisme et à l'engouement de certains aristocrates pour les hommes et animaux provenant de pays lointains. Humboldt doit être pour elle une exception, mais même lui n'est pas exclue de la phrase devenue célèbre : « Il n'est personne qui erre impunément sous les palmiers et la mentalité se transforme certainement dans un pays où les éléphants et les tigres sont chez eux. » (*AE*, p. 244)[2]

Une autre réflexion d'Ottilie dans son même *Journal* est une critique assez explicite du naturaliste-classificateur, qu'elle oppose à l'enseignant auteur de poèmes :

> Un maître auquel une seule bonne action, un seul bon poème, suffisent pour éveiller notre sentiment, l'emporte sur celui qui nous transmet de longues classifications de produits de la nature d'un ordre inférieur avec leur formes et leurs noms ; car de tout cela, il résulte simplement ce que nous pouvons déjà savoir, que la forme humaine porte en elle l'image la plus achevée, l'image unique de la Divinité. (*AE*, p. 244)[3]

Avec « celui qui nous transmet de longues classifications » on peut penser à un naturaliste comme Carl von Linné, auteur du *Systema naturae* (1735), qui décrit le monde à travers des systèmes et des classifications. Ottilie n'y trouve pas son compte et met l'accent dans la dernière note de son *Journal* sur l'importance de l'homme : « l'étude véritable de l'humanité, c'est l'homme », traduction d'un texte du poète anglais Alexander Pope extrait son *Essai sur l'homme* (1734)[4]. Elle laisse ainsi le dernier mot à un poète, mais on retrouve aussi la position exprimées par Goethe dans d'autres parties de son œuvre. Ainsi, on peut dire que les pensées qu'Ottilie consigne dans son *Journal*

[1] Rappelons ici une phrase de Herder dans ses *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* : « Weder der Pongo noch der Longimanus ist dein Bruder; aber wohl der Amerikaner, der Neger. Ihn also sollt du nicht unterdrücken, nicht morden, nicht stehlen; denn er ist ein Mensch, wie du bist; mit dem Affen darfst du keine Brüderschaft eingehn. »

[2] « Es wandelt niemand ungestraft unter Palmen, und die Gesinnungen ändern sich gewiss in einem Lande, wo Elefanten und Tiger zu Hause sind. » (*WV*, p. 452)

[3] « Ein Lehrer, der das Gefühl an einer einzigen guten Tat, an einem einzigen guten Gedicht erwecken kann, leistet mehr als einer der uns ganze Reihen untergeordneter Natur*Bildung*en der Gestalt und dem Namen nach überliefert : denn das ganze Resultat davon ist, was wir ohnediese wissen können, dass das Menschengebild am vorzüglichsten und einzigsten das Gleichnis der Gottheit an sich trägt. » (*WV*, p. 452)

[4] « aber das eigentliche Studium der Menschheit ist der Mensch. » (*WV*, 453)

sont des réflexions pédagogiques – influencées sans doute par un ancien pédagogue, mais aussi celles d'une potentielle future enseignante – sur la question de savoir comment enseigner et représenter l'homme et la nature. Sa réponse est en fin de compte assez ouverte : « Laissons à chaque individu la liberté de s'occuper de ce qui l'attire, de ce qui lui fait plaisir, de ce qui lui semble utile » (*AE*, p. 244)[1].

En dehors de l'histoire naturelle, d'autres lectures se révèlent plus dangereuses. Le livre joue en effet un rôle dans l'économie dramatique du récit, puisque c'est lui qui occupe Ottilie au moment de l'accident tragique à l'origine de la mort de l'enfant de Charlotte et d'Edouard. Rien n'indique précisément ce qu'elle lit ce jour-là, mais on peut supposer qu'il s'agit plutôt d'un roman d'après la description qu'en donne le narrateur :

> L'enfant s'était endormi ; elle le posa à terre, s'installa près de lui et continua sa lecture. Le livre était un de ceux qui attirent une âme délicate et la tiennent captive. Elle oublia le temps et l'heure et ne pensa pas qu'elle aurait un long chemin à faire pour regagner par terre la maison neuve ; (*AE*, p. 293)[2]

Au moment de l'accident, l'enfant et le livre tombent à l'eau. Celle-ci engloutit l'espoir d'Ottilie de devenir mère et éducatrice. Ce passage contraste avec le tableau vivant du chapitre VI de la deuxième partie plus haut dans le roman où elle incarne Marie, mère de Jésus. Ottilie se révèle incapable d'incarner dans sa vie réelle l'idéal qu'elle parvient pourtant à représenter sur scène, ou qu'on se représente pour elle.

C'est du reste dans cette scène du tableau vivant que son ancien pédagogue la retrouve. Il est venu voir ce qu'elle est devenue depuis qu'elle a quitté le pensionnat. Sa visite n'est toutefois pas complètement désintéressée : il aimerait la prendre pour compagne et qu'elle vienne diriger avec lui le pensionnat. Charlotte et Ottilie lui montrent le travail qu'elles ont entrepris avec les filles des paysans du village.

Après le départ des hommes et en particulier d'Edouard, Ottilie a en effet développé un projet d'éducation à leur destination. Ottilie veut encourager les filles dans des

[1] « Dem Einzelnen bleibe die Freiheit sich mit dem zu beschäftigen, was ihn anzieht, was ihm Freude macht, was ihm nützlich deucht » (*WV*, p. 453)

[2] « Der Knabe war eingeschlafen ; sie setzte sich, legte ihn neben sich nieder und fuhr fort zu lesen. Das Buch war eins von denen, die ein zartes Gemüt an sich ziehen und nicht wieder loslassen. Sie vergaß Zeit und Stunde, und dachte nicht, dass sie zu Lande noch einen weiten Rückweg nach dem neuen Gebäude habe ; » (*WV*, p. 491)

travaux « de femmes ». Elle cherche surtout à leur instiller un sens de la maison et de la famille. Comme souvent dans le roman, le motif est évoqué dans la première partie avant d'être repris dans la deuxième (I, 17 et II, 7)[1]. On retrouve ici l'idée des écoles industrielles (*Industrieschulen*) évoquée plus haut. L'architecte s'occupait des garçons des paysans, qu'il « dressait » pour qu'ils aident à maintenir en ordre le parc du château après son agrandissement :

> Leur dressage se révéla facile et ils exécutaient leur travail un peu comme une manœuvre. Assurément, lorsqu'ils avançaient avec leurs racloirs, leurs lames emmanchées, leurs râteaux, leurs petites bêches et pioches et leurs balais en forme d'éventails ; lorsque d'autres suivaient avec des paniers pour enlever la mauvaise herbe et les pierres ; lorsque d'autres encore traînaient derrière eux le haut et grand rouleau de fer, cela faisait un joli cortège réjouissant, dans lequel l'architecte releva une suite charmante d'attitudes et de scènes pour la frise d'un pavillon de jardin ; Odile, par contre, n'y voyait qu'une espèce de parade, qui bientôt saluerait, à son retour, le maître de la maison. (*AE*, p.167)[2]

L'architecte ne retient de son enseignement qu'un motif pour la décoration d'un pavillon de jardin ; Ottilie, le décor pour l'accueil pompeux de son bien-aimé. L'instruction du peuple est laissée ici au second plan. Le pédagogue est cependant très content de ces entreprises pédagogiques.

Comme l'a proposé récemment Nils Reschke, on peut faire une lecture politique de ce personnage et de la manière dont il joue son rôle de pédagogue, et voir en lui un adepte du programme de réformes politiques mis en œuvre en Prusse. Reschke lit les *Affinités électives* comme une attaque polémique à peine dissimulée contre le nationalisme prussien[3]. Il va jusqu'à dire que la figure du pédagogue montre d'une manière caricaturale « la stupidité patriotique après la défaite de Iéna-Auerstedt »[4]. Il rapproche

[1] Guntermann, G., ""Wiederholte Spiegelungen" in Goethes *Wahlverwandtschaften*", *Goethe-Jahrbuch*, 109, 1992, pp. 77-89.

[2] « Man fand an ihnen eine bequeme Dressur und sie verrichteten ihr Geschäft nicht ohne eine Art von Manöver. Gewiß, wenn sie mit ihren Scharreisen, gestielten Messerklingen, Rechen, kleinen Spaden und Hacken und wedelartigen Besen einherzogen ; wenn andre mit Körben hinterdrein kamen, um Unkraut und Steine bei Seite zu schaffen ; andre das hohe große eiserne Walzenrad hinter sich herzogen : so gab es einen hübschen erfreulichen Aufzug, in welchem der Architekt eine artige Folge von Stellungen und Täitigkeiten für den Fries eines Gartenhauses sich anmerkte ; Ottilie hingegen sah darin nur eine Art von Parade welche den rückkehrenden Hausherrn bald begrüßen sollte. » (*WV*, p. 382)

[3] Cf. Reschke, *"Zeit der Umwendung"*, p. 36.

[4] Cf. Ibid., p. 166.

ainsi le pédagogue du philosophe Johann Gottlieb Fichte (1762-1814) et établit un lien intertextuel entre son discours et les *Discours à la nation allemande* (*Reden an die deutsche Nation*)[1] tenus à l'Académie Prussienne des Sciences à Berlin entre 1807 et 1808 et dans lesquels ce dernier prône la création d'une éducation nationale (*National-bildung*). Reschke voit dans la fascination du pédagogue pour les garçons en uniforme une métaphore de l'Etat et de la manière dont celui-ci forme ses pupilles (*Zöglinge*) à ses fins. C'est en effet l'époque où le service militaire devient un devoir du citoyen. Le pédagogue serait en somme un Rousseau qui deviendrait au cours du roman un Fichte : d'un côté il est celui qui au début du roman s'oppose à la directrice du pensionnat et à l'éducation qu'elle donne aux filles à partir du cas d'Ottilie ; de l'autre côté, dans la deuxième partie du roman, il se révèle en tenant de l'ordre, admirateur du défilé proto-militaire des garçons. Reschke voit ainsi deux parcours éducatifs régressifs à l'œuvre dans les *Affinités* : celui d'Ottilie et celui du pédagogue. Il résume cette évolution comme un changement de paradigme entre la première partie du roman et la deuxième, caractérisé par la libération de l'individu des contraintes de la tradition féodale pour le soumettre à de nouvelles contraintes dans l'Etat-nation. Le collectif national développe une peur nouvelle pour l'autre (l'étranger) et le voyage, dans un renoncement au cos-mopolitisme comme une valeur. Quelle que soit la valeur que l'on donne à cette lecture politique du roman, son intérêt est de souligner et de rappeler l'ancrage idéologique de l'éducation « nationale ».

Le parcours éducatif d'Ottilie est en fin de compte un parcours non-téléologique, un parcours à rebours. Si on peut voir chez elle un développement et une libération, elle retrouve à cause de circonstances fatales, mais aussi à cause de son incapacité de prendre des décisions pour elle-même face à des autorités (masculines), un comporte-ment de retrait dans sa forme extrême qui la détruit. Celle qui est décrite comme être encyclopédique par sa capacité de penser par association et de voir les liens entre les choses se révèle pourtant incapable de se construire une vie harmonieuse. On a bien là la structure en spirale que l'on retrouve aussi dans la formation de Bouvard et Pécuchet.

[1] Fichte, J. G., *Reden an die deutsche Nation*, Hamburg, Meiner, 2008.

Bouvard et Pécuchet : élèves et enseignants comiques

Si Ottilie est une élève atypique pour la manière étrange dont elle met en œuvre son apprentissage de future éducatrice, Bouvard et Pécuchet le sont d'abord à cause de leur âge – ils ont 47 ans au moment où ils commencent leur aventure éducative, bien plus que les héros du roman de formation classique. Leur manière d'apprendre, c'est-à-dire leur manière d'aborder les institutions et les objets du savoir – les livres –, frappe également par sa naïveté et son absence de méthode. Je ne reviendrai pas sur les discussions sur l'intelligence des deux personnages[1], mais je voudrais plutôt montrer que leurs échecs successifs illustrent le fait que le savoir n'est pas à l'abri des luttes de pouvoir et des idées reçues et par là mettent en question un système pédagogique et éducatif national qui en est encore à ses débuts. Flaubert met en scène des caricatures d'enseignants et d'élèves. Il se moque du discours pédagogique avec un humour beaucoup plus noir que Goethe. Parce qu'il s'appuie sur un discours sur la décadence et la dégénérescence, il apparaît en fin de compte plus pessimiste[2]. Je me concentrerai d'abord sur le premier chapitre du roman, dans lequel Flaubert décrit la rencontre des deux personnages, leur caractère et leur intérêt pour les sciences et le savoir. C'est aussi le chapitre du départ de la ville pour la campagne. On peut le comparer ensuite au chapitre X, le dernier du roman, resté inachevé, chapitre de la pédagogie et l'enseignement. Bouvard et Pécuchet re-tracent avec leurs « enfants/élèves » -Victor et Victorine - le parcours du savoir qu'ils ont déjà derrière eux. Le roman fait ainsi faire au lecteur un nouveau tour de roue, qui aboutit fatalement à la même conclusion : l'enseignement s'avère finalement aussi désastreux que l'apprentissage. A qui la faute ?

Si Bouvard et Pécuchet sont loin d'être des érudits « classiques » comme l'est le Faust de Goethe, ils aiment les études. Mais leur rapport au savoir tel qu'il est mis en scène par le narrateur au premier chapitre apparaît presque ridicule tant il est plongé dans l'accessoire et le prosaïque. La découverte de leur intérêt commun pour la science

[1] Cf. sur cette question de la bêtise : Dord-Crouslé, "Présentation", ici p. 28 sq. ; Leclerc, Y., "Flaubert, le "bonheur" dans la bêtise", *Magazine littéraire*, 389, 2000, pp. 52-55, p. 7 sq.; Thomas, J.-J., "Poétique de la "Bêtise". Le dictionnaire des idées recues", *Flaubert et le comble de l'art. Nouvelles recherches sur Bouvard et Pécuchet*, Paris, SEDES/CDU, 1981, pp. 129-138. Cf. aussi le séminaire de l'ITEM 2009/2010 et 2010/2011 sur « L'empire de la bêtise » : http://www.item.ens.fr/index.php?id=13699. Et pour une défense : Borges, "Défense de Bouvard et Pécuchet".

[2] Cf. à propos de ce sentiment de décadence déjà au milieu du XIXe siècle : Raudot, C.-M., *De la décadence de la France*, Paris, Amyot, 1850.

s'organise en deux temps : d'une part la reconnaissance d'une même volonté de savoir au cours de la discussion de la première soirée ; puis l'engagement dans un premier parcours de formation au cours de leur période de vie commune à Paris qui préfigure ou anticipe le parcours qu'ils feront par la suite tout au long du roman.

Dans le couple que forment Bouvard et Pécuchet, la science n'est jamais désincarnée, le savoir et l'apprentissage ne sont même jamais abstraits du corps qui constitue le sujet. La manière dont les deux héros découvrent leur intérêt commun pour les sciences au soir de leur rencontre sur le boulevard Bourdon – par affinité élective pourrait-on dire – est de ce point de vue très significative. La scène est construite comme un va et vient entre la conversation des deux héros et l'activité du boulevard. Le passage d'un personnage au type social marqué – ouvrier alcoolique, noce, prostituée, prêtre – provoque une discussion sur un sujet d'ordre général évoqué par ce type – la politique, les femmes, la religion, etc. En retour tout se passe comme si la conversation des deux héros provoquait également l'activité du boulevard ou comme si celle-ci réagissait à leurs propos : la conversation sur les femmes provoque l'irruption de la prostituée, à laquelle les deux héros réagissent par un juron, auquel répond l'entrée en scène du prêtre, etc. L'ensemble de la scène apparaît ainsi comme un enchaînement d'idées reçues provoqué par des images qui fonctionnent comme des idéaux-types, qui permet aux deux héros de faire connaissance et de passer en revue leurs opinions sur les divers sujets et au narrateur d'exposer leur caractère. De façon significative cependant ce n'est que tard dans la soirée, à table au restaurant, que la conversation en vient à aborder la science :

> Pécuchet avait peur des épices comme pouvant lui incendier le corps. Ce fut l'objet d'une discussion médicale. Ensuite, ils glorifièrent les avantages des sciences : que de choses à connaître ! Que de recherches – si on avait le temps ! (*BP*, p. 55)

Les deux héros en viennent ainsi à se reconnaître une même appétence pour la science au détour d'une conversation prosaïque – sur le corps voire, de façon implicite, les entrailles. C'est par accident que le sujet est abordé, à partir d'une série d'idées reçues dont le ridicule le dispute au grotesque. La volonté de savoir des deux personnages apparaît ainsi dans cet écart entre la grandeur des aspirations et la médiocrité de leurs ressorts.

De même, la suite de la conversation en vient à évoquer l'activité scientifique de Pécuchet en la résumant de façon lapidaire par deux traits superficiels, dont l'imprécision sensible à l'utilisation des pronoms indéterminés contraste par ailleurs avec la richesse de la description de la scène initiale : « Il avait noté des fautes dans l'ouvrage de M. Thiers et il parla avec les plus grands respects d'un certain Dumouchel, professeur. » (*BP*, p. 55) On trouve aussi d'emblée le motif des fautes et contradictions des livres de référence, qui parcourra tout le roman. Bouvard et Pécuchet découvrent progressivement que ces fautes et contradictions accompagnent sans cesse le projet du savoir humain. D'une certaine manière tout le roman peut-être lu comme un apprentissage de l'erreur, qu'elle soit erreur d'appréciation d'une situation de savoir, erreur dans l'application de ces savoirs ou encore erreur du savoir même, apprentissage toutefois qui ne permet jamais aux deux personnages de sortir de l'opinion et les ramène toujours à la médiocrité de leur existence.

La rencontre des deux personnages autour de la science se situe donc dans cette conjonction de la coïncidence et du prosaïque. D'une certaine manière c'est ce même jeu qui marque le fonctionnement du couple. J'ai évoqué plus haut dans le chapitre III l'attraction qu'exercent d'emblée l'un sur l'autre Bouvard et Pécuchet. Les deux personnages sont décrits dès les premières pages du livre comme deux figures complémentaires, l'un entraînant l'autre selon son penchant propre dans un monde de découvertes inconnues – d'où la remarque que j'ai déjà citée du narrateur : « Ainsi leur rencontre avait eu l'importance d'une aventure ». La dynamique du récit repose dans une large mesure sur ce contraste qui apparaît comme un ressort dramatique.

A bien des égards, Pécuchet apparaît comme l'intellectuel du couple, dont tout l'habitus tranche avec celui de Bouvard. Il est mal dans son corps, engoncé dans son costume, là où Bouvard est d'un caractère bon vivant et enjôleur. Pécuchet est sensible aux courants d'air et incapable de se dévêtir lorsqu'il manque de défaillir en raison de la chaleur régnant dans la chambre de Bouvard sous les toits. Mais il éprouve un émerveillement communicatif lorsqu'entraîné par Bouvard il découvre qu'il peut ôter sans péril sa flanelle, l'incident se transformant pour lui en expérience quasi existentielle. Par contraste Bouvard apparaît maître de son apparence : « Sa chaîne de montre en cheveux et la manière dont il battait la rémoulade décelaient le roquentin plein d'expérience ; et il mangeait le coin de la serviette dans l'aisselle, en débitant des choses qui faisaient rire

Pécuchet. » (*BP*, p. 55) L'attraction qu'exerce Bouvard sur Pécuchet est physique – il « l'ensorcelle », là où celle de Pécuchet est d'ordre plus intellectuel. De même, là où Bouvard s'entoure d'objets familiers, décoratifs Pécuchet vit dans un intérieur malaisé, encombré de livres et de papiers, qui pourrait être celui d'un savant :

> Un bureau de sapin placé juste dans le milieu incommodait par ses angles ; et tout autour, sur des planchettes, sur les trois chaises, sur le vieux fauteuil et dans les coins se trouvaient pêle-mêle plusieurs volumes de l'Encyclopédie Roret, le *Manuel du magnétiseur*, un Fénelon, d'autre bouquins, - avec des tas de paperasses, deux noix de coco, diverses médailles, un bonnet turc – et des coquilles, rapporté du Havre par Dumouchel. (*BP*, p. 56)

De façon significative, cette liste souligne le contraste entre ce désordre érudit et la nature des ouvrages, qui relèvent tous d'une culture populaire, ou le caractère anecdotique des objets, signalant un exotisme de pacotille et bon marché – quand le lointain n'est pas Le Havre. La symétrie se prolonge dans le domaine même de leurs relations, opposant le bon-vivant Barberou au sévère Dumouchel, qui « donnait des leçons de littérature dans un pensionnat de jeunes personnes, avait des opinions orthodoxes et la tenue sérieuse » - et de conclure : « Il ennuya Bouvard. » (*BP*, p. 60)

La science sérieuse de Pécuchet trouve ainsi son complément et à bien des égards son soutien voire sa force d'entraînement dans le caractère de Bouvard. L'une comme l'autre ouvrent sur un monde d'expérience et de découverte qui conduisent au développement de leurs personnalités. L'une n'est cependant pas pensable sans l'autre : c'est le caractère incarné de Bouvard qui pousse Pécuchet ; à l'inverse c'est le projet intellectuel de Pécuchet qui donne un sens à l'engagement de Bouvard.

C'est en effet cette force d'entraînement qui nourrit l'amitié des deux personnages et les conduit à un premier parcours du savoir dans la capitale dans la deuxième partie du chapitre. Comme celle d'Ottilie ou de Wilhelm Meister, la formation de Bouvard et Pécuchet débute par une série de stations dans des lieux du savoir, en l'occurrence dans la capitale :

> Ils visitèrent le Conservatoire des Arts et Métiers, Saint-Denis, les Gobelins, les Invalides, et toutes les collections publiques. Quand on demandait leur passeport, ils faisaient mine de l'avoir perdu, se donnant pour deux étrangers, deux Anglais.

> Dans les galeries du Muséum, ils passèrent avec ébahissement devant les quadrupèdes empaillés, avec plaisir devant les papillons, avec indifférence devant les métaux ; les fossiles les firent rêver, la conchyliologie les ennuya. Ils examinèrent les serres-chaudes par les vitres, et frémirent en songeant que tous ces feuillages distillaient des poisons. Ce qu'ils admirèrent du cèdre, c'est qu'on l'eût rapporté dans un chapeau.
> Ils s'efforcèrent au Louvre de s'enthousiasmer pour Raphaël. A la grande bibliothèque ils auraient voulu connaître le nombre exact des volumes. (*BP*, p. 61)

De façon particulièrement significative, le narrateur décrit le parcours de Bouvard et Pécuchet en soulignant les émotions qu'ils ressentent face à ce qu'ils voient et entendent. Cet épisode de formation laisse sur eux une empreinte bien réelle qui transforme durablement à la fois leur vision d'eux-mêmes et leur engagement en société, et qui les amènera en particulier à déménager en province. Mais cette empreinte tient davantage à la dimension spectaculaire de l'institution qu'au contenu même des savoirs. Bouvard et Pécuchet se laissent porter voire transporter par le décorum, l'apparence, l'anecdote voire le futile. Celui-ci suscite en eux à la fois ébahissement, surprise, mais également imagination et curiosité pour le lointain. A la fin de ce parcours parisien, la moindre rencontre est pour eux un appel au voyage (romantique) et à la découverte : « Quand une malle-poste les croisait dans les rues, ils sentaient le besoin de partir avec elle. Le quai aux Fleurs les faisait soupirer pour la campagne. » (*BP*, p. 61-62) En cela également les deux protagonistes ne sont pas seulement ingénus voire naïfs. C'est la dimension humaine (trop humaine), voire incarnée de leur vision du monde et du savoir que le texte fait ressortir. Bouvard et Pécuchet sont, profondément, deux corps qui vivent dans leur chair l'expérience du savoir, sans qu'elle atteigne au même degré leur intelligence.

La volonté de savoir, voire le *Bildungstrieb*, est donc chez Bouvard et Pécuchet une passion complète, dont la force se manifeste dans la manière dont elle lève certaines de leurs inhibitions. Flaubert les décrit comme des personnages sans gêne, par exemple lorsqu'ils s'imposent à un cours d'arabe du Collège de France :

> Une fois, ils entrèrent au cours d'arabe du Collège de France ; et le professeur fut étonné de voir ces deux inconnus qui tâchaient de prendre des notes. (*BP*, p. 61)

Ou de même lorsqu'ils s'invitent à l'Académie[1] :

> Dumouchel leur procura des billets pour une séance de l'Académie. Ils s'informaient des découvertes, lisaient les prospectus et par cette curiosité leur intelligence se développa. Au fond d'un horizon plus lointain chaque jour, ils apercevaient des choses à la fois confuses et merveilleuses. (*BP*, p. 61)

Si la bêtise de Bouvard et Pécuchet peut ainsi éclater au grand jour, c'est aussi que le savoir est désormais accessible, trop accessible à une frange de la société parisienne à qui l'institution savante n'oppose plus l'obstacle de la cooptation. En cela le texte comporte également une critique des transformations des lieux du savoir au cours du XIX^e^ siècle. Le Conservatoire des arts et métiers, la basilique nécropole de Saint Denis, la manufacture nationale des Gobelins, le musée des Invalides, les galeries du Muséum d'Histoire Naturelle, le Louvre, la bibliothèque nationale sont autant d'institutions étatiques, devenues pour certaines monuments historiques, qui s'ouvrent au XIX^e^ siècle à ce public bourgeois que Flaubert ne croit capable que d'idées reçues. L'accès au savoir et à la culture s'en trouve apparemment facilité, mais ce que montrent le parcours des deux protagonistes c'est que cela ne préjuge en rien de la réception qui leur sera faite. Bouvard et Pécuchet pourraient être les auteurs de la citation que l'on trouve dans le *Dictionnaire des idées reçues* à l'entrée « Gobelins (Tapisserie des*) » :

> Œuvre inouïe et qui demande cinquante ans à finir.
> S'écrier devant : « c'est plus beau que la peinture ! L'ouvrier ne sait pas ce qu'il fait ! »
> (*DIR*, p. 86)

Si le parcours de Bouvard et Pécuchet peut ainsi à première vue paraître stérile, il se révèle cependant formateur en ce qu'il leur permet de développer la conscience d'une formation et d'un cheminement. En cela ils sont le contraire d'Ottilie, qui développait un apprentissage sans s'en rendre compte sur le moment, en poursuivant un instinct impossible à formuler et en se découvrant plus avancée lorsque ses rencontres la conduisaient à faire retour sur elle-même. Bouvard et Pécuchet suivent une stratégie d'apprentissage consciemment construite et poursuivie, même si elle repose sur des as-

[1] Cf. *Histoire des Cinq Académies*, Paris, Librairie Académique Perrin et Institut de France, 1995 ; cf. aussi Fox, R. (dir.), *The organization of science and technology in France 1808-1914*, Cambridge, Cambridge University Press & Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1980.

sociations d'idées, qui les conduit à chercher le contact avec une série de personnes ou de lieux clefs. S'ils peinent à construire une cohérence dans les savoirs auxquels ils se confrontent, ils développent néanmoins une intelligence de la situation, qui les conduit à une rupture à l'égard de leur milieu : à la fin du chapitre ils énoncent leur phobie pour la vie de bureau et n'hésitent pas à trouver leurs collègues « stupides » (*BP*, p. 62).

Le lieu ultime du savoir est pour Bouvard et Pécuchet l'idylle de Chavignolles, à laquelle ils peuvent prétendre grâce à l'héritage inattendu de Bouvard et où leur parcours encyclopédique peut véritablement commencer. On a vu dans le chapitre précédent comment Flaubert détourne les motifs du jardin et du paysage. De façon plus générale c'est tout le projet social du savoir que cette retraite met en cause. L'intelligence nouvelle des deux héros ne leur apporte en effet pas seulement du contentement : « Et ayant plus d´idées, ils eurent plus de souffrances. » (*BP*, p. 60) La science ne les aide pas à s'intégrer harmonieusement dans la société, mais elle est pour eux synonyme d'un retrait qui d'une certaine manière culmine au dernier chapitre lorsque – d'après les scénarios laissés par Flaubert – la société de Chavignolles essaie de les exclure en les envoyant en prison à cause du discours qu'ils tiennent lors d'une conférence. Ils auraient « attenté à la Religion, à l'ordre, excité à la Révolte, etc. » (*BP*, p. 413). Le Préfet va jusqu'à demander au docteur Vaucorbeil « si Bouvard et Pécuchet n'étaient pas des fous dangereux ». (*BP*, p. 443) Dans cette fin du roman s'exprime ainsi un sentiment pessimiste en ce qui concerne « l'intelligence ». Le savoir et la culture ne sont plus forcement libérateurs mais aliénants en ce qu'ils poussent qui s'y adonne aux marges de la société.

Pour compléter cette analyse, on peut se tourner vers l'autre versant de l'expérience d'apprentissage des deux héros. Après avoir abondamment joué le rôle de l'élève, Bouvard et Pécuchet développent l'envie de transmettre le savoir qu'ils ont accumulé. L'occasion s'y prête au chapitre IX, celui des controverses religieuses et théologiques. Bouvard et Pécuchet rendent visite au Comte de Faverge, chez qui Mme de Noaris amène deux enfants :

> […] un gamin d'une douzaine d'années et sa sœur, qui en avait dix peut-être. Par les trous de leurs guenilles, on voyait leurs membres rouges de froid. L'un était chaussé de vieilles pantoufles, l'autre n'avait plus qu'un sabot. Leurs fronts disparaissaient sous leurs chevelures et ils regardaient autour d'eux avec des prunelles ardentes comme de jeunes loups effarés. (345)

> Mme de Noaris conta qu'elle les avait rencontrés le matin sur la grande route. Placquevent ne pouvait fournir aucun détail.
> On leur demanda leur nom. « Victor – Victorine. »(*BP*, p. 345)

La description que Flaubert fait de ces enfants et les prénoms qu'il leur donne sont une allusion probable à Victor de l'Aveyron, l'enfant sauvage le plus célèbre en France au XIX[e] siècle[1]. Trouvé en 1800 à l'âge de dix ans environ par des paysans du sud ouest, il est confié au docteur Jean Marc Gaspard Itard (1774-1838) à Paris qui entreprend de le socialiser. Les deux rapports qu'il publie en 1801 et 1807 sur cette expérience deviennent rapidement des manifestes pour le champ naissant de l'éducation spécialisée[2]. Pour Itard, les enfants sauvages sont des contre-exemples à l'idée rousseauiste selon laquelle l'homme « naturel » serait bon. Ils sont plutôt une démonstration vivante de ce que l'homme dépend du milieu dans lequel il grandit. Itard écrit « [...] l'homme n'est que ce qu'on le fait être ; nécessairement élevé par ses semblables, il en a contracté les habitudes et les besoins ; ses idées ne sons plus a lui ; il a joui de la plus belle prérogative de son espèce, la susceptibilité de développer son entendement par la force de l'imitation et l'influence de la société. »[3]

---

[1] Je voudrais souligner que cet enfant sauvage suscite un regain d'intérêt dans les années 1960 et 1970 avec le film de François Truffaut *L'enfant sauvage* (1970). C'est probablement l'autre grand moment pédagogique de l'histoire de France.

Dans le domaine germanophone c'est un autre « cas » d'enfant sauvage qui marque la société et la littérature de la fin du XIXe siècle : Gaspard Hauser, trouvé en 1828 à l'âge de seize ans à Nuremberg. Il est assassiné quelques années plus tard sans qu'on sache d'où il venait, parce qu'il ne pouvait pas vraiment parler. Certaines rumeurs affirment qu'il serait de descendance aristocratique, héritier du trône de Bade tué en 1833 à cause d'un conflit de succession. Le destin de cet enfant a inspiré plusieurs textes littéraires : Verlaine écrit un poème intitulé *Gaspard Hauser chante* en 1873 qui est traduit par Richard Dehmel et par Stefan George (*Kaspar Hauser singt*). Jacob Wassermann publie en 1908 son roman *Caspar Hauser oder die Trägheit des Herzens*. Rilke écrit en 1907 le poème *Der Knabe* dans la recueil *Buch der Bilder* qui évoque également ce garçon. Et le poète autrichien Georg Trakl rédige en 1913 un *Kaspar Hauser Lied*. J'énumère toutes ces occurrences pour souligner que ce personnage de l'enfant sauvage a fortement impressionnés des auteurs modernes. Il s'agit d'un personnage à la marge de la société qui entretient un rapport particulier au langage. Ce motif est très intéressant pour le passage de la nature à la culture, mais aussi pour le rapport à la langue. Philippe Hamon évoque également le motif de Gaspard Hauser en le liant à l'analyse de l'image et l'imagerie du XIXe siècle. Gaspard Hauser représente pour lui « le regard vierge (et non médiatisé) ». Cf. Hamon, *Imageries*, p. 31 note 34.

[2] Itard, J. M. G., *De l'éducation d'un homme sauvage ou Des premiers développemens physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron*, Paris, chez Goujon fils, 1801 ; Idem, *Rapport fait à son excellence, le ministre de l'intérieur sur les nouveaux développemens et l'état actuel du sauvage de l'Aveyron*, Paris, Impr. impériale, 1807 ; Cf. aussi Dagognet, F., "Le docteur Itard entre l'énigme et l'échec", *Victor de l'Aveyron*, Paris, Allia, 2009.

[3] Itard, *De l'éducation d'un homme sauvage ou Des premiers développemens physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron*, p. 2.

Si Flaubert reprend d'une certaine manière le constat d'Itard à son compte, il le détourne de manière à la fois comique et politique. Comme celle de Victor de l'Aveyron – du point de vue d'Itard en tous les cas -, la formation de Victor et Victorine se révèle un échec, mais c'est ici l'échec d'une tentative d'inverser un déterminisme social et d'élever à la culture des enfants issus d'un milieu populaire voire délinquant et a priori destinés à y rester. Victor et Victorine tiennent leur caractère de leur ascendance et particulièrement de leur père, un ouvrier qui est à ce moment-là en prison (*BP*, p. 360). Bouvard et Pécuchet les prennent avec eux pour leur éviter la réclusion à laquelle les destine l'entourage qui les a recueillis dans un premier temps – Victor doit être confié aux « Jeunes Détenus », Victorine à un couvent (*BP*, p. 363) – et parce qu'ils se représentent avec attendrissement l'avenir qu'ils pourraient leur donner. Les efforts de Bouvard et Pécuchet visent ainsi à permettre aux enfants de s'épanouir, à libérer d'une certaine manière leur force de croissance naturelle – « Élevée en d'autres conditions, elle serait charmante plus tard », « Le pauvre petit diable ne demandait qu'à se développer librement, comme une fleur en plein air ! ». Leur échec est en ce sens également celui d'un projet éducatif informé par les Lumières et la pédagogie qui en découle face à une certaine réalité sociale.

Comme pour les autres disciplines abordées par le roman, l'aventure pédagogique de Bouvard et Pécuchet débute une nouvelle fois par la consultation de la littérature spécialisée, qui leur suffit à arrêter un plan : « Ils se procurèrent plusieurs ouvrages touchants l'Education – et leur système fut résolu », et par la transformation de leur intérieur en laboratoire disciplinaire, en imitation des instituts pédagogiques de leur temps :

> Pécuchet cloua dans le muséum un tableau pour les démonstrations ; on tiendrait un journal où les actions de l'enfant notées le soir seraient relues le lendemain. Tout s'accomplirait au son de la cloche. Comme Dupont de Nemours, ils useraient de l'injonction paternelle d'abord, puis de l'injonction militaire et le tutoiement fut interdit. (*BP*, p. 379)

La liste des auteurs cités par Flaubert contient d'une certaine manière le canon de la pédagogie de l'époque : Jean-Jacques Rousseau et son *Emile* (*BP*, 372), Fénelon, qui du reste figure aussi parmi les livres éparpillés sur le bureau de Pécuchet au début du roman (*BP*, 372), Locke (*BP*, 395), Basedow (*BP*, 396) et Mme Campan (*BP*, 395).

Femme de chambre de Marie Antoinette avant de devenir éducatrice, auteure d'un ouvrage de « conseils aux jeunes filles »[1], Mme Campan (1752-1822) a un statut un peu à part dans cette liste. Flaubert la cite également à la rubrique « Haine du roman » en compagnie d'autres personnalités illustres et notamment d'auteurs du *Dictionnaire des sciences médicales*[2] que j'ai évoqué au chapitre II qui étaient convaincus que le roman pouvait nuire à l'éducation des enfants. Voici ce que Flaubert a noté de sa lecture de Mme de Campan :

> Critique.
> Interdire les : *Mathilde*, *Corinne*, Walter Scott, parce que c'est trop beau, trop chimérique. La réalité est pâle à côté.
> Les lectures romanesques exaltent la sensibilité.
> Les permettre à dix-huit ans. La *Clarisse* de Richardson, *Le père et la fille* de Miss Opy sont du nombre de ces ouvrages que leur supériorité a placés parmi les livres classiques.
> Madame Campan, *De l'Education*, p. 211 et 215.[3]

La pédagogie de Bouvard et Pécuchet s'appuie comme pour leurs modèles sur une défense des intérêts de l'enfant face aux adultes[4] et sur l'insistance sur la nécessité de les laisser trouver leur voie et s'épanouir : « l'exemple de leurs élèves témoignerait combien la liberté l'emporte sur la contrainte ». (*BP*, p. 379) Elle repose sur une certaine dose de laxisme et de permissivité, et un encouragement aux penchants naturels des enfants : « Il fallait bannir toute idée métaphysique, - et d'après la méthode expérimentale suivre le développement de la Nature. Rien ne pressait, les deux élèves devant oublier ce qu'ils avaient appris. » (*BP*, 370) Les discussions des deux protagonistes les font reprendre un certain nombre de débats centraux de la pédagogie du XIX^{e} siècle. Une longue digression sur la phrénologie les fait s'affronter aux controverses sur l'inné et l'acquis, d'où ils sortent avec l'idée renforcée que si l'individu né avec certaines pré-

[1] Campan, J.-L.-H. G., Mme de, *De l'Education, suivi des Conseils aux jeunes filles, d'un théâtre pour les jeunes personnes et de quelques essais de morale, ouvrage mis en ordre et publiée avec une inroduction par M. F. Barrière*, Paris, Baudouin frères, 1824.

[2] *Dictionnaire des sciences médicales. Biographie médicale.*

[3] Cento et Caminiti (dir.), *Le Second volume de "Bouvard et Pécuchet", le projet du "Sottisier", reconstitution conjecturale de la "copie"*, p. 251.

[4] « D'après Bouvard et Pécuchet, ils ne devaient rien aux auteurs de leurs jours, et les parents, au contraire, leur doivent la nourriture, l'instruction, des prévenances, enfin tout ! Les bourgeois se récrièrent devant cette opinion immorale. » (*BP*, p. 378)

dispositions, l'éducation peut les orienter dans un sens positif ou négatif. Une autre discussion les fait hésiter entre pédagogie théorique et pratique :

> Le dilemme n'est point commode ; si l'on part des faits, le plus simple exige des raisons trop compliquées, et en posant d'abord les principes, on commence par l'Absolu, la Foi.
> Que résoudre ? combiner les deux enseignements, le rationnel et l'empirique ; mais un double moyen vers un seul but est l'inverse de la méthode ? Ah ! tant pis ! (*BP*, p. 383)

Comme pour Bouvard et Pécuchet eux-mêmes, c'est par association d'idées que progresse le parcours de formation des deux enfants. Il les fait passer par l'écriture et la lecture, le calcul (*BP*, p. 379), la géographie, l'astronomie, l'Histoire, les Beautés (histoire de l'art), le dessin, l'arithmétique, la couture, qui toutefois ne concerne que Victorine, l'histoire naturelle, la morale, la religion, la musique et finalement la littérature. Il fait donc passer les enfants par les savoirs appliqués comme les disciplines classiques. Le passage d'un domaine à l'autre se produit lorsque mis en face de leur échec les deux doivent réfléchir à de nouvelles manières de faire : la musique et la littérature sont une réponse à l'excitation des enfants au catéchisme ; l'éducation sexuelle est envisagée lorsque Victorine est renvoyée du catéchisme parce qu'elle a dépassé les limites de la bonne conduite en embrassant le fils du notaire :

> Fallait-il leur apprendre le mystère de la génération ? « Je ne verrais pas de mal » dit Bouvard. Le philosophe Basedow l'exposait à ses élèves, ne détaillant toutefois que la grossesse et la naissance. (*BP*, p. 396)

L'échec de Bouvard et Pécuchet est ainsi d'abord celui d'un dispositif d'enseignement face à des enfants asociaux voire immoraux qui en détournent les codes. Les deux héros sont incapables de *tenir* leur rôle de pédagogue, comme en témoigne par exemple leurs difficultés à faire respecter la discipline du cours :

> Se conformant à un désir des pédagogues, ils appelaient Bouvard « mon oncle » et Pécuchet « bon ami » mais ils les tutoyaient et la moitié des leçons, ordinairement, se passait en disputes. (*BP*, p. 390)

De même, ils apparaissent incapables de répondre aux questions des enfants sur la combustion ou émettent des principes mis en échec par certaines trouvailles des enfants – cf. notamment le passage sur la botanique auquel on a fait allusion dans le cha-

pitre précédent : ce sont en fait les enfants qui trouvent une exception à la règle (*BP*, p. 384). De leur côté, les enfants sont brutaux et ne maîtrisent pas leurs pulsions. Seul l'intérêt paraît pouvoir les amener à un apprentissage :

> Comme Victor était enclin à la gourmandise, on lui présentait le nom d'un plat : bientôt il lut couramment dans le *Cuisinier français*. Victorine étant coquette, une robe lui serait donnée, si pour l'avoir, elle écrivait à la couturière : en moins de trois semaines elle accomplit ce prodige. C'était courtiser leurs défauts, moyen pernicieux mais qui avait réussi. (*BP*, p. 372)

Plus tard Victor fait brûler le chat dans une casserole, il bat les enfants du cours de catéchisme et se révèle finalement un voleur. Victorine de son côté s'avère avoir une sexualité déviante. Après avoir été renvoyée du cours de catéchisme, Bouvard la découvre dans les bras du tailleur ambulant Romiche avec qui elle a une relation sexuelle :

> Un spectacle le pétrifia.
> Derrière les débris du bahut, sur une paillasse Romiche et Victorine dormaient ensemble. Il lui avait passé le bras autour de la taille, et son autre main, longue comme celle d'un singe, la tenait par un genou, les paupières entre-closes, le visage encore convulsé dans un spasme de plaisir. Elle souriait étendue sur le dos. Le bâillement de sa camisole laissait à découvert sa gorge enfantine, marbrée de plaques rouges par les caresses du bossu ; ses cheveux blonds traînaient, et la clarté de l'aube jetait sur tous les deux une lumière blafarde. (*BP*, p. 407)

Cette image, qui répond à une autre image de séduction charnelle dans le même chapitre entre Bouvard et Mme Bordin, est en effet très provocatrice, parce qu'elle montre une sexualité féminine libérée qui porte en même temps les traits de la décadence parce qu'elle est proche de la prostitution (d'« une sexualité dangereuse »[1]). Comme le souligne Laurence Perfézou-François, elle montre la petite fille dévalorisée, « dans les bras d'un homme de passage, à la sexualité désignée comme brutale, scène grise et violente dans la trivialité de laquelle est vouée au néant le rêve mutuel de bonheur paternel exprimé par Bouvard et son ami »[2]. Cette scène est aussi comparable dans

[1] Fraisse, G. et M. Perrot (dir.), *Histoire des femmes en occident. Le XIXe siècle*, Paris, Plon, 1991, p. 389 sq.

[2] Perfézou-François, L., ""quelque chose de paternel"", Centre Flaubert, http://www.univ-rouen.fr/flaubert, 2003. Laurence Perfézou-François a étudié l'image de la petite fille, qui parcourt toute l'œuvre de Flaubert.

la description de l'effroi à celle du chapitre II, où Bouvard et Pécuchet montre leur jardin aux invités - « C'était dans le crépuscule, quelque chose d'effrayant. » (*BP*, p. 107)

Si la décadence mène Victorine à la prostitution, de même Victor qui s'avère être un voleur va droit au crime. Les deux enfants paraissent inéducables et l'expérience s'achève sur le constat de la faillite de la pédagogie face à une nature décidément plus forte. Elle marque l'échec sans appel d'une utopie pédagogique et le constat pessimiste des limites des idéologies mélioristes. Comme Ottilie qui veut être mère sans pouvoir vraiment l'être, Bouvard et Pécuchet se montrent dilettantes en tant que parents : « - « Peut-être ont-ils manqué d'une famille, des soins d'une mère ? »/- « J'en étais une ! » objecta Bouvard » (*BP*, p. 408), contre toute évidence. Ne trouvant plus plaisir à être parents, ils changent d'occupation comme ils ont auparavant abandonné l'agriculture. Leur échec avec les enfants leur donne l'idée de s'essayer avec des adultes. (*BP*, p. 409) Le manuscrit s'arrête au moment où les deux hommes vont à leur conférence qu'ils voulaient donner le dimanche à trois heures. On connaît la probable suite de l'histoire par le plan laissé par Flaubert. Leur conférence fait tellement scandale qu'on pense à les enfermer et tout Chavignolles arrive chez eux comme dans une scène finale de théâtre. On leur enlève les enfants qui se montrent « d'une insensibilité révoltante » (*BP*, p. 414). Après ces événements ils ont perdu tout enthousiasme et ils décident de revenir à la copie. Pour cela ils se font faire un bureau à double-pupitre. On reviendra sur ce passage.

En dehors de Bouvard et Pécuchet, le roman fait le portrait voire la caricature d'un autre enseignant, l'instituteur républicain Alexandre Petit. Il apparaît principalement au chapitre VI, qui se déroule pendant et après la Révolution de 1848. Le chapitre débute avec la proclamation de la II^{e} République. Flaubert évoque la Révolution en mettant en scène une cérémonie de plantation d'un arbre de la liberté offert par Bouvard et Pécuchet. L'instituteur est l'un des soldats de la garde nationale, rôle dans lequel il apparaît encore moins doué que Bouvard et Pécuchet (« mais le plus lamentable était l'instituteur : débile et de taille exiguë, avec un collier de barbe blonde, il chancelait sous le poids de son fusil, dont la baïonnette incommodait ses voisins. », *BP*, p. 230). Comme eux, il rêve de devenir député (*BP*, p. 232) et à la fin du chapitre il apparaît hostile au revirement de l'histoire et au retour de l'Empire :

> L'instituteur ne cacha pas sa manière de penser. Bouvard et Pécuchet l'en félicitèrent un jour qu'ils passaient devant sa porte.
> Le lendemain, il se présenta chez eux. A la fin de la semaine, ils lui rendirent sa visite.
> Le jour tombait ; les gamins venaient de partir, et le maître d'école en bouts de manche, balayait la cour. Sa femme coiffée d'un madras allaitait un enfant. Une petite fille jouait par terre, à ses pieds ; l'eau du savonnage qu'elle faisait dans la cuisine coulait au bas de la maison.
> - « Vous voyez » dit l'instituteur, « comme le gouvernement nous traite ! »
> « Et tout de suite, il s'en prit à l'infâme capital. Il fallait démocratiser, affranchir la matière ! (*BP*, p. 244)

L'instituteur défend la cause laïque et revendique son indépendance à l'égard de l'église et de son ministre, l'abbé Jeufroy, curé du village, qui – comme il le rappelle lui-même dans le texte – est chargé d'après la loi du 15 mars 1850 de la surveillance de l'instruction primaire (*BP*, p. 246). Jeufroy lui impose d'enseigner l'histoire sainte et lui reproche de raccourcir son heure de catéchisme. Il finit même par le menacer de le déplacer, parce que lui et sa femme manquent la messe. L'engagement de l'instituteur se voit entre autres dans la description de son cabinet :

> Des épingles fixaient aux murs de plâtre les portraits lithographiés des orateurs de la gauche. Un casier avec des livres dominait un bureau de sapin. On avait pour s'asseoir une chaise, un tabouret et une vieille caisse à savon ; il affectait d'en rire. Mais la misère plaquait ses joues, et ses tempes étroites dénotaient un entêtement de bélier, un intraitable orgueil. Jamais il ne calerait. (*BP*, p. 244)

Flaubert finit par montrer la victoire de l'Eglise sur l'instituteur laïque :

> Le prêtre ne parla plus. Il était au fond de la pièce, dans l'ombre. Petit, la tête sur la poitrine, songeait.
> Ils arriveraient à l'autre bout de la France, leur dernier sou mangé par le voyage ; - et il retrouverait là-bas sous des noms différents, le même curé, le même recteur, le même préfet ! – Tous, jusqu'au ministre, étaient comme les anneaux de sa chaîne accablante ! Il avait reçu déjà un avertissement, d'autres viendraient. Ensuite ? – Et dans une sorte d'hallucination, il se vit marchant sur une grande route, un sac au dos, ceux qu'il aimait près de lui, la main tendue vers une chaise de poste !
> A ce moment-là, sa femme dans la cuisine fut prise d'une quinte de toux, le nouveau-né se mit à vagir – et le marmot pleurait.
> - « Pauvres enfants ! » dit le prêtre d'une voix douce.
> Le père alors éclata en sanglots : - « Oui ! oui ! tout ce qu'on voudra ! »
> - J'y compte » reprit le curé ; - et ayant fait la révérence : - « Messieurs, bien le bonsoir ! »

> Le maître d'école restait la figure dans les mains. – Il repoussa Bouvard.
> - « Non ! Laissez-moi ! J'ai envie de crever ! Je suis un misérable ! » (*BP*, p. 247)

Bouvard et Pécuchet apparaissent soulagés par cette issue : « Les deux amis regagnèrent leur domicile, en se félicitant de leur indépendance. Le pouvoir du clergé les effrayait. » (*BP*, p. 248) L'instituteur porte ainsi dans le village le souffle de l'histoire et des grands affrontements. Une fois encore Bouvard et Pécuchet se laissent dominer et impressionner par une institution qui les dépasse – en l'occurrence l'Eglise.

On retrouve ainsi dans l'œuvre de Flaubert et dans la manière dont il décrit la formation des deux protagonistes le même échec que chez l'Ottilie de Goethe, les mêmes tentatives avortées de passer du côté de l'enseignement en dépit même et en conséquence de ces échecs, et le même scepticisme à l'égard de l'instituteur ou du pédagogue lorsque celui-ci est investi d'une mission par l'Etat. La vision de Flaubert est sans doute plus noire et plus politique que celle de Goethe – encore que. Mais l'un comme l'autre expriment la même position inquiète à l'égard du savoir, son organisation et sa transmission, auquel seul l'humanisme peut apporter une raison – et encore.

5.3 Dilettantisme et copie : entre imaginaire et répétition

Comment expliquer la faiblesse de Bouvard et Pécuchet ? Qu'est-ce qui fait obstacle à ce qu'ils parviennent à plus d'autorité ? Une réflexion sur la construction de ces personnages en dilettantes et amateurs peut apporter quelques éclaircissements. Dilettantes et copistes sont en effet les deux autres figures du savoir dans les deux romans sur lesquelles je voudrais finir ces analyses. L'un comme l'autre ont un rapport extérieur à la science, qu'ils ne produisent pas mais à laquelle ils contribuent cependant. Le copiste est un professionnel dont l'activité est nécessaire au fonctionnement de la société mais le situe cependant au seuil du savoir, qu'il peut reproduire mais jamais l'élaborer lui-même. Il est l'un de ces acteurs invisibles de la science et du fonctionnement du social. Le dilettante au contraire déploie son invention sans la discipline qui pourrait en faire une contribution utile. L'un et l'autre sont deux figures de la modernité et ils incarnent deux limites de la volonté de faire science portée par la nouvelle société de la connaissance qui s'installe au cours du XIX^{e} siècle. Dans cette dernière partie

j'examine ces deux figures du sujet connaissant pour montrer en quoi elles renferment une critique des limites du projet encyclopédique.

Le dilettante – une figure de contraste ?

Si la figure du dilettante permet de problématiser la science et la scientificité (*Wissenschaftlichkeit*), elle est aussi une manière de mettre en question l'exactitude et le professionnalisme dans le domaine de l'art[1]. Le dilettantisme joue ainsi un rôle important aussi bien chez Goethe que chez Flaubert en raison de leur souci permanent de légitimer ou de définir le spécialiste (l'artiste et le scientifique) par rapport à celui qui n'arrive pas à la perfection dans ces domaines. On l'a vu, l'art véritable est pour les deux auteurs un art *exact* qui se rapproche ainsi de la science. Dans un travail important, Hans Rudolf Vaget suggère que l'on ne discute de la notion du dilettante qu'à certains moments historiques où les artistes réclament pour leurs pratiques une forme d'autonomie. C'est en particulier le cas du classicisme allemand de la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle et de l'esthéticisme de la fin du XIX^{e} siècle[2]. Par le biais de cette notion on peut donc encore une fois formuler une comparaison entre Goethe et Flaubert. En quoi Edouard et Charlotte, Bouvard et Pécuchet peuvent-ils être considérés comme dilettantes ?

Avant d'arriver à l'analyse des textes disons rapidement quelques éléments sur l'histoire de la notion. En France comme en Allemagne – et en Angleterre par ailleurs, avec la célèbre *Society of Dilettanti* – le terme fait son apparition à la fin du XVIII^{e} siècle. Il s'inscrit dans le cadre d'une réflexion qui vise définir le statut du « vrai » artiste en le distinguant du dilettante, de l'amateur ou du connaisseur[3]. Le terme est à l'origine un emprunt à l'italien et il s'inscrit ainsi dans un vaste réseau sémantique[4]. En

[1] Cf. la publication récente de Blechschmidt et Heinz (dir.), *Dilettantismus um 1800*, qui couvre bien les deux parties : *Dilettantismus in Literatur und Künsten* et *Dilettantismus in den Wissenschaften*.

[2] Vaget, "Der Dilettant", ici p. 131 ; voir aussi Vaget, H. R., *Dilettantismus und Meisterschaft. Zum Problem des Dilettantismus bei Goethe: Praxis, Theorie, Zeitkritik*, München, 1971.

[3] Cf. Wirth, U., "Der Dilettantismus-Begriff um 1800 im Spannungsfeld psychologischer und prozeduraler Argumentationen", *in* S. Blechschmidt et A. Heinz (dir.), *Dilettantismus um 1800*, Heidelberg, Winter, 2007, pp. 41-49.

[4] Richard Hibbitt a proposé une mise en ordre de ce réseau en distinguant six sous-catégories de dilettantes : l'amateur, l'apprenti, le fagoteur (*bodger*), le plagiaire, l'esthète et le sceptique. C'est peut-être le terme d'amateur qui convient le mieux à Bouvard et Pécuchet. Cf. Hibbitt, *Dilettantism and its Values: from Weimar Classicism to the Fin de siècle*.

France, le terme même de dilettante reste rare et « on préféra renouveler dans son sens un vieux mot français déjà restauré dans sa forme : *amateur* »[1]. Qualifiant d'abord un amateur de musique – surtout celle de Rossini à l'époque romantique – le dilettante embrasse rapidement toute forme d'art, pour caractériser à la fin du XIX[e] siècle « un chasseur mi-raffiné, mi-désinvolte de beaux objets ou de belles phrases, d'exquises et rares jouissances, non sans points communs avec le *sybarite* et le *dandy*, plus ami des artistes qu'artiste lui-même, et s'il met la main à la pâte, veillant à conserver son air de n'y pas toucher »[2]. C'est Paul Bourget, écrivant sur Ernest Renan dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, qui donne dans la partie intitulée « Du dilettantisme » la définition de la notion dans la France fin-de-siècle :

> C'est beaucoup moins une doctrine qu'une disposition de l'esprit, très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune.[3]

Dans les pays germanophones, le dilettantisme, qui fait donc son apparition au même moment que les notions de *Bildung* et de *Kultur*[4], est au XVIII[e] encore chargé positivement. Il reçoit par la suite aussi une connotation négative entre autres en raison des réflexions théoriques sur le dilettantisme que rédigent Goethe, Schiller et Johann Friedrich Meyer en 1799[5], dans un projet resté à l'état d'ébauche et qu'ils envisagent de publier dans la revue goethéenne des *Propylées*[6]. Dans les tableaux qui sont restés de ce projet, ils décrivent et classent les méfaits (*Schaden*) et les bienfaits (*Nutzen*) du dilettantisme dans plusieurs domaines artistiques (dessin, danse, architecture, musique, poésie et aussi dans l'art du jardin), sans aborder la science. Un tableau général donne un aperçu des effets du dilettantisme dans l'ensemble de ces domaines artistiques et une série de tableaux plus précis concernent séparément chaque domaine. Dans le tableau

[1] Antoine, "Dilettante - Dilettantisme", ici p. 167.

[2] Ibid., p. 168.

[3] Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, p. 36.

[4] Cf. Bollenbeck, *Bildung und Kultur*.

[5] Goethe, "Über den Dilettantismus". Sur le dilettantisme chez Goethe, voir Golz, J., ""Dilletantismus" bei Goethe. Anmerkungen zur Geschichte des Begriffs", *in* S. Blechschmidt et A. Heinz (dir.), *Dilettantismus um 1800*, Heidelberg, Winter, 2007, pp. 27-39.

[6] Cf. Golz, ""Dilletantismus" bei Goethe", ici p. 27.

récapitulatif, les auteurs distinguent trois catégories auxquelles s'applique le dilettantisme : le sujet – individu et société ; le temps – ancien et présent ; et le lieu – en Allemagne ou à l'étranger. Donnons l'exemple du dilettantisme en poésie. Il peut apporter au sujet une éducation esthétique (bienfait), mais peut aussi signifier la platitude et le vide (méfait). Au niveau du « tout », ou de la société, le dilettantisme peut apporter « sociabilité et idéalité » (*Geselligkeit, Idealität*), mais il peut aussi signifier « médiocrité » (*Mittelmäßigkeit*). En Allemagne, le dilettantisme en poésie signifiait « pédantisme » (*Pedantism*) dans le passé et « mièvrerie » (*Schöngeisterei*) à l'époque contemporaine (*Neue Zeit*). A l'étranger et plus particulièrement en France le dilettante est parvenu à devenir un grand artiste, en Angleterre le dilettantisme est présent avant tout dans le domaine du latin et du grec. Le dilettantisme en poésie mènerait ainsi à une « culture de l'imagination comme partie intégrante de l'éducation rationnelle » (*Kultur der Einbildungskraft besonders als integrierender Teil bei der Verstandesbildung*).

Le dilettante se rapproche du scientifique et de l'artiste grâce à sa volonté et sa capacité d'apprendre. Seulement même dans le domaine de la *Bildung* les individus ont plus ou moins de talent ou de génie. Karl Philipp Moritz, qui avec ces théories esthétiques a une influence importante sur le projet de Goethe et Schiller, parle dans ses analyses[1] - sans toutefois employer la notion de dilettante – d'une « pulsion à la formation impure » (*unreine Bildungstrieb*) en pensant ensemble ce phénomène négatif et l'échec de l'artiste[2]. Le succès implique ainsi deux autres catégories indispensables : le travail assidu ou l'étude, et la méthode. Cela concerne aussi bien l'art que la science. Flaubert note quelques mois avant sa mort, le 16 décembre 1879 dans une lettre à Mme Tennant, qu'il voudrait donner un sous-titre à son roman « Du défaut de méthode dans les sciences » (*Corr.* V, p. 767). Max Weber va dans le même sens en écrivant autour de 1900 dans sa célèbre conférence sur la science comme vocation qu'au dilettante manque « la ferme assurance d'une méthode de travail » (*die feste Sicherheit der Arbeitsmethode*)[3]. C'est ce lien entre *Bildung* et dilettantisme qui m'intéresse de plus près dans les analyses qui suivent.

[1] Cf. surtout ses textes : *Die bildende Nachahmung des Schönen* (1788) et le roman Moritz, K. P., *Anton Reiser*, Tübingen, Niemeyer, 2006 [1786-1790].

[2] Cf. Vaget, "Der Dilettant", ici p. 143 ; aussi Wirth, "Der Dilettantismus-Begriff um 1800".

[3] Weber, M., "Wissenschaft als Beruf", *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, Tübingen, 1988, pp. 582-613, cité d'après Wirth, "Der Dilettantismus-Begriff um 1800".

Bouvard, Pécuchet et le polytechnicien comme dilettante

La manière dont Bouvard et Pécuchet abordent le savoir et les résultats catastrophiques qui en découlent constituent bien des traits du dilettantisme, voire même d'un dilettantisme comique. On peut souligner à cet égard la multiplicité de leurs activités, le fait qu'ils tiennent des rôles très divers, « qu'ils se prêtent à toutes ces formes sans se donner à aucune » - pour reprendre la description de Bourget cité plus haut -, ou encore leur difficulté à émettre un jugement sur leurs lectures : les deux héros manquent de sens critique et de volonté ; mis face à une alternative, ils ne peuvent se décider à prendre parti, de sorte que leurs débats aboutissent le plus souvent à un point de contradiction intense qui dépasse leurs moyens intellectuels ou matériels, constituant à chaque fois une motivation pour déplacer leur centre d'intérêt. Pour citer une nouvelle fois Bourget :

> La légitimité de beaucoup de points de vue contradictoires l'obsède au moment de se mettre à son point de vue propre, et cette obsession l'empêche de prendre cette position de combat qui nous paraît la seule manière d'affirmer la vérité, à nous les disciples du dogmatisme plus simple d'autrefois.[1]

Leur volonté de savoir n'est pourtant pas sans résultat. On l'a vu, à mesure qu'ils avancent dans leur parcours de formation, ils deviennent de plus en plus critiques face à la société bourgeoise, s'en distancient et décident consciemment de revenir à la copie (voir plus bas). Peut-on vraiment les traiter de dilettantes ? Si l'on s'appuie sur le *Dictionnaire des idées reçues*, le terme ne leur correspond pas tout à fait. On y lit : « Dilettante: Homme très riche, abonné à l'Opéra » (*DIR*, p. 69). Ce type de dilettantisme, le dilettantisme d'une élite sociale, renvoie à une autre figure du roman de Flaubert celle du « polytechnicien »[2]. Dans le roman de Flaubert on retrouve cette figure dans la personne du Baron de Mahurot. Le narrateur le décrit de la manière suivante :

> Mathématicien et dilettante, jouant des valses sur le piano, et admirateur de Toeppfer, il se distinguait par un scepticisme de bon goût. Ce qu'on rapporte des abus féodaux, de l'Inquisition ou des Jésuites, préjugés, et il vantait le

[1] Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, p. 39.

[2] Cf. Raudot sur trois institutions de la centralisation dont l'Ecole polytechnique : Raudot, *De la décadence de la France*, p. 66 sq. ; voir aussi Pinet, G., *Histoire de l'Ecole Polytechnique*, Paris, Baudry & Cie, 1887 et Fourcy, A., *Histoire de l'Ecole polytechnique*, Paris, Belin, 1987, 1828.

> Progrès, bien qu'il méprisait tout ce qui n'était pas gentilhomme ou sorti de l'Ecole polytechnique. (*BP*, p. 360)

L'Ecole polytechnique est par ailleurs de nouveau mentionnée au chapitre X dédié à l'éducation. Pécuchet essaie d'apprendre à Victor et Victorine la différence entre le bien et le mal et se sert de l'exemple du polytechnicien comme modèle:

> Pour frapper son imagination, Pécuchet suspendit aux murs de sa chambre des images, exposant la vie du Bon Sujet, et celle du Mauvais Sujet. Le premier, Adolphe, embrassait sa mère, étudiait l'allemand, secourait un aveugle, et était reçu à l'Ecole Polytechnique. Le mauvais, Eugène, commençait par désobéir à son père, avait une querelle dans un café, battait son épouse, tombait ivre mort, fracturait une armoire – et un dernier tableau le représentait au bagne, où un monsieur accompagné d'un jeune garçon disait, en le montrant: „Tu vois mon fils, les dangers de l'inconduite". (*BP*, p. 389)

L'Ecole Polytechnique représente ici une institution du savoir qui va de pair avec le pouvoir et l'ordre dans la société. Le *Dictionnaire des idées reçues* reprend cette opinion publique à l'entrée « Ecoles » :

> Ecoles - polytechnique : rêve de toutes les mères (vieux).
> Fureur du bourgeois dans les émeutes quand il apprend que l'école polytechnique sympathise avec les ouvriers ! (vieux).
> Dire simplement « l'école » fait accroire qu'on y a été.
> A St Cyr, jeune gens nobles.
> A l'école de médecine, tous exaltés.
> A l'école de droit, jeune gens de bonne famille.
> (DIR, p. 74)

Cette citation souligne le contraste entre les dilettantes sérieux que sont Bouvard et Pécuchet et le dilettante social qu'est le polytechnicien. Le dilettantisme de ce dernier exprime une critique sociale sous-jacente au roman qui analyse la société instruite (*Bildungsgesellschaft*) comme une société d'héritiers, pour reprendre ce terme à Bourdieu. C'est en tous les cas une société qui rêve plutôt de polytechniciens que de romanciers.

Par le biais de cette figure Flaubert montre très clairement – et d'une manière typique de son comique d'idée – la convergence entre savoir et discours du progrès, pouvoir et opinion. On constate ici une ambivalence présente chez Flaubert comme chez Goethe : une volonté de représenter le savoir ce qu'ils font pourtant à travers des dilet-

tantes. En même temps c'est précisément par ces figures qu'ils arrivent à problématiser l'art, la création et le savoir.

Edouard, Charlotte et le dilettantisme noble

On rencontre en fait dès les *Affinités électives* des dilettantes même si dans ce texte les personnages sont des nobles. Edouard et Charlotte représentent en effet une culture de dilettantisme aristocratique. Dans le chapitre III de la première partie, Edouard, lui-même dilettante dans la gestion de ses biens, critique le travail de sa femme dans le jardin parce qu'elle n'a fait à ses yeux que « des essais sur la nature »[1] lorsqu'il découvre par contraste les plans précis dessinés par le Capitaine à l'aide d'instruments comme la boussole. La science exacte et mesurable démontre ainsi les limites de l'activité dilettante de Charlotte. Le Capitaine, plus sensible qu'Edouard, le met en garde et décrit ainsi le dilettantisme ou l'amateurisme de son épouse :

> Comme tous ceux qui ne s'occupent de ces questions qu'en amateurs, elle tient plus à faire quelque chose qu'à réaliser quelque chose. On travaille à tâtons sur la nature, on a une prédilection pour ce coin ou pour un autre ; on n'ose pas écarter tel ou tel obstacle ; on n'a pas le courage de sacrifier un détail ; on ne peut pas se représenter d'avance ce qui doit être créé ; on essaie, cela réussit ou cela échoue ; on modifie, on modifie peut-être ce qu'on devrait laisser et on laisse ce qu'on devrait modifier et il ne reste finalement qu'un ouvrage décousu, qui plaît et qui stimule, mais ne satisfait pas. (*AE*, p. 61)[2]

Edouard ne l'écoute pas et exprime sa critique à sa femme. La réaction de cette dernière est décrite et soulignée par le narrateur de la façon suivante : « Elle était émue, blessée, mécontente » ; elle cesse son travail ce qui dans le texte est décrit comme « sa petite création ». L'ennui qui en découlera chez elle provoquera l'arrivée précipitée d'Ottilie. Une certaine créativité lui est donc au moins accordée par le narrateur.

[1] « an der Natur herumversuchen » ; (*WV*, p. 290)

[2] « Es ist ihr, wie allen denen, sie sich nur aus Liebhaberei mit solchen Dingen beschäftigen, mehr daran gelegen, daß sie etwas tue, als daß etwas getan werde. Man tastet an der Natur, man hat Vorliebe für dieses oder jenes Plätzchen ; man wagt nicht dieses oder jenes Hindernis wegzuräumen, man ist nicht kühn genug etwas aufzuopfern ; man kann sich voraus nicht vorstellen was entstehen soll, man probiert, es gerät, es mißrät, man verändert, verändert vielleicht was man lassen sollte, läßt was man verändern sollte, und so bleibt es zulezt immer ein Stückwerk, das gefällt und anregt, aber nicht befriedigt. » (*WV*, p. 291)

Edouard représente un autre type de dilettante, marqué par un manque de sérieux et de sens des responsabilités. Edouard se caractérise dès le début du roman par son arbitraire (*Willkür*) – frère jumeau du dilettantisme d'après Jürgen Schings[1]. Le narrateur présente Edouard avec les traits de caractère d'un dilettante dès le début :

> Edouard n'était pas habitué à se refuser quelque chose. Fils unique de parents riches, qui l'avaient gâté dès son enfance, puis avaient su le décider à conclure un mariage surprenant, mais fort avantageux, avec une femme beaucoup plus âgée, dorloté de toutes les manières par celle-ci, qui tâchait de répondre à ses bons procédés par la plus grande générosité, bientôt veuf et devenu son propre maître, voyageur indépendant, libre de choisir et de changer à sa guise, riche de désirs variés sans rien désirer d'excessif, franc, généreux, brave et même courageux à l'occasion – quelle chose au monde pouvait s'opposer à ses désirs ! (*AE*, p. 47)[2]

Il est vrai qu'il ne se refuse pas non plus la jeune et belle Ottilie. Il reste dilettante jusqu'à la fin de sa vie. Sa mort n'est pas originale. Il copie d'une certaine manière celle d'Ottilie en refusant de parler et de manger. Mais :

> [...] de temps en temps une inquiétude s'abat sur lui. Il redemande à prendre quelque chose, il recommence à parler. « Ah ! » disait-il un jour au Commandant, qui ne le quittait guère, « que je suis malheureux ! Tous mes efforts ne sont jamais qu'une imitation, un faux empressement. Ce qui fut pour elle une félicité est pour moi une souffrance ; et pourtant, à cause de cette félicité, je suis contraint d'assumer cette souffrance. Il me faut la suivre, la suivre par ce chemin ; mais ma nature me retient en arrière, et aussi ma promesse. C'est une tâche effrayante d'imiter l'inimitable. Je sens bien, mon très cher, qu'il faut du génie pour tout, même pour le martyre. » (*AE*, p. 335)[3]

---

[1] Cf. Schings, ""Gedenke zu leben"". Schings y développe plus en détail la notion de « Willkür » (arbitraire) parallèlement à celle d'hypochondrie, voir surtout pp. 39 sq.

[2] « Sich etwas zu versagen, war Eduard nicht gewohnt. Von Jugend auf das einzige, verzogene Kind reicher Eltern, die ihn zu einer seltsamen, aber höchst vorteilhaften Heirat mit einer viel ältern Frau zu bereden wussten, von dieser auch auf alle Wiese verärtelt, indem sie sein gutes Betragen gegen sie durch die größte Freigebigkeit zu erwidern suchte, nach ihrem baldigen Tode sein eigner Herr, auf Reisen unabhängig, jeder Abwechslung, jeder Veränderung mächtig, nichts Übertriebenes wollend, aber viel und vielerlei wollend, freimütig, wohltätig, brav, ja tapfer im Fall – was konnte in der Welt seinen Wünschen entgegenstehen ! » (*WV*, p. 278)

[3] « Aber von Zeit zu Zeit überfällt ihn eine Unruhe. Er verlang wieder etwas zu genießen, er fängt wieder an zu sprechen. Ach ! sagte er einmal zum Major, der ihm wenig von der Seite kam : was bin ich unglücklich, daß mein ganzes Bestreben immer nur eine Nachahmung, ein falsche Bemühen bleibt ! Was ihr Seligkeit gewesen, wird mir Pein ; und doch, um dieser Seligkeit willen, bin ich genötigt diese Pein zu übernehmen. Ich muß ihr nach, auf diesem Weg nach ; aber meine Natur hält mich zurück und mein Versprechen. Es ist eine schreckliche Aufgabe das Unnachahmliche nachzuahmen. Ich fühle wohl, Bester, es gehört zum Genie zu allem, auch zum Märtyrertum. » (*WV*, p. 528)

Le dilettante est ainsi souvent dans l'imitation et dans la copie sans être capable de développer l'originalité et le génie nécessaire pour devenir artiste et spécialiste. Cette différence sensible est au cœur de la section suivante sur le copiste.

Le copiste – une figure de l'écrivain ?

> Combien peu de ce qui s'est passé a été mis par écrit, combien peu de ce qui a été écrit a été sauvé ! C'est d'origine que la littérature est fragmentaire, elle ne conserve les monuments de l'esprit humain que pour autant qu'ils aient été couchés par écrit et aient survécu au temps.
>
> Et pourtant, malgré le caractère fragmentaire de l'entreprise littéraire, nous y trouvons des répétitions sans fin. Ce qui montre combien l'esprit et la destinée de l'homme sont limités.
> (Goethe, *Maximes et réflexions*, N° 267 et 268)[1]

Si selon Roland Barthes l'encyclopédie remplit avant tout quatre fonctions, soit à côté de l'information, la connexion, l'évaluation et la remémoration, elle rejoint l'archive dans la fonction de mémorisation et dans le rôle de trésor textuel[2]. La différence réside dans le fait que la première est systématiquement rapportée à un livre alors que l'autre, selon Dominique Maingueneau, l'est « à une enceinte, un pouvoir qui est pouvoir de dire, à l'affirmation de la légitimité d'un corps d'énonciateurs consacrés»[3].

[1] Goethe, « Maximes et réflexions », in : Goethe, J. W., *Ecrits sur l'art*, Paris, Flammarion, 1996, p. 309 ; n° 267 : « Wie wenig von dem Geschehenen ist geschrieben worden, wie wenig von dem Geschriebenen gerettet ! Die Literatur ist von Haus aus fragmentarisch, sie enthält nur Denkmale des menschlichen Geistes in sofern sie in Schriften verfaßt und zuletzt übrig geblieben sind. » ; n° 268 : « Und doch bei aller Unvollständigkeit des Literarwesens finden wir tausendfältige Wiederholung, woraus hervorgeht wie beschränkt des Menschen Geist und Schicksal sei. » Goethe, J. W., *Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens*, München, Hanser, 1991a, p. 764.

[2] Cf. Barthes, *Oeuvres complètes, III, 1968-1971*, p. 631.

[3] Cf. Maingueneau, D., *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, 1991, p. 22.

Ainsi l'archive est-elle dès le début liée à l'écriture, la bureaucratie, les dossiers et l'administration. Aleida Assmann note que l'archive, en tant que dispositif de conservation du savoir collectif, n'est possible que dans la mesure où existent des supports matériels susceptibles de servir d'aide-mémoires – et tout d'abord l'écriture[1]. Comme le rappellent Dominique Maingueneau et Jacques Derrida, l'origine du concept d'archive est l'*arkheîon* grec :

> […] le sens de « archive », son seul sens, lui vient d' l'*arkheîon* grec : d'abord une maison, un domicile, une adresse, la demeure des magistrats supérieurs, les *archontes*, ceux qui commandaient. Aux citoyens qui détenaient et signifiaient ainsi le pouvoir politique, on reconnaissait le droit de faire ou de représenter la loi. Compte tenu de leur autorité ainsi publiquement reconnue, c'est chez eux, dans ce lieu qu'est leur maison (maison privée, maison de famille ou maison de fonction), que l'on dépose alors les documents officiels. Les archontes en sont d'abord les gardiens. Ils n'assurent pas seulement la sécurité physique du dépôt et du support. On leur accorde aussi le droit et la compétence herméneutique. Ils ont le droit et le pouvoir d'*interpréter* les archives. Confiés en dépôt à de tels archontes, ces documents disent en effet la loi : ils rappellent la loi et rappellent à la loi.[2]

Partant de ces définitions, je voudrais suggérer que la mise en scène des pratiques de stockage et d'écriture sous la forme de la copie et de l'archive par Goethe et Flaubert reflète non seulement le rôle de la littérature en tant que mémoire mais aussi celui de l'auteur en tant qu'*archôn,* c'est-à-dire en tant qu'interprète et critique des archives. Je voudrais insister sur le fait que la figure (épistémique) du copiste est porteuse d'une forme de réflexivité qui concerne plus particulièrement l'écriture et la mémoire. Le copiste peut être en effet considéré comme « une personnification de la mémoire culturelle »[3] et de la copie, parole conservée par et dans l'écrit. En tant que tels, le copiste est inséparable de l'inscription et de l'écriture, donc de la figure de l'écrivain et des gestes d'inscription – des traces de l'écriture – qui parsèment les deux romans. A cet égard Roland Barthes, évoquant la « Mort de l'auteur », faisait déjà référence aux deux copistes que sont Bouvard et Pécuchet :

[1] Cf. Assmann, *Erinnerungsräume*, p. 21.

[2] Derrida, J., *Mal d'archive: une impression freudienne*, Paris, Galilée, 1995, pp. 12-13.

[3] Reschke, *"Zeit der Umwendung"*, p. 137.

> […] le texte est un tissu de citations, issues des mille foyers de la culture. Pareil à Bouvard et Pécuchet, ces éternels copistes, à la fois sublimes et comiques, et dont le profond ridicule désigne précisément la vérité de l'écriture, l'écrivain ne peut qu'imiter un geste toujours antérieur, jamais originel.[1]

Evoquant la relation particulière de Roland Barthes à ce roman et plus particulièrement aux copistes, Anne-Herschberg Pierrot résume que pour Barthes, « la copie de Bouvard et Pécuchet est à la fois le modèle du plaisir de la scription, le modèle du texte comme imitation et travail de langages, et la mise en scène d'une problématique de l'écriture de la doxa » [2].

Bouvard et Pécuchet - copistes

> « […] Vous avez raison – nos outils d'écriture participent à former nos pensées. »
> (Friedrich Nietzsche, Lettre à Heinrich Köselitz, fin février 1882)[3]

Flaubert, qui se décrivait lui-même dans une lettre à Louise Colet comme un « homme-plume »[4], redouble d'une certaine manière la dimension d'archive de son roman : non seulement le texte même se veut le recueil de la bêtise humaine, mais il le fait en recourant à la figure sociale du copiste. L'image finale de *Bouvard et Pécuchet* au chapitre X est la construction d'un double pupitre sur lequel s'installent les deux personnages pour copier tout ce qui leur vient sous les yeux :

---

[1] Barthes, *Oeuvres complètes, III, 1968-1971*, pp. 43-44.

[2] Herschberg-Pierrot, A., "Présence de *Bouvard et Pécuchet* chez Roland Barthes", *Œuvres et critiques*, XXXIV, n° 1, 2009, pp. 33-42, ici p. 36.

[3] « Sie haben Recht – unser Schreibzeug arbeitet mit an unseren Gedanken ». Lettre à Heinrich Köselitz, fin février 1882, in : Nietzsche, F., *Briefwechsel: Kritische Gesamtausgabe*, Berlin, New York, De Gruyter, 1981, p. 172, ma traduction. Cité par Friedrich Kittler, qui explique que Nietzsche s'achète en 1881 une machine à écrire, modèle Malling Hansen, pour des raisons pratiques (il se déplace souvent) et pour des raisons de santé (il est presque aveugle). La machine à écrire est par ailleurs à l'origine une invention pour personnes aveugles. Kittler, F. A., *Grammophon. Film. Typewriter*, Berlin, Brinkmann & Bose, 1986, p. 273.

[4] « Je suis un homme-plume. Je sens par elle, à cause d'elle, par rapport à elle et beaucoup plus avec elle. » (Flaubert à Louise Colet, le 31 janvier 1852, *Corr.* II, p. 42).

> Ainsi tout leur a craqué dans les mains.
> Ils n'ont plus aucun intérêt dans la vie.
> Bonne idée nourrie en secret par chacun d'eux. Ils se la dissimulent – De temps à autre, ils sourient, quand elle leur vient ; - puis se la communiquent simultanément : copier.
> Confection du bureau à double pupitre. – (s'adressent pour cela à un menuisier. Gorgu qui a entendu parler de leur invention leur propose de le faire. Rappeler le bahut).
> Achat de registres – et d'ustensiles, sandaraques, grattoirs, etc.
> Ils s'y mettent. (*BP*, p. 414)

Les deux héros se seraient ainsi attelés à un gigantesque travail de copie – retrouvant à la fin de leur existence ce qui avait été jadis leur métier. C'est pour eux un retour à leur occupation initiale. Avant de pouvoir se retirer à la campagne grâce à un héritage pour enfin se vouer entièrement à la science, Bouvard et Pécuchet étaient en effet tous les deux copistes, « Bouvard dans une maison de commerce, Pécuchet au ministère de la marine » (*BP*, p. 55). Pour l'un comme pour l'autre cette position apparaît comme une promotion à la suite d'une histoire personnelle heurtée, qu'ils doivent à la beauté de leur écriture, seule qualité qu'ils ont su construire au cours de leur formation initiale : à propos de Pécuchet, « enfin un chef de division séduit par son écriture, l'avait engagé comme expéditionnaire » (*BP*, p. 59) ; quant à Bouvard « il eut l'inspiration d'utiliser sa belle main ; et depuis douze ans, il se tenait dans la même place, MM. Descambos frères, tissus, rue Hautefeuille 92. » (*Ibid.*)

Bouvard et Pécuchet sont employés de bureaucraties qui se mettent en place dans le courant du XIX^e^ siècle[1] et dont d'emblée Flaubert capte le comique, apportant sa contribution à ce qui devient dès la fin du XIX^e^ siècle un genre littéraire :

> Bouvard, qui écrivait étalé sur son pupitre et les coudes en dehors pour mieux arrondir sa bâtarde, poussait son espèce de sifflement tout en clignant d'un air malin ses lourdes paupières. Pécuchet huché sur un grand tabouret de paille soignait toujours les jambages de sa longue écriture – mais en gonflant les narines pinçait les lèvres, comme s'il avait peur de lâcher son secret. (*BP*, p. 67)

Au milieu du XIX^e^ siècle le copiste, où plus spécifiquement l'employé de bureau, devient en effet un personnage important de la vie sociale et du même coup de la littérature moderne. Avec Sylvie Thorel-Cailleteau on peut noter sa présence chez

[1] Cf. Thuillier, *La bureaucratie en France*.

E.T.A. Hoffmann (*Le Vase d'or*, 1819), Nicolaï Gogol (*Manteau*, 1842), Franz Grillparzer (*Pauvre Musicien*, 1848), Herman Melville (*Bartleby*, 1853) et Joris-Karl Huysmans (*A vau-l'eau*, 1882)[1]. Flaubert s'est par ailleurs aussi inspiré d'une nouvelle de Barthélemy Maurice intitulée *Les Deux Greffiers,* parue pour la première fois le 14 avril 1841 dans *La Gazette des tribunaux*[2]. La copiste ou l'employée de bureau de genre féminin n'apparaît en revanche qu'à la fin du siècle parallèlement à l'avènement de la machine à écrire et des fonctions de secrétaire et de sténographe[3].

Le retour à leur occupation initiale n'est cependant pas pour Bouvard et Pécuchet un retour à la même condition. Si au début ce travail répétitif et sans créativité les ennuie, à l'issue de leur parcours encyclopédique et en raison des déceptions que celui-ci leur apporte, ils trouvent de nouveau une satisfaction et du plaisir dans la copie du savoir et des bêtises humaines. Car comme l'écrit Foucault : « Quand Bouvard et Pécuchet renoncent, ce n'est pas à savoir ni à croire au savoir, mais à faire ce qu'ils savent. […] [I]ls renoncent (on les contraint de renoncer) à faire ce qu'ils avaient appris pour devenir ce qu'ils étaient. » Pour Foucault, Bouvard et Pécuchet deviennent eux-mêmes « le mouvement continu du Livre »[4]. Avant de retourner à la copie, Bouvard et Pécuchet s'étaient aussi essayés au métier d'écrivain, sans succès. A la fin du chapitre V et face aux notables de Chavignolles, ils dressent un bilan de la vision bourgeoise de la littérature qui dévoile leur déception. Le narrateur écrit : « Ils résumèrent ce qu'ils venaient d'entendre. La moralité de l'Art se renferme pour chacun dans le côté qui flatte ses intérêts. On n'aime pas la Littérature. » (*BP*, 225) En redevenant copistes, ils deviennent écrivains autrement. On peut ainsi lire dans *Bouvard et Pécuchet* une sorte de transformation du copiste en écrivain moderne. Cela rejoint ce que Sylvie Thorel-Cailleteau constate lorsqu'elle note que les « copistes » littéraires sont des sortes d'autoportraits grimaçants de leurs auteurs : « Le copiste, voué aux plumes, au papier, condamné au

[1] Thorel-Cailleteau, S., "La figure de l'employé de bureau", *Travailler*, n° 7, 2002, pp. 77-88.

[2] Claudine Gothot-Mersch, en se basant sur le travail de Descharmes, R. et R. Dumesnil, *Autour de Flaubert. II. Etudes historiques et documentaires*, Paris, Mercure de France, 1912, précise que cette première publication a été reprise dans le *Journal des journaux*, n° de mai 1841, puis dans *L'Audience* du 7 février 1858 ; cf. l'édition de Cl. Gothot-Mersch, p. 565.

[3] Cf. Kittler, *Grammophon. Film. Typewriter*, voir surtout le chapitre sur la machine à écrire, p. 273 sq. ; et Gardey, D., *La dactylographe et l'expéditionnaire: histoire des employés de bureau, 1890-1930*, Paris, Belin, 2001.

[4] Foucault, M., "La bibliothèque fantastique", *Travail de Flaubert*, Paris, Seuil, 1983, p. 103-122, ici p. 121.

mépris social et aux chagrins d'une existence solitaire, est une figure sinistre et bouffonne de l'écrivain lui-même qui ne se reconnaît plus d'autre place que celle-là dans le monde moderne**,** où l'on grelotte de froid sur des trottoirs mouillés parce que le soleil d'une transcendance s'est visiblement replié plus loin. »[1]

La copie contient-elle une part d'originalité ? Celle-ci peut en effet résider dans une sensibilité pour une certaine réalité de langue – et de société – qui inclut bêtises, idées reçues et stéréotypes et que l'on retrouve à l'époque de Flaubert dans un nombre croissant d'écrits et de publications. Dans sa récente biographie de Flaubert Pierre-Marc de Biasi souligne l'importance de cette mutation historique « qui redéfinit entièrement les relations à la chose écrite : la fin de la malédiction du papier rare (entre 1800 et 1900 la production de papier est multipliée par 2800), l'industrialisation du livre, la technique d'impression rapide et le développement exponentiel de la presse. »[2] L'art de Flaubert (et de Bouvard et Pécuchet – copistes) réside dans la mise en relief du rapport problématique entre l'originalité de dire et l'imitation (l'opinion, le stéréotype) provoqué par la modernisation des pratiques d'écriture et la naissance d'une culture de masse. On retrouve aussi cette originalité dans le fait de vouloir ainsi collectionner, fixer et constituer « une encyclopédie de langages »[3] car, comme le souligne Roland Barthes dans la citation que j'ai évoquée plus haut « l'écrivain ne peut qu'imiter un geste toujours antérieur, jamais originel »[4]. La crise de la vérité s'exprime ainsi à travers une critique du langage. Avec Flaubert « une suspicion est jetée sur le langage et, plus précisément, sur la capacité de la parole à exprimer le sujet qui la profère.[5]» Pour Roland Barthes « c'est la crise de la modernité qui s'ouvre », car :

> […] la copie chez Flaubert est un acte vide, purement réflexif. Quand Bouvard et Pécuchet, à la fin du livre, se remettent à copier, il ne reste plus que la pratique gestuelle. Copier n'importe quoi, pourvu qu'on conserve le geste de la main. C'est un moment historique de la crise de la vérité, qui se mani-

[1] Thorel-Cailleteau, "La figure de l'employé de bureau".

[2] de Biasi, *Gustave Flaubert*, 2009, pp. 425 sq.

[3] Barthes, "La crise de la vérité", ici p. 434.

[4] Barthes, R., "La mort de l'auteur", *Oeuvres complètes, II, 1966-1973*, Paris, Seuil, 1995b, pp. 491-495, ici p. 494.

[5] Adert, L., *Les mots des autres: lieu commun et création romanesque dans le oeuvres de Gustave Flaubert, Nathalie Sarraute et Robert Pinget*, Villeneuve d´Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, p. 14.

> feste également, par exemple chez Nietzsche, bien qu'il n'y ait aucun rapport entre Nietzsche et Flaubert. C'est le moment où on s'aperçoit que le langage ne présente aucune garantie. Il n'y a aucune instance, aucun garant du langage.[1]

Une figure plus radicale encore que Bouvard et Pécuchet attelés à leur double-pupitre est le copiste Bartleby de la nouvelle d'Herman Melville. Ayant même cessé d'écrire, il ne peut plus à la place que répéter la formule devenue célèbre : « *I would prefer not to* ». Giorgio Agamben le décrit comme une « figure extrême du rien dont procède toute création et, en même temps, la plus implacable revendication de ce rien comme pure et absolue puissance »[2]. La création littéraire (romanesque) devient ainsi réaction à une expérience du néant ultime de l'existence[3].

Le copiste goethéen

Chez Goethe le copiste n'est pas encore employé de bureau, mais il représente à mon sens une première étape dans l'histoire de cette figure. Il est l'employé d'un aristocrate. Il faut noter que, à la différence de Flaubert[4], Goethe a lui-même employé des copistes/secrétaires qui devaient s'occuper de ses écrits privés, poétiques et bureaucratiques[5]. Le narrateur des *Affinités électives* ne lui laisse pas beaucoup de place dans le récit. Contrairement aux quatre personnages principaux qui ont des prénoms (Charlotte, Edouard, Ottilie et le Capitaine qui s'appelle Otto), il n'est lui mentionné que par sa fonction. Il n'est cependant pas le seul personnage qui s'occupe de copier et archiver. Edouard et Charlotte ont eux aussi une activité de copistes et d'archivistes : la vie qu'ils projetaient d'avoir à la campagne comprenait entre autres la mise en ordre de leur « archive ». Charlotte s'adresse ainsi à Edouard au moment ou celui-ci propose d'inviter le Capitaine :

---

[1] Barthes, "La crise de la vérité", p. 435.

[2] Agamben, G., *Bartleby ou la création*, Circé, 1995, p. 39.

[3] Sur ce thème voir aussi : Bouveresse, *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, pp. 87 sq.

[4] Flaubert avait des amis-secrétaires, des collaborateurs comme Edmond Laporte ou aussi Guy de Maupassant.

[5] Le *Goethe-Handbuch* en donne de petites biographies : cf. Rudnik, C., "Art. Diener/Schreiber", *in* H.-D. Dahnke et R. Otto (dir.), *Goethe-Handbuch*, Stuttgart, Weimar, Metzler, 1998, pp. 208-212.

> Tout ce que nous projetions, ne l'oublie pas, même pour occuper nos loisirs, comportait en quelque sorte notre solitude à deux. Tu voulais d'abord me communiquer, dans l'ordre chronologique, le journal de ton voyage, à cette occasion classer maints papiers qui s'y rapportent, et avec ma participation, avec mon aide, extraire de ces cahiers et de ces feuillets inestimables mais confus un tout qui nous enchanterait, nous et d'autres. Je te promis de t'aider dans ton travail de copiste, et il nous semblait si commode, si agréable, si confortable, si intime, de parcourir par souvenir le monde qu'il ne nous avait pas été donné de voir ensemble. (*AE*, p. 44)[1]

Dans la suite du roman c'est finalement avec le Capitaine qu'Edouard réalise ce projet :

> Dans l'aile qu'habitait le Capitaine, ils dressèrent un rayonnage pour les affaires courantes et constituèrent des archives pour les questions réglées ; ils tirèrent de diverses réserves, pièces, armoires et caisses tous les documents, papiers et notes qui s'y trouvaient entreposés, et avec une très grande rapidité ce fatras fut mis en ordre d'une manière réjouissante, fut réparti sous diverses rubriques dans des casiers déterminés. Ce qu'on cherchait, on le trouvait plus complet qu'on l'avait espéré. Pour cette organisation, un auxiliaire rendit de grands services, un vieux secrétaire, qui ne quittait pas son pupitre pendant le jour et même y passait une partie de la nuit, alors que jusqu'ici Edouard avait toujours été mécontent de lui.
> « Je ne le reconnais plus, » dit Edouard à son ami : « comme cet homme peut être actif et utile ! » - « Cela s'explique, » répondit le Capitaine, « par le fait que nous ne lui imposons aucun travail nouveau, avant qu'il ait achevé l'ancien à son aise, et son rendement, tu le vois, est excellent ; dès qu'on le dérange, il n'est plus bon à rien. » (*AE*, p. 68)[2]

[1] « Bedenke, daß unsre Vorsätze, auch was die Unterhaltung betrifft, sich gewissermaßen nur auf unser beiderseitiges Zusammensein bezogen. Du wolltest zuerst die Tagebücher deiner Reise mir in ordentlicher Folge mitteilen, bei dieser Gelegenheit so manches dahin gehörige von Papieren in Ordnung bringen, und unter meiner Teilnahme, mit meiner Beihülfe, aus diesen unschätzbaren aber verworrenen Heften und Blättern ein für uns und andere erfreuliches Ganzes zusammenstellen. Ich versprach diran der Abschrift zu helfen, und wir dachten es uns so bequem, so artig, so gemütlich und heimlich, die Welt, die wir zusammen nicht sehen sollten, in der Erinnerg zu durchreisen. » (*WV*, p. 276)

[2] « Sie errichteten auf dem Flügel des Hauptmanns eine Repositur für das Gegenwärtige, ein Archiv für das Vergangene ; schafften alle Dokumente, Papiere, Nachrichten, aus verschiedenen Behältnissen, Kammern, Schränken und Kisten herbei, und auf das geschwindeste war der Wust in eine erfreuliche Ordnung gebracht, lag rubriziert in bezeichneten Fächern. Was man wünschte ward vollständiger gefunden als man gehofft hatte. Hierbei ging ihnen ein alter Schreiber sehr an die Hand, der den Tag über, ja einen Teil der Nacht, nicht vom Pulte kam, und mit dem Eduard bisher immer unzufrieden gewesen war. Ich kenne ihn icht mehr, sagte Eduard zu seinem Freund, wie tätig und brauchbar der Mensch ist. Das macht, versetzte der Hauptmann, wier tragen ihm nichts Neues auf, als bis er das Alte nach seiner Bequemlichkeit vollendet hat, und so leistet er, wie du siehst, sehr viel ; sobald man ihn stört, vermag er gar nichts. » (*WV*, p. 296-297)

Ce passage est très significatif. Il ne faut pas déranger le copiste, mais le laisser tranquille pour qu'il puisse faire son travail à son rythme. Avec son habitus d'aristocrate (et de dilettante), Edouard ne savait peut-être pas l' « employer ». Le Capitaine, représentant de la nouvelle bourgeoisie organisatrice et administrative, sait mieux « déléguer ».

Si le copiste personnifie la mémoire culturelle, on voit dans ce passage que l'archivage de la mémoire change et gagne en dynamisme. C'est ce que note le germaniste Gerhard Neumann lorsqu'il écrit qu'« il ne s'agit plus de chercher la totalité ou la complétude d'une archive constituée au temps des Lumières, mais plutôt une ouverture et une dynamisation »[1]. Il y a donc opposition entre conservation et fixation du savoir d'une part et dynamique de la modernisation d'autre part – thème très important pour Goethe qui dans les *Affinités électives* décrit une période de changements, encore fortement imprégnée de la Révolution et de ses conséquences, tout en insistant en même temps sur l'éternel retour, par exemple à travers la référence aux saisons[2]. Cela s'exprime très clairement dans cette réplique d'Edouard à propos des transformations en cours dans le monde scientifique :

> « Il est assez pénible, » s'écria Edouard, « de ne pouvoir plus rien apprendre pour sa vie entière. Nos ancêtres s'en tenaient à l'enseignement qu'ils avaient reçu dans leur jeunesse ; mais nous, il nous en faut changer tous les cinq ans, si nous ne voulons pas être tout à fait hors du courant. » (*AE*, p. 72)[3]

Cependant les Affinités électives – comme Bouvard et Pécuchet – pose aussi la question du sens de la volonté d'ordre en regard du hasard et des passions qui surgissent dans la vie humaine. La copie et l'écriture sont ainsi très importantes dans la relation entre Edouard et Ottilie, la nièce de sa femme. Les analyses qui suivent montrent que la copie n'est pas vide de passion et que l'écriture peut exprimer une transformation psychologique, autrement dit une éducation sentimentale.

---

[1] Cf. Neumann, "Naturwissenschaft und Geschichte als Literatur. Zu Goethes kulturpoetischem Projekt", ici p. 472 ; voir aussi Neumann, G., "Bild und Schrift. Zur Inszenierung von Fiktionalität in Goethes "Wahlverwandtschaften"", *Freiburger Universitätsblätter*, 103, 1989, pp. 119-128.

[2] Cf. Critzmann, *Goethes Wahlverwandtschaften als Jahresmärchen*.

[3] « Es ist schlimm genug, rief Eduard, daß man jetzt nichts mehr für sein ganzes Leben lernen kann. Unsre Vorfahren hielten sich an den Unterricht, den sie in ihrer Jugend empfangen ; wir aber müssen jetzt alle fünf Jahre umlernen, wenn wir nicht ganz aus der Mode kommen wollen. » (*WV*, p. 300)

Ecriture et imaginaire – original et copie

Dans une lettre à Charlotte, l'enseignant d'Ottilie dit au début du roman qu'elle faisait de très jolies lettres, mais qu'elle n'était pas libre dans son écriture. C'est l'amour qui va la métamorphoser. Par affection pour Edouard, elle entreprend de recopier le projet de vente d'une métairie, c'est-à-dire un texte administratif. A travers cette tâche simple et prosaïque, Edouard découvre qu'elle l'aime, car la copie va jusqu'à imiter son écriture. Edouard réagit ainsi lorsqu'Ottilie lui apporte le document copié :

> Elle déposa l'original et la copie sur la table devant Edouard. « Est-ce que nous collationnons ? » demanda-t-elle avec un sourire. Edouard ne savait que répondre. Il la regarda, il regarda la copie. Les premiers feuillets étaient écrits avec le plus grand soin d'une délicate écriture de femme ; puis les traits semblaient se transformer, devenir plus légers et plus libres. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il parcourut de regard les dernières pages : « Ciel ! » s'écria-t-il, « qu'est cela ? C'est mon écriture ! » Il regarda Odile puis, de nouveau, les feuilles ; la fin surtout semblait tout à fait écrite de sa propre main. (*AE*, p. 136-137)[1]

Ainsi Ottilie va-t-elle au-delà de la simple copie, faisant du geste de transcrire un moyen de produire un écrit singulier. Au troisième chapitre du roman, ses enseignants se plaignent de son écriture, aux cinquième et sixième chapitres de son manque de liberté dans le trait. Dans la citation ci-dessus son écriture est devenue celle d'Edouard, au point que dans les chapitres XIII et XVIII, toutes deux se confondent[2]. Rappelons que pour Goethe la copie a aussi et surtout une fonction d'apprentissage. Dans un petit texte publié sous le titre *Simple imitation de la nature, manière et style* (*Einfache Nachahmung der Natur, Manier, Stil*, 1789)[3] et rédigé après son séjour en Italie, il décrit l'imitation comme une phase préliminaire à la représentation artistique véritable qui consiste à trouver son style.

---

[1] « Sie legte das Original und die Abschrift vor Eduard auf den Tisch. Wollen wir kollationieren ? sagte sie lächelnd. Eduard wußte nicht was er erwidern sollte. Er sah sie an, er besah die Abschrift. Die ersten Blätter waren mit der größten Sorgfalt, mit einer zarten weiblichen Hand geschrieben ; dann schienen sich die Züge zu verändern, leichter und freier zu werden : aber wie erstaunt war er, als er die letzten Seiten mit den Augen überlief ! Um Gotteswillen ! rief er aus, was ist das ? Das ist meine Hand ! Er sah Ottilien an und wieder auf die Blätter ; besonders der Schluß was ganz als wenn er ihn selbst geschrieben hätte. » (*WV*, p. 355)

[2] Cf. J.-F. Angelloz évoque cette évolution dans la note 39 de son édition du roman, Goethe, J. W., *Les Affinités électives*, Paris, Flammarion, 1992b, p. 345.

[3] in : Goethe, *Ecrits sur l'art*, pp. 95 sq.

Revenons à Edouard. Séparé d'Ottilie il rencontre Mittler, le personnage qui a comme le nom l'indique une fonction (problématique) de médiateur, et lui raconte ses phantasmes qui curieusement tournent aussi autour de l'écriture :

> Tout ce qui m'arrive avec elle se mêle et s'entasse. Parfois nous signons un contrat ; là se trouvent son écriture et la mienne, son nom et le mien ; ils s'effacent l'un l'autre et tous deux s'entrelacent. Ces voluptueuses fantasmagories de l'imagination ne vont pas non plus sans douleur. (*AE*, p. 173)[1]

Seuls le rêve et l'imaginaire permettent à Edouard de réaliser son union avec Ottilie. Noms et lettres s'effacent et s'entrelacent réalisant ce que les corps échouent à faire. La vie réelle ne lui accorde pas cette chance. L'écriture symbolise les rêves d'Edouard. Ce pouvoir de l'écriture est du reste annoncé au début du roman, au moment où Edouard et Charlotte réfléchissent à la possibilité de faire venir le Capitaine. D'abord très hésitante, Charlotte finit par céder et ajoute un petit mot à la lettre de son mari :

> En post-scriptum, Charlotte dut ajouter de sa main son approbation et joindre ses prières amicales à celles de son mari. Elle écrivit d'une plume alerte, empressée et obligeante, mais avec une espèce de hâte qui ne lui était pas habituelle ; et, ce qui lui arrivait rarement, elle finit en abîmant le papier par une tache d'encre, qui la contraria, et qui ne fit que s'agrandir quand elle voulut l'effacer. (*AE*, p. 55)[2]

La tache que Charlotte voulait effacer s'agrandit encore. Ce passage est souvent cité comme exemple de la théorie du symbole – par opposition à l'allégorie – chez Goethe, notion qui apparaît à partir de 1790 dans un sens nouveau[3]. Seule une tache d'encre est représentée, et c'est son interprétation symbolique qui lui donne une valeur nouvelle. La tache signifie ainsi indirectement la fin tragique du roman, provoquée par

[1] « Alles was mir mit ihr begegnet, scheibt sich durch- und übereinander. Bald unterschreiben wir einen Kontrakt ; das ist ihre Hand und die meinige, ihr Name und der meinige, beide löschen einander aus, beide verschlingen sich. Auch nicht ohne Schmerz sind diese wonnevollen Gaukeleien der Phantasie. » (*WV*, p. 387)

[2] « Charlotte mußte in einer Nachschrift ihren Beifall eigenhändig hinzufügen, ihre freundschaftlichen Bitten mit den seinen vereinigen. Sie schrieb mit gewandter Feder gefällig und verbindlich, aber doch mit einer Art von Hast, die ihr sonst nicht gewöhnlich war ; und was ihr nicht leicht begegnete, sie verunstaltete das Papier zueletzt mit einem Tintenfleck, der sie ärgerlich machte und nur größer wurde, indem sie ihn wegwischen wollte. » (*WV*, p. 286)

[3] Cf. Kurz, G., *Metapher, Allegorie, Symbol*, Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1993 ; cf. aussi Todorov, T., *Théories du symbole*, Paris, Seuil, 1977, spécialement sur Goethe, p. 235 sq.

la présence du « démoniaque » - de l'incontrôlable, du hasard, de l'inconscient ou d'une force intérieure – dans le monde des humains[1].

On voit que dans les deux textes, les personnages ont cherché une idylle, au cœur de laquelle se trouve le savoir, l'organisation de ce savoir et son stockage. Mais dans les deux textes cette attente est déçue. Le récit se fait démonstration de l'échec d'un ordre initial ou d'un ordre cherché. Quel en est le résultat ? D'un point de vue narratif, la mort est l'image finale des *Affinités Electives*. Dans *Bouvard et Pécuchet* c'est le retour au pupitre et à la copie qui est la base pour la rédaction du *Sottisier*. Au niveau de la forme, les choses sont plus complexes. Les *Affinités Electives* se terminent en effet sur un ton bien étrange, peut-être ironique, qui laisse la parole à la légende, en contrepartie de la modernité qui inquiète :

> Ainsi les deux amants reposent côte à côte. La paix plane au-dessus de leur asile ; de la voûte, les images sereines de leurs frères, les anges, abaissent leurs regards sur eux et qu'il sera doux l'instant où, un jour, ensemble ils se réveilleront ! (*AE* 336)[2]

La forme de *Bouvard et Pécuchet* est encore plus intrigante si l'on pense au projet romanesque dans son ensemble, en prenant également en compte le *Sottisier*. La forme romanesque est ainsi poussée très loin. Avec Thomas Klinkert on pourrait dire qu'ici « la confrontation à l'épistémologique menace l'identité du texte littéraire qui y réagit en subvertissant l'épistémologique »[3].

Si l'encyclopédie du XIX^e^ siècle a changé sa structure en donnant plus de place au savoir positif, les romans au moins réclament – même si c'est avec beaucoup d'ironie – la place de l'imaginaire et du rêve à côté de la mémoire et la raison. Les romanciers

[1] Cf. Puszkar, N., "Dämonisches und Dämon: Zur Rolle des Schreibens in Goethes Wahlverwandtschaften", *The German Quaterly*, 59, n° 3, 1986, pp. 414-430.

[2] « So ruhen die Liebenden neben einander. Friede schwebt über ihrer Stätte, heitere verwandte Engelsbilder schauen vom Gewölbe auf sie herab, und welch ein freundlicher Augenblick wird es sein, wenn sie dereinst wieder zusammen erwachen. » (*WV*, p. 529)

[3] Klinkert, T., "Literatur, Wissenschaft und Wissen – ein Beziehungsdreieck (mit einer Analyse von Jorge Luis Borges' Tlön, Uqbar, orbis Teritus) ", *in* T. Klinkert et M. Neuhofer (dir.), *Literatur, Wissenschaft und Wissen seit der Epochenschwelle um 1800. Theorie – Epistemologie – komparatistische Fallstudien*, Berin, De Gruyter, 2008, pp. 65-86, ici p. 77.

restent obsédés par les signes (*Grübler über Zeichen*[1]) et noyés dans l'encre, comme l'écrit Flaubert à Louise Colet :

> Loin de ma table, je suis stupide. L'encre est mon élément naturel. Beau liquide, du reste, que ce liquide sombre ! et dangereux ! Comme on s'y noie ! comme il attire ! (Gustave Flaubert à Louise Colet, le 14 août 1853, *Corr.* II, p. 395)

Cette encre permet le « faire » littéraire (le travail du style, le travail de la forme) et la création de mondes fictifs ce qui n'excluent en aucun cas le savoir. A travers son travail sur le style et sa revendication d'une place pour l'imaginaire dans la répartition du savoir, à côté de la mémoire et de la raison, Flaubert se révèle très proche de Goethe[2] au point d'apparaître pour Barthes « le dernier écrivain classique ». En même temps, il représente la modernité en ceci que son travail d'écrivain « est démesuré, vertigineux, névrotique, il gêne les esprits classiques, de Faguet à Sartre. C'est par là qu'il devient le premier écrivain de la modernité : parce qu'il accède à une folie. Une folie qui n'est pas de la représentation, de l'imitation, du réalisme, mais une folie de l'écriture, une folie du langage ».[3]

Conclusion

Dans ce dernier chapitre j'ai analysé la mise en scène du savoir dans le roman en me concentrant sur la construction des personnages comme « figures epistémiques »[4]. Les élèves atypiques, les dilettantes et copistes permettent de penser les limites de l'encyclopédie si on comprend cette dernière à partir des gestes d'acquisition et de

[1] Benjamin, W., *Ursprung des deutschen Trauerspiels*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1996, p. 172. Sur l'écriture et l'imitation chez Benjamin, en dehors de son célèbre *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, cf. par exemple : Benjamin, W., "Über das mimetische Vermögen", *Medienästhetische Schriften*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2002b [1933], pp. 123-126 ; Idem, "Der Mensch in der Handschrift", *Medienästhetische Schriften*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2002a [1928], pp. 110-113.

[2] Cf. Wolf, "Ästhetische Objektivität".

[3] Barthes, "La crise de la vérité", p. 437.

[4] Cf. Pierssens, "Savoirs et littérature", ici p. 428.

transmission du savoir. Ottilie comme Bouvard et Pécuchet n'apprennent pas comme les autres et parcourent finalement une formation spiralée et à rebours. Si Ottilie est décrite comme un être encyclopédique, parce qu'elle a la capacité de penser par associations et en liant les choses, Bouvard et Pécuchet quittent la vie professionnelle pour se vouer à la science et touchent ainsi eux aussi à l'encyclopédie par leur envie de tout savoir. Les uns et les autres se frottent à l'enseignement, sans aller au bout de leur vocation. Les uns et les autres se réalisent dans la copie. On peut voir dans ces personnages et leur parcours l'échec de l'idéal des Lumières – ou de son idée reçue (?). Mais ils apparaissent aussi comme les reflets de l'écrivain lui-même, archiviste de son temps et confronté à l'idée reçue. On retrouve ainsi l'ambiguïté de la position des deux auteurs face à l'idéal du savoir.

CONCLUSION. LE ROMAN ENCYCLOPEDIQUE « CRITIQUE »

Ce travail avait pour ambition de contribuer à une réflexion et une discussion sur la littérature encyclopédique et plus largement à la recherche sur les relations complexes et riches entre « littérature et savoirs ». Dans la pluralité des genres encyclopédiques (épopée, satire, roman) je me suis concentrée ici sur le roman et plus spécifiquement sur deux romans exemplaires du début et de la fin du XIX^{e} siècle : *Les Affinités électives* de Johann Wolfgang Goethe (1809) et *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert (1880/81). A partir de ces deux textes, mon objet de recherche se laissait appréhender sous plusieurs angles : celui de la théorie littéraire, celui de l'histoire du livre et de l'histoire des idées (encyclopédiques), celui de l'histoire de réception entre Goethe et Flaubert et finalement celui de l'analyse du texte littéraire proprement dit en mettant l'accent sur les personnages, les lieux, les thèmes et motifs encyclopédiques.

D'un point de vue théorique (chapitre I) il s'agissait pour moi de situer mon travail dans la discussion actuelle sur les multiples relations qui existent entre littérature et savoir. J'ai ainsi interrogé la catégorie du roman encyclopédique proposée et élaborée par la critique littéraire depuis une cinquantaine d'années. A partir d'une discussion de travaux théoriques francophones, germanophones et, dans une moindre mesure, anglophones, j'ai développé une grille d'analyse qui insiste sur la dimension « critique » et la portée politique et sociale du roman encyclopédique.

D'un point de vue historique (chapitre II), le constat que l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, projet contemporain du jeune Goethe, n'était certainement ni le même type de livre, ni le même type d'entreprise éditoriale, ni encore la même conception du savoir, que l'*Encyclopédie* Roret, lecture courante du temps de Flaubert conduisait à interroger l'idée même de l'encyclopédie. Problématiser cette notion d'encyclopédie, revenir sur son origine et ses évolutions permet en effet de mieux comprendre sa force au cours de la période contemporaine de l'œuvre de Flaubert et Goethe.

Les romanciers ont réagi de plusieurs manières à l'encyclopédie-livre: ils s'en servent comme référence pour nourrir leurs textes, ils les citent, ils les imitent en adaptant leur forme alphabétique ou rhizomatique. Ils réagissent à des systèmes philosophiques en absorbant leur discours tout en créant des mondes fictifs qui défont et recomposent ce discours et ramènent le savoir théorique à sa pratique humaine. Ainsi, ils produisent du savoir littéraire et forment un autre type d'encyclopédie.

Revenir sur la réception de Goethe par Flaubert (chapitre III) m'a permis de montrer que l'universalisme goethéen a fortement influencé la réception de l'écrivain allemand dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle en France. Flaubert admirait en Goethe son style autant que sa manière de construire l'objectivité dans le roman. De façon plus générale, ce sont ces mêmes motifs qui ont fait du Goethe post-wertherien une référence pour tout un groupe d'auteurs français « modernes » de la deuxième moitié du XIX^e^ siècle – les « goethistes ». Sans doute les savoirs et la science ne sont-ils pas les mêmes au début et à la fin du XIX^e^ siècle. Mais c'est précisément ce geste romanesque, le regard critique du roman sur le savoir et la connaissance, qui me paraît traverser le siècle. J'ai ainsi construit une histoire des transformations d'un certain projet encyclopédique du roman romantique à celui de la décadence en établissant un rapport entre *Les Affinités électives* et *Bouvard et Pécuchet,* deux romans expérimentaux, deux romans de désillusion et deux romans éminemment importants pour l'histoire du roman moderne qui apparaissent par ailleurs comme deux romans clefs de l'encyclopédisme littéraire.

Avec ces deux textes, je couvre surtout deux moments importants du XIX^e^ siècle, le romantisme allemand et la modernité française, qui se caractérisent tous deux par une volonté de dépasser l'opposition entre science et art. L'histoire du roman allemand n'est évidemment pas celle du roman français. Les *Affinités électives* et *Bouvard et Pécuchet* sont marqués par des conditions sociales et politiques très particulières. L'un comme l'autre revendiquent cependant une même volonté de dépassement des frontières entre les cultures ou, en d'autres termes, une même aspiration à une universalité susceptible de donner au roman et à la littérature et son imaginaire une place égale à côté des sciences. Mais comme finalement l'analyse des textes l'a montré (chapitres IV et V), les auteurs prennent des décisions formelles semblables lorsqu'ils abordent des thèmes encyclopédiques dans le roman.

Le savoir dans le texte littéraire, le savoir du texte littéraire

Dans la pluralité des savoirs repérables dans les deux textes, j'ai insisté sur trois domaines du savoir qui constituent à eux seuls le cœur du nouvel esprit scientifique du XIX^{e} siècle : la chimie, la botanique/l'art du jardin et la pédagogie. Ces trois domaines de savoir permettent trois formes de réflexion sur et de critique du projet encyclopédique. La chimie est au cœur de l'ironie et du comique d'idées. Dans les deux romans, un phénomène chimique – l'attraction et la répulsion des corps – est traduit au niveau de l'intrigue. La langue mélange ainsi des sphères à priori incompatibles. De Goethe à Flaubert, nous assistons à une évolution de la chimie d'abord comme partie de la philosophie de la nature à une science puissante qui constitue la base de plusieurs secteurs industriels. Comme Charlotte dans les *Affinités électives*, Bouvard et Pécuchet ont du mal à comprendre la nomenclature chimique. Mettre l'accent sur cette incompréhension des personnages romanesques en l'exprimant dans des dialogues permet de réfléchir sur le rapport entre langue scientifique et langue littéraire, entre langue théorique et effets pratiques (ou non) dans la vie des personnages.

La botanique joue, quant à elle, un rôle décisif dans la critique du jardin paysager et de l'idylle, lieu primitif du savoir. Dans les deux textes, le jardin, qu'il soit d'agrément ou à vocation agricole, ne se résume pas à un cadre, il est un lieu travaillé par les personnages. Ceux-ci y mettent en œuvre leur savoir et leur savoir faire et s'efforcent d'imposer des techniques culturelles sur la nature. La figure épistémique de la greffe fournit une image forte de cette volonté de soumettre la nature à la culture. Mais celle-ci n'aboutit pas au même résultat dans les deux romans. Si les greffes d'Edouard donnent de nouvelles pousses, les plantes de *Bouvard et Pécuchet* ne portent pas de fruit. L'agriculture est une impasse. Le jardin se trouve dévoyé et stérile.

La pédagogie, enfin, est au cœur de la critique de la dimension universaliste de l'encyclopédie. Cette discipline se constitue comme une science autour de 1800 alors que l'enseignement devient également une affaire d'Etat. Le roman encyclopédique oppose à l'optimisme qui guide les animateurs de ces mouvements des personnages romanesques qui incarnent les limites du savoir : les élèves atypiques, les pédagogues et instituteurs et les dilettantes. Parce que le projet d'éducation nationale ne correspond pas nécessairement à l'idéal d'une formation universelle, il suscite ainsi la critique des romanciers. Cette critique porte aussi sur la nécessaire articulation du couple sa-

voir/pouvoir dans l'organisation de l'enseignement à l'échelle nationale que se disputent l'Eglise et l'Etat.

De 1809 et 1880, le débat intellectuel est ainsi marqué par une tension entre « encyclopédisme » et « spécialisation » dans un passage des Lumières au positivisme, de l'idéal d'embrasser tous les savoirs à la généralisation des logiques de disciplinarisation et d'atomisation des institutions. Spécialisation signifie aussi rupture, autonomisation de la science et de la littérature, rupture entre sciences de la nature et savoir positif d'un côté et littérature fictionnelle de l'autre. Joseph Jurt souligne à juste titre que cette autonomisation « n'implique pas un cloisonnement étanche. Il y a plutôt une rivalité entre des systèmes partiels qui entendent suppléer à la fonction exercée autrefois par la religion ou la morale : l'interprétation du monde et l'orientation de la pratique humaine »[1]. Wolf Lepenies avait déjà parlé de compétition entre une intelligentsia sociologique et une autre, composée de critiques et d'écrivains qui prétendent mieux interpréter la société industrielle et donner à l'homme moderne une doctrine de vie appropriée[2]. Que la littérature ou qu'une certaine littérature réagisse à une société en transformations, sur ce point on ne peut qu'être d'accord avec Lepenies et Jurt. Je ne suis pas certaine qu'elles veuillent forcément livrer une « doctrine de la vie appropriée ». Mais il s'agit bien d'une compétition pour le prestige social. Les artistes cherchent à réaffirmer la prévalence de l'art ou réclament au moins une place dans l'encyclopédie du XIX^{e} siècle à côté d'autres formes de savoir[3]. Que cette place soit encore à défendre au XX^{e} siècle, c'est ce que montre l'écrivain français Michel Rio, digne héritier de la tradition des romanciers-encyclopédistes[4], lorsqu'il met en scène l'opposition entre savoir et imaginaire dans son roman *Alizés* à travers un couple de conteur et historien (logicien) :

> Le conteur est un moraliste. L´historien est un logicien, en tout cas il devrait l´être. [...] Le savoir a un avantage. Il permet d´agir mieux sur les choses. Et un inconvénient. Il ne débouche que sur lui-même, sur sa propre continuation jusqu´à la mort de celui qui sait, puis de tout ceux qui savent. La foi, la

[1] Jurt, J., "Le statut de la littérature face à la science: le cas de Flaubert", *in* G. Pagliano et A. Gomez-Moriana (dir.), *Ecrire en France au XIXe siècle*, Montréal, 1989, pp. 175-192, ici p. 176.

[2] cf. Lepenies, *Les Trois cultures: entre science et littérature, l´avènement de la sociologie*, p. 1.

[3] cf. sur la question de la légitimité de la fiction Assmann, A., *Die Legitimität der Fiktion. Ein Beitrag zur Geschichte der literarischen Kommunikation*, Münschen, Wilhelm Fink, 1980, p. 130 sq.

[4] Rio, M., *Rêve de logique. Essais critiques*, Paris, Seuil, 1992.

> légende si vous préférez, a un but unique: le triomphe de la vie sur la mort. (p. 71) [...]
> La légende ne meurt pas. Elle s´affadit. La littérature a pris la suite du mythe et de l´épopée, la nature morte ou le paysage ont remplacé le portrait des dieux. Elle ne meurt pas parce qu´elle est irréfutable, aussi irréfutable que le rêve.[1]

Pour Rio, la fiction et plus particulièrement le roman n'obligent pas à trancher entre savoir et imaginaire[2]. La littérature est pour lui le lieu de la rencontre de ce qui constitue l'homme dans sa totalité, l'homme concevant et l'homme imaginant, le logicien et le rêveur.

De l'optimisme sceptique au pessimisme esthétique

Le roman encyclopédique écrit-il une histoire des sciences, élabore-t-il une théorie de la connaissance ? Les rapports entre histoire du savoir, histoire des sciences et littérature, ont souvent été pensés à travers le recours au terme de « contre-discours » développé par Michel Foucault pour définir le statut de la littérature face à « l'ordre du discours »[3]. Dans cette tradition, Joseph Vogl a proposé comme on l'a vu le concept de « poétologie du savoir », tandis que Michel Pierssens et Laurence Dahan-Gaida parlent d' « épistémocritique » ; Christine Maillard a également forgé le concept d'une « épistémologie littéraire » en postulant que les romans livrent des modèles proprement littéraires d'une théorie de la connaissance. C'est ce « proprement » littéraire qui me semble décisif et qui caractérise les approches évoquées. Pour le dire avec Jean Bessière : « Il ne s'agit de conclure ni que la littérature est une manière de science, ni qu'elle est certainement une représentation des savoirs reportables sur des sciences, ni qu'elle serait une manière de miroir des sciences, mais qu'elle est la réalité même du savoir que portent les diverses sciences humaines, qu'elle fait leur questionnement et qu'elle constitue comme leur antécédent. »[4]

---

[1] Rio, M., *Alizés*, Paris, Balland, 1984, p. 94.

[2] cf. Savigneau, J., "Le livre devient l´étouffoir de la littérature", *Le Monde (Le Monde des livres)*, 1993, p. 19 et 26.

[3] cf. Foucault, *Les mots et les choses* ; Idem, *L´archéologie du savoir* ; Idem, *L´ordre du discours*.

[4] Bessière (dir.), *Savoirs et littérature. Litterature, the humanities and the social sciences*, p. 8.

Le roman encyclopédique critique développe une mise en question de la connaissance, souvent sous la forme du roman de formation. La mise en scène du savoir dans des figures et des lieux du savoir permet de problématiser, d'interroger et voire de subvertir ce qu'on appelle vérité ou connaissance. Si les encyclopédistes du XVIII^{e} siècle étaient conscients des limites de toute entreprise encyclopédique ils restaient néanmoins optimistes et croyaient malgré un certain scepticisme pouvoir apporter des Lumières à l'humanité. Après la Révolution Française et les guerres napoléoniennes, la marche du XIX^{e} siècle, le moment-clé de la révolution de 1848 et finalement la débâcle française de 1870 ébranlent cet optimisme. Les deux romans de Goethe et Flaubert sont en effet écrits à des moments historiques importants où les guerres franco-allemandes apparaissent comme des conflits entre deux idées de la modernité occidentale. La guerre, le nationalisme croissant contredisent le rêve d'un savoir universel qui rendra l'humanité meilleure. Ainsi Flaubert peut-il écrire à George Sand le 27 novembre 1870 :

> […] Ce qui me navre, c'est : 1° la férocité des hommes ; 2° la conviction que nous allons entrer dans une ère stupide. On sera utilitaire, militaire, américain et catholique. Très catholique ! vous verrez ! La guerre de Prusse termine la Révolution française, et la détruit. (Flaubert à George Sand, le 27 novembre 1870, *Corr.* IV, p. 264)

Dans le monde germanophone, c'est en particulier la philosophie pessimiste de Schopenhauer et plus tard de Nietzsche qui expriment ce « malaise de la culture » dont l'analyse préoccupera dans les premières décennies du XX^{e} siècle non seulement Sigmund Freud, mais aussi des romanciers et hommes de sciences comme Hermann Broch ou Robert Musil. L'un et l'autre opposeront à un optimisme naïf de la connaissance et un empirisme aveugle des sciences de la nature le rêve et la fiction[1].

Ces romanciers sont du reste des auteurs clefs du lien entre littérature et théorie de la connaissance. On évoque généralement à leur propos les problèmes « nouveaux » du roman et notamment « la problématique de la langue, le problème du temps, le rapport à la science et à l'essayisme, la fonction épistémologique du genre, la « crise du roman » dans un monde qui est devenu moins facilement racontable »[2]. Or, ces théma-

[1] cf. par rapport à cette période des premières décennies du XXe siècle Maillard (dir.), *Littérature et théorie de la connaissance 1890-1935*.

[2] cf. Steinecke, H. et F. Wahrenburg, "Einleitung", *Romantheorie*, Stuttgart, Reclam, 1999, pp. 13-33.

tiques se trouvent déjà dans les romans du XIX[e] siècle, tant chez Goethe que chez Flaubert. Elles sont inhérentes à l'histoire du roman, véritable « phénix littéraire »[1]. Comme l'écrit D.-H. Pageaux, « le roman, à regarder son histoire, ne cultive ni la nouveauté ni la tradition en soi, ni l'innovation systématique ni l'imitation indifférenciée : il vise à fonder, à instaurer un autre monde, un monde second. »[2]

Une recherche ultérieure pourrait prolonger ces pistes en mettant l'accent sur les rapports du roman encyclopédique au roman anthropologique des Lumières tardives allemandes[3]. L'anthropologie comme – jeune – science et le roman anthropologique se caractérisent par leur ouverture à l'égard d'autres types de discours, comme par exemple la médecine ou la physiologie. Les thèmes de l'amour et de l'amitié que l'on a rencontrés dans les *Affinités électives* et *Bouvard et Pécuchet* comme le choix, au niveau formel, d'une multiplicité de points de vue, sont aussi bien ceux du roman anthropologique. Les deux types de romans sont très proches également du roman philosophique. Un autre type de roman encore pourrait être mis en relation avec le roman encyclopédique, le « roman expérimental » d'Emile Zola et sa « science du roman »[4].

On pourrait ainsi re-formuler encore autrement le rapport entre littérature et épistémologie en partant de la question de savoir ce que c'est que l'objectivité, la certitude, la vérité. En attendant, je terminerai avec l'idée que je me fais de la littérature en laissant le dernier mot au romancier Michel Rio : « La recherche de la vérité passe par la fiction qui est mensongère en principe. Vérité, mensonge, perversité. La littérature digne de ce nom est le plus magnifique instrument de l'incertitude inventé par le langage. »[5]

---

[1] Pageaux, D.-H., *Naissances du roman*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 155.

[2] Ibid., p. 156.

[3] Un modèle du « roman anthropologique a été proposé par Heinz, J., *Wissen vom Menschen und Erzählen vom Einzelfall: Untersuchungen zum anthropologischen Roman der Spätaufklärung*, Berlin; New York, De Gruyter, 1996, p. 335 sq.

[4] Zola, E., *Le Roman expérimental*, Paris, Flammarion, 2006.

[5] Michel Rio cité d'après : Rieger, D., ""L'imaginaire nourrit le savoir qui le nourrit en retour". Über einen Versuch der Wiederbelebung eines *roman encyclopédique*", *in* A. Bauereisen et al. (dir.), *Kunst und Wissen. Beziehungen zwischen Ästhetik und Erkenntnistheorie im 18. und 19. Jahrhundert*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2009, p. 289.

ANNEXE. LES TRADUCTIONS DES *WAHLVERWANDTSCHAFTEN* AU XIX^{E} ET XX^{E} SIECLE

Titre	***Année de 1ère parution***	***Editeur***	***Traducteurs***
Les Affinités électives, roman de Goethe, auteur de Werther, etc., etc. (3 tomes)	1810	S.C. L'Huillier (Paris)	Traducteurs: MM. Raymond, Ant. Serieys, Godailh, J.-L. Manget et G.-B. Depping
Ottilie, ou le pouvoir de la sympathie; traduit de l'allemand de GOETHE, auteur de Werther, d'Hermann et Dorothée, etc. Par M. Breton. Orné de jolies Figures. TOME PREMIER. TOME SECOND. PARIS, Veuve LE PETIT, Libraire, rue Pavée-Saint-André-des Arcs, N° 2. 1810.	1810	Le Petit (Paris)	M. Breton (avec préface du traducteur)
Les Affinités électives par Goethe, suivies d'un choix de pensées du même auteur (= Maximes et réflexions de Goethe)	1844	Charpentier (Paris)	Traduction nouvelle par Mme A. de Carlowitz
Les Affinités électives de Goethe	1872	Charpentier (Paris)	Camille Selden
Les Affinités électives	1929	se vend à Paris à l'enseigne du pot cassé	Jacques Porchat (avec des illustrations de P.-E. Vibert)
Les Affinités électives	1942	Aubier (Paris)	Traduction, introduction et notes par J.-F. Angelloz
Les Affinités électives	1954	Gallimard, Bibliothèque de la Pléïade (Paris)	Pierre du Colombier
Les Affinités électives	1968	Edition Rencontre (Lausanne)	Préface de Jean Louis Cornuz; Traduction ?
Les Affinités électives	1995	Slatkine (Genève)	Jacques Porchat (préface de Janine Buenzod)
Les Affinités électives	2010	Gallimard (Paris)	Jean-Jacques Pollet (Présentation par Roland Krebs)

BIBLIOGRAPHIE

1. Corpus étudié

PRINCIPALES EDITIONS CONSULTEES DES *AFFINITES ELECTIVES*

En allemand

Die Wahlverwandtschaften, commentaires et notes de Waltraud Wiethölter, dans *Goethe, Sämtliche Werke, Briefe, Tagebücher und Gespräche*, éd. Dieter Borchmeyer et al., Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, à partir de 1985, 40 tomes, t. 8. (**dite Frankfurter Ausgabe : FA**)

Die Wahlverwandtschaften, commentaires et notes de Christoph Siegrist, dans *Goethe, Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens*, éd. Karl Richter, en collaboration avec Herbert G. Göpfert, Norbert Miller et Gerhard Sauder, München, Hanser Verlag, 1985-1998, 20 tomes, t. 9, *Epoche der Wahlverwandtschaften*. (**dite Münchner Ausgabe : MA**)

Die Wahlverwandtschaften, commentaires et notes de Benno von Wiese, dans *Goethes Werke in 14 Bänden*, éd. Erich Trunz, Hamburg, Wegner 1948-1960. (**dite Hamburger Ausgabe : HA**).

Die Wahlverwandtschaften, Stuttgart, Reclam, 2002.

En français (cf. tableau des traductions dans l'annexe)

Les Affinités électives, traduction, introduction et notes de Joseph-François Angelloz, GF-Flammarion, 1992.

Les Affinités électives, dans *Romans*, traduction de Pierre du Colombier, introduction de Bernard Groethuysen, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954.

Les Affinités électives, traduction de Jean-Jacques Pollet, présentation, notes, chronologie et bibliographie par Roland Krebs, GF Flammarion, 2009.

AUTRES OUVRAGES DE GOETHE

En allemand :

Ästhetische Schriften, 5 tomes*,* Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1999. (FA, t. 18-22)

Aus meinem Leben. Dichtung und Wahrheit, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1986. (FA, t. 14)

Begegnungen und Gespräche, Berlin, New York, de Gruyter, 1980.

Der Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe, Frankfurt am Main, Leipzig, Insel Verlag, 2005.

Die Leiden des jungen Werthers, Die Wahlverwandtschaften, Kleine Prosa, Epen, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 2006. (FA, t. 8)

Faust. Texte, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1994. (FA, t. 7.1)

Faust. Kommentare, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1994. (FA, t. 7.2)

Italienische Reise, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1993. (FA, t. 15.1 et 15.2)

Romane und Novellen I, Werke, München, Beck, 1982. (HA, t. 6)

Schriften zur Morphologie, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1987. (FA, t. 24)

"Über den Dilettantismus", München, Carl Hanser, 1991, pp. 151-176. (MA, t. 6.2)

Wilhelm Meisters Wanderjahre oder die Entsagenden, München, Carl Hanser, 1991. (MA, t. 17).

Zur Farbenlehre, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1991. (MA, t. 10)

Zur Naturwissenschaft überhaupt, besonders zur Morphologie, München, Carl Hanser, 1989. (MA, t.12)

En français :

Conversations de Goethe avec Eckermann, trad. Jean Chuzeville, éd. rev. et présentée par Claude Roëls, Paris, Gallimard, 1988.

Conversations de Goethe pendant les dernières années de sa vie. 1822-1832, recueillies par Eckermann, traduites par Emile Delérot, introduction par M. Sainte-Beuve, trad. Emile Delerot, Paris, Charpentier, 1863.

Ecrits sur l'art, trad. et notes de Jean-Marie Schaeffer, présentation de Tzvetan Todorov, Paris, Flammarion, 1996.

"Faust I", *in* Pierre Grappin (dir.), *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, 1988b.

Faust. Urfaust, Faust I, Faust II, éd. établie, présentée et annotée par Jean Lacoste et Jacques Le Rider, Paris, Bartillat, 2009.

Goethe-Schiller, Correspondance 1794-1805, trad. Lucien Herr, éd. rev., augm. et présentée par Claude Roëls, Paris, Gallimard, 1994.

La Métamorphose des plantes, trad. Henriette Bideau, Paris, Triades, 1992.

Les souffrance du jeune Werther. In: Romans, trad. Bernard Grœthuysen, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléïade", 1954.

Matériaux pour l'histoire de la théorie des couleurs, trad. Maurice Elie, Presses universitaires du Mirail, 2003.

Œuvres scientifiques de Goethe, anlaysées et appréciées par Ernest Faivre, Paris, L. Hachette et Cie, 1862.

Souvenirs de ma vie. Poésie et Vérité, trad. Pierre du Colombier, Paris, Aubier, 1941.

Traité des couleurs, trad. Henriette Bideau, Paris, Editions Triades, 2000 [1973].

Voyage en Italie, trad. Jacques Porchat, révisée, complétée et annotée par Jean Lacoste, Paris, Bartillat, 2003.

Wilhelm Meister. Deuxième partie. Les Années de voyage ou les renonçants. In: Romans, trad. Blaise Briod, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléïade", 1954.

PRINCIPALES EDITIONS CONSULTEES DE *BOUVARD ET PECUCHET*

En français :

Bouvard et Pécuchet, avec un choix de scénarios, du Sottisier, édition de Claudine Gothot-Mersch, Gallimard, « Folio », 1979.

Bouvard et Pécuchet, avec des fragments du « second volume », dont le *Dictionnaire des idées reçues*, chronologie, présentation, notes, dossier, bibliographie par Stéphanie Dord-Crouslé, GF Flammarion, 1999.

Le Second volume de Bouvard et Pécuchet, le projet du Sottisier, reconstitution conjecturale de la « copie »…, édition d'Alberto Cento et Lea Caminiti Pennarola, Naples, Liguori, 1981.

Le Dictionnaire des idées reçues et le Catalogue des idées chic, édition d'Anne-Herschberg-Pierrot, Librairie générale française, « Livre de Poche classique », 1997.

Le Dictionnaire des idées reçues, édition Marie-Thérèse Jacquet, Schena et Nizet, 1990.

En allemand :

Bouvard und Pécuchet, traduction, notes et postface de Hans-Horst Henschen, Frankfurt am Main : Eichborn, 2003.

Universalenzyklopädie der menschlichen Dummheit. Ein Sottisier, édité, traduit et annoté par Hans-Horst Henschen, Frankfurt am Main, Eichborn, 2004.

Universalenzyklopädie der menschlichen Dummheit. Ein Sottisier, Transkribierte Handschriften und Kommentare, édité, traduit et annoté par Hans-Horst Henschen, Frankfurt am Main, Eichborn, 2004.

Wörterbuch der gemeinen Phrasen, édité, traduit et annoté par Hans-Horst Henschen, Frankfurt am Main : Eichborn, 2005.

AUTRES OUVRAGES DE FLAUBERT

Correspondance. 5 volumes, édition de Jean Bruneau et Yvan Leclerc, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléïade", 1973-2007.

FLAUBERT, GUSTAVE et GUY DE MAUPASSANT, *Correspondance*, édition d'Yvan Leclerc, Paris, Flammarion, 1993.

La Tentation de saint Antoine, édition de Claudine Gothot-Mersch, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 1983.

L'Education sentimentale (1845). In Œuvres de jeunesse, édition de Claudine Gothot-Mersch et Guy Sagnes, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléïade", 2001.

L'Education sentimentale, édition de Samuel Silvestre de Sacy, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 1972.

Les Carnets de travail, édition de Pierre-Marc de Biasi, Paris, Balland, 1988.

Les Mémoires d'un fou, édition de Claudine Gothot-Mersch, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 2001.

Madame Bovary, édition de Jacques Neefs, Paris, Librairie Générale Française, 1999.

Salammbô, édition de Pierre Moreau, Paris, Gallimard, 1974.

Trois Contes, édition de Samuel Silvestre de Sacy, Paris, Gallimard, 1966.

2. Autres sources primaires

ENCYCLOPEDIES, DICTIONNAIRES, ECRITS SCIENTIFIQUES

ADELUNG, JOHANN CHRISTOPH, *Grammatisch-kritisches Wörterbuch der hochdeutschen Mundart, 4 vol.*, Leipzig, J. Breitkopf, 1793-1801.

ALSTED, JOHANN HEINRICH, *Encylopaedia septem tomis distincta*, Herborn, 2 vols, 1630.

AMPERE, ANDRE-MARIE, *Essai sur la philosophie des sciences, ou exposition analytique d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines*, Paris, Bachelier, 1834-1843.

AMPERE, JEAN-JACQUES, "Œuvres dramatiques de Goethe, traduites de l'allemand, précédées d'une Notice biographique et littéraire", *Le Globe*, 29 avril, 20 mai, pp. 294-295.

BACON, FRANCIS, *Novum Organum*, Paris, PUF, 1986.

———, *Du progrès et de la promotion des savoirs*, Paris, 1991 [1605].

BAYLE, PIERRE, *Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam, Reinier Leers, 1697.

———, *Dictionnaire historique et critique. T. IV, Q-Z*, Genève, Slatkine Reprints, 1995 [1740].

BERGMAN, TORBERN OLOF, *Disquisitio de attractionisbus electivis*, 1775.

BERTHOLLET, CLAUDE LOUIS, *Recherches sur les lois de l'affinité*, Paris, 1801.

BLUMENBACH, JOHANN FRIEDRICH, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, Göttingen, 1781.

BOITARD, PIERRE, *Manuel de l'architecte des jardins ou l'art de les composer et de les décorer*, Paris, L Laget, 1979 [1854].

BUFFON, GEORGES-LOUIS LECLERC, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2007.

CHAMBERS, EPHRAIM, *Cyclopaedia; or, An universal dictionary of arts and sciences*, London, 2 vols, 1728.

CHEVALLIER, ALPHONSE, *Dictionnaire des altérations et falsifications des substances alimentaires, médicamenteuses et commerciales, avec l'indication des moyens de les reconnaître*, Paris, Béchet jeune, 1850-1852.

COMTE, AUGUSTE, *Cours de philosophie positive*, Paris, Hermann, 1975 [1830-1842].

COURNOT, ANTOINE-AUGUSTIN, *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, 1851.

———, *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*, 1861.

Dictionnaire des sciences médicales, par une société de médecins et de chirurgiens. 60 volumes, Paris, Panckoucke, 1812-1822.

DIDEROT, DENIS et D'ALEMBERT (dir.), *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Stuttgart - Bad Cannstatt, Friedrich Frommann Verlag (Günther Holzboog), 1988 [1751-1780].

DU BOIS-REYMOND, EMIL, *Goethe und kein Ende*, Rede bei Antritt des Rectorats der Königl. Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin, Verlag von Veit & Comp., 1882.

DUPANLOUP, FELIX, *De l'éducation*, Orléans, Gatineau, 3 vols, 1850-1872.

———, *De la haute éducation intellectuelle*, Orléans, Gatineau, 1855.

Encyclopédie catholique: répertoire universel et raisonné des sciences, des lettres, des arts et des métiers, formant une bibliothèque universelle, Paris, Parent-Desbarres: Impr. de Firmin Didot, 18 vols, 1851-1856 [1839-1848].

ERSCH, JOHANN SAMUEL et JOHANN GOTTFRIED GRUBER, *Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste in alphabetischer Folge von genannten Schriftstellern*, Leipzig, Brockhaus, 1818-1889.

EYMERY, ALEXIS, P.-J. CHARRIN, TASTU, *et al.*, *Dictionnaire des Girouettes, ou Nos Contemporains peint d'après eux-mêmes*, Paris, A. Eymery, 1815.

FICHTE, JOHANN GOTTLIEB, "Über den Begriff der Wissenschaftslehre", "Grundlage der gesammten Wissenschaftslehre", *Fichtes Werke*, Berlin, W. de Gruyter, 1971.

———, *Reden an die deutsche Nation*, Hamburg, Meiner, 2008.

FISCHER, JOHANN CARL, *Physikalisches Wörterbuch*, Göttingen, 5 vols, 1798-1804.

GEHLER, JOHANN SAMUEL TRAUGOTT, *Physikalisches Wörterbuch*, Leipzig, 6 vols, 1787-1795.

GEOFFROY, ETIENNE FRANÇOIS, *Table des différents Rapports observés en Chimie entre différentes Substances*, 1718.

GIRARDIN, RENE-LOUIS DE, *De la composition des paysages ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations, en joignant l'agréable à l'utile*, Editions Champ Vallon, 1992.

HEGEL, GEORG FRIEDRICH WILHELM, "Über den Vortrag der Philosophie auf Gymnasien. Ein Privatgutachten für den Königl. Bayr. Oberschulrat Immanuel Nietham-

mer; Nürnberg, den 23. Okt. 1812", *Nürnberger Schriften*, Leipzig, Felix Meiner, 1938.

VON HELMHOLTZ, HERMANN, "Über Goethes naturwissenschaftliche Arbeiten (1853)", *Vorträge und Reden*, Braunschweig, Vieweg, 1896, pp. 23-45.

HIRSCHFELD, CHRISTIAN CAY LAURENZ, *Handbuch der Fruchtbaumzucht, Teil 1*, Braunschweig, 1788.

———, *Théorie de l'art des jardins*, Genève, Minkoff, 1973 [1779-1785].

———, *Theorie der Gartenkunst*, Hildesheim; Zürich; New York, G. Olms, 2 vols, 1996 [1779-1785].

VON HUMBOLDT, ALEXANDER, *Kosmos, Entwurf einer physischen Weltbeschreibung*, Stuttgart, Tübingen, J. G. Cotta, 5 vols, 1845-1862.

———, *Ansichten der Natur, mit wissenschaftlichen Erläuterungen*, Stuttgart, Tübingen, J. G. Cotta, 2 vols, 1849.

———, *Tableaux de la nature*, Paris, L. Guérin, 1866.

VON HUMBOLDT, WILHELM, *Schriften zur Politik und zum Bildungswesen. Werke IV*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980.

ITARD, JEAN MARC GASPARD, *De l'éducation d'un homme sauvage ou Des premiers développemens physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron*, Paris, chez Goujon fils, 1801.

———, *Rapport fait à son excellence, le ministre de l'intérieur sur les nouveaux développemens et l'état actuel du sauvage de l'Aveyron*, Paris, Impr. impériale, 1807.

KRÜNITZ, JOHANN GEORG, *Oekonomische Encyklopädie oder allgemeines System der Land-, Haus- und Staatswirthschaft, puis Oeconomisch-technologische Encyklopädie, oder allgemeines System der Staats- Stadt- Haus- und Landwirtschaft und der Kunstgeschichte*, Berlin, J. Pauli, 1773-1858.

LAROUSSE, PIERRE, *Fleurs latines des dames et des gens du monde*, 1874.

———, *Grand dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, Genève, Paris, Slatkine, 1982 [1866-1879].

LEIBNIZ, GOTTFRIED WILHELM, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, trad. de Jacques Brunschwig, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.

———, *Opuscules et fragments inédits. Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Hanovre*, édition de Louis Couturat, Hildesheim, Zürich, New York, Georg Olms Verlag, 1988.

LEROUX, PIERRE et JEAN REYNAUD, *L'Encyclopédie nouvelle, ou Dictionnaire philosophique, scientifique, littéraire et industriel, offrant le tableau des connaissances humaines au XIX^e^ siècle*, Paris, Gosselin, 8 vols, 1835-1841.

LOCKE, JOHN, *Quelques pensées sur l'éducation*, traduction de J. Compayré, Paris, J. Vrin, 2007.

MAUTHNER, FRITZ, "Encyklopädie", *Wörterbuch der Philosophie. Neue Beiträge zu einer Kritik der Sprache. T. 1*, Zürich, Diogenes, 1980, pp. 251-266.

Meyers Conversations-Lexicon. Eine Encyclopädie des allgemeinen Wissens. 46 volumes et 6 suppléments, Hildburghausen, Bibliograpisches Institut, 1840-1855.

MORERI, LOUIS, *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, Lyon, 1674.

MORHOF, DANIEL GEORG, *Polyhistor Literarius, Philosophicus et Practicus, Lubecae, Sumptibus Petri Böckmann*, Lübeck, 1688.

PESTALOZZI, HEINRICH, *Heinrich Pestalozzis lebendiges Werk*, Basel, Birkhäuser, 4 vols, 1950.

PORPHYRE, *Isagoge*, Paris, J. Vrin, 1998.
RENAN, ERNEST, *L'Avenir de la science*, Paris, Flammarion, 1995 [1890].
SAINT-SIMON, CLAUDE-HENRI DE ROUVROY, *Esquisse d'une nouvelle Encyclopédie ou Introduction à la philosophie du 19e siècle*, Paris, impr. de Moreaux.
———, *Nouvelle encyclopédie*, Paris, J.-L. Scherff, 1810.
SAINTE-BEUVE, CHARLES-AUGUSTIN, "Introduction", *Conversations de Goethe pendant les dernières années de sa vie, 1822-1832, recueillies par Eckermann*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1863, pp. I-XXIV.
———, *Nouveaux lundis*, Paris, Michel Lévy, 1865.
VON SCHUBERT, GOTTHILF HEINRICH, *Ansichten von der Nachtseite der Naturwissenschaften*, Dresden, Arnold, 1808.
SPENCER, HERBERT, *Premiers Principes*, Paris, G. Baillière, 1871 [1862].
———, *The Classification of the sciences, to which are added reasons for dissenting from the philosophy of M. Comte*, London, Williams and Norgate, 1871 (3e éd.).
———, *Autobiographie, Naissance de l'évolutionnisme libéral*, Paris, PUF, 1987.
SPIELMANN, JACOB REINBOLD, *Instiutiones Chemiae*, Strassburg, 1763.
VIRCHOW, RUDOLF, *Göthe als Naturforscher und in besonderer Beziehung auf Schiller. Eine Rede nebst Erläuterungen*, Berlin, Verlag von August Hirschwald, 1861.
ZEDLER, JOHANN HEINRICH (dir.), *Grosses vollständiges Universal-Lexicon aller Wissenschaften und Künste*, Halle und Leipzig, J. H. Zedler, 64 + 4 vols, 1732-1754.

TEXTES LITTERAIRES

ALGAROTTI, FRANCESCO, *Il Newtonianismo per le dame, ovvero, dialoghi sopra la luce è i colori*, 1737.
BARBEY D'AUREVILLY, JULES, *Goethe et Diderot*, Paris, E. Dentu, 1880.
———, *Le roman contemporain. Les œuvres et les hommes. 18*, Genève, Slatkine, 1968a [1902].
———, *Les romanciers. Les œuvres et les hommes. 4*, Genève, Slatkine, 1968b [1865].
———, *Contre Goethe*, Bruxelles, Complexe, 1999.
VON BLANCKENBURG, FRIEDRICH, *Versuch über den Roman*, Stuttgart, Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1965 [1774].
DIDEROT, DENIS, *Le Neveu de Rameau et autres dialogues philosophiques*, Paris, Gallimard, 1972a.
———, "Le rêve de d'Alembert", *Le Neveu de Rameau et autres dialogues philosophiques*, Paris, Gallimard, 1972b, pp. 179-248.
———, *Salons*, Paris, Gallimard, 2008.
DU CAMP, MAXIME, *Souvenirs littéraires. 1822-1850*, Genève, Slatkine Reprints, 1993 [1906].
FONTENELLE, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Flammarion, 1998.
GESSNER, SALOMON, "Lycas und Milon", *in* Helmut J. Schneider (dir.), *Idyllen der Deutschen*, Frankfurt am Main, Insel Verlag, 1978.
DE GONCOURT, EDMOND ET JULES, *Journal. Mémoires de la vie littéraire. I. 1851-1865*, Paris, Robert Laffont, 1989.
HERDER, JOHANN GOTTFRIED, *Sämmtliche Werke*, Berlin, 33 vols, 1877 [1913].
HUYSMANS, J.-K., *A rebours*, Paris, Flammarion, 2004.

JEAN PAUL, "Vorschule der Ästhetik", *in* Norbert Miller (dir.), *Sämtliche Werke*, München, Hanser, 1987.
———, *Die unsichtbare Loge*, München, Hanser, coll. "Sämtliche Werke", 1989.
La Sainte Bible traduite en français sous la direction de l'Ecole biblique de Jérusalem, Paris, Editions du Cerf, 1961.
LICHTENBERG, GEORG CHRISTOPH, *Schriften und Briefe II. Sudelbücher II, Materialhefte, Tagebücher*, München, Wien, Carl Hanser Verlag, 1991.
MARCET, JANE HALDIMAND, *Conversations on chemistry*, Bristol, Tokyo, Thoemmes Continuum et Synapse, 2 vols, 2004, 1806.
———, *Conversations sur la chimie, dans lesquelles les élémens de cette science sont exposés d'une manière simple, et éclaircis par des expériences*, Genève, Manget et Cherbuliez, 3 vols, 1809.
MARMONTEL, JEAN-FRANÇOIS, *Bélisaire*, Paris, Société des textes français modernes, 1994.
DE MAUPASSANT, GUY, "Le roman", *Pierre et Jean*, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 1982 [1888].
MORITZ, KARL PHILIPP, *Anton Reiser*, Tübingen, Niemeyer, coll. "Sämtliche Werke", 2006 [1786-1790].
NIETZSCHE, FRIEDRICH, *Briefwechsel: Kritische Gesamtausgabe*, Berlin, New York, De Gruyter, 1981.
NOVALIS, *Schriften*, Stuttgart, Kohlhammer, 4 vols, 1981.
———, "Das Allgemeine Brouillon (Materialien zur Enzyklopädistik 1798/99)", *in* Paul Kluckhohn et Richard Samuel (dir.), *Schriften*, Stuttgart, 1983.
———, *Le Brouillon général*, traduction d'Olivier Schefer, Paris, Allia, 2000.
———, *Heinrich von Ofterdingen*, Stuttgart, Reclam, 2004.
OKOPENKO, ANDREAS, *Lexikonroman einer sentimentalen Reise zum Exporteurtreffen in Druden*, Wien, Deuticke, 1996.
PLATON, *Ion*, traduction Monique Canto, Paris, Flammarion, 1989.
RABELAIS, FRANÇOIS, *Pantagruel*, Paris, Seuil, 1996.
RIO, MICHEL, *Alizés*, Paris, Balland, 1984.
———, *Rêve de logique. Essais critiques*, Paris, Seuil, 1992.
———, *La Mort*, Paris, Seuil, 1998.
ROUSSEAU, JEAN-JACQUES, *Œuvres complètes. III. Du contrat social - Ecrits politiques*, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 1964.
———, *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.
———, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Paris, Flammarion, 1967.
———, *Huit lettres élémentaires sur la botanique à Madame Delessert*, Paris, Mercure de France, 2002.
SCHELLING, FRIEDRICH WILHELM JOSEPH, "Ideen zu einer Philosophie der Natur", *in Werke*, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1994.
SCHILLER, FRIEDRICH, "Über den Gartenkalender auf das Jahr 1795", *in* Rolf-Peter Janz (dir.), *Theoretische Schriften*, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1992, pp. 1007-1015.
———, *Über naive und sentimentalische Dichtung*, Stuttgart, Reclam, 2002.
SCHLEGEL, FRIEDRICH, *Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe. XIX*, Paderborn/München/Wien/Zürich, F. Schöningh Thomas-Verlag, 1967.

———, *Fragmente zur Poesie und Literatur. Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe. II. Abteilung, Schriften aus dem Nachlass. 16. Band*, Paderborn; München; Wien, F. Schöningh, 1981.
DE STAËL-HOLSTEIN, GERMAINE, *De l'Allemagne*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968.
STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 2000.
VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.
———, *Dictionnaire philosophique*, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 1994.
WIELAND, CHRISTOPH MARTIN, *Das Hexameron von Rosenhain*, Leizpig, Göschen, 1805.
ZOLA, EMILE, *La curée*, Paris, Le Livre de Poche, 1996.
———, *Le Roman expérimental*, Paris, Flammarion, 2006.

3. Littérature secondaire

ADERT, LAURENT, *Les mots des autres: lieu commun et création romanesque dans le œuvres de Gustave Flaubert, Nathalie Sarraute et Robert Pinget*, Villeneuve d´Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1996.
ADLER, JEREMY, *"Eine fast magische Anziehungskraft". Goethes "Wahlverwandtschaften" und die Chemie seiner Zeit*, München, 1987.
ADLER, LAURE, *Secrets d'Alcôve: Histoire du couple de 1830 à 1930*, Paris, Hachette, 1983.
AEPFLER, GERTRAUT et DOROTHEE AHRENDT, *Goethes Gärten in Weimar*, Leipzig, 1994.
AGAMBEN, GIORGIO, *Bartleby ou la création*, Circé, 1995.
AGULHON, MAURICE, *Le Cercle dans la France bourgeoise: 1810-1848, étude d'une mutation de sociabilité*, Paris, A. Colin: Ecole des hautes études en sciences sociales, 1977.
AÏT-TOUATI, FREDERIQUE, *Cosmopoétique. Poétiques du discours cosmologique au XVII^e siècle*, Paris, Université Paris IV-Sorbonne, 2008.
ALBRECHT, WOLFGANG, "Aufklärerische Selbstreflexion in deutschen Enzyklopädien und Lexika zur Zeit der Spätaufklärung", *in* Franz M. Eybl, Wolfgang Harms, Hans-Henrik Krummacher et Werner Welzig (dir.), *Enzyklopädien der Frühen Neuzeit. Beiträge zu ihrer Erforschung*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1995.
ALLARD, LAURENCE, LAURENCE GARDEY et NATHALIE MAGNAN (dir.), *Manifeste cyborg et autres essais: sciences, fictions, féminismes*, Paris, Exils, 2007.
AMOSSY, RUTH et ANNE HERSCHBERG-PIERROT, *Stéréotypes et cliches. Langue. Discours. Société*, Paris, Nathan, 1997.
ANDRIES, LISE (dir.), *Le partage des savoirs. XVIII^e - XIX^e siècles*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2003.
ANGELLOZ, J.-F., "Introduction", *in* Johann Wolfgang Goethe (dir.), *Les affinités électives*, Paris, Flammarion, 1992, pp. 9-36.
ANSART, PIERRE, *Sociologie de Saint-Simon*, Paris, P.U.F., 1970.
ANTOINE, GERALD, "Dilettante - Dilettantisme", *Mélanges de linguistique française offerts à M. Charles Bruneau*, Genève, Droz, 1954, pp. 161-176.

ARENT SAFIR, MARGERY (dir.), Mélancolies du savoir. Essais sur l´oeuvre de Michel Rio, Paris, Seuil, 1995.

ARIES, PHILIPPE, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon, 1960.

ASMAN, CARRIE, "Le cabinet d'art comme jeu de communication. Goethe met en scène une collection", *in Le collectionneur et les siens*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1999, pp. 104-153.

ASSMANN, ALEIDA, *Die Legitimität der Fiktion. Ein Beitrag zur Geschichte der literarischen Kommunikation*, Münschen, Wilhelm Fink, 1980.

———, *Arbeit am nationalen Gedächtnis. Eine kurze Geschichte der deutschen Bildungsidee*, Frankfurt, Campus Verlag, 1993.

———, *Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*, München, Beck, 1999.

BACHELARD, GASTON, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. "Quadrige", 1984 [1934].

———, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. "Bibliothèque des textes philosophiques", 1975 [1938].

———, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957.

BACHMANN-MEDICK, DORIS, *Cultural Turns. Neuorientierungen in den Kulturwissenschaften*, Reinbeck bei Hamburg, Rowohlt, 2006.

BAHLCKE, JOACHIM, "Enzyklopädie und Aufkärung im literarischen Deutschland. Zu Leben und Wirken des schlesischen Bibliothekars Johannn Samuel Ersch (1766-1828). " *Berichte und Forschungen. Jahrbuch des Bundesinstituts für ostdeutsche Kultur und Geschichte. Band 5*, München, Oldenbourg, 1997, pp. 81-99.

BAHR, EHRHARD, "Wilhelm Meisters Wanderjahre oder die Entsagenden", *in* Bernd Witte, Peter Schmidt et Gernot Böhme (dir.), *Goethe-Handbuch. Prosaschriften*, Suttgart; Weimar, Metzler, 1997, pp. 186-231.

BALDENSPERGER, FERNAND, *Bibliographie critique de Goethe en France*, Paris, Hachette, 1907.

———, *Goethe en France*, Genève, Slatkine Reprints, 2000 [1920].

BANCAUD-MAËNEN, FLORENCE, *Le roman de formation au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2005.

BARROVECCHIO, ANNE-SOPHIE, *Le complexe de Bélisaire. Histoire et tradition morale*, Paris, Champion, 2009.

BART, BENJAMIN F., "Le style indirect libre chez Flaubert: Madame Bovary et les richesses de l'indéterminé", *in* F. Lecercle et S. Messina (dir.), *Flaubert, l'Autre. Pour Jean Bruneau*, Lyon, 1989, pp. 138-144.

BARTHES, ROLAND, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1972a [1953].

———, "Les planches de l'"Encyclopédie"", *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1972b, pp. 89-105.

———, *Leçon*, Paris, Seuil, 1978.

———, "La crise de la vérité", *Œuvres complètes, III, 1974-1980*, Paris, Seuil, 1995a, pp. 434-437.

———, "La mort de l'auteur", *Œuvres complètes, II, 1966-1973*, Paris, Seuil, 1995b, pp. 491-495.

———, *Œuvres complètes, III, 1968-1971*, Paris, Seuil, 5 vols, 2002.

BARTL, ANDREA, *Im Anfang war der Zweifel. Zur Sprachskepsis in der deutschen Literatur um 1800*, Tübingen, Francke, 2005.

BAßLER, MORITZ (dir.), *New Historicism. Literaturgeschichte als Poetik der Kultur*, Tübingen, Francke, 2001.

BAßLER, MORITZ, CHRISTOPHER BRECHT, DIRK NIEFANGER et GOTTHART WUNBERG (dir.), *Historismus und literarische Moderne*, Tübingen, Max Niemeyer, 1996.

BEAUR, GERARD, CHRISTOPHE DUHAMELLE, REINER PRASS et JÜRGEN SCHLUMBOHM (dir.), *Les sociétés rurales en Allemagne et en France, XVIII^e et XIX^e siècles*, Rennes, Association d'histoire des sociétés rurales, 2004.

BECQ, ANNIE (dir.), *L´encyclopédisme. Actes du Colloque de Caen 12-16 janvier 1987*, Paris, Aux Amateurs de Livres, Klincksieck, 1991.

———, *Lumières et modernité*, Orléans, Caen, Paradigme, 1994.

BEER, GILLIAN, "Translation or Transformation? The Relations of Literature and Science", *Notes and Records of the Royal Society of London*, 44, 1990, pp. 81-99.

———, *Open Fields: Science in Cultural Encounter*, Oxford, Clarendon Press, 1996.

BEHLER, ERNST, *Le premier romantisme allemand*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

BELHOSTE, BRUNO, *La formation d'une technocratie. L'Ecole polytechnique et ses élèves de la Révolution au Second Empire*, Paris, Belin, 2003.

BELLEGUIC, THIERRY, ERIC VAN DER SCHUEREN et SABRINA VERVACKE (dir.), *Les discussions de la sympathie. Enquête sur une notion de l'âge classique à la modernité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007.

BENJAMIN, WALTER, "Goethes Wahlverwandtschaften", *in* Rolf Tiedemann et Hermann Schweppenhäuser (dir.), *Walter Benjamin. Gesammelte Schriften*, Frankfurt am Main, 1974, pp. 125-201.

———, *Ursprung des deutschen Trauerspiels*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1996.

———, "Der Mensch in der Handschrift", *Medienästhetische Schriften*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2002a [1928], pp. 110-113.

———, "Über das mimetische Vermögen", *Medienästhetische Schriften*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2002b [1933], pp. 123-126.

BENNER, DIETRICH, *Wilhelm von Humboldts Bildungstheorie. Eine problemgeschichtliche Studie zum Begründungszusammenhang neuzeitlicher Bildungsreform*, Weinheim und München, Juventa, 1990.

BENNER, DIETRICH et HERWART KEMPER, *Theorie und Geschichte der Reformpädagogik*, Weinheim und Basel, coll. "Teil 1: Die pädagogische Bewegung von der Aufklärung zum Neuhumanismus", 2003.

BENSAUDE-VINCENT, BERNADETTE, "Les tribulations de l'atome au pays de la chimie", *Science & Vie (Hors-Série)*, 166, 1989.

———, *Lavoisier. Mémoires d'une révolution*, Paris, Flammarion, 1993.

BENSAUDE-VINCENT, BERNADETTE et ISABELLE STENGERS, *Histoire de la chimie*, Paris, La Découverte, 1993.

BENTHIEN, CLAUDIA et HANS RUDOLF VELTEN (dir.), *Germanistik als Kulturwissenschaft. Einführung in neue Theoriekonzepte*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2002.

BERNS, JÖRG JOCHEN, "Baumsprache und Sprachbaum. Baumikonographie als topologischer Komplex zwischen 13. und 17. Jahrhundert", *in* Kilian Heck et Bernhard Jahn (dir.), *Genealogie als Denkform in Mittelalter und Früher Neuzeit*, Tübingen, 2000, pp. 155-176.

BERSIER, GABRIELLE, "Der Fall der deutschen Bastille. Goethe und die Epochenschwelle von 1806", *Recherches Germaniques*, 20, 1990.

———, *Goethes Rätselparodie der Romantik. Eine neue Lesart der "Wahlverwandtschaften"*, Tübingen, Neumeyer, 1997.

BESSIERE, JEAN (dir.), *Savoirs et littérature. Litterature, the humanities and the social sciences*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002.

BEUTLER, BERNHARD et ANKE BOSSE (dir.), *Spuren, Signaturen, Spiegelungen. Zur Goethe-Rezeption in Europa*, Köln, Weimar, Wien, Böhlau, 2000.

BEYREUTHER, E., "Die Bedeutung Pierre Bayles für Lessing", *in* Heinrich Bornkamm et al (dir.), *Der Pietismus in Gestalten und Wirkungen*, Bielefeld, Luther-Verlag, 1975.

BIRUS, HENDRIK, "Goethes Idee der Weltliteratur. Eine historische Vergegenwärtigung", *in* Manfred Schmeling (dir.), *Weltliteratur heute. Konzepte und Perspektiven*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 1995, pp. 5-28.

BLASIUS, DIRK, *Ehescheidung in Deutschland 1794-1945: Scheidung u. Scheidungsrecht in histor. Perspektive*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1987.

BLECHSCHMIDT, STEFAN et ANDREA HEINZ (dir.), *Dilettantismus um 1800*, Heidelberg, Winter, 2007.

BLONDEAU, DENISE, "Goethes Naturbegriff in den "Wahlverwandtschaften"", *Goethe-Jahrbuch*, 1997, pp. 35-48.

BLÜHM, ELGER, "Johann Heinrich Zedler und sein Lexikon", *Jahrbuch der Schlesischen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Breslau*, 7, 1962, pp. 184-200.

BLUMENBERG, HANS, *Die Lesbarkeit der Welt*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986 [1981].

BOCK, HENNING, "Collections privées et publiques, les prémices du musée public en Allemagne", *in* Edouard Pommier (dir.), *Les musées en Europe à la veille de l'ouverture du Louvre*, Paris, Klincksieck, Musée du Louvre, 1995, pp. 61-77.

BÖHME, HARTMUT, ""Kein wahrer Prophet". Die Zeichen und das Nicht-Menschliche in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften*", *in* Gisela Greve (dir.), *Goethe. Die Wahlverwandtschaften*, Tübingen, Ed. diskord, 1999, pp. 97-123.

——— (dir.), *Topographien der Literatur. Deutsche Literatur im transnationalen Kontext. DFG-Symposion 2004*, Stuttgart, J.B. Metzler, 2005.

———, *Fetischismus und Kultur. Eine andere Theorie der Moderne*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2006.

BÖHME, HARTMUT, PETER MATUSSEK et LOTHAR MÜLLER, *Orientierung Kulturwissenschaft. Was sie kann, was sie will*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2000.

BÖHME, HARTMUT et KLAUS R. SCHERPE, *Literatur und Kulturwissenschaften. Positionen, Theorien, Modelle*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1996.

BOHNENKAMP, ANNE, "Rezeption der Rezeption. Goethes Entwurf einer "Weltliteratur" im Kontext seiner Zeitschrift "Über Kunst und Altertum"", *in* Bernhard Beutler et Anke Bosse (dir.), *Spuren, Signaturen, Spiegelungen. Zur Goethe-Rezeption In Europa*, Köln, Weimar, Wien, Böhlau, 2000, pp. 187-205.

BOHRER, KARL-HEINZ, "Einsame Klassizität. Goethes Stil als Vorschein einer anderen Moderne", *Merkur*, 53, n° 6, 1999, pp. 493-507.

BOLLENBECK, GEORG, *Bildung und Kultur. Glanz und Elend eines deutschen Deutungsmusters*, Frankfurt/Main, Leipzig, Insel Verlag, 1994.

BOLLENBECK, GEORG et GERHARD KAISER, "Kulturwissenschaftlicher Ansätze in den Literaturwissenschaften", *in* Friedrich Jaeger et Jürgen Straub (dir.), *Handbuch*

der Kulturwissenschaften. Paradigmen und Disziplinen, Stuttgart/Weimar, Metzler, 2004, pp. 615-637.

BOLZ, NORBERT W., "Art. Ehe", *in* Hans-Dietrich Dahnke et Regine Otto (dir.), *Goethe-Handbuch*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 1998, pp. 234-235.

BOOTH, WAYNE C., *A Rhetoric of irony*, Chicago et London, University of Chicago press, 1974.

BORCHMEYER, DIETER, "*Altes Recht* und Revolution. Schillers "Wilhelm Tell"", *in* Wolfgang Wittkowski (dir.), *Friedrich Schiller. Kunst, Humanität und Politik in der späten Aufklärung. Ein Symposium*, Tübingen, Niemeyer, 1982, pp. 69-111.

BORGES, JORGE LUIS, "Défense de Bouvard et Pécuchet", *Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléïade", 1993.

BOTOND, ANNELIESE, *Die Wahlverwandschaften: Transformation und Kritik der Neuen Héloïse*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2006.

BOTZENHART, MANFRED, *Reform, Restauration, Krise. Deutschland 1789-1847*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1985.

BOURDIEU, PIERRE, *Les règles de l´art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1998 [1992].

BOURDIN, JEAN-CLAUDE (dir.), *Les matérialistes au XVIII^e siècle*, Paris, Payot & Rivages, 1996.

BOURGEOIS, BERNARD, *L'idéalisme de Fichte*, Paris, 1995 [1968].

BOURGET, PAUL, *Essais de psychologie contemporaine*, Paris, Gallimard, 1993.

BOUVERESSE, JACQUES, *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Marseille, Agone, 2008.

BREIDBACH, OLAF, *Goethes Metamorphosenlehre*, Paderborn, Wilhelm Fink Verlag, 2006.

BREIDBACH, OLAF et PAUL ZICHE (dir.), *Naturwissenschaften um 1800. Wissenschaftskultur in Jena-Weimar*, Weimar, 2001.

BRONFEN, ELISABETH, *Nur über ihre Leiche. Tod, Weiblichkeit und Ästhetik*, Frankfurt/Main, 1994.

BROSSE, JACQUES, *Mythologie des arbres*, Paris, Payot et Rivages, 2001 [1989].

BRUNEAU, JEAN, *Les débuts littéraires de Gustave Flaubert. 1831-1845*, Paris, Armand Colin, 1962.

BÜHLER, BENJAMIN et STEFAN RIEGER, *Das Wuchern der Pflanzen. Ein Florilegium des Wissens*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2009.

BURKE, PETER, *A social history of knowledge: from Gutenberg to Diderot*, Cambridge, Polity, 2000.

BUSCHENDORF, BERNHARD, *Goethes mythische Denkform. Zur Ikonographie der "Wahlverwandtschaften"*, Frankfurt/Main, Suhrkamp Verlag, 1986.

CALVINO, ITALO, "La philosophie de Raymond Queneau", *Pourquoi lire les classiques*, Paris, Seul, 1996, pp. 209-227.

———, *Leçons américaines*, Paris, Seuil, 2001.

CAMPAN, JEANNE-LOUISE-HENRIETTE GENEST, MME DE, *De l'Education, suivi des Conseils aux jeunes filles, d'un théâtre pour les jeunes personnes et de quelques essais de morale, ouvrage mis en ordre et publiée avec une inroduction par M. F. Barrière*, Paris, Baudouin frères, 3 vols, 1824.

CAMPE, JOHANN HEINRICH, *Allgemeine Revision des gesammten Schul- und Erziehungswesens. Von einer Gesellschaft praktischer Erzieher, 16 t.*, Hamburg, C. E. Bohn, 1785-1792.

CARROY, JACQUELINE, *Hypnose, suggestion et psychologie. L'invention de sujets*, Paris, PUF, 1991.

CASSIRER, ERNST, *Freiheit und Form. Studien zur deutschen Geistesgeschichte*, Darmstadt, Wissenschaftlichte Buchgesellschaft, 1994.

CAVALLO, GUGLIELMO et ROGER CHARTIER (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 1997.

CEARD, JEAN, "De l'encyclopédie au commentaire, du commentaire à l'encyclopédie: le temps de la Renaissance", *in* Roland Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXIe siècle*, Paris, Bibliothèque nationale de France / Flammarion, 1996, pp. 164-169.

CHALARD-FILLAUDEAU, ANNE et GERARD RAULET, "Pour une critique des "sciences de la culture"", *L'Homme et la Société. Revue internationale de recherches et de synthèses en sciences sociales*, 149, n° 3, 2003.

CHARPA, ULRICH, "Emil Du Bois-Reymonds "Goethe und kein Ende". Analyse einer Ablehnung", *in* Lutz Danneberg, Friedrich Vollhardt, Hartmut Böhme et Jörg Schöne (dir.), *Wissen in Literatur im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Max Niemeyer, 2002, pp. 220-239.

CHARTIER, ROGER, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien régime*, Paris, Seuil, 1987.

———, *L'ordre des livres: lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIVe et XVIIIe siècle*, Aix-en-Provence, Alinea, 1992.

———, "L'arbre et l'océan", *in* Roland Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde*, Paris, Bibliothèque nationale de France/Flammarion, 1996, pp. 482-485.

CHARTIER, ROGER et HENRI-JEAN MARTIN, *Histoire de l'édition française. II. Le livre triomphant. 1660-1830*, Paris, Fayard, 1990 [1984].

CHATELAIN, JEAN-MARC, "Du Parnasse à l'Amérique: l'imaginaire de l'encyclopédie à la Renaissance et à l'Age classique", *in* Roland Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXIe siècle*, Paris, Bibliothèque nationale de France / Flammarion, 1996, pp. 156-163.

CHERTOK, LEON et ISABELLE STENGERS, *Le cœur et la raison. L'hypnose en question, de Lavoisier à Lacan*, Paris, Payot, 1989.

CHEVAL, RENÉ J., "Die deutsche Romantik in Frankreich", *in* Theodor Steinbüchel (dir.), *Romantik. Ein Zyklus Tübinger Vorlesungen*, Tübingen, Stuttgart, Rainer Wunderlich Verlag Hermann Leins, 1948, pp. 251-271.

CLARK, HILARY, *The fictional encyclopaedia. Joyce, Pound, Sollers*, New York & London, Garland Publishing, 1990.

COGNY, PIERRE, "La parodie dans Bouvard", *Flaubert et le comble de l'art, Nouvelles recherches sur Bouvard et Pécuchet*, SEDES-CDU, 1981, pp. 39-47.

———, "Le regard ironique de Flaubert sur l'épistémologie de son temps", *in* Alfonso De Toro (dir.), *Gustave Flaubert: Procédés narratifs et fondements épistémologiques*, Tübingen, 1987, pp. 55-70.

COHEN, CLAUDINE, "Bouvard et Pécuchet réécrivent les sciences", *Alliage*, 37-38, 1998-99, pp. 110-122.

COLLISON, ROBERT, *Encyclopaedias: Their History throughout the Ages. A biographical guide with extensiv historical notes to general encyclopaedias issued throughout the world from 350 B.C. to the present day*, New York, London, 1964.

COMPAGNON, ANTOINE, *La Seconde main ou le Travail de la citation*, Paris, 1979.

———, *Les cinq paradoxes de la modernité*, Paris, Seuil, 1990.
CONAN, MICHEL, *Dictionnaire historique de l'art du jardin*, Paris, Hazan, 1997.
COQUIO, CATHERINE et REGIS SALADO (dir.), *Fiction & Connaissance. Essais sur le savoir à l'œuvre et l' œuvre de fiction*, Paris, L'Harmattan, 1998.
CORBINEAU-HOFFMANN, ANGELIKA, *Einführung in die Komparatistik*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 2004.
COUTURAT, LOUIS, *La Logique de Leibniz*, Paris, 1901.
CRARY, JONATHAN, *L'art de l'observateur: vision et modernité au XIX^e siècle*, Nîmes, J. Chambon, 1994.
CRITZMANN, THORSTEN, *Goethes Wahlverwandtschaften als Jahresmärchen: ein Dialog zwischen Aufklärung und Romantik*, Köln, SH-Verlag, 2006.
CUNNINGHAM, ANDREW et NICHOLAS JARDINE (dir.), *Romanticims and the Sciences*, Cambridge et al, 1990.
CURTIUS, ERNST ROBERT, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Tübingen, Basel, Francke, 1993.
DAGOGNET, FRANÇOIS, "Le docteur Itard entre l'énigme et l'échec", *Victor de l'Aveyron*, Paris, Allia, 2009.
DAHAN-GAIDA, LAURENCE, *Musil. Savoir et fiction*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1994.
———, "L'épistémocritique: problèmes et perspectives", *in* Daniel Minary (dir.), *Savoirs et littérature II*, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2001, pp. 19-51.
——— (dir.), *Conversations entre la littérature, les arts et les sciences*, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2006.
———, *Le savoir et le secret. Poétique de la science chez Botho Strauss*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008.
DAINAT, HOLGER, "Von Wilhelm Meister zu den wilhelminischen Schülern. Bildungs- und Schulromane im Kontext institutionalisierter Erziehung", *in* Eva Geulen et Nicolas Pethes (dir.), *Jenseits von Utopie und Entlarvung. Kulturwissenschaftliche Untersuchungen zum Erziehungsdiskurs der Moderne*, Freiburg i. Br./Berlin/Wien, Rombach Verlag, 2007, pp. 123-159.
DANNEBERG, LUTZ, FRIEDRICH VOLLHARDT, HARTMUT BÖHME et ALBRECHT SCHÖNE, *Wissen in Literatur im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Max Niemeyer, 2002.
DARNTON, ROBERT, *Mesmerism and the end of the enlightenment in France*, Cambridge, Harvard University Press, 1968.
———, *L'aventure de l´Encyclopédie. 1775-1800. Un best-seller au siècle des Lumières*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1982.
———, "L'arbre de la connaissance: la stratégie épistémologique de l'Encyclopédie", *Le grand massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Robert Laffont, 1985a, pp. 176-199.
———, *Le Grand massacre des chats: attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, R. Laffont, 1985b.
DASTON, LORRAINE, "Die Kultur der wissenschaftlichen Objektivität", *in* Michael Hagner (dir.), *Ansichten der Wissenschaftsgeschichte*, Frankfurt am Main, Fischer, 2001, pp. 137-158.
———, "Introduction", *in* Lorraine Daston (dir.), *Things that talk. Object Lessons from Art and Science*, New York, Zone Books, 2004, pp. 9-24.
DASTON, LORRAINE et PETER GALISON, *Objectivity*, Cambridge, Mass., Zone Books, 2007.

DE BIASI, PIERRE-MARC, "Flaubert et la poétique du non finito", *in* Louis Hay (dir.), *Le manuscrit inachevé, écriture, création, communication*, Paris, Editions du Centre national de la recherche scientifique, 1986.

———, *Gustave Flaubert. Une manière spéciale de vire*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2009.

———, "Le musée imaginaire de Gustave Flaubert ", *in* Anne Herschberg-Pierrot (dir.), *Savoirs en récit. I, Flaubert: la politique, l'art, l'histoire*, Saint-Denis, PUV, "Manuscrits Modernes", 2010, pp. 145-162.

DE BRUYN, GÜNTER, *Preussens Luise. Vom Entstehen und Vergehen einer Legende*, Berlin, Siedler Verlag, 2001.

DE TORO, ALFONSO, "*Bouvard et Pécuchet*: Description du niveau de l'*histoire*", *in* Alfonso de Toro (dir.), *Gustave Flaubert*, Tübingen, Narr, 1987, pp. 121-147.

DECKER, UWE, "Die Deutsche Encyclopädie (1778-1807)", *Das achtzehnte Jahrhundert*, 14, 1990, pp. 147-151.

DECULTOT, ELISABETH, *Peindre le paysage. Discours théorique et renouveau pictural dans le romantisme allemand*, Paris, Du Lérot, 1996.

———, "Le cosmopolitisme en question. Goethe face aux saisies françaises d'art sous la Révolution et sous l'Empire", *Revue Germanique Internationale*, 12, 1999, pp. 161-175.

DEGOUMOIS, LEON, *Flaubert à l'école de Goethe*, Genève, Sonor, 1925.

DELAFON, PAULINE, *Mémoire du Luxembourg: du jardin des chartreux au jardin du Sénat*, Paris, Paris Musées, 2004.

DELEUZE, GILLES, *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1972.

———, *Foucault*, Paris, Les Editions de Minuit, 1986.

DELEUZE, GILLES et FELIX GUATTARI, *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Les Editions de Minuit, 1980.

DEMANDT, ALEXANDER, *Metaphern für Geschichte: Sprachbilder und Gleichnisse im histor.-polit. Denken*, München, Beck, 1978.

———, *Über allen Wipfeln. Der Baum in der Kulturgeschichte*, Köln, Weimar, Böhlau, 2002.

DEMEL, WALTER et UWE PUSCHNER (dir.), *Deutsche Geschichte in Quellen und Darstellung. Von der Französischen Revolution bis zum Wiener Kongress. 1789-1815*, Stuttgart, Reclam, 1995.

DERRIDA, JACQUES, *La Dissémination*, Paris, 1972.

———, "Signature, événement, contexte", *Limited Inc*, Paris, Galilée, 1990, pp. 17-51.

———, *Mal d'archive: une impression freudienne*, Paris, Galilée, 1995.

DESCHARMES, RENE, *Alfred Le Poittevin. Une promenade de Bélial et œuvres inédites*, Paris, Les Pressses françaises, 1924.

DESCHARMES, RENE et RENE DUMESNIL, *Autour de Flaubert. II. Etudes historiques et documentaires*, Paris, Mercure de France, 1912.

DICKHAUT, KIRSTEN, *Verkehrte Bücherwelten. Eine kulturgeschichtliche Studie über deformierte Bibliotheken in der französischen Literatur*, Fink, 2004.

DIERSE, ULRICH, *Enzyklopädie. Zur Geschichte eines philosophischen und wissenschaftstheoretischen Begriffs*, Bonn, Bouvier Verlag Herbert Grundmann, 1977.

DOHM, BURKHARD, "Radikalpietistin und "schöne Seele": Susanna Katharina von Klettenberg", *in* Hans-Georg Kemper et Hans Schneider (dir.), *Goethe und der Pietismus*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2001, pp. 111-134.

DONATELLI, BRUNA (dir.), *Flaubert e Taine. Luoghi e tempi di un dialogo*, Roma, Nuova Arnica ed., 1998.

———, "Taine lecteur de Flaubert. Quand l'histoire rencontre la littérature", *Romantisme*, 111, 2001, pp. 75-87.

———, "Flaubert et Taine: moments d'un dialogue", *Revue Flaubert*, Volume, 2007, http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/revue7/donatelli.pdf.

DONATO, CLORINDA, "Übersetzung und Wandlung des enzyklopädischen Genres: Johann Georg Krünitz' Oeconomische Encyklopädie (1771-1858) und ihre französischsprachigen Vorläufer", *in* Hans-Jürgen Lüsebrink, Rolf Reichardt, Annette Keilhauer et René Nohr (dir.), *Kulturtransfer im Epochenumbruch. Frankreich-Deutschland. 1770 bis 1815*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1997, pp. 539-565.

DORD-CROUSLÉ, STÉPHANIE, *Bouvard et Pécuchet et la littérature. Étude génétique et critique du chapitre V de Bouvard et Pécuchet de Flaubert*, Paris, Université Paris 8, 1998.

———, "Présentation", *Bouvard et Pécuchet. Dictionnaire des idées reçues*, 1999, pp. 15-41.

———, *Bouvard et Pécuchet de Flaubert: une "encyclopédie critique en farce"*, Paris, Belin, 2000.

———, "Saint-Simon, Bouvard et Pécuchet: représentation d'une idéologie", *in* Ph. Régnier (dir.), *Études saint-simoniennes I*, Presses universitaires de Lyon, 2002, pp. 177-195.

———, "Flaubert et les "Manuels Roret" ou le paradoxe de la vulgarisation. L'art des jardins dans Bouvard et Pécuchet", *in* Lise Andries (dir.), *Le partage des savoirs XVIII^e^ - XIX^e^ siècles*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2003a, pp. 93-118.

———, "Le darwinisme de Flaubert." *in* Sarga Moussa (dir.), *L'idée de "race" dans les sciences humaines et la littérature (XVIII-XIX^e^ siècle). Actes du Colloque international de Lyon, 16-18 novembre 2000.*, Paris, L'Harmattan, 2003b, pp. 283-296.

DOTZLER, BERNHARD, "Retrospektive Science fiction? Literarisierte Wissenschaftsgeschichte in Gibson & Sterlings "The Difference Engine"." *in* Harro v. Segeberg (dir.), *New Science und Alte Dichtung?* Berlin, 1994, pp. 47-52.

DUCKETT, WILLIAM (dir.), *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, 16 vols, 1870-1878.

DÜNNE, JÖRG et STEPHAN GÜNZEL, *Raumtheorie. Grundlagentexte aus Philosophie und Kulturwissenschaften*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2006.

DUFIEF-SANCHEZ, VERONIQUE, "Eléments pour une épistémocritique", *in* Véronique Dufief-Sanchez (dir.), *Les écrivains face au savoir*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2002, pp. 5-15.

DUFOUR, PHILIPPE, "Le chaudron et la lyre", *Poétique*, 86, 1991, pp. 193-214.

———, "Flaubert et la parole de l'autre. Citer dans la correspondance", *Romanic Review*, n° 83, 1992, pp. 323-338.

DUMESNIL, RENE, *Le Réalisme et le Naturalisme*, Paris, del Duca, de Gigord, 1955.

DUMESNIL, RENE et D. L. DEMOREST, "La Tentation de saint Antoine", *Bibliographie de Gustave Flaubert*, Paris, Giraud-Badin, 1937, pp. 219-293.

DUMONT, LOUIS, *L'idéologie allemande. France-Allemagne et retour. Homo Aequalis II*, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque des sciences humaines", 1991.

ECO, UMBERTO, *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, 1988.

———, *Lector in fabula: le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1989.
———, *Vertige de la liste*, Paris, Flammarion, 2009.
EHRICH-HAEFELI, VERENA, "Rousseaus Sophie und ihre deutschen Schwestern. Zur Entstehung der bürgerlichen Geschlechterideologie", *in* Herbert Jaumann (dir.), *Rousseau in Deutschland*, Berlin/New York, de Gruyter, 1995, pp. 115-162.
ENCKE, JULIA, *Kopierwerke: bürgerliche Zitierkultur in den späten Romanen Fontanes und Flauberts*, Frankfurt/Main, Peter Lang, 1998.
ENGEL, MANFRED, *Der Roman der Goethezeit*, Suttgart, coll. "Anfänge in Klassik und Frühromantik", 1993a.
———, *Der Roman der Goethezeit, Bd. 1., Anfänge in Klassik und Frühromantik: Transzendentale Geschichten*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 1993b.
ERHART, WALTER (dir.), *Grenzen der Germanistik: Rephilologisierung oder Erweiterung?* Stuttgart, Metzler, 2004.
ESCOUBAS, ELIANE, "Préface", *J.W. Goethe, Matériaux pour l'histoire de la théorie des couleurs*, Presses Universitaires du Mirail, 2003.
ESPAGNE, GENEVIEVE (dir.), *Histoires de littératures en France et en Allemagne autour de 1800*, Paris, Editions Kimé, 2009.
ESPAGNE, MICHEL, "La mémoire d'Elise Krinitz", *in* Liliane Crips et al (dir.), *Nationalismes, féminismes, exclusions. Mélanges en l'honneur de Rita Thalmann*, Frankfurt am Main, Lang, 1994a, pp. 437-452.
———, "La mémoire d'Elise Krinitz ", *Nationalismes, féminismes, exclusions. Mélanges en l'honneur de Rita Thalmann*, Frankfurt, Peter Lang, 1994b, pp. 437-452.
———, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1998.
———, "Bildung", *in* Barbara Cassin (dir.), *Vocabulaire européen de la philosophie*, Paris, Seuil-Robert, 2004, p. 201.
ESPAGNE, MICHEL, ELISABETH DECULTOT et JACQUES LE RIDER (dir.), *Dictionnaire du monde germanique*, Paris, Bayard, 2008.
ESPAGNE, MICHEL et MICHAEL WERNER (dir.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e et XIX^e siècle)*, 1988.
EYBL, FRANZ M. (dir.), *Enzyklopädien der Frühen Neuzeit. Beiträge zu ihrer Erforschung*, Tübingen, 1995.
FAGUET, EMILE, *Flaubert*, Paris, Hachette, 1906.
FARGE, ARLETTE, "Des historiens, Bouvard et Pécuchet", *Des lieux pour l'histoire*, Paris, Seuil, 1997, pp. 134-149.
FARGE, ARLETTE et NATALIE ZEMON DAVIS (dir.), *Histoire des femmes en occident. XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Plon, 5 vols, 1991.
FERRY, LUC, J.-P. PESRON et ALAIN RENAUT (dir.), *Philosophie de l'université. L'idéalisme allemand et la question de l'Université. Textes de Schelling, Fichte, Schleiermacher, Humboldt, Hegel*, Paris, Payot, 1979.
FERTIG, LUDWIG, *Johann Wolfgang von Goethe der Mentor*, Darmstadt, 1991.
FIERRO, ALFRED, "Des encyclopédies aux livres pratiques", *in* Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition francaise. Le livre concurrencé. 1900-1950*, Paris, Fayard/Promodis, 1991, pp. 342-350.
FINK, GONTHIER-LOUIS, "Goethe et Napoléon. Littérature et politique", *Francia*, 10, 1982, pp. 359-379.

———, "Goethe et la France. Un dialogue permanent", *Exposition "Goethe et l'Europe"*, Düsseldorf, Saverne, Bologna, Goethe-Museum Düsseldorf, 1999a, pp. 219-271.

———, "Goethe, der andere Deutsche? Die französische Goethe-Rezeption zwischen 1870 und 1949 ", *Goethe-Jahrbuch*, 116, 1999b, pp. 54-74.

FISCHER-LICHTE, ERIKA (dir.), *Theatralität als Modell in den Kulturwissenschaften*, Tübingen/Basel, Francke, 2004.

FÖCKING, MARC, *Pathologia litteralis: erzählte Wissenschaft und wissenschaftliches Erzählen im französischen 19. Jahrhundert*, Tübingen, Narr, 2002.

FOLKERTS, MENSO, "Wer war Heinrich Heines "Mouche"? Dichtung und Wahrheit", *Heine-Jahrbuch*, 38, 1999, pp. 133-151.

FOUCAULT, MICHEL, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.

———, *L´archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

———, *L´ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.

———, "La bibliothèque fantastique", *Travail de Flaubert*, Paris, Seuil, 1983.

———, "Des espaces autres", *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, 2001 [1984], pp. 1571-1581.

FOURCY, AMBROISE, *Histoire de l'Ecole polytechnique*, Paris, Belin, 1987, 1828.

FOX, ROBERT (dir.), *The organization of science and technology in France 1808-1914*, Cambridge, Cambridge University Press & Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1980.

FRAISSE, GENEVIEVE et MICHELLE PERROT (dir.), *Histoire des femmes en occident. Le XIX^e siècle*, Paris, Plon, 5 vols, 1991.

FRANÇOIS-PONCET, ANDRE, *Les Affinités électives de Goethe*, 1910.

FRANK, ARMIN PAUL et ULRICH MOLK (dir.), *Frühe Formen mehrperspektivischen Erzählens von der Edda bis Flaubert. Ein Problemaufriss*, Berlin, E. Schmidt, 1991.

FRENZEL, ELISABETH, "Art. Belisar", *Stoffe der Weltliteratur*, Stuttgart, Kröner, 1976, pp. 86-88.

FRIEDRICH, SABINE, JÖRG DÜNNE et KIRSTEN KRAMER (dir.), *Theatralität und Räumlichkeit*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2009.

FRIEDRICH, UDO, "Ordnungen des Wissens. Ältere deutsche Literatur", *in* Claudia Benthien et Hans Rudolf Velten (dir.), *Germanistik als Kulturwissenschaft. Eine Einführung in neue Theoriekonzepte*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2002, pp. 83-102.

FRÖHNER, ANNETTE, *Technologie und Enzyklopädismus im Übergang vom 18. zum 19. Jahrhundert. Johann Georg Krünitz (1728-1796) und seine Oeconomisch-technologische Encyklopädie*, Mannheim, Palatium Verlag, 1994.

FRYE, NORTHROP, *Anatomy of criticism: four essays.*, Princeton, Princeton university press, 1990 [1957].

GAMM, HANS-JOCHEN, *Das pädagogische Erbe Goethes*, Frankfurt/Main, New York, 1980.

———, "Art. Bildung", *in* Hans-Dietrich Dahnke et Regine Otto (dir.), *Goethe-Handbuch*, Stuttgart, Weimar, Metzler, 1998, pp. 130-131.

GARBER, KLAUS, "Arkadien und Gesellschaft", *in* Wilhelm Voßkamp (dir.), *Utopieforschung. Interdisziplinäre Forschungen zur neuzeitlichen Utopie*, Frankfurt am Main, 1985, pp. 37-81.

———, "Idylle und Revolution. Zum Abschluss einer zweitausendjährigen Gattungstradition im 18. Jahrhundert", *in* Ortrud Gutjahr et al (dir.), *Gesellige Vernunft. Zur Kultur der literarischen Aufklärung*, Würzburg, 1993, pp. 57-82.

GARDEY, DELPHINE, *La dactylographe et l'expéditionnaire: histoire des employés de bureau, 1890-1930*, Paris, Belin, 2001.

"Gärten", *in* Hans-Dietrich Dahnke et Regine Otto (dir.), *Goethe-Handbuch*, Stuttgart, Weimar, Metzler, 1998, pp. 334-336.

"Gartenkunst", *in* Hans-Dietrich Dahnke et Regine Otto (dir.), *Goethe-Handbuch*, Stuttgart, Weimar, Metzler, 1998, pp. 336-338.

GAYON, JEAN, "Agriculture et agronomie dans « Bouvard et Pécuchet » de Flaubert." *Littérature*, 109, 1998, pp. 59-73.

GELY-GHEDIRA, VERONIQUE, *La Nostalgie du moi: Echo dans la littérature européenne*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

GENETTE, GERARD, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.

———, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.

GEULEN, EVA et NICOLAS PETHES (dir.), *Jenseits von Utopie und Entlarvung. Kulturwissenschaftliche Untersuchung zum Erziehungsdiskurs der Moderne*, Freiburg, Rombach, 2007.

GIERL, MARTIN, *Pietismus und Aufklärung. Theologische Polemik und die Kommunikationsreform der Wissenschaft am Ende des 17. Jahrhunderts*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1997.

———, "Kompilation und die Produktion von Wissen im 18. Jahrhundert", *in* Helmut Zedelmaier et Martin Mulsow (dir.), *Die Praktiken der Gelehrsamkeit in der Frühen Neuzeit*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2001.

GIERSBERG, DAGMAR, *"Je comprends les Werther". Goethes Briefroman im Werk Flauberts*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2003.

GOBLOT, JEAN-JACQUES, *La jeune France libérale: Le Globe et son groupe littéraire, 1824-1830*, Paris, Plon, 1995.

Goethe-Jahrbuch. Band 125, Göttingen, Wallstein Verlag, 2008.

GOETSCHEL, WILLI, CATRONA MACLLEOD et EMERY SNYDER, "The Deutsche Encyclopädie", *in* Frank A. Kafker (dir.), *Eleven successors of the "Encyclopédie"*, Oxford, 1994, pp. 257-333.

GOLZ, JOCHEN, ""Dilletantismus" bei Goethe. Anmerkungen zur Geschichte des Begriffs", *in* Stefan Blechschmidt et Andrea Heinz (dir.), *Dilettantismus um 1800*, Heidelberg, Winter, 2007, pp. 27-39.

GONTARD, MAURICE, *L'enseignement secondaire en France de la fin de l'Ancien Régime à la loi Falloux 1750-1850*, Aix-en-Provence, Edisud, 1984.

GOTHOT-MERSCH, CLAUDINE, "Introduction", *Bouvard et Pécuchet*, Paris, Gallimard, 1979, pp. 7-42.

GOUPIL, MICHELLE, *Du flou au clair? Histoire de l'affinité chimique de Cardan à Prigogine*, Paris, Ed. du CTHS, 1991.

GOURDON, VINCENT et ULRIKE KRAMPL, "Divorce", *in* Christophe Charle, Christophe Duhamelle, Bruno Dumézil*, et al.* (dir.), *Dictionnaire historique de la civilisation européenne*, Paris, Fayard, à paraître 2010.

GRACZYK, ANNETTE, "Das Tableau als Antwort auf den Erfahrungsdruck und die Ausweitung des Wissens um 1800. Louis-Sébastien Merciers Tableau von Paris und Alexander von Humboldts Naturgemälde", *in* Inge Münz-Koenen et Wolfgang

Schäffner (dir.), *Masse und Medium: Verschiebungen in der Ordnung des Wissens und der Ort der Literatur 1800/2000*, Berlin, Akad. Verl., 2002, pp. 41-59.

———, *Das literarische Tableau zwischen Kunst und Wissenschaft*, München, Wilhelm Fink, 2004.

GRANGE, JULIETTE, *La philosophie d'Auguste Comte. Science, politique, religion*, Paris, PUF, 1996.

GREENBLATT, STEPHEN, "Towards a Poetics of Culture", *in* H. Aram Veeser (dir.), *The New Historicism*, London, Routledge, 1989.

GREENE, JOHN, "Structure et épistémologie dans Bouvard et Pécuchet", *Nouvelles recherches sur Bouvard et Pécuchet de Flaubert*, Paris, SEDES-CDU, 1981.

GUEROULT, M., *L'évolution et la structure de la doctrine de la science chez Fichte*, Strasbourg, 1982 [1930].

GUGGISBERG, KURT, *Philipp Emanuel von Fellenberg und sein Erziehungsstaat*, Bern, 1953.

GUNTERMANN, GEORG, ""Wiederholte Spiegelungen" in Goethes *Wahlverwandtschaften*", *Goethe-Jahrbuch*, 109, 1992, pp. 77-89.

GÜNZLER, CLAUS, *Bildung und Erziehung im Denken Goethes. Philosophische Grundlagen und aktuelle Perspektiven einer Pädagogik der Selbstbeschränkung*, Köln/Wien, Böhlau, coll. "Literatur und Leben", 1981.

HABERL, HILDEGARD, "Wissen erzählen. Die Enzyklopädie in literarischen Texten", *in* Herbert Hrachovec, Wolfgang Müller-Funk et Birgit Wagner (dir.), *Kleine Erzählungen und ihre Medien*, Wien, Turia + Kant, 2004, pp. 75-89.

———, ""Avant la Copie, après l'introduction, mettre en italique ou en note: "On a retrouvé par hasard leur copie, l'Editeur la donne afin de grossier le présent ouvrage."" - Die Kopie und "Materialbaustelle" Flauberts in der Neubearbeitung und Übersetzung von Hans-Horst Henschen", *Philologie im Netz*, 31, 2005, pp. 93-107.

———, "'An der Natur herumversuchen'. Landschaft, Garten und die Grenzen der heiteren Vernunftfreiheit in *Die Wahlverwandtschaften* und *Bouvard et Pécuchet*", *in* Marcel Krings et Roman Luckscheiter (dir.), *Deutsch-französische Literaturbeziehungen. Stationen und Aspekte dichterischer Nachbarschaft vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007, pp. 171-185.

———, "Taches d'encre. Archive, copie et écriture chez Goethe et Flaubert", *Epistémocritique. Littérature et savoirs*, n° 5, 2009, http://www.epistemocritique.org/.

———, "Encyclopédisme littéraire et universalisme: Goethe face à l'ordre du savoir", *in* Jean-Christophe Abramovici (dir.), *Romanesque & Encyclopédie*, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010, pp. 129-145.

HABRICH, CHRISTA, "Von der Alchemie zur Förderung der chemischen Wissenschaft und Technik. Goethe zwischen hermetischem Denken und Pragmatismus", *in* Hans-Jürgen Schrader et Katharine Weder (dir.), *Von der Pansophie zur Weltweisheit. Goethes analogisch-philosophische Konzepte*, Tübingen, Niemeyer, 2004, pp. 10-29.

HADOT, PIERRE, *N'oublie pas de vivre. Goethe et la tradition des exercices spirituels*, Paris, Albin Michel, 2008.

HAGNER, MICHAEL (dir.), *Ansichten der Wissenschaftsgeschichte*, Frankfurt am Main, Fischer, 2001.

HAMM, HEINZ, *Goethe und die Zeitschrift "Le Globe". Eine Lektüre im Zeichen der Weltliteratur*, Köln, Weimar, Böhlau, 1998.

HAMMERSTEIN, NOTKER et ULRICH HERRMANN (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte. Band II, 18. Jahrhundert: vom späten 17. Jahrhundert bis zur Neuordnung Deutschlands um 1800*, München, Beck, 2005.

HAMON, PHILIPPE, "Du savoir dans le texte", *Revue des sciences humaines*, 160, 1975, pp. 489-499.

———, *Expositions, littérature et architecture au XIX^e siècle*, Paris, Corti, 1989.

———, *Imageries. Littérature et image au XIX^e siècle*, Paris, José Corti, 2007.

HARAWAY, DONNA, *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*, New York, Routledge, 1991.

———, *Des singes, des cyborgs et des femmes. Réinvention de la nature*, Paris, Editions Jacqueline Chambon, 2008.

HARNISCH, HARTMUT et GERHARD HEITZ (dir.), *Deutsche Agrargeschichte des Spätfeudalismus*, Berlin (RDA), Akademie-Verlag, 1986.

HARTH, HELENE, SUSANNE KLEINERT et BIRGIT WAGNER (dir.), Konflikt der Diskurse. Zum Verhältnis von Literatur und Wissenschaft im modernen Italien, Tübingen, 1991.

HÄRTL, HEINZ, *"Die Wahlverwandtschaften". Eine Dokumentation der Wirkung von Goethes Roman 1808-1832*, Berlin, 1983.

HAUSEN, KARIN, "Die Polarisierung der 'Geschlechtscharaktere' - eine Spiegelung der Dissoziation von Erwerbs- und Familienleben", *in* Werner Conze (dir.), *Sozialgeschichte der Familie in der Neuzeit Europas*, Stuttgart, 1967, pp. 363-393.

HAYLES, N. KATHERINE, "Literature and Science", *in* Martin et al Coyle (dir.), *Encylopedia of literature and criticism*, London, Routledge, 1991, pp. 1068-1081.

HEDOUIN, ALFRED, *Goethe, sa vie et ses œuvres, son époque et ses contemporains*, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1866.

HEINZ, JUTTA, *Wissen vom Menschen und Erzählen vom Einzelfall: Untersuchungen zum anthropologischen Roman der Spätaufklärung*, Berlin; New York, De Gruyter, 1996.

———, *Narrative Kulturkonzepte. Wielands Aristipp und Goethes Wilhelm Meisters Wanderjahre*, Heidelberg, Winter, 2006.

HELMREICH, CHRISTIAN, "La traduction des "Souffrances du jeune Werther" en France (1776-1850). Contribution à une histoire des transferts franco-allemands", *Revue Germanique Internationale*, 12, 1999, pp. 179-193.

———, "Theorie und Geschichte der Naturwissenschaft bei Goethe und Alexander von Humboldt", *Goethe Jahrbuch 2007*, 124, 2007, pp. 167-177.

HENNEBO, DIETER, "Goethes Beziehungen zur Gartenkunst seiner Zeit", *Jahrbuch des Freien Deutschen Hochstifts*, 1979, pp. 90-119.

HENNINGSEN, JÜRGEN, ""Enzyklopädie". Zur Sprach- und Bedeutungsgeschichte eines pädagogischen Begriffs", *Archiv für Begriffsgeschichte*, 10, 1966, pp. 271-362.

HENSCHEN, HANS-HORST, "In initio", *Universalenzyklopädie der menschlichen Dummheit. Ein Sottisier*, Berlin, Eichborn, 2004, pp. 9-12.

HENTSCHEL, UWE, "Salomon Gessners *Idyllen* und ihre deutsche Rezeption im 18. und beginnenden 19. Jahrhundert", *Orbis litterarum*, 54, 1999, pp. 332-349.

HERSCHBERG-PIERROT, ANNE, *Le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert*, Presses Universitaires de Lille, 1988.

———, "Histoire d'"idées reçues"", *Romantisme*, 86, 1994.

———, "Les dossiers de Bouvard", *Romanic Review*, 86, n° 3, 1995, pp. 537-548.
———, *Le Dictionnaire des idées reçues*, Paris, Librairie Générale Française, 1997.
———, "Flaubert et les idées reçues. "C´est là l´ennemi."", *Magazine littéraire*, 401, 2001, pp. 41-43.
———, "Présence de *Bouvard et Pécuchet* chez Roland Barthes", *Œuvres et critiques*, XXXIV, n° 1, 2009, pp. 33-42.
HERSCHBERG-PIERROT, ANNE; NEEFS, JACQUES, ""Bouvard et Pécuchet", la crise des savoirs", *in* Alain et al. Corbin (dir.), *L´invention du XIX^e siècle. Le XIX^e siècle par lui-même (littérature, histoire, société)*, Paris, Klincksieck & Presses de la Sorbonne nouvelle, 1999.
HIBBITT, RICHARD, *Dilettantism and its Values: from Weimar Classicism to the Fin de siècle*, London, 2006.
Histoire des Cinq Académies, Paris, Librairie Académique Perrin et Institut de France, 1995.
HOFFMANN, ALFRED, *Der Landschaftsgarten*, Hamburg, Broschek Verlag, III vols, coll. "Geschichte der deutschen Gartenkunst", 1963.
HOFFMANN, CHRISTOPH, ""Zeitalter der Revolutionen". Goethes *Wahlverwandtschaften* im Fokus des chemischen Paradigmenwechsels", *DVjs*, 67, 1993, pp. 417-450.
HOFFMEISTER, GERHART, *Goethe und die europäische Romantik*, München, Francke, 1984.
HÖFNER, ECKHARD, "*Bouvard et Pécuchet* et la science livresque. Remarques épistémologiques sur la dernière œuvre de Flaubert", *in* Alfonso de Toro (dir.), *Gustave Flaubert: procédés narratifs et fondements epistémologiques*, Tübingen, Narr, 1987, pp. 149-171.
———, "Wissenschaftsrezeption und Erzähler-Strategie im realistischen Roman des französischen und italienischen 19. Jahrhunderts", *in* Lutz Danneberg, Friedrich Vollhardt, Hartmut Böhme et Jörg Schönert (dir.), *Wissen in Literatur im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2002, pp. 190-219.
HOHENDAHL, PETER UWE, "Reform als Utopie. Die preussische Bildungspolitik 1809-1817", *in* Wilhelm Voßkamp (dir.), *Utopieforschung. Interdisziplinäre Studien zur neuzeitlichen Utopie*, Stuttgart, Metzler, 1982, pp. 250-272.
———, "Ottilie's Education. Goethe's *Die Wahlverwandtschaften* and the Pedagogical Discourse around 1800", *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 77, n° 2, 2003 [Ottilie's Education], pp. 214-241.
HOLTERMANN, MICHAEL, ""Thierischer Magnetismus“ in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften*", *Jahrbuch der deutschen Schillergesellschaft*, 37, 1993, pp. 164-197.
HÖRISCH, JOCHEN, "Die Dekonstruktion der Sprache und der Advent neuer Medien in Goethes "Wahlverwandtschaften"", *Merkur*, 52, n° 9, 1998, pp. 826-839.
———, *Eine Geschichte der Medien. Vom Urknall zum Internet*, Suhrkamp, 2004.
HORN, EVA, *Trauer schreiben: die Toten im Text der Goethezeit*, München, Fink, 1998.
HÖSLE, JOHANNES, "Die französische "Werther"-Rezeption", *Arcadia*, 11, 1976, pp. 113-125.
HUGOT, JEAN-FRANÇOIS, *Le dilettantisme dans la littérature française d'Ernest Renan à Ernest Psichari*, Aux Amateurs de Livres, 1984.
HUSCHKE, WOLFGANG, *Die Geschichte des Parkes von Weimar*, Weimar, 1951.
"Idylle", *Reallexikon der deutschen Literaturwissenschaft*, Berlin; New York, De Gruyter, 2000.

INNERHOFER, ROLAND, *Deutsche Science-fiction 1870-1914. Rekonstruktion und Analyse der Anfänge einer Gattung*, Köln, Weimar u. Wien, 1996.

ITTERSHAGEN, ULRIKE, *Lady Hamiltons Attitüden*, Mainz, 1999.

JAKOBSON, ROMAN, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963.

JAPP, UWE, *Literatur und Modernität*, Frankfurt/Main, Klostermann, 1987.

JAUMANN, HERBERT (dir.), *Rousseau in Deutschland: neue Beiträge zur Erforschung seiner Rezeption*, Berlin, W. de Gruyter, 1995.

JEANNERET, YVES, *Écrire la science. Formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1994.

JEISMANN, KARL-ERNST et PETER LUNDGREEN (dir.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte*, München, Beck, coll. "Band III. 1800-1870. Von der Neuordnung Deutschlands bis zur Gründung des Deutschen Reiches", 1987.

JESSING, BENEDIKT, *Johann Wolfgang Goethe*, Stuttgart; Weimar, Metzler, 1995.

JOOS, BIRGIT, *Lebende Bilder. Körperlicher Nachahmung von Kunstwerken in der Goethezeit*, Berlin, 1999.

———, "Lebende Bilder als Charakterbeschreibungen in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften*", *in* Gabriele Brandstetter (dir.), *Erzählen und Wissen. Paradigmen und Aporien ihrer Inszenierung in Goethes "Wahlverwandtschaften"*, Freiburg im Breisgau, Rombach, 2003, pp. 111-137.

JORLAND, GÉRARD, "Les sciences dans l´histoire", *Le Débat*, 103, 1998, pp. 91-98.

———, "Un siècle expérimental", *Le Débat*, 117, 2001, pp. 18-29.

———, *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIX^e^ siècle*, Paris, Gallimard, 2010.

JUANALS, BRIGITTE, "L'arbre, le labyrinthe et l'océan. Les métaphores du savoir, des Lumières au numérique", *Communication & langages*, 139, 2004, pp. 101-110.

JULIA, DOMINIQUE, JACQUES REVEL et ROGER CHARTIER, *Les universités européennes du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle*, Paris, EHESS, 1986.

JUNGMANN, KARL, ""Die pädagogische Provinz" in *Wilhelm Meisters Wanderjahren*. Eine Quellenstudie", *Euphorion*, 14, 1907, pp. 517-533.

JURT, JOSEPH, "Le statut de la littérature face à la science: le cas de Flaubert", *in* Graziella Pagliano et Antonio Gomez-Moriana (dir.), *Ecrire en France au XIX^e^ siècle*, Montréal, 1989, pp. 175-192.

———, "La science comme modèle: Balzac, Flaubert, Zola", *in* Thorsten Greiner et Hermann H. Wetzel (dir.), *L'invention de l'inconnu. Science et imagination chez Rimbaud*, Köngshausen & Neumann, 2007, pp. 39-48.

KAFKER, FRANK A. (dir.), *Notable Encyclopedias of the Seventeenth and Eighteenth Centuries: Nine Predecessors of the Encyclopédie*, Oxford, Voltaire Foundation (= Studies on Voltaire 194), 1981.

——— (dir.), *Notable Encyclopedias of the Late Eighteenth Century: Eleven Successors of the Encyclopédie*, Oxford, Voltaire Foundation (= Studies on Voltaire 315), 1994.

KAISER, ANDREAS, "Preussisches und französisches Recht der Revolutionszeit. Zur Genese der bürgerlichen Gesellschaft im Spiegel von Allgemeinem Landrecht (1794) und Code civil (1804)", *in* Arno Herzig, Inge Stephan et Hans G. Winter (dir.), *"Sie, und nicht Wir". Die Französische Revolution und ihre Wirkung auf das Reich*, Hamburg, Dölling und Galitz Verlag, 1989, pp. 743-762.

KAMINSKI, NICOLA, *Kreuz-Gänge. Romanexperimente der deutschen Romantik*, Paderborn, München u.a., 2001.

KEPPLER-TASAKI, STEFAN, "Die doppelte Lucinde. Verdeckte Kriegsführung zwischen Goethe und Friedrich Schlegel", *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 3, n° 83, 2009, pp. 375-395.

KIEHN, LUDWIG, *Goethes Begriff der Bildung*, Hamburg, C. Boysen, 1932.

KILCHER, ANDREAS B., "Ästhetik des Magnets. Zu einem physikalischen Modell der Kunst in der Frühromantik", *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 72, 1998, pp. 463-511.

———, *"mathesis" und "poiesis". Die Enzyklopädik der Literatur 1600-2000*, München, Wilhelm Fink, 2003.

———, "Enzyklopädische Schreibweisen bei Jean Paul", *in* Waltraud Wiethölter, Frauke Berndt et Stephan Kammer (dir.), *Vom Weltbuch zum World Wide Web - Enzyklopädische Literaturen*, Heidelberg, Winter, 2005, pp. 129-147.

KILCHER, ANDREAS B. et PHILIPP THEISOHN (dir.), *Die Enzyklopädik der Esoterik. Allwissenheitsmythen und universalwissenschaftliche Modelle in der Esoterik der Neuzeit*, Wilhelm Fink, 2010.

KITTLER, FRIEDRICH A., *Grammophon. Film. Typewriter*, Berlin, Brinkmann & Bose, 1986.

———, "Lullaby of Birdland", *in* Friedrich A. Kittler (dir.), *Dichter - Mutter - Kind*, München, Fink, 1991a, pp. 103-118.

———, "Ottilie Hauptmann", *Dichter - Mutter - Kind*, München, Wilhelm Fink, 1991b, pp. 119-148.

———, *Aufschreibesysteme 1800/1900*, München, 1995.

KLINGENBERG, ANNELIESE, *Goethes Roman "Wilhelm Meisters Wanderjahre oder die Entsagenden". Quellen und Komposition*, Berlin, Weimar, Aufbau-Verlag, 1972.

KLINGER, KERRIN et MATTHIAS MÜLLER, "Goethe und die Camera obscura", *Goethe Jahrbuch*, 125, 2008, pp. 219-238.

KLINKERT, THOMAS, "Literatur, Wissenschaft und Wissen – ein Beziehungsdreieck (mit einer Analyse von Jorge Luis Borges' Tlön, Uqbar, orbis Teritus) ", *in* Thomas Klinkert et Monika Neuhofer (dir.), *Literatur, Wissenschaft und Wissen seit der Epochenschwelle um 1800. Theorie – Epistemologie – komparatistische Fallstudien*, Berin, De Gruyter, 2008, pp. 65-86.

KLINKERT, THOMAS et MONIKA NEUHOFER (dir.), *Literatur, Wissenschaft und Wissen seit der Epochenschwelle um 1800*, Berlin, de Gruyter, 2008.

KLUGE, FRIEDRICH, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1989.

KNOPPER, FRANÇOISE et JEAN MONDOT (dir.), *L'Allemagne face au "modèle" français de 1789-1815*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2008.

KÖPPE, TILMANN, "Vom Wissen *in* Literatur", *Zeitschrift für Germanistik*, n° 2, 2007, pp. 398-410.

KORFF, GOTTFRIED, "Fremde (der, die, das) und das Museum (1997)", *Museumsdinge: Deponieren - Exponieren*, Köln; Weimar; Wien, Böhlau, 2002a, pp. 146-154.

———, *Museumsdinge: Deponieren - Exponieren*, Köln, Böhlau, 2002b.

———, "Zur Eigenart der Museumsdinge", *Museumsdinge: Deponieren - Exponieren*, Köln; Weimar; Wien, Böhlau, 2002c, pp. 140-145.

KOSELLECK, REINHART, "Einleitung", *in* Otto Brunner, Werner Conze et Reinhart Koselleck (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, 1972, pp. 13-23.

———, *Preussen zwischen Reform und Revolution. Allgemeines Landrecht, Verwaltung und soziale Bewegung von 1791 bis 1848*, München, dtv/Klett-Cotta, 1967.
———, *Goethes unzeitgemässe Geschichte*, Heidelberg, Manutius Verl., 1997.
KOSSMANN, BERND, "Deutsche Universallexika des 18. Jahrhunderts. Ihr Wesen und ihr Informationswert, dargestellt am Beispiel der Werke von Jablonski und Zedler", *Archiv für Geschichte des Buchwesens*, 9, 1969, pp. 1553-1596.
KREBS, ROLAND, "Diderot", *in* Hans-Dietrich Dahnke et Regine Otto (dir.), *Goethe Handbuch. Vol 4/1*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 1998.
———, "Le dialogue avec Diderot", *in* Jean-Marie Valentin (dir.), *Johann Wolfgang Goethe. L'un, l'autre et le tout*, Paris, Klincksieck, 2000, pp. 113-129.
KRINGS, MARCEL et ROMAN LUCKSCHEITER, "Einführung in das Rahmenthema „Deutsch-französische Literaturbeziehungen“", *Jahrbuch für Internationale Germanistik*, 37, n° 1, 2005, pp. 9-12.
——— (dir.), *Deutsch-französische Literaturbeziehungen. Stationen und Aspekte dichterischer Nachbarschaft vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007.
KUHN, DOROTHEA, "Über den Grund von Goethes Beschäftigung mit der Natur und ihrer wissenschaftlichen Erkenntnis", *Jahrbuch der deutschen Schillergesellschaft*, 15, 1971, pp. 157-173.
———, "Goethe und die Chemie", *Medizinhistorisches Journal*, 7, 1972, pp. 264-278.
———, "Goethe und der Chemiker Döbereiner", *in* Renate Grumach (dir.), *Typus und Metamorphose. Goethe Studien*, Marbach am Neckar, 1988, pp. 14-17.
KUHN, THOMAS, *Die Struktur wissenschaftlicher Revolutionen*, Frankfurt am Main, 1973.
KURZ, GERHARD, *Metapher, Allegorie, Symbol*, Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1993.
LACKNER, MICHAEL et MICHAEL WERNER, "Der cultural trun in den Humanwissenschaften. Area Studies im Auf- oder Abwind des Kulturalismus", *Werner Reimers Stiftung. Werner Reimers Konferenzen*, Heft Nr. 2, 1999.
LACOSTE, JEAN, *Goethe. Science et philosophie*, Paris, P.U.F., 1997.
———, "Goethe sur le divan", *in* Jean Bessière (dir.), *Savoirs et littérature. Littérature, the humanities and the social sciences*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002, pp. 13-28.
———, *Goethe, la nostalgie de la lumière*, Belin, 2007.
LAFERL, CHRISTOPHER F. et BIRGIT WAGNER (dir.), *Anspruch auf das Wort. Geschlecht, Wissen und Schreiben im 17. Jahrhundert. Suor Maria Celeste und Sor Juana Inés de la Cruz*, Wien, WUV Universitätsverlag, 2002.
LALONDE, NORMAND, "La collection curieuse de *Bouvard et Pécuchet*", *Romanic Review*, 83, n° 445-462, 1992a.
———, "Une alliance anormale: roman et dictionnaire dans *Bouvard et Pécuchet*", *Rivista di Letteratura moderne et comparate*, 45, n° 2, 1992b.
———, "La somme et le récit: l'exemple de *Bouvard et Pécuchet*", *Littératures*, 29, 1993, pp. 73-85.
———, "Bouvard, Buffon, la Bible: science et fiction cosmogoniques", *Entre science et littérature. Groupe S.E.L. (Savoirs et littérature)*, 1994, pp. 21-41.
LAMIOT, CHRISTOPHE, *Eau sur eau: les dictionnaires de Mallarmé, Flaubert, Bataille, Michaux, Leiris et Ponge*, Amsterdam, Atlanta, Rodopi, 1997.

LÄMMERT, EBERHARD, "Nachwort", *Versuch über den Roman*, Stuttgart, Metzler, 1965, pp. 543-589.

LÄMMERT, EBERHARD, HARTMUT EGGERT, KARL-HEINZ HARTMANN, *et al.* (dir.), *Romantheorie. Dokumentation ihrer Geschichte in Deutschland 1620-1880*, Köln/Berlin, Kiepenheuer & Witsch, 2 vols, 1971.

LANGEN, AUGUST, *Anschauungsformen in der deutschen Dichtung des 18. Jahrhunderts. Rahmenschau und Rationalismus*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1968.

LATOUR, BRUNO, *La science en action*, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 1995 [1989].

LATOUR, BRUNO et PAOLO FABBRI, "La rhétorique de la science", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 13, 1977, pp. 81-95.

LATOUR, BRUNO et STEVE WOOLGAR, *Laboratory Life. The Construction of Scientific Facts*, Princeton, 1986 [1979].

LAUDIN, GERARD, "L'homme de lettres, le savant et le philosophe. Lichtenberg au temps des vaches maigres de la littérature", *in* Jean Mondot (dir.), *Lectures d'une œuvre. Les aphorismes de Lichtenberg*, Paris, Editions du temps, 2001, pp. 74-94.

———, "Les planches de l'Encyclopédie, un absent-présent du débat d´idées en Allemagne, des années 1760 à l'*Introduction à la technologie* (1777) de Johann Beckmann"", *in* Sylviane Albertan-Coppola (dir.), *La philosophie en images*, Presses Universitaires de Valenciennes, 2004.

———, "Absolutisme et sécularisation. Pour une analyse contrastive des relations entre l'Eglise et l'Etat en France et dans le Saint Empire jusqu'à la fin du 18e siècle", *in* Sylvie Le Grand (dir.), *La laïcité en question. Religion, Etat et société en France et en Allemagne du 18e siècle à nos jours*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 2008, pp. 17-39.

LE MOËL, SYLVIE, "Education, désillusion, intégration? Variations et paradoxes du roman de formation allemand autour de 1780. *Hermann et Ulrike* de Wezel et *Anton Reiser* de Moritz", *in* Pierre Chardin (dir.), *Roman de formation, roman d'éducation dans la littérature française et dans les littératures étrangères*, Paris, Editions Kimé, 2007, pp. 55-68.

LE RIDER, JACQUES, "La non-réception française de la "Théorie des couleurs" de Goethe", *Revue Germanique Internationale*, 13, 2000, pp. 169-186.

———, "War die Klassik farbenfeindlich und die Romantik farbengläubig? Von Lessings *Laokoon* zu Goethes *Farbenlehre* und deren Nachwirkung", *in* Walter Hinderer (dir.), *Goethe und das Zeitalter der Romantik*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2002, pp. 31-49.

"Le(s) positivisme(s)", *Romantisme*, 21-22, 1978.

LECLERC, YVAN, *La spirale et le monument. Essai sur Bouvard et Pécuchet de Gustave Flaubert*, Paris, C.D.U. et SEDES, 1988.

———, *Crimes écrits, la littérature en procès*, Paris, Plon, 1991.

———, *Correspondance Flaubert-Maupassant*, Paris, Flammarion, 1993.

———, "Flaubert, le "bonheur" dans la bêtise", *Magazine littéraire*, 389, 2000, pp. 52-55.

——— (dir.), *La bibliothèque de Flaubert: inventaires et critiques*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2001.

LEHMANN, ERNST HERBERT, *Geschichte des Konversationslexikons*, Leipzig, 1934.

LENNARTZ, RITA, "Von Angesicht zu Angesicht". Lebende Bilder und tote Buchstaben in Goethes *Die Wahlverwandtschaften*", *in* Helmut J. Schneider, Ulrich Gaier et Thomas Wirtz (dir.), *Bilderstum und Bilderflut um 1800: zur schwierigen Anschaulichkeit der Moderne*, Bielefeld, Aisthesis Verl., 2001, pp. 145-183.

LENZ, MAX, *Geschichte der Königlichen Friedrich-Wilhlems-Universität zu Berlin*, Halle, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1910.

LEON, ANTOINE et PIERRE ROCHE, *Histoire de l'enseignement en France*, Paris, Presses universitaires de France, 2008.

LEPENIES, WOLF, *Das Ende der Naturgeschichte: Wandel kultureller Selbstverständlichkeiten in den Wissenschaften des 18. und 19. Jahrhunderts*, Suhrkamp [München: Hanser 1976]. 1978.

———, "Hommes de science et écrivains. Les fonctions conservatoires de la littérature", *Information sur les sciences sociales*, XVIII-1, 1979, pp. 45-58.

———, *Die drei Kulturen: Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*, Hanser, 1985.

———, *Gefährliche Wahlverwandtschaften. Essays zur Wissenschaftsgeschichte*, Stuttgart, Reclam, 1989.

———, *Les Trois cultures: entre science et littérature, l´avènement de la sociologie*, Paris, Maison des Sciences de l´Homme, 1990a.

———, *Les Trois cultures: entre science et littérature: l'avènement de la sociologie*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 1990b.

LEQUAN, MAI, "La naturalité des processus chimiques: des philosophes du XVIII[e] et XIX[e] siècles à la pensée contemporaine. " Colloque chimie et société, Maison de la chimie, Paris, 18 octobre 2006, http://www.maisondelachimie.asso.fr/chimiesociete/documents/chimie_societe_ancien_site/colloquedu18octobre2006/5_CS_06_10_18_m_lequan_06_11_29.pdf, 2006.

——— (dir.), *Goethe et la Naturphilosophie*, Paris, Klincksieck, 2007.

LEVI-STRAUSS, CLAUDE, *Le Cru et le cuit. Mythologiques. I*, Paris, Plon, 1964.

LEVINE, GEORGE, *One culture. Essays in Science and Literature*, The University of Wisconsin Press, 1987.

LICHTENSTEIN, ERICH, *Die literarischen Anmerkungen Gottscheds zu Bayles Dictionnaire*, Heidelberg, Winter, 1915.

LOISEAU, HIPPOLYTE, *Goethe et la France. Ce qu'il en a connu, pensé et dit.*, Paris, 1930.

LÖRINSZKY, ILDIKO, "Flaubert: les problèmes de l'héritage", *Revue d'Etudes Françaises*, n° 8, 2003, pp. 67-73.

LOVEJOY, ARTHUR O., *The great chain of being: a study of the history of an idea*, Cambridge (Mass.); London, Harvard university press, 1964.

LUKÁCS, GEORG, *Die Theorie des Romans. Ein geschichtsphilosophischer Versuch über die Formen der grossen Epik*, München, dtv, 1994 [1920].

LÜTZELER, MICHAEL et JAMES E. MCLEOD (dir.), *Goethes Erzählwerk. Interpretationen*, Stuttgart, Reclam, 1985.

MACHO, THOMAS, "Stammbäume, Freiheitsbäume und Geniereligion. Anmerkungen zur Geschichte genealogischer Systeme", *in* Sigrid Weigel (dir.), *Genealogie und Genetik. Schnittstellen zwischen Biologie und Kulturgeschichte*, Berlin, 2002, pp. 15-43.

MACQUER, PIERRE JOSEPH, *Elemens de chymie-théorique*, Paris, 1749.

MAHL, BERND, *Goethes ökonomisches Wissen. Grundlagen zum Verständnis der ökonomischen Passagen im dichterischen Gesamtwerk und in den "Amtlichen Schriften"*, Frankfurt a. M. und Bern, 1982.

MAILLARD, CHRISTINE, "Goethe et les psychologues, les psychologues et Goethe. A partir d'une note de Goethe sur Ernst Stiedenroth", *in* Jean-Marie Valentin (dir.), *Johann Wolfgang Goethe: l'un, l'autre et le tout*, Paris, Klincksieck, 2000, pp. 583-604.

——— (dir.), *Sciences, sciences occultes et littérature 1890-1935*, Stuttgart, 2002.

——— (dir.), *Littérature et théorie de la connaissance 1890-1935*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2004.

MAINGUENEAU, DOMINIQUE, *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, 1991.

MATHET, MARIE-THERESE, *Le dialogue romanesque chez Flaubert*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1988.

——— (dir.), *La Scène: littérature et arts visuels*, Paris, L'Harmattan, 2001.

VON MATT, PETER, "Versuch, den Himmel auf der Erde einzurichten. Der Absolutismus der Liebe in Goethes Wahlverwandtschaften", *in* Heinrich Meier et Gerhard Neumann (dir.), *Über die Liebe. Ein Symposion*, München, 2001, pp. 263-304.

MATUSSEK, PETER (dir.), *Goethe und die Verzeitlichung der Natur*, München, Beck, 1998.

———, "Germanistik als Medienkulturwissenschaft. Neue Perspektiven einer gar nicht so neuen Programmatik", *Dogilmunhak, Koreanische Zeitschrift für Germanistik*, 90, n° 2, 2004, pp. 9-31.

MAYEUR, FRANÇOISE, *De la Révolution à l'Ecole républicaine (1789-1930)*, Perrin, IV vols, coll. "Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France", 2004.

MENDELSON, EDWARD, "Encyclopedic Narrative from Dante to Pynchon", *MLN*, 91.2, 1976a, pp. 1267-1275.

———, "Gravity´s Encyclopaedia", *in* George Levine and David Leverenz (dir.), *Mindful Pleasures*, Boston, Little, Brown, 1976b, pp. 161-189.

———, "Introduction", *in* Edward Mendelson (dir.), *Pynchon. A collection of critical essays*, New Jersey, Prentice-Hall, 1978, pp. 1-15.

MESCHONNIC, HENRI, *Des mots et des mondes. Dictionnaires, encyclopédies, grammaires, nomenclatures*, Paris, Hatier, 1991.

———, "L'encyclopédie sortant de son mot pour se voir", *Dans le bois de la langue*, Paris, Editions Laurence Teper, 2008, pp. 157-173.

MEZIERES, ALFRED, *W. Goethe, les œuvres expliquées par la vie. 1. 1749-1795. 2. 1795-1832*, Paris, Didier, 1872.

MICHEL, PAUL, "Ordnungen des Wissens. Darbietungsweisen des Materials in Enzyklopädien", *in* Ingrid Tomkowiak (dir.), *Populäre Enzyklopädien. Von der Auswahl, Ordnung und Vermittlung des Wissens*, Zürich, Chronos Verlag, 2002, pp. 35-83.

———, "Nihil scire felicissima vita. Wissens- und Enzyklopädiekritik in der Vormoderne", *in* Theo Stammen et Wolfgang E. J. Weber (dir.), *Wissenssicherung, Wissensordnung und Wissensverarbeitung*, Berlin, Akademie Verlag, 2004, pp. 247-289.

MILLER, NORBERT, "Mutmassungen über lebende Bilder. Attitüde und "tableau vivant" als Anschauungsform des 19. Jahrhunderts", *in* Helga de La Motte-Haber (dir.), *Das Triviale in Literatur, Musik und Bildender Kunst*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1972, pp. 106-130.

MILLER, NORBERT et CLAUDIA NORDHOFF, *Lehrreiche Nähe: Goethe und Hackert: Bestandsverzeichnis der Gemälde und Graphik Jakob Philipp Hackerts in den Sammlungen des Goethe-Nationalmuseums Weimar: Briefwechsel zwischen Goethe und Hackert: kunsttheoretische Aufzeichnungen aus Hackerts Nachlass*, München, Hanser, 1997.

MITTERAND, HENRI, "Zola et le Grand Dictionnaire Universel du XIX^{e} siècle de Pierre Larousse", *in* Jean Pruvost, Micheline Guilpain-Giraud et Julie de Blois (dir.), *Pierre Larousse. Du Grand Dictionnaire au Petit Larousse.*, Paris, Champion, 2002, pp. 115-125.

MITTERMÜLLER, CHRISTIAN, *Sprachskepsis und Poetologie. Goethes Romane "Die Wahlverwandtschaften" und "Wilhelm Meisters Wanderjahre"*, Tübingen, Max Niemeyer, 2008.

MOLLIER, J.-Y., "Encyclopédies et commerce de la librairie du XVIII^{e} au XX^{e} siècle ", *in* J. Bouffartigue et F. Mélonio (dir.), *L'Entreprise encyclopédique*, 1997, pp. 295-310.

MOLLIER, J.-Y. et P. ORY (dir.), *Pierre Larousse et son temps*, Larousse, 1995.

MONROE, JOHNE WARNE, *Laboratories of faith. Mesmerism, spiritism and occultism in modern France*, Ithaca, Cornell university press, 2008.

MONTIEL, LUIS, "Une révolution manquée: le magnétisme animal dans la médecine du romantisme allemand", *Revue d'histoire du XIX^{e} siècle*, 38, n° 1, 2009, pp. 61-77.

MORTIER, ROLAND, *Diderot en Allemagne (1750-1850)*, Genève, Paris, Slatkine, 1986 [1954].

MOSER-VERREY, MONIQUE, "Les discours de la sympathie dans les *Affinités électives*", *in* Thierry Belleguic, Eric Van der Schueren et Sabrina Vervacke (dir.), *Les discours de la sympathie. Enquête sur une notion de l'âge classique à la modernité*, Les Presses de l'Université Laval, 2007, pp. 343-354.

MOSSER, MONIQUE et PHILIPPE NYS (dir.), *Le jardin, art et lieu de mémoire*, Besançon, Éd. de l'Imprimeur, 1995.

MOSSER, MONIQUE et GEORGES TEYSSOT (dir.), *Histoire des jardins: de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion, 2002.

MOUCHARD, CLAUDE, "La consistance des savoirs dans Bouvard", *Travail de Flaubert*, Paris, Le Seuil, 1983.

MOUCHARD, CLAUDE et JACQUES NEEFS, "Vers le second volume: Bouvard et Pécuchet", *Flaubert à l' œuvre*, Paris, Flammarion, 1980, pp. 17-217.

———, *Flaubert*, Paris, Balland, 1986.

MOUSSARON, JEAN-PIERRE, "Une étrange greffe", *Nouvelles recherches sur « Bouvard et Pécuchet »*, SEDES-CDU, 1981, pp. 89-109.

MÜLLER-SEIDEL, WALTER, "Naturforschung und deutsche Klassik. Die Jenaer Gespräche im Juli 1794", *in* Vincent J. Günther (dir.), *Untersuchungen zur Literatur als Geschichte. Festschrift für Benno von Wiese*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 1973, pp. 61-78.

———, "Wissenschaftskritik und literarische Moderne", *in* Thomas Anz et Michael Stark (dir.), *Die Modernität des Expressionismus*, Stuttgart, Weimar, Metzler, 1994, pp. 21-43.

———, "Der späte Goethe. Zu seiner Rezeption in der Zeit der Weimarer Republik", *in* Bernhard Beutler et Anke Bosse (dir.), *Spuren, Signaturen, Spiegelungen. Zur Goethe-Rezeption in Europa*, Kön, Weimar, Wien, Böhlau, 2000, pp. 443-472.

"Musée", *in* Madeleine Ambrière (dir.), *Dictionnaire du XIX^e siècle européen*, Paris, PUF, coll. "Quadrige", 2007, pp. 849-851.

MUSNER, LUTZ, GOTTHART WUNBERG et CHRISTINA LUTTER (dir.), *Cultural Turn: zur Geschichte der Kulturwissenschaften*, Wien, Turia und Kant, 2001.

NAKAJIMA, TARO, "La Tentation de saint Antoine et le second Faust. L'allégorie de la science ", *in* Gisèle Séginger (dir.), *Gustave Flaubert. Fiction et philosophie, avec des notes inédites de Flaubert sur la philosophie de Spinoza et de Hegel*, Caen, Lettres modernes Minard, 2009, pp. 203-222.

NEBRIG, ALEXANDER, *Dezenz der klassischen Form. Goethes Übersetzung von Diderots "Le neveu de Rameau"*, Laatzen, 2006.

NEEFS, JACQUES, "L´imaginaire des documents", *in* Jacques Neefs et Raymonde Debray-Genette (dir.), *Romans d´archives*, Presses Universitaires de Lille, 1987, pp. 175-189.

———, "*Bouvard et Pécuchet*, la prose des savoirs", *Théorie - Littérature - Enseignement*, 10, 1992, pp. 131-142.

———, "Lire, imiter, copier. De l'usage des livres dans *Bouvard et Pécuchet*", *Le Letture/La Lettura di Flaubert. Gargnano del Garda (7-10 aprile 1999)*, Milano, CISALPINO, Istituto Editoriale Universitario, 2000, pp. 47-59.

NEUMANN, GERHARD, "Bild und Schrift. Zur Inszenierung von Fiktionalität in Goethes "Wahlverwandtschaften"", *Freiburger Universitätsblätter*, 103, 1989, pp. 119-128.

———, "Naturwissenschaft und Geschichte als Literatur. Zu Goethes kulturpoetischem Projekt", *MLN*, n° 114/3, 1999, pp. 471-502.

——— (dir.), *Szenographien. Theatralität als Kategorie der Literaturwissenschaft*, Freiburg i.Br., Rombach, 2000.

———, "Die frühromantische Enzyklopädie. Novalis und sein Konzept des Wissenstheaters", *in* Theo Stammen et Wolfgang E. J. Weber (dir.), *Wissenssicherung, Wissensordnung und Wissensverarbeitung*, Berlin, Akademie Verlag, 2004, pp. 119-142.

NEUMEYER, EVA-MARIA, "The landscape garden as a symbol in Rousseau, Goethe and Flaubert", *Journal of the History of Ideas*, 8, 1947, pp. 187-217.

NICOLAS, GILBERT, *Le grand débat de l'école au XIX^e siècle. Les instituteurs du Second Empire*, Paris, Belin, 2004.

NIEDERMEIER, MICHAEL, *Das Ende der Idylle. Symbolik, Zeitbezug, Gartenrevolution in Goethes Roman Die Wahlverwandtschaften*, Bern, Frankfurt/Main, New York, 1992.

NIPPERDEY, THOMAS, *Deutsche Geschichte 1800-1866: Bürgerwelt und starker Staat.*, München, Beck, 1983.

NIQUE, CHRISTIAN, *Quand l'Ecole devient une affaire d'Etat*, Paris, Nathan, 1990.

NOIRAY, JACQUES, "Figures du savant", *Romantisme*, 100, 1998, pp. 143-158.

NÜNNING, ANSGAR et ROY SOMMER (dir.), *Kulturwissenschaftliche Literaturwissenschaft. Disziplinäre Ansätze - Theoretische Positionen - Transdisziplinäre Perspektiven*, Tübingen, 2004.

OESTERLE, GÜNTER, "Zwischen Dilettantismus und Professionalität. Goethes Gartenkunst", *Goethe-Jahrbuch*, 125, 2008, pp. 147-155.

ORR, MARY, *Madame Bovary - representations of the masculine*, Bern, Peter Lang, 1999.

———, *Flaubert: Writing the Masculine*, Oxford University Press, 2000.

OZOUF, MONA, *L'école de la France. Essais sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement*, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque des histoires", 1984.

———, *Les aveux du roman*, Paris, Gallimard, 2001.

———, *L'Ecole, l'Eglise et la République, 1871-1914*, Paris, Seuil, coll. "Points Histoire", 2007 [1963].

PAGEAUX, DANIEL-HENRI, *Naissances du roman*, Paris, Klincksieck, 1995.

PASCAL, ROY, *The dual voice. Free indirect speech and its functioning in the nineteenth-century European novel*, Manchester, Manchester University Press, 1977.

PAULSEN, FRIEDRICH, *Geschichte des gelehrten Unterrichts auf den deutschen Schulen und Universitäten vom Ausgang des Mittelalters bis zur Gegenwart*, Leipzig, Veit & Comp., 1896.

PAYNE, MICHAEL (dir.), *The Greenblatt Reader*, Blackwell, 2005.

PENNONE, FLORENCE (dir.), *Introduction. Ut pictura poesis?* Freiburg, Academic Press Fribourg, coll. "Literarische Landschaftsbilder", 2008.

PERFEZOU-FRANÇOIS, LAURENCE, "". quelque chose de paternel."", Centre Flaubert, http://www.univ-rouen.fr/flaubert, 2003.

PESTRE, DOMINIQUE, "Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques", *Annales HSS*, n° 3, 1995, pp. 487-522.

PETER, JEAN-PIERRE, "De Mesmer à Puységur. Magnétisme animal et transe somnambulique, à l'origine des thérapies psychiques", *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 38, n° 1, 2009, pp. 19-40.

PETHES, NICOLAS, "Literatur und Wissenschaftsgeschichte. Ein Forschungsbericht", *IASL*, 28, n° Heft 1, 2003, pp. 181-231.

———, ""Und nun, ihr Pädagogen - beobachtet, schreibt!" Zur doppelten Funktion der Medien im Diskurs über Erziehung und Bildung im 18. Jahrhundert", *in* Eva Geulen et Nicolas Pethes (dir.), *Jenseits von Utopie und Entlarvung. Kulturwissenschaftliche Untersuchungen zum Erziehungsdiskurs der Moderne*, Freiburg i. Br./Berlin/Wien, Rombach Verlag, 2007, pp. 49-67.

PETIT, ANNIE, "Les mouvements positivistes", *in* Isabelle Poutrin (dir.), *Le XIX^e siècle: science, politique et tradition*, Berger-Levrault, 1995, pp. 473-491.

PIERER, HEINRICH AUGUST, *Encyclopädisches Wörterbuch der Wissenschaften, Künste und Gewerbe, 26 tomes et 6 suppléments*, Altenburg, Pierer, 1824-36 et 1840-47.

PIERSSENS, MICHEL, *Savoirs à l' œuvre. Essais d'épistémocritique*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1990.

———, "Savoirs et littérature", *in* Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, 1993, pp. 427-431.

———, "Literatur und Erkenntnis", *in* Johannes Anderegg et Edith Anna Kunz (dir.), *Kulturwissenschaften. Positionen und Perspektiven*, Bielefeld, Aisthesis, 1999, pp. 51-69.

PILLE, RENÉ-MARC, *Le théâtre de l'effroi: lectures croisées du "Faust" de Goethe et du "Wallenstein" de Schiller*, Vic la Gardiole, éditions l'Entretemps, 2006.

PINAULT, MADELEINE, *Encyclopédie*, Paris, PUF (Que sais-je?), 1991.

PINET, G., *Histoire de l'Ecole Polytechnique*, Paris, Baudry & Cie, 1887.

POLIANSKI, IGOR J., *"Die Kunst, die Natur vorzustellen". Die Ästhetisierung der Pflanzenkunde um 1800 und Goethes Gründung des botanischen Gartens zu Jena im Spannungsfeld kunsttheoretischer und botanischer Diskussionen der Zeit*, Jena, Köln, 2004.

POMIAN, KRZYSZTOF, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise: XVI^e^-XVIII^e^ siècle*, Paris, Gallimard, 1987 [1978].

POMMIER, EDOUARD (dir.), *Les Musées en Europe à la veille de l'ouverture du Louvre*, Paris, Klincksieck, Musée du Louvre, 1995.

———, "Musée", *in* Michel Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, pp. 859-864.

PONS, ALAIN, "Introduction", *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Flammarion, 1986, pp. 13-59.

PÖRKSEN, UWE, "Goethes Kritik naturwissenschaftlicher Metaphorik und der Roman "Die Wahlverwandtschaften"", *Jahrbuch der deutschen Schillergesellschaft*, 25, 1981, pp. 285-315.

POULOT, DOMINIQUE, "Musées et sociétés, dans l'Europe moderne ", *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, XCVIII, 1986, pp. 991-1096.

———, *Musée, nation, patrimoine. 1789-1815*, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque des Histoires", 1997.

PREISENDANZ, WOLFGANG, "Reduktionsformen des Idyllischen im Roman des 19. Jahrhunderts (Flaubert, Fontane)", *in* Ulrich Seeber et Paul Gerhard Klussmann (dir.), *Idylle und Modernisierung in der europäischen Literatur des 19. Jahrhunderts*, Bonn, 1986, pp. 81-92.

PRODÖHL, INES, "Johann Heinrich Zedlers Universal-Lexicon im Spannungsfeld zeitgenössischer Lexikonproduktion", *Das achtzehnte Jahrhundert*, 29, n° 1, 2005.

PROST, ANTOINE, *Histoire de l'enseignement en France (1800-1967)*, Paris, A. Colin, 1968.

———, *Regards historiques sur l'éducation en France, XIX^e^-XX^e^ siècles*, Paris, Belin, 2007.

PROUST, JACQUES, *Diderot et l´Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1995 [1982].

PUSZKAR, NORBERT, "Dämonisches und Dämon: Zur Rolle des Schreibens in Goethes Wahlverwandtschaften", *The German Quaterly*, 59, n° 3, 1986, pp. 414-430.

———, "Frauen und Bilder: Luciane und Ottilie", *Neophilologus*, n° 73, 1989, pp. 397-410.

PY, GILBERT, *Rousseau et les éducateurs. Etude sur la fortune des idées pédagogiques de Jean-Jacques Rousseau en France et en Europe au XVIII^e^ siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997.

QUENEAU, RAYMOND, *Bords, mathématiciens, précurseurs, encyclopédistes*, Paris, Hermann, 1963.

———, *Bâtons, chiffres et lettres*, Paris, Gallimard, 1965.

RANCIERE, JACQUES, *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992.

RAUDOT, CLAUDE-MARIE, *De la décadence de la France*, Paris, Amyot, 1850.

RAULET, GÉRARD, "Die Ruinen im ästhetischen Diskurs der Moderne", *in* Norbert W. Bolz et Willem van Reijen (dir.), *Ruinen des Denkens, Denken in Ruinen*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1996, pp. 179-214.

———, "L'archive exotique du "siècle des nationalités"", *Revue de Littérature comparée*, n° 1, 2000, pp. 19-42.

———, ""Sciences de la culture" et "philosophie des médieas"", *La philosophie allemande depuis 1945*, Paris, A. Colin, 2006, pp. 337-347.

RAUTENBERG, URSULA (dir.), *Reclams Sachlexikon des Buches*, Stuttgart, Reclam, 2003.

RECHT, ROLAND, *La lettre de Humboldt: du jardin paysager au daguerréotype*, Christian Bourgeois, 1989.

REGNIER, PHILIPPE, "Pierre Leroux entre le saint-simonisme et la référence allemande", *in* Michel Espagne et Michael Werner (dir.), *Transferts, les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e^-XIX^e^ siècle)*, Paris, Editions Recherche sur les Civilisations, 1988, pp. 447-464.

———, "L'institution et son en-dehors. La critique littéraire des saint-simoniens", *in* Michel Espagne et Michael Werner (dir.), *Philologiques I*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1990, pp. 213-226.

REILL, PETER HANNS, *Vitalizing nature in the enlightenment*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 2005.

RENWICK, JOHN, *Marmontel, Voltaire and the Bélisaire affair*, Oxford, Voltaire Foundation, 1974.

RESCHKE, NILS, "Das Kreuz mit der Anschaulichkeit. Anschauung über/s Kreuz. Die Lebenden Bilder in den *Wahlverwandtschaften*", *in* Helmut J. Schneider, Ulrich Gaier et Thomas Wirtz (dir.), *Bildersturm und Bilderflut um 1800: zur schwierigen Anschaulichkeit der Moderne*, Bielefeld, Aistheis Verl., 2001, pp. 113-143.

———, ""Die Wirklichkeit als Bild". Die Tableaux vivants der *Wahlverwandtschaften*", *in* Gabriele Brandstetter (dir.), *Erzählen und Wissen. Paradigmen und Aporien ihrer Inszenierung in Goethes "Wahlverwandtschaften"*, Freiburg/Br., Rombach, 2003, pp. 137-167.

———, *"Zeit der Umwendung". Lektüren der Revolution in Goethes Roman Die Wahlverwandtschaften*, Freiburg i.Br./Berlin, Rombach Verlag, 2006.

RETAT, PIERRE, *Le Dictionnaire de Bayle et la lutte philosophique au XVIII^e^ siècle*, Paris, Audin, 1971.

———, "L'âge des dictionnaires", *in* Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition francaise. Le livre triomphant. 1660-1830*, Fayard/Promodis, 1990, pp. 232-241.

RETIF, ANDRE, *Pierre Larousse et son œuvre*, Paris, Librairie Larousse, 1975.

REY, ALAIN, *Enyclopédies et dictionnaires*, Paris, PUF (Que sais-je?), 1982.

———, *Miroirs du monde. Une histoire de l'encyclopédisme*, Paris, Fayard, 2007.

RHEINBERGER, HANS-JÖRG, *Experiment, Differenz, Schrift. Zur Geschichte epistemischer Dinge*, Marburg an der Lahn, Basilisken-Presse, 1992.

RICHTER-ALAC, ALEXANDRA, *"La pensée en archipel". Goethe face à la philosophie*, Thèse de doctorat, Paris, Paris Sorbonne - Paris IV, 2003.

RICHTER, KARL, JÖRG SCHÖNERT et MICHAEL TITZMANN (dir.), *Die Literatur und die Wissenschaften 1770-1930*, Stuttgart, Metzler, 1997.

RICKERT, HEINRICH, *Science de la culture et science de la nature. Théorie de la définition*, Paris, Gallimard, 1997.

RIEGER, DIETMAR, ""L'imaginaire nourrit le savoir qui le nourrit en retour". Über einen Versuch der Wiederbelebung eines *roman encyclopédique*", *in* Astrid Bauereisen, Stephan Pabst et Achim Vesper (dir.), *Kunst und Wissen. Beziehungen zwischen Ästhetik und Erkenntnistheorie im 18. und 19. Jahrhundert*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2009, pp. 283-295.

RIEMER, FRIEDRICH WILHELM, *Mitteilungen über Goethe*, Leipzig, Insel Verlag, 1921 [1841].

RÖBEN DE ALECAR XAVIER, WIEBKE, *Salomon Gessner im Umkreis der Encyclopédie. Deutsch-französischer Kulturtransfer und europäische Aufklärung*, Genève, Slatkine, 2006.

ROSENKRANZ, KARL, *Die Ästhetik des Hässlichen*, Stuttgart, Reclam, 2007 [1853].

ROUSSEAU, GEORGES, "Literature and Science. The State of the Field", *Isis*, 69, 1978, pp. 583-91.

———, "The Discourse(s) of Literature and Science ", *University of Hartford Studies in Literature*, 19, 1987, pp. 1 - 24.

ROZAN, CHARLES, *Petites ignorances de la conversation*, Lacroix-Comon, 1856.

RUDNIK, CHRISTA, "Art. Diener/Schreiber", *in* Hans-Dietrich Dahnke et Regine Otto (dir.), *Goethe-Handbuch*, Stuttgart, Weimar, Metzler, 1998, pp. 208-212.

SAADA, ANNE, *Inventer Diderot. Les constructions d'un auteur dans l'Allemagne des Lumières*, Paris, CNRS Editions, 2003.

SAHMLAND, IRMTRAUD, ""Die Natur in einer schönen Verknüpfung": Goethes Adaption der "Aurea Catena Homeri"", *in* Hans-Jürgen Schrader et Katharine Weder (dir.), *Von der Pansophie zur Weltweisheit*, Tübingen, Niemeyer, 2004, pp. 55-84.

SAMPAOLO, GIOVANNI, *"Proserpinens Park". Goethes Wahlverwandtschaften als Selbstkritik der Moderne*, Suttgart, Weimar, Metzler, 2003.

SAUDER, GERHARD, "L'esthétique goethéenne de l'autonomie entre la fin des Lumières et le XIX^{e} siècle", *Revue Germanique Internationale*, 12, 1999, pp. 125-135.

SAVIGNEAU, JOSYANE, "Le livre devient l´étouffoir de la littérature", *Le Monde (Le Monde des livres)*, 1993, p. 19 et 26.

SCHAER, ROLAND (dir.), *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXIe siècle*, Paris, Bibliothèque nationale de France/Flammarion, 1996.

SCHEUTZ, MARTIN, WOLFGANG SCHMALE et DANA STEFANOVÁ (dir.), *Orte des Wissens*, Bochum, Verlag Dr. Dieter Winkler, 2004.

SCHIANO-BENNIS, SANDRINE, "Portée et postérité épistémologiques de Bouvard et Pécuchet à la fin du XIX^{e} siècle. Le trouble de la connaissance", *Revue Flaubert*, Volume, 2004, http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/revue4/10schiano.pdf.

SCHIMMA, SABINE et JOSEPH VOGL (dir.), *Versuchsanordnungen 1800*, Zürich-Berlin, diaphanes, 2009.

SCHINGS, HANS-JÜRGEN, ""Gedenke zu leben". Goethes Lebenskunst", *in* Fuhrmann H. et alii (dir.), *Wilhelm Meister und seine Nachfahren*, Kassel, 2000, pp. 33-52.

SCHLAFFER, HEINZ, *Poesie und Wissen. Die Entstehung des ästhetischen Bewusstseins und der philosophischen Erkenntnis*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1990.

SCHMELING, MANFRED et MONIKA SCHMITZ-EMANS (dir.), *Das Paradigma der Landschaft in Moderne und Postmoderne*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2007.

SCHMIDT-BIGGEMANN, WILHELM, *Topica universalis. Eine Modellgeschichte humanistischer und barocker Wissenschaft*, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1983.

SCHMITZ-EMANS, MONIKA (dir.), *Literature and Science. Literatur und Wissenschaften*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2008.

SCHNAUBERT, LUDWIG, *Untersuchung der Verwandtschaft der Metalloxyde zu den Säuren. Nach einer Prüfung der neuen Berthollet'schen Theorie*, Erfurt, 1803.

SCHNEIDER, HELMUT J., "Die sanfte Utopie. Zu einer bürgerlichen Tradition literarischer Glücksbilder", *in* Helmut J. Schneider (dir.), *Idyllen der Deutschen*, Frankfurt am Main, Insel Verlag, 1981, pp. 355-423.

———, "Vorwort", *in* Helmut J. Schneider, Ralf Simon et Thomas Wirtz (dir.), *Bildersturm und Bilderflut um 1800: zur schwierigen Anschaulichkeit der Moderne*, Bielefeld, Aisthesis Verl., 2001.

SCHNEIDER, STEFFEN, *Archivpoetik. Die Funktion des Wissens in Goethes "Faust II"*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2005.

SCHNEIDER, ULRICH JOHANNES, "Die Konstruktion des allgemeinen Wissens in Zedlers *Universal-Lexicon*", *in* Theo Stammen et Wolfgang E. J. Weber (dir.), *Erscheinungsformen der europäischen Enzyklopädie von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Berlin, Akademie Verlag, 2004, pp. 81-101.

——— (dir.), *Seine Welt wissen: Enzyklopädien in der frühen Neuzeit*, Darmstadt, Primus, 2006.

SCHNEIDERS, HANS-WOLFGANG, "Le prétendu système des renvois dans l'Encyclopédie", *in* Edgar Mass et Peter-Eckhard Knabe (dir.), *L'Encyclopédie et Diderot*, Köln, dme-Verlag, 1985, pp. 247-260.

SCHOLLER, DIETRICH, *Die Idee der Enzyklopädie in Flauberts Bouvard et Pécuchet*, Staatsexamensarbeit, Freie Universität Berlin, 1991.

———, ""Mais on ne voit chez vous que des choses lugubres!" - Enzyklopädische Sichtbarkeit in Flauberts *Bouvard et Pécuchet*", *Philologie im Netz*, 1, 1997, pp. 43-62.

———, *Umzug nach Encyclopaedia. Zur narrativen Inszenierung des Wissens in Flauberts Bouvard et Pécuchet*, Berlin, Weidler Buchverlag, 2002.

———, "Flauberts Bouvard et Pécuchet im Spiegel der Forschung, Teil I (1881–1999)", *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 116.2, 2006.

———, "Flauberts Bouvard et Pécuchet im Spiegel der Forschung, Teil II (2000–2004) ", *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 117.2, 2007, p. 133–158.

———, "Frivole Enzyklopädistik: Voltaire, Flaubert, Calvino", *Comparatio*, 1.2, 2009, p. 339–356.

SCHÖßLER, FRANZISKA, *Goethes Lehr- und Wanderjahre. Eine Kulturgeschichte der Moderne*, Tübingen, Basel, 2002.

SCHRAMM, HELMAR ET AL (dir.), *Bühnen des Wissens. Interferenzen zwischen Wissenschaft und Kunst*, Berlin, dahlem university press, 2003.

SCHRAMM, HELMAR, LUDGER SCHWARTE et JAN LAZARDZIG (dir.), *Kunstkammer - Laboratorium - Bühne. Schauplätze des Wissens im 17. Jahrhundert*, Berlin/New York, De Gruyter, 2003.

SCHUEREWEGEN, FRANC, "Muséum ou Croutéum? Pons, Bouvard, Pécuchet et la collection", *Romantisme. Revue du dix-neuvième siècle*, n° 55, 1987, pp. 41-54.

SCHULZ-BUSCHHAUS, ULRICH, "Der Tod des "Dilettanten" - Über Hofmannsthal und Paul Bourget", *in* Michael Rössner et Birgit Wagner (dir.), *Aufstieg und Krise*

der Vernunft. Komparatistische Studien zur Literatur der Aufklärung und des Fin-de-siècle, Wien, Köln, Graz, Böhlau, 1984, pp. 181-195.

———, "Der historische Ort von Flauberts Spätwerk. Interpretationsvorschläge zu Bouvard et Pécuchet", *Flaubert. Die Rhetorik des Schweigens und die Poetik des Zitats*, Münster, Lit, 1995a, pp. 105-119.

———, *Flaubert - Die Rhetorik des Schweigens und die Poetik des Zitats*, Münster, Lit., 1995b.

SCHWEDT, GEORG, *Goethe als Chemiker*, Berlin, Heidelberg, Springer, 1998.

SEBASTIAN, BIRTE CAROLIN, *Von Weimar nach Paris. Die Goethe-Rezeption in der Zeitschrift « Le Globe »*, Köln, Böhlau, 2006.

SEGINGER, GISELE, *Flaubert. Une éthique de l'art pur*, Sedes/HER, 2000.

———, "Forme romanesque et savoir. *Bouvard et Pécuchet* et les sciences naturelles", *Revue Flaubert*, n° 4, 2004, http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/revue4/02seginger.htm.

——— (dir.), *Gustave Flaubert. Fiction et philosophie, avec des notes inédites de Flaubert sur la philosophie de Spinoza et de Hegel*, Caen, Lettres modernes Minard, 2008.

SELBMANN, ROLF, *Der deutsche Bildungsroman*, Stuttgart, 1984.

SENGLE, FRIEDRICH, "Wieland und Goethe", *in* Friedrich Sengle (dir.), *Arbeiten zur Deutschen Literatur. 1750-1850*, Stuttgart, 1965, pp. 24-45.

SERRES, MICHEL, "Auguste Comte autotraduit dans l'Encyclopédie", *in* Michel Serres (dir.), *Hermès III. La traduction*, Paris, 1974, pp. 159-185.

——— (dir.), *Eléments d'histoire des sciences*, Paris, Bordas, 1989.

SHAPIN, STEVEN, *The social history of truth. Civility and science in seventeenth century-England*, Chicago, University of Chicago Press, 1994.

SHAPIN, STEVEN et SIMON SCHAFFER, *Léviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, Paris, Editions La Découverte, 1993 [1985].

SIMONIS, ANNETTE, *Gestalttheorie von Goethe bis Benjamin. Diskursgeschichte einer deutschen Denkfigur*, Köln, Weimar, Wien, Böhlau Verlag, 2001.

SINDING, CHRISTIANE, "Literary Genres and the Construction of Knowledge in Biology: Semantic Shifts and Scientific Change", *Social Studies of Science*, 26, n° 1, 1996, pp. 43-70.

SMITH, MARILYNN JANE UNGER, *Flaubert, Reader of Goethe: A Study in Literary Relations*, Ann Arbor, 1973.

SNOW, C. P., *The two cultures: and a second look*, Cambridge University Press, 1964.

———, *Les deux cultures. Suivies de Supplément au deux cultures*, Jean-Jacques Pauvert, 1968.

SPREE, ULRIKE, *Das Streben nach Wissen. Eine vergleichende Gattungsgeschichte der populären Enzyklopädie in Deutschland und Grossbritanien im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2000.

SPRENGER, ULRIKE, "Die Früchte des Wissens. Agronomie und Imagination in « Bouvard et Pécuchet »." *Romanistisches Jahrbuch*, XLVIII, 1997, pp. 84-119.

STAROBINSKI, JEAN, "L'arbre du savoir et ses métamorphoses", *Essais et notes sur l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*, Milan, Franco Maria Ricci, 1979.

———, "Jalons pour une histoire du concept d'imagination", *in* Jean Starobinski (dir.), *L'oeil vivant II. La relation critique*, Paris, Gallimard, 2001 [1970], pp. 205-229.

STEINECKE, HARTMUT et FRITZ WAHRENBURG, "Einleitung", *Romantheorie*, Stuttgart, Reclam, 1999, pp. 13-33.

STEINER, UWE, "Können die Kulturwissenschaften eine neue moralische Funktion beanspruchen?" *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, LXXI, n° 71, 1997, pp. 5-38.

SUGAYA, NORIOKI, *Les sciences médicales dans Bouvard et Pécuchet*, Paris, Université Paris 8, 1999.

SWIGGER, RONALD T., "Fictional Encyclopaedism and the Cognitive Value of Literature", *Comparative Literature Studies*, 12.4, 1975, pp. 351-366.

TEGA, WALTER, "Encyclopédie et unité du savoir de Bacon à Leibniz", *in* Annie Becq (dir.), *L'encyclopédisme*, Paris, Klincksieck, 1991, pp. 69-96.

VON THADDEN, ELISABETH, *Erzählen als Naturverhältnis - "Die Wahlverwandtschaften". Zum Problem der Darstellbarkeit von Natur und Gesellschaft seit Goethes Plan eines "Romans über das Weltall"*, München, 1993.

THIBAUDET, ALBERT, *Gustave Flaubert*, Paris, Gallimard, 1935.

THOMAS, JEAN-JACQUES, "Poétique de la "Bêtise". Le dictionnaire des idées recues", *Flaubert et le comble de l'art. Nouvelles recherches sur Bouvard et Pécuchet*, Paris, SEDES/CDU, 1981, pp. 129-138.

THOREL-CAILLETEAU, SYLVIE, *La tentation du livre sur Rien. Naturalisme et Décandence*, Editions Interuniversitaires, 1994.

———, "La figure de l'employé de bureau", *Travailler*, n° 7, 2002, pp. 77-88.

———, *Splendeurs de la médiocrité: une idée du roman*, Genève, Droz, 2008.

THUILLIER, GUY, *La bureaucratie en France aux XIX^e^ et XX^e^ siècles*, Paris, Economica, 1987.

TITZMANN, MICHAEL, "Kulturelles Wissen - Diskurs - Denksystem", *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 99, 1989, pp. 47-61.

TODOROV, TZVETAN, *Théories du symbole*, Paris, Seuil, 1977.

———, "Introduction. Goethe sur l'art", *Ecrits sur l'art*, Paris, Gallimard, 1996 [1983], pp. 5-71.

URBAHN DE JAUREGUI, HEIDI, *Dichterliebe. Leben und Werk von Heinrich Heines letzter Geliebter, der "Mouche"*, Mains, VAT Verlag Andre Thiele, 2009.

VAGET, HANS RUDOLF, "Der Dilettant. Eine Skizze der Wort- und Bedeutungsgeschichte", *Jahrbuch der Deutschen Schillergesellschaft*, 14, 1970, pp. 131-158.

———, *Dilettantismus und Meisterschaft. Zum Problem des Dilettantismus bei Goethe: Praxis, Theorie, Zeitkritik*, München, 1971.

———, "Ein reicher Baron. Zum sozialgeschichtlichen Gehalt der *Wahlverwandtschaften*", *Jahrbuch der deutschen Schillergesellschaft*, 24, 1980, pp. 123-161.

VAILLANT, ALAIN (dir.), *Ecrire/savoir: littérature et connaissances à l'époque moderne*, Pinter, 1996.

VALENTIN, JEAN-MARIE, "La parabole, la métaphore et l'oxymore. Sur les Affinités électives", *in* Jean-Marie Valentin (dir.), *Johann Wolfgang Goethe. L'Un, l'Autre et le Tout*, Klincksieck, 2000a, pp. 647-664.

———, "Préface", *in* Jean-Marie Valentin (dir.), *Johann Wolfgang Goethe. L'Un, l'Autre et le Tout*, Klincksieck, 2000b, pp. 9-16.

VATAN, FLORENCE, "Flaubert et les sciences", *Revue Flaubert*, Volume, n° 4, 2004, http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/revue4/.

VEIT-BRAUSE, I., "Scientists and the cultural politics of academic disciplines in late 19th century Germany: Emil Du Bois-Reymond and the controversy over the role of the cultural sciences", *History of the Human Sciences*, 14.4, 2001, pp. 31-56.

VIERHAUS, RUDOLF, "Bildung", *in* Otto Brunner, Werner Conze et Reinhart Koselleck (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland. I*, Stuttgart, Ernst Klett Verlag, 1972, pp. 508-551.

VIETTA, SILVIO, *Die literarische Moderne: eine problemgeschichtliche Darstellung der deutschsprachigen Literatur von Hölderlin bis Thomas Bernhard*, Stuttgart, Metzler, 1992.

———, *Europäische Kulturgeschichte*, München, Wilhelm Fink Verlag, 2005.

VINKEN, BARBARA, *Die deutsche Mutter. Der lange Schatten eines Mythos*, Frankfurt, Fischer, 2007.

VOGELSANG, KLAUS, "Zum Begriff "Enzyklopädie"", *in* Theo Stammen et E.J. Wolfgang Weber (dir.), *Erscheinungsformen der europäischen Enzyklopädie von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Berlin, Akademie Verlag, 2004, pp. 15-24.

VOGL, JOSEPH, "Für eine Poetologie des Wissens", *in* Karl Richter, Albrecht Schöne et Michael Titzmann (dir.), *Die Literatur und die Wissenschaften 1770-1930*, Stuttgart, 1997, pp. 107-127.

———, "Mittler und Lenker. *Goethes Wahlverwandtschaften*", *in* Joseph Vogl (dir.), *Poetologien des Wissens um 1800*, München, Fink, 1999a, pp. 145-161.

——— (dir.), *Poetologien des Wissens um 1800*, München, Wilhelm Fink, 1999b.

———, "Robuste und idiosynkratische Theorie", *KulturPoetik*, 7.2, 2007, pp. 249-258.

VOLKER, GERHARDT, REINHARD MEHRING et JANA RINDERT (dir.), *Berliner Geist: eine Geschichte der Berliner Universitätsphilosophie bis 1946: mit einem Ausblick auf die Gegenwart der Humboldt-Universität*, Berlin, Akademie Verlag, 1999.

VOSS, JÜRGEN, "Verbreitung, Rezeption und Nachwirkung der Encyclopédie in Deutschland", *in* Gerhard Sauder et Jochen Schlobach (dir.), *Aufklärungen: Frankreich u. Deutschland im 18. Jh.*, Heidelberg, Winter, 1986.

VOßKAMP, WILHELM, ""Un Livre Paradoxal". Jean-Jacques Rousseaus 'Emile' in der deutschen Diskussion um 1800." *in* Herbert Jaumann (dir.), *Rousseau in Deutschland*, Berlin, 1995, pp. 101-113.

———, *"Ein anderes Selbst". Bild und Bildung im deutschen Roman des 18. und 19. Jahrhunderts*, 2004, Wallstein Verlag, 2004.

———, "Klassik als Epoche. Zur Typologie und Funktion der Weimarer Klassik", *in* Reinhart Herzog et Reinhart Koselleck (dir.), München, 1987, pp. 493-514.

VOUILLOUX, BERNARD, *Le tableau vivant: Phryné, l'orateur et le peintre*, Paris, Flammarion, 2002.

WADA, MITSUMASA, *Roman et éducation. Etude génétique de Bouvard et Pécuchet*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris 8, 1995.

———, "La “shérarde” ou la découverte d'une exception à l'exception dans l'épisode botanique de Bouvard et Pécuchet de Flaubert", *Etudes de langue et littérature française*, 1999.

———, "L'Episode de la chimie dans Bouvard et Pécuchet de Flaubert, ou comment narrativiser une ambiguïté scientifique", *Études de langues et littératures françaises*, n° 70, 2009, http://www.item.ens.fr/index.php?id=384040.

WAGNER, BIRGIT, *Gärten und Utopien. Natur- und Glücksvorstellungen in der französischen Spätaufklärung*, Wien, Böhlau, 1985.

———, *Technik und Literatur im Zeitalter der Avantgarden: ein Beitrag zur Geschichte des Imaginären*, München, Fink, 1996.

———, "Dialog, Wissen, Geschlecht. Von Platon zu Fontenelle und Diderot", *in* Gabriele Vickermann-Ribémont et Dietmar Rieger (dir.), *Dialog und Dialogizität im Zeitalter der Avantgarden*, Tübingen, Gunter Narr, 2003, pp. 31-47.

WAQUET, FRANÇOISE, "Plus ultra. Inventaire des connaissances et progrès du savoir à l'époque classique", *in* Roland Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXIe siècle*, Paris, Bibliothèque nationale de France / Flammarion, 1996, pp. 170-177.

——— (dir.), *Mapping the World of Learning. The Polyhistor of Daniel Georg Morhof*, Wiesbaden, Harrasowitz, 2000a.

——— (dir.), *Mapping the World of Learning: The Polyhistor of Daniel Georg Morhof*, Wiesbaden, 2000b.

WARNING, RAINER, "Der ironische Schein: Flaubert und die "Ordnung der Diskurse"", *in* E. Lämmert (dir.), *Erzählforschung*, Stuttgart, 1982a, pp. 290-319.

———, "Le discours ironique et son lecteur: l'exemple de Flaubert", *in* Lucien Dällenbach et Jean Ricardou (dir.), *Problèmes actuels de la lecture*, Paris, Claucier-Guénaud, coll. "Bibliothèque des signes", 1982b.

———, ""Education" und "Bildung". Zum Ausfall des Bildungsromans in Frankreich", *in* Jürgen Fohrmann (dir.), *Lebensläufe um 1800*, Tübingen, Niemeyer, 1998, pp. 121-140.

———, "Poetische Konterdiskursivität. Zum literaturwissenschaftlichen Umgang mit Foucault ", *Die Phantasie der Realisten*, München, Fink, 1999, pp. 313-345.

———, "Das kenternde Chavignolles: Flauberts *Bouvard et Pécuchet*", *Heterotopien als Räume ästhetischer Erfahrung*, München, Wilhelm Fink, 2009, pp. 117-143.

WASZEK, NORBERT, "La fondation de l'Université de Berlin", *in* Gérard Laudin (dir.), *Berlin 1700 - 1929. Sociabilités et espace urbain*, Paris, Harmattan, 2010, pp. 85-95.

WEBER, MAX, "Wissenschaft als Beruf", *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, Tübingen, 1988, pp. 582-613.

WEIGEL, SIGRID, "Zum "topographical turn". Kartographie, Topographie und Raumkonzepte in den Kulturwissenschaften", *KulturPoetik*, 2, n° 2, 2002, pp. 151-165.

———, "Genealogie. Zu Ikonographie und Rhetorik einer epistemologischen Figur in der Geschichte der Kultur- und Naturwissenschaft", *in* Helmar et al Schramm (dir.), *Bühnen des Wissens. Interferenzen zwischen Wissenschaft und Kunst*, Berlin, 2003, pp. 226-267.

WEISCHEDEL, WILHELM (dir.), *Idee und Wirklichkeit einer Universität, Dokumente und Geschichte der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin*, Berlin, 1960.

WENDT, BERNHARD, *Idee und Entwicklungsgeschichte der enzyklopädischen Literatur. Eine literarisch-bibliographische Studie*, Würzburg, 1941.

WENZEL, MANFRED, "Goethe und Darwin. Der Streit um Goethes Stellung zum Darwinismus in der Rezeptionsgeschichte der morphologischen Schriften", *Goethe Jahrbuch*, 100, 1983, pp. 145-158.

———, "Goethes Farbenlehre als universale Weltschau", *Goethe-Jahrbuch 2007*, 124, 2007, pp. 115-125.

WERBER, NIELS, "Die Rückkehr des Raumes", *Literaturen*, 11, 2005, pp. 24-31.

WERNER, MICHAEL, "Taine et l'Allemagne", *in* Stéphane Michaud (dir.), *Taine au carrefour des cultures du XIX^e siècle*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1996, pp. 85-95.

———, "Neue Wege der Kulturgeschichte", *in* Etienne et al François (dir.), *Marianne - Germania. Deutsch-französischer Kulturtransfer im europäischen Kontext. Les transferts culturels France-Allemagne et leur contexte européen 1789-1914*, Leipzig, 1998, pp. 737-743.

WETZELS, WALTER D., *Johann Wilhelm Ritter: Physik im Wirkungsfeld der deutschen Romantik*, Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1973.

———, "Johann Wilhelm Ritter: Romantic physics in Germany", *in* Andrew Cunningham et Nicholas Jardine (dir.), *Romanticism and the sciences*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, pp. 199-212.

WIEDER, JOACHIM, *Frankreich und Goethe. Das Goethe-Bild der Franzosen*, München, Verlag Dokumentation, 1976.

WIETHÖLTER, WALTRAUD, "Von der Anstalt des Wissens und der Liebe zum eigenen Rock. Goethes *Wahlverwandtschaften*, enzyklopädistisch", *in* Gabriele Brandstetter (dir.), *Erzählen und Wissen. Paradigmen und Aporien ihrer Inszenierung in Goethes "Wahlverwandtschaften"*, Freiburg im Breisgau, Rombach, 2003, pp. 65-89.

———, "Zur Deutung", *Johann Wolfgang Goethe, Die Leiden des jungen Werthers, Die Wahlverwandtschaften, Kleine Prosa, Epen*, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, 2006, pp. 984-1017.

WIRTH, UWE, "Original und Kopie im Spannungsfeld von Iteration und Aufpfropfung", *in* Gisela Fehrmann, Erika Linz, Eckhard Schumacher et Ulrike Weingart (dir.), *Originalkopie. Praktiken des Sekundären*, Köln, 2004, pp. 18-33.

———, "Prolegomena zu einer allgemeinen Greffologie", *ATOPIA*, 9, n° 6, 2006.

———, "Der Dilettantismus-Begriff um 1800 im Spannungsfeld psychologischer und prozeduraler Argumentationen", *in* Stefan Blechschmidt et Andrea Heinz (dir.), *Dilettantismus um 1800*, Heidelberg, Winter, 2007, pp. 41-49.

WITTMANN, REINHARD, *Geschichte des deutschen Buchhandels. Ein Überblick*, München, Beck, 1999.

WOLF, NORBERT CHRISTIAN, "Ästhetische Objektivität. Goethes und Flauberts Konzept des Stils", *Poetica (Amsterdam)*, 34, n° 1-2, 2002, pp. 125-169.

———, "Der kalte Blick. Goethes und Flauberts ästhetischer Spinozismus", *in* Martin Bollacher, Thomas Kisser et Manfred Walther (dir.), *Ein neuer Blick auf die Welt. Spinoza in Literatur, Kunst und Ästhetik*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2009.

YAMAZAKI, ATSUSHI, "L'inscription d'un débat séculaire: le magnétisme dans Bouvard et Pécuchet", *Revue Flaubert*, 4, 2004.

ZAGONA, HELEN G., *Flaubert's roman philosophique and the voltairian heritage*, Lanham, New York, London, University Press of America, 1985.

ZEDELMAIER, HELMUT, "Von den Wundermännern des Gedächtnisses. Begriffsgeschichtliche Anmerkungen zu "Polyhistor" und "Polyhistorie"", *in* Christel Meier (dir.), *Die Enzyklopädie im Wandel vom Mittelalter bis zur Frühen Neuzeit*, München, 2002, pp. 421-450.

ZELLE, CARSTEN (dir.), *Enzyklopädien, Lexika und Wörterbücher im 18. Jahrhundert*, Göttingen, Wallstein Verlag, 1998.

ZERLING, CLEMENS, *Lexikon der Pflanzensymbolik*, Baden, München, AT Verlag, 2007.

ZISCHKA, GERT A., *Index lexicorum. Bibliographie d. lexikal. Nachschlagewerke*, Wien, 1959.

ZUM HINGST, ANJA, *Die Geschichte des Grossen Brockhaus: vom Conversationslexikon zur Enzyklopädie*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1995.

4. Sources électroniques

ENCYCLOPEDIES EN LIGNE

BROCKHAUS : http://www.brockhaus.de

ENCYCLOPEDIE de DIDEROT et D'ALEMBERT (Le projet ARTFL de l'Université de Chicago):http://portail.atilf.fr/encyclopedie/index.htm

KRÜNITZ : http://www.kruenitz1.uni-trier.de/

LAROUSSE :http://gallica.bnf.fr/Catalogue/noticesInd/FRBNF33995829.htm

MORHOF : *Polyhistor* : http://diglib.hab.de/drucke/ea-494/start.htm

ZEDLER (de la Bayerische Staatsbibliothek) : http://www.zedler-lexikon.de/

Présentation bibliographique d'encyclopédies du XVI^{e} au XXI^{e} siècle par l'Université de Zurich : http://www.enzyklopaedie.ch/dokumente/biblio.htm

FLAUBERT SUR INTERNET

Centre Flaubert à Rouen (dirigé par Yvan Leclerc) :
http://flaubert.univ-rouen.fr/

ITEM – Flaubert (Institut des Textes et Manuscrits modernes) :
http://www.item.ens.fr/

Le Centre Flaubert de Munich/Das Flaubert-Zentrum München (à l'Université de Munich - LMU en collaboration avec l'ITEM) :
http://www.flaubert-zentrum.romanistik.uni-muenchen.de/ueber_uns/flaubert_zentrum/index.html

Revue Flaubert (du Centre Flaubert à Rouen)
http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/

Flaubert. Revue Critique et Génétique (de l'ITEM) :
http://flaubert.revues.org/